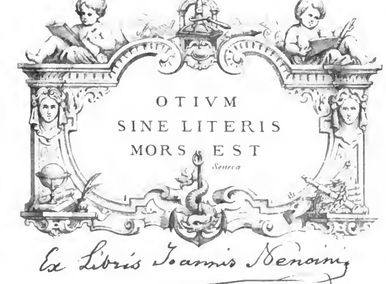



OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1874



G. Venini
1852



THÉATRE

DE

SCHILLER.

Poitiers. — Typ. de A. DUPRÉ.

THÉATRE

DE

SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER.

DEUXIÈME SÉRIE.



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-EDITEUR
17, RUE DE LILLE.

1848.

PROLOGUE

PRONONCÉ POUR LA RENTRÉE DU THÉATRE DE WEIMAR,

EN OCTOBRE 1798.

Les jeux de théâtre plaisants et sérieux, que vous avez si souvent écoutés et regardés avec complaisance, et auxquels vous avez abandonné votre âme attendrie, nous réunissent de nouveau dans cette salle. Voyez, elle a été renouvelée, les arts l'ont parée comme un temple riant. Un sentiment harmonieux se montre dans la structure de ces nobles colonnes, et dispose l'esprit à de graves émotions. Cependant c'est encore cet ancien théâtre, berceau de plus d'un jeune talent, arène de plus d'une réputation croissante. Nous sommes encore les mêmes qui nous sommes formés sous vos yeux avec zèle et avec ardeur. Un grand maître [1] a paru sur ce théâtre; il vous a ravis par son génie créateur et vous a transportés dans les hautes régions de son art. Puisse l'éclat nouveau de cet édifice attirer au milieu de nous les talents les plus dignes! Puisse l'espérance que nous avons longtemps gardée s'accomplir dans tout son lustre! Un grand modèle éveille l'émulation et dicte des lois élevées à la critique. Que cette enceinte, que ce nouveau théâtre soit témoin du talent accompli! Où pourrait-il mieux essayer ses forces, renouveler,

[1] Ifland, célèbre comme acteur et comme auteur, avait donné quelques représentations sur ce théâtre, et l'on espérait le posséder de nouveau.

raviver sa gloire déjà établie, que devant ce cercle choisi qui, prompt à s'émouvoir à la magie de l'art, saisit avec un sentiment délicat les traits les plus fugitifs de l'esprit? L'art merveilleux du comédien passe rapidement et sans laisser de trace, tandis que l'œuvre du sculpteur, le chant du poëte vivent pendant des milliers d'années. La magie de l'art du comédien meurt avec l'artiste; sa création éphémère disparaît en un instant, de même que le son de sa voix meurt dans notre oreille, et nul ouvrage durable n'assure sa renommée. Cet art est difficile, et sa récompense dure peu. La postérité ne tresse point de couronnes pour le comédien; il doit donc user du présent; il doit saisir l'instant qui est à lui, subjuguer ceux qui l'environnent et laisser un souvenir vivant dans le cœur des hommes les plus distingués. Il jouit ainsi d'avance de l'immortalité de son nom; car celui qui a assez fait pour les meilleurs esprits de son temps, celui-là a vécu pour tous les temps. L'ère nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui sur ce théâtre avec l'art de Thalie donnera aussi de l'audace au poëte. Il quittera l'ancienne voie, il vous tirera du cercle étroit de la vie bourgeoise pour vous transporter sur un théâtre plus élevé qui ne sera pas indigne du caractère imposant de l'époque où nous nous agitons dans nos efforts. Les grands sujets peuvent seuls remuer les profondeurs de l'humanité. Dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit; l'homme grandit en prenant un grand but. Et maintenant que nous touchons à la fin de ce siècle [1] où la réalité est de la poésie, où nous voyons sous nos yeux de puissantes natures combattre pour un prix important, où la lutte est établie entre les deux grands intérêts de l'humanité, le pouvoir et la liberté; maintenant l'art du théâtre doit prendre un vol plus élevé et ne doit pas rester au-dessous du théâtre de la vie.

Nous voyons tomber dans ce temps les fermes et anciennes bases sur lesquelles, depuis cent cinquante ans, reposait la paix des royaumes de l'Europe, fruit précieux de la déplorable guerre de trente ans. Laissez encore une fois l'imagination du poëte ramener devant vous ces temps funestes. Regardez d'un œil plus joyeux le présent et le lointain avenir

[1] La date de ce prologue (1798) explique suffisamment ce passage.

riche en espérances. Le poëte vous place maintenant au milieu de cette guerre. Seize années de dévastation, de pillage, de misère, se sont écoulées; le monde est encore dans le trouble et l'affliction, et nul espoir de paix ne se laisse voir dans le lointain. L'empire est une arène de combats. Les villes sont désertes, Magdebourg est en ruines. L'industrie et le commerce sont anéantis; le citoyen n'est rien, les soldats sont tout. L'impudence sans frein se rit de la morale, et des hordes grossières et dénaturées par une longue guerre campent sur le sol dévasté. Sur ce fond obscur se détache l'entreprise d'une présomption téméraire et d'un caractère audacieux. Vous le connaissez, ce créateur d'une armée hardie, cette idole du camp, ce fléau des royaumes, l'appui et la terreur de son empereur, enfant aventureux de la fortune, qui, porté et favorisé par les circonstances, atteignit rapidement le plus haut degré de la gloire, et qui, dans son cœur insatiable, s'efforçant toujours d'aller plus haut, tomba victime de son indomptable ambition. En proie à la haine et à la fureur des partis, son caractère se présente d'une manière incertaine dans l'histoire. L'art, en dépeignant sa nature humaine, doit maintenant le rapprocher de votre cœur et de vos yeux; car l'art, qui limite et enchaîne tout, doit ramener toutes les apparences à la nature. Il voit l'homme dans le tourbillon de la vie, et rapporte aux astres funestes la plus grande partie de ses fautes. Ce n'est pas cet homme cependant qui paraîtra aujourd'hui sur ce théâtre; mais une ombre de son image vous apparaîtra dans ces troupes hardies que ses ordres gouvernent, que son esprit anime, en attendant que la muse craintive ose vous le présenter sous sa forme vivante. Ce fut sa puissance qui corrompit son cœur; le tableau de son camp explique son crime.

Pardonnez donc au poëte s'il ne vous conduit pas tout d'un coup d'un pas rapide au dénoûment de l'action, s'il se hasarde à dérouler sous vos yeux de grandes circonstances dans une suite de tableaux. Que le spectacle d'aujourd'hui prépare votre oreille et votre cœur à des sons inaccoutumés, qu'il vous ramène vers cette époque passée, sur ce théâtre des guerres étrangères que notre héros remplira bientôt de ses actions. Et si aujourd'hui la muse, cette libre divinité de la danse et du

chant, réclame, selon l'ancienne coutume allemande, l'emploi de la rime, ne la blâmez pas, remerciez-la plutôt d'avoir transporté les arides images de la réalité dans le riant domaine de l'art. Elle décèle sincèrement elle-même l'illusion qu'elle produit, et ne sépare point perfidement l'apparence de la vérité. Sérieuse est la vie, riant est l'art.

WALLENSTEIN.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CAMP DE WALLENSTEIN.

PERSONNAGES.

UN SERGENT-MAJOR.
UN TROMPETTE.
UN CANONNIER.
DES CHASSEURS.
DEUX CHASSEURS A CHEVAL du régiment d'Ibolk.
UN DRAGON du régiment de Buttler.
DES ARQUEBUSIERS du régiment de Tiefenbach.
UN CUIRASSIER d'un régiment wallon.
UN CUIRASSIER d'un régiment lombard.
DES CROATES.
DES HOULANS.
UNE RECRUE.
UN BOURGEOIS.
UN PAYSAN.
SON FILS.
UN MAITRE D'ÉCOLE DE RÉGIMENT.
UN CAPUCIN.
UNE CANTINIÈRE.
SA SERVANTE.
DES ENFANTS DE SOLDATS.
DES MUSICIENS.

La scène est devant la ville de Pilsen, en Bohême.

SCÈNE I.

Le théâtre représente des tentes de vivandiers. Sur le devant, une échoppe de mercerie et de friperie. Des soldats de toute couleur et de tout uniforme se pressent sur la scène. Toutes les tables sont occupées. Des Croates et des Houlans font la cuisine devant un brasier. Une vivandière verse du vin. Des enfants de soldats jouent aux dés sur un tambour. On chante dans une tente.

UN PAYSAN *et* SON FILS.

LE FILS. Mon père, il ne fait pas bon ici; éloignons-nous de cette troupe de soldats; ce sont de rudes camarades. Nous sommes heureux, si nous sauvons notre peau.

1*

LE PAYSAN. Bah! ils ne nous mangeront pas, quoiqu'ils soient assez effrontés. Vois-tu, il y a là de nouvelles gens arrivés tout récemment des bords de la Saale et du Mein avec du butin et des choses rares. Cela est à nous, si nous nous y prenons adroitement. Un capitaine, qu'un autre a percé d'un coup d'épée, m'a laissé une paire de dés précieux; je veux voir, aujourd'hui, s'ils ont encore le même pouvoir. Prends seulement un air piteux; ce sont de bons et légers compagnons qui se laissent volontiers faire et qui dissipent leur butin comme ils l'ont gagné. Ils nous enlèvent notre bien par boisseaux, et nous, nous le leur reprenons par cuillerée. Ils frappent à grands coups de sabre; mais nous sommes rusés et nous y allons finement. *(On entend des chants et des cris de joie dans la tente.)* Comme ils se réjouissent! miséricorde de Dieu! Tout cela retombe sur le dos des paysans. Voilà huit mois que cette troupe est venue s'emparer des lits et des étables; à plusieurs lieues à la ronde, dans toute la vallée, il n'y a plus ni plumes ni pattes; la faim et la misère nous forceront à ronger nos propres os. En vérité, ce n'était pas pis quand les Saxons ont envahi cette contrée, et pourtant ceux-là s'appellent les Impériaux.

LE FILS. Mon père, en voilà deux qui sortent de la cuisine; il me semble qu'il n'y a pas grand'chose à gagner avec eux.

LE PAYSAN. Ce sont des soldats de la Bohême, enrôlés dans les carabiniers de Terzky, et depuis longtemps cantonnés ici. Ce sont les plus mauvais de tous; ils font les arrogants, se redressent; on dirait qu'ils sont trop grands seigneurs pour boire un coup avec le paysan. Mais je vois là trois chasseurs assis auprès du feu; il me semble que ce sont des Tyroliens. Viens, Emrich; nous allons les trouver; ce sont de joyeux compères, qui aiment à babiller, qui se conduisent bravement et qui ont de l'argent en poche. *(Ils vont vers la tente.)*

SCÈNE II.

Les précédents, UN SERGENT-MAJOR, UN TROMPETTE, UN HOULAN.

LE TROMPETTE. Que veut ce paysan? Hors d'ici, canaille!

LE PAYSAN. Mes bons messieurs, un morceau de pain et un coup à boire! Nous n'avons encore rien mangé d'aujourd'hui.

LE TROMPETTE. Ça veut toujours boire et manger.

LE HOULAN, *avec un verre*. Tu n'as pas encore déjeuné? alors bois, chien! (*Il le conduit près de la tente; les autres s'avancent.*)

LE SERGENT-MAJOR, *au trompette*. Crois-tu que ce soit sans motif qu'on nous a donné aujourd'hui double paye, que ce soit seulement pour nous rendre joyeux et nous faire faire bombance?

LE TROMPETTE. La duchesse arrive avec la princesse sa fille...

LE SERGENT-MAJOR. Ce n'est là qu'un prétexte; mais, vois-tu, ces troupes qui viennent des autres provinces se rassembler devant Pilsen, nous voulons les attirer à nous avec de bons morceaux; nous voulons qu'elles soient contentes et qu'elles se lient étroitement avec nous.

LE TROMPETTE. Ah! oui, il y a de nouveau quelque noce sur le tapis.

LE SERGENT-MAJOR. Messieurs les généraux et les commandants...

LE TROMPETTE. Tout cela n'est pas fort agréable, à ce qu'il me semble.

LE SERGENT-MAJOR. Tous ceux qui se sont rassemblés ici...

LE TROMPETTE. Ce n'est pas pour s'ennuyer.

LE SERGENT-MAJOR. Et ces pourparlers, et tout ces mouvements...

LE TROMPETTE. Oui, oui.

LE SERGENT-MAJOR. Et cette vieille perruque, arrivée de Vérone, et que l'on voit rôder depuis hier avec sa chaîne d'or; cela signifie quelque chose, je parie.

LE TROMPETTE. Prenez-y garde, c'est encore un limier qui épie les traces du duc.

LE SERGENT-MAJOR. Vois-tu bien, ils ne se fient pas à nous, ils craignent les secrets desseins de Friedland. Il est monté trop haut, et ils voudraient bien le renverser.

LE TROMPETTE. Mais nous le soutiendrons, nous. Ah! si chacun pensait comme vous et moi...

LE SERGENT-MAJOR. Notre regiment et les quatre autres commandés par Terzky, le beau-frère du duc, nous sommes le corps le plus déterminé du camp, et nous lui sommes tout dévoués. C'est lui-même qui nous a enrôlés, c'est lui qui a nommé les officiers, et ils sont à lui corps et âme.

SCÈNE III.

Les précédents, UN CROATE, *avec un collier;* UN TYROLIEN *le suit.*

LE TYROLIEN. Croate, où as-tu volé ce collier? Vends-le-moi; il ne te sert à rien; je te donne une paire de pistolets.

LE CROATE. Non, non! Tu veux m'attraper, chasseur.

LE TYROLIEN. Eh bien! je te donne encore ce bonnet bleu; je viens de le gagner à une loterie; vois-tu, il est superbe.

LE CROATE, *faisant briller son collier au soleil.* Ce sont des perles et de beaux grenats, regarde; comme ça brille au soleil!

LE TYROLIEN, *prenant le collier.* Je te donne encore ma gourde. (*Il regarde le collier.*) C'est seulement parce qu'il me plaît à voir.

LE TROMPETTE. Voyez donc comme celui-là pille le Croate. Partageons, chasseur; je ne dirai rien.

LE CROATE, *essayant le bonnet.* Ton bonnet me plaît.

LE CHASSEUR *fait signe au trompette.* Nous changeons; les camarades sont témoins.

SCÈNE IV.

Les précédents, UN CANONNIER.

LE CANONNIER. Eh bien! camarade carabinier, comment cela

va-t-il? Resterons-nous encore longtemps à nous chauffer les doigts, tandis que les ennemis rôdent dans la campagne?

LE SERGENT-MAJOR. Pas tant de hâte, monsieur le canonnier; les chemins ne sont pas encore praticables.

LE CANONNIER. Je ne me plains pas, je me trouve bien ici; mais il est arrivé un courrier qui a annoncé que Ratisbonne était pris.

LE TROMPETTE. Alors il faudra bientôt se mettre en route.

LE SERGENT-MAJOR. Bien! Pour défendre les domaines du Bavarois, qui est l'ennemi de notre prince, nous ne nous échaufferont pas tant.

LE CANONNIER. Croyez-vous? Vous ne savez pas tout.

SCÈNE V.

Les précédents, DEUX CHASSEURS, LA VIVANDIÈRE, UN ENFANT DE SOLDAT, LE MAITRE D'ÉCOLE, UNE SERVANTE.

PREMIER CHASSEUR. Voyez! voyez! voici une joyeuse compagnie.

LE TROMPETTE. Qu'est-ce que ces habits verts? Ils sont gentils et de bonne mine.

LE SERGENT-MAJOR. Ce sont des chasseurs d'Ibolk; ils n'ont pas pris leurs tresses d'argent à la foire de Leipzig.

LA CANTINIÈRE *apporte du vin.* Soyez les bienvenus, messieurs!

PREMIER CHASSEUR. Comment! tonnerre! c'est Justine de Blaswitz!

LA CANTINIÈRE. Justement! Et ce beau monsieur, c'est le grand Pierre d'Itzeho, qui, une belle nuit, est venu à Glucktadt, avec notre régiment, enlever le magot de son père.

PREMIER CHASSEUR. Et qui ensuite a troqué la plume contre la carabine.

LA CANTINIÈRE. Eh bien! nous sommes de vieilles connaissances!

PREMIER CHASSEUR. Et nous nous retrouvons en Bohême.

LA CANTINIÈRE. Aujourd'hui ici, et demain là, mon cousin.

La guerre est rude; elle nous pousse et nous balaye d'un en droit à l'autre. Pour moi, j'ai vu bien du pays.

PREMIER CHASSEUR. Je le crois; on se le figure aisément.

LA CANTINIÈRE. Je suis allée à Temeswar avec les chariots de bagages, quand nous donnions la chasse à Mansfeld. Ensuite j'ai campé avec Friedland devant Stralsund; là, j'ai perdu tout mon butin, puis je suivis la troupe qui allait au secours de Mantoue. Je rentrai avec Féria, et je fis un crochet jusqu'à Gand avec un régiment espagnol. Maintenant, je viens en Bohême; je veux voir si je pourrai me faire payer mes vieilles dettes, si le prince veut m'aider à recouvrer mon argent; ma boutique est là.

PREMIER CHASSEUR. Eh bien! elle trouve le moyen de tout combiner. Mais qu'as-tu fait de cet Écossais avec qui tu rôdais dans ce temps-là?

LA CANTINIÈRE. Ah! le scélérat! il m'a joliment trompée. Il est parti, emportant tout ce que j'avais épargné à la sueur de mon corps, et ne m'a rien laissé que ce petit drôle.

L'ENFANT *vient en sautant*. Maman, parles-tu de papa?

PREMIER CHASSEUR. Eh bien! eh bien! l'empereur le nourrira. Il faut que l'armée multiplie.

LE MAITRE D'ÉCOLE. Allons, en classe! marche, polisson!

PREMIER CHASSEUR. Il a déjà peur d'être enfermé.

LA SERVANTE. Cousine, ils veulent s'en aller.

LA CANTINIÈRE. A l'instant; j'y vais.

PREMIER CHASSEUR. Qu'est-ce que c'est que cette petite mine friponne?

LA VIVANDIÈRE. C'est la fille de ma sœur, de celle qui est mariée dans l'empire.

PREMIER CHASSEUR. Ma foi! une gentille nièce!

La cantinière sort.

SECOND CHASSEUR. *(Il retient la servante.)* Restez avez nous, ma belle enfant.

LA SERVANTE. J'ai du monde à servir. *(Elle se dégage et s'en va.)*

PREMIER CHASSEUR. Ce n'est pas un mauvais morceau que cette petite fille. Et la tante!... Mille tonnerres! Il y en a dans le régiment qui se sont battus pour ce joli petit masque. Que de gens on connaît! et comme le temps passe! Que de choses je

verrai encore! (*Au sergent-major et au trompette.*) A votre santé, messieurs! Faites-nous donc une petite place.

SCÈNE VI.

LES CHASSEURS, LE SERGENT-MAJOR, LE TROMPETTE.

LE SERGENT-MAJOR. Je vous remercie. Nous vous ferons place de bon cœur. Soyez les bienvenus!

PREMIER CHASSEUR. Vous êtes ici les pieds chauds. Pendant ce temps, nous étions mal à l'aise en pays ennemi.

LE TROMPETTE. On ne s'en aperçoit pas, vous avez bonne mine.

LE SERGENT-MAJOR. Oui, oui, et dans le district de la Saala et de Meissen, on ne vous loue pas trop, messieurs.

SECOND CHASSEUR. Laissez donc! Qu'est-ce que cela signifie? Les Croates agissent bien autrement; nous ne pouvions que glaner après eux.

LE TROMPETTE. Vous avez pourtant une jolie dentelle à votre jabot, et de belles chaussures, du linge fin, un chapeau à plumes; tout cela est d'un bon effet. Faut-il que le bonheur n'arrive qu'à ces gaillards-là, et jamais à nous!

LE SERGENT-MAJOR. En revanche nous sommes du régiment de Friedland; on doit nous honorer et nous respecter.

PREMIER CHASSEUR. Ce n'est pas un compliment que vous nous faites là. Nous portons aussi son nom.

LE SERGENT-MAJOR. Oui, vous faites aussi partie de la masse.

PREMIER CHASSEUR. Vous êtes une espèce à part; toute la différence est dans l'habit, et moi je me trouve bien dans le mien.

LE SERGENT-MAJOR. Écoutez, chasseurs, j'en suis fâché pour vous; mais vous vivez toujours avec le paysan, et le bon ton et les belles manières, cela ne s'apprend qu'auprès de la personne du général.

PREMIER CHASSEUR. La leçon ne vous a pas profité. Vous avez appris comme il se mouche, comme il crache; mais son génie, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'on apprend à le connaître.

SECOND CHASSEUR. Tonnerre de Dieu! partout où nous avons passé, demandez si on ne nous appelle pas les terribles chas-

seurs de Friedland. Ah! nous ne faisons pas honte à son nom. Nous marchons hardiment à travers les contrées ennemies et amies, à travers les semailles et les moissons. On connaît la trompette des chasseurs d'Ibolk. Tantôt près, tantôt loin, prompts comme le déluge, en un instant nous sommes là. Au milieu de la nuit, quand personne ne veille, nous tombons dans les maisons comme le feu. Il n'y a pas à se défendre ni à fuir; il ne s'agit plus d'ordre ni de discipline. La guerre n'a point de pitié; la jeune fille a beau se débattre dans nos bras nerveux. Demandez seulement, je ne dis pas cela pour nous vanter, demandez à Bareuth et Westphalie; partout où nous avons passé, les enfants et les petits-enfants parleront dans cent ans et dans cent ans encore d'Ibolk et de sa troupe.

LE SERGENT-MAJOR. Voyez un peu! Mais ce n'est pas cela, le tapage et le tumulte, qui fait le soldat; c'est le temps, la réflexion, l'habileté, la conception, le coup d'œil.

PREMIER CHASSEUR. C'est la liberté. Avec toutes vos balivernes! je ne devrais pas seulement vous répondre. Est-ce que j'aurais quitté l'école et la leçon pour retrouver dans un camp la corvée, la galère, le bureau et les murailles étroites? Je veux être libre et ne rien faire, voir tous les jours du nouveau, m'abandonner avec joie au moment, et ne regarder ni en avant ni en arrière. J'ai vendu ma peau à l'empereur, afin de n'avoir plus aucun souci. Conduisez-moi au feu ou dans les endroits les plus profonds et les plus dangereux, là où sur trois hommes il n'en reviendrait que deux, je ne ferai point de façon; mais, du reste, je ne veux pas qu'on me gêne.

LE SERGENT-MAJOR. Eh bien! si vous ne désirez rien de plus, cela peut se trouver sous votre casaque...

PREMIER CHASSEUR. Auprès de Gustave, roi de Suède, ce diable d'homme, c'était un tourment et une torture. Il avait fait de son camp une église. Le matin et le soir, au réveil et à la retraite, il fallait prier, et quand nous étions un peu en train il nous prêchait lui-même du haut de son cheval.

LE SERGENT-MAJOR. Oui, c'était un homme craignant Dieu.

PREMIER CHASSEUR. Les filles, il n'en tolérait pas une; il les faisait conduire immédiatement à l'église. Je n'ai pu supporter cela, et je l'ai quitté.

LE SERGENT-MAJOR. Maintenant cela va bien autrement.

PREMIER CHASSEUR. Je m'en allai rejoindre les confédérés;

ils se préparaient justement à attaquer Magdebourg. Ah! c'était une autre affaire! Le vin, le jeu, les filles en masse, tout allait joyeusement. En vérité, ce n'était pas une petite plaisanterie; car Tilly s'entendait à commander, il n'était dur que pour lui-même. Quant aux soldats, il leur laissait faire tout ce qu'ils voulaient, et pourvu qu'il n'en coûtât rien à sa cassette, sa devise était : Vivre et laisser vivre. Mais le bonheur ne lui resta pas fidèle; à partir de la malheureuse affaire de Leipzig, la chance tourna contre nous, et nous n'obtînmes plus de succès nulle part. Quand nous paraissions et que nous frappions aux portes, les portes étaient fermées et on ne nous saluait pas. Il fallut se retirer de district en district; le respect qu'on avait autrefois pour nous avait disparu. Alors je m'enrôlai parmi les Saxons; je croyais travailler à mon bonheur.

LE SERGENT-MAJOR. Et vous arrivâtes à temps pour piller la Bohême.

PREMIER CHASSEUR. Cela alla mal pour moi. Il fallait suivre une discipline sévère; nous n'osions pas nous comporter tout à fait en ennemis. Nous gardions les châteaux de l'empereur; c'étaient des histoires et des compliments; la guerre ressemblait à une plaisanterie. Nous ne faisions les choses qu'à demi, car nous ne voulions rompre entièrement avec personne. Bref, il y avait là peu d'honneur à gagner, et dans mon impatience j'allais retourner à mon bureau, lorsque j'appris que Friedland faisait recruter de tous côtés.

LE SERGENT-MAJOR. Et combien de temps comptez-vous rester ici?

PREMIER CHASSEUR. Vous plaisantez. Aussi longtemps qu'il commandera; sur mon âme, je ne songe pas à décamper. Où le soldat pourrait-il être mieux? Tout va dans un bon genre militaire; nous taillons en plein drap, et l'esprit qui gouverne cette grande armée arrive comme un souffle puissant jusqu'au dernier cavalier. Moi, je marche d'un pas assuré, et je passe hardiment sur le bourgeois, comme mon général sur les princes. Les choses vont ici comme dans l'ancien temps, où le sabre décidait de tout. Résister à un ordre, voilà le seul délit et le seul crime; tout ce qui n'est pas défendu est permis. On ne demande à personne quelle est sa croyance; il n'y a que deux choses essentielles, ce qui regarde le service

et ce qui ne le regarde pas, et je n'ai de devoir qu'envers le drapeau.

LE SERGENT-MAJOR. Maintenant, chasseur, vous me plaisez; vous parlez comme un brave cavalier de Friedland.

PREMIER CHASSEUR. Ah! celui-là n'exerce pas le commandement comme une charge, comme un pouvoir qui lui a été confié par l'empereur. Peu lui importe le service de l'empereur. Et quel avantage a-t-il procuré à l'empereur? A-t-il employé sa grande armée à défendre et à protéger le pays? Non... Il voulait fonder un empire de soldats, embraser et bouleverser le monde, tout entreprendre et tout subjuguer.

LE TROMPETTE. Silence! Osez-vous prononcer de telles paroles?

PREMIER CHASSEUR. Ce que je pense, je le dis. La parole est libre, dit le général.

LE SERGENT-MAJOR. Il l'a dit, je l'ai entendu plus d'une fois, j'étais là! « La parole est libre, l'action muette, l'obéissance aveugle. » Voilà ses propres expressions.

PREMIER CHASSEUR. Si ce sont là ses expressions, je ne sais; mais la chose est comme vous la contez.

SECOND CHASSEUR. Le bonheur ne le quitte jamais à la guerre, comme il a coutume de quitter les autres. Tilly survit à sa renommée; mais, sous la bannière de Friedland, je suis toujours sûr de la victoire; il ensorcelle la fortune, elle reste avec lui : quiconque combat sous ses drapeaux est sous la protection d'une puissance particulière, car le monde entier sait que Friedland a un diable de l'enfer à sa solde.

LE SERGENT-MAJOR. Oui, il possède un charme. Cela n'est pas douteux; car, à l'affaire sanglante de Lutzen, il courait çà et là de sang-froid sous le feu des batteries. Son chapeau fut percé par les balles, ses bottes et son buffle furent traversés. On voyait distinctement les traces des balles, mais aucune n'a pu lui égratigner la peau, car elle était garantie par un onguent diabolique.

PREMIER CHASSEUR. Pourquoi voir là dedans un miacle? Il porte une cuirasse de peau d'élan qu'aucune balle ne peut percer.

LE SERGENT-MAJOR. Non, c'est un onguent fait avec des herbes de sorcier, cuites et bouillies avec des paroles magiques.

LE TROMPETTE. Tout cela n'est pas naturel.

LE SERGENT-MAJOR. On dit qu'il lit dans les étoiles les choses futures, celles qui sont près et celles qui sont loin. Mais moi je sais mieux ce qui en est : un petit homme gris vient souvent le trouver au milieu de la nuit, et passe à travers les portes fermées. Les sentinelles lui ont plus d'une fois crie *Qui vive?* et chaque fois que ce petit homme gris a paru, il est arrivé quelque grand événement.

SECOND CHASSEUR. Oui, il s'est donné au diable; voilà pourquoi nous menons joyeuse vie.

SCÈNE VII.

Les précédents, UNE RECRUE, UN BOURGEOIS, DES DRAGONS.

LA RECRUE *sort de la tente, un casque sur la tête, une bouteille à la main.* Mes compliments à mon père et à ma famille! Je suis soldat, je ne retournerai plus près d'eux.

PREMIER CHASSEUR. Tiens! voici un nouveau camarade.

LE BOURGEOIS. Prends-y garde, François, tu t'en repentiras...

LA RECRUE *chante :* « Tambour et trompette! joyeux sons » de guerre! Voyager et courir à travers le monde, monter » gaîment sur un cheval, l'épée au côté; s'en aller au loin, » joyeux et léger, libre comme le pinson sur les arbres, dans » les broussailles et dans le vaste espace! Bravo! Je suis la » bannière de Friedland! »

SECOND CHASSEUR. Regardez, il a l'air d'un brave gaillard. (*Ils le saluent.*)

LE BOURGEOIS. Oh! laissez-le; c'est un enfant de bonne maison.

PREMIER CHASSEUR. Et nous donc, on ne nous a pas trouvés sur le grand chemin.

LE BOURGEOIS. Je vous dis qu'il a de la fortune et des moyens. Touchez sa souquenille, elle est de fine toile.

LE TROMPETTE. Le vêtement qui nous vient de l'empereur, voilà le plus beau.

LE BOURGEOIS. Il hérite d'une petite fabrique de bonnets.

SECOND CHASSEUR. C'est la volonté de l'homme qui fait son bonheur.

LE BOURGEOIS. De sa grand'mère, il aura un magasin et une boutique.

PREMIER CHASSEUR. Fi donc! Qui voudrait être marchand d'allumettes?

LE BOURGEOIS. De plus, son parrain lui donnera un cabaret et une cave où il y a vingt pièces de vin.

LE TROMPETTE. Et il les boira avec ses camarades.

SECOND CHASSEUR. Écoute, nous serons camarades de chambre.

LE BOURGEOIS. Il laisse une fiancée dans les larmes et dans la douleur.

PREMIER CHASSEUR. Très-bien! Il prouve par là qu'il a un cœur de fer.

LE BOURGEOIS. Sa grand'mère en mourra de chagrin.

SECOND CHASSEUR. Tant mieux! il héritera plus tôt.

LE SERGENT-MAJOR *s'avance gravement, et pose sa main sur le casque de la recrue.* Écoutez-moi. Vous avez pris un bon parti; vous voilà devenu un homme nouveau. Avec le casque et l'épée, vous vous associez à une classe honorable. Il faut maintenant montrer un esprit distingué.

PREMIER CHASSEUR. Et surtout ne pas épargner l'argent.

LE SERGENT-MAJOR. Vous voilà prêt à naviguer sur le vaisseau de la fortune; le monde est ouvert devant vous. Qui ne risque rien ne doit rien espérer. Le bourgeois indolent et nigaud tourne toujours dans le même cercle comme un cheval de brasseur; mais un soldat peut arriver à tout, car c'est par la guerre que se décide maintenant le sort du monde. Regardez-moi! Avec cet habit, je porte le bâton de l'empereur, et sachez que le gouvernement du monde dépend d'un bâton. Le sceptre qui est dans la main du roi n'est, comme on le voit, qu'un bâton. Une fois arrivé au rang de caporal, on a le pied sur l'échelle pour parvenir au plus grand pouvoir et aller aussi loin que possible.

PREMIER CHASSEUR. Pourvu qu'on sache seulement lire et écrire.

LE SERGENT-MAJOR. Je vais vous en donner à l'instant un exemple dont j'ai été récemment témoin. Le chef du corps des dragons s'appelle Buttler. Il y a trente ans, nous étions tous

deux simples soldats à Cologne sur le Rhin; à présent on le nomme général-major. Cela vient de ce qu'il a rempli le monde de sa renommée militaire, tandis que mes services n'ont pas fait de bruit. Et Friedland lui-même, notre chef, notre grand général, qui est maintenant tout-puissant, il n'était dans l'origine qu'un simple gentilhomme; mais, en se confiant au dieu de la guerre, il est arrivé à cette hauteur. C'est le premier homme après l'empereur; et qui sait ce qu'il osera et où il arrivera, car nous ne sommes pas à la fin.

PREMIER CHASSEUR. Oui, il a été petit, maintenant le voilà grand; car à Altdorf, quand il portait l'habit d'étudiant, il était, avec votre permission, assez mauvais sujet, et fut sur le point de tuer son serviteur. Là-dessus, messieurs de Nuremberg voulurent le mettre en prison. C'était justement un nid nouvellement construit, et qui devait garder le nom de celui qui entrerait le premier. Que fit Wallenstein? il laissa passer son chien le premier. Depuis ce temps, le cachot porte le nom du chien. C'est là un tour de bon garçon. De toutes les grandes actions du général, celle-ci m'a toujours plu particulièrement. (*Pendant ce temps, la servante a fini sa tâche. Le second chasseur joue avec elle.*)

UN DRAGON *se jette entre eux.* Allons, camarades, laissez-la...

SECOND CHASSEUR. De quoi diable vous mêlez-vous?

LE DRAGON. Je vous dirai que cette fille est à moi.

PREMIER CHASSEUR. Il veut avoir le trésor à lui tout seul. Est-il fou, le dragon? Que dit-il?

SECOND CHASSEUR. Il veut vivre à part dans le camp. Un joli visage de fille doit appartenir à tout le monde, comme la lumière du soleil. (*Il l'embrasse.*)

LE DRAGON *tire la jeune fille à lui.* Je vous dis encore une fois que je ne souffrirai pas cela.

PREMIER CHASSEUR. Vive la joie! voici les gens de Prague.

SECOND CHASSEUR. Cherche-t-il querelle? moi j'en suis.

LE SERGENT-MAJOR. Paix, messieurs! On est libre d'embrasser les jeunes filles.

SCÈNE VIII.

Les précédents, UN CAPUCIN. *Des ouvriers des mines s'avancent, jouent une valse, d'abord lentement, puis ensuite plus vite. Le premier chasseur danse avec la servante, la cantinière avec la recrue; la jeune fille s'échappe, le chasseur court après elle et embrasse le capucin qui arrive.*

LE CAPUCIN[1]. Tra la la! cela va bien ici, et moi je veux en être. Est-ce une armée de chrétiens? Sommes-nous Turcs? sommes-nous anabaptistes? Se moque-t-on ainsi du dimanche, comme si le bon Dieu avait la goutte aux doigts et ne pouvait plus frapper? Est-ce maintenant le temps de festoyer, de banqueter et de godailler? *Quid hic statis otiosi?* que faites-vous là, les bras croisés? La furie de la guerre est déchaînée sur le Danube, le boulevard de la Bavière est tombé, Ratisbonne est dans les griffes de l'ennemi, et l'armée reste ici en Bohême, ne s'afflige de rien, prend soin de son ventre, bien plus soucieuse de la bouteille que de la bataille, des poulets que des boulets, court après les filles et dévore les bœufs plutôt qu'Oxenstiern. La chrétienté désolée se couvre de cendres, se revêt d'un sac, tandis que le soldat se remplit la bosse. C'est un temps de larmes et de misère. Des signes merveilleux se montrent au ciel; le Seigneur déploie sur les nuages le manteau sanglant de la guerre, et tient à la fenêtre du paradis une comète à la main, comme une verge menaçante. Le monde entier est une maison de consternation; l'arche de l'Église nage dans le sang, et l'empire romain, dont Dieu ait pitié! devrait s'appeler le pauvre romain. Le fleuve du Rhin est un fleuve de peines; les couvents sont de mauvais nids, les évêchés sont anéantis, les abbayes et les biens du clergé sont changés en repaires de voleurs, et les terres allemandes, pleines de bonheur, sont devenues un séjour de misère. Pourquoi cela? Je ne veux pas vous le taire; cela vient de vos péchés et de vos crimes, de la vie de païens et des scandales de l'officier et du soldat; car le péché est la pierre d'ai-

[1] Il y a dans ce discours, dont on a cherché à imiter autant que possible le caractère grotesque, beaucoup de jeux de mots intraduisibles.

mant qui attire le fer dans ce moment. Le malheur suit le mal comme les pleurs suivent l'oignon; le *P* vient après l'*O*, c'est l'ordre de l'alphabet. *Ubi erit victoriæ spes, si offenditur Deus?* Comment gagner la victoire, si l'on ne veut plus croire aux sermons et à la messe, si l'on ne fréquente que le cabaret? La femme de l'Évangile retrouve le denier qu'elle avait perdu; Saül retrouve les ânesses de son père; Joseph retrouve ses frères; mais celui qui chercherait parmi les soldats la crainte de Dieu, la discipline, la pudeur, ne les trouverait pas, quand même il allumerait cent lanternes. Nous lisons dans l'Évangile que les soldats accouraient aussi près du prédicateur du désert, faisaient pénitence, recevaient le baptême, et lui demandaient : *Quid faciemus nos?* que ferons-nous pour aller dans le giron d'Abraham? *Et ait illis*, et il leur dit : *Neminem concutiatis*, vous ne tourmenterez et vous ne déchirerez personne; *neque calumniam faciatis*, vous ne calomnierez personne et vous ne mentirez pas. *Contenti estote*, soyez satisfaits; *stipendiis vestris*, de votre solde, et maudite soit toute méchante habitude! Le commandement dit : Dieu en vain tu ne jureras. Et dans quel lieu entend-on plus de blasphèmes que dans le camp de Friedland? Si à chaque tonnerre et à chaque éclair que lance la pointe de votre langue il fallait sonner les cloches du pays, on ne trouverait bientôt plus de sacristains; et si à chaque mauvaise prière qui sort de votre bouche impure, un seul cheveu tombait de votre tête, elle serait chauve avant la nuit, eussiez-vous une crinière plus épaisse que celle d'Absalon. Josué était aussi un soldat; le roi David a tué Goliath, et où pourrait-on dire qu'ils étaient comme vous des gueules de malédictions? Il ne faut pas, je pense, ouvrir davantage la bouche pour dire : Dieu me soit en aide! que pour proférer un sacrelot. Mais quand le vase est trop plein, la liqueur qu'il renferme déborde et coule de toutes parts. Un autre commandement dit : Bien d'autrui ne déroberas. Oh! vous suivez comme il faut ce précepte, car vous emportez ouvertement tout ce qui tombe sous vos pattes et sous vos griffes de vautour. Rien n'est à l'abri de votre rapacité et de vos méchantes ruses. L'argent n'est pas en sûreté dans le bahut, ni le veau dans le ventre de la vache, et quand vous prenez l'œuf, vous prenez aussi la poule. Que disait le prédicateur? *Contenti estote*, contentez-vous de votre ration. Mais

comment les serviteurs se conduiraient-ils sagement, quand le mal vient d'en haut? Tel chef, tels membres. Personne ne sait ici quelle est sa croyance.

PREMIER CHASSEUR. Eh! monsieur le curé, vous pouvez bien nous gourmander, nous autres soldats; mais n'insultez pas notre général.

LE CAPUCIN. *Ne custodias gregem meum.* C'est un Achab et un Jéroboham qui détourne les peuples de la vraie foi pour les conduire vers les idoles.

LE TROMPETTE *et* LA RECRUE. Ne dites pas cela une seconde fois.

LE CAPUCIN. C'est un matamore et un mangeur d'acier qui veut s'emparer de toutes les forteresses. Il se vantait, avec sa bouche impie, de prendre la ville de Stralsund, fût-elle attachée avec des chaînes au ciel.

LE TROMPETTE. Personne ne fermera-t-il cette bouche de vipère?

LE CAPUCIN. C'est un conjureur de diables, un roi Saül, un Jéhu et un Holopherne. Comme Pierre, il a renié son Seigneur et maître, et il ne peut entendre le cri du coq.

LES DEUX CHASSEURS. Prêtre, à présent, c'en est fait de toi.

LE CAPUCIN. C'est un fin renard et un Hérode.

LE TROMPETTE *et* LES DEUX CHASSEURS, *se précipitant sur lui.* Tais-toi! tu es mort!

LES CROATES *se placent entre eux.* Reste là, petit père, et ne crains rien. Poursuis ton sermon, conte-nous cela.

LE CAPUCIN, *criant plus haut.* C'est un orgueilleux Nabuchodonosor, un abîme de péchés, un hérétique racorni. Il se fait appeler Wallenstein, et il a raison, car il est pour nous tous une pierre de douleur et d'achoppement, et aussi longtemps que l'empereur gardera ce Friedlang, il n'y aura pas de paix dans le pays. (*En disant ces derniers mots, qu'il a criés à haute voix, il fait sa retraite peu à peu; les Croates le protégent contre les autres soldats.*)

SCÈNE IX.

Les précédents, sans le CAPUCIN.

PREMIER CHASSEUR, *au sergent-major.* Dites-moi, que veut-

il dire avec ce chant du coq que le général ne peut pas entendre? Il n'a sans doute raconté cela que pour le railler et l'insulter.

LE SERGENT-MAJOR. Je puis vous satisfaire. Cela n'est pas sans fondement. Le général est singulièrement organisé; il a surtout les oreilles très-délicates; il ne peut entendre miauler le chat, et le cri du coq lui fait horreur.

PREMIER CHASSEUR. Il a cela de commun avec le lion.

LE SERGENT-MAJOR. Il faut que tout soit paisible autour de lui, c'est la consigne donnée aux sentinelles, car il pense à de grandes choses.

DES VOIX *dans la tente. Tumulte.* Arrêtez le coquin! Tombez dessus, tombez dessus!

LE PAYSAN. Au secours! Miséricorde!

D'AUTRES VOIX. Silence! paix!

PREMIER CHASSEUR. Le diable m'emporte! on se donne des coups là dedans.

SECOND CHASSEUR. Il faut que j'en sois. (*Ils courent dans la tente.*)

LA CANTINIÈRE *sort*. Le coquin! le voleur!

LE TROMPETTE. Qui vous met donc si fort en colère?

LA CANTINIÈRE. Le vaurien! le scélérat! le vagabond! Faut-il que cela se passe dans ma tente! Cela me déshonore aux yeux des officiers.

LE SERGENT-MAJOR. Cousine! qu'y a-t-il donc?

LA CANTINIÈRE. Ce qu'il y a? C'est un paysan que l'on vient de surprendre avec de faux dés.

LE TROMPETTE. Ils l'amènent ici avec son fils.

SCÈNE X.

Les précédents; LES SOLDATS *amènent le paysan.*

PREMIER CHASSEUR. Il faut le pendre.

LES TYROLIENS *et* LES DRAGONS. Au prévôt! au prévôt!

LE SERGENT-MAJOR. L'ordonnance a été récemment publiée.

LA CANTINIÈRE. Que dans une heure je le voie pendre!

LE SERGENT-MAJOR. Mauvais métier amène mauvaise fin.

PREMIER ARQUEBUSIER. Cela vient du désespoir; car, voyez-vous, on commence par les ruiner, et cela les pousse au vol.

LE TROMPETTE. Eh bien! eh bien! vous parlez encore pour ce chien-là! Que le diable vous torture!

PREMIER ARQUEBUSIER. Le paysan est en quelque sorte aussi un homme.

PREMIER CHASSEUR, *au trompette*. Laissez-les faire; ce sont des hommes du régiment de Tiefenbach, des garçons tailleurs et cordonniers. Ils ont été en garnison à Brieg et connaissent bien le genre militaire.

SCÈNE XI.

Les précédents, DES CUIRASSIERS.

PREMIER CUIRASSIER. Paix donc! Que se passe-t-il avec ce paysan?

PREMIER CHASSEUR. C'est un fripon qui a triché au jeu.

PREMIER CUIRASSIER. Il t'a trompé?

PREMIER CHASSEUR. Oui, et il m'a raflé complétement.

PREMIER CUIRASSIER. Comment, toi qui es un soldat de Friedland, as-tu pu t'abaisser et te déshonorer au point d'essayer ta fortune avec un paysan? Qu'il courre tant qu'il pourra courir. (*Le paysan s'enfuit; les soldats se resserrent en groupe.*)

PREMIER ARQUEBUSIER. Il va vite en besogne; c'est un gaillard résolu. On est bien avec de pareilles gens. Mais qui est-ce donc? il n'est pas de la Bohême.

LA CANTINIÈRE. C'est un Wallon. Respect à ces hommes-là! Il est des cuirassiers de Papenheim.

PREMIER DRAGON, *s'avançant*. C'est le jeune Piccolomini qui les commande à présent. Ils l'ont eux-mêmes choisi pour colonel à la bataille de Lutzen, quand Papenheim...

PREMIER ARQUEBUSIER. Ils ont osé faire cela!

PREMIER DRAGON. Ce régiment a des priviléges. Il fut toujours le premier dans la mêlée; il a sa justice à lui, et Friedland lui porte une affection particulière.

PREMIER CUIRASSIER, *à un autre*. Est-ce sûr? De qui vient la nouvelle?

SECOND CUIRASSIER. Je l'ai entendue de la propre bouche du colonel.

PREMIER CUIRASSIER. Comment diable! nous ne sommes pas leurs chiens.

PREMIER CHASSEUR. Qu'ont-ils donc là? Ils sont bien en colère.

SECOND CHASSEUR. Camarades, est-ce quelque chose qui nous concerne?

PREMIER CUIRASSIER. Cela ne peut réjouir personne. (*Les soldats s'avancent.*) Ils veulent nous envoyer dans les Pays-Bas, les cuirassiers, les chasseurs, la cavalerie légère, au nombre de huit mille hommes.

LA CANTINIÈRE. Comment, comment, il faut de nouveau partir! Je suis arrivée seulement hier de la Flandre.

SECOND CUIRASSIER, *aux dragons*. Vous autres du régiment de Buttler, vous monterez aussi à cheval.

PREMIER CUIRASSIER. Et surtout nous autres Wallons.

LA CANTINIÈRE. Ah! ce sont les meilleurs escadrons.

PREMIER CUIRASSIER. Nous devons accompagner le gouverneur de Milan.

PREMIER CHASSEUR. L'infant? voilà qui est curieux!

SECOND CHASSEUR. Le prêtre? le diable est donc déchaîné!

PREMIER CUIRASSIER. Nous quitterions Friedland, qui traite si noblement le soldat, pour entrer en campagne avec ce ladre d'Espagnol que nous haïssons du fond du cœur? non, cela n'ira pas ainsi; nous décamperons.

LE TROMPETTE. Par le diable! qu'avons-nous à faire là? Nous avons vendu notre sang à l'empereur, et non pas à ce chapeau rouge d'Espagnol.

SECOND CHASSEUR. C'est sur la parole et la foi de Friedland que nous sommes entrés au service dans la cavalerie. Si ce n'eût été par amour pour Wallenstein, jamais Ferdinand ne nous aurait eus.

PREMIER DRAGON. C'est Friedland qui a organisé notre corps, c'est sa fortune qui doit nous conduire.

LE SERGENT-MAJOR. Laissez-moi vous expliquer... Écoutez-moi : tout cela ne se passera pas en paroles; je vois plus loin que vous autres. Il y a quelques mauvais piéges cachés là derrière.

PREMIER CHASSEUR. Paix! écoutez le livre d'ordonnance.

LE SERGENT-MAJOR. Cousine Justine, donne-moi d'abord un verre d'eau-de-vie pour me refaire l'estomac, ensuite je vous dirai mon opinion.

LA CANTINIÈRE *lui verse à boire*. Voilà, monsieur le sergent-major. Vous m'effrayez; il n'y a pourtant rien de funeste là dedans.

LE SERGENT-MAJOR. Voyez, messieurs, c'est une bonne chose d'examiner d'abord ce qui nous touche de plus près. Mais, comme le général a coutume de le dire, il faut aussi saisir le tout. Nous sommes la troupe de Friedland; le bourgeois nous donne le logement, nous obéit, et nous fait la soupe. Le paysan a beau se plaindre, il faut qu'il attelle ses chevaux et ses bœufs à nos chariots de bagages. Qu'un caporal avec sept hommes se montre seulement de loin à un village, il devient à l'instant l'autorité du lieu, gouverne et commande selon son bon plaisir. Tonnerre! ces gens-là ne nous aiment guère; ils préféreraient voir la figure du diable plutôt que nos casaques jaunes. Pourquoi ne nous chassent-ils pas de leurs contrées? Mille bombes! ils sont plus nombreux que nous, et si nous manions l'épée, ils manient le bâton. Pourquoi donc nous moquons-nous d'eux? c'est parce que nous formons une armée redoutable.

PREMIER CHASSEUR. Oui, oui, c'est l'ensemble qui fait la force. Friedland le savait bien, lorsque, il y a huit ou neuf ans, il assembla une grande armée pour l'empereur. On ne voulait d'abord entendre parler que de douze mille hommes. Je ne pourrai pas les nourrir, dit-il, mais je veux en enrôler soixante mille, et je vous réponds qu'ils ne mourront pas de faim. Voilà comme nous sommes devenus soldats de Wallenstein.

LE SERGENT-MAJOR. Par exemple, que quelqu'un me coupe à la main droite le plus petit de mes cinq doigts, croyez-vous qu'il m'enlèverait seulement un doigt? Non, par le diable! je serais privé de ma main; ce ne serait plus qu'un membre mutilé et inutile. Eh bien! ces huit mille chevaux que l'on envoie en Flandre, ce n'est que le petit doigt de l'armée. Qu'on les laisse partir, vous consolerez-vous en disant : Nous n'avons perdu qu'un cinquième de nos troupes? Mille diables! le tout est renversé; la crainte, la déférence, le respect s'en vont. Le paysan commence à relever la tête; la chancellerie de Vienne griffonne des billets de ration et de cantonnement, et l'ancienne misère recommence. Il ne se passera pas beaucoup de temps avant qu'on nous enlève aussi notre général, car à la

cour ils ne lui sont pas très-favorables, et alors tout tombe à la fois. Qui nous aidera à nous faire payer notre solde? qui aura soin qu'on tienne les engagements pris avec nous? qui aura l'ascendant, l'intelligence, l'esprit, la force nécessaire pour gouverner et conduire cette masse composée de tant de pièces? Par exemple, dragon, parle, de quel pays es-tu?

PREMIER DRAGON. Je suis d'un pays éloigné, de l'Irlande.

LE SERGENT-MAJOR, *aux deux cuirassiers.* Vous, vous êtes Wallons, je le sais; et vous, Italien, on le reconnaît à l'accent.

PREMIER CUIRASSIER. Qui je suis? je n'ai jamais pu le savoir. J'ai été volé tout jeune à mes parents.

LE SERGENT-MAJOR. Et toi, tu n'es pas non plus du voisinage?

PREMIER ARQUEBUSIER. Je suis de Dachau, sur le lac Féder.

LE SERGENT-MAJOR. Et vous, voisin?

SECOND ARQUEBUSIER. De la Suisse.

LE SERGENT-MAJOR. Et de quelle contrée es-tu, toi, chasseur?

PREMIER CHASSEUR. Mes parents sont établis à Wismar.

LE SERGENT-MAJOR, *montrant le trompette.* Et toi et moi nous sommes d'Egra. Eh bien! qui pourrait s'apercevoir que nous avons été chassés et ballottés ensemble du nord et du sud? Ne paraissons-nous pas tous taillés dans le même bois? ne sommes-nous pas tous serrés contre l'ennemi, comme si nous étions forgés et fondus ensemble? Tout s'engrène et s'ajuste à un signe, à une parole, comme les rouages d'un moulin. Qui donc nous a façonués de telle sorte qu'il n'y a plus de différence entre nous? qui donc, si ce n'est Wallenstein?

PREMIER CHASSEUR. De ma vie je n'avais pensé à cela, et j'allais mon chemin sans remarquer comme nous sommes bien arrangés.

PREMIER CUIRASSIER. J'applaudis aux paroles du sergent-major. Ces gens-là voudraient anéantir l'état militaire, terrasser le soldat, pour qu'ils eussent seuls le commandement. C'est un complot, une conjuration.

LA CANTINIÈRE. Une conjuration! bonté de Dieu! Alors ces messieurs ne pourraient plus me payer!

LE SERGENT-MAJOR. Assurément, ce serait la banqueroute

complète. Beaucoup de commandants et généraux soldent le régiment de leurs propres deniers ; ils veulent se faire remarquer et dépensent au delà de leurs moyens, dans l'espoir que cela leur portera bonheur. Si le chef, si le duc vient à tomber, ils en seront pour leur argent.

LA CANTINIÈRE. Ah ! mon Sauveur ! quelle catastrophe pour moi ! La moitié de l'armée est inscrite dans mon livre de compte. Le comte Isolani, le mauvais payeur, me doit encore à lui seul deux cents écus.

PREMIER CUIRASSIER. Que faire, camarades? Il n'y a qu'un moyen de nous sauver; tant que nous serons unis, on ne pourra nous nuire. Continuons à ne faire qu'un ; laissons-les écrire et protocoler, restons fermes plantés en Bohême, ne cédons pas et ne marchons pas. Le soldat combat pour son honneur.

SECOND CHASSEUR. Ne nous laissons pas mener ainsi à travers le pays. Qu'ils viennent seulement et qu'ils voient.

PREMIER ARQUEBUSIER. Cher camarade, pensez-y sérieusement ; c'est la volonté et l'ordre de l'empereur.

LE TROMPETTE. Nous nous soucions bien de l'empereur !

PREMIER ARQUEBUSIER. Ne dites pas cela une seconde fois.

LE TROMPETTE. C'est pourtant comme je vous le dis.

PREMIER CHASSEUR. Oui, oui, j'ai toujours entendu dire que c'était à Friedland seul à commander ici.

LE SERGENT-MAJOR. Cela est vrai ; c'est là son droit et son contrat. Il a pouvoir absolu de faire la guerre et de conclure la paix. Il peut confisquer argent et domaines, faire pendre ou faire grâce, nommer les officiers et les colonels; bref, il a les priviléges souverains, il les tient de la main même de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER. Le duc est sans doute puissant et intelligent; mais, après tout, il n'est comme nous qu'un sujet de l'empereur.

LE SERGENT-MAJOR. Non pas comme nous tous; vous n'y entendez rien. Il est prince libre et immédiat de l'empire, aussi bien que le Bavarois. N'ai-je pas vu moi-même, quand j'étais de garde à Brandéis, comme l'empereur lui permettait de se couvrir devant lui en sa qualité de prince?

PREMIER ARQUEBUSIER. Oui, à cause du pays de Mecklembourg que l'empereur lui a donné en gage,

PREMIER CHASSEUR, *au sergent-major.* Comment! en présence de l'empereur? Voilà qui est pourtant singulier.

LE SERGENT-MAJOR, *fouillant dans sa poche.* Si vous ne voulez pas vous en rapporter à ma parole, je vais vous faire toucher la chose au doigt. (*Il prend une pièce de monnaie.*) Qu'est-ce que cette empreinte et cette inscription?

LA CANTINIÈRE. Montrez. Ah! c'est un wallenstein.

LE SERGENT-MAJOR. Eh bien! voilà! Que voulez-vous de plus? N'est-il pas prince aussi bien qu'un autre? Ne bat-il pas monnaie comme Ferdinand? N'a-t-il pas des sujets et un État? Ne s'appelle-t-il pas Altesse? Il peut donc bien avoir des soldats?

PREMIER ARQUEBUSIER. Personne ne vous conteste cela; mais nous, nous sommes au service de l'empereur; c'est l'empereur qui nous paye.

LE TROMPETTE. Pour cela, voyez-vous, je vous le nie en face. Celui qui ne nous paye pas, c'est l'empereur. Depuis dix mois, ne nous promet-on pas toujours inutilement notre solde?

PREMIER ARQUEBUSIER. Allez! elle est entre bonnes mains.

PREMIER CUIRASSIER. Paix! camarades. Voulez-vous finir par vous battre? Faut-il donc se quereller et se disputer pour savoir si l'empereur est notre maître? C'est justement parce que nous sommes ses braves cavaliers que nous ne voulons pas être traités comme son troupeau. Nous ne voulons pas nous laisser conduire par la prêtraille. Dites-le vous-mêmes; n'est-il pas de l'avantage du maître d'avoir des soldats qui sachent se conduire? Qu'est-ce qui fait de lui un souverain puissant? c'est son armée. C'est par son armée aussi qu'il agit au loin et exerce l'ascendant dans la chrétienté. Que d'autres reçoivent ses grâces, se rassemblent dans ses salons dorés et dînent à sa table. Pour nous, nous ne retirons de sa gloire et de son éclat que des fatigues et des chagrins; mais nous tenons à l'honneur.

SECOND CHASSEUR. Tous les grands tyrans et empereurs le savaient et étaient plus sages. Ils ne craignaient pas d'humilier et de tourmenter tout le monde; mais ils ménageaient avec soin le soldat.

PREMIER CUIRASSIER. Il faut que le soldat sache se juger lui-

même. Celui qui ne se conduit pas noblement et fièrement ferait mieux de quitter le métier. Si je risque gaîment ma vie, c'est qu'il y a quelque chose que j'aime mieux; sinon, il faudrait se laisser égorger comme un Croate, et je me mépriserais.

LES DEUX CHASSEURS. Oui, l'honneur vaut mieux que la vie.

PREMIER CUIRASSIER. L'épée n'est ni une bêche ni une charrue. Vouloir s'en servir pour labourer, ce serait folie. Nul épi, nul grain ne mûrit pour nous. Le soldat n'a point de patrie; il erre à l'aventure sur la surface de la terre, il ne peut se réchauffer à son propre foyer. Il faut qu'il voie de loin, en passant, la splendeur des villes, la joie des villages, les vertes prairies, les vendanges et les moissons. Dites-moi, si le soldat ne s'honorait pas lui-même, quel valeur et quel bien aurait-il? Il faut qu'il ait quelque chose à soi; autrement, il ne serait qu'un meurtrier et un incendiaire.

PREMIER ARQUEBUSIER. Dieu le sait, c'est une misérable vie.

PREMIER CUIRASSIER. Je ne la donnerais cependant pas pour une autre. Voyez, j'ai bien parcouru le monde, j'ai tout essayé, j'ai servi la monarchie espagnole, et la république de Venise, et le royaume de Naples; mais nulle part la fortune ne me fut favorable. J'ai vu le marchand et le noble, le manœuvre et le jésuite, et nul vêtement ne m'a autant plu que ma cuirasse de fer.

PREMIER ARQUEBUSIER. Moi, je ne puis pas en dire autant.

PREMIER CUIRASSIER. Quiconque veut faire son chemin dans le monde doit se donner du mouvement et de la peine. S'il veut s'élever aux honneurs et aux dignités, il faut qu'il se courbe sous un fardeau doré; s'il veut jouir de la bénédiction paternelle, vivre au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, qu'il exerce en paix un honnête métier. Moi, je n'ai nul goût pour une telle vie. Je veux vivre et mourir libre, ne piller personne, n'hériter de personne, et du haut de mon cheval regarder avec dédain cette espèce de gens.

PREMIER CHASSEUR. Bravo! voilà justement comme je suis.

PREMIER ARQUEBUSIER. Vraiment! c'est assez agréable de marcher ainsi sur la tête des autres.

PREMIER CUIRASSIER. Camarades, les temps sont durs, l'épée n'est plus dans la balance; mais personne ne peut me blâmer

d'avoir choisi l'épée. Je veux bien faire la guerre humainement, mais non pas laisser prendre ma peau pour un tambour.

PREMIER ARQUEBUSIER. Si le bourgeois est malheureux, à qui la faute, si ce n'est à nous autres soldats? La guerre, la misère, les vexations durent déjà depuis seize ans.

PREMIER CUIRASSIER. Frère, tout le monde ne rend pas en même temps grâce au bon Dieu qui est là-haut. Les uns demandent du soleil qui fait tort aux autres. Celui-ci veut de la sécheresse, celui-là de la pluie. Là où tu ne vois que fléaux et misères, je trouve les beaux jours de ma vie. Nous vivons aux dépens du bourgeois et du paysan; en vérité, j'en suis fâché pour eux, mais je ne puis rien y changer. Voyez, il en est de ceci comme d'une charge de cavalerie. Les chevaux sont lancés au galop, tombe qui voudra au milieu du chemin, que ce soit mon frère ou mon fils chéri; quand ses gémissements me déchireraient le cœur, il faut que je lui passe sur le corps; je ne puis le porter doucement à l'écart.

PREMIER CHASSEUR. Sans doute; est-ce qu'on s'occupe des autres?

PREMIER CUIRASSIER. Et, puisque le bonheur sourit au soldat, saisissons-le à deux mains, on ne nous laissera pas longtemps agir ainsi. Un beau matin, viendra la paix qui mettra fin à tout cela. Le soldat débridera, le paysan attellera, et, avant qu'on ait le temps d'y songer, les choses auront repris leur ancien cours. Nous sommes encore rassemblés ici, et nous avons l'instrument à la main; ne nous laissons pas disperser, car alors on nous tiendra les morceaux de pain un peu haut.

PREMIER CHASSEUR. Non, il ne faut pas que cela nous arrive jamais. Venez, restons fermes et unis.

SECOND CHASSEUR. Oui, prenons un parti. Ecoutez.

PREMIER ARQUEBUSIER, *tirant une bourse de cuir et parlant à la cantinière.* Ma commère, qu'est-ce que je dois?

LA CANTINIÈRE. Ah! ce n'est pas la peine d'en parler. (*Ils comptent.*)

LE TROMPETTE. Vous faites bien de vous en aller; vous troublez notre société.

(*Les arquebusiers s'éloignent.*)

PREMIER CUIRASSIER. C'est dommage; ce sont, du reste, de braves gens.

PREMIER CHASSEUR. Mais ça raisonne comme un épicier.

SECOND CHASSEUR. A présent que nous sommes entre nous, voyons comment nous renverserons le nouveau complot.

LE TROMPETTE. Comment? nous ne marcherons pas.

PREMIER CUIRASSIER. Camarades, rien contre la discipline. Que chacun retourne à son corps et raconte la chose à ses camarades, de façon à ce qu'ils la voient et la comprennent. Nous ne devons pas aller plus loin. Je réponds de mes Wallons; chacun d'eux pense comme moi.

LE SERGENT-MAJOR. Les régiments de Terzky à pied et à cheval sont dans les mêmes dispositions.

SECOND CUIRASSIER. Le Lombard ne se sépare pas du Wallon.

PREMIER CHASSEUR. La liberté est l'élément du chasseur.

SECOND CHASSEUR. La liberté n'existe qu'avec la force. Je veux vivre et mourir pour Wallenstein.

PREMIER TYROLIEN. Le Lorrain suivra le torrent et s'en ira là où il trouvera le plaisir et la joie.

LE DRAGON. L'Irlandais suit l'étoile de la fortune.

SECOND TYROLIEN. Le Tyrolien n'obéit qu'à son général.

PREMIER CUIRASSIER. Que chaque régiment fasse donc mettre au net un mémoire où il sera dit que nous voulons rester ensemble, que ni la force ni la ruse ne nous séparera de Friedland, qui est le père du soldat. On présentera respectueusement ce mémoire à Piccolomini, au fils s'entend; il comprend ces sortes d'affaires, il a du crédit auprès de Friedland, et du poids auprès de l'empereur.

SECOND CHASSEUR. Venez, c'est convenu; touchez là. Piccolomini sera notre orateur.

LE TROMPETTE, LE DRAGON, LE PREMIER CHASSEUR, LE SECOND CUIRASSIER, LES TYROLIENS, *ensemble*. Piccolomini sera notre orateur. (*Ils veulent s'éloigner.*)

LE SERGENT-MAJOR. Encore un verre, camarades. (*Il boit.*) A la santé de Piccolomini!

LA CANTINIÈRE *apporte une bouteille*. Nous ne ferons pas une marque pour celle-là; je vous la donne volontiers. Bon succès, messieurs!

LE CUIRASSIER. Vivent les militaires!

LES DEUX CHASSEURS. A la soumission des bourgeois!

LE DRAGON *et* LES TYROLIENS. Que l'armée prospère!

LE TROMPETTE *et* LE SERGENT-MAJOR. Et que Friedland la gouverne!

SECOND CUIRASSIER, *chantant.* « Allons, camarades, à cheval, à cheval! courons aux champs, à la liberté! En campagne l'homme vaut encore quelque chose; là son cœur a » du poids; là personne ne peut le remplacer; il faut qu'il » compte sur lui-même. » (*Les soldats qui étaient au fond du théâtre se rapprochent et répètent en chœur les deux derniers vers.*)

LE DRAGON. « La liberté a disparu du monde. On ne voit » plus que des maîtres et des esclaves. La fausseté et la ruse » règnent parmi la lâche race humaine. Celui-là seul qui sait » regarder la mort en face, le soldat seul est un homme » libre. »

PREMIER CHASSEUR. « Il rejette loin de lui les anxiétés de la » vie; il n'a plus ni craintes ni soucis. Il marche hardiment » au-devant de la destinée; s'il ne l'atteint pas aujourd'hui, il » l'atteindra demain, et puisqu'il l'atteindra demain, jouis» sons aujourd'hui des derniers restes d'un temps précieux. » (*Les verres sont de nouveau remplis; les soldats trinquent et boivent.*)

LE SERGENT-MAJOR. « C'est du ciel que lui vient son sort » joyeux. Inutile est l'effort, inutile la peine. Le manœuvre » fouille dans le sein de la terre, croyant y trouver un trésor; » il bêche, il creuse toute sa vie, jusqu'à ce qu'enfin il creuse » sa fosse. »

PREMIER CHASSEUR. « Le cavalier et son cheval agile sont » des hôtes redoutés : les flambeaux de l'hymen brillent dans » le château; il arrive à la fête sans être invité, il ne fait pas » la cour longtemps et ne montre pas d'or; il emporte d'as» saut le prix de l'amour. »

SECOND CUIRASSIER. « Pourquoi la jeune fille pleure-t-elle? » pourquoi se consume-t-elle dans le chagrin? Laisse-le pas» ser, laisse-le courir; il n'a point de demeure fixe sur la terre, » et ne peut conserver un amour fidèle. La destinée rapide le » pousse sans cesse, il ne perd son repos nulle part. »

PREMIER CHASSEUR; *il prend ses deux voisins par la main;*

les autres l'imitent. Tous ceux qui ont parlé forment un grand cercle. « Allons! camarades, bridons les chevaux, respirons » dans les combats; la jeunesse fermente, la vie pétille. Al- » lons! avant que l'esprit s'évapore, si vous n'exposez pas » votre vie, jamais vous ne jouirez de la vie. »

La toile tombe pendant que le chœur chante le refrain.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PICCOLOMINI.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN, duc de Friedland, généralissime des armées de l'empereur dans la guerre de trente ans.
OCTAVIO PICCOLOMINI, lieutenant général.
MAX PICCOLOMINI, son fils, colonel d'un régiment de cuirassiers.
LE COMTE TERZKY, beau-frère de Wallenstein, commandant de plusieurs régiments.
ILLO, feld-maréchal, confident de Wallenstein.
ISOLANI, général des Croates.
BUTTLER, chef d'un régiment de dragons.
TIEFENBACH,
DON MARADA,
GOETZ,
COLALTO, } généraux sous Wallenstein.
LE CAPITAINE NEUMANN, adjudant de Terzky.
LE CONSEILLER DE GUERRE QUESTENBERG, envoyé de l'empereur.
BAPTISTE SENI, astrologue.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND, femme de Wallenstein.
THÉCLA, PRINCESSE DE FRIEDLAND, sa fille.
LA COMTESSE TERZKY, sœur de la duchesse.
UN CORNETTE.
LE SOMMELIER du comte Terzky.
PAGES ET SERVITEURS DE FRIEDLAND.
SERVITEURS ET MUSICIENS DE TERZKY.
PLUSIEURS GÉNÉRAUX ET COLONELS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique dans l'hôtel de ville de Pilsen; elle est décorée de drapeaux et d'instruments de guerre.

SCÈNE I.

ILLO, BUTTLER, ISOLANI.

ILLO. Vous arrivez tard; mais enfin vous arrivez, et la grande distance, comte Isolani, excuse ce délai.

ISOLANI. Et nous n'arrivons pas les mains vides. Nous avons appris à Donawert qu'un convoi suédois était en route avec six cents chariots de provisions. Mes Croates s'en sont emparés, et nous l'amenons.

ILLO. Il vient fort à propos pour nourrir les nombreuses troupes rassemblées ici.

BUTTLER. Il y a du mouvement ici, à ce que je vois.

ISOLANI. Oui, oui; les églises mêmes sont pleines de soldats. (*Il regarde autour de lui.*) Je vois que vous êtes assez bien installés à l'hôtel de ville. Le soldat s'arrange et s'établit comme il faut.

ILLO. Les colonels de trente régiments sont déjà réunis. Vous trouverez ici Terzky, Tiefenbach, Colalto, Goetz, Marada, Ibinersam, Piccolomini père et fils; vous reverrez beaucoup d'anciens amis. Il ne nous manque plus que Galas et Altringer.

BUTTLER. N'attendez pas Galas.

ILLO, *surpris.* Comment? sauriez-vous?...

ISOLANI *l'interrompt.* Mon Piccolomini est ici. Oh! conduisez-moi près de lui. Je le vois encore tel qu'il y a dix ans, quand nous combattions contre Mansfeld à Dessau. Il lança son cheval du haut du pont pour courir au secours de son père, qui était en danger dans les flots rapides de l'Elbe. Alors un léger duvet couvrait à peine son menton. Maintenant, d'après ce que j'entends dire, il doit être un guerrier achevé.

ILLO. Vous le verrez aujourd'hui même. Il ramène de la Carinthie la duchesse de Friedland et la princesse sa fille; ils arriveront vers midi.

BUTTLER. Ainsi le prince fait venir sa femme et sa fille. Il rassemble ici beaucoup de monde.

ISOLANI. Tant mieux; je ne m'attendais à entendre parler ici que de marches, d'attaques, de batteries, et voilà que le duc lui-même prend soin de nous réjouir la vue par des objets agréables.

ILLO, *qui est resté pensif, tire Buttler à l'écart et lui dit :* Comment savez-vous que le comte Galas ne viendra pas?

BUTTLER, *d'un air significatif.* Parce qu'il a cherché à me retenir aussi.

ILLO, *avec chaleur.* Et vous êtes resté ferme. (*Il lui serre la main.*) Brave Buttler!

BUTTLER. Après les obligations que j'ai encore récemment contractées envers le prince...

ILLO. Oui, général-major, je vous félicite.

ISOLANI. Général-major dans le régiment que le prince lui a donné, n'est-ce pas? C'est celui où vous avez servi comme cavalier. Eh bien! en vérité, cela doit servir d'exemple et d'encouragement au corps entier. On verra par là comment un ancien militaire de mérite fait son chemin.

BUTTLER. Je ne sais si je puis recevoir vos compliments. La sanction de l'empereur manque encore.

ISOLANI. Allez, allez toujours. La main qui vous a placé là est assez forte pour vous y maintenir en dépit des ministres et de l'empereur.

ILLO. Si nous voulions tous y regarder de si près!... L'empereur ne nous donne rien; tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons, tout nous vient du duc.

ISOLANI, *à Illo.* Mon cher ami, vous ai-je déjà raconté que le prince se chargeait de satisfaire mes créanciers? A l'avenir, il veut être mon caissier, et c'est pour la troisième fois. Songez donc que cette générosité royale me sauve de ma ruine et fait honneur à mes affaires.

ILLO. Ah! si seulement il pouvait toujours agir à son gré, il donnerait à ses soldats des domaines et des vassaux. Mais, à Vienne, ils enchaînent sa volonté et lui coupent les ailes. Voyez maintenant les nouvelles, les jolies prétentions que nous apporte ce Questenberg.

BUTTLER. J'ai entendu parler aussi de ses prétentions impériales; mais j'espère que le duc ne fléchira sur aucun point.

ILLO. Non pas sans doute sur ses droits... mais sa place...

BUTTLER, *étonné.* Savez-vous quelque chose? Vous m'effrayez.

ISOLANI. Nous serions tous ruinés.

ILLO. Brisons là-dessus. Je vois venir notre homme avec le général Piccolomini.

BUTTLER, *secouant la tete.* Je crains que nous ne partions pas d'ici comme nous y sommes venus.

SCÈNE II.

Les précédents. OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

OCTAVIO, *encore dans l'éloignement.* Comment! encore des nouveaux venus? Avouez, amis, qu'il fallait cette guerre désastreuse pour voir rassemblés dans l'enceinte d'un camp tant de héros couronnés de gloire.

QUESTENBERG. Celui qui veut avoir une mauvaise opinion de la guerre ne doit pas venir dans le camp de Friedland. J'ai presque oublié le fléau militaire en voyant le génie élevé de l'ordre sur lequel s'appuie le dévastateur du monde, et les grandes choses qu'il produit.

OCTAVIO. Et voici deux braves qui complètent dignement ce cercle de héros, le comte Isolani et le colonel Buttler. Maintenant, tout le mécanisme militaire se trouve sous vos yeux. (*Il présente Buttler et Isolani.*) Voici la force, amis, et voilà la célérité.

QUESTENBERG, *à Octavio.* Et, entre ces deux qualités, le conseil de l'expérience.

OCTAVIO, *présentant Questenberg.* Monsieur le chambellan et conseiller de guerre Questenberg. Nous honorons dans cet hôte illustre le porteur des ordres de l'empereur, le patron et le protecteur zélé des soldats. (*Tous se taisent.*)

ILLO *s'approche de Questenberg.* Ce n'est pas la première fois, monsieur le ministre, que vous honorez le camp de votre visite.

QUESTENBERG. Je me suis déjà trouvé une fois devant ces drapeaux.

ILLO. Et vous rappelez-vous en quel lieu? C'était à Snoym, en Moravie, où vous étiez envoyé par l'empereur pour supplier le duc de reprendre le commandement de l'armée.

QUESTENBERG. Pour supplier, monsieur le général? Ma mission, autant que je sache, et mon zèle n'allaient pas si loin.

ILLO. Eh bien! pour le contraindre, si vous le voulez. Je m'en souviens fort bien. Le comte Tilly venait d'être battu sur le Lech; la Bavière était ouverte aux ennemis; rien ne pouvait les empêcher de pénétrer jusqu'au cœur de l'Autriche. Alors vous apparûtes, vous et Werdenberg, devant notre

général, pour le conjurer, par vos prières et par les menaces, de la disgrâce de l'empereur, s'il n'avait pas pitié de ce triste état de choses.

ISOLANI *s'avance.* Oui, oui, seigneur ministre, on conçoit comment, avec votre mission actuelle, vous n'aimez pas à vous souvenir de la première.

QUESTENBERG. Pourquoi pas? Il n'y a point entre elles de contradiction. Il s'agissait alors d'arracher la Bohême des mains de l'ennemi; aujourd'hui, je dois la délivrer de ses amis et de ses protecteurs.

ILLO. Jolie commission! Après que nous avons, au prix de notre sang, chassé les Saxons de cette Bohême, on veut, par reconnaissance, nous jeter hors du pays!

QUESTENBERG. Si cette contrée ne doit pas échanger une calamité contre une autre, il faut qu'elle soit également affranchie du joug de ses amis et de ses ennemis.

ILLO. Quoi! l'année a été bonne; le paysan peut bien payer son tribut.

QUESTENBERG. Oui, monsieur le feld-maréchal, si vous parlez des troupeaux et des pâturages...

ISOLANI. La guerre entretient la guerre. Si l'empereur y perd des paysans, il y gagne des soldats.

QUESTENBERG. Et le nombre de ses sujets diminue d'autant.

ISOLANI. Bah! nous sommes tous ses sujets.

QUESTENBERG. Avec cette différence, monsieur le comte, que les uns, par leur utile labeur, remplissent les coffres, et que les autres s'entendent bravement à les vider. L'épée a appauvri l'empereur; c'est la charrue qui lui rend sa force.

BUTTLER. L'empereur ne serait pas si pauvre s'il n'y avait pas tant de sangsues pour sucer les substances du pays...

ISOLANI. La situation n'est pas encore si mauvaise. (*Il s'avance et montre l'habit de Questenberg*) Je vois que tout l'or n'est pas encore monnayé.

QUESTENBERG. Grâce à Dieu, il en est encore échappé quelque peu aux doigts des Croates.

ILLO. Eh bien! qu'un Slawata, qu'un Martinitz, sur lesquels l'empereur, au grand chagrin de la Bohême, accumule ses bienfaits, qui s'enrichissent de la dépouille des citoyens exilés, qui grandissent au milieu d'un désastre général, qui moissonnent dans le désordre public, qui, avec leur luxe royal, se

moquent de la misère du pays, que ceux-là et leurs pareils payent la guerre ruineuse qu'ils ont seuls allumée.

BUTTLER. Joignez-y ces écornifleurs de province qui ont toujours les pieds sous la table de l'empereur, qui courent affamés après les bénéfices, et qui veulent régler la dépense et diminuer le pain du soldat qui est en face de l'ennemi.

ISOLANI. Jamais de ma vie je n'oublierai ce qui m'arriva à Vienne, lorsque j'y allai pour les remontes de notre régiment. Comme ils me promenèrent d'antichambre en antichambre, me laissant, pendant des heures entières, au milieu de la valetaille, comme si j'étais venu pour mendier un morceau de pain! Enfin, ils m'envoyèrent un capucin : je crus qu'il venait me parler de mes péchés; mais non : c'était l'homme avec qui je devais traiter de l'achat des chevaux. Je m'en allai sans avoir pu rien terminer, et en trois jours le prince m'arrangea ce que je n'avais pu obtenir en un mois à Vienne.

QUESTENBERG. Oui, oui, cet article s'est retrouvé dans les comptes, et je sais qu'il nous reste encore à payer.

ILLO. La guerre est un rude et violent métier; on ne peut la faire par les moyens de douceur, et il est impossible de tout épargner. S'il fallait attendre que, sur vingt-quatre malheurs, on eût choisi à Vienne le plus petit, on attendrait longtemps. Traverser bravement les difficultés, voilà le meilleur parti, et sauve qui peut. Les hommes, en général, s'entendent à rajuster, à rapiéceter, et se trouvent mieux d'une nécessité pénible que d'un choix amer.

QUESTENBERG. Oui, cela est vrai, et le prince nous épargne le choix.

ILLO. Le prince prend un soin paternel des troupes, et nous voyons quels sentiments l'empereur a pour nous.

QUESTENBERG. L'empereur a une égale affection pour chaque classe de ses sujets, et ne peut sacrifier l'une à l'autre.

ISOLANI. C'est pour cela qu'il nous chasse vers les bêtes féroces du désert, afin de mieux conserver ses chères brebis.

QUESTENBERG, *avec ironie*. Monsieur le comte, c'est vous qui faites cette comparaison, et non pas moi.

ILLO. Si pourtant nous étions tels que la cour nous suppose, il serait dangereux de nous donner la liberté.

QUESTENBERG, *avec gravité*. La liberté est usurpée et non donnée. Ce qu'il faut, c'est de lui mettre un frein.

ILLO. On trouvera le cheval farouche.

QUESTENBERG. Un meilleur cavalier saura le dompter.

ILLO. Il ne porte que celui qui l'a apprivoisé.

QUESTENBERG. Quand il est apprivoisé, il obéit à un enfant.

ILLO. L'enfant, je sais qu'on l'a déjà trouvé.

QUESTENBERG. Inquiétez-vous de vos devoirs, et non pas du nom de votre chef.

BUTTLER, *qui jusqu'alors s'est tenu à l'écart avec Piccolomini, en prenant toutefois un intérêt visible à la conversation.* Monsieur le président, l'empereur a une armée considérable en Allemagne : trente mille hommes sont cantonnés dans ce royaume; seize mille dans la Silésie; dix régiments sont sur le Weser, le Rhin et le Mein. En Souabe, six mille hommes; en Bavière, douze mille tiennent tête aux Suédois. Je ne parle pas des garnisons qui défendent les places fortes des frontières. Toutes ces troupes obéissent aux généraux de Friedland. Les commandants ont tous été à la même école; ils ont tous sucé le même lait, et un même cœur les anime. Étrangers sur ce sol, ils n'ont d'autre foyer, d'autre demeure que le camp. Ce n'est pas l'amour de la patrie qui les fait agir, car des milliers d'entre eux sont, comme moi, nés dans un autre pays. Ce n'est pas non plus l'amour de l'empereur, car la moitié de ses soldats est arrivée en désertant le service étranger, et peu lui importe de combattre sous l'aigle impériale, sous le lion ou sous les lis. Cependant un seul homme les tient par un lien puissant, par l'amour et la crainte, et en forme un seul peuple. De même que la lueur de la foudre parcourt rapidement l'espace, de même son commandement passe, des ports éloignés qui, dans les dunes, entendent mugir les flots du Belt, ou qui voient les fécondes vallées de l'Adige, jusqu'à la sentinelle dont la guérite est placée à la porte du palais de l'empereur.

QUESTENBERG. Et quel est le résumé de ce long discours?

BUTTLER. C'est que le respect, l'affection, la confiance qui nous font obéir à Friedland n'appartiendront pas au premier commandant qu'il plaira à la cour de Vienne de nous envoyer. Nous nous rappelons encore fort bien comment le commandement est venu aux mains de Friedland. L'empereur lui donna-t-il une armée toute prête? S'agissait-il seulement de chercher un chef pour des troupes réunies? Non : il n'y avait

point d'armée; c'est Friedland qui a dû la créer; il ne l'a pas reçue de l'empereur, il la lui a donnée. Ce n'est pas de l'empereur que nous tenons Wallenstein pour général : non, non, ce n'est pas de lui; c'est de Wallenstein que nous tenons l'empereur pour maître; c'est lui qui nous attache à ces drapeaux.

OCTAVIO *s'avance entre eux.* Souvenez-vous, monsieur le conseiller, que vous êtes dans un camp, parmi des soldats. C'est l'audace, c'est la liberté qui fait le soldat. Pourrait-il agir hardiment s'il n'osait parler hardiment? L'un est la conséquence de l'autre.. L'audace de ce digne officier (*montrant Buttler*), qui se méprend aujourd'hui sur son but, a conservé à l'empereur sa capitale de Prague, au milieu d'une violente révolte de la garnison, où l'audace seule pouvait être un moyen de salut. (*On entend au loin une musique guerrière.*)

ILLO. Ce sont elles; la garde salue. Ce signal nous annonce que la princesse est ici.

OCTAVIO, *à Questenberg.* Mon fils Max est de retour aussi. C'est lui qui est allé les chercher en Carinthie, et qui les a accompagnées jusqu'ici.

ISOLANI, *à Illo.* Allons-nous ensemble les saluer?

ILLO. Oui, allons! Venez, colonel Buttler. (*A Octavio.*) Souvenez-vous que nous devons nous retrouver à midi chez le prince avec M. le conseiller.

SCÈNE III.

OCTAVIO *et* QUESTENBERG.

QUESTENBERG, *avec surprise.* Qu'ai-je entendu, général? Quelle audace effrénée! Que dois-je penser, si c'est là l'esprit général?

OCTAVIO. C'est celui des trois quarts de l'armée.

QUESTENBERG. Malheur à nous! Où trouver aussitôt une seconde armée pour réprimer celle-ci? Je crains que les pensées de cet Illo ne soient encore plus mauvaises que ses paroles; et ce Buttler aussi ne peut cacher ses méchantes opinions.

OCTAVIO. Susceptibilité, orgueil irrité, rien de plus. Je ne désespère pas encore de ce Buttler; je sais, je connais le moyen de corriger ce mauvais esprit.

QUESTENBERG, *avec inquiétude, se promenant çà et là.* Non, cela est pire, oh! bien pire, ami, que nous ne l'avions imaginé à Vienne. Nous voyions tout cela avec des yeux de courtisans, éblouis par l'éclat du trône; nous n'avions pas encore observé au milieu de son camp ce général tout-puissant. Ici, c'est bien autre chose; ici, il n'y a plus d'empereur, c'est le prince qui est empereur. La promenade que je viens de faire à côté de vous à travers le camp renverse mes espérances.

OCTAVIO. Vous voyez maintenant vous-même quelle charge périlleuse vous m'apportez de la part de la cour, et quel rôle difficile je joue ici. Le plus léger soupçon du général me coûterait la vie ou la liberté, et hâterait l'exécution de ses projets téméraires.

QUESTENBERG. Ah! quelle imprudence nous avons commise, en confiant l'épée à ce téméraire, en remettant une telle force en de telles mains! La tentation était trop forte pour ce cœur pervers; elle aurait été dangereuse même pour un homme vertueux. Je vous le dis, il refusera d'obéir aux ordres de l'empereur; il le peut, et il le fera. Son arrogance impunie révélera honteusement notre impuissance.

OCTAVIO. Et croyez-vous qu'il fasse venir dans son camp, sans motifs, sa femme et sa fille, juste au moment où nous nous préparons à la guerre? Il soustrait par là à la puissance de l'empereur les derniers gages de sa fidélité, et cela nous annonce l'explosion prochaine de la révolte.

QUESTENBERG. Malheur à nous! Quel orage menaçant s'approche et nous environne de toutes parts! L'ennemi sur les frontières, déjà maître du Danube, s'avançant toujours plus loin; dans l'intérieur du pays, le tocsin de la rébellion, le paysan en armes, toutes les classes conjurées, et l'armée, dont nous attendions du secours, pervertie, égarée, repoussant toute discipline, se séparant de l'État, de l'empereur, marchant de vertige en vertige, effroyable instrument soumis aveuglément au plus audacieux des hommes!...

OCTAVIO. Ne désespérons pas trop tôt, mon ami. Il y a toujours plus de hardiesse dans le langage que dans l'action, et tel qui dans son zèle aveugle paraît vouloir en venir aux dernières extrémités, sentirait son cœur ébranlé, s'il entendait nommer ouvertement son crime. Du reste, nous ne sommes pas complétement sans défenseurs; le comte Altringer et

Galas retiennent, vous le savez, leur petite armée dans le devoir, et chaque jour leur force augmente. Wallenstein ne peut nous surprendre, il est environné de mes espions; je connais ses moindres démarches, et je les apprends même de sa propre bouche.

QUESTENBERG. Il est inconcevable qu'il ne remarque point l'ennemi qui est près de lui.

OCTAVIO. Ne pensez pas que par des artifices mensongers, par des complaisances trompeuses, j'aie extorqué sa faveur, ni que j'entretienne sa confiance par des paroles hypocrites; ma prudence, mes devoirs envers l'empire et l'empereur, me commandent de lui cacher mes véritables pensées; mais jamais je n'ai menti pour le tromper.

QUESTENBERG. C'est une visible faveur du ciel.

OCTAVIO. Je ne sais ce qui peut l'attacher si fortement à mon fils et à moi. Nous avons toujours été amis, frères d'armes; l'habitude, les dangers partagés en commun, nous avaient liés de bonne heure; mais je pourrais citer le jour où tout à coup son cœur s'ouvrit à moi, où sa confiance s'accrut. C'était le matin de la bataille de Lutzen; poussé par un rêve funeste, j'allai le chercher pour lui offrir un cheval pour la bataille; je le trouvai éloigné des tentes, endormi sous un arbre. Je le réveillai, et lui racontai ce qui se passait en moi. Alors il me regarda longtemps avec surprise, puis, se jetant à mon cou, me montra une émotion dont ce petit service n'était pas digne. Depuis ce jour, sa confiance s'attacha de plus en plus à moi, à mesure que la mienne diminuait.

QUESTENBERG. Vous mettrez sans doute votre fils dans le secret?

OCTAVIO. Non.

QUESTENBERG. Quoi! vous ne voulez pas lui montrer en quelles mauvaises mains il est tombé?

OCTAVIO. Je veux le laisser livré à son innocence. Son âme confiante est étrangère à la dissimulation; l'ignorance seule peut lui laisser la liberté d'esprit qui maintiendra le duc dans sa sécurité.

QUESTENBERG, *souriant*. Mon digne ami, j'ai meilleure opinion du colonel Piccolomini. Cependant, voyez... réfléchissez...

OCTAVIO. Oui, je penserai à cela. Mais silence, le voici.

SCÈNE IV.

MAX PICCOLOMINI, OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

MAX. Ah! le voilà lui-même, Je suis heureux de vous revoir, mon père. (*Il l'embrasse. En se retournant, il aperçoit Questenberg, et se retire froidement.*) Vous êtes occupé, à ce que je vois. Je ne veux pas vous troubler.

OCTAVIO. Comment, Max? Approchez-vous de notre hôte. Un ancien ami mérite des égards, et l'envoyé de l'empereur mérite du respect.

MAX, *sèchement.* Monsieur de Questenberg, si quelque bon motif vous amène au quartier général, soyez le bienvenu.

QUESTENBERG *lui prend la main.* Ne retirez pas votre main, comte Piccolomini; je ne la prends pas seulement à cause de moi, et je ne veux pas vous faire par là un compliment banal. (*Il prend les mains de l'un et de l'autre.*) Octavio, Max Piccolomini, noms importants et salutaires, jamais le bonheur de l'Autriche ne cessera tant que ces deux astres bienfaisants luiront sur notre armée.

MAX. Vous sortez de votre rôle, monsieur le ministre. Je sais que vous n'êtes pas venu ici pour distribuer des éloges, mais pour faire entendre le blâme et le reproche. Je ne veux avoir aucune prérogative sur les autres.

OCTAVIO, *à Max.* Il vient de la cour, où l'on n'est pas tout à fait aussi content du duc qu'ici.

MAX. Qu'a-t-on de nouveau à lui reprocher? Est-ce parce qu'il résout lui seul ce que lui seul comprend? Eh bien! il a raison d'agir ainsi. Il faut qu'il persiste de la sorte. Il n'est pas fait pour se soumettre et s'accommoder docilement aux volontés des autres; cela serait contre nature. Il ne le peut pas. Il est doué d'une âme de souverain, et il occupe une place de souverain. C'est un bonheur pour nous qu'il en soit ainsi. Peu d'hommes savent se gouverner et user sagement de leur intelligence. C'est donc pour tous un bonheur qu'il se rencontre un homme capable d'être le point central, l'appui de plusieurs milliers d'hommes; il est là comme une

colonne solide à laquelle on s'attache avec joie et confiance. Cet homme, c'est Wallenstein ; s'il y en a un autre qui convienne mieux à la cour, l'armée ne rend hommage qu'à celui-là.

QUESTENBERG. L'armée... Ah! oui!

MAX. C'est un plaisir de le voir éveiller, animer, fortifier tout ce qui se trouve autour de lui ; de voir comme chaque force se manifeste, comme chaque qualité se révèle sous son influence! Il fait paraître au grand jour les facultés particulières et les accroît encore. Il laisse chacun valoir ce qu'il vaut, veille seulement à ce que tous soient mis à leur vraie place, et emploie ainsi tous les hommes selon leurs moyens.

QUESTENBERG. Qui lui refuse l'art de connaître les hommes et de les employer? Dans sa puissance, il oublie seulement qu'il est sujet et semble croire que son sang lui a été donné par la nature.

MAX. N'en est-il pas ainsi? La nature lui a donné la force, et avec la force le talent souverain d'arriver à un emploi souverain.

QUESTENBERG. Ainsi tout ce qui nous reste encore de pouvoir, nous le devons à sa générosité?

MAX. L'homme extraordinaire demande une confiance extraordinaire. Laissez-lui l'espace, il en posera lui-même la limite.

QUESTENBERG. Nous en avons la preuve.

MAX. Oui, vous êtes effrayé de tout ce qui a de la profondeur. Rien ne vous plaît que ce qui offre une surface aplanie.

OCTAVIO, *à Questenberg*. Ami, soyez indulgent ; nous n'avons pas encore fini.

MAX. Dans la détresse, on invoque le secours de son génie, et dès qu'il apparaît on en a peur. Tout ce qui est extraordinaire, sublime, doit marcher de même que ce qui est vulgaire. En campagne, les circonstances sont pressantes ; il faut voir par ses propres yeux et payer de sa personne. Le général a besoin de grandes choses, laissez-le donc vivre dans sa grande sphère. C'est l'oracle de son cœur, la parole vivante qu'il consulte, et non pas la lettre morte, les vieilles ordonnances et les papiers poudreux.

OCTAVIO. Mon fils, permettez-nous à nous autres vieillards de ne pas ravaler les ordonnances sévères. Elles ont une valeur

inestimable; elles soumettent à leur joug l'impétueuse volonté de l'homme; car l'arbitraire fut toujours redoutable, et tout en suivant un route tortueuse, l'ordre ne fait point de détour. La foudre, le boulet suivent en droite ligne leur chemin terrible. Ils vont, sans se détourner, ravager et détruire; mais, mon fils, le chemin que l'homme doit prendre pour arriver au bonheur, ce chemin suit le cours des fleuves et les libres détours de la vallée; il serpente le long des champs et des coteaux de vignes. Il respecte la borne des propriétés, et arrive plus tard, mais sûrement, au but.

QUESTENBERG. Oh! écoutez votre père; il est tout à la fois un homme et un héros.

OCTAVIO. C'est l'enfant des camps qui parle par ta bouche, mon fils. Tu as été élevé au milieu d'une guerre de quinze années; jamais tu n'as vu la paix. Il y a pourtant, mon fils, quelque chose de meilleur que la guerre, et la guerre elle-même n'est qu'un moyen d'arriver à un autre but. Les grandes, les rapides actions de la force, les miracles étonnants du moment, n'enfantent pas un bonheur réel, paisible, durable. Le soldat construit vivement et à la hâte ses villes de toile légère; le bruit et l'agitation y règnent un instant; des marchés y sont ouverts; des fleuves et des routes y apportent leurs denrées; le commerce les anime; mais, un matin, on voit tout à coup les tentes tomber; la horde passe plus loin; le champ qu'elle a foulé aux pieds reste nu et silencieux comme un cimetière, et la récolte de l'année est perdue.

MAX. Oh! que l'empereur fasse la paix, mon père, et je donne avec joie les lauriers sanglants pour la première violette qui viendra avec le printemps parfumer les sentiers de la terre rajeunie.

OCTAVIO. Que se passe-t-il en toi? Quelle émotion te saisit tout à coup?

MAX. Je n'ai jamais vu la paix!... Oh! oui, mon père, je viens de la voir. Ma route m'a conduit à travers des contrées où la guerre n'a pas encore passé. O mon père! la vie a des charmes que je n'avais jamais connus. Nous n'avons vu que les rives désertes de cette vie si belle, pareille à une troupe errante de pirates qui, dans les lambris sombres et étroits de leur navire, s'égarent, avec des pensées sauvages, à travers les

flots sauvages, et ne connaissent de la vaste terre que les baies où ils se livrent au brigandage. Les trésors que la terre recèle dans des vallées mystérieuses ne nous sont jamais apparus dans nos courses farouches.

OCTAVIO *devient attentif.* Et ce voyage t'a offert un tel spectacle?

MAX. C'était le premier loisir de ma vie. Dites-moi, quel sera le but et la récompense du labeur pénible qui me dérobe ma jeunesse, qui laisse mon cœur vide et inquiet, qui ne donne à mon esprit aucun ornement et aucune culture? Car, dans ce tumulte confus des camps, dans ce hennissement des chevaux, dans ces fanfares de la trompette, dans cette monotone régularité des heures de service, de l'exercice et du commandement, il n'y a rien qui puisse satisfaire un cœur altéré de jouissances. L'âme n'est pour rien dans ces arides occupations. Il y a un autre bonheur et d'autres joies.

OCTAVIO. Mon fils, tu as appris beaucoup dans ton court voyage.

MAX. Oh! le beau jour que celui où le soldat sera rendu enfin à la vie, à l'humanité, où les drapeaux se déploieront dans une marche joyeuse, où le chant de la paix guidera les troupes dans leur patrie! alors les casques et les armures sont ornés de rameaux verts, dernier larcin fait aux champs. Les portes des villes s'ouvrent d'elles-mêmes; il n'est plus besoin d'employer l'artillerie pour les faire sauter. L'enceinte des remparts est couverte d'une foule d'hommes paisibles dont les acclamations joyeuses s'élèvent dans l'air. Du haut des cathédrales, les cloches annoncent dans leurs légères vibrations la fin des jours sanglants; une foule heureuse se précipite hors des villes et des villages, et retarde par l'empressement de son amour la marche de l'armée. Le vieillard, réjoui de voir encore un pareil moment, serre la main de son fils qui rentre sous le toit domestique. Celui-ci s'avance comme un étranger sur son domaine longtemps abandonné, et l'arbre qui se pliait autrefois sous sa main le couvre à présent de ses larges rameaux; et la jeune fille, qui vient au-devant de lui en rougissant, il l'avait laissée dans les bras de sa nourrice. Oh! heureux celui qui peut alors être enlacé dans les bras ouverts pour lui avec tendresse!

QUESTENBERG, *ému.* Oui, parlez de ce moment éloigné, hélas! trop éloigné, et non pas de ce qu'on voit aujourd'hui, de ce qu'on verra demain.

MAX, *se retournant vers lui avec vivacité.* Eh! qui en est coupable, si ce n'est vous autres fonctionnaires de Vienne? Je vous l'avouerai franchement; Questenberg, en vous apercevant ici, j'ai senti dans mon cœur un violent mécontentement. C'est vous qui mettrez obstacle à la paix, oui, vous; c'est le guerrier qui doit l'obtenir par la force. Vous rendez la vie pénible au prince; vous entravez toutes ses démarches, vous le noircissez. Pourquoi? parce que le bien-être de l'Europe entière lui tient plus à cœur que quelques arpents de terre que l'Autriche aura de plus ou de moins. Vous le traitez comme un rebelle, et Dieu sait ce que vous méditez encore, parce qu'il ménage les Saxons, et parce qu'il cherche à gagner la confiance de l'ennemi. C'est pourtant là l'unique moyen d'obtenir la paix; car, si la guerre se poursuit sans relâche, comment aurons-nous la paix? Allez!, allez! de même que j'aime le bien, de même je vous hais, et je promets ici de verser pour ce Wallenstein jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avant que vous puissiez vous réjouir de sa chute.

Il sort.

SCÈNE V.

QUESTENBERG, OCTAVIO PICCOLOMINI.

QUESTENBERG. Oh! malheur à nous! Les choses en sont-elles là? (*Avec empressement et impatience.*) Ami, le laissons-nous sortir dans cette erreur? ne le rappelons-nous pas à l'instant pour lui dessiller les yeux?

OCTAVIO, *sortant d'une profonde rêverie.* Il a ouvert les miens, et ce que je vois ne me réjouit pas.

QUESTENBERG. Qu'y a-t-il, ami?

OCTAVIO. Maudit soit ce voyage!

QUESTENBERG. Comment? qu'est-ce donc?

OCTAVIO. Venez; il faut que je suive ces malheureuses traces, que je voie de mes propres yeux... Venez... (*Il veut l'entraîner.*)

QUESTENBERG. Quoi donc? Où allons-nous?

OCTAVIO. Vers elle.

QUESTENBERG. Vers...?

OCTAVIO, *se reprenant*. Vers le duc. Allons! Oh! je crains tout. Je vois le filet où il a été pris; il n'est plus ce qu'il était à son départ.

QUESTENBERG. Expliquez-moi seulement...

OCTAVIO. Ne devais-je pas le prévoir, empêcher ce voyage? Pourquoi me taire avec lui? Vous aviez raison; je devais l'avertir. Maintenant il est trop tard.

QUESTENBERG. Comment! trop tard? Songez donc, mon ami, que vous me parlez par énigmes.

OCTAVIO. Allons chez le duc; venez, voici l'heure fixée pour son audience; venez. Maudit, trois fois maudit soit ce voyage! (*Il l'emmène; la toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle chez le duc de Friedland.

SCÈNE I.

DES DOMESTIQUES *placent des siéges et étendent des tapis de pied; puis vient* SENI, *l'astrologue, vêtu de noir, d'une façon bizarre. Il s'avance au milieu de la salle, une baguette blanche à la main, qu'il dirige vers le ciel.*

UN DOMESTIQUE, *tenant une cassolette à la main*. Prenez ceci, allez et finissez. La sentinelle crie aux armes; ils vont bientôt paraître.

SECOND DOMESTIQUE. Pourquoi donc a-t-on quitté l'appartement rouge qui donne sur le balcon et qui est si bien éclairé?

PREMIER DOMESTIQUE. Demande cela au mathématicien. Il dit que c'est une chambre funeste.

SECOND DOMESTIQUE. Plaisanterie! c'est se moquer du monde. Une chambre est une chambre. Quelle importance peut avoir cet endroit?

SENI, *avec gravité*. Mon enfant, il n'y a rien d'insignifiant

dans le monde; mais la première et la plus importante de toutes les choses terrestres, c'est le lieu et l'heure.

TROISIÈME DOMESTIQUE. Ne lui répliquez pas, Nathaniel; notre maître lui-même se conforme à ce qu'il ordonne.

SENI *compte les chaises*. Onze, mauvais nombre! Mettez douze siéges. Le zodiaque a douze signes, et douze se compose de cinq et de sept, qui sont un nombre sacré.

SECOND DOMESTIQUE. Qu'avez-vous contre onze? dites-le-moi?

SENI. Onze, c'est le péché. Onze outre-passe les dix commandements de Dieu.

SECOND DOMESTIQUE. Oh! Et pourquoi le nombre cinq est-il sacré?

SENI. Cinq, c'est l'âme de l'homme; et de même que l'homme est composé de bien et de mal, cinq est formé d'un nombre pair et impair.

PREMIER DOMESTIQUE. Le fou!

TROISIÈME DOMESTIQUE. Laisse-le donc. Moi, je l'écoute volontiers, car ses paroles font penser à plusieurs choses.

SECOND DOMESTIQUE. Sortez, les voici. Sortons par la porte de côté. (*Ils s'en vont; Seni les suit lentement.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LA DUCHESSE.

WALLENSTEIN. Eh bien! duchesse, vous avez passé à Vienne? vous avez vu la reine de Hongrie?

LA DUCHESSE. Et l'impératrice aussi. Nous avons été admises à l'honneur de baiser la main de Leurs Majestés.

WALLENSTEIN. Que dit-on de me voir faire venir ma femme et ma fille au camp pendant l'hiver?

LA DUCHESSE. Selon vos instructions, j'ai fait entendre que vous vouliez marier notre fille, et que vous désiriez la présenter à son futur époux avant l'ouverture de la campagne.

WALLENSTEIN. Soupçonne-t-on le choix que j'ai fait?

LA DUCHESSE. On désire beaucoup qu'elle ne tombe en partage ni à un étranger ni à un luthérien.

WALLENSTEIN. Et vous, Élisabeth, que désirez-vous?

LA DUCHESSE. Votre volonté, vous le savez, a toujours été la mienne.

WALLENSTEIN, *après un moment de silence.* Bien! Et du reste, comment avez-vous été reçue à la cour? (*La duchesse baisse les yeux et se tait.*) Ne me cachez rien; qu'avez-vous observé?

LA DUCHESSE. O mon époux! ce n'est plus comme autrefois. Il est arrivé un changement.

WALLENSTEIN. Quoi! ne vous a-t-on pas témoigné comme autrefois la considération...

LA DUCHESSE. Oui, la considération. J'ai été reçue avec apparat et cérémonie; mais la confiance, l'abandon ont été remplacés par des formes solennelles. Hélas! et les tendres ménagements que l'on employait envers moi ressemblaient plus à la pitié qu'à la faveur. Non, l'épouse du prince Albert, la noble fille du comte Ibarach n'aurait pas dû être reçue ainsi.

WALLENSTEIN. On me blâmait sans doute de ma conduite récente.

LA DUCHESSE. Oh! que ne l'a-t-on fait! Je suis habituée depuis longtemps à vous justifier, à persuader, à apaiser les esprits irrités. Non, personne ne vous a blâmé. On s'est renfermé dans un silence cérémonieux et pesant. Hélas! ce n'est plus, comme de coutume, un malentendu, une susceptibilité passagère; il s'est passé quelque chose de fatal, d'irréparable. Autrefois la reine de Hongrie avait coutume de m'appeler sa chère cousine, de m'embrasser en me quittant.

WALLENSTEIN. Et cette fois elle ne l'a pas fait?

LA DUCHESSE, *essuyant ses larmes, après un moment de silence.* Quand j'ai pris congé d'elle, elle m'a embrassée pour la première fois; puis, lorsque j'allais vers la porte, elle a couru à moi, comme par réflexion, et m'a pressée sur son sein, mais avec une émotion plus triste que tendre.

WALLENSTEIN, *lui prenant la main.* Remettez-vous... Et comment avez-vous trouvé Eggenberg, Lichtenstein et nos autres amis?

LA DUCHESSE, *secouant la tête.* Je n'en ai vu aucun.

WALLENSTEIN. Et Coud, l'ambassadeur espagnol, qui avait coutume de parler pour moi avec tant de chaleur?

LA DUCHESSE. Il ne prononce plus un mot pour vous.

WALLENSTEIN. Ainsi le soleil ne brille plus pour nous; il faut briller de notre propre lumière.

LA DUCHESSE. Serait-il vrai, cher duc, serait-il vrai que ce que l'on murmure à voix basse à la cour se raconte ici hautement... Quelques mots du père Lamormain....

WALLENSTEIN, *vivement*. Lamormain! que dit-il?

LA DUCHESSE. On vous accuse d'outre-passer avec audace le pouvoir qui vous est confié, de mépriser les ordres suprêmes de l'empereur. Les Espagnols, l'orgueilleux duc de Bavière se plaignent hautement de vous; un orage se rassemble sur votre tête, plus terrible que celui qui vous frappa à Ratisbonne. On parle, dit-il... Ah! hélas! je ne puis répéter...

WALLENSTEIN, *impatient*. Eh bien?

LA DUCHESSE. Une seconde... (*Elle s'arrête.*)

WALLENSTEIN. Une seconde?

LA DUCHESSE. Et injurieuse disgrâce.

WALLENSTEIN. Dit-on cela? (*Il se promène avec agitation.*) Oh! ils veulent m'y forcer; ils m'y poussent violemment contre mon gré.

LA DUCHESSE, *d'une voix humble et suppliante*. O mon époux! s'il en est temps encore... si, par votre condescendance, votre soumission, vous pouvez en détourner le coup, soumettez-vous, surmontez l'orgueil de votre cœur; c'est à votre maître, à votre empereur que vous cédez. Ne laissez pas plus longtemps la perversité noircir vos nobles desseins par des insinuations envenimées et odieuses. Levez-vous avec le pouvoir victorieux de la vérité pour confondre la calomnie et le mensonge! Nous avons si peu de vrais amis, vous le savez. Notre rapide prospérité nous a mis en butte à la haine des hommes; que sommes-nous si la faveur de l'empereur nous abandonne?

SCÈNE III.

Les précédents; LA COMTESSE TERZKY, *conduisant* LA PRINCESSE THÉCLA *par la main.*

LA COMTESSE. Comment, ma sœur! il est déjà question d'affaires, et, autant que je puis le voir, d'affaires pénibles, avant que la vue de sa fille l'ait réjoui! Les premiers moments appartiennent à la joie. Friedland, voici votre fille. (*Thécla s'approche timidement et veut lui baiser la main. Il la*

reçoit dans ses bras et reste un moment absorbé dans le plaisir de la contempler.)

WALLENSTEIN. Oui, ma douce espérance s'est réalisée ; je la reçois comme le gage d'un bonheur plus grand.

LA DUCHESSE. Ce n'était encore qu'une tendre enfant lorsque vous partites pour organiser la grande armée de l'empereur. Plus tard, quand vous revîntes de votre campagne de Poméranie, elle était au couvent, où elle est restée jusqu'à ce jour.

WALLENSTEIN. Oui, pendant que par la guerre je travaillais à sa grandeur, pendant que je conquérais pour elle les biens de la terre, la nature bienfaisante donnait à mon enfant chéri, dans les murs d'un cloître, ses libres et célestes faveurs, et l'embellissait au gré de mes vœux pour sa brillante destinée.

LA DUCHESSE, *à la princesse.* Tu n'aurais pas reconnu ton père, mon enfant ; à peine avais-tu huit ans quand tu l'as vu pour la dernière fois.

THÉCLA. Cependant, ma mère, je l'ai reconnu au premier coup d'œil. Mon père n'a pas vieilli et il apparaît florissant à mes yeux, pareil à l'image qui vivait dans mon cœur.

WALLENSTEIN, *à la duchesse.* L'aimable enfant ! quelle grâce et quelle raison ! Voyez, j'accusais le destin de m'avoir refusé un fils qui eût hérité de mon nom, de ma fortune, qui eût continué par une noble lignée de princes mon existence bientôt achevée. J'étais injuste envers le sort. Sur cette tête riante de jeune fille je déposerai la couronne de la vie guerrière, et je ne la regarderai pas comme perdue si je puis un jour la changer en un ornement royal pour parer ce beau front. (*Il la tient dans ses bras au moment où Piccolomini entre.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, MAX PICCOLOMINI, *puis* LE COMTE TERZKY.

LA COMTESSE. Voici le paladin qui nous a protégées.

WALLENSTEIN. Sois le bienvenu, Max. Tu as toujours été pour moi le messager de la joie, et, de même que l'étoile riante du matin, tu précèdes pour moi le soleil de la vie.

MAX. Mon général !

WALLENSTEIN. Jusqu'à présent c'est l'empereur qui t'a récompensé par ma main ; aujourd'hui, comme père, j'ai contracté envers toi de tendres obligations, et Friedland doit acquitter cette dette.

MAX. Mon prince, vous vous êtes trop empressé de l'acquitter. Je me présente devant vous avec honte et même avec chagrin ; car, à peine suis-je arrivé ici, à peine ai-je remis entre vos bras votre fille et sa mère, que l'on m'amène de vos écuries un magnifique équipage de chasse pour me récompenser de la peine que j'ai eue ; oui, pour me récompenser ! Était-ce donc une peine, une charge ? N'était-ce pas plutôt une faveur que j'acceptais avec empressement, et dont mon cœur, plein de reconnaissance, devait vous remercier ? Ne pensiez-vous pas que cette mission devait être mon plus grand bonheur ? (*Terzky entre et remet au duc des lettres que celui-ci ouvre à la hâte.*)

LA COMTESSE, *à Max.* Veut-il payer votre peine ? Non, il veut vous témoigner sa joie. Vous devez songer qu'il convient à mon frère de se montrer toujours grand et magnifique.

THÉCLA. Je devrais donc aussi douter de son amour, car ses mains généreuses m'ont parée avant que son cœur paternel m'eût exprimé sa tendresse.

MAX. Oui, il faut toujours qu'il donne et qu'il rende les autres heureux. (*Avec une vivacité croissante, prenant la main de la duchesse.*) Ne lui dois-je pas tout ? Oh ! tout n'est-il pas pour moi dans ce nom chéri de Friedland ? Tant que ma vie durera je serai l'esclave de ce nom. C'est lui qui renferme pour moi chaque joie et chaque espérance. Le sort me tient comme par un pouvoir magique enchaîné à ce nom.

LA COMTESSE, *qui pendant ce temps a observé le duc avec attention, remarque que ces lettres le préoccupent.* Mon frère veut être seul ; laissons-le.

WALLENSTEIN *se retourne, paraît plus tranquille, et dit à la duchesse d'un ton calme.* Encore une fois, princesse, soyez la bienvenue dans le camp ; vous êtes ici chez vous. Toi, Max, continue encore cette fois les fonctions que je t'ai confiées, pendant que je vais m'occuper des affaires du commandement. (*Max Piccolomini offre le bras à la duchesse ; la comtesse emmène Thécla.*)

TERZKY, *rappelant Max.* Ne tardez pas à vous rendre à l'assemblée.

SCÈNE V.

WALLENSTEIN, TERZKY.

WALLENSTEIN, *dans une profonde rêverie, se parlant à lui-même.* Elle a bien tout observé; cela s'accorde parfaitement avec mes autres renseignements. Ainsi, ils ont pris à Vienne leur dernière décision, ils m'ont déjà donné un successeur. Le roi de Hongrie, le jeune fils de l'empereur, est maintenant celui dont ils attendent leur salut. C'est le nouvel astre qui se lève Avec nous on pense déjà en avoir fini, et l'on hérite de nous comme d'un homme qui est mort. Il n'y a pas de temps perdu. (*Il se retourne, aperçoit Terzky et lui donne la lettre.*) Le comte Altringer se fait excuser et Galas aussi. Cela ne me plaît pas.

TERZKY. Si vous retardez encore plus longtemps, ils vous abandonneront l'un après l'autre.

WALLENSTEIN. Altringer garde les défilés du Tyrol; il faut que je lui envoie quelqu'un pour qu'il ne laisse pas sortir les Espagnols du Milanais... Eh bien, Sesin, notre ancien négociateur, a reparu de nouveau. Que dit-il de la part du comte de Thourn?

TERZKY. Le comte vous mande qu'il a été trouver le chancelier de Suède à Halberstadt; le chancelier lui a dit qu'il était las de traiter avec vous et ne voulait plus entrer dans aucune affaire.

WALLENSTEIN. Comment?

TERZKY. Que l'on ne peut s'en rapporter à vos paroles, que vous voulez vous jouer des Suédois, vous réunir contre eux avec les Saxons, et à la fin vous en délivrer avec un misérable subside.

WALLENSTEIN. Ah! vraiment! croit-il donc que je lui livrerai comme une proie quelque belle contrée d'Allemagne, que nous cesserons nous-mêmes de régner sur notre propre sol? Il faut qu'ils partent, qu'ils partent; nous n'avons pas besoin de pareils voisins.

TERZKY. Je leur accorderais pourtant ce petit coin de terre;

il ne s'agit pas de celle qui vous appartient; et que vous importe celui qui perd quand vous gagnez au jeu?

WALLENSTEIN. Non, il faut qu'ils s'éloignent. Vous ne me comprenez pas. Il ne faut pas qu'on puisse dire de moi que j'ai morcelé l'Allemagne, que je l'ai vendue à l'étranger pour en dérober une portion. Je veux que l'empire honore en moi son protecteur, et, montrant une âme noble et élevée, je veux prendre dignement ma place parmi les princes de l'empire. Nulle puissance étrangère ne doit s'enraciner dans la patrie, et moins que tout autre ces Goths, cette race affamée qui contemple avec le regard de l'envie et de la rapacité les riches moissons de notre terre allemande. Il faut qu'ils me secondent dans mes projets, mais sans en rien retirer.

TERZKY. Et avec les Saxons voulez-vous agir plus loyalement? Ils perdent patience, car vous employez tant de détours... Où en viendrez-vous avec tous ces déguisements? Parlez; vos amis doutent et ne savent que penser. Oxenstiern, Arnheim, personne ne comprend plus vos retards; à la fin je passe pour un imposteur. Je réponds de tout, et je n'ai pas même un écrit de vous.

WALLENSTEIN. Je ne donne jamais un écrit de moi, vous le savez.

TERZKY. Et à quoi reconnaîtra-t-on votre sincérité, si les actions ne suivent pas les paroles? Dites-le vous-même : depuis que vous êtes entré en négociation avec les ennemis, tout ne s'est-il pas passé comme si vous vouliez seulement vous jouer d'eux?

WALLENSTEIN, *après un moment de silence, le regarde fixement.* Et comment savez-vous que mon but n'est pas de me jouer d'eux et de vous tous? Me connaissez-vous donc si bien? Autant que je sache, je ne vous ai pas ouvert le fond de mon âme. L'empereur, il est vrai, a mal agi envers moi, et si je voulais je pourrais lui porter un grand préjudice. Je me réjouis de voir que je le puis; mais si réellement j'en viens là, c'est ce que vous ne savez, je pense, pas plus qu'un autre.

TERZKY. Ainsi, vous avez toujours continué votre jeu avec nous?

SCÈNE VI.

Les précédents, ILLO.

WALLENSTEIN. Que se passe-t-il là-bas? sont-ils prêts?

ILLO. Vous les trouverez dans la disposition que vous souhaitez. Ils connaissent les exigences de l'empereur et sont furieux.

WALLENSTEIN. Quel est le langage d'Isolani?

ILLO. Il est à vous corps et âme depuis que vous avez relevé son crédit.

WALLENSTEIN. Quel parti prend Colalto? vous êtes-vous assuré de Déodati et Tiefenbach?

ILLO. Ils feront ce que fera Piccolomini.

WALLENSTEIN. Ainsi vous croyez que je puis compter sur eux?

ILLO. Si vous êtes sûr de Piccolomini.

WALLENSTEIN. Comme de moi-même. Ils ne m'abandonneront jamais.

TERZKY. Cependant je voudrais que vous n'accordassiez pas tant de confiance à ce renard d'Octavio.

WALLENSTEIN. Apprenez à connaître mes hommes. Seize fois j'ai été au combat avec lui. De plus, j'ai tiré son horoscope; nous sommes nés sous le même astre, et bref (*mystérieusement*) cela doit avoir son résultat. Si donc vous me répondez des autres...

ILLO. Ils ne forment tous qu'une voix. Vous ne devez pas abandonner le commandement; je sais qu'ils veulent vous envoyer une députation.

WALLENSTEIN. Si je dois m'engager envers eux, il faut qu'ils s'engagent aussi envers moi.

ILLO. Cela va sans dire.

WALLENSTEIN. Qu'ils me promettent par écrit, par serment, de se consacrer à mon service sans réserve.

ILLO. Pourquoi pas?

TERZKY. Sans réserve? Ils en feront toujours une pour leur devoir envers l'Autriche, envers l'empereur.

WALLENSTEIN, *secouant la tête*. Je veux avoir cette promesse sans réserve. Je n'accepte aucune condition.

ILLO. Il me vient une idée. Le comte Terzky ne nous donne-t-il pas un souper ce soir?

TERZKY. Oui, et tous les généraux y sont invités.

ILLO, *à Wallenstein.* Dites-moi, voulez-vous me laisser plein pouvoir? Je vous procurerai la promesse des généraux telle que vous la désirez.

WALLENSTEIN. Apportez-moi leur engagement par écrit. Quant à la manière dont vous l'obtiendrez, c'est votre affaire.

ILLO. Et si, d'une façon ou de l'autre, je vous prouve, le papier en main, que tous les chefs rassemblés ici s'abandonnent à vous aveuglément, voulez-vous agir alors sérieusement et tenter la fortune avec audace?

WALLENSTEIN. Procurez-moi cet engagement.

ILLO. Pensez à ce que vous faites. Si vous ne voulez pas que le pouvoir s'échappe à jamais de vos mains, vous ne devez point satisfaire aux ordres de l'empereur, laisser affaiblir votre armée, et les régiments se joindre aux Espagnols; d'un autre côté, si vous ne voulez pas rompre ouvertement avec la cour, vous ne pouvez plus résister aux dispositions de l'empereur, chercher de nouveaux subterfuges et temporiser. Décidez-vous : choisissez, ou d'agir avec résolution et de prévenir la cour, ou bien, en différant encore, attendez-vous à ce qu'on en vienne aux dernieres extrémités.

WALLENSTEIN. On y réfléchira avant d'en venir aux dernières extrémités.

ILLO. Oh! saisissez l'occasion favorable avant qu'elle ne s'échappe. Il arrive rarement dans la vie une heure vraiment importante et décisive. Lorsqu'il est temps de prendre une résolution, un grand nombre de circonstances heureuses se rapprochent, se rejoignent; puis les occasions, les ressorts du destin, après s'être réunis sur un point de la vie pour former un germe difficile, se séparent et se dispersent un à un Voyez comme autour de vous tout à présent est grave et décisif! Les premiers, les meilleurs chefs de l'armée, rassemblés autour de vous, leur loyal commandant, n'attendent que votre signal. Oh! ne les laissez pas vous quitter l'un après l'autre; vous ne pourriez pas, dans tout le cours de la guerre, les réunir ainsi une seconde fois. C'est la marée haute qui emporte le pesant navire loin du rivage. Le courage de chacun s'accroît dans le torrent de la foule. Maintenant ils sont à toi,

maintenant encore. Bientôt la guerre les dispersera, les jettera çà et là. L'intérêt général se perdra dans les intérêts particuliers et les soucis ordinaires. Tel qui aujourd'hui s'oublie, entraîné par le torrent, revenu de son ivresse, lorsqu'il se verra seul, ne sentira que son impuissance, et reviendra rapidement dans la vieille route battue du devoir vulgaire, pour y trouver un abri et une sauvegarde.

WALLENSTEIN. Le temps n'est pas encore venu.

TERZKY. C'est toujours là ce que vous dites. Mais quand le temps viendra-t-il?

WALLENSTEIN. Quand je le dirai.

ILLO. Ah! vous attendez que les astres vous soient favorables jusqu'à ce que la terre vous échappe. Croyez-moi, l'astre de votre destin est dans votre cœur, fiez-vous à vous-même; votre résolution, voilà votre étoile. La seule influence funeste que vous ayez à redouter, c'est l'hésitation.

WALLENSTEIN. Vous parlez selon vos idées. Que de fois pourtant ne vous ai-je pas donné cette explication! A l'heure de votre naissance, Jupiter, le dieu de la lumière, était à son déclin. Vous ne pouvez observer les choses mystérieuses, vous ne pouvez que rester plongé dans les ténèbres de la terre. Vos regards aveugles ne connaissent qu'une lueur pâle, terne, souterraine. Vous pouvez voir les choses terrestres, vulgaires, et allier dans votre prudence celles qui se touchent de près. Pour cela, j'ai confiance en vous et je vous crois. Mais les choses mystérieuses qui se développent dans la profondeur de la nature; mais l'échelle des esprits, qui, par mille degrés, s'élève de ce monde de poussière jusqu'à l'empire des astres, et que les puissances célestes montent et descendent; mais ces cercles renfermés dans d'autres cercles, et qui se rapprochent toujours de plus en plus du soleil qui est leur centre; pour les apercevoir, il faut avoir les yeux dessillés; il faut être l'enfant habile et clairvoyant de Jupiter. (*Après avoir fait quelques pas dans la salle, il s'arrête, puis continue.*) Les astres célestes ne servent pas seulement à marquer le jour et la nuit, le printemps et l'été, à indiquer aux laboureurs le temps des semailles et de la moisson. Les actions des hommes sont aussi une semence féconde répandue sur les champs obscurs de l'avenir, confiée avec espérance aux divinités fatales. Il faut donc connaître le temps de la semence, lire dans les étoiles

l'heure propice, interroger les signes du ciel, afin de savoir si l'ennemi du succès et de la prospérité ne se cache point dans une retraite pour exercer sa nuisible influence. Laissez-moi donc du temps, et cependant faites votre devoir. Je ne puis vous dire à présent ce que je veux faire, mais je ne céderai pas, non, je ne céderai pas, et ils ne me déposeront pas. Ainsi, réglez-vous là-dessus.

UN VALET DE CHAMBRE *entre.* Messieurs les généraux!

WALLENSTEIN. Faites entrer.

TERZKY. Voulez-vous que tous les chefs soient admis?

WALLENSTEIN. Cela n'est pas nécessaire. Les deux Piccolomini, Marada, Buttler, Forgatsch, Déodati, Caraffa et Isolani peuvent entrer.

Terzky sort avec le domestique.

WALLENSTEIN, *à Illo.* Avez-vous fait surveiller Questenberg? N'a-t-il parlé à personne en particulier?

ILLO. Je l'ai observé avec soin. Il n'a vu personne qu'Octavio.

SCÈNE VII.

Les précédents; QUESTENBERG, *les deux* PICCOLOMINI, BUTTLER, ISOLANI, MARADA, *et trois autres généraux, entrent. Sur un signe du général, Questenberg se place immédiatement auprès de lui, et les autres se placent après, suivant leur rang. Il se fait un moment de silence.*

WALLENSTEIN. Je connais déjà, Questenberg, le sujet de votre mission; ma résolution est prise, et rien ne peut plus la changer. Cependant il convient que les généraux entendent de votre bouche la volonté de l'empereur. Vous plairait-il d'expliquer devant ces nobles capitaines les ordres dont vous êtes chargé?

QUESTENBERG. Je suis prêt. Cependant je vous prie de réfléchir que je parle au nom de la puissance souveraine et de la dignité de l'empereur, et non point par ma propre impulsion.

WALLENSTEIN. Épargnez-nous les préambules.

QUESTENBERG. Lorsque Sa Majesté l'empereur donna à ses braves armées, dans la personne du duc de Friedland, un

chef couronné de gloire et expérimenté, c'était dans l'espérance de voir bientôt le sort de la guerre changer et prendre une tournure plus favorable. Dans le commencement, ses vœux semblaient devoir se réaliser. La Bohême fut délivrée des Saxons et protégée contre l'invasion victorieuse des Suédois. Ce pays parut respirer lorsque le duc de Friedland eut contraint les armées ennemies dispersées à travers l'Allemagne à se réunir sur un seul point, lorsqu'il eut forcé le rhingrave et Bernard, et Bauer, et Oxenstiern, et ce roi invincible jusqu'alors, à se rassembler devant Nuremberg, et à terminer la lutte par un grand combat.

WALLENSTEIN. Au fait, s'il vous plaît.

QUESTENBERG. Un nouvel esprit annonça bientôt la présence d'un nouveau chef. Ce n'était plus une rage aveugle combattant contre une rage plus aveugle encore. On vit alors dans des batailles sagement ordonnées la fermeté résister à l'audace, et la prudence habile fatiguer la bravoure. En vain essayait-on de l'attirer au combat, il se fortifiait de plus en plus dans son camp, comme s'il eût voulu y fonder à jamais sa demeure. Le roi, désespéré, veut enfin entraîner à un assaut sanglant ses soldats, que la faim et la contagion faisaient périr sans cesse dans son camp plein de cadavres. Jusqu'alors irrésistible dans sa marche, il veut s'ouvrir par la violence un chemin au milieu de ces retranchements, du haut desquels mille bombes lancent la mort. Alors éclata une audace et une résistance telles qu'on n'en avait jamais vu. Enfin le roi ramène son armée taillée en pièces, et ce terrible sacrifice d'hommes ne lui a pas fait gagner un pouce de terrain.

WALLENSTEIN. Dispensez-vous de nous rapporter en style de gazette ce que nous avons vu avec horreur.

QUESTENBERG. Ma mission, mon devoir est de blâmer; mais mon cœur s'arrête volontiers à la louange. Le roi de Suède laissa sa gloire dans les champs de Nuremberg, et sa vie dans les plaines de Lutzen. Qui ne fut pas alors surpris de voir, après cette grande journée, le duc de Friedland s'enfuir en Bohême comme s'il avait été vaincu, abandonner le théâtre de la guerre, tandis que le jeune héros de Weimar s'avançait sans obstacle dans la Franconie, s'ouvrait un chemin jusqu'au Danube, et paraissait tout à coup devant Ratisbonne, au grand

effroi des fidèles catholiques? Le Bavarois, ce digne prince, nous demande un prompt secours dans sa détresse. L'empereur envoie successivement sept messagers au duc de Friedland, le prie, le conjure, quand il pouvait commander en maître; mais en vain; le duc ne veut écouter en ce moment que sa vieille haine, sa rancune. Il sacrifie le bien public au plaisir de se venger d'un ancien ennemi, et Ratisbonne succombe.

WALLENSTEIN. De quel temps parle-t-on, Max? Je ne m'en souviens plus.

MAX. Il parle du temps où nous étions en Silésie.

WALLENSTEIN. Ah! oui, oui! Et qu'avions-nous à faire là?

MAX. Nous allions battre les Suédois et les Saxons.

WALLENSTEIN. Bien : la description me fait oublier les événements. (*A Questenberg.*) Continuez.

QUESTENBERG. On pouvait peut-être regagner sur l'Oder ce qu'on venait de perdre honteusement sur le Danube. Chacun espérait voir éclater des faits merveilleux sur ce nouveau théâtre de la guerre, où Friedland en personne, Friedland le rival de Gustave, se trouvait en face d'un Thourn et d'un Arnheim. En effet, ils se sont approchés l'un de l'autre, mais comme amis, et pour se rendre mutuellement les devoirs de l'hospitalité. L'Allemagne gémissait sous le poids de la guerre, mais la paix régnait dans le camp de Wallenstein.

WALLENSTEIN. Un jeune général qui a besoin d'une victoire livre souvent sans motif plus d'une bataille sanglante. L'avantage d'un général dont la réputation est faite, c'est qu'il n'est pas obligé de combattre pour montrer au monde qu'il connaît l'art de vaincre. A quoi m'aurait servi d'exercer l'ascendant de ma fortune sur un Arnheim! ma modération eût été bien plus utile à l'Allemagne, si j'avais réussi à rompre l'alliance funeste des Saxons et des Suédois.

QUESTENBERG. Mais vous n'y êtes point parvenu, et cette guerre sanglante recommença de nouveau. Alors le prince justifia son ancienne réputation. Une armée suédoise fut obligée de déposer les armes dans les champs des Steinaux, sans coup férir. Et ici la justice du ciel livrait aux mains de la vengeance Mathias de Thourn, celui qui avait allumé de sa main maudite les brandons de cette guerre; mais il tomba au pouvoir d'un homme généreux; au lieu d'être puni, il fut récom-

pensé : le prince renvoya, comblé de ses dons, l'ennemi mortel de l'empereur.

WALLENSTEIN, *souriant*. Je sais, je sais qu'à Vienne on avait déjà loué d'avance des fenêtres et des balcons pour le voir passer sur la fatale charrette. J'aurais pu impunément perdre la bataille, mais les yeux de Vienne ne me pardonnent pas de les avoir privés de ce spectacle.

QUESTENBERG. La Silésie était délivrée, et tout appelait le duc dans la Bavière, soumise à une cruelle oppression. Il se met réellement en marche, et traverse doucement la Bohême par la route la plus longue. Puis tout à coup, et avant d'avoir vu l'ennemi, il revient à la hâte, prend ses quartiers d'hiver, et opprime les terres de l'empereur avec l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN. L'armée était dans la misère, elle endurait tous les besoins, toutes les privations; puis l'hiver approchait. Quelle idée Sa Majesté se fait-elle donc de ses troupes? Ne sommes-nous pas des hommes soumis, comme tous les mortels, à l'influence du froid, de la pluie et à la souffrance? Terrible sort du soldat! Partout où il se présente, on fuit devant lui; dès qu'il s'éloigne, on le maudit. Il faut qu'il prenne tout de force; on ne lui donne rien, et, forcé de dépouiller chacun, il est pour chacun un objet d'horreur. Voici mes généraux. Caraffa, comte Déodati, Buttler, dites-lui depuis combien de temps la solde n'a pas été payée aux troupes.

BUTTLER. Nous ne l'avons pas reçue depuis un an.

WALLENSTEIN. Il faut pourtant que le soldat reçoive sa solde : c'est de là que lui vient son nom.

QUESTENBERG. Ce n'est pas là le langage que le prince de Friedland faisait entendre il y a huit ou neuf ans.

WALLENSTEIN Oui, je le sais, c'est ma faute : j'ai moi-même gâté l'empereur. Il y a neuf ans, à l'époque de la guerre de Danemark, je lui donnai une armée de quarante ou cinquante mille hommes sans qu'il lui en coûtât un denier. La furie de la guerre se déchaîna sur les cercles de la Saxe, et porta jusqu'au bord du Belt la terreur du nom de l'empereur. Alors c'était le bon temps; dans tous les États de l'empereur, il n'y avait pas un nom aussi vanté, aussi honoré que le mien. Albert de Wallenstein était le troisième diamant de la couronne impériale. Mais à la diète des princes, à Ratisbonne, tout cela cessa. Là, on vit clairement dans quelle bourse

j'avais puisé. Quelle fut ma récompense pour avoir, en fidèle serviteur de l'empire, attiré sur moi la malédiction des peuples, et fait payer aux princes les frais d'une guerre qui n'agrandissait que l'empereur? Je fus sacrifié à leurs plaintes, je fus disgracié.

QUESTENBERG. Votre Excellence sait combien l'empereur eut peu de liberté dans cette malheureuse diète.

WALLENSTEIN. Mort et malédiction! j'avais, moi, ce qu'il fallait pour lui procurer la liberté. Non, seigneur, depuis que j'ai été si mal récompensé de servir le trône aux dépens de l'empire, j'ai appris à avoir une autre opinion de l'empire. Je tiens, il est vrai, ce bâton de commandement de l'empereur; mais je l'emploi, comme général de l'empire, pour le bien, pour le salut de tous, et non plus pour l'agrandissement d'un seul. Mais au fait, que demande-t-on de moi?

QUESTENBERG. D'abord Sa Majesté veut que l'armée quitte sans délai la Bohême.

WALLENSTEIN. Dans cette saison? Et de quel côté devons-nous nous diriger?

QUESTENBERG. Du côté de l'ennemi. Sa Majesté veut que Ratisbonne soit purgée d'ennemis avant les fêtes de Pâques, que le sermon luthérien ne retentisse pas plus longtemps sous la voûte des cathédrales, et que les abominations de l'hérésie ne profanent pas la sainteté des fêtes.

WALLENSTEIN. Généraux! cela est-il possible?

ILLO. Non, cela n'est pas possible.

BUTTLER. Non, cela n'est pas possible.

QUESTENBERG. L'empereur a aussi envoyé au colonel Suizs l'ordre de s'avancer vers la Bavière.

WALLENSTEIN. Qu'a fait Suizs?

QUESTENBERG. Ce qu'il devait faire : il a marché.

WALLENSTEIN. Il a marché! Et moi, son chef, je lui avais expressément donné l'ordre de ne pas quitter son poste. N'est-il pas sous mon commandement? Est-ce là l'obéissance qui m'est due, et sans laquelle il ne faut pas songer à la guerre? Généraux, soyez-en juges : Que mérite l'officier qui viole ses ordres et son serment?

ILLO. La mort.

WALLENSTEIN, *voyant les autres réfléchir, élève la voix.* Comte Piccolomini, que mérite-t-il?

MAX, *après un long silence.* D'après la loi, la mort.

ISOLANI. La mort.

BUTTLER. D'après le droit militaire, la mort. (*Questenberg se lève, Wallenstein aussi, puis tous les autres.*)

WALLENSTEIN. C'est la loi qui le condamne et non pas moi. Si je lui fais grâce, c'est par la déférence que je dois à mon empereur.

QUESTENBERG. S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire ici.

WALLENSTEIN. Je n'ai pris le commandement qu'avec des conditions : la première était qu'aucun homme, pas même l'empereur, ne pût, à mon préjudice, donner un ordre dans l'armée. Quand je réponds de tout sur mon honneur et sur ma tête, je dois au moins être le maître. Pourquoi ce Gustave était-il irrésistible et invincible? C'est parce qu'il était roi de son armée, et un homme qui est réellement roi ne peut être vaincu que par un de ses égaux. Mais, au fait, ce n'est pas là ce que vous avez à nous dire de mieux.

QUESTENBERG. Le cardinal infant quittera Milan au printemps pour conduire une armée espagnole dans les Pays-Bas, en traversant l'Allemagne. Pour assurer sa route, l'empereur veut le faire accompagner par huit régiments de cavalerie.

WALLENSTEIN. Je comprends... Huit régiments? Bien! bien imaginé, père Lamormain! Si ce projet n'était pas une ruse maudite, on serait tenté de le trouver bien inepte. Huit mille chevaux! Oui, oui, cela est juste... je vous vois venir...

QUESTENBERG. Il n'y a rien de caché là dedans : c'est la prudence, c'est la nécessité qui l'ordonne.

WALLENSTEIN. Comment, monsieur l'envoyé! Ne dois-je pas remarquer que l'on est las de voir entre mes mains le glaive de la puissance, que l'on saisit avidement ce prétexte, que l'on emploie le nom espagnol pour diminuer le nombre de mes troupes, pour amener dans l'empire une nouvelle force qui ne me soit pas soumise? Je suis encore trop fort pour que vous puissiez me mettre complétement de côté. Mon contrat porte que toutes les armées de l'empereur me seront soumises dans toute l'étendue du territoire allemand; mais il n'est pas question de troupes espagnoles et de l'infant qui traversent l'empire comme des voyageurs. C'est ainsi qu'on travaille en secret et dans le silence à m'affaiblir de plus en plus, à me rendre inutile, jusqu'à ce qu'on me fasse plus brièvement mon

procès. Mais pourquoi ces détours, monsieur le ministre? Parlez ouvertement : le pacte que l'empereur a conclu avec moi lui pèse ; il voudrait que je me retirasse. Je lui ferai ce plaisir. C'était un parti pris avant votre arrivée. (*Il s'élève parmi les généraux un mouvement qui va toujours croissant.*) J'en suis fâché pour mes capitaines, car je ne vois pas encore comment ils obtiendront l'argent qu'ils ont avancé, et les récompenses qu'ils ont si bien méritées. Un nouveau chef amène des hommes nouveaux, et les anciens services sont bien vite oubliés. Beaucoup d'étrangers serviront dans l'armée. Pour moi, si le soldat était brave et habile, je ne m'informerais pas de sa généalogie ni de son catéchisme. A l'avenir il en sera autrement; mais cela ne me concerne plus. (*Il s'asseoit.*)

MAX. Dieu nous garde d'en venir jusque-là! Toute l'armée va se soulever avec colère. On abuse du nom de l'empereur. C'est impossible.

ISOLANI. Cela est impossible; tout s'écroulerait à la fois.

WALLENSTEIN. Cela sera, fidèle Isolani : tout ce que nous avions élevé prudemment s'écroulera. Cependant on trouvera bien un autre général et une autre armée pour se réunir autour de l'empereur, quand le tambour battra.

MAX, *agité, court de l'un à l'autre pour les apaiser.* Écoutez-moi, mon général; écoutez-moi, colonels. Laisse-toi fléchir, prince; ne résous rien avant que nous ayons tenu conseil, avant que nous t'ayons fait nos représentations. Venez, amis; j'espère qu'il est encore temps de tout réparer.

TERZKY. Venez, venez, nous trouverons les autres officiers près d'ici. (*Ils sortent.*)

BUTTLER, *à Questenberg.* Si vous voulez suivre un bon conseil, évitez de vous montrer en public dans le premier moment; votre clef d'or pourrait bien ne pas vous préserver de quelques mauvais traitements. (*On entend du bruit au dehors.*)

WALLENSTEIN. Le conseil est sage. Octavio, tu me réponds de la sécurité de notre hôte. Je vous salue, monsieur de Questenberg. (*Celui-ci veut parler.*) Non, non, rien de cet odieux sujet. Vous avez fait votre devoir, et je sais distinguer l'homme d'avec son emploi. (*Questenberg et Octavio veulent se retirer. Gœtz, Tiefenbach, Colalto entrent, suivis de plusieurs autres officiers.*)

GOETZ. Où est-il celui qui ose dire à notre général...?

TIEFENBACH, *en même temps*. Que venons-nous d'apprendre? Tu veux...

COLALTO. Nous voulons vivre et mourir avec toi.

WALLENSTEIN, *montrant Illo*. Le feld-maréchal connaît ma volonté. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE I.

ILLO, TERZKY.

TERZKY. Eh bien, dites-moi, que voulez-vous faire ce soir au banquet avec les commandants?

ILLO. Écoutez. Nous rédigeons un acte par lequel nous nous engageons conjointement à rester attachés au duc à la vie, à la mort, et à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, sauf pourtant le serment de fidélité que nous avons prêté à l'empereur. Cette clause sera expressément réservée pour l'acquit de nos consciences. Maintenant, voyez-vous, l'écrit ainsi conçu sera présenté à tout le monde avant le repas, et ne pourra choquer personne. Après le repas, quand les vapeurs du vin troubleront les yeux et les esprits, on leur présentera un autre contrat dépourvu de cette clause, et ils signeront.

TERZKY. Comment pensez-vous qu'ils se croiront liés par un serment que nous leur aurons surpris par supercherie?

ILLO. Ils seront toujours liés; ils pourront tant qu'ils le voudront crier contre cette tromperie; à la cour, on ajoutera plus de foi à leurs signatures qu'à leurs protestations ardentes; et si une fois ils passent pour traîtres, il faudra bien qu'ils le deviennent; réellement ils feront de nécessité vertu.

TERZKY. Eh bien, cela me plaît. Si cela réussit, nous pourrons enfin aller en avant.

ILLO. Et puis, ce qui nous importe surtout, ce n'est pas tant de réussir auprès des généraux que de persuader au maître qu'ils sont à lui. Qu'il agisse seulement avec résolution comme s'ils lui appartenaient, ils lui appartiendront, et il les entraînera avec lui.

TERZKY. Souvent je ne sais plus où j'en suis avec lui. Il prête l'oreille à l'ennemi, il me fait écrire à Thourn, à Arnheim; il s'exprime audacieusement devant Sesin, il m'entretient pendant des heures entières de ses projets; je crois alors le tenir, puis tout à coup il m'échappe. Il me semble qu'il n'a plus d'autre désir que de rester en place.

ILLO. Lui, renoncer à ses anciens projets? Je vous dis que, soit qu'il veille ou soit qu'il dorme, il n'est pas occupé d'une autre pensée, et que chaque jour il interroge là-dessus les astres.

TERZKY. Oui, vous savez que, dans la nuit qui va venir, il doit se renfermer avec le docteur dans la tour astronomique, et observer avec lui; car je lui ai entendu dire que c'était une nuit importante, et qu'il devait se passer au ciel de grandes choses attendues depuis longtemps.

ILLO. Si seulement il en était de même ici-bas! Les généraux sont à présent pleins de zèle, et feront tout pour ne pas perdre leur chef. Voyez; l'occasion est là devant nous; nous formons une alliance étroite contre la cour pour lui garder le commandement. Le prétexte est innocent, il est vrai; mais vous savez que dans la chaleur de l'action on perd bientôt de vue son point de départ. Je pense que si le prince veut les trouver bien disposés, disposés à une entreprise audacieuse, l'occasion le séduira. Une fois qu'il aura fait le grand pas, que Vienne ne pourra lui pardonner, la force des événements l'entraînera de plus en plus. Ce qu'il y a de difficile pour lui, c'est de se décider. Dès que le moment presse, il reprend sa vigueur et son habileté.

TERZKY. C'est là aussi ce que les ennemis attendent pour nous amener une armée.

ILLO. Venez, il faut conduire demain les choses plus loin que nous ne l'avons fait pendant des années entières; et si tout va bien ici-bas, voyez, les astres nous paraîtront propices. Venez près des commandants, battons le fer pendant qu'il est chaud.

TERZKY. Allez, Illo. Moi, j'attends ici la comtesse Terzky. Croyez que nous ne serons pas oisifs. Si une corde casse, nous en avons une autre toute prête.

ILLO. Oui, j'ai vu la comtesse sourire finement. Qu'y a-t-il?

TERZKY. C'est un secret. Silence! elle vient. (*Illo sort.*)

SCENE II.

LE COMTE *et* LA COMTESSE TERZKY *sortant d'un cabinet, ensuite* ILLO.

TERZKY. Vient-elle? Je ne puis le retenir plus longtemps.

LA COMTESSE. Elle sera bientôt ici. Envoyez-le seulement.

TERZKY. Je ne sais, il y est vrai, si le prince nous saura gré de ce que nous faisons; il n'a jamais manifesté sa pensée à cet égard. Vous m'avez persuadé, et vous devez savoir jusqu'où vous pouvez aller.

LA COMTESSE. Je prends tout sur moi. (*A part.*) Je n'ai pas besoin de plein pouvoir... Sans nous parler, mon frère, nous nous comprenons. N'ai-je pas deviné pourquoi vous avez fait venir ici votre fille? pourquoi vous avez justement choisi Piccolomini pour l'accompagner? Ces prétendus engagements avec un fiancé que personne ne connaît peuvent en éblouir d'autres; mais moi je vous devine. Il ne vous convient pas de prêter la main à de telles négociations. Non, sans doute; tout est abandonné à ma perspicacité. Eh bien, vous verrez que vous ne vous êtes pas mépris sur votre sœur.

UN DOMESTIQUE *entre.* Les généraux! (*Il sort.*)

TERZKY, *à la comtesse.* Songez seulement à lui exalter la tête, à lui donner à penser... Quand il viendra à table, qu'il n'hésite pas à signer.

LA COMTESSE. Occupez-vous de vos convives. Allez, et envoyez-le-moi.

TERZKY. Tout dépend de sa signature.

LA COMTESSE. Allez rejoindre vos convives, allez.

ILLO *revient.* Que faites-vous, Terzky? La salle est pleine, et tout le monde vous attend.

TERZKY. J'y vais, j'y vais. (*A la comtesse.*) Et qu'il ne tarde pas trop longtemps; son père pourrait concevoir quelques soupçons.

LA COMTESSE. Inutile sollicitude! (*Terzky et Illo sortent.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, TERZKY, MAX PICCOLOMINI.

MAX, *regardant d'un air timide.* Madame, oserai-je?... (*Il s'avance jusqu'au milieu de la chambre, et regarde autour de lui avec inquiétude.*) Elle n'est pas là; où est-elle?

LA COMTESSE. Cherchez bien; voyez derrière le paravent, peut-être y est-elle cachée?

MAX. Voici ses gants. (*Il veut les prendre, la comtesse l'en empêche.*) Méchante tante! vous me refuseriez?... Vous prenez plaisir à me tourmenter.

LA COMTESSE. C'est là le remerciment de mes soins?

MAX. Oh! comprenez mes inquiétudes. Depuis que nous sommes ici, être ainsi retenu, ne pas hasarder un mot, un regard... Je ne suis pas habitué à cela.

LA COMTESSE. Il faudra bien vous habituer à d'autres rigueurs, mon bel ami. Je dois mettre à l'épreuve votre docilité; c'est à cette condition seulement que je puis me mêler de tout cela.

MAX. Mais où est-elle? pourquoi ne vient-elle pas?

LA COMTESSE. Il faut que vous remettiez toute cette affaire entre mes mains. Et qui pourrait avoir de meilleures intentions que moi à votre égard? Aucun homme, pas même votre père, ne doit savoir...

MAX. Cette recommandation n'est pas nécessaire. Il n'y a pas ici une physionomie qui réponde à ce qui se passe dans mon âme ravie. Oh! tante Terzky, sont-ils donc ici tous changés, ou le suis-je moi seul? Je me vois au milieu d'eux comme parmi des étrangers; je ne retrouve plus aucune trace de mes anciens désirs ni de mes anciennes joies. Qu'est-ce que tout cela est devenu? Autrefois, pourtant, j'aimais assez ce monde; mais comme à présent tout m'y paraît vide et vulgaire! Mes compagnons me sont insupportables, je ne trouve plus rien à dire à mon père lui-même; le service, les armes, sont pour moi un vain jouet. J'éprouve ce qu'éprouverait une âme bienheureuse qui, du séjour des joies

éternelles, reviendrait à ses jeux et à ses préoccupations puériles, à ses penchants, à ses liaisons, et à toute sa pauvre humanité.

LA COMTESSE. Je vous prie pourtant de jeter encore quelques regards sur ce monde vulgaire, où il se passe maintenant beaucoup de choses importantes.

MAX. Il se passe quelque chose autour de moi; je le vois à ce mouvement, à cette activité inaccoutumée. Quand tout sera fini, je le saurai sans doute. Où croyez-vous, comtesse, que j'aie été? Ne me raillez point; le tumulte des camps, cette foule importune de gens que je connais, ces fades plaisanteries, ces vaines conversations, m'oppressaient; je me sentais à l'étroit; j'ai cherché le silence pour mon cœur plein et un asile pour mon bonheur. Ne riez pas, comtesse, j'étais à l'église. Il y a près d'ici un cloître; je me suis approché du sanctuaire, et je me suis trouvé seul. Au-dessus de l'autel est une image de la Vierge, un mauvais tableau; mais c'était l'amie que je cherchais en ce moment. Combien de fois j'ai vu la Divinité dans son éclat, et observé la ferveur des fidèles! Ce spectacle ne m'avait point ému, et voilà que tout d'un coup je comprends la dévotion aussi bien que l'amour.

LA COMTESSE. Jouissez de votre bonheur. Oubliez le monde qui est autour de vous. L'amitié agira et veillera pendant ce temps pour vous. Soyez seulement docile quand on vous montrera le chemin du bonheur.

MAX. Mais où est-elle donc? Oh! heureux temps du voyage, où chaque aurore nous réunissait, où la nuit seule nous séparait! Il n'y avait point de sablier et point de cloches. On eût dit que le temps avait suspendu pour nous, comme pour les bienheureux, sa course éternelle. Ah! l'on est déjà déchu du ciel, quand il faut songer à la succession des heures. La cloche ne sonne pas pour les cœurs heureux.

LA COMTESSE. Combien y a-t-il de temps que vous lui avez ouvert votre cœur?

MAX. Ce matin, j'ai osé hasarder le premier mot.

LA COMTESSE. Quoi! ce matin seulement, pendant ces vingt jours?

MAX. C'était dans ce pavillon de chasse où vous nous avez rencontrés, entre ce lieu et Népomuce, à la dernière station du chemin. Nous étions debout, en silence, dans une embra-

sure de fenêtre, les yeux fixés sur les vastes campagnes; et devant nous galopaient les dragons, envoyés par le duc pour nous servir d'escorte. L'angoisse de cette séparation m'oppressait le cœur. Enfin j'osai hasarder ces paroles. « Tout ceci m'avertit, mademoiselle, que je dois aujourd'hui dire adieu à mon bonheur. Dans quelques heures vous allez retrouver un père, vous serez entourée de nouveaux amis, et moi je ne serai pour vous qu'un étranger perdu dans la foule. » — « Parlez à ma tante Terzky, » dit-elle rapidement. Sa voix tremblait, je vis une rougeur brûlante colorer son beau visage, et ses regards fixés à terre, se relevant lentement, rencontrèrent les miens... Je ne fus plus maître de moi... (*La princesse paraît à la porte et s'arrête. La comtesse la voit, mais non pas Piccolomini.*) Je l'enlaçai audacieusement dans mes bras; sa bouche rencontra la mienne... Nous entendîmes du bruit dans la salle voisine, c'était vous. Maintenant vous savez ce qui est arrivé.

LA COMTESSE, *après un moment de silence, jetant à la dérobée un regard sur Thécla.* Êtes-vous donc si réservé ou si peu curieux que vous ne demandiez pas à connaître aussi mon secret?

MAX. Votre secret?

LA COMTESSE. Mais, oui. Je suis entrée dans la chambre immédiatement après que vous en fûtes sorti, et j'y ai trouvé ma nièce, et son cœur surpris dans ce premier moment...

MAX, *avec vivacité.* Eh bien?

SCENE IV.

Les précédents, THÉCLA, *qui s'est avancée rapidement.*

THÉCLA. Épargnez-vous ce soin, ma tante; il l'entendra mieux encore de ma bouche.

MAX *recule.* Mademoiselle... Que m'avez-vous fait dire, comtesse Terzky?

THÉCLA, *à la comtesse.* Y a-t-il longtemps qu'il est ici?

LA COMTESSE. Oui, et il n'a plus que peu d'instants à y passer. Où êtes-vous donc restée plus longtemps?

THÉCLA. Ma mère pleurait de nouveau. Je la vois souffrir, et pourtant je ne puis m'empêcher d'être heureuse.

MAX, *occupé à la contempler*. Maintenant je puis de nouveau vous voir. Ce matin je ne le pouvais pas; l'éclat des pierreries dont vous étiez parée me cachait ma bien-aimée.

THÉCLA. C'étaient donc vos yeux qui me regardaient, et non pas votre cœur?

MAX. Oh! ce matin, lorsque je vous ai vue au milieu des vôtres, dans les bras de votre père, et que je me suis senti étranger dans ce cercle, j'ai éprouvé un violent désir de me jeter à son cou, de le nommer mon père. Mais son regard sévère imposait silence aux sensations vives et ardentes, et ces diamants qui vous entouraient comme une couronne d'étoiles m'effrayaient. Oh! pourquoi, en vous recevant, votre père semblait-il tracer autour de vous un cercle magique? Pourquoi parer l'ange comme une victime, et imposer à votre cœur riant le triste fardeau de votre rang? L'amour ose bien parler à l'amour, mais un roi seul aurait osé s'approcher de vous dans cette splendeur.

THÉCLA. Ne parlons plus de ce travestissement. Vous voyez comme je me suis hâtée d'en rejeter le poids. (*A la comtesse.*) Il paraît soucieux. Pourquoi donc, chère tante? Est-ce vous qui l'avez affligé? Il était tout autre pendant le voyage. Il avait tant de calme, tant de sérénité. C'est ainsi que je voudrais toujours le voir et jamais autrement.

MAX. Vous vous trouvez dans les bras d'un père, dans un monde nouveau qui vous rend son hommage, et vos yeux sont éblouis, ne fût-ce que par la nouveauté de ce spectacle.

THÉCLA. Oui, je l'avoue, bien des choses me charment ici. J'aime à voir ce théâtre mobile et guerrier qui renouvelle en moi des idées favorites, qui anime et réalise ce qui ne m'était encore apparu que comme un beau rêve.

MAX. Et moi, au contraire, je vois s'évanouir comme un rêve mon bonheur réel. De la région éthérée où j'ai vécu pendant ces derniers jours, je suis retombé sur la terre, et le chemin qui me ramène à mon ancienne vie me sépare du ciel.

THÉCLA. Les révolutions de la vie nous semblent plus douces, quand nous portons dans le cœur un trésor assuré. Pour moi, lorsque j'ai regardé au dehors, je reviens toujours avec

plus de satisfaction au bien charmant que je possède. (*Avec un ton douloureux.*) Que de choses nouvelles et inouïes j'ai vues ici en peu d'instants! et pourtant tout cela doit être encore loin des prodiges que renferme ce mystérieux château.

LA COMTESSE, *réfléchissant*. Qu'est-ce donc? Je connais les parties les plus obscures de cette habitation.

THÉCLA, *en souriant*. Celle-là est protégée par les esprits; deux vieillards sont en sentinelle à la porte.

LA COMTESSE. Ah! oui. C'est la tour astrologique. Et comment ce sanctuaire qui est si sévèrement gardé s'est-il dès le premier moment ouvert pour vous?

THÉCLA. Un petit vieillard à la chevelure blanche et à la physionomie bienveillante m'a tout de suite montré une sorte de prédilection, et m'a ouvert la porte.

MAX. C'est Seni, l'astrologue du duc.

THÉCLA. Il m'a fait beaucoup de questions: quand je suis née, le jour, le mois, si c'était de jour ou de nuit.

LA COMTESSE. C'est qu'il voulait tirer votre horoscope.

THÉCLA. Puis il a regardé mes mains et a secoué la tête d'un air pensif. Il m'a semblé que les lignes ne lui plaisaient guère.

LA COMTESSE. Comment vous êtes-vous trouvée dans cette salle? Je ne l'ai jamais aperçue qu'en passant.

THÉCLA. J'ai éprouvé une étrange émotion en quittant tout à coup la lumière du ciel, et en me voyant entourée d'une nuit profonde, traversée seulement par quelques lueurs faibles et singulières. En cercle autour de moi étaient rangées six ou sept grandes figures de rois, le sceptre à la main. Sur la tête de chacune d'elles il y avait une étoile, et toute la clarté de la tour semblait venir de ces étoiles. Ce sont les planètes, me dit mon guide; elles gouvernent le destin des hommes; voilà pourquoi on les représente comme des rois. Celui qui est là-bas, ce vieillard sombre et chagrin, qui porte une étoile d'un jaune sombre, c'est Saturne. Celui qui est en face avec cette clarté rougeâtre, et qui est revêtu d'une armure guerrière, c'est Mars. Tous deux sont peu propices aux hommes. A côté est une belle femme, une étoile brille d'un doux éclat sur sa tête; c'est Vénus, l'astre du plaisir. A gauche vous voyez Mercure aux pieds ailés. Au milieu, une figure au front serein, avec un maintien royal, et

entourée d'une lumière argentée; c'est Jupiter, le père des astres, et le soleil et la lune sont à ses côtés.

MAX. Oh! je ne veux pas lui reprocher sa croyance aux étoiles et à la puissance des esprits. Ce n'est pas seulement par orgueil que l'homme peuple l'espace de forces mystérieuses et d'esprits : pour un cœur qui aime, la nature ordinaire est trop étroite, et les contes que j'apprenais pendant mon enfance renferment un sens plus profond que la réalité des leçons de la vie. Le monde des merveilles est le seul qui donne une réponse à mon cœur ravi. Il m'ouvre les espaces infinis, il étend de tous côtés mille rameaux féconds sur lesquels mon esprit enivré se berce avec bonheur. Le monde des merveilles est la véritable patrie de l'amour; l'amour aime à habiter parmi les fées, au milieu des talismans; il croit aux divinités parce qu'il est lui-même divin. Les dieux de la fable antique ne sont plus; leur race charmante s'est évanouie; mais quand le cœur parle, ces noms anciens reparaissent de nouveau; ces dieux qui jadis s'associaient doucement à la vie humaine sont maintenant placés dans la région des étoiles; de là ils communiquent avec ceux qui aiment : Jupiter nous donne encore la puissance, et Vénus la beauté.

THÉCLA. Si telle est la science astrologique, je veux m'attacher avec joie à cette aimable croyance. Il est doux de penser que là-haut, dans ces sphères infinies, les étoiles brillantes formaient déjà la couronne de notre amour au moment où nous commencions à exister.

LA COMTESSE. Ces couronnes célestes ne sont pas toutes pleines de roses; il s'y trouve aussi des épines. Heureux si celles-ci ne vous blessent pas. Ce que Vénus, l'astre du bonheur, a formé, peut être brisé par Mars, planète fatale.

MAX. Son règne sinistre va bientôt finir. Béni soit le noble zèle du prince! il unira la branche d'olivier au laurier, et rendra la paix au monde heureux, car son grand cœur n'a plus rien à désirer. Il a maintenant assez fait pour sa gloire, il peut vivre pour lui et pour les siens. Il retournera dans ses domaines; il a un beau séjour à Gitschin, et Reichenberg et le château de Friedland sont magnifiques, ses parcs et ses forêts s'étendent jusqu'au pied du Riesenberg. Là, il peut vivre en liberté dans la splendeur et dans de grandes occupations. Il peut encourager royalement les arts et protéger

tout ce qui est digne d'un puissant seigneur. Il peut construire, planter, observer les astres, et, s'il ne parvient pas à dompter son incessante activité, il peut combattre avec les éléments, détourner les fleuves, renverser les rochers et ouvrir au commerce des routes faciles. Dans nos longues soirées d'hiver, nous raconterons nos aventures guerrières...

LA COMTESSE. Je vous conseille pourtant de ne pas déposer si vite le glaive. Une épouse comme Thécla est bien digne d'être conquise par l'épée.

MAX. Oh! que ne puis-je la conquérir ainsi!

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc! N'entendez-vous rien?... Il me semble que j'entends un tumulte et un violent débat dans la salle du festin.

Elle sort.

SCÈNE V.

THÉCLA *et* MAX PICCOLOMINI.

THÉCLA, *dès que la comtesse s'est éloignée, s'approche de Piccolomini et lui dit à voix basse :* Ne vous fiez pas à eux. Ils sont faux.

MAX. Ils pourraient...

THÉCLA. Ne vous fiez à personne qu'à moi. Ils ont un projet, je m'en suis aperçue de suite.

MAX. Un projet? mais lequel? Est-ce pour cela qu'ils auraient encouragé nos espérances?

THÉCLA. Je ne sais; mais, croyez-moi, ils ne pensent pas sérieusement à nous unir, à nous rendre heureux.

MAX. Mais pourquoi aussi cette comtesse Terzky?... N'avons-nous pas ta mère? elle est bonne, elle mérite que nous ayons en elle une tendre confiance.

THÉCLA. Elle t'aime, elle t'estime par-dessus tout; mais elle n'aurait jamais le courage de cacher un tel secret à mon père. Par amour pour son repos, il faut le lui taire.

MAX. Pourquoi toujours ce mystère? Sais-tu ce que je veux faire? Je veux me jeter aux genoux de ton père; il décidera de mon bonheur. Il est vrai, sans dissimulation, et il abhorre les chemins tortueux; il est si bon, si noble.

THÉCLA. C'est toi qui es noble et bon.

MAX. Tu le connais seulement depuis aujourd'hui; mais

moi, j'ai vécu sous ses yeux pendant dix années. Serait-ce la première fois qu'il aurait fait une chose surprenante, inespérée? Il est dans son caractère d'apparaître d'une façon merveilleuse comme un Dieu, il faut qu'il produise toujours l'étonnement et l'admiration. Qui sait si dans ce moment il n'attend pas ton aveu et le mien pour nous unir? Tu te tais? tu me regardes d'un air de doute? Qu'as-tu donc contre ton père?

THÉCLA. Moi? rien. Seulement je le trouve trop occupé pour qu'il puisse avoir le temps de songer à notre bonheur. (*Elle lui prend la main avec tendresse.*) Imite-moi, n'ayons pas trop de confiance aux hommes; soyons reconnaissants envers Terzky et sa femme pour le bien qu'ils nous feront, et, du reste, abandonnons-nous à notre cœur.

MAX. Ne serons-nous donc jamais heureux?

THÉCLA. Ne le sommes-nous pas? Ne suis-je pas à toi? n'es-tu pas à moi? Le noble courage qui est dans ton âme, l'amour me le donne aussi. Je devrais être moins franche, je devrais te cacher le secret de mon cœur; les usages l'ordonnent ainsi. Mais où trouverais-tu la vérité ici, si tu ne l'entends de ma bouche? Nous nous sommes rencontrés, tenons-nous étroitement, éternellement unis. Crois-moi, c'est beaucoup plus qu'ils ne veulent faire pour nous. Cachons donc notre bonheur au fond de notre âme, comme un larcin sacré. Le bonheur nous est venu du ciel, c'est au ciel que nous devons en rendre grâces; peut-être fera-t-il pour nous un miracle?

SCÈNE VI.

Les précédents, LA COMTESSE TERZKY.

LA COMTESSE, *précipitamment*. Mon mari m'envoie ici..... Voici le moment important... il faut que vous alliez dans la salle du festin. (*Ils ne font pas attention à ce qu'elle dit; elle s'avance au milieu d'eux.*) Séparez-vous.

THÉCLA. Oh! pas encore. Il y a à peine un instant qu'il est ici.

LA COMTESSE. Le temps passe bien vite pour vous, ma nièce.

MAX. Rien ne presse, madame.

LA COMTESSE. Partez, partez. On a remarqué votre absence. Votre père a déjà demandé deux fois où vous étiez.

THÉCLA. Eh bien! son père...

LA COMTESSE. Vous comprenez, ma nièce.

THÉCLA. Doit-il être toujours avec ce monde? Ce n'est pas là sa place. Ce sont peut-être des hommes honorables, expérimentés; mais il est trop jeune pour eux, et il ne convient pas à leur société.

LA COMTESSE. Vous voudriez donc bien le retenir ici?

THÉCLA, *vivement*. Vous l'avez deviné; c'est là ma pensée. Oui, laissez-le ici. Faites dire aux généraux...

LA COMTESSE. Avez-vous perdu la tête, ma nièce? Comte, vous connaissez nos conditions.

MAX. Il faut que j'obéisse, madame; adieu. (*Thécla se détourne vivement de lui.*) Que dites-vous?

THÉCLA, *sans le regarder*. Rien, allez.

MAX. Le puis-je, si vous êtes irritée contre moi? (*Il s'approche d'elle; leurs yeux se rencontrent; elle se tait un instant, puis se jette dans ses bras et le presse sur son cœur.*)

LA COMTESSE. Partez. Si quelqu'un venait... J'entends du bruit, des voix étrangères... (*Max s'arrache des bras de Thécla et sort. La comtesse l'accompagne. Thécla le suit d'abord des yeux, ensuite elle se promène avec agitation dans la salle, puis s'arrête, absorbée dans ses pensées. Une guitare est sur la table; elle la prend, et, après avoir préludé tristement, elle chante.*)

SCÈNE VII.

THÉCLA *joue et chante :* « Le vent gémit dans la forêt; les » nuages s'amassent sur le ciel; la vague orageuse se brise » sur les rochers. La jeune fille s'avance le long du rivage, » et, les yeux pleins de larmes, elle chante au milieu de la » nuit sombre.

» Mon cœur est mort, le monde est vide; il ne me donne » plus aucun désir. Mon Dieu! rappelle ton enfant. J'ai goûté » le bonheur de la terre; j'ai vécu, j'ai aimé. »

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, THÉCLA.

LA COMTESSE. Comment, ma nièce! est-ce ainsi que vous vous jetez à sa tête? Vous devriez, à ce qu'il me semble, attacher plus de prix à votre grand caractère.

THÉCLA *se lève*. Que voulez-vous dire, ma tante?

LA COMTESSE. Vous ne devez pas oublier qui vous êtes et qui il est. Vous n'y avez pas pensé, je crois.

THÉCLA. Quoi donc?

LA COMTESSE. Vous êtes la fille du prince de Friedland.

THÉCLA. Eh bien! qu'en résulte-t-il?

LA COMTESSE. Comment! Singulière question!

THÉCLA. Le destin lui a donné ce que nous avons acquis. Il est d'une antique race lombarde, fils d'une princesse.

LA COMTESSE. Rêvez-vous? Vraiment! il faudra peut-être le prier humblement de vouloir bien rendre heureuse, par le don de sa main, la plus riche héritière de l'Europe.

THÉCLA. Cela ne sera pas nécessaire.

LA COMTESSE. Non, et l'on ne s'y exposera pas.

THÉCLA. Son père l'aime; le comte Octavio n'aurait rien à objecter...

LA COMTESSE. Son père! son père! Et le vôtre, ma nièce?

THÉCLA. Eh bien! il me semble que vous craignez son père, puisque vous agissez si mystérieusement envers lui et envers le fils.

LA COMTESSE, *la regardant d'un air inquisiteur*. Ma nièce, vous n'êtes pas franche.

THÉCLA. Vous êtes sensible, ma tante; vous êtes bonne.

LA COMTESSE. Vous croyez déjà avoir gagné la partie. Ne vous réjouissez pas si vite.

THÉCLA. Soyez bonne.

LA COMTESSE. Vous n'êtes pas encore si avancée.

THÉCLA. Je le crois bien.

LA COMTESSE. Pensez-vous qu'il ait consacré aux travaux de la guerre sa vie importante, qu'il ait renoncé à tout bonheur paisible, banni le sommeil de sa couche, abandonné sa noble tête aux inquiétudes, pour assortir seulement un couple heu-

reux? Pensez-vous qu'il vous ait fait sortir de votre couvent pour vous amener en triomphe à l'homme qui plaît à vos regards? Il pouvait arriver plus facilement à un tel but. Il n'a pas travaillé pour que votre main enfantine brisât dans sa fleur la plante qu'il avait cultivée et en fît un vain ornement.

THÉCLA. Je puis pourtant recueillir les fruits de ce qui n'a pas été semé pour moi ; et si ma bonne destinée voulait que cette existence terrible et prodigieuse enfantât pour moi la joie de la vie...

LA COMTESSE. Tu parles comme une jeune fille qui aime. Regarde autour de toi; songe au lieu où tu es. Tu n'es pas entrée dans le séjour de la joie; ces murailles ne sont pas décorées pour une noce, et les convives n'ont pas de couronnes de fleurs sur la tête. Ici, il n'y a point d'autre éclat que celui des armes. Tu crois peut-être que ces milliers d'hommes sont rassemblés pour former le cortége de ta noce? Vois le front soucieux de ton père, les yeux pleins de larmes de ta mère. Le destin de notre maison est dans la balance. Laisse là ces sentiments puérils de jeune fille, et ces humbles désirs; montre que tu es la fille d'un grand homme. La femme ne s'appartient pas à elle-même, elle est liée aux destins d'un autre, et elle vaut d'autant mieux qu'elle sait mieux choisir celui qu'elle doit soigner avec dévoûment et amour.

THÉCLA. C'est là ce que l'on me disait dans le cloître. Je ne formais aucun désir, je ne voyais en moi que la fille de cet homme puissant, et le bruit de sa gloire arrivant jusqu'à moi me faisait seulement penser que j'étais destinée à souffrir, à me dévouer à lui.

LA COMTESSE. C'est là ton sort; accepte-le volontairement, ta mère et moi nous te donnons l'exemple.

THÉCLA. Le sort m'a montré celui auquel je dois me consacrer, je veux le suivre avec joie.

LA COMTESSE. C'est ton cœur, mon enfant, qui te l'a montré, et non pas le sort.

THÉCLA. La voix du cœur est la voix du destin. Je suis à lui, c'est de lui que je tiens cette nouvelle existence, c'est par lui que je vis; il a des droits sur sa créature. Qu'étais-je avant d'avoir été animée par son amour? Je ne puis m'estimer moins

qu'il ne m'estime lui-même. Non, celle qui possède ce trésor inappréciable n'est pas sans valeur. Je sens que ma félicité me donne des forces ; la vie apparaît sérieuse aux âmes sérieuses. Je m'appartiens à moi-même, je le sais maintenant. J'ai appris à connaître la ferme, l'inébranlable volonté qui existe en moi, et je puis tout consacrer à mon but suprême.

LA COMTESSE. Tu voudrais donc résister à ton père, s'il avait autrement disposé de toi? Penses-tu pouvoir le contraindre? sais-tu, enfant, que son nom est Friedland?...

THÉCLA. C'est aussi le mien, et il trouvera en moi une fille digne de lui.

LA COMTESSE. Quoi! son souverain, son empereur ne peut le subjuguer, et toi, sa fille, tu voudrais lutter contre lui?

THÉCLA. Ce que personne n'ose, sa fille peut l'oser.

LA COMTESSE. Certes, il n'est pas préparé à de telles choses. Quoi! il aurait surmonté toutes les entraves, et il serait forcé d'engager un nouveau combat contre la volonté de sa fille? Enfant! tu ne connais encore que le sourire de ton père, tu n'as pas encore vu la colère de son regard. Ta voix tremblante osera-t-elle à son aspect le contredire? Tandis que tu es seule, tu peux bien former au dedans de toi de grands projets, préparer des discours fleuris, et armer d'un courage de lion ton âme de colombe; mais essaye seulement, avance-toi devant lui, et, lorsque son regard sera fixé sur toi, tâche de dire : Non. Tu seras sans force devant lui comme la fleur délicate devant les rayons enflammés du soleil. Je ne veux pas t'effrayer, mon enfant, j'espère que nous n'en viendrons pas à cette extrémité; et, du reste, j'ignore ce qu'il veut. Peut-être son but est-il d'accord avec tes désirs; mais son intention ne sera jamais que sa fille, illustrée par une grande prospérité, se conduise comme une amante éperdue, et se jette au-devant de l'homme qui, s'il reçoit jamais cette haute récompense, doit s'en rendre digne par l'amour le plus dévoué.

Elle sort.

SCÈNE IX.

THÉCLA, *seule*. Je te remercie de cet avis; il change en certitude mes sinistres pressentiments. Ainsi c'est donc vrai;

nous n'avons ici pas un ami, pas un cœur fidèle; nous n'avons que nous-mêmes, et de rudes combats nous menacent. Amour, divin amour! donne-nous des forces. Oh! oui, elle m'a dit la vérité; nul signe favorable n'accompagne l'union de notre cœur. L'espérance ne réside point en ce lieu; on n'entend que le tumulte confus de la guerre, et l'amour même, comme s'il était revêtu d'une cuirasse, s'avance pour soutenir un combat mortel. Un esprit funeste plane sur notre maison, et le sort veut hâter notre fin. Il m'a tiré de ma retraite paisible, il a charmé mon âme par une douce magie, il me séduit par de célestes apparences. Je les vois voltiger et s'approcher de moi de plus en plus; il m'entraîne vers l'abîme avec une force surnaturelle, je ne puis résister. (*On entend dans l'éloignement la musique du festin.*) Oh! quand une maison doit périr par le feu, les nuages se rassemblent sur le ciel, la foudre éclate du haut des régions orageuses, les flammes s'élancent hors des gouffres terrestres, et les dieux de la joie eux-mêmes, dans leur aveugle fureur, excitent les flammes de l'incendie.

Elle sort.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grande salle pompeusement illuminée. Au milieu, dans le fond, est dressée une table richement servie où sont assis huit généraux, parmi lesquels Octavio, Terzky et Marada. A droite et à gauche et plus en arrière, sont deux tables : six convives sont placés autour de chacune. En avant est le buffet ; le devant de la scène reste libre, et l'on y voit les pages et les domestiques occupés à servir. Les musiciens du régiment de Terzky sont dispersés sur le théâtre autour des tables. Pendant qu'ils se retirent, on voit paraître Max Piccolomini ; Terzky tenant un papier, Isolani, une coupe à la main, viennent à sa rencontre.

SCÈNE I.

ISOLANI, COLALTO, GOETZ, TERZKY *et* MAX.

ISOLANI. Camarades, où étiez-vous donc cachés? allons! vite en place! Terzky nous a donné son meilleur vin. On boit ici comme au château de Heidelberg. Vous avez déjà perdu le meilleur. Ils ont déjà partagé à table les principautés d'Eggenberg, de Slawata, de Lichtenstein ; les biens de Sternberg, ainsi que les plus grands fiefs de la Bohême, sont adjugés. Si vous vous hâtez, vous aurez aussi votre part. Allons! asseyez-vous.

COLALTO *et* GOETZ *crient à la seconde table.* Comte Piccolomini!

TERZKY. Il est à vous tout à l'heure. Lis cette formule de serment, et vois si la manière dont nous l'avons rédigée te plaît. Tous l'ont déjà lue, et chacun y apposera son nom.

MAX *lit.* « *Ingratis servire nefas.* »

ISOLANI. Cela ressemble à un axiome latin. Camarades, comment dit-on cela en allemand?

TERZKY. Un honnête homme ne doit pas servir les ingrats.

MAX. « Notre très-puissant général, le sérénissime prince de Friedland, nous ayant fait connaître que des contrariétés nombreuses lui donnaient le désir de quitter le service de l'empereur, puis s'étant laissé émouvoir par nos prières unanimes, et ayant consenti à rester encore à l'armée et à ne pas se séparer de nous sans notre assentiment, nous nous engageons tous conjointement, et chacun en particulier par un serment personnel, à lui rester fidèlement soumis, à ne nous éloigner de lui en aucune façon et à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, autant toutefois que le permettrait le serment que nous avons prêté à l'empereur. (*Ces derniers mots sont répétés par Isolani.*) Et si l'un ou l'autre de nous, manquaut à ce contrat, se séparait de la cause commune, nous nous engageons à le déclarer traître et à nous venger de sa déloyauté sur lui et sur ses biens. En foi de quoi nous avons signé le présent écrit. »

TERZKY. Veux-tu signer le papier?

ISOLANI. Pourquoi ne signerait-il pas? Chaque officier qui a de l'honneur le peut, le doit. De l'encre et une plume.

TERZKY. C'est bien; après le repas.

ISOLANI, *entraînant Max.* Venez, venez. (*Tous deux vont à table.*)

SCÈNE II.

TERZKY, NEUMANN.

TERZKY *fait signe à Neumann qui est auprès du buffet, et qui s'avance.* Apportes-tu ce papier, Neumann? Donne; il est écrit de manière à ce qu'on puisse facilement le substituer à l'autre.

NEUMANN. Je l'ai copié ligne pour ligne, et je n'en ai retranché que la phrase sur le serment, ainsi que Votre Excellence me l'avait ordonné.

TERZKY. Bien! pose-le là, et que celui-ci aille au feu; il a rempli sa destination. (*Neumann pose la copie sur la table, puis va se remettre près du buffet.*)

SCÈNE III.

ILLO, *sortant de la seconde chambre;* TERZKY.

ILLO. Que se passe-t-il avec Piccolomini?

TERZKY. Cela va bien. Il n'a point fait d'objections.

ILLO. Il est le seul avec son père auquel je ne me fie pas. Veillez sur tous deux.

TERZKY. Comment cela va-t-il à votre table? J'espère que vous échauffez la tête de vos convives.

ILLO. Ils sont tout cœur. Je pense que nous les tenons, et, comme je vous le disais d'avance, il ne s'agit déjà plus de conserver le duc par un simple sentiment d'honneur. Pourvu qu'on soit uni, dit Montécuculli, on peut aller à Vienne poser des conditions à l'empereur. Croyez-moi, n'était Piccolomini, nous eussions pu nous épargner cette supercherie.

TERZKY. Paix! Que veut Buttler?

SCÈNE IV.

Les précédents, BUTTLER.

BUTTLER, *quittant la seconde table*. Ne vous dérangez pas. Je vous ai bien entendu, feld-maréchal. Bon succès à votre entreprise; et quant à ce qui me touche, (*mystérieusement*) vous pouvez compter sur moi.

ILLO, *vivement*. Le pouvons-nous?

BUTTLER. Avec ou sans clause, peu m'importe; me comprenez-vous? Le prince peut mettre ma fidélité à toute épreuve; dites-lui cela. Je suis officier de l'empereur aussi longtemps qu'il lui plaira de rester général de l'empereur, et serviteur de Friedland dès qu'il voudra être son propre maître.

TERZKY. Vous feriez un bon échange. Ce ne serait pas un avare, un Ferdinand que vous serviriez.

BUTTLER. Je ne vends pas ma fidélité, comte Terzky; il y a six mois, vous n'auriez pas obtenu ce que je vous offre maintenant volontairement. Je me donne donc au duc, moi

et mon régiment, et cet éxemple, je l'espère, ne sera pas sans suites.

ILLO. Qui ne sait que le colonel Buttler est le modèle de toute l'armée?

BUTTLER. Est-ce là votre opinion, feld-maréchal? Eh bien! je ne réponds pas de la fidélité que j'ai gardée pendant quarante ans, si ma bonne renommée me donne à soixaute une vengeance complète. Ne vous choquez pas, messieurs, de mes discours. Peu vous importe de quelle mauière vous m'attirez à vous : vous ne croirez pas vous-mêmes, je l'espère, que votre artifice trompe mon jugement, ni que la légèreté, la colère subite ou quelque motif frivole fasse dévier un vieillard du chemin de l'honneur qu'il a suivi pendant si longtemps. Venez, je n'en suis pas moins résolu, car je sais par quel motif je me détermine.

ILLO. Dites-moi franchement pour qui nous devons vous tenir.

BUTTLER. Pour un ami. Voilà ma main, je suis à vous avec tout ce que je possède. Le prince n'a pas seulement besoin d'hommes, il lui faut de l'argent. Tout ce que j'ai acquis à son service, je le lui prête, et, s'il me survit, il sera mon héritier; il y a longtemps que cela est ainsi réglé. Je suis seul au monde et ne connais pas les sentiments qui attachent un homme à une femme et à des enfants chéris; mon nom meurt avec moi, mon existence ne va pas plus loin.

ILLO. Votre argent n'est pas nécessaire; un cœur comme le vôtre vaut des tonnes d'or et des millions.

BUTTLER. Je suis venu d'Irlande à Prague, pauvre valet d'un maître que j'enterrai. Du service de l'écurie, le hasard de la guerre m'a porté jusqu'au rang élevé que j'occupe, jouet d'une fortune étrange; Wallenstein est aussi l'enfant de la fortune, j'aime une route qui ressemble à la mienne.

ILLO. Il y a une parenté entre toutes les âmes fortes.

BUTTLER. Nous vivons dans une grande époque, favorable à ceux qui ont de la bravoure et de la résolution. Les villes et les châteaux passent en un instant de main en main comme une monnaie vulgaire. Les héritiers des plus anciennes maisons sont dépossédés; de nouveaux noms surgissent avec de nouvelles armoiries, et un peuple du Nord essaye de s'approprier par la force la terre allemande. Le prince de Weimar se

prépare à former sur le Mein une puissante principauté. Il n'a manqué à Mansfield, à Halberstadt qu'une plus longue vie pour conquérir bravement par leur épée des domaines indépendants. Lequel d'entre eux s'élève jusqu'à notre Friedland? Il n'est point de but si élevé auquel le brave ne puisse appliquer l'échelle pour y arriver.

TERZKY. Voilà ce qui s'appelle parler en homme.

BUTTLER. Assurez-vous des Espagnols et des Italiens; moi je me charge de l'Écossais Lessley. Allons rejoindre nos camarades, allons.

TERZKY. Où est le sommelier? Donne ce que tu as, les meilleurs vins; l'occasion est importante, nos affaires vont bien. (*Chacun retourne à sa table.*)

SCÈNE V.

LE SOMMELIER *et* NEUMANN, *sur le devant de la scène;* DES SERVITEURS *vont et viennent.*

LE SOMMELIER. Le meilleur vin! Si mon ancienne maîtresse, sa bonne mère, voyait un pareil désordre, elle se retournerait dans son tombeau. Oui, oui, monsieur l'officier, cela va mal dans cette noble maison. Il n'y a ni bornes ni mesure, et cette brillante alliance avec le duc ne nous rapporte pas grand profit.

NEUMANN. Que Dieu vous bénisse! C'est maintenant que la prospérité va commencer.

LE SOMMELIER. Croyez-vous? Il y a bien des choses à dire là-dessus.

UN DOMESTIQUE. Du vin de Bourgogne pour la quatrième table!

LE SOMMELIER. C'est la soixante-dixième bouteille, monsieur le lieutenant.

LE DOMESTIQUE. C'est pour Tiefenbach, ce seigneur allemand, qui est là-bas. (*Il s'en va.*)

LE SOMMELIER, *à Neumann.* Ils veulent monter trop haut, ils veulent égaler en magnificence les rois et les électeurs. Ce que le prince fait, le comte veut le faire; mon cher maître ne peut pas rester en arrière. (*Au domestique.*) Eh bien! pourquoi êtes-vous là à écouter? Allons, mettez-vous en action; veillez

au service des tables, aux bouteilles. Tenez, voilà le comte Palfy qui a son verre vide devant lui.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Sommelier, on demande la grande coupe en or aux armes de Bohême; le maître dit que vous savez bien laquelle.

LE SOMMELIER. Celle qui a été faite par maître Guillaume pour le couronnement du roi Frédéric; la plus belle pièce du butin de Bâle.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Oui, celle-là; on veut boire dedans à la ronde.

LE SOMMELIER, *secouant la tête, tandis qu'il prend la coupe et l'essuie.* Ceci sera raconté à Vienne.

NEUMANN. Montrez-moi ce vase. Il est magnifique. C'est de l'or massif, et la main habile de l'artiste y a représenté d'intéressantes choses. Laissez-moi voir ce premier écusson. Voilà une fière amazone à cheval qui foule aux pieds la mitre et la crosse épiscopale. Elle porte un chapeau au bout d'une lance, et un étendard où l'on voit un calice. Pouvez-vous me dire ce que tout cela signifie?

LE SOMMELIER. Cette femme que vous voyez à cheval est le symbole de la libre élection du royaume de Bohême. Elle est indiquée par son chapeau rond et par le cheval fougueux qu'elle monte. Le chapeau est l'ornement de l'homme, car tout homme qui n'ose pas se couvrir devant les empereurs et les rois n'est pas un homme libre.

NEUMANN. Mais que signifie le calice représenté sur le drapeau?

LE SOMMELIER. Il signifie la liberté de l'Église de Bohême, telle qu'elle existait du temps de nos pères. Pendant la guerre des hussites, nos pères avaient conquis le privilége de se servir du calice, privilége que le pape ne veut pas accorder aux laïques. Pour les utraquistes, rien ne l'emporte sur le calice, c'est leur trésor précieux; c'est pour cela que la Bohême a versé son sang dans maintes batailles.

NEUMANN. Que veut dire ce rouleau de papier?

LE SOMMELIER. C'est la lettre de majesté de notre nation, que nous avons obtenue par force de l'empereur Rodolphe; cette chère et estimable charte qui assure à la nouvelle croyance comme à l'ancienne le droit de sonner les cloches et de chanter en public. Mais, depuis que l'archiduc de Gratz nous gouverne,

tout cela est fini. Après la bataille de Prague, où le palatin Frédéric perdit la couronne et l'empire, nous avons été privés de nos chaires, de nos autels; nos pères ont abandonné la patrie, et l'empereur a lui-même coupé avec ses ciseaux notre lettre de majesté.

NEUMANN. Comme vous savez tout cela ! Vous connaissez bien les chroniques de votre pays.

LE SOMMELIER. Mes aïeux étaient taborites et servaient sous Ziska et Procope. Que la paix soit avec leurs cendres! ils combattaient pour une bonne cause. Emportez ce vase.

NEUMANN. Laissez-moi voir encore le second écusson. Regardez, il me semble voir les conseillers de l'empereur, Martinitz, Slawata, précipités du haut du château de Prague. Oui, c'est juste; voilà le comte de Thourn qui en donne l'ordre. *(Un domestique emporte le vase.)*

LE SOMMELIER. Ah! ne parlons pas de ce jour. C'était le 23 mai de l'année 1618. Il me semble que j'y suis encore. Ce jour malheureux a été le commencement des calamités de notre pays. Il y a de cela seize ans, et la paix n'est pas encore revenue sur la terre.

(On crie à la seconde table.) Au prince de Weimar!

(A la troisième et à la quatrième table.) Vive le duc Bernard ! *(La musique cesse.)*

PREMIER DOMESTIQUE. Entendez-vous ce tumulte?

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *accourant précipitamment.* Avez-vous entendu? Ils crient : Vive Weimar!

TROISIÈME DOMESTIQUE. L'ennemi de l'Autriche!

PREMIER DOMESTIQUE. Le luthérien!

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Tout à l'heure Déodati a porté la santé de l'empereur; tout le monde est resté muet.

LE SOMMELIER. L'ivresse fait faire beaucoup de choses. En pareil cas, un fidèle serviteur ne doit pas avoir d'oreilles.

TROISIÈME DOMESTIQUE, *tirant le quatrième à l'écart.* Observe bien tout ce qui se passe, Jean; nous irons le raconter au père Quiroga, qui pour cela nous donnera de bonnes indulgences.

QUATRIÈME DOMESTIQUE. Je me tiens, autant que je peux, derrière le siége d'Illo, qui tient d'étranges discours. *(Ils retournent aux tables.)*

LE SOMMELIER, *à Neumann.* Qui est ce seigneur habillé de

noir et portant une croix, qui cause si confidemment avec le comte Palfy?

NEUMANN. On peut se fier à celui-là. Il se nomme Marada; c'est un Espagnol.

LE SOMMELIER. Il n'y a pas à compter sur les Espagnols. Ces étrangers, croyez-moi, ne valent rien.

NEUMANN. Bah! vous ne devriez pas parler ainsi, sommelier; ce sont justement les généraux auxquels le duc tient le plus. (*Terzky vient, tenant un papier; tous les convives se lèvent.*)

LE SOMMELIER, *aux domestiques*. Le lieutenant général se lève. Faites attention. On sort de table; allez, retirez les siéges. (*Les domestiques vont vers le fond du théâtre; une partie des convives s'avancent.*)

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLOMINI *arrive parlant avec Marada. Ils se placent tous deux sur un des côtés de l'avant-scène. Du côté opposé*, MAX PICCOLOMINI *s'avance tout seul, pensif et sans prendre part au mouvement général. Au milieu, mais quelques pas en arrière, on voit, groupés deux à deux*, BUTTLER, ISOLANI, GŒTZ, TIEFENBACH, COLALTO, *et un instant après*, LE COMTE TERZKY.

ISOLANI, *pendant que les généraux viennent en avant*. Bonne nuit, bonne nuit, Colalto; bonne nuit, lieutenant général, ou pour mieux dire, bonjour.

GOETZ, *à Tiefenbach*. Camarade, quel dîner!

TIEFENBACH. C'était un royal festin.

GOETZ. Oh! la comtesse s'y entend; elle a appris cela de sa belle-mère. Dieu veuille avoir son âme! C'était là une maîtresse de maison!

ISOLANI *veut s'en aller*. De la lumière! de la lumière!

TERZKY *vient avec un papier*. Camarade, encore deux minutes; il y a quelque chose à signer.

ISOLANI. Signer? Tant que vous voudrez. Faites-moi seulement grâce de la lecture.

TERZKY. Je ne veux pas vous en donner l'ennui; c'est le serment que vous connaissez déjà. Seulement un trait de plume.

(*A Isolani, qui présente le papier à Octavio.*) Il ne s'agit pas ici de rang. Que chacun signe comme cela se présentera. (*Octavio parcourt le papier avec un air d'indifférence; Terzky l'observe de loin.*)

GOETZ, *à Terzky.* Monsieur le comte, permettez-moi de prendre congé de vous.

TERZKY. Ne vous en allez pas si vite... Encore un coup. Holà! (*Il appelle ses domestiques.*)

GOETZ. Je ne le puis.

TERZKY. Une goutte.

GOETZ. Excusez-moi.

TIEFENBACH *s'assied.* Pardonnez-moi, messieurs, mais je suis las de rester debout.

TERZKY. A votre aise, monsieur le grand maître.

TIEFENBACH. La tête est libre, l'estomac dispos; ce sont les jambes qui refusent le service.

ISOLANI, *montrant sa corpulence.* C'est que vous leur avez fait la charge trop lourde. (*Octavio a signé; il donne le papier à Terzky, qui le présente à Isolani. Celui-ci va près de la table pour signer.*)

TIEFENBACH. C'est la guerre de Poméranie qui m'a mis dans cet état; il fallait marcher sur la glace et dans la neige; jamais je ne m'en remettrai.

GOETZ. Ah! oui, les Suédois ne s'inquiètent pas de la saison. (*Terzky présente le papier à don Marada. Celui-ci s'approche de la table pour signer.*)

OCTAVIO *s'avance vers Buttler.* Vous n'aimez pas beaucoup à fêter Bacchus, monsieur le colonel. Je l'ai bien remarqué, et il me semble que le tumulte d'une bataille vous plairait mieux que celui d'un banquet.

BUTTLER. Je dois avouer que les festins ne me conviennent pas beaucoup.

OCTAVIO, *s'approchant plus près.* Ni à moi non plus, je puis vous l'assurer. Je me réjouis, digne colonel Buttler, de penser à cet égard comme vous. Une demi-douzaine, tout au plus, de bons amis autour d'une petite table ronde, un verre de tokay, le cœur ouvert, et une conversation sensée, voilà ce qui me plaît.

BUTTLER. Oui, si l'on pouvait avoir de telles réunions, j'en serais. (*Le papier vient à Buttler, qui va le signer. L'avant-*

scène reste vide, de sorte que les deux Piccolomini sont seuls, chacun d'un côté.)

OCTAVIO, *après avoir regardé son fils en silence, s'approche de lui.* Tu as tardé bien longtemps à venir, mon ami.

MAX *se retourne d'un air embarrassé.* Moi? des affaires pressantes m'ont retenu.

OCTAVIO. Et à ce qu'il me semble, ta pensée n'est pas encore ici.

MAX. Vous savez que le grand bruit me rend toujours muet.

OCTAVIO *s'approche encore de lui.* Je ne puis savoir ce qui t'a retenu si longtemps? (*Avec finesse.*) Terzky le sait pourtant.

MAX. Que sait Terzky?

OCTAVIO, *d'un air significatif.* Il était le seul qui ne s'occupât pas de ton absence.

ISOLANI *s'avance.* Bien! respectable père, montrez-lui ses torts, mettez-le aux arrêts. Il n'a pas bien agi.

TERZKY *revient avec le papier.* Ne manque-t-il personne? Ont-ils tous signé?

OCTAVIO. Tous.

TERZKY, *à haute voix.* Quelqu'un doit-il encore signer?

BUTTLER. Comptez. Il doit y avoir trente noms.

TERZKY. Voici une croix.

TIEFENBACH. La croix, c'est moi.

ISOLANI. Il ne sait pas écrire, mais sa croix est bonne et sera respectée des juifs comme des chrétiens.

OCTAVIO, *à Max.* Allons-nous-en, colonel; il est tard.

TERZKY. Un seul Piccolomini a signé.

ISOLANI, *montrant Max.* Prenez garde. Celui qui manque, c'est ce convive de pierre, dont nous n'avons pas pu tirer parti toute la soirée.

(Max prend le papier des mains de Terzky et le parcourt avec distraction.)

SCÈNE VII.

Le précédents; ILLO *sort de la chambre du fond; il tient en main la coupe d'or, et il est fort animé par le vin.* GOETZ *et* BUTTLER *le suivent et essayent de le retenir.*

ILLO Que voulez-vous? Laissez-moi.

GOETZ *et* BUTTLER. Ne buvez pas plus, Illo.

ILLO *s'approche d'Octavio en buvant, et l'embrasse.* Octavio, je bois à ta santé. Que toute colère soit noyée dans ce verre que nous allons vider ensemble. Je sais bien que tu ne m'as jamais aimé, et, Dieu me punisse! je ne t'ai pas aimé non plus. Oublions le passé. Je t'estime infiniment. *(Il l'embrasse de nouveau.)* Je suis ton meilleur ami, et sachez que celui qui le traitera d'hypocrite aura affaire à moi.

TERZKY, *le tirant à part.* Es-tu fou? Songe donc, Illo, où tu es.

ILLO, *d'un air cordial.* Que voulez-vous? ce sont tous de bons amis. *(Il parcourt le cercle d'un air satisfait.)* Il n'y a pas un coquin parmi nous, voilà ce qui me réjouit.

TERZKY, *à Buttler.* Emmenez-le avec vous, je vous en prie, Buttler. *(Buttler le conduit vers le buffet.)*

ISOLANI, *à Max, qui regarde immobile et distrait le papier.* Sera-ce bientôt fini, camarade? L'avez-vous assez étudié?

MAX, *comme s'il s'éveillait d'un songe.* Que dois-je faire?

ISOLANI *et* TERZKY, *en même temps.* Écrire là votre nom. *(Octavio attache sur son fils un regard inquiet.)*

MAX *rend le papier.* Laissons cela jusqu'à demain. C'est une affaire. Aujourd'hui je suis mal disposé. Envoyez-moi cela demain.

TERZKY. Songez donc...

ISOLANI. Allons, vite! signez. Comment! il est le plus jeune de la société, et il voudrait être plus prudent que nous tous à la fois. Voyez donc, voyez, votre père et nous, nous avons tous signé.

TERZKY. Employez donc votre ascendant, persuadez-le.

OCTAVIO. Mon fils est majeur.

ILLO, *posant le verre sur le buffet.* De quoi parle-t-on?

TERZKY. Il refuse de signer le serment.

MAX. Je dis que je veux attendre jusqu'à demain.

ILLO. Cela ne peut se remettre. Nous avons tous signé, et toi aussi il faut que tu signes.

MAX. Illo, bonne nuit.

ILLO. Non, tu ne m'échapperas pas. Il faut que le prince connaisse ses amis.

MAX. Le prince sait quels sont mes sentiments pour lui; tout le monde le sait aussi, et ces démonstrations sont inutiles.

ILLO. Voilà comme le prince est récompensé de la préférence qu'il a toujours eue pour les Italiens.

TERZKY, *dans le plus grand trouble, s'adresse aux chefs en tumulte.* C'est le vin qui parle par sa bouche. Ne l'écoutez pas, je vous en prie.

ISOLANI, *riant.* Le vin n'invente rien, il ne fait que raconter.

ILLO. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Quelle conscience délicate! Parce qu'on ne lui laisse pas une porte de derrière, une clause...

TERZKY, *l'interrompant vivement.* Il est dans le délire; ne faites pas attention à lui.

ILLO, *criant plus fort.* Une clause pour se sauver! Pourquoi cette clause? Que le diable l'emporte!

MAX *devient attentif, et regarde de nouveau le papier.* Qu'y a-t-il donc ici de si dangereux? Vous me donnez envie d'y regarder de plus près.

TERZKY, *à part, à Illo.* Que fais-tu, Illo? Tu nous perds.

TIEFENBACH, *à Colalto.* J'ai bien remarqué qu'avant le repas on avait lu autrement.

GOETZ. Je l'ai remarqué aussi.

ISOLANI. Que m'importe? Les autres noms y sont, le mien peut y rester.

TIEFENBACH. Avant le repas, il y avait une certaine réserve, une clause relative au service de l'empereur.

BUTTLER, *à un des commandants.* Fi donc! messieurs. Songez où nous en sommes. La question, maintenant, c'est de savoir si nous conserverons notre général, ou si nous le laisserons partir. On ne doit pas, en pareil cas, y regarder de si près.

ISOLANI, *à l'un des généraux.* Le prince s'est-il aussi ren-

fermé dans des clauses, quand il vous a donné votre régiment?

TERZKY, *à Gœtz*. Et quand il vous a donné, à vous, cette fourniture qui vous a rapporté mille pistoles en un an.

ILLO. J'appelle scélérat quiconque nous accuserait de parjure. Que celui qui n'est pas content le dise! je suis là!

TIEFENBACH. Bah! bah! On cause seulement.

MAX, *après avoir lu le papier, le rend*. Ainsi donc à demain.

ILLO, *hors de lui, étouffant de colère, lui présente d'une main l'écrit, et de l'autre tire son épée*. Ecris, Judas!

ISOLANI. Fi donc! Illo.

OCTAVIO, TERZKY, BUTTLER, *à la fois*. Écartez l'épée.

MAX *prend Illo dans ses bras, le désarme, puis dit au comte Terzky*. Faites-le porter sur son lit. (*Il sort. Illo, jurant et furieux, est arrêté par quelques-uns des généraux. Pendant ce tumulte, le rideau tombe.*)

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente un appartement de la maison de Piccolomini. Il fait nuit.

SCÈNE I.

OCTAVIO PICCOLOMINI; UN DOMESTIQUE *l'éclaire; un instant après*, MAX PICCOLOMINI.

OCTAVIO. Dès que mon fils sera rentré, dites-lui que je veux le voir. Quelle heure est-il?

LE VALET DE CHAMBRE. Le jour va bientôt venir.

OCTAVIO. Posez là cette lumière. Nous ne nous coucherons pas. Vous pouvez aller dormir. (*Le valet de chambre sort; Octavio se promène pensif dans la chambre. Max Piccolomini entre, et regarde un instant son père en silence.*)

MAX. Êtes-vous irrité contre moi, mon père? Dieu sait que

je n'ai pas eu tort dans cette odiense querelle. J'ai bien vu que vous aviez signé... Ce qui est convenable pour vous doit l'être aussi pour moi. Mais, vous savez, dans de telles affaires je ne puis suivre que mes propres lumières et non pas celles d'autrui.

OCTAVIO *va à lui et l'embrasse.* Suis toujours tes lumières, mon cher fils; elles t'ont mieux guidé aujourd'hui que l'exemple de ton père.

MAX. Expliquez-vous plus clairement.

OCTAVIO. Je vais le faire. Après ce qui s'est passé cette nuit, il ne doit plus y avoir de secret entre nous. (*Tous deux s'asseyent.*) Max, dis-moi, que penses-tu de ce serment qu'on nous a engagés aujourd'hui à signer?

MAX. Je le regarde sans danger, quoique je n'en aime pas la formule.

OCTAVIO. N'as-tu pas eu d'autre motif pour refuser d'y mettre ta signature?

MAX. C'était une affaire sérieuse : je me sentais distrait; la chose ne me paraissait, du reste, pas si pressante.

OCTAVIO. Sois franc, Max : tu n'avais aucun soupçon?

MAX. Un soupçon? Sur quoi? Pas le moindre.

OCTAVIO. Remercie ton bon ange, Piccolomini. Sans que tu le saches, il t'a sauvé de l'abîme.

MAX. Je ne sais ce que vous voulez dire.

OCTAVIO. Je veux dire que tu aurais associé ton nom à une action coupable, que tu aurais, d'un trait de plume, renié tes devoirs et ton serment.

MAX. Octavio!

OCTAVIO. Reste : j'ai encore beaucoup de choses à te dire. Ainsi, tu as vécu, pendant de longues années, dans un inconcevable aveuglement. Le plus noir complot se trame sous tes yeux; une puissance infernale trouble tes sens. Je ne puis me taire plus longtemps : il faut que le bandeau tombe de tes yeux.

MAX. Avant de parler, songez-y bien : si vos paroles ne sont que des conjectures, et je crains bien que ce ne soit rien de plus, épargnez-les-moi; je ne suis pas dans une disposition d'esprit à les écouter tranquillement.

OCTAVIO. Tu as des motifs sérieux pour fuir la lumière;

j'en ai de plus pressants pour te la montrer. Je pourrais t'abandonner à l'innocence de ton cœur et à ton propre jugement; mais ton cœur lui-même peut être pris au piége. Le secret *(il fixe sur lui un regard pénétrant)* que tu me caches m'oblige à te révéler le mien. *(Max essaye de répondre, puis s'arrête, et fixe à terre ses regards troublés. Octavio continue après un moment de silence.)* Apprends donc que l'on te trompe, que l'on se joue indignement de toi et de nous tous. Le duc feint de vouloir quitter l'armée, et, dans ce moment, on travaille à enlever l'armée à l'empereur pour la conduire à l'ennemi.

MAX. Je connais ces histoires de prêtres; mais je ne m'attendais pas à les entendre de votre propre bouche.

OCTAVIO. Si ma bouche te les répète, tu peux être sûr que ce ne sont pas des mensonges de prêtres.

MAX. Quelle folie prête-t-on au duc! Peut-il penser que trente mille soldats éprouvés, que des hommes honorables, parmi lesquels on compte plus de mille nobles, seraient capables d'abjurer honneur, serment, devoir, pour commettre une trahison?

OCTAVIO. Il ne sollicite pas une telle infamie. Ce qu'il demande de nous est caché sous un nom moins effrayant. Il ne veut que donner la paix à l'empire, et comme cette paix est odieuse à l'empereur, il veut l'y contraindre. Il veut apaiser tous les partis, et prendre, pour prix de ses peines, la Bohême, où il est déjà installé.

MAX. A-t-il mérité de nous, Octavio, que nous ayons de lui une aussi indigne opinion?

OCTAVIO. Il n'est pas ici question de notre opinion. La chose parle d'elle-même, les preuves sont claires. Mon fils, tu n'ignores pas combien la cour est mécontente de nous; cependant tu n'imagines pas combien de ruses, d'artifices mensongers ont été mis en usage pour semer la révolte dans le camp. Tous les liens qui attachent l'officier à l'empereur, et le soldat à la vie domestique, sont rompus. Dégagé de tout devoir, de toute loi, il se fortifie contre l'Etat qu'il devrait protéger, et menace de tourner le glaive contre lui. Les choses en sont venues à ce point, que l'empereur tremble en ce moment devant sa propre armée, redoute dans sa capitale, dans

son château, le poignard des traîtres, et songe à dérober sa famille chérie, non pas aux Suédois, non pas aux luthériens, mais à ses propres soldats.

MAX. Cessez : vous me faites mal, vous me tourmentez. Je sais que l'on peut être le jouet d'une vaine crainte; mais de fausses idées annoncent des malheurs réels.

OCTAVIO. Ceci n'est pas une illusion. La guerre civile, la plus cruelle de toutes, est prête à s'allumer, si nous ne nous hâtons de la prévenir. Les colonels sont gagnés depuis longtemps; la fidélité de subalternes vacille; des régiments entiers, des garnisons s'ébranlent. Les forteresses sont gardées par des étrangers. On a confié au suspect Schafgotsch les troupes de la Silésie, à Terzky cinq régiments d'infanterie et de cavalerie, à Illo, à Tinsky, à Buttler, à Isolani les troupes les mieux équipées.

MAX. Et à nous donc aussi.

OCTAVIO. Parce qu'on se croit sûr de nous, parce qu'on pense nous séduire par des promesses brillantes. Il me donne les principautés de Glatz et de Sagan, et je vois bien à quel hameçon il compte te prendre.

MAX. Non, non, non, vous dis-je.

OCTAVIO. Oh! ouvre donc les yeux! Pourquoi penses-tu qu'on nous a rassemblés à Pilsen? Est-ce pour délibérer avec nous? Quand Friedland a-t-il eu besoin de nos conseils? Nous avons été appelés pour nous vendre à lui, et, si nous refusons, pour être ses otages. Voilà pourquoi le comte Galas n'est pas venu; et tu ne verrais pas ici ton père, si des devoirs plus élevés ne le tenaient ici enchaîné.

MAX. Il ne dissimule pas que nous avons été appelés ici pour lui : il avoue qu'il a besoin de notre bras pour se maintenir. Il a tant fait pour nous, que notre devoir est de faire maintenant quelque chose pour lui.

OCTAVIO. Et sais-tu ce que nous devons faire pour lui? Dans le transport de son ivresse, Illo a trahi le secret. Songe donc à ce que tu as vu et entendu? Cet écrit falsifié, cette clause décisive que l'on raye, n'est-ce pas là une preuve que l'on ne voulait nous conduire à rien de bon?

MAX. Je n'ai regardé que comme une méchante manœuvre d'Illo ce qui est arrivé cette nuit avec cet écrit. Cette race d'intrigants veut toujours se mettre à la tête de toutes les affaires.

Ils voient que le duc est en mésintelligence avec la cour, et ils pensent le servir en élargissant la plaie jusqu'à ce qu'elle devienne incurable. Croyez-moi, le duc ne sait rien de tout cela.

OCTAVIO. Il m'en coûte de renverser une confiance si bien établie. Mais ici je ne dois employer aucun ménagement; il faut prendre des mesures promptes et agir sans délai. Je t'avouerai donc que tout ce que je t'ai confié, tout ce qui te paraît si incroyable, je le tiens de sa propre bouche, de la bouche du prince.

MAX, *dans une violente agitation.* Jamais!

OCTAVIO. Lui-même m'a confié ce que j'avais déjà, il est vrai, appris par une autre voix, qu'il voulait passer du côté des Suédois, et, à la tête des armées conjurées, forcer l'empereur...

MAX. Il est violent; la cour l'a gravement offensé; peut-être que dans un moment de chagrin il aura pu s'oublier.

OCTAVIO. Il était de sang-froid quand il m'a fait cet aveu; et, comme il prenait ma surprise pour de la crainte, il m'a montré en secret des lettres de Suédois et de Saxons qui lui faisaient espérer un secours certain.

MAX. Cela ne peut être; non, cela ne peut être, cela ne peut être. Voyez-vous, cela ne peut être. Vous lui auriez témoigné votre horreur, il se serait laissé persuader, ou vous, vous ne seriez plus en vie.

OCTAVIO. Je lui ai bien manifesté ma pensée; j'ai employé des instances sérieuses pour le détourner de son projet, mais je lui ai caché mon horreur et le fond de mes sentiments.

MAX. Vous auriez eu cette fausseté? Cela n'est pas dans votre nature, mon père. Je ne vous croyais pas quand vous me parliez mal de lui, je vous crois encore moins quand vous vous calomniez.

OCTAVIO. Je n'ai pas cherché à pénétrer son secret.

MAX. Sa confiance méritait votre sincérité.

OCTAVIO. Il n'était pas digne de ma franchise.

MAX. Et la trahison était encore moins digne de vous.

OCTAVIO. Mon cher fils, il n'est pas toujours possible dans la vie de conserver notre pureté d'enfant, comme une voix intérieure nous l'ordonne. Dans la nécessité continuelle de se défendre contre la ruse, le cœur le plus droit perd sa sincé-

rité. Il y a une malédiction attachée à tout ce qui est mal, d'où il résulte que le mal se multiplie et engendre le mal. Je n'agis point sans calcul, je fais mon devoir. L'empereur m'a tracé une ligne de conduite. Sans doute il vaudrait mieux suivre toujours la voie de son cœur, mais il faudrait pour cela renoncer plus d'une fois à un but honorable. Il s'agit, mon fils, de bien servir l'empereur; que m'importe alors la voix de mon cœur!

MAX. Je ne puis aujourd'hui ni saisir ni comprendre vos paroles. Le prince vous a révélé franchement le secret de son cœur dans un mauvais dessein, et vous, dans un bon dessein, vous l'avez trompé. Cessez, je vous en prie; vous ne pouvez m'enlever un ami, ne me faites pas perdre un père.

OCTAVIO, *réprimant son émotion.* Tu ne sais pas encore tout, mon fils; j'ai encore quelque chose à te révéler. (*Après un moment de silence.*) Le duc de Friedland a fait ses préparatifs, il se fie à son étoile, il croit nous surprendre à l'improviste et tenir déjà la couronne d'une main assurée. Il se trompe. Nous avons agi de notre côté, et il arrive à son mystérieux et funeste destin.

MAX. Ne hâtez rien, mon père, je vous en conjure par tout ce qui vous est cher. Point de précipitation!

OCTAVIO. Il s'avance silencieusement dans sa voie perverse; la vengeance le suit avec les mêmes précautions. Déjà, sans qu'il la voie, elle se tient derrière lui, cachée dans l'obscurité; encore un pas, et elle va l'atteindre. Tu as vu près de moi Questenberg; tu ne connais encore que sa mission ostensible; il en a apporté une secrète qui n'est que pour moi.

MAX. Puis-je la connaître?

OCTAVIO. Max, d'un mot je vais mettre entre tes mains le salut de l'empire et la vie de ton père. Wallenstein est cher à ton cœur, un lien puissant d'amour, de vénération, t'attache à lui dès ta première jeunesse... Tu nourris le désir..... oh! laisse-moi aller au-devant de ton aveu tardif..... tu nourris l'espérance de lui appartenir encore de beaucoup plus près.

MAX. Mon père!

OCTAVIO. Je me fie à ton cœur, mais puis-je être sûr de ta fermeté? Pourras-tu paraître devant cet homme avec un front tranquille, quand je t'aurai révélé tout son destin?

MAX. Vous m'avez déjà révélé son crime. (*Octavio prend des*

papiers dans une cassette et les lui présente.) Quoi ! comment! une lettre de l'empereur?

OCTAVIO. Lis.

MAX, *après y avoir jeté un regard*. Le prince jugé et proscrit?

OCTAVIO. Cela est ainsi.

MAX. Oh ! que les choses sont avancées ! O déplorable erreur !

OCTAVIO. Lis encore. Remets-toi.

MAX, *après avoir lu, regarde son père avec surprise*. Quoi ! vous êtes... vous?

OCTAVIO. Pour un moment seulement, et jusqu'à ce que le roi de Hongrie puisse paraître à l'armée, le commandement m'est confié.

MAX. Et croyez-vous pouvoir le lui arracher? Non, n'ayez pas cette pensée. Mon père, mon père, on vous a donné une malheureuse fonction. Prétendez-vous faire valoir cet ordre, désarmer ce général puissant au milieu de ses troupes, de ses milliers de braves? Vous êtes perdu, et nous sommes tous perdus avec vous.

OCTAVIO. Je sais à quoi je m'expose. Je suis dans la main du Tout-Puissant; il couvrira de son bouclier la pieuse maison impériale et anéantira l'œuvre des ténèbres. L'empereur a encore de fidèles serviteurs. Il y a encore dans le camp assez de braves qui combattront avec fermeté pour la bonne cause. Les sujets fidèles sont avertis, les autres sont surveillés; jattends seulement le premier pas, et à l'instant.....

MAX. Voulez-vous donc agir à la hâte sur un soupçon?

OCTAVIO. Loin de l'empereur toute mesure tyrannique ! C'est le fait qu'il veut punir et non pas la volonté. Le prince tient encore sa destinée dans ses mains; qu'il n'accomplisse pas son crime, on lui retirera sans bruit son commandement, il cédera la place au fils de son empereur, et un exil honorable dans ses domaines sera pour lui un bienfait plutôt qu'un châtiment. Mais à la première démarche apparente...

MAX. De quelle démarche parlez-vous? Il n'en fera aucune qui soit criminelle; mais vous pourriez, et déjà vous l'avez fait, donner une funeste interprétation aux plus innocentes.

OCTAVIO. Quelque coupable que fût le projet du prince, les démarches qu'il a faites publiquement jusqu'à ce jour peuvent encore être innocemment expliquées; aussi ne ferai-je usage de



cet écrit que lorsqu'une action décisive prouvera sa trahison et le condamnera.

MAX. Et qui en sera juge?

OCTAVIO. Toi-même.

MAX. Oh! alors vous n'emploierez jamais cet ordre. Donnez-moi votre parole de ne pas agir avant de m'avoir moi-même convaincu.

OCTAVIO. Est-il possible? Après tout ce que tu sais, peux-tu croire encore à son innocence?

MAX, *vivement*. Votre jugement peut se tromper, et non pas mon cœur. (*Avec un ton plus modéré.*) Le génie n'est pas facile à comprendre comme les esprits ordinaires. Il cherche sa destinée dans les astres, et, comme eux, il s'avance dans des routes mystérieuses, éternelles, inconcevables. Croyez-moi, on lui fait tort. Tout s'expliquera, et nous le verrons sortir pur et brillant de ces noirs soupçons.

OCTAVIO. J'attendrai.

SCÈNE II.

Les précédents, UN DOMESTIQUE; *un instant après*, UN COURRIER.

OCTAVIO. Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Un courrier attend à la porte.

OCTAVIO. De si bonne heure! Qui est-il? d'où vient-il?

LE DOMESTIQUE. Il n'a pas voulu me le dire.

OCTAVIO. Faites-le entrer. N'en parlez pas. (*Le domestique sort. Un cornette entre.*) C'est vous, cornette? Vous venez de la part du comte de Galas? Donnez-moi la lettre.

LE CORNETTE. Je n'ai qu'une commission verbale. Le général a craint...

OCTAVIO. Qu'est-ce?

LE CORNETTE. Il vous fait dire... Puis-je parler ici librement?

OCTAVIO. Mon fils sait tout.

LE CORNETTE. Nous le tenons!

OCTAVIO. Qui donc?

LE CORNETTE. L'entremetteur Sesina.

OCTAVIO, *vivement*. Vous l'avez?

LE CORNETTE. Le capitaine Mohrbrand l'a saisi avant-hier dans une forêt de la Bohême, comme il était en route pour porter à Ratisbonne des dépêches aux Suédois.

OCTAVIO. Et les dépêches?...

LE CORNETTE. Le général les a sur-le-champ envoyées à Vienne avec le prisonnier.

OCTAVIO. Enfin, enfin! Voilà une grande nouvelle. Cet homme est pour nous une capture précieuse qui peut amener des événements importants. A-t-on trouvé beaucoup de choses sur lui?

LE CORNETTE. Six paquets scellés des armes de Terzky.

OCTAVIO. Rien de la main du prince?

LE CORNETTE. Non pas, que je sache.

OCTAVIO. Et Sesina?

LE CORNETTE. Il a paru très-effrayé lorsqu'on lui a dit qu'il irait à Vienne. Mais le comte Altringer a cherché à lui faire concevoir de bonnes espérances s'il voulait tout révéler.

OCTAVIO. Altringer est-il auprès de votre général? On m'avait dit qu'il était malade à Lintz.

LE CORNETTE. Depuis trois jours il est à Frauenberg, chez le général. Ils ont déjà rassemblé soixante drapeaux, des troupes choisies, et vous font savoir qu'ils n'attendent plus que vos ordres.

OCTAVIO. En peu de jours il peut arriver bien des choses. Quand devez-vous partir?

LE CORNETTE. J'attends vos ordres.

OCTAVIO. Restez jusqu'à ce soir.

LE CORNETTE. Bien. (*Il veut sortir.*)

OCTAVIO. Personne ne vous a-t-il vu?

LE CORNETTE. Personne. Les capucins m'ont, comme d'habitude, introduit par la petite porte du cloître.

OCTAVIO. Allez, reposez-vous et tenez-vous caché. Je pense pouvoir vous expédier ce soir même. Les affaires touchent à leur dénoûment; le jour qui se lève est un jour fatal. Avant qu'il soit fini, une destinée doit être résolue.

Le cornette sort.

SCÈNE III.

LES DEUX PICCOLOMINI.

OCTAVIO. Eh bien ! mon fils, la question sera bientôt éclaircie, car, je le sais, tout se tramait au moyen de Sesina.

MAX, *qui, pendant tout ce temps, a été en proie à une violente lutte intérieure, dit d'une voix décidée.* Je veux savoir ce qui en est par la voie la plus prompte. Adieu.

OCTAVIO. Où vas-tu? Arrête.

MAX. Je vais trouver le prince.

OCTAVIO, *effrayé.* Quoi !

MAX, *revenant.* Si vous avez cru que j'accepterais un rôle dans votre jeu, vous vous êtes mépris sur moi. Ma route doit être droite. Je ne puis être vrai dans mes paroles et faux dans mon cœur. Je ne puis voir un homme se fier à moi comme à son ami, et abuser ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls, et que ma bouche ne le trompe pas. Tel il me suppose et tel je dois être. Je vais trouver le duc. Aujourd'hui même je le sommerai de se purger aux yeux du monde des calomnies portées contre lui, et de rompre par une franche démarche vos trames artificieuses.

OCTAVIO. Quoi! tu voudrais...

MAX. Sans aucun doute, je le veux ainsi.

OCTAVIO. Oui, je me suis mépris sur toi. Je te regardais comme un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante étendue vers lui pour le retirer de l'abîme, et je ne vois qu'un homme aveugle dont deux beaux yeux troublent la raison, que la passion égare et que la lumière du jour ne peut éclairer. Va donc, interroge-le; sois assez irréfléchi pour lui livrer le secret de ton père et de ton empereur; contrains-moi à éclater ouvertement avant le temps. Et maintenant, après que par un miracle du ciel mon secret a été gardé jusqu'à ce jour, après que les yeux clairvoyants du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir, par une démarche imprudente et folle, l'œuvre pénible de la politique.

MAX. Oh! cette politique, combien je la maudis! C'est par

votre politique que vous le pousserez à une action décisive. Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh! tout ceci finira mal, et, quelle que soit la décision du sort, je pressens un dénoûment prochain et déplorable. Car, si ce cœur royal succombe, il entraînera un monde dans sa chute. Tel qu'un vaisseau embrasé tout à coup au milieu de la pleine mer éclate et lance entre le ciel et les vagues les hommes dont il était chargé, tel il nous entraînera dans sa ruine, nous tous qui sommes attachés à sa fortune. Agissez comme vous voudrez, mais laissez-moi me conduire aussi à ma manière. Il faut que tout soit net entre lui et moi, et, avant la fin du jour, il faut que je sache si j'ai perdu un père ou un ami.

Il sort, la toile tombe.

FIN DES PICCOLOMINI.

TROISIÈME PARTIE.

LA MORT DE WALLENSTEIN.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN.
OCTAVIO PICCOLOMINI.
MAX PICCOLOMINI.
TERZKY.
ILLO.
ISOLANI.
BUTTLER.
LE CAPITAINE NEUMANN.
UN ADJUDANT.
LE COLONEL WRANGEL, envoyé suédois.
GORDON, commandant d'Egra.
LE MAJOR GÉRALDIN.
DEVEREUX, } capitaines dans l'armée de Wallenstein.
MACDONALD, } capitaines dans l'armée de Wallenstein.
UN CAPITAINE SUÉDOIS.
LE BOURGMESTRE D'ÉGRA.
SENI.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND.
LA COMTESSE TERZKY.
THÉCLA.
MADEMOISELLE DE NEUBRUNN, dame } de la princesse.
ROSENBERG, écuyer } de la princesse.
UNE DÉPUTATION DES CUIRASSIERS.
DRAGONS.
DOMESTIQUES, PAGES, PEUPLE.

La scène est à Pilsen pendant les deux premiers actes, à Egra pendant les deux derniers.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement disposé pour des opérations astrologiques ; il est garni de sphères, de cartes, de cadrans et autres instruments d'astronomie. Un rideau tiré laisse voir une salle ronde dans laquelle les figures des sept planètes sont renfermées dans des niches éclairées obscurément. Seni observe les étoiles. Wallenstein est devant une grande table noire sur laquelle est dessiné l'aspect des étoiles.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, SENI.

WALLENSTEIN. C'est bien, Seni, descendez. Le jour se lève,

et cette heure est sous l'influence de Mars. Le moment n'est plus convenable pour opérer. Venez, nous en savons assez.

SENI. Que votre altesse me permette seulement d'observer encore Vénus. La voilà qui se lève et qui brille à l'Orient comme un soleil.

WALLENSTEIN. Oui, elle est maintenant proche de la terre et agit de toute sa force. (*Regardant les figures tracées sur la table.*) Heureux aspect! Ainsi se dessine le grand triangle auquel est attachée une puissance mystérieuse. Ces deux astres bienfaisants, Jupiter et Vénus, renferment entre eux le perfide Mars, et forcent cet artisan de malheur à me servir. Il a été longtemps en hostilité contre moi, et, tantôt dans une position directe et oblique, tantôt par l'aspect quadrate ou par le double reflet, il lançait ses rayons de feu sur mes astres, et détruisait leur influence favorable. Maintenant ils ont vaincu mon ancien ennemi, et ils le tiennent prisonnier dans le ciel.

SENI. Et ces deux grands astres n'ont à redouter aucun maléfice. Saturne, incapable de nuire, touche à son déclin.

WALLENSTEIN. Le règne de Saturne est passé. C'est lui qui préside à la connaissance des choses cachées dans le sein de la terre ou dans les profondeurs de l'âme. Il règne sur tout ce qui craint la lumière. Ce n'est plus le temps de réfléchir et de méditer, car le brillant Jupiter domine et attire par sa puissance dans l'empire de la lumière les œuvres préparées dans l'obscurité. Maintenant, il faut agir à la hâte avant que ces signes de bonheur cessent de luire sur ma tête; car il s'opère à la voûte du ciel des changements perpétuels. (*On frappe à la porte.*) On frappe; voyez qui c'est.

TERZKY, *au dehors*. Ouvrez.

WALLENSTEIN. C'est Terzky. Qu'y a-t-il donc de si pressant? Nous sommes occupés.

TERZKY. Mettez toutes les affaires de côté, je vous en prie; ceci ne souffre aucun retard.

WALLENSTEIN. Ouvre, Seni. (*Pendant que celui-ci ouvre, Wallenstein tire le rideau sur les images.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

TERZKY *entre*. Le savez-vous déjà? Il a été pris, il a été livré par Galas à l'empereur.

WALLENSTEIN, *à Terzky*. Qui a été pris? qui a été livré?

TERZKY. Celui qui sait notre secret, qui a été chargé de toutes nos négociations avec les Saxons et les Suédois.

WALLENSTEIN, *se reculant*. Ce n'est pas Sesina? Dis-moi que ce n'est pas lui, je t'en prie.

TERZKY. Comme il allait trouver les Suédois à Ratisbonne, des hommes apostés par Galas, et qui l'épiaient depuis longtemps, l'ont arrêté. Il avait avec lui mes dépêches pour Kursky, Mathéas de Thourn, Oxenstiern, Ibarnsein; tout est entre leurs mains; ils ont maintenant un aperçu de tout ce qui a été fait.

SCÈNE III.

Les précédents, ILLO.

ILLO, *à Terzky*. Le sait-il?

TERZKY. Il le sait.

ILLO, *à Wallenstein*. Pensez-vous maintenant encore à faire votre paix avec l'empereur, à regagner sa confiance? Voudriez-vous maintenant renoncer à vos projets? On sait quel a été votre dessein. Il faut marcher en avant, car vous ne pouvez plus reculer.

TERZKY. Ils ont entre les mains des documents irrécusables.

WALLENSTEIN. Rien de ma main. Je t'accuserai d'imposture.

ILLO. Vainement! Croyez-vous que, lorsque votre beau-frère a négocié en votre nom, on ne mettra pas ces négociations sur votre compte? Les Suédois ont accepté sa parole comme venant de vous; vos ennemis de Vienne n'en feront-ils pas autant?

TERZKY. Vous n'avez pas donné d'écrit; mais songez jusqu'où vous êtes allé dans vos entretiens avec Sesina. Se taira-t-il? et

s'il faut se sauver en révélant votre secret, ne le révélera-t-il pas?

ILLO. Vous le voyez bien vous-même. Et puisqu'ils savent maintenant jusqu'où vous êtes allé, parlez, qu'attendez-vous? Vous ne pouvez conserver plus longtemps le commandement, et vous êtes perdu sans ressource si vous le déposez.

WALLENSTEIN. L'armée est ma sécurité, l'armée ne m'abandonnera pas. Qu'importe ce qu'ils ont appris? La force est de mon côté, il faut qu'ils en passent par là. Et si je leur donne une garantie de ma fidélité, il faudra qu'ils s'en contentent.

ILLO. L'armée est à vous; oui, elle est à vous maintenant. Mais craignez l'action lente et sourde du temps. La faveur des troupes vous protége encore aujourd'hui, demain, contre un acte de violence; mais, si vous leur accordez un délai, ils mineront à votre insu cette faveur sur laquelle vous vous appuyez; il vous enlèveront chaque soldat l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin arrive le tremblement de terre qui renversera l'édifice fragile et trompeur.

WALLENSTEIN. C'est un malheureux événement!

ILLO. Oh! je le nommerais heureux, s'il pouvait vous décider à agir promptement... Le colonel suédois...

WALLENSTEIN. Est-il arrivé? Savez-vous quelle est sa mission?

ILLO. Il ne veut la confier qu'à vous seul.

WALLENSTEIN. Malheureux, malheureux événements! Oui, Sesina en sait trop, et il ne se taira pas.

TERZKY. C'est un rebelle de la Bohême, un déserteur déjà condamné à mort; s'il peut se sauver à vos dépens, il n'y mettra pas tant de façons; et si on le soumet à la torture, aura-t-il assez de force pour la supporter?

WALLENSTEIN, *absorbé dans ses réflexions.* Non, je ne puis leur rendre la confiance, et, quoi que je fasse, je passerai toujours pour un traître à leurs yeux. Quand même je resterais honorablement dans mon devoir, cela ne me servirait à rien.

ILLO. Cela vous perdrait, car on attribuerait cette conduite à votre impuissance et non pas à votre fidélité.

WALLENSTEIN, *vivement agité et marchant à grands pas.* Quoi! faut-il donc sérieusement accomplir ce qui avait servi

de jouet à mes pensées? Oh! maudit soit celui qui joue avec le diable!

ILLO. Si c'était un jeu pour vous, croyez-moi, vous devez l'expier par des pensées sérieuses.

WALLENSTEIN. Mais faut-il exécuter les choses aujourd'hui? Quand le pouvoir m'appartient, faut-il en venir là?

ILLO. Oui, s'il est possible, avant qu'ils soient revenus, à Vienne, du coup qui les a frappés, avant qu'ils puissent vous prévenir.

WALLENSTEIN, *regardant les signatures*. J'ai la promesse des généraux par écrit. Le nom de Max n'est pas là; pourquoi?

TERZKY. Il était... Il a cru...

ILLO. Pure singularité! Cela n'est pas nécessaire entre vous et lui.

WALLENSTEIN. Cela n'est pas nécessaire? Il a raison... Les régiments ne veulent pas aller en Flandre; ils m'ont adressé une requête, et se refusent positivement à obéir. Le premier pas vers la révolte est fait.

ILLO. Croyez-moi, il vous sera plus aisé de les conduire à l'ennemi que sous les ordres de l'Espagnol.

WALLENSTEIN. Je veux pourtant savoir ce que le Suédois vient me dire.

ILLO, *avec empressement*. Appelez-le, Terzky; il est près d'ici.

WALLENSTEIN. Attendez encore un peu. J'ai été surpris... Tout cela est arrivé si vite... Je ne suis pas habitué à me laisser maîtriser et conduire aveuglément par le hasard.

ILLO. Écoutez-le d'abord, puis réfléchissez ensuite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN.

WALLENSTEIN, *se parlant à lui-même*. Serait-il possible? Ne pourrais-je plus faire ce que je veux, revenir en arrière, si tel est mon plaisir? Faut-il que j'accomplisse un fait parce que j'y ai pensé, parce que je n'ai pas éloigné la tentation, parce que je me suis ménagé les moyens d'exécuter un projet encore incertain, parce que j'ai voulu tenir le chemin ouvert devant moi? Dieu du ciel! ce n'était pas une pensée sérieuse, ce ne fut jamais un plan résolu; il était seulement né dans

mon esprit. La liberté et le pouvoir avaient de l'attrait pour moi, était-ce donc un crime de me récréer par l'image d'une espérance royale? Ma volonté n'était-elle pas libre dans ma poitrine, et ne voyais-je pas près de moi la bonne route toujours ouverte pour le retour? Où donc me vois-je tout à coup conduit? Toute route est fermée derrière moi, et mes propres œuvres ont élevé un mur dont l'enceinte m'interdit toute retraite. (*Il demeure profondément pensif.*) Je parais coupable, et, quelque effort que je fasse, je ne puis écarter le crime de moi; car ma vie se montre sous un double aspect qui m'accuse, et le soupçon qui s'attache à moi empoisonnerait des actions innocentes provenant d'une source pure. Si j'étais ce que je parais être, un traître, j'aurais conservé des apparences meilleures, je me serais entouré d'un voile épais, et je n'aurais jamais fait entendre une parole de mécontentement. Mais j'étais sûr de mon innocence, de la droiture de ma volonté, et je donnais un libre cours à mes caprices, à mes passions. La parole était hardie parce que l'action ne l'était pas. Maintenant, ils feront de tout ce qui est arrivé sans dessein un plan combiné. Ce que la colère, ce qu'une disposition violente me faisait dire dans l'abondance de mon cœur sera pour eux une trame habile; il en résultera une accusation terrible devant laquelle il faudra que je reste muet. C'est ainsi que je me suis moi-même, pour ma perte, enveloppé dans mes propres filets, et un acte énergique peut seul m'en retirer! (*Il s'arrête de nouveau.*) Et comment pourrais-je faire autrement? La libre impulsion du courage m'a porté à des actions hardies; la nécessité les commande, ma conservation les exige. L'aspect de la nécessité est sévère; ce n'est pas sans effroi que la main de l'homme plonge dans l'urne mystérieuse du destin. Renfermées dans mon âme, mes actions m'appartenaient encore; une fois échappées de l'asile certain du cœur, de la retraite où elles sont nées; une fois lancées dans le torrent de la vie, elles appartiennent à ces divinités méchantes qu'aucun art humain n'attendrit. (*Il marche à grands pas à travers la chambre, puis tout à coup s'arrête.*) Et quel est ton projet? Le connais-tu toi-même? Tu veux ébranler un pouvoir paisible, affermi sur le trône, dont l'habitude, l'ancienneté de possession, ont consacré les droits, et qui a jeté mille tendres racines dans la pieuse et candide croyance des peuples. Ce ne

peut plus être là le combat de la force contre la force; celui-là, je ne le crains pas. J'attaquerai tout adversaire que je puis regarder en face, et dont le courage enflamme mon courage; mais ce que je redoute, c'est l'invisible ennemi qui combat contre moi dans le cœur des hommes; c'est celui-là qui est terrible et qui me rend timide. Ce qui se montre avec force, avec vivacité, n'est pas dangereux; ce qui l'est réellement, c'est le train ordinaire et éternel des choses, ce qui a toujours été, ce qui sera toujours, ce qui subsistera demain parce qu'il subsiste aujourd'hui : car l'homme est façonné par la coutume, la coutume est sa nourrice. Malheur à celui qui vient le troubler dans son affection pour les anciennes choses, précieux héritage de ses aïeux! Le temps exercé une sorte de consécration; ce qui était respectable pour les vieillards prend un caractère divin aux yeux des enfants. Si tu as la possession, tu as le droit; le respect du vulgaire te servira de sauvegarde. (*Au page qui entre.*) Le colonel suédois est-il là? Qu'il vienne. (*Le page sort. Wallenstein fixe un regard pensif sur la porte.*) Elle n'est pas encore profanée... pas encore... Le crime n'a pas franchi ce seuil. Qu'elle est étroite la limite qui sépare les deux lignes d'une vie!

SCÈNE V.

WALLENSTEIN *et* WRANGEL.

WALLENSTEIN, *après avoir fixé sur lui un regard pénétrant.* Vous vous appelez Wrangel?

WRANGEL. Gustave Wrangel, colonel du régiment de Sudermanie.

WALLENSTEIN. C'est un Wrangel qui, par sa courageuse défense, me fit beaucoup de mal devant Stralsund, et fut cause que la ville ne se rendit pas.

WRANGEL. C'est la puissance des éléments qui luttait contre vous, monsieur le duc, et non pas ma valeur. La ville fut sauvée par la violente tempête du Belt; la mer et la terre ne pouvaient obéir à un seul homme.

WALLENSTEIN. Vous enlevâtes de ma tête le chapeau d'amiral.

WRANGEL. Je viens y placer une couronne.

WALLENSTEIN *lui fait signe de prendre place, et s'assied.* Vos lettres de créances? venez-vous avec de pleins pouvoirs?

WRANGEL. Il y a encore quelques doutes à éclaircir.

WALLENSTEIN, *après avoir lu la lettre.* Cette lettre est en règle. Seigneur Wrangel, le maître que vous servez est un homme sage. Le chancelier écrit qu'il veut accomplir les projets de votre défunt roi, et m'aider à prendre la couronne de Bohême.

WRANGEL. Il dit ce qui est vrai. Le roi, de glorieuse mémoire, a toujours eu une grande opinion de l'esprit distingué et des talents militaires de Votre Excellence. Il aimait à dire que celui qui sait très-bien commander doit être dominateur et roi.

WALLENSTEIN. Il lui appartenait de parler ainsi. (*Il lui prend la main avec confiance.*) Franchement, colonel Wrangel, j'ai toujours été au fond du cœur bon Suédois; vous l'avez bien éprouvé en Silésie et devant Nuremberg. Souvent je vous ai tenu en mon pouvoir, et toujours je vous ai laissé une porte de derrière pour vous échapper. Voilà ce qu'ils ne peuvent me pardonner à Vienne, voilà ce qui me pousse maintenant à cette démarche; et, puisque nos intérêts sont les mêmes, ayons l'un pour l'autre une entière confiance.

WRANGEL. La confiance viendra; il faut d'abord que chacun prenne ses garanties.

WALLENSTEIN. Le chancelier, à ce qu'il me semble, ne se fie pas encore complétement à moi. Oui, je l'avoue, ma position ne me montre pas à mon avantage. Son Excellence pense que si j'ai pu tromper l'empereur mon maître, je puis bien tromper aussi l'ennemi, et cette trahison serait plus pardonnable que la première. N'est-ce pas là votre opinion, seigneur Wrangel?

WRANGEL. Je suis ici pour remplir une mission, et non pas pour exprimer une opinion.

WALLENSTEIN. L'empereur m'a poussé à la dernière extrémité; je ne puis plus le servir honorablement. C'est pour ma sûreté, pour ma juste défense que je fais ce pas difficile, réprouvé par ma conscience.

WRANGEL. Je le crois. Personne ne va si loin sans y être forcé. (*Après un moment de silence.*) Il ne nous convient pas

d'interpréter, de juger ce qui soulève Votre Excellence contre votre empereur et maître. Le Suédois combat pour sa bonne cause avec sa bonne épée et sa conscience. Une circonstance favorable se présente; à la guerre on tire parti de chaque avantage, nous saisissons indistinctement celui qui s'offre à nous, et si tout s'arrange bien...

WALLENSTEIN. De quoi doute-t-on encore? De ma volonté, de mes forces? J'ai promis au chancelier que s'il me confiait seize mille hommes, en les réunissant à dix-huit mille hommes de l'armée de l'empereur, je pourrais...

WRANGEL. Votre Excellence est connue pour un guerrier de premier ordre, pour un second Attila, pour un Pyrrhus. On raconte encore avec admiration comment, il y a quelques années, contre l'attente de tout le monde, vous avez su tirer une armée pour ainsi dire du néant. Cependant...

WALLENSTEIN. Cependant?...

WRANGEL. Son Excellence pense qu'il est plus facile de fonder sans aucuns moyens une armée de soixante mille hommes, que d'en entraîner la soixantième partie...

WALLENSTEIN. Eh bien! parlez librement.

WRANGEL. A commettre un parjure.

WALLENSTEIN. Est-ce là sa pensée? Il juge comme un Suédois et comme un protestant. Vous autres luthériens vous combattez pour votre bible, pour votre propre cause; vous suivez de cœur vos étendards, et celui qui les déserterait pour passer à l'ennemi briserait le lien qui l'attache à un double devoir; chez nous, il n'est pas question de tout cela.

WRANGEL. Dieu tout-puissant! n'a-t-on dans ce pays ni patrie, ni famille, ni Église?

WALLENSTEIN. Je veux vous dire ce qu'il en est. Oui, l'Autrichien a une patrie, et il l'aime, et il a des motifs pour l'aimer. Mais cette armée qui se nomme l'armée impériale, qui stationne en Bohême, n'en a aucune; c'est le rebut des nations étrangères, l'écume des peuples, qui ne possède rien que sa part à la lumière du soleil: et cette terre de Bohême, pour laquelle nous combattons, elle n'a aucune affection pour son maître; c'est le sort des armes, et non pas son propre choix, qui le lui a donné. Elle supporte en murmurant la tyrannie d'une autre croyance; la force l'a subjuguée, mais ne l'a pas soumise. Le souvenir des cruautés commises dans ce

pays est encore vivant et entretient dans les esprits un sentiment de vengeance. Le fils peut-il oublier que son père a été livré aux chiens pour être conduit à la messe? Un peuple qui a éprouvé de pareilles souffrances est terrible, soit qu'il supporte ses mauvais traitements, soit qu'il veuille s'en venger.

WRANGEL. Mais la noblesse et les officiers? Une telle désertion, une telle félonie, prince, est sans exemple dans l'histoire du monde.

WALLENSTEIN. Ils sont à moi sans réserve. Si vous ne voulez m'en croire, vous en croirez du moins vos propres yeux. (*Il lui donne la formule du serment. Wrangel la lit, et, après l'avoir lue, la remet en silence sur la table.*) Eh bien! comprenez-vous maintenant?

WRANGEL. Le comprenne qui pourra. Prince, je laisse tomber le masque; oui, j'ai plein pouvoir pour tout conclure. Le rhingrave n'est qu'à quatre journées de marche d'ici, avec quinze mille hommes, et n'attend qu'un ordre pour se joindre à votre armée. Cet ordre, je puis le donner dès que nous serons d'accord.

WALLENSTEIN. Que demande le chancelier?

WRANGEL, *d'un ton plus sérieux.* Il s'agit de douze régiments suédois. J'en réponds sur ma tête. Tout ceci pourrait bien n'être à la fin qu'un jeu trompeur...

WALLENSTEIN. Seigneur suédois!...

WRANGEL *continue tranquillement.* Il faut donc que le duc de Friedland rompe formellement et sans aucune possibilité de retour avec l'empereur; autrement, on ne lui confiera pas un seul soldat suédois.

WALLENSTEIN. Mais que demande-t-on? Soyez bref et net.

WRANGEL. Que l'on désarme les régiments espagnols dévoués à l'empereur, que l'on s'empare de Prague, que cette ville, ainsi que la forteresse d'Egra, soit remise aux Suédois.

WALLENSTEIN. C'est beaucoup demander. Prague! passe pour Egra, mais Prague! cela ne se peut. Je vous donnerai toutes les garanties que vous pouvez raisonnablement demander; mais Prague!... la Bohême! je puis moi-même la défendre.

WRANGEL. On n'en doute pas. Aussi ne songeons-nous pas seulement à la défendre; nous ne voulons pas avoir employé en vain des hommes et de l'argent.

WALLENSTEIN. C'est juste.

WRANGEL. Et tant que nous ne serons pas indemnisés, Prague restera en gage.

WALLENSTEIN. Vous fiez-vous si peu à nous?

WRANGEL *se lève*. Les Suédois doivent être en garde contre les Allemands. On nous a appelés de l'autre côté de la mer Baltique; nous avons sauvé l'empire de sa ruine, nous avons scellé de notre sang la liberté des consciences, le saint enseignement de l'Évangile. Maintenant, on ne songe déjà plus aux bienfaits de notre présence, on n'en sait que le poids. On regarde d'un œil malveillant ces étrangers campés au milieu de l'empire, et on serait tout disposé à nous renvoyer dans nos forêts avec une poignée d'or. Non, ce n'est pas pour le salaire de Judas, pour un peu d'or et d'argent que nous aurons laissé notre roi sur le champ de bataille, et le noble sang de tant de Suédois n'a pas coulé pour de l'or et de l'argent. Nous ne voulons point retourner dans notre patrie avec un stérile laurier; nous voulons être citoyens de cette terre que notre roi a conquise en succombant.

WALLENSTEIN. Aidez-moi à terrasser l'ennemi commun, et la terre que vous désirez ne pourra vous manquer.

WRANGEL. Et quand l'ennemi commun sera abattu, quel sera le lien de la nouvelle alliance? Nous savons, prince, quoique les Suédois ne doivent rien en savoir, que vous êtes en négociation secrète avec les Saxons. Qui nous garantit que nous ne serons pas la victime du traité que l'on juge à propos de nous cacher?

WALLENSTEIN. Le chancelier sait choisir ses hommes; il ne pouvait m'en envoyer un plus tenace. (*Il se lève.*) Cherchez une autre condition, Gustave Wrangel, mais qu'il ne soit plus question de Prague.

WRANGEL. Mon plein pouvoir ne va pas plus loin.

WALLENSTEIN. Vous remettre ma capitale! j'aimerais mieux retourner à l'empereur.

WRANGEL. S'il en est temps encore.

WALLENSTEIN. Je le puis maintenant encore, à chaque instant.

WRANGEL. Peut-être encore il y a peu de jours, mais aujourd'hui non; non, non, depuis que Sesina est pris. (*Wallenstein se tait et paraît frappé.*) Prince, nous croyons que

vous agissez sincèrement, depuis hier nous en sommes sûrs; et puisque cette feuille nous répond de l'armée, rien ne doit plus arrêter notre confiance. Prague ne sera pas pour nous un sujet de désunion. Monseigneur, le chancelier se contentera de la vieille ville; il laisse à Votre Excellence le Hratshin et le petit quartier. Mais, avant tout, Egra doit nous être livré; jusque-là, il ne faut penser à aucune jonction.

WALLENSTEIN. Ainsi, je dois me fier à vous, et vous ne vous fieriez pas à moi! Je réfléchirai à cette proposition.

WRANGEL. N'y réfléchissez pas trop longtemps, je vous prie. Voilà deux ans que cette négociation traîne; si cette fois elle n'amène aucun résultat, le chancelier la déclarera rompue pour toujours.

WALLENSTEIN. Vous me pressez beaucoup : une telle résolution doit être bien pesée.

WRANGEL. Oui, il faut y réfléchir, prince; mais une prompte exécution peut seule la faire réussir.

SCÈNE VI.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO.

ILLO. Est-ce fini?

TERZKY. Êtes-vous d'accord?

ILLO. Ce Suédois est parti d'un air très-content. Oui, vous êtes d'accord.

WALLENSTEIN. Écoutez. Il n'y a encore rien de fait, et, tout bien considéré, j'aime mieux ne pas agir.

TERZKY. Comment? Qu'y a-t-il?

WALLENSTEIN. Vivre par la grâce de ces Suédois, de ces arrogants! Je ne puis le supporter.

ILLO. Allez-vous comme un fugitif mendier leur secours? Vous leur donnez plus que vous ne recevez.

WALLENSTEIN. Qu'est-il arrivé à ce connétable de Bourbon qui se vendit aux ennemis de sa nation, et tourna ses armes contre son propre pays? La malédiction fut sa récompense, et l'horreur des hommes a puni sa conduite coupable et dénaturée.

ILLO. Vous n'êtes pas dans le même cas.

WALLENSTEIN. Croyez-moi, chaque homme respecte la fidé

lité comme la plus étroite parenté, et se croit né pour châtier ceux qui l'outragent. La haine des sectes, la fureur des partis', l'envie enracinée et les rivalités se réconcilient; tous ceux qui cherchent avec rage à se détruire s'apaisent, se réunissent pour poursuivre l'ennemi commun de l'humanité, la bête féroce qui viole l'enceinte paisible où l'homme s'est retiré pour être à l'abri: car la propre sagesse d'un seul individu ne suffit pas pour le protéger; la nature a placé sur son front les yeux pour le protéger; en arrière, c'est la pieuse bonne foi qui lui sert de sauvegarde.

TERZKY. Ne vous jugez pas plus mal que vos ennemis, qui pour agir avec vous vous tendent joyeusement la main. Il n'avait pas tant de scrupules, ce Charles, l'aïeul et l'oncle de cette maison impériale; il reçut Bourbon à bras ouverts, car c'est l'intérêt qui régit le monde.

SCÈNE VII.

Les précédents, LA COMTESSE TERZKY.

WALLENSTEIN. Qui vous a appelée? Il n'y a point ici d'affaires pour les femmes.

LA COMTESSE. Je viens vous offrir mes félicitations. Serais-je entrée trop tôt? J'espère que non.

WALLENSTEIN. Employez votre ascendant, Terzky. Dites-lui de se retirer.

LA COMTESSE. Je voulais voir le roi de Bohême.

WALLENSTEIN. Cela n'est pas décidé.

LA COMTESSE, *aux autres*. Eh bien! où en est-on? Parlez.

TERZKY. Le duc ne veut pas.

LA COMTESSE. Il ne veut pas? Il doit le vouloir.

ILLO. C'est à vous maintenant à faire l'épreuve; pour moi je n'ai plus rien à dire; on me parle de fidélité et de conscience.

LA COMTESSE. Comment! lorsque tout se montrait dans l'éloignement, lorsque le chemin s'étendait encore à l'infini sous vos yeux, vous aviez du courage et de la résolution... et maintenant, quand le rêve devient une réalité, quand l'exécution approche, quand le résultat est certain, vous commencez à trembler!... Êtes-vous donc seulement brave dans vos

vos projets, et faible dans l'action? Eh bien, donnez raison à vos ennemis; c'est là qu'ils vous attendent. Ils sont sûrs d'un projet dont ils peuvent vous convaincre par des lettres et par les armoiries dont elles sont scellées; mais ils ne croient pas à la possibilité de l'exécution de ce projet, car alors ils devraient vous craindre et vous estimer. Est-il possible? Après avoir été si loin, lorsqu'on sait ce qu'il y a de plus coupable, lorsqu'on vous accuse déjà d'avoir commencé l'entreprise, voulez-vous reculer et perdre le fruit de vos combinaisons? Former un projet n'est qu'un crime vulgaire, l'accomplir est une œuvre immortelle; si elle réussit, elle est légitime, car le succès est un jugement de Dieu.

UN VALET DE CHAMBRE *entre*. Le colonel Piccolomini!

LA COMTESSE, *vivement*. Qu'il attende.

WALLENSTEIN. Je ne puis le voir maintenant. Une autre fois.

LE VALET DE CHAMBRE. Il demande à vous voir seulement un instant; il a une affaire pressante.

WALLENSTEIN. Qui sait ce qu'il veut nous dire? Je veux le voir.

LA COMTESSE *sourit*. Cela peut être pressant pour lui; mais vous, vous pouvez attendre.

WALLENSTEIN. Qu'est-ce?

LA COMTESSE. Vous le saurez plus tard; maintenant pensez à expédier Wrangel.

Le domestique sort.

WALLENSTEIN. Si un choix était encore possible, s'il se trouvait une issue moins cruelle, je voudrais encore la prendre et éviter les moyens extrêmes.

LA COMTESSE. Si vous ne demandez rien de plus, cette issue vous est ouverte. Renvoyez Wrangel, oubliez vos anciennes espérances, abdiquez votre vie passée et décidez-vous à en commencer une nouvelle. La vertu a ses héros, comme la gloire et la fortune. Allez à Vienne vous jeter aux pieds de l'empereur, prenez avec vous vos trésors, et déclarez que vous vouliez seulement éprouver la fidélité de ses serviteurs, et vous jouer des Suédois.

ILLO. Il est trop tard pour prendre ce parti. Maintenant on en sait trop. Il porterait sa tête sur l'échafaud.

LA COMTESSE. Je ne crains pas cela. Les preuves manquent pour le juger selon les lois, et l'on évitera l'arbitraire. On

laissera donc le duc se retirer tranquillement. Je vois comment tout cela ira. Le roi de Hongrie apparaît, et il va sans dire que, le duc se retirant on n'aura pas besoin d'explication. Le roi fait prêter serment aux troupes, et tout reste dans l'ordre accoutumé. Un matin le duc est loin, maintenant ses châteaux s'animent: il chasse, il bâtit, il a de beaux haras, il se forme une cour, distribue des clefs de chambellans, donne des repas somptueux; en un mot, il est en petit un grand roi, et comme il a été assez sage pour se résoudre à n'avoir aucune importance réelle, on le laisse briller tant qu'il veut, et le voilà grand prince jusqu'à son dernier jour. Eh bien! quoi? Le prince est aussi un des hommes nouveaux qui doivent à la guerre leur élévation; c'est une de ces récentes créations de la cour, qui fait avec les mêmes frais des princes et des barons.

WALLENSTEIN *se lève, vivement agité.* Dieu de miséricorde! montre-moi un chemin pour sortir de cette angoisse, un chemin que je puisse suivre. Je ne puis pas, comme un héros en parole, comme un jaseur de vertu, m'exalter sur ma volonté et mes pensées. Je ne puis pas dire, comme un fanfaron, au bonheur qui me tourne le dos: Va, je n'ai pas besoin de toi. Si je n'agis plus, je suis anéanti. Ce n'est pas le danger, ce n'est pas le sacrifice qui m'effraye, qui m'éloigne du dernier pas, du pas décisif. Mais plutôt tomber dans le néant, plutôt devenir petit après avoir été si grand, plutôt être confondu par le monde avec tous ces misérables que le même jour élève et renverse, plutôt tout, que de me figurer mon nom prononcé par l'univers, par la postérité, avec horreur, et ce mot de Friedland employé comme expression de toute action maudite.

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il donc là de si contraire à la nature? Je ne puis le voir, dites-le-moi. Oh! ne laissez pas ces fantômes sinistres de la superstition étouffer les lueurs de votre esprit. Vous êtes accusé de haute trahison; à tort ou à raison, il ne s'agit pas de cela maintenant. Vous êtes perdu, si vous n'employez pas promptement le pouvoir que vous possédez. Eh bien! où est donc la paisible créature qui n'use pas de toutes ses forces pour défendre sa vie? Qu'y a-t-il de si audacieux qui ne soit justifié par la nécessité?

WALLENSTEIN. Autrefois Ferdinand a été si bon pour moi! Il m'aimait, il m'estimait; nul n'était plus que moi près de

son cœur. Quel prince a-t-il honoré autant que moi?..... Et finir ainsi!...

LA COMTESSE. Si vous gardez un si fidèle souvenir de chaque légère faveur, ne vous souvenez-vous pas aussi des offenses que vous avez reçues? Faut-il vous rappeler comment vos loyaux services ont été récompensés à Ratisbonne? Pour agrandir l'empereur, vous aviez froissé tous les princes de l'empire, vous aviez attiré sur vous la haine et la malédiction du monde entier, et parce que vous étiez uniquement dévoué à l'empereur, vous n'avez pas un seul ami dans toute l'Allemagne. Au milieu de cette tempête qui s'éleva contre vous à Ratisbonne, vous ne pouviez vous appuyer que sur lui, et il vous a laissé succomber! Il vous a laissé succomber! Il vous a sacrifié à l'orgueilleux Bavarois! Ne dites pas qu'en vous rendant votre dignité il a réparé cette cruelle injure; ce n'est pas sa volonté qui vous a replacé à votre rang, c'est l'impérieuse loi de la nécessité qui vous a rendu ce poste qu'on voudrait vous enlever.

WALLENSTEIN. Il est vrai, ce n'est ni à sa bonne volonté ni à son affection que je dois ce commandement; si j'en abuse, je n'abuse d'aucune confiance.

LA COMTESSE. Confiance! affection!... On avait besoin de vous. La nécessité, ce rude despote qui ne se soucie point de figurants et de vains noms, qui veut des faits et non pas des apparences, qui cherche partout le plus grand, le meilleur pour le placer au gouvernail, dût-elle le prendre parmi la populace, la nécessité vous a mis à votre poste et vous a prescrit votre vocation. Pendant longtemps, aussi longtemps que cela est possible, cette race se défend avec des cœurs d'esclaves, avec ces ressorts artificiels. Mais, quand les circonstances extraordinaires s'approchent, le vain fantôme est impuissant; tout tombe alors dans les puissantes mains de la nature et de ces esprits gigantesques qui n'obéissent qu'à eux-mêmes, qui n'acceptent aucune convention et n'agissent que d'après leur propre impulsion et non point d'après celle qu'on veut leur donner.

WALLENSTEIN. Il est vrai qu'ils m'ont toujours vu tel que je suis; je ne les ai point trompés dans notre marché, je n'ai jamais pris la peine de leur cacher l'audace de mon caractère.

LA COMTESSE. Bien plus, si vous vous êtes toujours montré terrible, si vous êtes constamment resté fidèle à vous-même, ils ont eu tort ceux qui vous redoutaient, et qui pourtant remettaient le pouvoir entre vos mains. Le caractère qui est toujours d'accord avec lui-même ne mérite point de reproches; il n'a de tort que lorsqu'il se contredit. N'êtes-vous pas le même qu'il y a huit ans, lorsque vous parcouriez l'Allemagne avec le fer et le feu, lorsqu'on vous voyait passer comme un fléau à travers toutes les contrées, rire des ordonnances de l'empire, exercer le terrible droit de la force, fouler aux pieds toute domination pour agrandir celle de votre despote? C'était alors qu'il fallait rompre votre orgueilleuse volonté, et vous rappeler à l'ordre. Mais cette conduite était utile à l'empereur, elle lui plaisait, et il sanctionnait en silence ces actes violents par son sceau impérial. Ce qui était juste alors, parce que vous agissiez pour lui, deviendrait-il tout à coup honteux, parce que vous tournerez contre lui?

WALLENSTEIN, *se levant*. Je n'ai jamais envisagé la chose sous ce point de vue. Oui, cela est vrai, tout ce que mon bras a exécuté dans l'empire pour l'empereur était contraire à l'ordre, et ce manteau de prince que je porte, je le dois à des services qui sont des crimes.

LA COMTESSE. Avouez donc qu'entre vous et lui il ne peut plus être question de justice ni de devoir; songez seulement à la force et à l'occasion. Le moment est venu où vous devez arrêter les grands calculs de votre vie; les signes célestes vous sont propices, les planètes vous annoncent le succès et vous disent que le temps est venu. Auriez-vous donc en vain pendant toute votre carrière mesuré le cours des étoiles, tracé des cercles et des cadrans, dessiné sur ce mur des zodiaques et des sphères, placé autour de vous les images muettes et mystérieuses des sept dominateurs du destin? Tout cela ne serait-il qu'un vain jeu? Tous ces apprêts ne vous conduiraient-ils à aucun résultat? Cette science ne serait-elle qu'une stérile occupation qui ne pourrait vous servir à rien, qui ne pourrait exercer sur vous aucune influence dans un moment décisif?

WALLENSTEIN, *pendant ces derniers mots, s'est promené avec agitation; puis il s'arrête tout à coup et interrompt la com-*

tesse. Appelez Wrangel, et que trois courriers soient prêts sur-le-champ.

ILLO. Que Dieu soit loué!

Il sort.

WALLENSTEIN. C'est son mauvais génie et le mien. Il se sert de moi comme instrument de son ambition pour le punir; et, quant à moi, il me semble que le fer de la vengeance qui doit percer mon sein est déjà aiguisé. Celui qui sème les dents du dragon ne peut espérer une heureuse récolte. Chaque mauvaise action porte avec elle un esprit de vengeance, un mauvais espoir. Il ne peut plus se fier à moi, et moi je ne peux plus reculer. Arrive donc ce qui pourra. C'est le destin qui décide tout; c'est notre cœur qui exécute impérieusement ses décisions. (*A Terzky.*) Fais entrer Wrangel dans mon cabinet; je veux moi-même parler aux courriers. Qu'on fasse chercher Octavio. (*A la comtesse, qui a un regard triomphant.*) Ne vous réjouissez pas tant, car les puissances du destin sont jalouses et s'offensent d'une joie prématurée. Déposons la semence entre leurs mains; si elle croît pour notre bonheur ou pour notre perte, c'est ce que la suite nous apprendra.

Il sort. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, OCTAVIO PICCOLOMINI; *bientôt après,* MAX PICCOLOMINI.

WALLENSTEIN. Il m'écrit de Lintz qu'il est malade, et moi j'ai l'avis certain qu'il est caché à Frauenberg chez le comte Galas. Tu les arrêteras tous deux et tu me les enverras ici.

Prends le commandement des régiments espagnols; tu feras toujours des préparatifs, et tu ne seras jamais prêt. Si l'on veut te forcer à agir contre moi, tu diras : Oui, et tu continueras à ne rien faire. Je sais que dans tout ceci il te convient d'avoir un rôle qui ne t'oblige à aucune action; tu voudrais bien sauver autant que possible les apparences. Les résolutions extrêmes ne sont pas ton fait; aussi t'ai-je choisi ce rôle; ton inaction me sera cette fois très-utile. Pendant ce temps le destin se déclarera pour moi, et tu sais ce qu'il y a à faire. (*Max Piccolomini entre.*) Maintenant va, mon vieil ami; pars cette nuit même, prends mes propres chevaux... Je garde ici ton fils. Hâte-toi de revenir. Nous nous reverrons tous, je pense, joyeux et satisfaits.

OCTAVIO, *à son fils*. Nous nous parlerons encore.

Il sort.

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, MAX PICCOLOMINI.

MAX *s'approche de lui*. Mon général.

WALLENSTEIN. Je ne le suis plus, si tu te nommes encore officier de l'empereur.

MAX. Ainsi c'est décidé, vous voulez abandonner l'armée.

WALLENSTEIN. J'ai renoncé au service de l'empereur.

MAX. Et vous voulez abandonner l'armée?

WALLENSTEIN. Au contraire, j'espère me l'attacher par des liens plus étroits et plus durables. (*Il s'assied.*) Oui, Max, je n'ai pas voulu m'ouvrir à toi avant que le moment de l'action fût venu. La jeunesse, dans ses heureux sentiments, a l'instinct rapide du juste, et c'est une joie pour elle d'exercer son propre jugement, lorsqu'il s'agit de donner un honorable exemple. Cependant, lorsque nous avons à prononcer entre deux malheurs certains, où le cœur n'aurait pas l'avantage dans la lutte du devoir, c'est un bonheur que de n'avoir pas à choisir, et la nécessité est en ce cas une faveur du sort... La nécessité est là. Ne regarde pas en arrière, ce serait un soin inutile; regarde en avant. N'examine pas, prépare-toi à agir; la cour a résolu ma perte, je veux la prévenir. Nous allons

nous réunir aux Suédois; ce sont de braves soldats et de bons alliés. (*Il s'arrête, attendant la réponse de Piccolomini.*) Je te surprends. Ne me réponds pas, je veux te donner le temps de te remettre. (*Il se lève et va au fond du théâtre. Max reste longtemps immobile, plongé dans une violente douleur; il fait un mouvement, et Wallenstein revient se poser devant lui.*)

MAX. Mon général, aujourd'hui vous m'affranchissez de la tutelle; car, jusqu'à ce jour, vous m'aviez épargné la peine de me choisir mon chemin et ma direction. Je vous suivais sans réflexion. Je n'avais besoin que de vous regarder, et j'étais sûr d'être dans la bonne voie. Aujourd'hui, pour la première fois, vous me faites rentrer en moi-même, vous me forcez à choisir entre vous et mon cœur.

WALLENSTEIN. Jusqu'à ce jour tu as été doucement bercé par le destin, tu pouvais remplir ton devoir en te jouant, satisfaire chacune de tes nobles impulsions, agir toujours avec un cœur sans partage. Maintenant cela ne peut plus être; des chemins opposés s'ouvrent devant toi; les devoirs combattent contre les devoirs. Il te faut prendre un parti dans la guerre qui s'allume à présent entre ton ami et ton empereur.

MAX. La guerre! est-ce là le nom qu'il faut lui donner? La guerre est terrible comme un fléau de Dieu, mais elle peut être juste et utile. Est-ce une guerre juste que celle que vous vous préparez à faire à l'empereur avec l'armée même de l'empereur? Dieu du ciel! quel changement! Me convient-il de vous tenir un tel langage à vous qui m'êtes toujours apparu comme l'étoile invariable du pôle, comme la règle de ma vie? Oh! comme vous me bouleversez le cœur? faut-il donc que je renonce à attacher à votre nom le sentiment enraciné du respect et la sainte habitude de l'obéissance? Non, ne détournez pas votre visage de moi; il fut toujours pour moi comme la face de Dieu et ne peut perdre tout à coup sa puissance. Mon âme s'affranchit par un effort sanglant, mais mes sens sont encore retenus par leurs anciens liens.

WALLENSTEIN. Max, écoute-moi.

MAX. Oh! n'agis pas ainsi, n'agis pas ainsi. Vois, ta noble et pure physionomie n'est pas encore impressionnée par cette fatale résolution. Ton imagination seule en a été souillée;

l'innocence ne peut abandonner la sublime expression de ton regard. Rejette cette noire pensée, cette pensée ennemie. Un mauvais rêve est venu seulement troubler ton austère vertu; l'humanité est soumise à ces influences passagères, mais un noble sentiment doit les surmonter. Non, tu ne finiras pas ainsi; ce serait décrier parmi les hommes les grandes natures et les facultés puissantes; ce serait donner raison à cette opinion du vulgaire qui ne veut point s'abandonner à ces caractères élevés quand ils ont leur liberté, qui ne se fient à eux que dans leur impuissance.

WALLENSTEIN. Le monde me blâmera sévèrement, je m'y attends. Je me suis déjà dit moi-même tout ce que tu peux te dire. Qui n'éviterait pas les partis extrêmes, quand il peut s'en dispenser? Mais ici il n'y a plus à choisir; il faut employer la violence ou la supporter. Voilà où j'en suis, il ne me reste pas une autre alternative.

MAX. Eh bien! soit. Restez à votre poste par la force, résistez à l'empereur s'il le faut, placez-vous dans un état de rébellion ouverte; je n'approuverai point ce parti, mais je l'excuserai, et tout en le blâmant je m'y associerai. Seulement ne devenez pas traître, le mot est prononcé; ne devevez pas traître, car ceci n'est plus un emportement démesuré, ce n'est plus une faute où le courage s'égare dans sa force. Non, c'est tout autre chose; c'est une action noire, noire comme l'enfer.

WALLENSTEIN, *avec un visage sombre, mais en se modérant.* La jeunesse a la parole prompte, et ne songe pas que ses discours doivent être maniés avec prudence comme le tranchant du glaive. Elle mesure avec son ardente imagination les choses qui ne sont pas de sa juridiction; elle prononce à la hâte les mots de honte et de dignité, de bien et de mal, et applique aux hommes et à leurs œuvres les idées fantastiques attachées à ces mots imposants. Le monde est étroit et l'esprit est vaste. Les pensées habitent facilement l'une près de l'autre, mais les choses se heurtent dans l'espace. Pour que l'une prenne une place, il faut que l'autre se retire. Celui qui ne veut pas être repoussé doit repousser les autres; la lutte domine et le plus fort l'emporte. Oui, celui qui marche sans désirs à travers la vie, qui ne veut atteindre aucun but, peut vivre pur dans un élément pur et habiter au

sein des flammes légères, comme la salamandre. La nature m'a fait d'une étoffe plus rude; les désirs m'attachent à la terre; cette terre appartient au méchant esprit et non pas au bon. Les biens que les dieux nous envoient d'en haut ne sont que des biens communs à tous les hommes; leur lumière nous réjouit, mais ne nous enrichit pas, et dans leur domaine on n'acquiert aucune possession. Pour amasser l'or et les pierreries, il faut avoir recours aux divinités fausses et perverses qui habitent l'empire souterrain. On ne peut se les rendre favorables que par des sacrifices, et nul mortel ne quitte leur service avec une âme pure.

MAX, *avec expression*. Oh! redoute ces fausses divinités, infidèles à leurs paroles. Ce sont des esprits de mensonge, qui, par leurs artifices, t'entraînent dans l'abîme. Ne te fie pas à elles, je te dis. Oh! rentre dans la ligne de ton devoir. Tu le peux encore : envoie-moi à Vienne. Oui, laisse-moi, laisse-moi faire ta paix avec l'empereur. Il ne te connaît pas; mais moi je te connais; il apprendra à te voir tel que tu es à mes yeux, et te rendra sa confiance.

WALLENSTEIN. Il est trop tard. Tu ne sais pas ce qui est arrivé.

MAX. Et s'il est trop tard, et si les choses en sont venues à ce point, qu'un crime puisse seul vous préserver de la chute, oh! tombez, tombez dignement comme vous avez vécu. Abandonnez le commandement; quittez le théâtre. Vous pouvez le quitter avec gloire, que ce soit aussi avec innocence. Vous avez tant vécu pour les autres, vivez enfin pour vous-même; je vous accompagnerai, je ne séparerai pas ma destinée de la vôtre.

WALLENSTEIN. Pendant que tu perds tes paroles, mes rapides courriers, chargés de mes ordres, voient fuir derrière eux le chemin de Prague et d'Égra. Mets-toi de mon côté, nous agirons comme nous le devons; nous marcherons avec dignité et d'un pas ferme dans le chemin de la nécessité. En quoi suis-je plus coupable que ce César dont le nom a jusqu'à présent retenti dans le monde avec tant d'éclat? Il conduisit contre Rome les légions que Rome lui avait données pour sa défense. S'il eût quitté le glaive, il était perdu, comme je le serais si je me désarmais. Je sens en moi quelque chose de son génie. Donne-moi sa fortune, je supporterai le reste.

(*Max, qui jusqu'alors a été dans une vive agitation, s'éloigne rapidement. Wallenstein le regarde avec surprise et reste absorbé dans ses pensées.*)

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, TERZKY, *puis* ILLO.

TERZKY. Max Piccolomini vient de vous quitter?

WALLENSTEIN. Où est Wrangel?

TERZKY. Il est parti.

WALLENSTEIN. Si vite!

TERZKY. Comme si la terre l'avait englouti. Il venait à peine de vous quitter; quand je suis allé le chercher, je voulais lui parler, il était déjà parti, et personne n'a pu me dire où il était. Je crois que c'est le diable lui-même qui est venu vous trouver; un homme ne peut disparaître aussi subitement.

ILLO *arrive*. Est-il vrai que vous avez donné une mission au père?

TERZKY. Comment! à Octavio? Y pensez-vous?

WALLENSTEIN. Il va à Fraueuberg conduire les régiments espagnols et italiens.

TERZKY. Dieu veuille que vous n'accomplissiez pas ce projet!

ILLO. Voulez-vous confier vos troupes à ce perfide, le laisser s'éloigner juste au moment décisif?

TERZKY. Ne faites pas une telle chose, pour tout au monde ne la faites pas!

WALLENSTEIN. Vous êtes des hommes singuliers.

ILLO. Oh! pour cette fois seulement écoutez nos avis, ne le laissez point partir!

WALLENSTEIN. Et pourquoi ne me fierais-je pas à lui cette fois, comme je l'ai toujours fait? Qu'est-il arrivé qui doive détruire la bonne opinion que j'avais de lui? Faut-il, selon votre fantaisie, et non pas selon mon expérience, changer de sentiment à son égard? Ne pensez pas que j'aie une légèreté de femme. C'est parce que je me suis confié à lui jusqu'à ce jour, que je veux m'y confier encore.

TERZKY. Mais pourquoi choisir précisément celui-là? Envoyez-en un autre.

WALLENSTEIN. Non, ce sera celui que j'ai choisi. Il convient à cet emploi; voilà pourquoi je le lui ai confié.

ILLO. C'est un Italien, voilà pourquoi il vous convient.

WALLENSTEIN. Je sais bien que vous n'avez jamais aimé ni le père ni le fils. Parce que je les estime, que je les aime, que je les préfère visiblement à vous et à d'autres, comme ils le méritent, ils offusquent votre vue; mais qu'importe à mes intérêts votre jalousie? Vous les haïssez, cela ne leur nuit point à mes yeux. Aimez-vous, haïssez-vous les uns les autres, comme vous voudrez; je laisse chacun libre de ses sentiments et de ses inclinations, mais je sais très-bien ce que vaut pour moi chacun de vous.

ILLO. Il n'ira pas, dussé-je faire briser les roues de sa voiture.

WALLENSTEIN. Modère-toi, Illo.

TERZKY. Tant que Questenberg est resté ici, il a constamment été avec lui, ils ne se quittaient pas.

WALLENSTEIN. Je le savais et je l'avais permis.

TERZKY. Et il a reçu des messagers secrets de Galas, je le sais.

WALLENSTEIN. Cela n'est pas vrai.

ILLO. Oh! que vous êtes aveugle avec vos yeux clairvoyants!

WALLENSTEIN. Vous ne pouvez ébranler ma confiance, car elle est fondée sur la science la plus élevée. S'il me trompe, la connaissance des astres est un mensonge; car sachez que j'ai un gage du destin même qui me répond qu'Octavio est le plus fidèle de mes amis.

ILLO. Et qui vous répond que ce gage ne vous trompe pas?

WALLENSTEIN. Il y a des moments dans la vie de l'homme où il se rapproche de l'esprit qui gouverne l'univers, où il peut librement interroger le sort. Dans un de ces moments, pendant la nuit qui précéda la bataille de Lutzen, j'étais appuyé, pensif, contre un arbre, les yeux errant sur la plaine. Les feux du camp jetaient un sombre éclat à travers le brouillard; le bruit sourd des armes, le cri monotone des sentinelles interrompaient seul le silence. En ce moment ma vie entière, avec son passé et son avenir, était concentrée dans une contemplation intérieure, et mon esprit rêveur attachait aux événements du lendemain l'avenir le plus reculé. Je me

disais à moi-même : « Combien d'hommes qui sont là placés sous ton commandement et qui suivent ton étoile! Ils ont uni toutes leurs chances de fortune sur ta tête, comme sur un numéro de loterie, et ils se sont embarqués avec toi sur le navire de ton destin. Cependant, s'il venait un jour où tous ces hommes fussent dispersés par le sort, bien peu te resteraient fidèles. Je voudrais savoir celui de tous les hommes renfermés dans ce camp qui me serait le plus fidèle. Fais-le-moi connaître par un signe, ô destin. Que ce soit celui qui viendra à moi demain matin pour me donner une preuve d'attachement. » Et je m'endormis dans cette pensée. Et je fus transporté en esprit au milieu de la bataille; la mêlée était rude. Une balle tua mon cheval, je tombai; cavaliers et chevaux passaient sur moi sans y prendre garde; j'étais là étouffé, mourant, foulé aux pieds. Tout à coup un bras secourable me saisit, c'était Octavio; je m'éveillai, il était jour, et Octavio était devant moi. « Frère, dit-il, ne monte pas aujourd'hui le cheval pie dont tu te sers habituellement; monte plutôt ce cheval que j'ai choisi pour toi. Fais cela pour l'amour de moi; un songe m'a donné cette idée. » Et la vitesse de ce cheval me déroba aux dragons de Bauer, qui me poursuivaient. Le jour même, mon cousin monta le cheval pie, et jamais je n'ai revu le cheval ni le cavalier.

ILLO. C'est un hasard.

WALLENSTEIN. Il n'y a point de hasard; ce qui nous semble un accident aveugle provient directement d'une source profonde. J'ai l'assurance sacrée qu'Octavio est mon bon ange; maintenant pas un mot de plus. *(Il se retire.)*

TERZKY. Ce qui me console, c'est que Max nous reste comme otage.

ILLO. Et celui-là ne sortirait pas vivant d'ici.

WALLENSTEIN *revient à eux*. Vous êtes comme les femmes, qui en reviennent constamment à leur premier mot quand on leur a parlé raison pendant des heures entières. Sachez que les actions et les pensées des hommes ne ressemblent pas aux vagues de la mer qui s'agitent aveuglément; elles ont leur monde intérieur, d'où elles découlent sans cesse comme d'un puits profond; elles se développent nécessairement comme le fruit des arbres; le jeu du hasard ne peut les dénaturer. J'ai

pénétré jusqu'au fond de l'âme humaine et je connais ses volontes et ses actions. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV.

Un appartement dans la demeure de Piccolomini.

OCTAVIO PICCOLOMINI, *prêt à partir;* UN ADJUDANT.

OCTAVIO. Les hommes que j'ai commandés sont-ils là?

L'ADJUDANT. Ils attendent en bas.

OCTAVIO. Ce sont des hommes sûrs, n'est-ce pas? Dans quel régiment les avez-vous pris?

L'ADJUDANT. Dans le régiment de Tiefenbach.

OCTAVIO. Ce régiment est fidèle. Qu'ils se tiennent tranquillement dans la cour de derrière, que personne ne se montre avant que j'aie sonné; alors la maison sera fermée et sévèrement gardée. Toute personne qui entrerait sera arrêtée. *(L'adjudant sort.)* J'espère, il est vrai, n'avoir pas besoin de leurs services, car je suis sûr de mon calcul. Mais il s'agit ici des intérêts de l'empereur; nous jouons gros jeu, et il vaut mieux prendre trop de précaution que d'en manquer.

SCÈNE V.

OCTAVIO PICCOLOMINI, ISOLANI.

ISOLANI. Me voici. Viendra-t-il encore quelqu'un des autres?

OCTAVIO, *d'un air de mystère.* D'abord, un mot avec vous, comte Isolani.

ISOLANI, *aussi d'un air de mystère.* S'agit-il de l'entreprise du prince? Vous pouvez vous fier à moi; mettez-moi à l'épreuve.

OCTAVIO. Cela pourra bien arriver.

ISOLANI. Camarade, je ne suis pas de ceux qui ne sont braves qu'en paroles, et qui, lorsqu'on en vient au fait, prennent

honteusement le large. Le duc s'est comporté, à mon égard, en ami; Dieu sait ce qu'il a fait, je lui dois tout. Il peut compter sur ma fidélité.

OCTAVIO. C'est ce que l'on verra.

ISOLANI. Mais, prenez garde, tous ne pensent pas ainsi. Il y en a encore ici beaucoup qui sont du parti de la cour, et qui pensent que les signatures surprises récemment ne les engagent à rien.

OCTAVIO. Ah! nommez-moi ceux qui pensent ainsi.

ISOLANI. Par le diable! tous les Allemands parlent de la sorte. Et Terzky, Kaunitz, Déodati, déclarent maintenant qu'il faut obéir à la cour.

OCTAVIO. Cela me réjouit.

ISOLANI. Cela vous réjouit?

OCTAVIO. Oui, je me plais à voir que l'empereur a encore de si bons amis et de si braves serviteurs.

ISOLANI. Ne plaisantez pas, ce ne sont pas des hommes de peu d'importance.

OCTAVIO. Certainement non. Dieu me garde de plaisanter! Je me réjouis très-sérieusement de voir la bonne cause si forte.

ISOLANI. Comment diable? qu'est-ce que cela signifie?... N'êtes-vous donc pas... Pourquoi suis-je ici?

OCTAVIO, *d'un air imposant.* Pour déclarer nettement et franchement si vous voulez être l'ami ou l'ennemi de l'empereur.

ISOLANI, *fièrement.* Je donnerai cette explication à celui qui aura le droit de me la demander.

OCTAVIO. Ce papier vous apprendra si j'en ai le droit.

ISOLANI. Comment! c'est la main et le sceau de l'empereur? (*Il lit.*) « Tous les commandants de notre armée obéiront aux ordres de notre fidèle et cher lieutenant général Piccolomini, comme aux nôtres mêmes. » Ah!... ah!... vraiment!... Oui!... oui!... Je vous fais mon compliment, monsieur le lieutenant général.

OCTAVIO. Vous soumettez-vous à cet ordre?

ISOLANI. Moi?... Mais vous me surprenez si subitement... On m'accordera bien, j'espère, le temps de la réflexion...

OCTAVIO. Deux minutes.

ISOLANI. Mon Dieu, la circonstance est pourtant...

OCTAVIO. Claire et simple. Il s'agit de savoir si vous voulez trahir votre maître, ou le servir fidèlement.

ISOLANI. Le trahir? Mon Dieu! qui parle donc de trahir?

OCTAVIO. Voici le fait. Le prince est un traître, il veut conduire l'armée à l'ennemi. Expliquez-vous donc nettement et sans délai. Voulez-vous abjurer la foi que vous devez à l'empereur? Voulez-vous vous vendre aux ennemis? le voulez-vous?

ISOLANI. Quelle idée! Moi? me parjurer envers l'empereur? Ai-je dit cela? Quand l'aurais-je dit?

OCTAVIO. Vous n'avez encore rien dit. J'attends pour savoir ce que vous direz.

ISOLANI. Remarquez une chose qui me fait plaisir, c'est que vous êtes vous-même témoin que je n'ai rien dit de semblable.

OCTAVIO. Vous dites donc que vous vous séparerez du prince?

ISOLANI. S'il a ourdi une trahison... La trahison brise tous les liens.

OCTAVIO. Êtes-vous résolu à combattre contre lui?

ISOLANI. Il a été généreux envers moi; mais si c'est un traître, que Dieu le punisse : je suis quitte envers lui.

OCTAVIO. Je me réjouis de vous voir embrasser la bonne cause. Cette nuit même vous partirez en silence avec toutes les troupes légères... Vous agirez comme si l'ordre venait du duc lui-même. Le lieu du rendez-vous est Frauenberg; là Galas vous donnera de nouvelles instructions.

ISOLANI. Cela sera fait ainsi. Mais souvenez-vous de moi auprès de l'empereur. Qu'il sache que vous m'avez trouvé bien disposé.

OCTAVIO. Je ferai votre éloge. (*Isolani se retire. Un domestique entre.*) Le colonel Buttler! bien.

ISOLANI, *revenant*. Pardonnez-moi aussi, mon vieux camarade, mes façons un peu rudes. Seigneur Dieu! pouvais-je savoir devant quel grand personnage je me trouvais?

OCTAVIO. C'est bon.

ISOLANI. Je suis un vieux et joyeux compagnon, et si quelques mots un peu vifs sur la cour m'ont échappé dans la gaîté du vin, vous savez que je n'avais pas mauvaise intention. *Il sort.*

OCTAVIO. N'ayez, à cet égard, aucune inquiétude. Voilà qui est terminé. Puissions-nous aussi bien réussir avec l'autre !

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLOMINI, BUTTLER.

BUTTLER. Je suis à vos ordres, général.

OCTAVIO. Soyez le bienvenu, comme digne camarade et comme ami.

BUTTLER. C'est trop d'honneur pour moi.

OCTAVIO, *après qu'ils se sont assis tous deux.* Vous n'avez pas répondu aux avances que je vous ai faites hier ; vous les avez regardées comme de vaines formalités. Les souhaits que je vous exprimais étaient pourtant sérieux et partaient du cœur, car voici le moment où les braves gens doivent se lier étroitement.

BUTTLER. Ceux qui ont la même opinion peuvent seuls se lier.

OCTAVIO. Et tous les braves gens ont la même opinion. Je ne juge les hommes que par les actions où les porte librement leur caractère; car la violence et la mésintelligence aveugle jettent souvent les meilleurs hors du vrai chemin. Vous avez passé par Frauenberg ; le comte Galas ne vous a-t-il rien confié? Dites-le moi : il est mon ami.

BUTTLER. Il ne m'a dit que des paroles perdues.

OCTAVIO. J'en suis fâché ; ses conseils étaient sages, et je vous en aurais donné de pareils.

BUTTLER. Épargnez-vous cette peine, et à moi l'embarras de me montrer indigne de votre bonne opinion.

OCTAVIO. Les moments sont précieux ; parlons franchement : vous savez où en sont les choses. Le duc médite une trahison, et je puis vous dire plus : il l'a accomplie. Depuis quelques heures, le traité d'alliance est conclu avec les ennemis ; déjà des courriers sont partis pour Prague et pour Egra. Demain on veut nous conduire aux ennemis. Cependant il se trompe, car la Providence veille, et l'empereur a encore ici de fidèles amis, une ligue puissante et ignorée. Cet acte proscrit le duc, délie l'armée du devoir d'obéissance, et ap-

pelle tous les hommes bien intentionnés à se réunir sous mon commandement. Maintenant choisissez : voulez-vous défendre avec nous la bonne cause, ou partager avec lui le malheureux sort des coupables?

BUTTLER. Son sort sera le mien.

OCTAVIO. Est-ce là votre dernière résolution?

BUTTLER. Oui.

OCTAVIO. Songez à vous, colonel Buttler; il en est encore temps. Le mot que vous avez trop vite prononcé est encore enseveli dans ma fidèle poitrine. Reprenez-le; choisissez un meilleur parti : celui que vous avez adopté n'est pas bon.

BUTTLER. N'avez-vous rien de plus à m'ordonner?

OCTAVIO. Regardez vos cheveux blancs; revenez en arrière.

BUTTLER. Adieu!

OCTAVIO. Quoi! voulez-vous employer dans un tel combat votre bonne et brave épée? Voulez-vous changer en malédiction la reconnaissance que l'Autriche vous doit pour quarante années d'un fidèle service?

BUTTLER, *avec un rire amer.* La reconnaissance de la maison d'Autriche!... (*Il veut sortir. Octavio le laisse aller jusqu'à la porte, puis le rappelle.*)

OCTAVIO. Buttler!

BUTTLER. Que vous plaît-il?

OCTAVIO. Comment se passa l'affaire du comté?

BUTTLER. Du comté? Quoi?

OCTAVIO. Oui, je veux parler de ce titre de comte...

BUTTLER, *en colère.* Mort et damnation!

OCTAVIO, *froidement.* Vous le sollicitiez? on vous l'a refusé!...

BUTTLER. Vous ne m'insulterez pas impunément : en garde!...

OCTAVIO. Rengaînez votre épée, et dites-moi tranquillement comment cette affaire s'est passée; ensuite je ne vous refuserai pas satisfaction.

BUTTLER. Eh bien, soit. Que tout le monde sache une faiblesse que je ne puis pas moi-même me pardonner. Oui, général, je suis ambitieux, et je n'ai jamais pu supporter le mépris. Je souffre de voir que la naissance et les titres l'emportent à l'armée sur le mérite. Je ne veux pas être moins bien

traité que mes égaux. Dans un malheureux moment je me suis laissé aller à cette démarche : c'était une folie; mais je n'aurais pas dû l'expier si durement; on pouvait me donner un refus. Pourquoi rendre le refus plus cruel par un mépris offensant? fouler aux pieds, avec une amère raillerie, un vieillard, un fidèle serviteur? Pourquoi lui rappeler si durement la bassesse de son extraction? Parce qu'il s'est oublié dans une heure de faiblesse; mais la nature a donné un dard au reptile pour se venger de celui qui l'écrase dans son orgueil.

OCTAVIO. Il faut que vous ayez été calomnié. Devinez-vous quel ennemi vous a rendu ce mauvais service?

BUTTLER. Qu'importe? Ce doit être quelque misérable, un courtisan, un Espagnol, le descendant peut-être d'une ancienne famille dont j'aurai offusqué les regards; un envieux coquin, chagriné de voir le rang auquel je m'étais élevé par mes services.

OCTAVIO. Dites-moi : le duc approuva-t-il cette démarche?

BUTTLER. Il m'y poussa lui-même, et s'employa pour moi avec une noble et chaleureuse amitié.

OCTAVIO. Vraiment! En êtes-vous certain?

BUTTLER. J'ai lu la lettre.

OCTAVIO. Moi aussi; mais elle était d'une tout autre nature. (*Buttler est surpris.*) Le hasard m'a mis en possession de cette lettre : vous pouvez la parcourir de vos propres yeux. (*Il lui donne la lettre.*)

BUTTLER. Ah! qu'est-ce que ceci?

OCTAVIO. Je crains, colonel Buttler, qu'on ne se soit honteusement joué de vous. Le duc vous a, dites-vous, poussé à cette démarche... et, dans cette lettre, il parle de vous avec dédain, et conseille au ministre de châtier votre imprudence, comme il l'appelle. (*Buttler a lu la lettre, ses genoux tremblent, il prend un siége et s'assied.*) Aucun ennemi ne vous poursuit; personne ne vous veut de mal. Attribuez au duc seul l'offense que vous avez reçue. En cela son dessein est clair : il voulait vous détacher de votre empereur, il espérait obtenir de votre vengeance ce qu'il n'aurait jamais pu attendre de votre fidélité éprouvée, dans une tranquille situation d'esprit. Il faisait de vous un instrument aveugle, et voulait vous em-

ployer à ses projets coupables. Il n'a que trop bien réussi : il est parvenu à vous éloigner de la bonne voie, que vous aviez suivie pendant quarante ans.

BUTTLER, *d'une voix tremblante.* L'empereur peut-il me pardonner?

OCTAVIO. Il fait plus : il répare l'injuste affront fait à un digne soldat. Il confirme de lui-même la faveur que le prince vous avait accordée dans des vues criminelles. Le régiment que vous commandez est à vous. (*Buttler veut se lever et retombe; dans son agitation, il essaye en vain de parler. Enfin il prend son épée et la présente à Piccolomini.*) Que voulez-vous? Remettez-vous.

BUTTLER. Prenez.

OCTAVIO. Pourquoi? Remettez-vous.

BUTTLER. Prenez cette épée : je ne suis plus digne de la porter.

OCTAVIO. Recevez-la de nouveau de ma main, et servez-vous-en d'abord pour défendre la bonne cause.

BUTTLER. J'ai manqué de fidélité envers mon empereur si généreux.

OCTAVIO. Réparez votre faute : séparez-vous du duc.

BUTTLER. Me séparer de lui?

OCTAVIO. Comment! A quoi pensez-vous?

BUTTLER, *d'un ton terrible.* Seulement me séparer de lui? Oh! il doit périr.

OCTAVIO. Suivez-moi à Frauenberg, où tous les fidèles sujets se rassemblent près de Galas et d'Altringer. J'en ai ramené beaucoup d'autres à leur devoir, et cette nuit ils quittent Pilsen.

BUTTLER, *très-agité, se promène çà et là, puis s'avance vers Octavio avec un regard assuré.* Comte Piccolomini, l'homme qui a violé sa foi peut-il vous parler d'honneur?

OCTAVIO. Il le peut, quand il se repent aussi sérieusement.

BUTTLER. Eh bien, laissez-moi ici sur ma parole d'honneur.

OCTAVIO. Que méditez-vous?

BUTTLER. Laissez-moi ici avec mon régiment.

OCTAVIO. Je me fie à vous. Pourtant dites-moi ce que vous méditez.

BUTTLER. La suite vous l'apprendra. Pour le moment, ne me

demandez rien de plus. Fiez-vous à moi : vous le pouvez. Par le ciel ! ce n'est pas à son bon ange que vous le livrez. Adieu.

Il sort.

UN DOMESTIQUE *apporte un billet.* Un inconnu a apporté ceci et a disparu de suite. Les chevaux du prince sont en bas.

Il sort.

OCTAVIO *lit.* « Faites en sorte de partir. Votre fidèle Isolani. » Oh! que cette ville n'est-elle déjà loin de moi! Si près du port, faudrait-il échouer? Partons ! partons ! il n'y a plus de sécurité ici pour moi. Mais où est mon fils?

SCÈNE VII.

LES DEUX PICCOLOMINI. *Max est dans la plus violente agitation; ses regards ont une expression farouche, sa démarche est incertaine; il paraît ne pas voir son père, qui le regarde de loin avec compassion. Il s'avance à grands pas dans la chambre, s'arrête de nouveau, se jette sur un siége, puis reste là l'œil fixe et immobile.*

OCTAVIO *s'approche de lui.* Je pars, mon fils. (*Il ne reçoit point de réponse. Il lui prend la main.*) Mon fils, adieu !

MAX. Adieu !

OCTAVIO. Tu me suivras bientôt.

MAX, *sans le regarder.* Moi ! vous suivre? Votre chemin est tortueux et ce n'est pas le mien. (*Octavio retire sa main et se recule.*) Oh! si vous aviez été droit et sincère, jamais les choses n'en seraient venues là; elles seraient tout autres à présent. Il n'aurait pas pris cette terrible décision; les bons auraient conservé l'empire sur lui, et il ne serait pas tombé dans les piéges des méchants. Pourquoi vous êtes-vous, comme un voleur ou comme un malfaiteur, glissé secrètement et avec astuce derrière lui pour l'épier? Fatale fausseté ! mère de tous les maux, c'est toi qui nous jettes dans la désolation, qui nous perds. La noble vérité, protectrice de l'homme, nous aurait tous sauvés. Mon père, je ne puis vous excuser, non, je ne le puis. Le duc m'a cruellement trompé, mais vous, vous n'avez guère mieux agi.

OCTAVIO. Mon fils, hélas! je pardonne à ta douleur.

MAX *se lève et le regarde d'un air soupçonneux*. Serait-il possible, mon père? Auriez-vous conduit tout ceci avec préméditation? C'est par sa chute que vous vous élevez? Octavio, cela m'afflige.

OCTAVIO. Dieu du ciel!

MAX. Malheur à moi! La nature est bouleversée pour moi, et le soupçon est entré dans mon âme heureuse. Confiance, croyance, espoir, tout est perdu, car tout ce que je vénérais le plus m'a menti. Non, non, pas tout. Elle vit encore pour moi, celle qui est vraie et pure comme le ciel. Partout règne la trahison, l'hypocrisie, le meurtre, le poison, le parjure, la fausseté. Notre amour est le seul sentiment pur qui n'ait pas été profané par l'humanité.

OCTAVIO. Max, viens avec moi de suite, cela vaut mieux.

MAX. Quoi! avant de lui avoir dit encore adieu, le dernier adieu! jamais!

OCTAVIO. Épargne-toi les douleurs d'une séparation nécessaire. Viens avec moi, viens, mon fils. (*Il veut l'entraîner.*)

MAX. Non, aussi vrai que Dieu existe.

OCTAVIO, *d'un ton plus pressant*. Viens avec moi, je te l'ordonne, moi, ton père.

MAX. Ordonnez-moi ce qui est humainement possible. Je reste.

OCTAVIO. Au nom de l'empereur, suis-moi.

MAX. L'empereur n'a pas d'ordre à donner à mon cœur. Et voulez-vous donc m'enlever la seule consolation qui me reste, sa pitié? Faut-il accomplir cruellement une décision cruelle? Faut-il prendre honteusement mon parti, me dérober à ses yeux par une fuite lâche et indigne? Non. Elle verra mes regrets, mes douleurs; elle entendra les plaintes de mon âme déchirée et versera des larmes sur moi. Oh! les hommes sont cruels; mais elle, c'est un ange. Elle sauvera mon âme du désespoir terrible et furieux; elle apaisera par des paroles compatissantes, par de douces consolations, ces douleurs mortelles.

OCTAVIO. Tu ne te sépareras pas d'elle, tu ne le pourras. Viens, mon fils, sauve ta vertu.

MAX. N'employez pas en vain vos paroles. J'obéis à la voix de mon cœur, la seule à laquelle je puisse avoir confiance.

OCTAVIO, *tremblant et hors de lui-même*. Max! Max! si cet

affreux malheur devait m'atteindre, si toi, mon fils, mon propre sang... non, je n'ose y penser... si tu t'abandonnais à une telle honte, si tu imprimais cette flétrissure à l'honneur de notre maison, le monde verrait avec effroi, dans un épouvantable combat, le sang du père ruisseler sous le glaive du fils!

MAX. Ah! si vous aviez eu meilleure opinion des hommes, vous auriez mieux agi. Maudit soupçon! déplorable méfiance! Il n'y a rien de ferme, rien d'assuré, tout vacille aux yeux de celui qui n'a point de confiance.

OCTAVIO. Et si je me fie à ton cœur, sera-t-il toujours en ton pouvoir de suivre ses inspirations?

MAX. Vous n'avez pu étouffer la voix de mon cœur, le duc ne le pourra pas plus que vous.

OCTAVIO. O Max! je ne te reverrai jamais.

MAX. Vous ne me reverrez jamais indigne de vous.

OCTAVIO. Je vais à Frauenberg; je te laisse ici pour te défendre les régiments de Pappenheim, de Lorraine, de Toscane et de Tiefenbach. Ils t'aiment, ils sont fidèles à leurs serments, et ils préféreront succomber bravement dans un combat plutôt que de manquer à leur chef et à l'honneur.

MAX. Soyez sûr que je perdrai la vie en combattant, ou que je les emmènerai hors de Pilsen.

OCTAVIO. Mon fils, adieu!

MAX. Adieu!

OCTAVIO. Quoi! pas un regard d'affection, pas un serrement de main en nous quittant! Nous marchons à une guerre sanglante dont le résultat est incertain. Ce n'était pas ainsi que nous avions coutume de nous séparer autrefois. Il est donc vrai, je n'ai plus de fils! (*Max se jette dans ses bras. Tous deux se tiennent longtemps serrés l'un contre l'autre en silence, puis ils s'éloignent chacun d'un côté différent.*)

ACTE TROISIÈME.

L'appartement de la duchesse de Friedland.

SCÈNE I.

LA COMTESSE TERZKY, THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN, *les deux dernières occupées à des ouvrages de femme.*

LA COMTESSE. Vous n'avez rien à me demander, ma nièce, rien absolument? J'attends depuis longtemps un mot de vous. Pouvez-vous passer tant d'heures sans entendre une seule fois prononcer son nom? Quoi! mon secours serait-il déjà pour vous superflu? Auriez-vous un autre moyen de communiquer ensemble? Avouez-le-moi, ma nièce, l'avez-vous vu?

THÉCLA. Je ne l'ai vu ni hier ni aujourd'hui.

LA COMTESSE. Savez-vous quelque chose de lui? Ne me cachez rien.

THÉCLA. Je ne sais pas un mot.

LA COMTESSE. Et vous pouvez être si tranquille?

THÉCLA. Je le suis.

LA COMTESSE. Neubrunn, laissez-nous. (*Mademoiselle de Neubrunn s'éloigne.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, THÉCLA.

LA COMTESSE. Je n'aime pas à le voir garder un tel silence dans le moment actuel.

THÉCLA. Dans le moment actuel?

LA COMTESSE. Maintenant qu'il sait tout, c'est le moment de se déclarer.

THÉCLA. Parlez plus clairement, si vous voulez que je vous comprenne.

LA COMTESSE. C'est pour cela que j'ai voulu rester seule avec vous. Vous n'êtes plus un enfant, Thécla. Votre cœur est hors de tutelle, car vous aimez, et l'amour donne plus de force et de courage. Déjà vous en avez donné la preuve, vous tenez plus du caractère de votre père que de votre mère. Vous pouvez donc entendre des choses qu'elle ne serait pas capable de supporter.

THÉCLA. Je vous en prie, abrégez ces préliminaires. N'importe ce que vous devez me dire, parlez. Rien ne peut me tourmenter autant que cet exorde. Qu'avez-vous à m'annoncer? dites-le en peu de mots.

LA COMTESSE. Il ne faut pas vous effrayer.

THÉCLA. Parlez, je vous en prie.

LA COMTESSE. Il dépend de vous de rendre un grand service à votre père.

THÉCLA. Cela dépend de moi! Que puis-je?...

LA COMTESSE. Max Piccolomini vous aime, vous pouvez l'attacher à votre père par un lien indissoluble.

THÉCLA. Qu'est-il besoin de moi? Ce lien existe déjà.

LA COMTESSE. Il existait.

THÉCLA. Et pourquoi ne subsisterait-il plus maintenant, toujours?

LA COMTESSE. Il est attaché aussi à l'empereur.

THÉCLA. Pas plus que l'honneur et le devoir ne l'exigent.

LA COMTESSE. On lui demande de prouver son amour et non son honneur..... Honneur et devoir, ce sont là des mots qui ont une signification étendue et un double sens. Il faut lui faire comprendre que c'est l'amour qui doit lui expliquer son honneur.

THÉCLA. Comment?

LA COMTESSE. Il faut qu'il renonce à vous ou à l'empereur.

THÉCLA. Il suivra volontiers mon père dans la vie privée. Vous avez entendu vous-même combien il désire déposer les armes.

LA COMTESSE. Il ne faut pas qu'il les dépose, il faut qu'il s'en serve pour votre père.

THÉCLA. Il sacrifierait volontiers son sang, sa vie pour mon père, si l'on voulait exercer envers lui la violence.

LA COMTESSE. Vous ne voulez pas me comprendre. Eh bien! sachez donc que votre père quitte le service de l'empereur et veut se réunir aux ennemis avec toute son armée.

THÉCLA. O ma mère!

LA COMTESSE. Il a besoin d'un grand exemple pour entraîner l'armée après lui. Les Piccolomini ont de la considération parmi les troupes, ils gouvernent l'opinion, et le parti qu'ils prendront est décisif. Nous voulons nous assurer du père au moyen du fils... Vous pouvez donc beaucoup.

THÉCLA. O malheureuse mère! quel coup mortel te menace! Elle n'y survivra pas.

LA COMTESSE. Elle se soumettra à la nécessité; je la connais. Les événements lointains et indécis oppressent son cœur craintif, mais elle supporte avec résignation le fait réel et irréparable.

THÉCLA. O terrible prévoyance de mon amour!..... Maintenant... maintenant elle est là la main froide du sort qui s'empare cruellement de mes douces espérances. Je le savais bien. Au moment même où je suis entrée ici, mes tristes prévisions m'ont avertie que les astres du malheur étaient sur ma tête. Mais pourquoi penser à moi d'abord? O ma mère! ma mère!

LA COMTESSE. Remettez-vous, n'éclatez pas en vaines plaintes; conservez à votre père un ami, à vous un amant. Tout peut encore avoir une bonne et heureuse issue.

THÉCLA. Heureuse! comment? Nous sommes à jamais séparés. Hélas! il n'y a plus à en parler.

LA COMTESSE. Il ne vous abandonnera pas, il ne peut vous abandonner.

THÉCLA. Oh! le malheureux!

LA COMTESSE. S'il vous aime réellement, sa résolution sera bientôt prise.

THÉCLA. Sa résolution sera bientôt prise, n'en doutez pas. Sa résolution? Y a-t-il encore une résolution à prendre?

LA COMTESSE. Remettez-vous; j'entends votre mère qui s'approche.

THÉCLA. Comment supporterais-je son aspect?

LA COMTESSE. Remettez-vous.

SCÈNE III.

Les précédents, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à la comtesse*. Qui était ici, ma sœur? J'ai entendu parler avec vivacité.

LA COMTESSE. Il n'y avait personne.

LA DUCHESSE. Je suis portée à l'effroi. A chaque bruit que j'entends, je crois voir entrer un messager de malheur. Pouvez-vous me dire, ma sœur, où en sont les choses? Suivra-t-il la volonté de l'empereur? Enverra-t-il la cavalerie au cardinal? Parlez. A-t-il congédié Questenberg avec une réponse favorable?

LA COMTESSE. Non, il n'a pas pris ce parti.

LA DUCHESSE. Oh! alors c'en est fait, je prévois le plus grand malheur : il sera disgrâcié, il sera de nouveau abandonné comme à Ratisbonne.

LA COMTESSE. Non, cela ne se passera pas ainsi, pas cette fois, soyez tranquille là-dessus. (*Thécla, vivement émue, se jette au cou de sa mère, et la tient embrassée en pleurant.*)

LA DUCHESSE. Homme inflexible et intraitable! que n'ai-je pas eu à supporter et à souffrir dans ce malheureux lien du mariage? J'ai passé avec lui une vie d'angoisses, comme si j'avais été enchaînée à un char de feu qui s'agite, qui tourne violemment et sans cesse. Il m'a fait vivre au bord d'un abîme escarpé où j'étais en proie à l'épouvante et au vertige. Non, mon enfant, ne pleure pas. Que mes souffrances ne soient pas pour toi un mauvais pressentiment du sort qui t'est réservé. Il n'y a pas un second Friedland, et toi; mon enfant, tu n'as pas à craindre la destinée de ta mère.

THÉCLA. Ah! fuyons, ma chère mère, hâtons-nous, hâtons-nous; ce séjour n'est pas fait pour nous. Chaque heure qui s'approche semble enfanter une nouvelle image toujours plus affreuse.

LA DUCHESSE. Tu auras un sort plus paisible. Et nous aussi, ton père et moi, nous avons vu de beaux jours. Je pense encore avec bonheur aux premières années de notre union : alors il était tout à la fois actif et serein; son ambition ressemblait à un feu modéré qui réchauffe; ce n'était pas en-

core la flamme emportée qui dévore. L'empereur l'aimait, avait confiance en lui, et le consultait dans toutes ses entreprises. Mais depuis ce malheureux jour de Ratisbonne, où il fut précipité de sa haute position, un esprit inégal, insociable, soupçonneux et sombre, s'est emparé de lui. Le repos l'a quitté, il a cessé de se fier à son ancienne fortune, à ses propres forces; il applique son cœur à des manœuvres obscures qui n'ont jamais rendu heureux ceux qui les emploient.

LA COMTESSE. Vous voyez avec vos yeux; mais est-ce là le discours qui convient lorsque nous l'attendons? Il sera bientôt ici, vous le savez; devrait-il vous trouver dans une telle situation?

LA DUCHESSE. Viens, mon enfant, essuie tes larmes, montre à ton père un visage serein. Regarde, ta chevelure est en désordre; rattache tes boucles éparses. Viens, sèche tes larmes, elles obscurcissent la douceur de ton regard. Que voulais-je dire? Oui, Piccolomini est pourtant un jeune homme distingué et plein de mérite.

LA COMTESSE. Oui, ma sœur.

THÉCLA, *à la comtesse, avec anxiété.* Ma tante, voulez-vous bien m'excuser? (*Elle veut sortir.*)

LA COMTESSE. Où allez-vous? Votre père vient.

THÉCLA. Je ne puis le voir maintenant.

LA COMTESSE. Il remarquera votre absence, il vous demandera.

LA DUCHESSE. Pourquoi sortez-vous?

THÉCLA. Il m'est impossible de le voir.

LA COMTESSE, *à la duchesse.* Elle n'est pas bien.

LA DUCHESSE, *inquiète.* Que manque-t-il à mon cher enfant? (*Toutes deux suivent Thécla et cherchent à la retenir. Wallenstein paraît, causant avec Illo.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, WALLENSTEIN, ILLO.

WALLENSTEIN. Tout est tranquille encore dans le camp?

ILLO. Tout est tranquille.

WALLENSTEIN. Dans peu d'heures nous recevrons de Prague la nouvelle que cette capitale est à nous. Alors nous pourrons

jeter le masque, annoncer aux troupes qui sont ici la démarche qui a été faite et son résultat. Dans de telles circonstances, l'exemple fait tout; l'homme est un être imitateur, et celui qui marche en avant conduit le troupeau. Les régiments de Prague savent seulement que les troupes de Pilsen nous ont rendu hommage, et de Pilsen on nous prêtera serment parce que Prague a donné l'exemple. Buttler, dis-tu, s'est déjà déclaré?

ILLO. De son propre mouvement, sans y être invité, il est venu lui-même vous offrir son régiment.

WALLENSTEIN. Il ne faut donc pas croire, je le vois, à cette voix du cœur qui nous donne de secrets avertissements. Souvent, pour nous tromper, l'esprit de mensonge imite l'accent de la vérité et nous donne des oracles imposteurs. Ainsi, je demande pardon à ce digne et brave Buttler de ma secrète injustice; car un sentiment dont je ne suis pas maître, et que je ne voudrais pas appeler de l'effroi, se glisse dans mon esprit à son approche, arrête en moi la libre impulsion de l'amitié; et voilà que ce brave capitaine, contre lequel mes pressentiments me mettent en garde, m'offre le premier gage du bonheur.

ILLO. Et son exemple influent séduira, n'en doutez pas, les principaux de l'armée.

WALLENSTEIN. Maintenant va, et envoie-moi à l'intant Isolani. Je lui ai rendu tout récemment un service; je veux commencer par lui. (*Illo sort; pendant ce temps les femmes s'avancent.*) Voici ma chère fille avec sa mère. Reposons-nous un instant de nos soucis. Venez, j'ai désiré passer une heure de calme au milieu du cercle chéri des miens.

LA COMTESSE. Il y a longtemps que nous n'avons été ainsi réunis, mon frère.

WALLENSTEIN, *à part, à la comtesse.* Peut-elle m'entendre? Est-elle préparée?

LA COMTESSE. Pas encore.

WALLENSTEIN. Viens ici, ma fille, asseois-toi près de moi. Il y a un charme salutaire sur tes lèvres; ta mère a loué ton talent, tu as une voix tendre et harmonieuse qui enchante l'âme. J'ai besoin maintenant d'une pareille voix pour chasser le méchant esprit qui étend sur ma tête ses ailes noires.

LA DUCHESSE. Où est ton luth, Thécla? Viens, donne à ton père une preuve de ton talent.

THÉCLA. O ma mère! Dieu!

LA DUCHESSE. Viens, Théela, donne cette joie à ton père.

THÉCLA. Ma mère, je ne le puis.

LA COMTESSE. Comment? qu'est-ce donc?

THÉCLA, *à la comtesse.* Ayez pitié de moi. Chanter en ce moment, dans l'angoisse de mon âme oppressée! chanter devant lui qui précipite ma mère dans le tombeau!

LA DUCHESSE. Quoi! Théela, un caprice! Votre bon père doit-il en vain vous manifester un désir?

LA COMTESSE. Voici le luth.

THÉCLA. O mon Dieu! comment pourrais-je?... (*Elle tient l'instrument d'une main tremblante, son âme lutte violemment, et au moment où elle va commencer à chanter, elle éprouve une terreur subite, rejette l'instrument, et sort à la hâte.*)

LA DUCHESSE. Mon enfant!... Oh! elle est malade!

WALLENSTEIN. Qu'a-t-elle donc? est-elle souvent ainsi?

LA COMTESSE. Puisqu'elle se trahit ainsi elle-même, je ne garderai pas plus longtemps le silence.

WALLENSTEIN. Comment?

LA COMTESSE. Elle l'aime.

WALLENSTEIN. Elle aime! Qui?

LA COMTESSE. Elle aime Piccolomini. Ne l'avez-vous pas remarqué, et ma sœur non plus?

LA DUCHESSE. Est-ce là ce qui agitait son cœur? Que Dieu te bénisse, mon enfant! tu n'as pas à rougir de ton choix.

LA COMTESSE. Ce voyage... Si ce n'était pas là votre projet, la faute en est à vous; vous auriez dû choisir un autre guide.

WALLENSTEIN. Le sait-il?

LA COMTESSE. Il espère la posséder.

WALLENSTEIN. Il espère la posséder! Ce jeune homme est-il fou?

LA COMTESSE. Eh bien, qu'elle entende elle-même ces paroles!

WALLENSTEIN. Pense-t-il donc obtenir la fille de Fried-

land? En vérité, l'idée me plaît, ses vues ne sont pas humbles.

LA COMTESSE. Vous lui avez toujours témoigné tant de faveur...

WALLENSTEIN. Et il veut devenir mon héritier! Eh bien! oui, je l'avoue, je l'apprécie; mais qu'y a-t-il là qui puisse lui assurer la main de ma fille? Est-ce donc par ses filles, par ses propres enfants, que l'on témoigne sa bienveillance?

LA DUCHESSE. Son noble caractère et ses manières...

WALLENSTEIN. Lui donnent des droits sur mon cœur, mais non pas sur ma fille.

LA DUCHESSE. Sa position, ses aïeux...

WALLENSTEIN. Ses aïeux? Il est sujet, et c'est sur les trônes de l'Europe que je veux chercher un gendre.

LA DUCHESSE. O cher duc! n'essayons pas de monter trop haut, de peur de tomber ensuite trop bas.

WALLENSTEIN. Quoi! j'aurai fait tant de sacrifices pour m'élever à la hauteur où je suis, pour laisser derrière moi le vulgaire des hommes, et je terminerais ce grand rôle par m'allier à une famille ordinaire? Est-ce pour cela?... (*Il s'arrête tout à coup, et se remet.*) C'est l'unique enfant qui me survivra dans ce monde. Je veux mettre une couronne sur sa tête, ou mourir. Quoi! tout, tout ce que je risque pour lui donner un sort plus élevé, au moment même où nous parlons... (*Il s'arrête pensif.*) Et maintenant je pourrais, comme un père sans fermeté, seconder cet amour, contracter cette alliance bourgeoise? et c'est aujourd'hui que j'y consentirais, aujourd'hui même que j'espère consommer mon œuvre? Non, c'est pour moi un trésor longtemps réservé, c'est la part la plus précieuse de ma richesse, et je ne l'échangerai que contre un sceptre royal.

LA DUCHESSE. O mon époux! vous construisez votre édifice, vous l'élevez jusqu'aux nues, vous bâtissez toujours, toujours, et vous ne songez pas que sa base étroite ne peut supporter cette construction fragile et chancelante.

WALLENSTEIN, *à la comtesse*. Lui avez-vous annoncé quel époux je lui destine?

LA COMTESSE. Pas encore. Vous le lui direz vous-même.

LA DUCHESSE. Comment! ne retournerons-nous pas en Carinthie?

WALLENSTEIN. Non.

LA DUCHESSE. Ou dans une autre de vos terres?

WALLENSTEIN. Vous n'y seriez pas en sûreté.

LA DUCHESSE. Pas en sûreté, dans les États de l'empereur, sous la protection de l'empereur?

WALLENSTEIN. L'épouse de Friedland n'a rien à espérer de l'empereur.

LA DUCHESSE. O Dieu! vous auriez poussé les choses si loin?

WALLENSTEIN. Vous trouverez un asile en Hollande.

LA DUCHESSE. Quoi! vous nous envoyez dans un pays luthérien?

WALLENSTEIN. Le duc François de Lauenbourg vous accompagnera.

LA DUCHESSE. Lauenbourg! l'allié des Suédois! l'ennemi de l'empereur!

WALLENSTEIN. Les ennemis de l'empereur ne sont plus les miens.

LA DUCHESSE *regarde avec effroi le duc et la comtesse.* Il est donc vrai, c'est décidé : vous êtes disgracié, privé de commandement! Dieu du ciel!

LA COMTESSE, *à part, au duc.* Laissez-la dans cette idée; vous voyez qu'elle ne pourrait supporter la vérité.

SCÈNE V.

Les précédents, LE COMTE TERZKY.

LA COMTESSE. Terzky, qu'avez-vous? la terreur est peinte sur votre visage, comme si vous veniez de voir un fantôme.

TERZKY, *tirant Wallenstein à l'écart.* Avez-vous ordonné de faire partir les Croates?

WALLENSTEIN. Je n'ai pas connaissance de cela.

TERZKY. Nous sommes trahis.

WALLENSTEIN. Quoi?

TERZKY. Ils sont sortis cette nuit, ainsi que les chasseurs. Tous les cantonnements des environs sont abandonnés.

WALLENSTEIN. Et Isolani?

TERZKY. Vous l'avez fait partir.

WALLENSTEIN. Moi?

TERZKY. Vous ne l'avez pas fait partir, ni Déodati non plus? Tous deux ont disparu.

SCÈNE VI.

Les précédents, ILLO.

ILLO. Terzky vous a-t-il...

TERZKY. Il sait tout.

ILLO. Et sait-il aussi que Marada, Esterhazy, Gœtz, Colalto et Kaunitz l'ont abandonné?

TERZKY. Diable!

WALLENSTEIN, *leur faisant signe*. Silence!

LA COMTESSE, *qui les a observés de loin avec inquiétude, s'avance*. Terzky, grand Dieu! qu'y a-t-il?

WALLENSTEIN. Rien. Sortons.

TERZKY *le suit*. Ce n'est rien, Thérèse.

LA COMTESSE *l'arrête*. Rien? Ne vois-je pas que le sang s'est déjà retiré de votre visage pâle comme celui d'un mort? Ne vois-je pas la contenance forcée de mon frère?

UN PAGE *entre*. Un adjudant demande le comte Terzky.

Terzky suit le page.

WALLENSTEIN. Voyez ce qu'il vous veut. (*A Illo.*) Cela n'aurait pu se passer si secrètement, s'il n'y avait eu une révolte. Qui a la garde des portes?

ILLO. Tiefenbach.

WALLENSTEIN. Que Tiefenbach soit sur-le-champ remplacé par les grenadiers de Terzky. Écoutez, avez-vous des nouvelles de Buttler?

ILLO. Je viens de rencontrer Buttler; il sera ici tout à l'heure; il te reste dévoué.

Illo sort. Wallenstein veut le suivre.

LA COMTESSE. Ne le laissez pas s'éloigner, ma sœur. Retenez-le... Une catastrophe...

LA DUCHESSE. Grand Dieu! qu'y a-t-il? (*Elle s'attache à lui.*)

WALLENSTEIN, *se dégageant*. Soyez tranquilles; laissez-moi, ma sœur, ma chère femme. Nous sommes dans un camp;

c'est ainsi que les choses se passent. Les rayons du soleil et l'orage se succèdent rapidement. Tous ces esprits impétueux sont difficiles à gouverner, et jamais le général ne peut jouir d'un instant de repos. Restez ici. Je sors; car les plaintes des femmes s'accordent mal avec l'activité des hommes. (*Il veut sortir. Terzky revient.*)

TERZKY. Restez ici. De cette fenêtre on peut tout voir.

WALLENSTEIN, *à la comtesse.* Allez, ma sœur.

LA COMTESSE. Jamais!

WALLENSTEIN. Je le veux!

TERZKY *la prend à l'écart et lui fait signe en lui montrant la duchesse.* Thérèse!

LA DUCHESSE. Venez, ma sœur, puisqu'on l'ordonne.

Elles sortent.

SCÈNE VII.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

WALLENSTEIN, *à la fenêtre.* Qu'y a-t-il donc?

TERZKY. Toutes les troupes sont dans le mouvement et l'agitation. Personne n'en connaît le motif. Chaque corps se range avec un sombre et mystérieux silence sous ses drapeaux. Les régiments de Tiefenbach font mauvaise mine. Les Wallons seuls se tiennent à l'écart dans leur cantonnement, n'y laissant entrer personne, et demeurant tranquilles comme de coutume.

WALLENSTEIN. Piccolomini est-il avec eux?

TERZKY. On le cherche et on ne le trouve nulle part.

WALLENSTEIN. Que vous a dit cet adjudant?

TERZKY. Ce sont mes régiments qui l'ont envoyé. Ils vous renouvellent leur serment de fidélité, et attendent avec une ardeur guerrière le signal du combat.

WALLENSTEIN. Mais comment ce tumulte a-t-il éclaté dans le camp? L'armée ne devait rien savoir avant que la fortune se fût décidée pour nous à Prague.

TERZKY. Oh! que ne m'avez-vous cru! Hier soir encore, nous vous avons conjuré de ne pas laisser sortir cet Octavio, ce serpent, et vous lui avez donné vous-même des chevaux pour s'enfuir.

WALLENSTEIN. Encore ces vieux propos. Une fois pour toutes, ne parlons plus de ces absurdes soupçons.

TERZKY. Vous vous êtes fié aussi à Isolani, et il est le premier qui vous abandonne.

WALLENSTEIN. Je l'ai tiré hier de la misère. Bon voyage! je n'ai jamais compté sur la reconnaissance.

TERZKY. Et ils sont tous l'un comme l'autre.

WALLENSTEIN. En me quittant n'agit-il pas comme il devait le faire? Il reste fidèle au dieu du hasard, qu'il a toujours servi à la table de jeu. C'est à ma fortune qu'il était attaché; c'est elle qu'il abandonne, et non pas moi. Qu'étais-je pour lui et qu'était-il pour moi? J'étais le navire chargé de ses espérances, avec lequel il n'aviguait joyeusement en pleine mer; il voit que nous nous dirigeons vers les écueils, et il retire ses richesses. Aucun lien de cœur ne nous unissait; il me quitte comme l'oiseau léger quitte la branche dont il n'a plus besoin. Oui, il mérite d'être trompé, celui qui met sa confiance dans les hommes frivoles. Sa vie ne laisse sur les esprits mobiles que des traces fugitives et faciles à effacer; rien ne pénètre dans les replis profonds et silencieux du cœur; les sensations vives les émeuvent facilement, mais il n'y a point d'âme pour échauffer leurs entrailles.

TERZKY. J'aimerais pourtant mieux me confier à cette molle surface qu'à une profondeur qui m'effraye.

SCÈNE VIII.

WALLENSTEIN, TERZKY; ILLO *arrive furieux.*

ILLO. Révolte et trahison!

TERZKY. Ah! qu'y a-t-il de nouveau?

ILLO. Quand j'ai donné aux régiments de Tiefenbach l'ordre de se retirer... Oh! perfides soldats, oublieux de leurs devoirs!

TERZKY. Eh bien?

WALLENSTEIN. Quoi donc? Ils ont refusé d'obéir?

TERZKY. Faites tirer sur eux. Donnez cet ordre.

WALLENSTEIN. De la modération! Quel motif mettent-ils en avant?

ILLO. Ils disent qu'ils ne doivent obéir qu'au lieutenant général Piccolomini....

WALLENSTEIN. Quoi? comment?

ILLO. Qu'il leur a laissé cet ordre et le leur a montré de la main même de l'empereur.

TERZKY. De la main de l'empereur! Vous entendez, prince?

ILLO. C'est par son impulsion aussi que les colonels sont partis hier.

TERZKY. Entendez-vous?

ILLO. Et Montécuculli, Caraffa et six autres généraux sont loin; il leur a persuadé de le suivre. Il avait depuis longtemps cet ordre de l'empereur, et dernièrement encore il s'est concerté avec Questenberg. (*Wallenstein tombe sur un siége et se cache le visage.*)

TERZKY. Oh! si vous m'aviez cru!

SCÈNE IX.

Les précédents, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Je ne puis y tenir plus longtemps. Au nom de Dieu, dites-moi ce qui se passe.

ILLO. Les régiments nous abandonnent; le comte Piccolomini est un traître.

LA COMTESSE. Oh! mes pressentiments! (*Elle sort précipitamment.*)

TERZKY. Si l'on m'eût cru! Vous le voyez, les étoiles vous ont trompé.

WALLENSTEIN *se lève*. Les étoiles ne mentent pas, mais ceci est contraire au cours des astres et du destin. La science est véridique, mais un cœur faux a fait mentir le ciel lui-même; les prophéties ne reposent que sur la vérité, et lorsque la nature sort de ses voies ordinaires, toute la science se trompe. Si c'était une superstition qui m'empêchait de déshonorer la nature humaine par de tels soupçons, oh! non, jamais je ne rougirai de cette faiblesse. Il y a même dans l'instinct des animaux une sorte de religion, et le sauvage ne partage point son repas avec celui dont il va percer le sein. Tu n'as pas fait là un acte d'héroïsme, Octavio. Ce n'est pas ta prudence qui a vaincu la mienne, c'est ton lâche cœur qui a remporté sur

mon cœur ouvert un indigne triomphe. Aucun bouclier ne pouvait me garantir de ton mortel attentat; tu l'as dirigé sans pudeur sur mon sein sans défense. Contre de telles armes je ne suis qu'un enfant.

SCÈNE X.

Les précédents, BUTTLER.

TERZKY. Ah! voici Buttler. Nous avons encore un ami.

WALLENSTEIN *va à lui les bras ouverts et l'embrasse avec cordialité.* Viens sur mon cœur, vieux frère d'armes. Les rayons du soleil au printemps ne sont pas plus doux que l'aspect d'un ami dans un tel moment.

BUTTLER. Mon général... je viens...

WALLENSTEIN, *s'appuyant sur son épaule.* Sais-tu déjà que le vieux Piccolomini m'a vendu à l'empereur? Qu'en dis-tu? Pendant trente ans nous avons vécu ensemble et supporté les mêmes choses; nous avons en campagne dormi sur la même couche, bu à la même coupe, mangé le même pain; je m'appuyais sur lui comme je m'appuie à présent sur tes épaules fidèles, et dans le moment même mon cœur battait avec confiance contre son cœur; il voit son avantage, épie l'instant favorable et me plonge le poignard dans le sein. (*Il repose sa tête sur l'épaule de Buttler.*)

BUTTLER. Oubliez le perfide; dites, que voulez-vous faire?

WALLENSTEIN. C'est bien, ne songeons plus à lui. N'ai-je pas encore assez d'amis? le destin ne me traite-t-il pas avec affection, puisqu'au moment où il démasque l'hypocrisie du perfide, il me donne un cœur fidèle? Ne parlons plus de lui et ne pense pas que je le regrette. Oh! c'est sa trahison qui m'afflige, car je les aimais, je les estimais tous les deux; et Max, il m'aimait véritablement, il ne m'a pas trahi, lui! Assez, assez là-dessus. Il s'agit maintenant de prendre des mesures expéditives. Le courrier que le comte Kinsky m'envoie de Prague peut arriver à chaque instant. Il ne faut pas que ce qu'il m'apporte tombe entre les mains des révoltés. Ainsi, envoyez sur-le-champ un exprès à sa rencontre, un homme sûr qui puisse me l'amener en secret. (*Il veut sortir.*)

BUTTLER *le retient.* Mon général, qu'attendez-vous?

WALLENSTEIN. Le courrier qui doit m'apporter la nouvelle de ce qui s'est passé à Prague.

BUTTLER. Ah!

WALLENSTEIN. Qu'avez-vous?

BUTTLER. Vous ne savez donc pas...

WALLENSTEIN. Quoi?

BUTTLER. Comment ce tumulte s'est élevé dans le camp?

WALLENSTEIN. Comment?

BUTTLER. Le courrier...

WALLENSTEIN, *inquiet*. Eh bien?

BUTTLER. Il est ici.

TERZKY *et* ILLO. Il est ici?

WALLENSTEIN. Mon courrier?

BUTTLER. Depuis plusieurs heures.

WALLENSTEIN. Et je ne le sais pas!

BUTTLER. La garde l'a arrêté.

ILLO, *frappant du pied*. Malédiction!

BUTTLER. Sa lettre a été ouverte et court de main en main dans le camp.

WALLENSTEIN. Savez-vous ce qu'elle contient?

BUTTLER, *hésitant*. Ne me le demandez pas.

TERZKY. Oh! malheur à nous, Illo! Tout s'écroule à la fois.

WALLENSTEIN. Ne me cachez rien. Je puis entendre la plus malheureuse nouvelle. Prague est-il perdu? l'est-il? Avouez-le-moi franchement.

BUTTLER. Il est perdu. Tous les régiments placés à Budweiss, à Tabor, à Braunau, à Kœnigiungratz, à Braün, à Znaym, vous ont abandonné et ont renouvelé leurs serments à l'empereur. Kinsky, Illo, Terzky et vous-même êtes proscrits. (*Terzky et Illo montrent leur effroi et leur désespoir, Wallenstein demeure ferme et tranquille.*)

WALLENSTEIN, *après un instant de silence*. C'en est fait, maintenant tout est bien. J'ai été promptement affranchi des angoisses du doute; mon cœur redevient libre, mon esprit reprend sa clarté. C'est dans la nuit que brille l'étoile de Friedland. J'ai tiré l'épée avec une résolution flottante, avec un courage indécis; tant que j'ai eu à choisir, j'éprouvais de violentes contradictions. Maintenant la nécessité commande, les doutes s'évanouissent. Je combats pour ma vie et ma tête.

Il sort, les autres le suivent.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE TERZKY *arrive par une porte latérale.* Non, non, je ne puis supporter cet état plus longtemps. Où sont-ils? Tout est vide. Il me laisse seule, seule dans cette terrible anxiété. Il faut me contraindre devant ma sœur, paraître tranquille, renfermer mes souffrances dans mon cœur oppressé. Non, je ne puis supporter cette idée; si notre entreprise échoue, s'il faut passer du côté des Suédois, non pas comme des alliés honorables, suivis d'une armée puissante, mais comme des fugitifs qui se présentent les mains vides; s'il faut errer de contrée en contrée comme le palatin, et paraître en tout lieu comme un monument de notre grandeur déchue... non, je ne puis envisager un pareil moment, et quand il supporterait lui-même une pareille chute, moi je ne supporterais pas de le voir ainsi tomber.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA, *voulant retenir la duchesse.* O ma mère! restez.

LA DUCHESSE. Non, il y a encore un terrible secret que l'on me cache. Pourquoi ma sœur m'évite-t-elle? Pourquoi la vois-je errer avec angoisse? Pourquoi es-tu si effrayée? Que signifie ces signes muets que vous échangez mystérieusement entre vous?

THÉCLA. Rien, ma mère.

LA DUCHESSE. Ma sœur, je veux le savoir.

LA COMTESSE. Que sert de lui en faire un secret? Peut-on le lui cacher? Tôt ou tard il faudra qu'elle l'apprenne et le supporte. Ce n'est pas le moment de s'abandonner à la faiblesse. Le courage et la fermeté d'âme nous sont nécessaires, nous devons exercer notre force. Mieux vaut donc décider son sort d'un seul mot. On vous trompe, ma sœur; vous croyez que le duc est disgracié. Le duc n'est point disgracié... il est..

THÉCLA, *s'approchant de la comtesse.* Voulez-vous la tuer?

LA COMTESSE. Le duc est...

THÉCLA, *prenant sa mère dans ses bras.* Soyez ferme, ma mère.

LA COMTESSE. Le duc s'est révolté, il a voulu s'unir aux ennemis; l'armée l'a abandonné, il est trahi. (*A ces derniers mots, la duchesse s'évanouit dans les bras de sa fille.*)

SCÈNE XIII.

Le théâtre représente une grande salle.

WALLENSTEIN, *revêtu de son armure.* Tu as réussi, Octavio. Me voilà presque aussi abandonné que je l'étais à l'assemblée des princes de Ratisbonne. Alors, je n'avais plus d'autre appui que moi-même. Mais vous avez éprouvé ce que peut une âme, vous avez enlevé à l'arbre ses rameaux, et me voilà comme une tige dépouillée. Mais en dedans de lui subsiste encore la force créatrice capable d'enfanter un monde. Déjà une fois j'ai valu à moi seul toute une armée. Vos troupes avaient succombé à la puissance des Suédois; Tilly, votre dernier espoir, était vaincu sur le Lech; Gustave inondait, comme un torrent déchaîné, la Bavière, et l'empereur tremblait dans son palais à Vienne. Les soldats étaient difficiles à trouver, car la foule suit le cours de la fortune. Alors on tourna les yeux vers moi, moi, le sauveur dans le danger; l'orgueil de l'empereur s'abaissa devant celui qui avait été cruellement offensé. Il fallut me lever pour prononcer le mot puissant et rassembler des hommes dans un camp désert. Je parais, le tambour bat, mon nom retentit dans le monde comme celui du dieu de la guerre. La charrue, l'atelier sont abandonnés; la foule accourt sous mes drapeaux, dont on connaissait le bonheur et qui rendaient l'espoir. Ah! je me sens encore tel que j'étais alors. J'ai encore cet esprit qui s'est créé son corps; je suis ce Friedland qui a su peupler son camp. Conduisez contre moi vos milliers de soldats; ils sont habitués à vaincre sous mes ordres et non pas contre moi. Si la tête et les membres se séparent, on verra où était l'âme. (*Illo et Terzky entrent.*) Courage! amis, courage! nous ne sommes pas encore terrassés. Cinq régiments de Terzky et les braves troupes de Buttler sont à nous. Demain, une armée de seize mille Sué-

dois vient nous rejoindre. Je n'avais pas plus de forces lorsqu'il y a neuf ans j'ai reconquis l'Allemagne pour l'empereur.

SCÈNE XIV.

Les précédents, NEUMANN, *causant à l'écart avec le* COMTE DE TERZKY.

TERZKY, *à Neumann*. Qe veulent-ils?

WALLENSTEIN. Qu'est-ce?

TERZKY. Dix cuirassiers de Pappenheim demandent à vous parler au nom de leur régiment.

WALLENSTIEN, *à Neumann*. Faites-les entrer. (*Neumann sort.*) J'espère quelque chose de cette démarche. Remarquez qu'ils sont encore dans le doute, et qu'on peut encore les gagner.

SCÈNE XV.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO, DIX CUIRASSIERS, *conduits par un* SOUS-OFFICIER. *Ils se mettent en ligne devant le duc, et font le salut militaire.*

WALLENSTEIN, *après les avoir examinés un moment, s'adresse au sous-officier*. Je te connais bien, tu es de Bruges en Flandre, et ton nom est Mercy?

LE SOUS-OFFICIER. Je m'appelle Henri Mercy.

WALLENSTEIN. Tu fus coupé dans une marche, entouré de Hessois, et tu te fis jour avec cent quatre-vingts hommes à travers des milliers d'ennemis?

LE SOUS-OFFICIER. Oui, mon général.

WALLENSTEIN. Qu'as-tu obtenu pour cet acte de bravoure?

LE SOUS-OFFICIER. Ce que je demandais, mon général, l'honneur de servir dans les cuirassiers.

WALLENSTEIN, *se tournant vers un autre*. Tu étais parmi les volontaires que je fis sortir d'Altenberg pour s'emparer de la batterie suédoise?

DEUXIÈME CUIRASSIER. Oui, mon général.

WALLENSTEIN. Je n'oublie pas celui à qui j'ai parlé une seule fois. Dites-moi votre affaire.

LE SOUS-OFFICIER *commande*. Portez arme!

WALLENSTEIN *s'adresse à un troisième*. Tu t'appelles Risbeck, et tu es né à Cologne?

TROISIÈME CUIRASSIER. Risbeck, de Cologne.

WALLENSTEIN. Tu amenas prisonnier dans le camp de Nuremberg le colonel suédois Dübald?

TROISIÈME CUIRASSIER. Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN. Non, c'est juste; c'était ton frère aîné. Tu avais encore un frère plus jeune, où est-il?

TROISIÈME CUIRASSIER. Il est à Olmutz, dans l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN, *au sous-officier*. Eh bien, je vous écoute.

LE SOUS-OFFICIER. Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui...

WALLENSTEIN, *l'interrompant*. Qui vous a choisis?

LE SOUS-OFFICIER. Chaque escadron a tiré son homme au sort.

WALLENSTEIN. Allons au fait.

LE SOUS-OFFICIER. Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui nous ordonne de ne plus obéir à ton commandement, parce que tu es un traître et un ennemi de la patrie.

WALLENSTEIN. Qu'avez-vous résolu?

LE SOUS-OFFICIER. Nos camarades à Braunau, à Budweiss, à Prague, à Olmutz, ont déjà obéi, et les régiments de Tiefenbach, de Toscane, ont suivi leur exemple..... Mais nous ne croyons pas que tu sois un traître, un ennemi de la patrie, et nous regardons cela comme un mensonge et une invention de l'Espagne. (*Avec cordialité.*) Toi-même, tu nous diras ce que tu projettes, car tu as toujours été sincère avec nous; nous avons la plus grande confiance en toi, un tiers ne doit pas se placer entre nous, entre un brave général et ses braves soldats.

WALLENSTEIN. Je reconnais bien là mes hommes de Pappenheim.

LE SOUS-OFFICIER. Le régiment te demande donc si tu veux seulement conserver le commandement qui t'appartient, que l'empereur t'a confié, et servir l'Autriche comme un loyal général; en ce cas, nous sommes résolus à nous mettre de ton côté et à soutenir tes droits envers chacun; et quand

même tous les autres régiments t'abandonneraient, nous seuls nous te resterions fidèles, et nous donnerions notre vie pour toi, car notre devoir de soldats est de périr plutôt que de te laisser succomber. Mais si les choses sont telles que le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que par une manœuvre perfide tu veuilles nous conduire à l'ennemi, ce dont Dieu nous garde! alors nous voulons aussi te quitter et obéir à l'ordre de l'empereur.

WALLENSTEIN. Écoutez, enfants.

LE SOUS-OFFICIER. Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles; dis oui ou non, et nous serons satisfaits.

WALLENSTEIN. Écoutez-moi. Je sais que vous êtes des hommes intelligents, que vous voulez penser et juger par vous-mêmes, et ne pas suivre le train de la foule. Voilà pourquoi je vous ai toujours, comme vous le savez, distingués du reste de l'armée. L'œil rapide du général ne compte que les drapeaux; il ne remarque point chaque individu; son ordre est sévère, il faut le suivre aveuglément, et l'homme ne s'occupe pas d'apprécier la valeur de l'homme... Cependant, vous savez que je n'en ai jamais agi ainsi avec vous; vous avez dans votre rude métier la pensée de vous-mêmes; sur votre front austère on voit briller une mâle intelligence, et je vous ai toujours traités en hommes libres, et je vous ai donné le droit d'avoir vous-mêmes votre opinion.

LE SOUS-OFFICIER. Oui, mon général; tu nous as toujours traités dignement, tu nous as honorés de ta confiance et favorisés plus que tous les autres régiments. Aussi ne suivons-nous pas la masse des troupes, tu le vois; nous restons près de toi avec confiance. Dis un mot, ce mot nous suffira, dis-nous que tu ne songes à aucune trahison, que tu ne veux pas conduire l'armée à l'ennemi.

WALLENSTEIN. C'est moi, moi qu'on trahit. L'empereur m'a sacrifié à mes ennemis; il faut que je succombe, si mes braves troupes ne me sauvent pas. Je veux me reposer sur vous, votre cœur sera mon rempart. Voyez, c'est contre ce sein qu'on dirige les coups, c'est contre cette tête blanche. Telle est la reconnaissance des Espagnols pour toutes ces batailles sanglantes livrées dans les plaines de Lutzen ou devant les vieilles forteresses. C'est pour cela que nous avons offert notre poitrine nue aux armes des ennemis, que nous

avons dormi sur la pierre et sur le sol couvert de glace. Aucun torrent n'était pour nous trop rapide, aucune forêt ne pouvait nous arrêter. Nous avons poursuivi l'infatigable Mansfeld à travers tous les détours tortueux de sa fuite; notre vie a été une marche sans repos; semblables aux tourbillons de vent qui ne séjournent nulle part, nous avons traversé le monde agité par la guerre; et maintenant que nous avons accompli ces rudes et ingrats et maudits travaux des armes, maintenant que notre bras fidèle et infatigable a rendu le fardeau de la guerre moins lourd, cet enfant impérial viendrait conclure une paix facile et ravir la branche d'olivier dont nous avions mérité de parer notre tête, pour l'enlacer dans ses blonds cheveux!

LE SOUS-OFFICIER. Non, cela ne se pourra pas, aussi longtemps que nous pourrons l'empêcher. Personne que toi ne peut finir cette guerre terrible que tu as conduite avec gloire. Tu nous as guidés dans les champs sanglants de la mort, il faut que ce soit toi, et nul autre, qui nous ramènes gaîment dans les champs de la paix, qui partages avec nous les fruits de nos longs travaux.

WALLENSTEIN. Comment! croyez-vous pouvoir vous réjouir dans votre vieillesse des fruits que vous aurez recueillis? Non, ne le croyez pas. Vous ne verrez jamais la fin de cette lutte, elle nous dévorera tous. L'Autriche ne veut point de paix, et, parce que je cherche la paix, il faut que je succombe. Qu'importe à l'Autriche, si cette longue guerre épuise l'armée et ravage le monde? Elle ne cherche qu'à s'accroître, à gagner des domaines. Vous êtes émus, je vois une noble colère briller dans vos regards guerriers. Oh! puisse mon âme vous animer encore et vous conduire hardiment au combat comme autrefois. Vous voulez m'aider, vous voulez défendre mes droits avec vos armes; cela est généreux; mais ne pensez pas que votre petite troupe puisse accomplir cette résolution, vous vous sacrifierez en vain pour votre général. (*D'un ton de confiance.*) Non, laissez-moi, pour garantir notre sûreté, chercher des auxiliaires; les Suédois nous offrent leur secours, laissez-moi me servir d'eux en apparence, jusqu'à ce que, tenant entre nos mains redoutables le destin de l'Europe, nous offrions du milieu de notre camp la douce paix à ce monde réjoui.

LE SOUS-OFFICIER. Ainsi tu ne traites avec les Suédois qu'en apparence, tu ne veux pas trahir l'empereur, tu ne veux pas faire de nous des Suédois; eh bien, voilà tout ce que nous désirions savoir de toi.

WALLENSTEIN. Eh! que m'importe le Suédois? Je le hais comme le fond de l'enfer, et, avec l'aide de Dieu, j'espère le chasser bientôt sur l'autre rive de la mer Baltique. Voyez, mon cœur est touché de compassion en écoutant les plaintes du peuple allemand. Vous n'êtes que de simples soldats; cependant comprenez votre valeur : c'est vous que, de préférence à tous les autres, j'ai jugés dignes de m'entendre parler à cœur ouvert. Voilà quinze ans que le flambeau de la guerre est allumé, et nulle part encore on n'a joui du repos. Allemands et Suédois, papistes et luthériens, nul ne veut céder à l'autre, tous les bras sont armés l'un contre l'autre; partout des factions, nulle part un juge : dites, quand cela finira-t-il? qui pourra dénouer ce fil qui s'embrouille sans cesse? Il faut le couper. Je sens que je suis l'homme du destin, et j'espère avec votre secours accomplir ses décrets.

SCÈNE XVI.

Les précédents, BUTTLER.

BUTTLER, *en toute hâte.* C'est une action irréfléchie, mon général.

WALLENSTEIN. Quoi?

BUTTLER. Cela vous fera tort auprès de ceux qui pensent bien.

WALLENSTEIN. Quoi donc?

BUTTLER. C'est déclarer ouvertement la révolte.

WALLENSTEIN. Mais qu'y a-t-il donc?

BUTTLER. Le régiment du comte Terzky arrache de ses drapeaux l'aigle impériale pour mettre à sa place votre écusson.

LE SOUS-OFFICIER, *aux cuirassiers.* Demi-tour à droite, marche!

WALLENSTEIN. Maudit soit ce fait et celui qui l'a conseillé! (*Aux cuirassiers qui se retirent.*) Arrêtez, mes enfants, c'est une erreur. Écoutez, je veux la punir sévèrement; écoutez donc, restez. Ils ne m'entendent pas. (*A Illo.*) Suivez-les,

tâchez de les persuader et de les ramener, coûte que coûte. (*Illo sort.*) Voilà qui nous précipite dans notre perte. Buttler! Buttler! vous êtes mon mauvais génie. Pourquoi venir m'annoncer cette nouvelle en leur présence? tout était en bon chemin... ils étaient à demi gagnés. Les insensés! avec leur zèle irréfléchi... Oh! la fortune se joue cruellement de moi; c'est l'empressement de mes amis, et non la haine de mes ennemis, qui me jette dans l'abîme.

SCÈNE XVII.

Les précédents; LA DUCHESSE *entre avec précipitation;* THÉCLA *et* LA COMTESSE *la suivent; puis* ILLO *vient.*

LA DUCHESSE. O Albert! qu'avez-vous fait?

WALLENSTEIN. Ah! encore cela!

LA COMTESSE. Pardonnez-moi, mon frère, je n'ai pu agir autrement; elle sait tout.

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous fait?

LA COMTESSE, *à Terzky.* N'y a-t-il plus d'espérance? tout est-il perdu?

TERZKY. Tout : Prague est au pouvoir de l'empereur; les régiments lui ont de nouveau juré fidélité.

LA COMTESSE. Perfide Octavio! Et le comte Max est-il aussi parti?

TERZKY. Où pourrait-il être? Il s'est mis avec son père du côté de l'empereur. (*Thécla se jette dans les bras de sa mère et se cache le visage dans son sein.*)

LA DUCHESSE, *la serrant dans ses bras.* Malheureuse enfant! malheureuse mère!

WALLENSTEIN, *tirant à l'écart Terzky.* Fais préparer dans la seconde cour une voiture de voyage pour les emmener (*il désigne les femmes*); Scherfenberg les accompagnera; il nous est fidèle, il les conduira à Égra, où nous les suivrons. (*A Illo qui revient.*) Vous ne les amenez pas?

ILLO. Entendez-vous le tumulte? tout le corps de Pappenheim est en rumeur. Ils redemandent Max, leur colonel; ils disent qu'il est ici, dans le château, que vous le retenez par force, et que si vous ne le leur rendez pas, ils viendront le délivrer les armes à la main. (*Tous se regardent étonnés.*)

TERZKY. Que faire?

WALLENSTEIN. Ne l'ai-je pas dit? Mon cœur pressentait la vérité. Il est encore ici, il ne m'a point trahi, il ne l'a pas pu. Je n'en ai jamais douté.

LA COMTESSE. Il est encore ici. Oh! alors tout est bien, car je sais ce qui le retiendra éternellement. (*Elle embrasse Thécla.*)

TERZKY. Cela ne se peut; songez-y donc. Son père nous a trahi; il s'est déclaré pour l'empereur : comment le fils oserait-il être ici?

ILLO, *à Wallenstein*. J'ai vu, il y a peu d'instants, passer sur la place l'équipage de chasse que vous lui avez donné.

LA COMTESSE. O ma nièce! alors il n'est pas loin...

THÉCLA, *les yeux fixés sur la porte, s'écrie*. Le voici!

SCÈNE XVIII.

Les précédents, MAX PICCOLOMINI.

MAX, *s'avançant au milieu de la salle*. Oui, oui, le voici. Je ne puis errer plus longtemps d'un pas timide dans cette demeure, épier un moment favorable... Cette attente, cette angoisse sont au-dessus de mes forces. (*Il s'avance vers Thécla, qui s'est jetée dans les bras de sa mère.*) Oh! regarde-moi, ne détourne pas tes yeux, ange du ciel! avoue-le librement devant tous, ne crains personne. Apprenne qui voudra que nous nous aimons. Pourquoi le cacher encore? le secret est pour les heureux. Le malheur sans espoir n'a besoin d'aucun voile, il peut agir librement à la face du jour. (*Il remarque la comtesse qui jette sur Thécla un regard de satisfaction.*) Non, madame, je n'attends rien et je n'espère rien; je ne viens pas ici pour rester, mais pour vous dire adieu... C'en est fait, il faut, il faut que je te quitte, Thécla, il le faut. Accorde-moi seulement un regard de pitié, je ne puis emporter ta haine. Dis que tu ne me hais point; dis-le-moi, Thécla. (*Il prend sa main avec une vive émotion.*) O Dieu! Dieu! je ne puis m'éloigner de ce lieu, je ne le puis, je ne puis abandonner cette main. Dis-moi, Thécla, que tu as pitié de moi, que tu es toi-même persuadée que je ne puis faire autrement. (*Thécla, évitant son regard, lui montre le duc, qu'il n'avait pas encore aperçu; il se retourne alors vers lui.*) Vous ici! non, ce n'est pas vous

que je suis venu chercher. Mes yeux ne devaient plus vous revoir; c'est à elle seule que je voulais parler, c'est le libre langage de son cœur que je voulais entendre. Je n'ai plus rien à faire avec les autres.

WALLENSTEIN. Penses-tu que je serai assez bon pour te laisser partir et jouer avec toi une scène de grandeur d'âme? Ton père m'a indignement trahi; tu n'es plus pour moi que son fils, et tu ne seras pas en vain tombé en mon pouvoir. Ne crois pas que je respecte la vieille amitié qu'il a si honteusement outragée. Le temps de l'affection et des tendres ménagements est passé; c'est le tour de la haine et de la vengeance.

MAX. Vous agirez avec moi comme vous voudrez; vous savez bien que je ne brave ni ne redoute votre colère. Ce qui me retient ici, vous le savez. (*Il prend la main de Thécla.*) Voyez, voilà tout ce que j'aurais voulu vous devoir; j'aurais voulu recevoir de votre main paternelle le bonheur des élus. Vous avez détruit ce bonheur, mais peu vous importe. Vous avez avec indifférence foulé dans la poussière la félicité des vôtres. Le dieu que vous servez n'est pas un dieu de clémence. Pareil à cet élément aveugle et terrible que nul sentiment ne gouverne, que nulle chaîne n'arrête, vous ne suivez que les mouvements emportés de votre cœur. Malheur à ceux qui placent leur confiance en vous! à ceux qui, séduits par vos démonstrations amicales, fondent sur vous l'édifice de leur bonheur! tout à coup, au milieu de la nuit paisible, le gouffre de feu s'ouvre, bouillonne, un torrent cruel, dévastateur, s'élance avec impétuosité et anéantit les travaux des hommes.

WALLENSTEIN. C'est le cœur de ton père que tu dépeins; c'est la noire hypocrisie de sa pensée, ce sont ses entrailles que tu viens de décrire. Oh! les ruses de l'enfer m'ont trompé; l'abîme m'a envoyé le plus perfide, le plus fourbe de ses démons, et l'a placé comme un ami à mes côtés. Qui pourrait résister à la puissance de l'enfer? J'ai pressé le basilic sur mon sein, je l'ai nourri du sang de mon cœur; il jouissait en silence de mon amour. Jamais je n'eus un soupçon contre lui; la porte de mes pensées lui était ouverte, je rejetais toute prudence et toute précaution. Mes yeux s'en allaient cherchant dans les astres, dans le vaste espace des sphères, l'ennemi que je portais dans le sanctuaire de mon cœur. Ah! si j'avais été pour Ferdinand ce qu'Octavio était pour moi, je ne lui aurais

jamais déclaré la guerre, jamais je ne l'aurais pu. Il n'était pour moi qu'un maître injuste, et non pas un ami. L'empereur ne s'abandonnait pas à ma fidélité; la guerre existait déjà entre lui et moi lorsqu'il remit entre mes mains le bâton de commandement: car la guerre existe éternellement entre la ruse et le soupçon; il n'y a de paix qu'entre la confiance et la bonne foi. Celui qui empoisonne la confiance tue dans le sein qui doit l'enfanter la race future.

MAX. Je ne veux pas défendre mon père; malheureusement pour moi je ne le peux pas. Des événements difficiles, malheureux, se sont passés; une action criminelle en implique toujours une autre, à laquelle elle tient par une chaîne étroite. Mais comment nous, qui ne sommes pas coupables, comment avons-nous été entraînés dans ce cercle de crimes et de malheurs? Envers qui avons-nous trahi notre foi? Pourquoi les attentats et la fourberie de nos pères nous enlacent-ils comme des anneaux de serpent? Pourquoi la haine irréconciliable de nos pères nous a-t-elle cruellement séparés, nous qui étions unis par l'amour? *(Il serre Thécla dans ses bras avec une violente douleur.)*

WALLENSTEIN *le regarde en silence et s'approche de lui.* Max, reste près de moi; ne t'en va pas, Max. Souviens-toi du jour où l'on t'apporta dans ma tente pendant l'hiver au camp de Prague; tu étais encore un tendre enfant inhabitué au froid du nord, ta main s'était roidie en portant le lourd étendard que tu ne voulais pas quitter. Alors je te pris, je t'enveloppai dans mon manteau, je fus moi-même ta garde-malade; je ne rougissais pas de te rendre les plus petits soins; j'avais pour toi l'empressement et la sollicitude d'une femme, jusqu'à ce que, réchauffé sur mon sein, tu eusses repris la gaîté, le mouvement de ton jeune âge. Depuis ce temps ai-je changé de sentiments pour toi? J'ai enrichi des milliers d'hommes, je leur ai donné des terres et des postes honorables. Mais toi, je t'ai aimé, je t'ai donné mon cœur, mon être entier. Tous les autres étaient des étrangers pour moi, tu étais l'enfant de la maison. Max, tu ne peux m'abandonner; non, cela ne peut être. Je ne puis pas, je ne veux pas croire que Max soit capable de me quitter.

MAX. O Dieu!

WALLENSTEIN. Dès ton enfance j'ai été ton appui et ton guide. Qu'est-ce que ton père a fait pour toi que je n'aie fait aussi! Je t'ai entouré d'un réseau d'amour; déchire-le si tu peux. Tu es attaché à moi par tous les tendres liens de l'âme, par toutes les chaînes sacrées de la nature qui unissent les hommes l'un à l'autre... Va, délaisse-moi, sers ton empereur; que ses insignes honorifiques, sa Toison-d'Or, te récompensent d'avoir compté pour rien l'ami, le père de ta jeunesse, le sentiment le plus sacré.

MAX, *en proie à une violente agitation.* O mon Dieu! comment faire autrement? Ne le dois-je pas? Mon serment... mon devoir...

WALLENSTEIN. Ton devoir! envers qui? Qui es-tu? Si ma conduite à l'égard de l'empereur est injuste, l'injustice est pour moi, non pas pour toi. T'appartiens-tu à toi-même? Es-tu ton propre maître? Es-tu librement placé dans le monde de manière à être l'arbitre de tes actions? Tu es lié à moi, je suis ton empereur. M'appartenir, m'obéir, voilà ce que te commande l'honneur, la loi de la nature. Si la planète que tu habites et sur laquelle tu vis sort de son orbite et se précipite embrasée vers quelque monde voisin, qu'elle l'enflamme, dépend-il de toi de ne pas suivre son mouvement? Elle t'entraînera par la force de son impulsion avec ses cercles et ses satellites. Tu n'es retenu dans cette lutte que par un léger scrupule; le monde ne te blâmera pas, il te louera d'avoir cédé au pouvoir de l'amitié.

SCÈNE XIX.

Les précédents, NEUMANN.

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il?

NEUMANN. Les cuirassiers de Pappenheim ont mis pied à terre; ils sont résolus de prendre d'assaut cette maison l'épée à la main; ils veulent délivrer le comte.

WALLENSTEIN, *à Terzky.* Qu'on laisse tomber le pont, qu'on fasse avancer l'artillerie; je veux les recevoir avec la mitraille. (*Terzky sort.*) Me prescrire des conditions les armes à la main! Allez, Neumann; qu'ils se retirent à l'instant; c'est là

ma volonté. Qu'ils attendent en silence ce qu'il me plaira de faire.

Neumann sort. Illo s'avance vers la fenêtre.

LA COMTESSE. Laissez-le partir, je vous en prie, laissez-le partir.

ILLO, *à la fenêtre.* Mort et damnation!

WALLENSTEIN. Qu'est-ce?

ILLO. Ils escaladent l'hôtel de ville, ils renversent les combles, ils dirigent les canons contre nous.

MAX. Les furieux!

ILLO. Ils se préparent à tirer sur nous.

LA DUCHESSE *et* LA COMTESSE. Dieu du ciel!

MAX, *à Wallenstein.* Laissez-moi descendre; je leur dirai...

WALLENSTEIN. Ne fais pas un pas.

MAX, *montrant la duchesse et Thécla.* Il s'agit de leur vie, de la vôtre.

WALLENSTEIN. Quelles nouvelles, Terzky?

SCÈNE XX.

Les précédents, TERZKY *revient.*

TERZKY. Des nouvelles de nos fidèles régiments : n'arrêtons pas plus longtemps leur courage; ils demandent la permission d'attaquer; ils sont maîtres de la porte de Prague et de la porte de Muhll; et, si vous voulez leur en donner l'ordre, ils peuvent prendre l'ennemi par derrière, le serrer dans la ville et le dompter aisément dans les défilés des rues.

ILLO. Oh! venez, ne laissez pas leur zèle se refroidir. Les soldats de Buttler nous restent aussi fidèles. Nous sommes en plus grand nombre, nous les soumettrons, et nous arrêterons la sédition ici, à Pilsen.

WALLENSTEIN. Faut-il donc que cette ville devienne un champ de bataille, que la discorde civile à l'œil enflammé se déchaîne dans les rues! Faut-il livrer la décision du sort à la rage aveugle qui n'écoute plus aucun chef? Ici il n'y a point de place pour se battre, il n'y en a que pour s'égorger; la voix du général ne pourrait plus réprimer cette furie sans

frein. Eh bien! qu'il en soit ainsi. Depuis longtemps, je pense que tout doit finir par une lutte prompte et sanglante. (*Il se retourne vers Max.*) Où en sommes-nous? Veux-tu tenter le combat avec moi? Tu es libre de partir. Place-toi en face de moi. Conduis-les au combat. Tu connais l'art de la guerre, tu l'as appris près de moi; je ne rougirai pas d'un tel adversaire, et tu ne trouveras jamais une plus belle occasion de me payer mes leçons.

LA COMTESSE. En sommes-nous venus là? Max, Max, pouvez-vous supporter cela?

MAX. J'ai promis de ramener fidèlement à l'empereur les régiments qui me sont confiés, je veux tenir ma promesse ou mourir. Mon devoir ne me demande rien de plus. Je ne combattrai pas contre vous si je puis l'éviter, et votre tête, quoique ennemie, m'est encore sacrée. (*On entend deux coups de fusil. Illo et Terzky courent à la fenêtre.*)

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il?

TERZKY. Il est tombé.

WALLENSTEIN. Qui?

ILLO. Ce sont les soldats de Tiefenbach qui ont tiré.

WALLENSTEIN. Sur qui?

ILLO. Sur Neumann que vous avez envoyé.

WALLENSTEIN. Damnation! Je veux... (*Il veut sortir.*)

TERZKY. Vous exposer à leur aveugle fureur!

LA DUCHESSE *et* LA COMTESSE. Au nom du ciel!

ILLO. Pas maintenant, mon général.

LA COMTESSE, Retenez-le! retenez-le!

WALLENSTEIN. Laissez-moi.

MAX. Ne sortez pas maintenant, pas maintenant. Cette action sanglante accroît leur fureur. Attendez qu'ils se repentent.

WALLENSTEIN. Retirez-vous; je n'ai déjà que trop tardé. Ils se sont abandonnés à leur audace criminelle parce qu'ils ne voyaient pas mon visage. Il faut qu'ils me voient, qu'ils m'entendent... Ne sont-ce pas mes troupes? ne suis-je pas leur général et leur maître redouté? Voyons s'ils ne reconnaissent plus cette figure qui était pour eux comme la lumière du soleil dans la fumée d'une bataille. Il n'est pas besoin d'employer les armes. Je veux me montrer aux rebelles du

haut de ce balcon, et ces soldats impétueux, bientôt apaisés, rentreront dans la ligne de l'obéissance.

Il sort. Illo, Terzky, Buttler le suivent.

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, MAX, THÉCLA.

LA COMTESSE, *à la duchesse.* Quand ils le verront... Il y a encore de l'espoir, ma sœur.

LA DUCHESSE. De l'espoir, je n'en ai plus.

MAX, *qui pendant la dernière scène s'est tenu à l'écart, s'avance.* Non, je ne puis y tenir. Je suis venu ici avec une âme ferme et résolue, je croyais ma conduite juste et à l'abri du blâme, et il faut que je paraisse ici comme un homme haïssable, inhumain, maudit, en horreur à tous ceux qui me sont chers. Il faut que je voie le poids de la douleur tomber injustement sur ceux que je pourrais rendre heureux d'un seul mot. Mon cœur se révolte; deux voix contradictoires s'élèvent dans ma poitrine. La nuit m'environne, je ne sais plus reconnaître le vrai chemin. Oh! tu l'avais bien dit, mon père, je me suis trop fié à mes propres forces; me voilà chancelant et ne sachant plus ce que je dois faire.

LA COMTESSE. Quoi! vous ne le savez pas? votre cœur ne vous l'a pas dit? Eh bien! moi je vais vous le dire. Votre père a commis envers nous une trahison révoltante. Il a attenté à la vie du prince, il nous a jetés dans la honte; sa conduite vous montre clairement celle que vous devez avoir, vous son fils. Vous devez réparer le crime dont il s'est rendu coupable, faire revivre l'exemple d'une pieuse fidélité, afin que le nom de Piccolomini ne soit pas un nom ignominieux, chargé d'une éternelle malédiction dans la maison de Wallenstein.

MAX. Où est la voix de la vérité que je dois suivre? Le seul mobile qui nous agite tous, c'est la passion. Oh! si un ange pouvait en ce moment descendre du ciel pour me montrer le vrai chemin, pour me donner de sa main sans tache le rayon puisé à la source de l'éternelle lumière! (*Ses yeux s'arrêtent sur Thécla.*) Comment! je cherche encore cet ange! j'en

attends encore un autre! (*Il s'approche d'elle, et la prend dans ses bras.*) Ah! c'est sur ce cœur pur, infaillible, sacré, que je veux prendre ma décision; c'est ton amour que je veux interroger, c'est lui seulement qui peut me rendre heureux, lui qui se détournerait d'une âme coupable. Peux-tu m'aimer encore si je reste? Dis-moi que tu le peux, et je suis à vous.

LA COMTESSE, *avec expression*. Réfléchissez...

MAX *l'interrompt*. Ne réfléchis; pas parle selon ton sentiment.

LA COMTESSE. Pensez à votre père...

MAX *l'interrompt*. Ce n'est pas la fille de Friedland que j'interroge, c'est toi, c'est toi, ma bien-aimée. Il ne s'agit pas de gagner une couronne; s'il en était ainsi, tu pourrais y songer avec prudence; mais il s'agit du repos de ton ami, du sort de mille braves au cœur héroïque qui prendront mon action pour exemple. Faut-il abjurer mes devoirs, mes serments envers l'empereur? Faut-il envoyer dans le camp d'Octavio une balle parricide? Car lorsque la balle sera une fois lancée, elle ne sera plus qu'un instrument aveugle, elle vivra, un esprit fatal la conduira; les furies vengeresses du crime la saisiront et la guideront sur la route la plus funeste...

THÉCLA. O Max!...

MAX *l'interrompt*. Non, ne te hâte pas de répondre; je te connais : ton noble cœur pourrait prendre le devoir le plus cruel pour le plus sacré. Ne cherche pas une grandeur surnaturelle. Pense à ce que le prince a toujours fait pour moi, pense à la manière dont mon père l'en a récompensé. Pense aussi que tous ces nobles et beaux mouvements des rapports affectueux, que cette pieuse fidélité de l'amitié sont pour le cœur une religion sacrée, que la nature punit cruellement le barbare qui les profane. Mets tout, tout dans la balance, laisse ton cœur se prononcer, et réponds.

THÉCLA. Ah! le tien a décidé depuis longtemps; obéis à ta première impulsion.

LA COMTESSE. Malheureuse!

THÉCLA. Peut-il y avoir un autre sentiment juste que celui qui a été le premier saisi par ce cœur loyal? Va, remplis ton devoir, je t'aimerai toujours. Quelque parti que tu eusses

embrassé, tu aurais toujours agi noblement, tu aurais été digne de toi; mais le remords ne doit pas troubler la douce paix de ton âme.

MAX. Il faut donc te quitter, me séparer de toi!

THÉCLA. En restant fidèle à toi-même, tu me restes fidèle à moi. Le destin nous sépare, mais nos cœurs sont unis. Une haine sanglante divise à jamais les maisons de Friedland et de Piccolomini, mais nous n'appartenous pas à nos maisons. Va, cours, hâte-toi de séparer la bonne cause de notre malheureuse destinée. La malédiction du ciel pèse sur notre tête; nous sommes voués à la perdition. La faute de mon père entraînera aussi ma ruine. Ne pleure pas sur moi, mon sort sera bientôt décidé.

(*Max la presse dans ses bras avec une vive émotion. On entend derrière la scène les cris bruyants et longuement prolongés :* Vive Ferdinand! *accompagnés d'une musique guerrière. Max et Thécla restent dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE XXII.

Les précédents, TERZKY.

LA COMTESSE, *allant à sa rencontre*. Que s'est-il passé? Que signifient ces cris?

TERZKY. C'en est fait, tout est perdu.

LA COMTESSE. Quoi! son aspect n'a fait sur eux aucune impression?

TERZKY. Aucune; tout a été inutile.

LA DUCHESSE. Ils ont crié *vivat*.

TERZKY. Oui, pour l'empereur.

LA COMTESSE. Oh! quel oubli de leurs devoirs!

TERZKY. Ils ne lui ont pas laissé prononcer un seul mot. Lorsqu'il commençait à parler, ils l'interrompaient par un bruit tumultueux. Le voici.

SCÈNE XXIII.

Les précédents, WALLENSTEIN, ILLO, BUTTLER, *puis des cuirassiers.*

WALLENSTEIN, *s'avançant.* Terzky!

TERZKY. Mon prince!

WALLENSTEIN. Que nos régiments se tiennent prêts à partir aujourd'hui même. Nous quitterons Pilsen avant la nuit. (*Terzky sort.*) Buttler!

BUTTLER. Mon général...

WALLENSTEIN. Le commandant d'Egra est votre ami et votre compatriote; écrivez-lui à l'instant par un courrier qu'il se tienne prêt à vous recevoir demain dans la forteresse, vous nous suivrez avec votre régiment.

BUTTLER. Cela sera fait, mon général.

WALLENSTEIN *s'avance entre Max et Thécla, qui, pendant ce temps, continuaient à se tenir embrassés.* Séparez-vous.

MAX. O Dieu! (*Des cuirassiers entrent, les armes à la main, dans la salle, et se placent dans le fond. On entend jouer sous les fenêtres la marche du régiment de Pappenheim, comme pour avertir Max.*)

WALLENSTEIN, *aux cuirassiers.* Le voilà. Il est libre, je ne le retiens plus. (*Il marche vers le côté de la scène, de manière que Max ne peut s'approcher ni de lui ni de Thécla.*)

MAX, *à Wallenstein.* Tu me hais, tu t'éloignes de moi avec colère. Les liens de l'ancienne affection sont rompus, tu ne veux pas la dénouer doucement; tu veux me rendre cette séparation plus douloureuse encore, tu sais que je n'ai pas encore appris à vivre sans toi. Je vais dans un désert, et tout ce qui m'était cher, je le laisse ici. Oh! ne détourne pas tes yeux de moi; montre-moi encore une fois ce visage qui me sera éternellement cher et sacré. Ne me repousse pas. (*Il veut prendre sa main, Wallenstein la retire; il se tourne vers la comtesse.*) Ne puis-je rencontrer ici un regard de pitié?... Madame de Terzky... (*Elle se détourne de lui; il s'adresse à la duchesse.*) Et vous, mère chérie?...

LA DUCHESSE. Allez, comte, où votre devoir vous appelle. Peut-être un jour pourrez-vous être auprès du trône de l'empereur notre fidèle ami, notre bon ange.

MAX. Vous voulez me donner, madame, une douce pensée, ne pas me laisser entièrement livré au désespoir. Oh! ne me trompez point par de vaines illusions; mon malheur est assuré, et, grâce au ciel, il y a un moyen pour moi d'en finir. (*La musique guerrière recommence; la salle se remplit de plus en plus de soldats armés. Il aperçoit Buttler.*) Vous ici, colonel Buttler! Vous ne voulez pas me suivre. Eh bien! soyez plus fidèle à votre nouveau maître que vous ne l'avez été au premier. Venez, promettez-moi de protéger sa vie, de la préserver de toute atteinte; donnez-moi la main pour gage de votre promesse. (*Buttler lui refuse sa main.*) La sentence de l'empereur pèse sur lui et livre sa noble tête au premier assassin qui voudra mériter le prix du sang. C'est maintenant qu'il a besoin des soins zélés, des regards vigilants de l'amitié, et ceux que je vois autour de lui en le quittant... (*Il jette sur Illo et sur Buttler un regard de défiance.*)

ILLO. Cherchez les traîtres dans le camp de votre père et de Galas; ici, il n'y en a aucun. Allez, et délivrez-nous de votre odieux aspect. Allez. (*Max essaye encore une fois de se rapprocher de Thécla, Wallenstein l'en empêche. Il paraît irrésolu, en proie à une vive douleur. Pendant ce temps, la salle se remplit de plus en plus; les trompettes sonnent de nouveau pour l'avertir.*)

MAX. Sonnez, sonnez... Ah! que n'est-ce la trompette des Suédois! Que ne puis-je m'en aller d'ici dans le champ de la mort! Pourquoi toutes ces épées ne me percent-elles pas le sein? Que me voulez-vous? Vous venez pour m'arracher d'ici..... — Oh! ne me poussez pas au désespoir. Prenez garde, vous pourriez vous en repentir. (*La salle est toute remplie de soldats armés.*) Encore! Les soldats se joignent aux soldats, et cette masse puissante m'entraîne. Pensez à ce que vous faites. Vous avez tort de choisir pour chef un désespéré. Vous m'arrachez à mon bonheur; eh bien! je dévoue vos âmes à la déesse de la vengeance. Vous m'avez choisi pour votre perte; que celui qui m'accompagnera soit prêt à mourir! (*Il se tourne vers le fond du théâtre. Les cuirassiers se mettent en mouvement et l'accompagnent avec un bruit tumul-*

tueux. Wallenstein reste immobile. Théclà tombe dans les bras de sa mère. La toile se baisse.)

ACTE QUATRIÈME.

La maison du bourgmestre à Égra.

SCÈNE I.

BUTTLER. Il est ici ; c'est la fatalité qui l'a conduit. La herse est tombée derrière lui ; le pont qui s'est abaissé à son passage s'est relevé aussitôt, il ne lui reste plus aucune voie pour s'échapper. Tu viendras jusqu'ici, Friedland, et pas plus loin, a dit la destinée. Ton météore merveilleux s'est élevé de la terre de Bohême et a laissé dans le ciel une trace lumineuse ; mais il tombera sur la terre de Bohême. Dans ton aveuglement tu as renoncé à tes anciens étendards et tu te fies à ton ancien bonheur. Tu armes ta main criminelle pour porter la guerre dans les États de l'empereur, pour renverser le sanctuaire du foyer domestique. Prends garde, l'esprit funeste de la vengeance te pousse, et la vengeance te perdra.

SCÈNE II.

BUTTLER *et* GORDON.

GORDON. Est-ce vous ? Oh ! combien je désirais vous entendre ! Le duc... un traître !... O mon Dieu !... Et fugitif !... et sa tête illustre proscrite ! Je vous en prie, général, racontez-moi en détail ce qui s'est passé à Pilsen.

BUTTLER. Vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée par un courrier ?

GORDON. Et j'ai fait exactement ce que vous m'ordonniez ; je lui ai ouvert sans objection la forteresse, car une lettre de l'empereur me prescrit de suivre aveuglément vos ordres. Cependant, permettez, lorsque j'ai vu le prince, j'ai com-

mencé de nouveau à douter; car, vraiment, le duc de Friedland n'est pas entré dans cette ville comme un proscrit. Sur son front brillait comme autrefois cette majesté de maître qui force à l'obéissance, et, tranquille comme au jour où tout marchait dans l'ordre accoutumé, il m'a demandé compte de mes fonctions. L'adversité et les mauvais traitements rendent affable, et l'orgueil déchu s'abaisse devant le faible et a coutume de le flatter; mais le prince m'a témoigné avec dignité et en peu de mots sa satisfaction, il m'a loué comme le maître loue le serviteur qui fait son devoir.

BUTTLER. Tout s'est passé comme je vous l'ai dit. Le prince a vendu l'armée aux ennemis; il voulait leur ouvrir Prague et Égra. A la nouvelle do cette trahison, tous les régiments l'ont abandonné, excepté les cinq commandés par Terzky, qui l'ont suivi ici. Sa sentence est prononcée, et chaque fidèle serviteur est sommé de le livrer vivant ou mort.

GORDON. Traître à l'empereur! Un tel seigneur! si richement doué!... Oh! qu'est-ce que la grandeur humaine? Je me disais souvent: Cela ne finira pas bien; sa grandeur, sa puissance et cette violence sombre et incertaine l'entraîneront dans le piége. Car l'homme tend toujours à étendre son pouvoir, et l'on ne peut se fier à sa propre modération. Il n'est retenu dans de justes limites que par une loi positive et par l'ornière profonde de l'habitude. Mais le pouvoir guerrier était entre les mains de cet homme un pouvoir tout nouveau et contre nature; il le faisait l'égal de l'empereur même, et cet esprit orgueilleux avait désappris la soumission. C'est dommage qu'un tel homme en soit venu... Nul autre, je pense, ne pourrait se soutenir dans la position où il succombe.

BUTTLER. Épargnez vos plaintes jusqu'à ce qu'il mérite la pitié, car maintenant il est encore puissant et redoutable. Les Suédois marchent sur Égra, et bientôt, si nous n'y mettons promptement obstacle, la jonction sera faite. Cela ne doit pas être, le prince ne doit pas mettre le pied hors de cette ville; ma vie et mon honneur y sont engagés. J'ai promis de le faire prisonnier, et je compte sur votre assistance.

GORDON. Oh! je voudrais n'avoir jamais vu ce jour! C'est de sa main que j'ai reçu mon emploi; lui-même m'a confié la garde de ce château dont il faut que je fasse sa prison. Nous

autres subalternes, nous n'avons aucune volonté; l'homme libre, l'homme puissant, est le seul qui puisse obéir aux nobles sentiments de l'humanité. Nous autres, nous ne sommes que les archers de la loi et de ses rigueurs; l'obéissance est notre vertu, c'est par là que l'inférieur peut s'élever.

BUTTLER. Ne vous affligez pas des restrictions mises à votre pouvoir. Beaucoup de liberté conduit à beaucoup d'erreurs, mais l'étroit sentier du devoir est sûr.

GORDON. Et tout ce monde, dites-vous, l'a abandonné? Il a fait la fortune de plusieurs milliers d'hommes; son caractère était d'une générosité royale, et sa main était toujours ouverte pour donner. (*Il jette un regard de côté sur Buttler.*) Il en a tiré plus d'un de la poussière pour l'élever aux honneurs et aux dignités, et il ne lui reste pas un ami; il n'a pu en acquérir un seul qui lui fût fidèle dans l'adversité?

BUTTLER. Il en trouve un ici sur lequel il comptait à peine.

GORDON. Il ne m'a accordé aucune faveur. Je doute même si jamais, dans les jours de son élévation, il s'est souvenu d'un ami de sa jeunesse; car mon service me tenait éloigné de lui; les murs de cette forteresse me dérobaient à ses yeux, et, dans cet obscur asile où sa faveur ne venait pas me chercher, je me suis conservé en silence un cœur sincère; car, lorsqu'il m'a placé dans ce château, il était encore attaché à son devoir, et je ne trompe pas sa confiance en gardant fidèlement le poste qu'il remit à ma fidélité.

BUTTLER. Répondez : voulez-vous exécuter la sentence portée contre lui et me prêter votre appui pour le faire prisonnier?

GORDON, *après un moment de silence et de réflexion, avec douleur.* Si les choses sont telles que vous le dites, s'il a trahi l'empereur son maître, vendu l'armée, s'il a voulu ouvrir les forteresses aux ennemis du royaume... alors il n'y a point de salut pour lui. Mais ce qui m'afflige, c'est de me voir choisi entre tous pour être l'instrument de sa ruine. Nous avons été pages dans le même temps à la cour de Burgau, moi j'étais le plus âgé.

BUTTLER. Je sais cela.

GORDON. Il y a de cela trente ans. Un esprit audacieux s'agitait déjà dans ce jeune homme de trente ans; son caractère était plus sérieux que ne le comportait son âge, et sa

pensée ne se dirigeait que vers de mâles et grandes choses. Il passait silencieux au milieu de nous, n'ayant de société que lui-même; les jeux de l'enfance étaient pour lui sans attraits; mais souvent quelque chose de merveilleux le saisissait tout à coup; un rayon brillant, une pensée profonde s'échappaient de son âme mystérieuse. Nous le regardions avec surprise, ne sachant si le délire ou si un dieu parlait par sa bouche.

BUTTLER. Ce fut là qu'étant un jour endormi sur une fenêtre, il tomba d'un deuxième étage et se releva sans s'être fait aucun mal. Dès ce jour, dit-on, on remarqua en lui des symptômes d'un esprit en désordre.

GORDON. Il est vrai que dès lors il devint profondément rêveur, il se fit catholique. Le prodige qui l'avait sauvé produisit en lui un merveilleux changement, il se regarda comme un être privilégié et favorisé; avec l'audace d'un homme qui ne peut trébucher, il s'élança sur la corde vacillante de la vie humaine. Ensuite le sort nous éloigna l'un de l'autre; il poursuivit sa route audacieuse, il arriva d'un pas rapide aux grandeurs; je le vis marcher avec une sorte de vertige, il devint comte, prince, duc, dictateur. Et maintenant tout est trop peu pour lui; il étend la main vers la couronne des rois, et tombe dans un abîme sans fond.

BUTTLER. Taisez-vous... il vient.

SCÈNE III.

Les précédents, WALLENSTEIN *causant avec* LE BOURGMESTRE D'ÉGRA.

WALLENSTEIN. Votre ville était autrefois une ville libre; je vois que vous portez dans vos armes une moitié d'aigle; mais pourquoi seulement une moitié?

LE BOURGMESTRE. Elle était ville libre et impériale, mais il y a environ deux cents ans qu'elle a été engagée à la couronne de Bohême; voilà pourquoi nous ne portons plus qu'une moitié d'aigle, jusqu'à ce que l'empire nous rachète.

WALLENSTEIN. Vous méritez la liberté. Conduisez-vous seulement bien, ne prêtez pas l'oreille aux propos séditieux. A combien s'élèvent vos impôts?

LE BOURGMESTRE. Si haut qu'à peine pouvons-nous les supporter. La garnison vit aussi à nos dépens.

WALLENSTEIN. Vous serez soulagés. Dites-moi, y a-t-il encore des protestants dans la ville? (*Le bourgmestre hésite.*) Oui, oui, je le sais, il y en a encore beaucoup qui se cachent dans ces murs. Oui, avouez-le franchement... vous-même, n'est-ce pas? (*Il le regarde fixement; le bourgmestre semble effrayé.*) Ne craignez rien, je hais les jésuites. Si cela dépendait de moi, il y a longtemps qu'ils seraient bannis du royaume... Le Missel ou la Bible, que m'importe?... Je l'ai assez montré; j'ai moi-même fait bâtir à Glogau une église pour les luthériens. Dites-moi, bourgmestre, comment vous appelez-vous?

LE BOURGMESTRE. Gachhabel, mon prince.

WALLENSTEIN. Ecoutez, mais ne répétez pas ce que je vais vous dire en confidence. (*Il lui pose la main sur l'épaule avec une espèce de solennité.*) L'accomplissement des temps est venu, bourgmestre; ceux qui sont abaissés seront élevés, et ceux qui sont élevés seront abaissés. Gardez cela pour vous. La puissance espagnole touche à sa fin, un nouvel ordre de choses va commencer. N'avez-vous pas vu récemment trois lunes au ciel?

LE BOURGMESTRE. Oui, avec effroi.

WALLENSTEIN. Deux changèrent de forme et brillèrent comme des poignards sanglants; celle du milieu seulement resta telle qu'elle était et garda sa clarté.

LE BOURGMESTRE. Nous croyions que ce présage se rapportait aux Turcs.

WALLENSTEIN. Aux Turcs? Non, deux empires périront par le fer : l'un à l'est, et l'autre à l'ouest. C'est moi qui vous le dis, et la croyance luthérienne subsistera seule. (*Il remarque Buttler et Gordon.*) Pendant que nous étions en route pour venir ici, nous avons entendu une forte fusillade à gauche. L'avez-vous aussi entendue dans la forteresse?

GORDON. Oui, mon général. Le vent nous apportait le bruit du côté du sud.

BUTTLER. Il paraissait venir de Neustadt ou de Weiden.

WALLENSTEIN. C'est le chemin par où doivent venir les Suédois. La garnison est-elle forte?

GORDON. Elle se compose de huit cents hommes en état de servir; les autres sont invalides.

WALLENSTEIN. Et combien y en a-t-il à Joachimsthal?

GORDON. J'ai envoyé deux cents arquebusiers pour renforcer ce poste contre les Suédois.

WALLENSTEIN. J'approuve votre précaution. On a aussi travaillé aux remparts, j'ai vu cela en passant.

GORDON. Le rhingrave nous serrait de près, et j'ai fait à la hâte élever deux redoutes.

WALLENSTEIN. Vous servez fidèlement l'empereur, je suis content de vous. (*A Buttler.*) Vous retirerez le poste de Joachimsthal, ainsi que tous ceux qui pourraient s'opposer à l'ennemi. (*A Gordon.*) Commandant, je remets à vos fidèles mains ma femme, ma fille et ma sœur. Je ne compte pas séjourner ici; j'attends seulement des lettres, et dès que je les aurai reçues je quitterai la ville avec tous les régiments.

SCÈNE IV.

Les précédents, TERZKY.

TERZKY. Messager bienvenu! joyeuse nouvelle!

WALLENSTEIN. Quelle nouvelle nous apportes-tu?

TERZKY. Il y a eu une bataille à Neustadt, et les Suédois ont remporté la victoire.

WALLENSTEIN. Que dis-tu? d'où te vient cette nouvelle?

TERZKY. Un paysan l'a apportée de Tirschenreit. Le combat a commencé après le coucher du soleil. Une troupe d'Impériaux venant de Tachau a voulu forcer les retranchements des Suédois. Le feu a duré deux heures; mille Impériaux et le colonel sont restés sur le champ de bataille. Je ne sais rien de plus.

WALLENSTEIN. Comment les troupes impériales se trouvaient-elles à Neustadt? Altringer était encore hier à quatorze milles d'ici; il faudrait qu'il eût des ailes. Les troupes de Galas se dirigent vers Frauenberg et ne sont pas encore toutes réunies. Suys se serait-il risqué si loin? cela ne peut pas être. (*Illo paraît.*)

TERZKY. Nous le saurons bientôt; je vois venir Illo joyeux et en toute hâte.

SCÈNE V.

Les précédents, ILLO.

ILLO, *à Wallenstein.* Un cavalier est là et demande à vous parler.

TERZKY. La nouvelle de la victoire s'est-elle confirmée? Parlez.

WALLENSTEIN. D'où vient ce cavalier et que veut-il?

ILLO. Il est envoyé par le rhingrave, et je puis vous dire d'avance l'objet de son message. Les Suédois ne sont plus qu'à cinq milles d'ici. Piccolomini les a attaqués près de Neustadt avec sa cavalerie. Le carnage a été terrible, mais enfin le nombre l'a emporté; tous les cuirassiers de Pappenheim et Max qui les conduisait sont restés sur le champ de bataille.

WALLENSTEIN. Où est le messager? Amenez-le-moi. (*Il veut sortir; au même instant mademoiselle de Neubrunn se précipite dans la chambre, suivie de quelques domestiques qui courent éperdus.*)

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Au secours! au secours!

ILLO *et* TERZKY. Qu'y a-t-il donc?

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Mademoiselle!...

WALLENSTEIN *et* TERZKY. Sait-elle?...

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Elle veut mourir.

Elle sort. Wallenstein, Terzky et Illo la suivent.

SCÈNE VI.

BUTTLER *et* GORDON.

GORDON, *avec surprise.* Expliquez-moi ce que signifie ce mouvement.

BUTTLER. Elle a perdu l'homme qu'elle aimait, ce Piccolomini qui vient de périr.

GORDON. Malheureuse jeune fille!

BUTTLER. Vous avez entendu la nouvelle apportée par Illo, les Suédois victorieux s'approchent?

GORDON. Oui, j'ai bien entendu.

BUTTLER. Ils ont douze régiments, et le duc en a cinq près

d'ici pour le protéger. Moi, je n'ai que le mien, et la garnison ne se compose pas de deux cents hommes.

GORDON. Cela est vrai.

BUTTLER. Avec une si petite troupe il n'est pas possible de garder un prisonnier d'État.

GORDON. Je le crois.

BUTTLER. L'armée aurait bientôt désarmé notre faible troupe et délivré notre captif.

GORDON. Je le crains.

BUTTLER, *après un moment de silence*. Savez-vous que je me suis rendu caution du succès, que j'ai engagé ma tête pour la sienne? De quelque façon que ce soit, il faut que je tienne ma parole; et, si on ne peut le garder vivant, on le gardera certainement mort.

GORDON. Vous ai-je compris? Juste Dieu! vous pourriez...

BUTTLER. Il faut qu'il meure.

GORDON. Vous pourriez?...

BUTTLER. Lui ou moi; il a vu son dernier matin.

GORDON. Voulez-vous le tuer?

BUTTLER. C'est mon dessein.

GORDON. Lui qui se repose sur votre fidélité!...

BUTTLER. C'est son mauvais sort.

GORDON. La personne sacrée du général!...

BUTTLER. Il ne l'est plus.

GORDON. Aucun crime ne peut effacer en lui ce qu'il a été. Et sans jugement?...

BUTTLER. L'exécution tiendra lieu de sentence.

GORDON. Ce serait un assassinat et non un acte de justice, car la justice doit aussi entendre les plus coupables.

BUTTLER. Le crime est évident, l'empereur a jugé, et nous ne faisons qu'exécuter sa volonté.

GORDON. Il ne faut pas se hâter d'obéir à un arrêt sanglant; on rétracte une parole, mais on ne peut rendre la vie.

BUTTLER. Les serviteurs empressés plaisent aux rois.

GORDON. Un honnête homme ne veut pas faire le service de bourreau.

BUTTLER. Un homme courageux ne tremble pas devant une action hardie.

GORDON. On expose avec courage sa vie, mais non pas sa conscience.

BUTTLER. Quoi! faut-il le laisser libre d'allumer de nouveau la flamme d'une guerre qui ne pourra plus s'éteindre?

GORDON. Faites-le prisonnier, mais ne le tuez pas. N'anéantissez pas par un acte sanglant tout espoir de miséricorde.

BUTTLER. Si l'armée de l'empereur n'avait pas été battue, nous pourrions le retenir vivant.

GORDON. Oh! pourquoi lui ai-je ouvert cette forteresse?

BUTTLER. Ce n'est pas le lieu, c'est la destinée qui cause sa mort.

GORDON. J'aurais succombé honorablement sur ses remparts en défendant la forteresse de l'empereur.

BUTTLER. Et des milliers de braves gens auraient péri!

GORDON. En faisant leur devoir. Une telle mort honore l'homme; mais la nature a maudit le noir assassinat.

BUTTLER, *montrant un écrit*. Voici l'ordre qui nous prescrit de nous emparer de lui; il s'adresse à vous comme à moi. Voulez-vous répondre des suites, si par notre faute il s'échappe et rejoint les ennemis?

GORDON. Moi! pauvre homme sans pouvoir! ô Dieu!

BUTTLER. Prenez le fait sur vous; chargez-vous des suites; arrive ce qui pourra, je mets tout sur votre compte.

GORDON. O Dieu du ciel!

BUTTLER. Savez-vous un autre moyen d'accomplir la volonté de l'empereur? Parlez, car je veux le renverser, mais non le détruire.

GORDON. O Dieu! je vois aussi clairement que vous ce qui peut arriver, mais mon cœur n'a pas les mêmes sentiments.

BUTTLER. Il faudra aussi que cet Illo et ce Terzky périssent si le duc succombe.

GORDON. Ah! ce ne sont pas ceux-là que je regrette. C'est la perversité de leur cœur et non la puissance des astres qui les a entraînés; ce sont eux qui ont jeté dans son âme paisible le germe des mauvaises passions, qui avec une maudite vigilance ont nourri en lui le fruit du malheur. Puissent-ils recueillir bientôt la récompense de leurs funestes services!

BUTTLER. Aussi la mort les atteindra-t-elle avant lui. Tout est déjà préparé. Ce soir, au milieu de la joie d'un festin, nous nous emparerons d'eux et nous les conduirons au château; voilà le parti le plus court. Je vais à l'instant donner les ordres nécessaires.

SCÈNE VII.

Les précédents, ILLO, TERZKY.

TERZKY. Bientôt tout va prendre une autre marche; demain douze mille braves Suédois arrivent ici, et puis droit à Vienne. Allons, mon vieux camarade, ne montrez pas à cette bonne nouvelle un visage si sévère.

ILLO. C'est maintenant à nous à prescrire des conditions, à nous venger des perfides, des misérables qui nous ont abandonnés. L'un d'eux, Piccolomini, a déjà expié sa conduite. Puisse-t-il en arriver autant à tous ceux qui ont de mauvaises intentions envers nous! Ce combat sera triste pour le vieux Piccolomini; il s'est tourmenté toute sa vie pour donner à sa maison de comte le titre de maison princière, et le voilà qui enterre son fils unique.

BUTTLER. Le sort de cet héroïque jeune homme est malheureux; le duc lui-même en est touché, on le voit bien.

ILLO. Écoutez, mon vieil ami, voilà ce qui ne m'a jamais plu dans le général; c'était pour moi un perpétuel chagrin : il a toujours préféré ces Italiens, et maintenant encore, je le jure sur mon âme, il nous verrait volontiers mourir dix fois s'il pouvait faire revivre son ami.

TERZKY. Silence! silence! n'en parlons plus; laissons les morts en paix. Aujourd'hui, il s'agit d'enivrer les vivants; votre régiment veut nous donner une fête, nous passerons une joyeuse nuit de carnaval, et, quand viendra le jour, nous attendrons l'avant-garde suédoise le verre à la main.

ILLO. Oui, soyons gais aujourd'hui, car dans peu de jours nous aurons chaud; cette épée ne se reposera pas avant de s'être baignée dans le sang autrichien.

GORDON. Fi! monsieur le feld-maréchal, quel discours! Pourquoi tant de colère contre votre empereur?

BUTTLER. Que cette victoire ne vous donne pas trop d'espérances; songez avec quelle rapidité tourne la roue de la fortune, et l'empereur est encore trop puissant.

ILLO. L'empereur a des soldats, mais pas un général, car le roi Ferdinand de Hongrie ne comprend pas la guerre. Galas? Il n'a point de bonheur et n'a fait jusqu'à présent que perdre

des armées. Quant à ce serpent d'Octavio, il peut bien blesser Friedland par derrière, mais il ne pourrait lui résister en bataille rangée.

TERZKY. Croyez-moi, nous réussirons. La fortune n'abandonne pas le duc, et l'on sait que l'Autriche n'a jamais été victorieuse que par Wallenstein.

ILLO. Le prince aura bientôt réuni une grande armée; sa vieille renommée attire les troupes sous ses drapeaux. Je vois revenir les jours d'autrefois; il sera grand comme il l'a été. Ah! comme ils seront confus, les insensés qui l'ont abandonné! Il distribuera des terres à ses amis et récompensera avec une magnificence impériale ceux qui l'auront fidèlement servi. Mais nous, nous obtiendrons avant tous les autres sa faveur. (*A Gordon.*) Alors il pensera à vous aussi; il vous tirera de cette forteresse et fera briller votre fidélité dans un poste plus élevé.

GORDON. Je suis satisfait, je ne désire pas monter plus haut. Plus grande est l'élévation, plus profonde est la chute.

ILLO. Vous n'avez rien de plus à faire, demain les Suédois entrent dans la forteresse. Venez, Terzky, il est temps d'aller souper; qu'en pensez-vous? Faisons illuminer la ville en l'honneur des Suédois, et celui qui ne l'illuminera pas est un Espagnol et un traître.

TERZKY. Non pas, cela ne plairait pas au duc.

ILLO. Quoi! nous sommes les maîtres ici, et personne ne doit se déclarer Autrichien dans le lieu où nous sommes maîtres. Adieu, Gordon; je vous recommande la place pour la dernière fois. Envoyez des patrouilles. Pour plus de sûreté, on peut encore changer le mot d'ordre. A dix heures, vous apporterez les clefs au duc lui-même, alors vous serez quitte de vos fonctions de gouverneur; demain les Suédois entrent dans la forteresse.

TERZKY, *à Buttler en s'en allant.* Vous viendrez au château?

BUTTLER. J'y serai à temps.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

BUTTLER *et* GORDON.

GORDON, *les suivant des yeux.* Les malheureux! Avec quelle imprévoyance ils vont, dans l'aveuglement, dans l'ivresse de leur triomphe, se jeter dans le piége qui leur est tendu! Je ne puis les plaindre. Quel arrogant et présomptueux scélérat que cet Illo, qui veut se baigner dans le sang de l'empereur!

BUTTLER. Faites ce qu'il vous a ordonné; envoyez des patrouilles; veillez à la sûreté de la place. Dès qu'ils seront montés au château, je le fermerai, afin que dans la ville on ne puisse rien entendre de ce qui s'y passera.

GORDON, *avec inquiétude.* Oh! ne vous hâtez pas tant; dites-moi d'abord...

BUTTLER. Vous l'avez entendu, la matinée de demain appartient aux Suédois. Nous n'avons que cette nuit à nous; ils seront prompts dans leurs démarches, soyons-le davantage. Adieu.

GORDON. Hélas! vos regards ne m'annoncent rien de bon. Promettez-moi...

BUTTLER. Le soleil est couché; une nuit fatale s'avance... ses ténèbres font leur sécurité. Leur mauvaise étoile les livre sans défense entre nos mains. Au milieu de leur ivresse et de leur présomption, le fer aigu tranchera le fil de leur vie. Le prince a toujours été un habile calculateur; de tout temps il a su compter, il a su disposer des hommes selon son but comme les pièces d'un échiquier; il ne se faisait nul scrupule de jouer, de hasarder l'honneur, la dignité, la bonne renommée des autres. Sans cesse, sans cesse il a calculé; à la fin son compte sera faux, car il aura tenu compte de sa vie au moment où elle arrive à son terme.

GORDON. Ne songez pas maintenant à ses fautes; rappelez-vous sa grandeur, sa bonté, ses qualités aimables du cœur, toutes les nobles actions de sa vie, et que tout cela fasse tomber votre glaive déjà levé sur sa tête, comme si un ange venait demander grâce pour lui.

BUTTLER. Il est trop tard; je n'éprouve aucune pitié, je n'ai que des pensées de sang. (*Prenant la main de Gordon.*) Gordon, je n'obéis pas à l'impulsion de la haine : je n'aime pas le duc et je n'ai nulle raison de l'aimer; ce n'est cependant pas la haine qui fait de moi son meurtrier, c'est son mauvais destin, c'est le malheur, c'est le concours fatal de circonstances qui m'entraînent. En vain l'homme s'imagine agir librement; il est le jouet de l'aveugle puissance, de la terrible nécessité qui lui ôte la faculté de choisir. Que servirait au duc que mon cœur parlât pour lui? Il faut qu'il meure par moi.

GORDON. Oh! si votre cœur vous parle, suivez son impulsion. La voix du cœur est la voix de Dieu, et les calculs artificiels de la prudence sont l'œuvre de l'homme. Quel heureux résultat pouvez-vous attendre d'une action sanglante? Oh! l'effusion du sang ne produit rien de bon. Voudriez-vous vous élever par un tel moyen? N'y pensez pas; le meurtre peut quelquefois plaire aux rois, mais non pas le meurtrier.

BUTTLER. Vous ignorez... Ne m'interrogez pas... Pourquoi aussi les Suédois ont-ils remporté la victoire et s'avancent-ils si vite? Je l'aurais volontiers livré à la clémence de l'empereur, car je ne désire pas répandre son sang. Non, il pourrait vivre, mais il faut que j'accomplisse ma promesse; il faut qu'il meure, ou... Ecoutez, je suis déshonoré si le prince nous échappe.

GORDON. Oh! pour délivrer un tel homme...

BUTTLER, *vivement.* Quoi!

GORDON. Il mérite un sacrifice; soyez généreux. C'est le cœur et non pas l'opinion qui honore l'homme.

BUTTLER, *froidement et avec orgueil.* C'est un grand seigneur, un prince; moi je ne suis qu'un homme obscur; est-ce là ce que vous voulez dire? Et qu'importe au monde? Pensez-vous qu'un homme de naissance inférieure s'illustre ou s'avilisse pourvu qu'un prince soit sauvé? Chacun connaît sa propre valeur. A quel rang je me place moi-même, cela me regarde. Il n'y a pas un homme placé si haut sur la terre pour que je puisse me mépriser auprès de lui. C'est la volonté qui fait l'homme grand ou petit, et parce que je veux accomplir la mienne, il mourra.

GORDON. Oh! je m'efforce d'émouvoir un rocher. Non, vous n'êtes pas de la race humaine. Je ne puis vous arrêter, mais puisse un dieu le sauver de vos mains terribles!

Ils sortent.

SCÈNE IX.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse.

THÉCLA *dans un fauteuil, pâle et les yeux fermés;* LA DUCHESSE *et* MADEMOISELLE DE NEUBRUNN *empressées autour d'elle;* WALLENSTEIN *et* LA COMTESSE.

WALLENSTEIN. Comment a-t-elle pu l'apprendre sitôt?

LA COMTESSE. Elle semblait pressen tir ce malheur. A la nouvelle d'une bataille où un colonel autrichien était tombé, je m'en suis aperçue à l'instant, elle a volé à l'encontre du messager suédois et lui a arraché promptement, par ses questions, le secret fatal. Nous avons remarqué trop tard son absence; nous avons couru pour la rejoindre; le messager la soutenait déjà évanouie dans ses bras.

WALLENSTEIN. Quel coup cette nouvelle imprévue a dû lui porter! Pauvre enfant! Comment se trouve-t-elle? Reprend-elle ses sens? (*Il se tourne vers la duchesse.*)

LA DUCHESSE. Elle ouvre les yeux.

LA COMTESSE. Elle vit.

THÉCLA, *regardant autour d'elle.* Où suis-je?

WALLENSTEIN *va à elle en lui tendant les bras.* Reviens à toi, Thécla. Sois ma courageuse fille. Regarde la figure de ta mère chérie, et ton père qui te soutient dans ses bras.

THÉCLA *se lève.* Où est-il? N'est-il plus ici?

LA DUCHESSE. Qui, ma fille?

THÉCLA. Celui qui a prononcé ces fatales paroles.

LA DUCHESSE. Oh! n'y pense pas, mon enfant. Détourne ton esprit de cette image.

WALLENSTEIN. Laissez-la parler de sa douleur, laissez-la se plaindre. Mêlez vos larmes aux siennes, car elle a un grand chagrin à supporter. Mais elle saura le souffrir, car ma Thécla a reçu de son père un cœur qui ne se laisse pas abattre.

THÉCLA. Je ne suis pas malade, j'ai la force de me soutenir.

Pourquoi ma mère pleure-t-elle? l'ai-je effrayée? Voilà qui est passé, je me remets. (*Elle s'est levée et cherche quelqu'un dans la salle.*) Où est-il? Qu'on ne me le cache pas, j'ai assez de force pour l'entendre.

LA DUCHESSE. Non, Thécla, ce malheureux messager ne doit jamais reparaître à tes yeux.

THÉCLA. Mon père!...

WALLENSTEIN. Cher enfant!

THÉCLA. Je ne suis pas faible. Me voilà bientôt mieux remise encore, accordez-moi une grâce.

WALLENSTEIN. Parle.

THÉCLA. Permettez qu'on rappelle cet étranger, que je puisse le recevoir seule et l'interroger.

LA DUCHESSE. Jamais.

LA COMTESSE. Non, n'écoutez pas cette prière, n'y cédez pas.

WALLENSTEIN. Pourquoi veux-tu lui parler, ma fille?

THÉCLA. Je serai plus calme quand je saurai tout. Je ne veux pas être trompée. Ma mère veut seulement me ménager, je ne veux pas qu'on me ménage. Je sais ce qu'il y a de plus terrible; je ne puis rien entendre de plus affreux.

LA COMTESSE *et* LA DUCHESSE, *à Wallenstein*. N'y consentez pas.

THÉCLA. J'ai été surprise par mon effroi; mon cœur m'a trahie en présence de cet étranger, il a été témoin de ma faiblesse. Oui, je suis tombée dans ses bras, j'en suis encore honteuse. Je veux me relever dans son opinion. Il faut nécessairement que je lui parle, pour qu'il n'emporte pas de moi une idée injuste.

WALLENSTEIN. Je trouve qu'elle a raison, et je suis porté à lui accorder sa demande. Rappelez-le.

Mademoiselle de Neubrunn sort.

LA DUCHESSE. Mais moi, ta mère, je veux être là.

THÉCLA. J'aimerais mieux lui parler seule, il me sera plus facile de me soutenir.

WALLENSTEIN, *à la duchesse*. Laissez-la faire, laissez-la lui parler seule. Il est des douleurs où l'homme ne peut trouver de secours qu'en lui-même, où le cœur fort veut être abandonné à sa propre force. C'est en elle-même et non pas dans

le sein d'un autre qu'elle doit puiser la force nécessaire pour supporter un pareil coup. Elle est ma fille courageuse, elle ne doit pas se conduire comme une femme, mais comme une héroïne. (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE *le retient*. Où allez-vous? J'ai entendu dire à Terzky que vous vouliez sortir d'ici demain matin et nous laisser dans cette ville.

WALLENSTEIN. Oui, vous resterez sous la garde de braves gens.

LA COMTESSE. Oh! prenez-nous avec vous, mon frère; ne nous laissez pas dans cette sombre solitude attendre avec inquiétude l'issue des événements. On supporte facilement le malheur présent; mais le doute et les angoisses de l'attente nous rendent affreux celui qui plane dans l'éloignement.

WALLENSTEIN. Qui parle de malheur? Que vos paroles soient moins tristes. Pour moi, j'ai de tout autres espérances.

LA COMTESSE. Emmenez-moi donc avec vous. Ne nous laissez pas dans ce lieu de triste présage. Mon cœur est oppressé dans ces murailles, il me semble que je respire l'air d'une caverne de mort. Je ne puis vous dire comme je me trouve mal en ce lieu. Oh! emmenez-nous. Venez, ma sœur, priez-le aussi de nous emmener. Venez à mon secours, ma chère nièce. Je changerai les mauvais présages de ce lieu, car il renfermera ce que j'ai de plus cher au monde.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN *revient*. Voici l'officier suédois.

WALLENSTEIN. Laissez-la seule avec lui.

Il sort.

LA DUCHESSE, *à Thécla*. Tu pâlis, mon enfant; il est impossible que tu lui parles; viens avec ta mère.

THÉCLA. Mademoiselle de Neubrunn restera près d'ici.

La duchesse et la comtesse sortent.

SCÈNE X.

THÉCLA, UN CAPITAINE SUÉDOIS, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN.

LE CAPITAINE *s'approche respectueusement*. Princesse, je dois

vous demander pardon; mon récit imprévu et irréfléchi..... Comment pouvais-je...

THÉCLA, *avec noblesse.* Vous avez été témoin de ma douleur; un malheureux événement vous a fait, vous, étranger, le confident de mon cœur.

LE CAPITAINE. Je crains que mon aspect ne vous soit odieux, car ma bouche a prononcé de tristes paroles.

THÉCLA. C'est ma faute, c'est moi-même qui vous les ai arrachées; c'est la voix du destin qui les a proférées. Ma frayeur a interrompu votre récit; je vous en prie, finissez-le.

LE CAPITAINE, *d'un air inquiet.* Princesse, je renouvellerai votre douleur.

THÉCLA. Je suis calme, je veux être calme. Comment cette bataille a-t-elle commencé? Voulez-vous me le dire?

LE CAPITAINE. Nous étions retranchés dans notre camp, et nous nous croyions à l'abri de toute attaque, lorsque vers le soir un nuage de poussière s'élève du côté de la forêt; notre avant-garde se précipite dans nos retranchements en s'écriant: Voici l'ennemi! A peine avons-nous eu le temps de monter à cheval, les cuirassiers de Pappenheim avaient déjà franchi la première enceinte, et cette troupe impétueuse traversait le fossé de notre camp. Mais leur courage irréfléchi avait séparé les régiments; l'infanterie était encore en arrière, et les cavaliers seuls suivaient leur chef téméraire. (*Thécla fait un mouvement; le capitaine s'arrête jusqu'à ce qu'elle lui fasse signe de continuer.*) Notre cavalerie se rassemble de droite, de gauche; nous les repoussons sur les fossés, où l'infanterie, qui s'était promptement rangée en bataille, leur oppose le rempart inexpugnable de ses hallebardes. Pressés de tous côtés dans cette terrible enceinte, ils ne peuvent ni avancer ni reculer. Alors le rhingrave crie à leur chef de se rendre, comme un brave général qui ne peut plus se défendre. Mais le colonel Piccolomini... (*Thécla chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) On le reconnaissait au cimier de son casque et à ses longs cheveux qui, dans sa course rapide, flottaient sur ses épaules. Il montre le fossé, s'élance le premier, le fait franchir à son noble coursier; le régiment se précipite après lui; mais déjà son cheval avait été blessé; il écume, il s'emporte, il se cabre, il jette au loin son cavalier, et tous les chevaux du régiment, que le frein ne peut plus arrêter, lui passent sur

le corps. (*Thécla, pendant ces dernières paroles, a laissé voir tous les signes d'une anxiété croissante; elle est saisie d'un tremblement violent; elle va s'évanouir; mademoiselle de Neubrunn accourt et la reçoit dans ses bras.*)

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Ma chère maîtresse!

LE CAPITAINE, *ému.* Je vais m'éloigner.

THÉCLA. Je suis bien, achevez.

LE CAPITAINE. Un désespoir furieux s'empare des soldats au moment où ils voient tomber leur chef; aucun d'eux ne songe plus à son propre salut; ils combattent comme des tigres féroces; leur résistance opiniâtre anime notre troupe, et le combat ne finit que lorsqu'ils ont tous succombé.

THÉCLA, *d'une voix tremblante.* Et où... où est-il?... Vous ne m'avez pas tout dit.

LE CAPITAINE, *après un moment de silence.* Ce matin nous avons célébré ses funérailles. Douze jeunes gens des plus nobles familles portaient le corps, et l'armée entière le suivait. Le cercueil était orné de lauriers, et le rhingrave, lui-même, y avait déposé son glaive victorieux. Les larmes ne lui ont pas manqué, car beaucoup d'entre nous ont éprouvé sa grandeur d'âme et connaissaient la douceur de son caractère. Chacun était touché de son sort. Le rhingrave aurait bien voulu le sauver, mais lui-même a couru à sa perte: on a dit qu'il voulait mourir.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN, *à Thécla, qui s'est voilé le visage.* Ma chère maîtresse! ma chère maîtresse! ne fermez pas ainsi les yeux. Oh! pourquoi avez-vous voulu subir cet entretien?

THÉCLA. Où est son tombeau?

LE CAPITAINE. Il est déposé dans l'église d'un cloître, près de Neustadt, jusqu'à ce que son père en dispose.

THÉCLA. Comment s'appelle ce cloître?

LE CAPITAINE. Sainte-Catherine.

THÉCLA. Est-il loin d'ici?

LE CAPITAINE. On compte sept milles.

THÉCLA. Quel chemin prend-on pour y aller?

LE CAPITAINE. On passe par Tirschenreit et Folkenberg, à travers nos avant-postes.

THÉCLA. Qui les commande?

LE CAPITAINE. Le colonel Seckendorf.

THÉCLA *s'approche de la table et prend dans sa cassette un anneau.* Vous m'avez vue dans ma douleur, et vous m'avez montré un cœur compatissant; prenez ceci en mémoire de cet instant... Allez.

LE CAPITAINE. Princesse! (*Thécla lui fait signe en silence de se retirer et le quitte. Le capitaine hésite et veut parler. Mademoiselle de Neubrunn répète le signe. Il sort.*)

SCÈNE XI.

THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN.

THÉCLA, *se jetant au cou de Mademoiselle de Neubrunn.* A présent, ma bonne Neubrunn, prouve-moi l'affection que tu m'as souvent exprimée; montre-toi ma fidèle amie, ma compagne. Il faut partir cette nuit même.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Partir! et pour quel lieu?

THÉCLA. Pour quel lieu? Il n'y en a plus qu'un seul au monde, c'est celui où l'on a déposé son cercueil.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Oh! que ferez-vous là, ma chère maîtresse?

THÉCLA. Ce que je ferai là, malheureuse? Tu ne le demanderais pas si tu avais jamais aimé. C'est là, c'est là que se trouve tout ce qui reste de lui, c'est là pour moi le seul endroit qui existe sur cette terre. Oh! ne me retiens pas. Viens et fais tes préparatifs. Pensons aux moyens de fuir.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Mais songez-vous à la colère de votre père?

THÉCLA. Je ne crains plus la colère d'aucun homme.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Et les railleries du monde, et les discours offensants de la médisance?

THÉCLA. Je veux chercher celui qui n'est plus. Vais-je donc dans ses bras?... O mon Dieu! je veux seulement descendre dans le caveau de mon bien-aimé.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Et nous serons seules? sans secours? Deux faibles femmes!

THÉCLA. Nous prendrons des armes; mon bras te protégera.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Par cette nuit obscure?

THÉCLA. La nuit nous cachera.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Par ce temps orageux?

THÉCLA. Était-il bien, lui, sous les pieds des chevaux?

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. O Dieu! et ces nombreux postes ennemis! On ne nous laissera pas passer.

THÉCLA. Ce sont des hommes. Le malheur marche librement à travers le monde entier.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Le voyage est long.

THÉCLA. Le pèlerin compte-t-il la distance quand il s'en va vers les sanctuaires éloignés?

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Et comment sortir de cette ville?

THÉCLA. L'or nous ouvrira les portes. Va seulement, va.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Et si l'on nous reconnaît?

THÉCLA. Dans cette fugitive désespérée personne ne cherchera la fille de Friedland.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Où trouverons-nous des chevaux pour partir?

THÉCLA. Mon écuyer nous les procurera. Va et appelle-le.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Osera-t-il vous les donner à l'insu de son maître?

THÉCLA. Oui, va seulement; ne diffère pas.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Hélas! et que deviendra votre mère quand vous aurez disparu?

THÉCLA, *réfléchissant et regardant devant elle avec douleur.* O ma mère!

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Elle a déjà tant à souffrir, cette bonne mère! doit-elle encore recevoir ce dernier coup?

THÉCLA. Je ne puis lui épargner cette douleur. Va seulement, va.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Pensez bien à ce que vous faites.

THÉCLA. J'ai pensé à tout ce qui devait occuper ma pensée.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Et quand nous serons là, que deviendrons-nous?

THÉCLA. Quand nous serons là, un Dieu inspirera mon âme.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Votre cœur est maintenant plein d'inquiétude, ma chère maîtresse; ce n'est pas ce chemin qui vous conduira au repos.

THÉCLA. Au repos profond qu'il a trouvé. Oh! va, hâte-toi, n'ajoute pas un mot. Je ne sais quelle puissance irrésistible m'attire vers son tombeau. Là, je serai soulagée pour un

instant, les liens de la douleur qui m'oppressent se dénoueront, mes larmes couleront. Oh! va, nous pourrions être depuis longtemps en route. Je ne trouverai point de repos tant que je serai dans ces murs. Il me semble qu'ils vont s'écrouler sur moi; une force inconnue me pousse loin d'ici. Dieu! quel sentiment j'éprouve! Toute cette maison est remplie de sombres et pâles fantômes qui ne me laissent aucune place..... Leur nombre monte, leur troupe effroyable chasse les vivants hors de ces murailles.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Vous me jetez dans l'anxiété et l'épouvante, mademoiselle. Je n'ose plus demeurer ici; je sors et vais appeler Rosenberg.

Elle sort.

SCÈNE XII.

THÉCLA. C'est son esprit qui m'appelle, c'est cette troupe de fidèles soldats qui se sont sacrifiés pour lui et qui m'accusent d'un indigne retard. Ils n'ont pas voulu abandonner dans la mort celui qui pendant sa vie avait été leur chef. Voilà ce qu'ils ont fait, ces cœurs rudes, et moi je pourrais vivre! Non. Cette couronne de lauriers qui ornait ton cercueil a été aussi tressée pour moi. Qu'est-ce que la vie sans le flambeau de l'amour? je la rejette, puisqu'elle a perdu toute sa valeur. Oui, lorsque je t'ai trouvé, mon bien-aimé, la vie avait du prix à mes yeux; un jour nouveau, un jour d'or se levait brillant devant moi. Pendant deux heures j'ai eu un rêve céleste. Lorsque je quittai le cloître, tu étais à l'entrée du monde, il me semblait éclatant de lumière; tu étais là comme un bon ange pour me transporter, des jours innocents de l'enfance, jusqu'au sommet de la vie. Ma première sensation fut une joie céleste, mon premier regard rencontra ton cœur. (*Elle tombe dans une profonde rêverie, puis continue avec un sentiment de terreur.*) Mais voilà que la destinée arrive d'une main froide et cruelle; elle saisit mon noble ami et le jette sous le pied meurtrier des chevaux. Tel est sur la terre le sort de tout ce qui est beau.

SCÈNE XIII.

THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN, L'ÉCUYER.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Le voici, mademoiselle. Il agira selon votre volonté.

THÉCLA. Peux-tu nous procurer des chevaux, Rosenberg?

L'ÉCUYER. Oui, mademoiselle.

THÉCLA. Veux-tu nous accompagner?

L'ÉCUYER. Jusqu'au bout du monde.

THÉCLA. Mais tu ne pourras plus revenir auprès du duc.

L'ÉCUYER. Je resterai près de vous.

THÉCLA. Je te récompenserai et je te recommanderai à un autre maître. Peux-tu nous conduire secrètement hors de la forteresse?

L'ÉCUYER. Je le puis.

THÉCLA. Quand pourrais-je partir?

L'ÉCUYER. A l'instant. Où allons-nous?

THÉCLA. A... Dis-le-lui, Neubrunn.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. A Neustadt.

L'ÉCUYER. C'est bien, je vais tout préparer.

Il sort.

MADEMOISELLE DE NEUBRUNN. Hélas! mademoiselle, voici votre mère.

THÉCLA. Dieu!

SCÈNE XIV.

Les précédents, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Il est loin. Je te trouve plus calme.

THÉCLA. Oui, ma mère; laissez-moi maintenant me retirer avec mademoiselle de Neubrunn; j'ai besoin de repos.

LA DUCHESSE. Je le crois, Thécla. Je sors consolée, car je puis tranquilliser ton père.

THÉCLA. Adieu donc, ma bonne mère! (*Elle se jette à son cou et l'embrasse avec une vive émotion.*)

LA DUCHESSE. Tu n'es pas encore parfaitement tranquille,

ma fille; tu trembles, et ton cœur bat violemment contre le mien.

THÉCLA. Le sommeil me rendra le calme. Adieu, ma bonne mère! (*Au moment où elle sort des bras de sa mère, la toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement de Buttler.

SCÈNE I.

BUTTLER, LE MAJOR GÉRALDIN.

BUTTLER. Vous choisirez douze braves dragons; vous les armerez de piques, car on ne doit pas tirer un seul coup. Vous les placerez près de la salle à manger, et aussitôt que la table sera desservie, vous entrerez en criant : Qui est fidèle à l'empereur? Je renverserai la table; alors vous vous jetterez sur eux et vous les frapperez. Le château est fermé et gardé de façon à ce que le bruit ne parvienne pas jusqu'au prince. Avez-vous averti le capitaine Deveroux et Macdonald?

GÉRALDIN. Ils seront ici à l'instant.

Il sort.

BUTTLER. Il faut se hâter, les bourgeois se déclarent aussi pour lui. Je ne sais quel esprit de vertige a saisi toute la ville. Ils voient dans le duc un pacificateur, un fondateur d'un nouvel âge d'or. Les magistrats ont distribué des armes, et plus de cent bourgeois se sont offerts pour lui servir de garde. Il importe donc d'agir promptement, car les ennemis nous menacent au dedans et au dehors.

SCÈNE II.

BUTTLER, LE CAPITAINE DEVEROUX *et* MACDONALD

MACDONALD. Nous voici, mon général.

DEVEROUX. Quel est le mot de ralliement?

BUTTLER. Vive l'empereur!

TOUS DEUX, *se reculant*. Comment?

BUTTLER. Vive la maison d'Autriche!

DEVEROUX. N'est-ce pas à Friedland que nous avons juré fidélité?

MACDONALD. Ne sommes-nous pas venus ici pour le protéger?

BUTTLER. Nous? protéger un ennemi, un traître à l'empire?

DEVEROUX. Vous nous avez prescrit des devoirs envers lui.

MACDONALD. Et vous l'avez suivi jusqu'à Egra.

BUTTLER. J'ai agi ainsi pour le perdre plus sûrement.

DEVEROUX. Ah! vraiment!

MACDONALD. C'est autre chose.

BUTTLER, *à Deveroux*. Misérable! peux-tu renoncer si facilement à tes devoirs et à tes drapeaux?

DEVEROUX. Par le diable! général, je suivais votre exemple; je me disais, si celui-là est un traître, je puis bien l'être aussi.

MACDONALD. Nous n'avons pas à réfléchir après vous; c'est votre affaire. Vous êtes le général, vous commandez, nous vous suivons, fallût-il aller jusque dans l'enfer.

BUTTLER, *d'un ton plus doux*. C'est bien, nous nous connaissons l'un l'autre.

MACDONALD. Oui, je le crois.

DEVEROUX. Nous sommes des soldats de fortune, et nous appartenons au plus offrant.

MACDONALD. Oui, c'est comme il le dit.

BUTTLER. Maintenant vous devez être de braves soldats.

DEVEROUX. Nous le serons volontiers.

BUTTLER. Et faire votre fortune.

MACDONALD. Ceci vaut encore mieux.

BUTTLER. Ecoutez-moi!

TOUS DEUX. Nous écoutons.

BUTTLER. La volonté, l'ordre de l'empereur est que l'on s'empare de Friedland, mort ou vif.

DEVEROUX. Sa lettre le dit ainsi.

MACDONALD. Oui, mort ou vif.

BUTTLER. Et une large récompense en terre et en argent est réservée à celui qui accomplira cet ordre.

DEVEROUX. Cela sonne bien. Les paroles qui viennent de là sont toujours superbes. Oui, oui, nous le savons déjà; quelques chaînes d'or, un méchant cheval, un parchemin ou quelque chose de la même nature... Le prince paye mieux.

MACDONALD. Oui, il est splendide.

BUTTLER. C'en est fait de lui; l'étoile de son bonheur est tombée.

MACDONALD. Est-ce sûr?

BUTTLER. Je vous le dis.

DEVEROUX. Son bonheur serait-il passé?

BUTTLER. Passé à jamais. Il est aussi pauvre que nous.

MACDONALD. Aussi pauvre que nous?

DEVEROUX. Alors, Macdonald, il faut le quitter.

BUTTLER. Vingt mille hommes l'ont déjà quitté. Il faut faire quelque chose de plus, mon ami; un coup net et prompt. Il faut le tuer. (*Tous deux reculent.*)

TOUS DEUX. Le tuer?

BUTTLER. Le tuer, vous dis-je, et je vous ai choisis pour cela.

TOUS DEUX. Nous?

BUTTLER. Vous, vous, capitaine Deveroux et Macdonald.

DEVEROUX, *après un moment de silence.* Choisissez-en un autre.

MACDONALD. Oui, choisissez-en un autre.

BUTTLER, *à Deveroux.* Cela t'effraye, pauvre homme que tu es! Quoi! tu as déjà plus de trente meurtres sur la conscience!

DEVEROUX. Mettre la main sur mon général! Pensez-y donc.

MACDONALD. Celui à qui nous avons prêté serment!

BUTTLER. Le serment est nul, puisqu'il manque à sa foi.

DEVEROUX. Écoutez, général, cela me paraît pourtant trop affreux.

MACDONALD. Oui, c'est vrai. On a aussi une conscience.

DEVEROUX. Si ce n'était pas le chef qui nous a commandés si longtemps et qui nous imposait le respect!...

BUTTLER. Est-ce là la difficulté?

DEVEROUX. Écoutez, pour celui-là c'est inutile; si le service de l'empereur l'exigeait, je pourrais plonger mon épée dans les entrailles de mon propre fils... Mais, voyez, nous sommes soldats, et assassiner le général, c'est un péché, un crime dont pas un moine ne peut vous absoudre.

BUTTLER. Je suis ton pape et je t'absous. Décidez-vous de suite.

DEVEROUX, *d'un ton sérieux*. Cela ne se peut.

MACDONALD. Non, cela ne se peut.

BUTTLER. Eh bien! soit; envoyez-moi Pestalutz.

DEVEROUX, *surpris*. Pestalutz!... Oh!

MACDONALD. Que lui voulez-vous?

BUTTLER. Puisque vous me refusez, j'en trouverai assez d'autres.

DEVEROUX. Non, non; s'il doit périr, nous pouvons tout aussi bien que d'autres gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald?

MACDONALD. Oui, s'il doit périr, s'il ne peut en être autrement, je ne veux pas laisser ce profit à Pestalutz.

DEVEROUX, *après un moment de réflexion*. Quand doit-il périr?

BUTTLER. Cette nuit, car demain les Suédois seront aux portes de la ville.

DEVEROUX. Réponds-tu des suites, général?

BUTTLER. Je réponds de tout.

DEVEROUX. Est-ce la volonté de l'empereur? sa franche et expresse volonté? On aime quelquefois le meurtre, et l'on punit le meurtrier.

BUTTLER. L'ordre dit: « Vivant ou mort. » On ne peut le livrer vivant, vous le voyez vous-mêmes.

DEVEROUX. Eh bien! mort, mort donc. Mais comment arriverons-nous jusqu'à lui? la ville est pleine de soldats de Terzky.

MACDONALD. Et ensuite restent Illo et Terzky.

BUTTLER. On commencera par eux, cela s'entend.

DEVEROUX. Quoi! doivent-ils aussi périr?

BUTTLER. Les premiers.

MACDONALD. Écoute, Deveroux: ce sera une nuit sanglante.

DEVEROUX. Avez-vous déjà un homme pour ceux-là? Confiez-les-moi.

BUTTLER. Le major Géraldin s'en est chargé. Aujourd'hui il y aura un grand repas au château, on les surprendra à table, on les égorgera. Pestalutz et Lesley y seront.

DEVEROUX. Écoutez, général, cela vous est indifférent, laissez-moi changer de rôle avec Géraldin.

BUTTLER. Il y a moins de danger avec le duc.

DEVEROUX. Du danger! Diable! quelle idée avez-vous donc de moi? C'est le regard du duc, et non pas son épée, que je crains.

BUTTLER. Quel mal peut te faire son regard?

DEVEROUX. De par tous les diables! vous savez que je ne suis pas un lâche. Mais voyez, il n'y a pas huit jours que le duc m'a fait remettre vingt pièces d'or pour acheter cet habit d'hiver que je porte, et quand il me verra avancer avec ma pique, s'il jette les yeux sur ce vêtement, eh bien!... eh bien!... que le diable m'emporte! je ne suis pas un lâche.

BUTTLER. Le duc t'a donné ce vêtement d'hiver, et pour cela tu hésites, pauvre diable, à lui passer l'épée à travers le corps? L'empereur lui avait donné un vêtement bien meilleur, le manteau de prince, et comment l'en a-t-il remercié? Par la révolte et la trahison.

DEVEROUX. Cela est vrai. Au diable la reconnaissance! Je le tuerai.

BUTTLER. Et si tu veux apaiser ta conscience, tu n'as qu'à retirer cet habit, et alors tu agiras librement et avec courage.

MACDONALD. Oui, mais il faut penser encore à une chose.

BUTTLER. A quoi donc, Macdonald?

MACDONALD. Que servent les armes contre lui? Il est garanti de toute blessure par enchantement.

BUTTLER, *avec colère*. Comment! il est?...

MACDONALD. Oui, à l'épreuve de la balle et du glaive. Il est ensorcelé et protégé par un art diabolique. Son corps, je vous le dis, est invulnérable.

DEVEROUX. Oui, oui, il y avait aussi à Ingolstadt un tel homme; sa peau était dure comme l'acier, si bien qu'il fallut l'assommer à coups de crosse de fusil.

MACDONALD. Écoutez ce que je veux faire.

DEVEROUX. Parle.

MACDONALD. Je connais ici dans le couvent un frère dominicain qui est de notre pays; il trempera notre épée et notre pique dans l'eau bénite, il prononcera là-dessus des paroles puissantes, et cela l'emporte sur les enchantements.

BUTTLER. C'est bien, Macdonald. Maintenant, allez. Choisissez dans votre régiment vingt, trente bons gaillards, faites-leur prêter serment à l'empereur. Quand onze heures seront sonnées, quand les premières patrouilles auront passé, conduisez-les en silence à la maison, je ne serai moi-même pas loin de là.

DEVEROUX. Comment pourrons-nous traverser les archers et les sentinelles qui sont de garde dans la cour intérieure?

BUTTLER. J'ai examiné l'état des lieux, je vous conduirai par une porte de derrière qui n'est gardée que par un seul homme. Mon rang et mes fonctions me permettent d'entrer à toute heure chez le duc; je vous précéderai, et, frappant d'un coup de poignard l'archer, je vous ouvrirai la route.

DEVEROUX. Et quand nous serons en haut, comment arriverons-nous dans la chambre à coucher du prince sans que les domestiques s'éveillent et appellent au secours? car il a avec lui une suite nombreuse.

BUTTLER. Tous les domestiques logent dans l'aile droite; il hait le bruit, et habite seul l'aile gauche.

DEVEROUX. Je voudrais que cela fût fini, Macdonald... Par le diable! cela produit sur moi un singulier effet.

MACDONALD. Et sur moi aussi. C'est pourtant un trop grand personnage. On nous regardera comme deux scélérats.

BUTTLER. Au milieu des honneurs, des richesses, du luxe, vous pourrez vous moquer de l'opinion et du jugement des hommes.

DEVEROUX. Si nous étions seulement certains que cela n'est pas contre l'honneur...

BUTTLER. Soyez sans inquiétude : vous sauverez Ferdinand, son empire et sa couronne. La récompense ne sera pas mince.

DEVEROUX. Son but est donc de détrôner l'empereur?

BUTTLER. Oui, de lui arracher la couronne et la vie.

DEVEROUX. Ainsi, il aurait péri par la main du bourreau si nous l'avions conduit vivant à Vienne.

BUTTLER. Il ne pouvait échapper à cette destinée.

DEVEROUX. Viens, Macdonald; il périra comme un général : il tombera honorablement sous la main des soldats. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

Le théâtre représente une salle aboutissant à une galerie qui s'étend au loin.

WALLENSTEIN, *assis près d'une table;* LE CAPITAINE SUÉDOIS, *debout devant lui. Un instant après*, LA COMTESSE TERZKY.

WALLENSTEIN. Saluez pour moi votre général. Je prends part à votre heureux succès, et, si vous ne me voyez pas montrer autant de joie que je dois en éprouver après cette victoire, croyez que ce n'est pas faute de bonne volonté, car désormais nous devons nous réjouir des mêmes succès. Adieu, je vous remercie de vos soins. La forteresse vous sera ouverte demain matin quand vous arriverez. (*Le capitaine suédois sort; Wallenstein reste absorbé dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main et regardant fixement devant lui. La comtesse Terzky s'avance, reste un instant près de lui sans qu'il la voie. Enfin il l'aperçoit, fait un mouvement, et se remet de suite.*) Venez-vous de la voir? Se remet-elle? Que fait-elle?

LA COMTESSE. Elle s'est trouvée plus calme après cet entretien, au dire de ma sœur. A présent elle dort.

WALLENSTEIN. Sa douleur deviendra plus douce, elle pleurera.

LA COMTESSE. Et vous, mon frère, je ne vous trouve pas tel que vous étiez autrefois. Après une victoire, je m'attendais à vous voir plus gai. Demeurez ferme, soutenez votre courage, car vous êtes notre flambeau et notre salut.

WALLENSTEIN. Soyez tranquille, je n'ai rien. Où est votre mari?

LA COMTESSE. Il assiste à un repas avec Illo.

WALLENSTEIN *se lève, et fait quelques pas dans la salle.* La nuit est déjà sombre, retirez-vous dans votre chambre.

LA COMTESSE. Oh! ne me dites pas de m'éloigner, laissez-moi rester près de vous.

WALLENSTEIN *s'avance près de la fenêtre.* Il y a un grand mouvement dans le ciel, le vent agite l'étendard de la tour, les nuages passent rapidement, le disque de la lune jette à travers la nuit une clarté vacillante et incertaine. On ne voit pas une étoile; seulement on aperçoit une lueur terne; c'est celle de Calliope, c'est là qu'est Jupiter; mais l'obscurité produite par les nuages le cache entièrement. (*Il tombe dans une rêverie profonde, et continue à regarder devant lui.*)

LA COMTESSE, *remarquant sa tristesse, le prend par la main.* A quoi pensez-vous?

WALLENSTEIN. Il me semble que si je voyais cet astre je serais mieux. C'est l'étoile qui préside à ma vie, et souvent son aspect m'a donné une force merveilleuse.

LA COMTESSE. Vous le reverrez.

WALLENSTEIN, *qui de nouveau est retombé dans une profonde préoccupation, se retourne vers la comtesse.* Le revoir? Oh! plus jamais!

LA COMTESSE. Comment?

WALLENSTEIN. Il n'est plus... il est dans la poussière.

LA COMTESSE. A qui pensez-vous donc?

WALLENSTEIN. Il est heureux, son sort est accompli; il n'a plus à attendre l'avenir, le destin ne le trompera plus; sa vie est là pure et brillante, nulle tache sombre n'y a été empreinte, et nulle heure d'adversité ne sonnera plus pour lui. Élevé au-dessus de la crainte et des désirs, il n'appartient plus aux planètes mobiles et trompeuses. Oh! il est heureux, et nous, qui sait ce que nous réserve l'heure qui s'avance couverte d'un voile obscur?

LA COMTESSE. Vous parlez de Piccolomini; comment est-il mort? Le messager vous quittait précisément lorsque je suis entrée. (*Wallenstein lui fait signe avec la main de se taire.*) Oh! ne détournez pas vos regards en arrière, laissez-moi plutôt contempler dans l'avenir les jours de calme; réjouissez-vous de cette victoire, oubliez ce qu'elle vous a coûté. Ce n'est pas aujourd'hui que votre ami vous a été enlevé; il était mort pour vous le jour où il vous a quitté.

WALLENSTEIN. Je supporterai cette douleur, je le sais, car quelle douleur l'homme ne peut-il pas supporter? Il apprend à se déshabituer des choses les plus élevées comme des plus vulgaires, tant la force du temps le subjugue. Mais je sens

bien ce que j'ai perdu en lui ! La fleur de ma vie est tombée, et je vois devant moi mes jours tristes et décolorés; car il était à mes côtés comme l'image de ma jeunesse. Pour moi, il faisait de la réalité un songe, et me montrait la nature vulgaire des choses à travers les rayons dorés de l'aurore. Les images journalières et monotones de la vie s'élevaient à mes yeux par l'effet de ses tendres sentiments. Qu'importe où aboutiront maintenant mes efforts! le beau a disparu de mon existence, il ne reviendra plus: car un ami est au-dessus de toute espèce de bonheur; c'est lui qui le crée en le comprenant, qui l'augmente en le partageant.

LA COMTESSE. Ne désespérez pas de votre propre force. Votre cœur est assez riche pour se suffire à lui-même. Vous aimez et vous estimez en lui la vertu que vous aviez vous-même implantée et développée en lui.

WALLENSTEIN, *allant à la porte.* Qui vient nous troubler si tard dans la nuit? C'est le commandant; il apporte les clefs de la forteresse! Laissez-nous, ma sœur, il est près de minuit.

LA COMTESSE. Oh! j'ai tant de peine à m'éloigner de vous aujourd'hui. L'inquiétude et la crainte m'agitent.

WALLENSTEIN. De la crainte! et pourquoi?

LA COMTESSE. Vous pourriez partir tout à coup cette nuit, et au réveil nous ne vous trouverions plus.

WALLENSTEIN. Quelle idée!

LA COMTESSE. Oh! mon âme est depuis longtemps agitée par de sombres pressentiments, et si, lorsque je suis éveillée, je parviens à les combattre, ils reviennent oppresser mon cœur par des rêves sinistres. La nuit dernière je vous ai vu assis à table, richement paré, avec votre première épouse.

WALLENSTEIN. Le songe est d'un heureux augure, car c'est ce mariage qui a été l'origine de mon bonheur.

LA COMTESSE. Et aujourd'hui j'ai rêvé que je vous cherchais dans votre chambre..... Au moment où j'entrais, cette chambre n'existait plus, et je ne voyais que la chartreuse de Githschin, que vous avez fondée et où vous voulez être enseveli.

WALLENSTEIN. Et tout cela occupe votre esprit?

LA COMTESSE. Comment! ne croyez-vous pas qu'il y a dans les songes une voix prophétique qui nous parle?

WALLENSTEIN. Oui, il y a de telles voix sans doute; mais je ne puis appeler voix prophétiques que celles qui nous annoncent un sort inévitable. De même que le soleil se montre dans un cercle de vapeurs avant de s'élever sur l'horizon, de même les grands événements sont précédés par des apparitions, et ce qui doit arriver demain se fait déjà pressentir aujourd'hui. J'ai toujours été frappé du récit de la mort de Henri IV. Le roi sentait, dit-on, la pression d'un poignard sur son sein longtemps avant que Ravaillac en fût armé. Le repos l'avait fui, l'inquiétude le poursuivait dans le Louvre, et le chassa dehors. Les apprêts du couronnement de la reine ressemblaient pour lui à ceux d'un convoi funèbre, et il entendait d'une oreille inquiète les pas du meurtrier qui le cherchait dans les rues de Paris.

LA COMTESSE. Et cette voix intérieure et prophétique ne vous dit rien?

WALLENSTEIN. Rien. Soyez tranquille.

LA COMTESSE, *toujours absorbée dans de sombres pensées.* Une autre fois vous couriez devant moi, je vous suivais à la hâte, le long d'une grande galerie, à travers de vastes salles qui ne finissaient plus. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas, je vous suivais hors d'haleine et je ne pouvais vous atteindre. Tout à coup je me sens saisie par derrière d'une main froide; c'était vous, vous m'embrassiez, et une tenture rouge semblait se dérouler sur vous.

WALLENSTEIN. C'est la tapisserie rouge de mon appartement.

LA COMTESSE, *le regardant.* S'il fallait en venir là, si vous qui êtes en ce moment dans la force de la vie!... *(Elle se jette dans ses bras en pleurant.)*

WALLENSTEIN. La sentence de l'empereur vous tourmente; mais un papier ne blesse pas, il n'aura point d'assassin.

LA COMTESSE. Eh! s'il en trouvait un! Oh!... alors ma résolution est prise, je porte sur moi de quoi me consoler.

Elle sort.

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, GORDON, *ensuite un* VALET DE CHAMBRE.

WALLENSTEIN. Tout est-il tranquille dans la ville?

GORDON. La ville est tranquille.

WALLENSTEIN. J'entends le bruit de la musique; le château est éclairé. Qui sont ces gens joyeux?

GORDON. On donne dans le château un banquet au comte Terzky et au feld-maréchal.

WALLENSTEIN, *à part*. C'est à cause de la victoire. Ces gens-là ne savent se réjouir qu'à table. (*Il sonne. Un domestique vient.*) Déshabillez-moi, je veux aller me reposer. (*Il prend les clefs de Gordon.*) Nous voilà donc en sûreté contre les ennemis et enfermés avec de fidèles amis; car je me trompe bien, ou une figure comme celle-ci (*il regarde Gordon*) n'est pas celle d'un hypocrite. (*Le valet de chambre lui ôte son manteau, son hausse-col et sa Toison d'or.*) Regardez, qu'est-ce qui vient de tomber?

LE VALET DE CHAMBRE. C'est la chaîne d'or. Elle est brisée.

WALLENSTEIN. Eh bien! elle a duré assez longtemps. Donnez. (*Il regarde la chaîne.*) C'est la première faveur que m'accorda l'empereur. Il me la suspendit au cou lorsqu'il était archiduc, et que nous faisions la guerre de Frioul; depuis ce jour je l'ai portée par habitude. C'est peut-être une superstition, mais cette chaîne a dû être pour moi un talisman tant que j'ai pu la porter avec confiance, et le bonheur fugitif d'une époque de ma vie a dû se rattacher à cet ornement qui en était le premier gage. Maintenant soit, il faut qu'un autre bonheur commence, puisque cet ancien talisman a perdu sa force. (*Le valet de chambre s'éloigne avec les vêtements; Wallenstein se lève, se promène dans la salle, et enfin s'arrête pensif devant Gordon.*) Comme l'image des anciens temps se rapproche de moi! Je me vois de nouveau à la cour de Burgau, où nous étions ensemble tout jeunes. Nous avions souvent des contestations; tu étais raisonnable, tu avais coutume de prêcher la morale, tu me reprochais d'aspirer sans modération aux destinées élevées, de me laisser aller à des rêves témé-

raires, et tu louais les jours d'or de la médiocrité. Eh bien! ta sagesse s'est trompée; elle a de bonne heure mis des bornes à ta destinée, et si tu ne te rapprochais pas de l'influence magnétique de mon étoile, ta vie s'éteindrait en silence dans cette obscure retraite.

GORDON. Mon prince, le pauvre pêcheur rattache sans peine sa fragile nacelle dans le port, et voit le puissant navire échouer dans la tempête.

WALLENSTEIN. Ainsi tu es déjà au port, vieillard, et moi non. Une ardeur que rien n'a affaiblie me pousse impérieusement sur les flots de la vie; l'espérance est encore ma déesse, mon esprit est jeune, et quand je me compare à toi, je remarque avec orgueil que les années rapides ont passé sur ma tête sans la blanchir et sans me faire sentir leur pouvoir. (*Il se promène à grands pas à travers la chambre, puis s'arrête en face de Gordon de l'autre côté du théâtre.*) Pourquoi dire que la fortune est trompeuse? Elle m'a été fidèle, elle m'a élevé avec amour au-dessus de la foule des hommes, elle m'a porté dans ses bras légers et puissants de déesse à travers les degrés de la vie. Il n'y a rien de vulgaire dans la route que ma destinée a suivie, ni dans les lignes de ma main. Qui pourrait juger ma vie selon les règles de la sagesse humaine? Je semble, il est vrai, en ce moment, tomber bien bas, mais je me relèverai, et le flux abondant va bientôt succéder à la basse marée.

GORDON. Et pourtant je me rappelle l'ancien axiome : « Ne vous vantez pas d'un beau jour avant qu'il soit passé. » Un long bonheur n'est pas un motif d'espérance; c'est pour les malheureux que l'espérance est faite. L'homme heureux doit vivre dans la crainte, car la balance de la destinée veille constamment.

WALLENSTEIN, *souriant*. Je crois entendre encore le Gordon d'autrefois. Je sais bien que les choses terrestres sont sujettes au changement, les divinités malfaisantes réclament leurs droits. Les antiques peuples païens le savaient déjà lorsqu'ils s'imposaient eux-mêmes un malheur volontaire pour apaiser les divinités jalouses, lorsqu'ils immolaient des hommes sur l'autel de Typhon. (*Après un moment de silence.*) Et moi aussi je lui ai sacrifié; car mon meilleur ami a succombé, et il a succombé par ma faute. Aussi, depuis ce temps, aucune fa-

veur de la fortune ne peut me causer autant de joie que cette perte m'a causé de douleurs. La jalousie du sort doit être apaisée ; il a pris une vie pour une autre, et la foudre qui devait m'écraser est tombée sur cette tête chérie.

SCÈNE V.

Les précédents, SENI.

WALLENSTEIN. N'est-ce pas Seni qui vient? Comme il est hors de lui! Qui t'amène si tard ici, Baptiste?

SENI. Mes inquiétudes sur vous, monseigneur.

WALLENSTEIN. Parle. Qu'y a-t-il?

SENI. Fuyez avant que le jour paraisse. Ne vous fiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN. Quelle idée!

SENI, *élevant la voix.* Ne vous fiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il donc?

SENI. N'attendez pas l'arrivée de ces Suédois. Un malheur prochain vous menace, de faux amis sont près de vous, des signes terribles se sont montrés, des embûches fatales vous environnent de toutes parts.

WALLENSTEIN. Tu rêves, Baptiste, la crainte te trouble l'esprit.

SENI. Oh! ne croyez pas qu'une vaine terreur me trompe. Venez, lisez vous-même dans les planètes. De perfides amis vous menacent.

WALLENSTEIN. Si mon malheur doit venir de perfides amis, les signes qui me l'annoncent auraient dû m'apparaître plus tôt. Maintenant les étoiles n'ont plus rien à m'apprendre à ce sujet.

SENI. Oh! venez et voyez; croyez-en vos propres yeux. Un signe fatal se montre dans le domaine céleste de votre vie ; un ennemi qui est près de vous, un méchant esprit s'est glissé sous les rayons de votre étoile. Écoutez mes avertissements ; ne vous livrez pas à ces païens qui font la guerre à notre sainte Église.

WALLENSTEIN, *souriant.* Est-ce de là que vient l'oracle?... Oui, oui, maintenant je le vois... Cette alliance avec les Sué-

dois ne t'a jamais plu. Va te reposer, Baptiste; je ne redoute pas de tels signes.

GORDON, *qui pendant cet entretien a été vivement ému, se tourne vers Wallenstein.* Mon prince, oserai-je parler? Souvent un homme sans importance a donné un avis utile.

WALLENSTEIN. Parle librement.

GORDON. Mon prince, si cependant tout ceci n'était pas un vain fantôme, si la providence de Dieu se servait miraculeusement de cet organe pour vous sauver?...

WALLENSTEIN. Vous êtes dans le délire l'un et l'autre. Comment mon malheur pourrait-il me venir des Suédois : ils ont recherché mon alliance, ils y trouvent leur intérêt.

GORDON. Mais si c'était précisément l'arrivée de ces Suédois qui dût être la cause de votre perte au moment où vous êtes si tranquille... (*Il se jette à genoux devant lui.*) Oh! il en est encore temps, mon prince.

SENI *se jette aussi à genoux devant lui.* Oh! écoutez-le, écoutez-le.

WALLENSTEIN. Temps de quoi faire? Levez-vous... Je le veux, levez-vous.

GORDON *se lève.* Le rhingrave est encore loin; ordonnez que cette forteresse lui soit fermée. S'il veut nous assiéger, qu'il l'essaye, et, je vous le dis, lui et toute son armée périront devant ces murs plutôt que de lasser notre constance et notre courage. Il verra ce que peut faire une troupe de héros animés par un chef héroïque qui veut sérieusement réparer sa faute. Cette action touchera l'empereur et nous réconciliera avec lui; car son cœur est porté à la clémence, et Friedland, retournant à lui avec repentir, sera placé plus haut dans la faveur de son souverain que s'il ne l'avait jamais perdue.

WALLENSTEIN *le regarde avec surprise, puis se tait un instant et montre une profonde émotion.* Gordon, l'ardeur de votre zèle vous conduit bien loin. Un ami de jeunesse peut seul se permettre un tel discours. Le sang a coulé, Gordon, l'empereur ne pourra jamais me pardonner, et s'il le pouvait, moi je ne voudrais pas vous pardonner. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, si j'avais su que j'y perdrais mon ami le plus cher, et si mon cœur m'avait parlé comme à présent, peut-être aurais-je réfléchi... peut-être non. Mais maintenant

que me reste-t-il à ménager? Les commencements de mon entreprise sont trop graves pour n'aboutir à rien. Qu'elle suive donc son cours. (*Il s'avance vers la fenêtre.*) Voyez, il est nuit; déjà dans le château on n'entend plus rien. Allons, que l'on m'éclaire. (*Le valet de chambre, qui est entré en silence et qui a pris une part visible à l'entretien, s'avance vivement ému, et se jette aux pieds du duc.*) Toi aussi! mais je sais pourquoi tu désires que je fasse ma paix avec l'empereur. Le pauvre homme, il a dans la Carinthie un petit bien, et il a peur qu'on ne le lui prenne parce qu'il est près de moi. Suis-je donc si pauvre que je ne puisse indemniser mes serviteurs? Eh bien! je ne veux contraindre personne. Si tu penses que le bonheur m'a abandonné, abandonne-moi aussi. Aujourd'hui tu peux me déshabiller pour la dernière fois, puis te ranger du côté de l'empereur. Bonne nuit, Gordon; je pense que je vais faire un long sommeil, car les agitations de ce jour ont été rudes. Ayez soin qu'on ne m'éveille pas trop tôt. (*Il sort. Le valet de chambre l'éclaire; Seni le suit. Gordon reste dans l'obscurité, suivant le duc des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu. Alors il exprime sa douleur par sa contenance, et s'appuie tristement contre une colonne.*)

SCENE VI.

GORDON, BUTTLER, *au fond du théâtre.*

BUTTLER. Restez tranquillement là jusqu'à ce que je donne le signal.

GORDON. C'est lui! il amène déjà les meurtriers.

BUTTLER. Les lumières sont éteintes. Tout est dans un profond sommeil.

GORDON. Que dois-je faire? Essayerai-je de le sauver? Mettrai-je la maison et les gardes en mouvement?

BUTTLER *paraît.* Il y a de la lumière dans le corridor qui conduit à la chambre à coucher du prince.

GORDON. Mais ne violerai-je pas mon serment envers l'empereur? Et s'il s'échappe, et s'il augmente la force de l'ennemi, n'en résultera-t-il pas des conséquences terribles dont je répondrai sur ma tête?

BUTTLER *s'approche.* Silence! Ecoutons. Qui parle ici?

GORDON. Hélas! il vaut encore mieux m'en remettre au ciel, car qui suis-je pour intervenir dans de si grands événements? S'il succombe, ce n'est pas moi qui l'aurai tué; s'il est délivré, j'en serai la cause et j'en subirai les conséquences.

BUTTLER *avance encore.* Je connais cette voix.

GORDON. Buttler!

BUTTLER. C'est Gordon. Que cherchez-vous ici? Le duc vous a-t-il congédié si tard?

GORDON. Vous portez la main en écharpe?

BUTTLER. Elle est blessée. Cet Illo a combattu comme un désespéré, jusqu'à ce qu'enfin nous le jetions par terre.

GORDON. Sont-ils morts?

BUTTLER. Oui, ils le sont... Est-il au lit?

GORDON. Hélas! Buttler!

BUTTLER. Y est-il? Parlez : le meurtre ne peut pas rester longtemps caché.

GORDON. Qu'il ne meure pas, qu'il ne meure pas par vous! Le ciel ne veut point de votre bras! voyez : il est blessé.

BUTTLER. Mon bras ne sera pas nécessaire.

GORDON. Les coupables sont morts : c'en est assez pour satisfaire la justice. Que tout soit apaisé par ces victimes. (*Le valet de chambre traverse la galerie, le doigt sur les lèvres pour demander le silence.*) Il dort. Oh! ne l'égorgez pas dans le moment sacré du sommeil.

BUTTLER. Non : il se réveillera pour mourir. (*Il veut sortir.*)

GORDON. Hélas! son cœur, tout préoccupé encore des choses terrestres, n'est pas prêt à paraître devant son Dieu.

BUTTLER. La miséricorde de Dieu est grande. (*Il veut sortir.*)

GORDON *l'arrête.* Accordez-lui seulement cette nuit.

BUTTLER. Chaque instant peut nous trahir.

GORDON. Seulement une heure.

BUTTLER. Laissez-moi. A quoi lui servirait ce court délai?

GORDON. Oh! le temps est une divinité merveilleuse. Dans une heure des milliers de grains de sable s'écoulent, et les pensées non moins nombreuses s'agitent dans l'esprit de l'homme. Une heure seulement : votre cœur peut changer, le sien aussi; une nouvelle peut venir; un événement heureux, salutaire, décisif, peut tout à coup tomber du ciel. Oh! que de choses peuvent arriver en une heure!

BUTTLER. Vous me rappelez combien les minutes sont précieuses. *(Il frappe du pied.)*

SCÈNE VII.

Les précédents, MACDONALD, DEVEROUX *avec des hallebardiers; ensuite un* VALET DE CHAMBRE.

GORDON *se jette entre Buttler et les hommes armés.* Non, barbare; il faudra d'abord que tu passes sur mon corps, car je ne souffrirai point cette horrible action.

BUTTLER, *le repoussant.* Vieillard insensé! *(On entend des trompettes dans l'éloignement.)*

MACDONALD *et* DEVEROUX. Les trompettes suédoises! Les Suédois sont devant Égra, hâtons-nous.

GORDON. Dieu! Dieu!

BUTTLER. A votre poste, commandant. *(Gordon sort en toute hâte.)*

LE VALET DE CHAMBRE *accourt.* Qui ose faire du bruit ici? Silence, le duc dort.

DEVEROUX, *d'une voix élevée et terrible.* Ami, il est temps de faire du bruit.

LE VALET DE CHAMBRE. Au secours! au meurtre!

BUTTLER. Tuez-le.

LE VALET DE CHAMBRE, *poignardé par Deveroux, tombe à l'entrée de la galerie.* Jésus! Marie!

BUTTLER. Brisez les portes. *(Ils passent sur le cadavre. On entend dans l'éloignement deux portes tomber l'une après l'autre... Voix confuses... Bruit d'armes... Puis tout à coup profond silence.)*

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE TERZKY, *avec une lumière à la main.* Sa chambre à coucher est vide, on n'a pu la trouver nulle part. Neubrunn, qui veillait près d'elle, est absente aussi. Aurait-elle pris la fuite? Où peut-elle être allée? Il faut courir après elle, mettre tout en mouvement. De quelle façon le duc recevra-t-il cette terrible nouvelle? Si seulement mon mari était revenu de ce festin.... Le duc est-il éveillé? Il me sem-

ble que j'ai entendu ici marcher et parler. Je veux aller écouter à la porte. Mais silence! qui est là? on monte à la hâte les escaliers.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, GORDON, *ensuite* BUTTLER.

GORDON, *hors d'haleine*. C'est une erreur, ce ne sont pas les Suédois. N'allez pas plus loin, Buttler. Dieu! où est-il? (*Il aperçoit la comtesse.*) Comtesse, dites-moi...

LA COMTESSE. Vous venez du château? où est mon mari?

GORDON, *avec effroi*. Votre mari? oh! ne m'interrogez pas. Rentrez. (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE *le retient*. Non, pas avant que vous m'ayez expliqué...

GORDON, *l'écartant vivement*. Le sort du monde dépend de cet instant. Au nom du ciel, allez... Pendant que nous parlons... Dieu! (*Il crie.*) Buttler! Buttler!

LA COMTESSE. Il est au château avec mon mari. (*Buttler sort de la galerie.*)

GORDON. C'était une erreur, ce ne sont pas les Suédois. Ce sont les Impériaux qui entrent dans la ville. Le lieutenant général m'envoie vous dire qu'il sera ici à l'instant..... Suspendez tout.

BUTTLER. Il arrive trop tard.

GORDON, *s'appuyant contre la muraille*. Dieu de miséricorde!

LA COMTESSE, *avec anxiété*. Quoi! trop tard? Qui va venir ici? Octavio dans Égra! Trahison! trahison! Où est le duc? (*Elle court vers la galerie.*)

SCÈNE X.

Les précédents; SENI, LE BOURGMESTRE, UN PAGE, UNE FEMME DE CHAMBRE, DES VALETS *accourent épouvantés sur la scène.*

SÉNI, *sortant de la galerie avec tous les signes de la terreur.* Sanglante et épouvantable action!

LA COMTESSE. Qu'est-il arrivé, Seni?

UN PAGE, *arrivant.* O déplorable spectacle! (*Des domestiques entrent avec des flambeaux.*)

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il, au nom de Dieu?

SENI. Vous le demandez encore? Le prince est égorgé, et votre mari a été tué au château. (*La comtesse reste glacée à ces paroles.*)

LA FEMME DE CHAMBRE *accourt.* Secourez, secourez la duchesse!

LE BOURGMESTRE. Quels sont ces cris de douleur qui troublent le sommeil de cette maison?

GORDON. Votre maison est maudite à tout jamais. Dans votre maison, le prince gît assassiné.

LE BOURGMESTRE. Que Dieu nous en préserve!

Il sort.

PREMIER VALET. Fuyez! fuyez! ils nous égorgent tous.

SECOND VALET, *portant de l'argenterie.* Par ici, les autres issues sont gardées. (*On entend crier derrière la scène.*) Place! place au lieutenant général! (*A ces mots, la comtesse se relève de sa stupéfaction et sort promptement. On entend derrière la scène :*) Fermez les portes, empêchez le peuple d'entrer.

SCÈNE XI.

Les précédents, sans la comtesse; OCTAVIO PICCOLOMINI *avec sa suite;* DEVEROUX *et* MACDONALD *avec des hallebardiers. Le corps de Wallenstein, enveloppé d'un drap rouge, est apporté sur la scène.*

OCTAVIO, *entrant précipitamment.* Cela ne doit pas être; cela ne peut pas être. Buttler, Gordon, je ne puis le croire; dites-moi que cela n'est pas. (*Gordon, sans répondre, montre de la main le corps du duc. Octavio le voit et reste saisi d'horreur.*)

DEVEROUX, *à Buttler.* Voici la Toison d'or et l'épée du prince.

MACDONALD. Vous ordonnerez qu'à la chancellerie...

BUTTLER, *montrant Octavio.* Voici maintenant le seul qui a des ordres à donner. (*Deveroux et Macdonald se retirent res-*

pectueusement. Tout le monde s'éloigne en silence. Buttler, Octavio, Gordon restent seuls sur la scène.)

OCTAVIO, *à Buttler.* Était-ce là votre dessein, Buttler, lorsque nous nous séparâmes? Dieu de justice! j'élève mes mains vers toi. Je ne suis pas coupable de cette monstrueuse action.

BUTTLER. Votre main est pure, vous avez employé la mienne.

OCTAVIO. Scélérat! devais-tu ainsi abuser des ordres de ton souverain, et commettre au nom sacré de ton empereur cet horrible assassinat?

BUTTLER, *tranquillement.* Je n'ai fait qu'exécuter l'arrêt de l'empereur.

OCTAVIO. O malédiction attachée au pouvoir des rois! leurs paroles ont une telle force, que leur pensée fugitive entraîne à l'instant un fait irréparable. Devais-tu obéir si vite? Devais-tu ravir à la clémence le temps de faire grâce? Le temps est l'ange salutaire de l'homme. Faire suivre sans délai le jugement de l'exécution, c'est ce qui n'appartient qu'au Dieu infaillible

BUTTLER. Que me reprochez-vous? quel est mon crime? J'ai fait une bonne action; j'ai délivré l'empire d'un ennemi redoutable, et j'ai droit à une récompense. La seule différence entre votre conduite et la mienne, c'est que vous avez aiguisé le dard, et que moi j'ai frappé. Vous demandiez du sang, et vous êtes étonné que le sang ait coulé? Pour moi, j'ai toujours su ce que je faisais, et le résultat ne me cause ni surprise ni frayeur. Avez-vous encore quelque ordre à me donner? je vais de ce pas à Vienne, déposer mon épée sanglante devant le trône de l'empereur, et réclamer l'approbation qu'un juge équitable doit accorder à une prompte et stricte obéissance.

Il sort.

SCÈNE XII.

Les précédents, sans Buttler; LA COMTESSE TERZKY *s'avance pâle et défigurée; sa voix est faible, lente et sans chaleur.*

OCTAVIO, *allant au-devant d'elle.* O comtesse Terzky! de-

vions-nous en venir là? Ce sont là les suites de ces malheureuses tentatives.

LA COMTESSE. Ce sont les fruits de votre conduite. Le duc est mort, mon mari est mort, la duchesse lutte contre la mort, et ma nièce a disparu. Cette maison puissante et glorieuse est maintenant déserte, et les valets effrayés s'enfuient par toutes les portes. Je reste la dernière, je ferme cette demeure, et je vous en remets les clefs.

OCTAVIO, *avec une profonde douleur*. O comtesse! ma maison aussi est morte.

LA COMTESSE. Qui doit encore périr? qui doit encore être injustement traité? Le prince est mort; la vengeance de l'empereur doit être satisfaite. Épargnez les anciens serviteurs. Qu'on ne leur fasse point un crime de leur amour et de leur fidélité. La destinée a surpris mon frère trop vite, il n'a pu songer à eux.

OCTAVIO. Non, plus de vengeance, plus de rigueurs, comtesse. Une grande faute a subi un grand châtiment. L'empereur est apaisé; la fille n'aura de l'héritage de son père que sa gloire et le souvenir de ses services. L'impératrice honore votre malheur et vous ouvre ses bras maternels. N'ayez donc plus aucune crainte. Prenez confiance, et abandonnez-vous avec espoir à la clémence impériale.

LA COMTESSE, *levant les yeux au ciel*. Je me confie à la clémence d'un plus grand maître... Dans quel lieu les restes du prince seront-ils déposés! Dans le temps de sa première prospérité, il avait fondé une chartreuse à Githschin; c'est là que repose la comtesse Wallenstein, c'est là que, par un sentiment de reconnaissance, il a souhaité être enseveli près d'elle. Oh! accordez-lui cette sépulture. Je demande pour mon mari la même faveur. L'empereur est maître de nos châteaux; qu'on nous donne seulement un tombeau près de nos aïeux.

OCTAVIO. Vous tremblez, comtesse... vous pâlissez... Dieu! quel sens funeste j'entrevois dans vos discours!

LA COMTESSE *rassemble ses forces et parle avec vivacité et noblesse*. Vous avez trop bonne opinion de moi pour croire que je pourrais survivre à la ruine de ma maison. Nous nous sentions assez grands pour porter la main sur une couronne de roi... Nous n'avons pas réussi, mais nous avons de royales

pensées, et nous croyons qu'une mort volontaire, courageuse, est préférable à une vie déshonorée... Le poison...

OCTAVIO. Oh! sauvez-la, secourez-la!

LA COMTESSE. Il est trop tard, il est trop tard. Dans quelques instants mon sort sera accompli.

Elle sort.

GORDON. O maison de mort et d'horreur! (*Un courrier vient et apporte une lettre. Gordon s'avance au-devant de lui.*) Qu'y a-t-il? C'est le sceau de l'empereur. (*Il lit l'adresse et remet la lettre à Octavio avec un regard sévère.*) Au prince Piccolomini.

Octavio fait un mouvement d'effroi et lève les yeux avec douleur au ciel. Le rideau tombe.

FIN DE LA MORT DE WALLENSTEIN.

JEANNE D'ARC.

PERSONNAGES.

CHARLES VII, roi de France.
LA REINE ISABELLE, sa mère.
AGNÈS SOREL, sa maîtresse.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne.
LE COMTE DE DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LA HIRE, DUCHATEL, } capitaines de l'armée du roi.
L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.
CHATILLON, chevalier bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général des Anglais.
LIONEL, FALSTOLF, } capitaines des Anglais.
MONTGOMERY, chevalier du pays de Galles.
DES CONSEILLERS de la ville d'Orléans.
UN HÉRAUT anglais.
THIBAUT D'ARC, riche paysan.
MARGUERITE, LOUISE, JEANNE, } ses filles.
ÉTIENNE, CLAUDE-MARIE, RAYMOND, } leurs amoureux.
BERTRAND, autre paysan.
UN CHEVALIER NOIR (apparition).
UN CHARBONNIER ET SA FEMME.
SOLDATS, PEUPLE, SERVITEURS de la maison du roi, ÉVÊQUES, ECCLÉSIASTIQUES, MARÉCHAUX DE FRANCE, MAGISTRATS, COURTISANS et autres personnages formant le cortége du sacre.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un paysage sur le devant ; à droite, une image de saint dans une chapelle ; à gauche, un chêne élevé.

SCÈNE I.

THIBAUT D'ARC, *ses* TROIS FILLES, *et* TROIS JEUNES BERGERS, *leurs amoureux.*

THIBAUT. Oui, mes chers voisins, aujourd'hui nous som-

mes encore Français, citoyens libres, maîtres du sol que nos pères ont jadis cultivé. Qui sait à qui nous obéirons demain? Car partout l'Anglais fait flotter sa bannière victorieuse; ses chevaux foulent aux pieds les campagnes fleuries de France. Paris l'a déjà reçu en vainqueur et a paré de la vieille couronne de Dagobert le rejeton d'une race étrangère. Le petit-fils de nos rois erre déshérité et fugitif à travers son propre royaume. Son parent le plus proche, son premier pair, combat contre lui dans l'armée ennemie, et sa mère cruelle excite elle-même ses adversaires. Autour de nous les villes, les villages sont en feu; la fumée de l'incendie dévastateur s'approche de plus en plus et s'avance vers ces vallées encore calmes et paisibles. Voilà pourquoi, mes chers voisins, j'ai résolu, avec la grâce de Dieu, de pourvoir aujourd'hui, pendant que je le puis encore, au sort de mes filles; car dans les désastres de la guerre la femme a besoin d'un protecteur, et un amour fidèle aide à supporter toutes les misères. (*Au premier paysan.*) Venez, Étienne; vous avez demandé la main de Marguerite; les champs sont voisins l'un de l'autre, les cœurs sont d'accord, voilà de quoi faire un bon mariage (*Au second.*) Claude-Marie, vous vous taisez, et ma Louise baisse les yeux. Parce que vous n'avez pas de trésor à m'offrir, séparerai-je deux cœurs qui se conviennent? Qui possède maintenant des trésors? La maison et la grange peuvent être la proie des flammes, ou de l'ennemi qui s'approche. Dans un temps comme celui-ci, le cœur fidèle d'un brave homme est l'asile le plus sûr.

LOUISE. Mon père!

CLAUDE-MARIE. Ma Louise!

LOUISE *embrassant Jeanne.* Chère sœur!

THIBAUT. Je vous donne à chacun trente arpents de terre, une étable, une maison, un troupeau. Dieu m'a béni, qu'il vous bénisse maintenant!

MARGUERITE, *embrassant Jeanne.* Contente notre père, suis notre exemple; fais qu'en ce jour trois heureux mariages s'accomplissent.

THIBAUT. Allez, faites vos préparatifs. A demain les noces; je veux que le village entier les célèbre avec nous.

Les deux couples sortent bras dessus bras dessous.

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT, Jeanne, tes sœurs se marient; je les vois heureuses, elles réjouissent ma vieillesse, et toi, qui es la plus jeune, tu me donnes des regrets et de la douleur.

RAYMOND. Quelle idée vous vient? Pourquoi faire des reproches à votre fille?

THIBAUT. Vois ce brave, cet excellent jeune homme; il n'a pas son pareil dans tout lo village; il t'a consacré ses affections. Voici le troisième automne qu'il cherche à se faire aimer de toi, avec ses désirs silencieux et ses tendres empressements, et toi tu le repousses avec froideur; et cependant parmi tous les jeunes gens aucun autre n'a pu obtenir de toi un souriro favorable. Je te vois briller de tout l'éclat de la jeunesse, te voilà au printemps de la vie, c'est la saison de l'espérance; ta beauté est dans sa fleur, mais j'attends en vain que cette fleur ouvre son calice aux rayons de l'amour tendre et se change gaîment en un fruit doré. Oh! cela ne me plaît point, cela me fait craindre une cruelle erreur de la nature. Je n'aime point à voir le cœur qui se referme avec austérité et froideur dans l'âge du sentiment.

RAYMOND. Laissez cela, Thibaut, laissez-la m'exauser elle-même. L'amour de mon excellente Jeanne est un tendre et noble fruit du ciel qui mûrit peu à peu en silence. Maintenant elle aime encore à demeurer sur les montagnes; elle craint d'abandonner les libres bruyères pour descendre dans l'humble demeure des hommes, où habitent les soucis vulgaires. Souvent, du sein de la vallée profonde, je la regarde silencieux, étonné, quand elle s'avance avec sa noble démarche au milieu de son troupeau, et quand elle laisse tomber un regard sérieux sur notre humble sol. Alors il y a en elle je ne sais quoi de grand, et souvent il me semble qu'elle appartient à un autre âge.

THIBAUT. Et voilà ce qui ne me plaît pas. Elle fuit la joyeuse société de ses sœurs, elle cherche les montagnes désertes, elle abandonne sa couche avant le chant du coq; et à l'heure d'effroi où l'homme aime à s'allier avec confiance

aux autres hommes, telle qu'un oiseau solitaire, elle se glisse dans le sombre et mystérieux empire de la nuit et des fantômes; elle s'en va par les sentiers détournés, jetant de mystérieuses paroles à l'air de la montagne. Pourquoi cherche-t-elle toujours ce lieu et conduit-elle toujours là son troupeau? Je la vois pendant des heures entières assise, rêveuse, sous l'arbre des druides, que toutes les créatures heureuses évitent. Sous cet arbre un méchant esprit a depuis les temps obscurs du paganisme établi sa demeure. Les anciens du village racontent sur cet arbre des choses effrayantes : souvent des voix étranges, des sons merveilleux se font entendre du milieu de ses sombres rameaux. Moi-même, en passant là un jour, dans le crépuscule du soir, j'ai aperçu un spectre de femme assis devant cet arbre; elle tira de son large vêtement une main desséchée, et l'étendit vers moi comme pour me faire un signe; mais je précipitai ma marche, et je recommandai mon âme à Dieu.

RAYMOND, *montrant l'image de l'oratoire*. Le voisinage de cette image de bénédiction, qui répand autour d'elle la paix du ciel, attire ici votre fille, et non pas l'œuvre de Satan.

THIBAUT. Oh! non, non, ce n'est pas en vain que je suis averti par des rêves et des apparitions inquiètes. Trois fois je l'ai vue assise à Reims sur le trône de nos rois; sur la tête elle portait un diadème avec sept étoiles étincelantes, à la main un sceptre d'où surgissaient trois lis blancs, et moi, son père, et ses deux sœurs, et tous les princes, comtes, archevêques, et le roi lui-même, s'inclinaient devant elle. D'où pourrait venir dans mon humble demeure un tel prodige? Ah! cela présage une chute profonde; ce rêve est pour moi un symbole, un avertissement des mouvements insensés de son cœur. Elle rougit de son obscurité; parce que Dieu lui a donné la parure de la beauté, parce qu'il l'a élevée par ses merveilleux présents au-dessus de toutes les paysannes de la vallée, elle nourrit dans son cœur un orgueil coupable. C'est par l'orgueil que les anges sont tombés, c'est par là que l'esprit infernal s'empare de l'homme.

RAYMOND. Qui donc a des sentiments plus vertueux, plus modestes que votre pieuse fille? N'est-ce pas elle qui sert avec joie ses sœurs aînées? Elle est de toutes la mieux douée; mais ne la voyez-vous pas s'acquitter doucement, en silence,

comme une humble servante, des devoirs les plus pénibles? Vos moissons et vos troupeaux prospèrent comme par miracle entre ses mains. Un bonheur inébranlable et incompréhensible se répand sur tout ce qu'elle entreprend.

THIBAUT. Oui, c'est vrai, un bonheur incompréhensible! Mais à cette prospérité s'attache pour moi une terreur particulière. N'en parlons plus; je me tais, je veux me taire. Est-ce à moi d'accuser mon enfant chérie? Je ne puis que lui donner des avertissements et prier pour elle. Mais, je dois te le dire, fuis cet arbre, ne reste plus seule, n'arrache plus de plantes à minuit, ne prépare plus de boissons, ne trace plus de caractères sur le sable. Le monde des esprits est facile à éveiller; ils attendent toujours dans quelque embuscade et se précipitent au moindre bruit. Ne reste pas seule, car c'est dans le désert que Satan s'avança vers le Dieu du ciel lui-même.

SCÈNE III.

BERTRAND *entre avec un casque à la main;* THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND. Silence! voici Bertrand qui vient de la ville; voyez ce qu'il porte.

BERTRAND. Vous me regardez avec surprise; vous êtes étonnés de voir entre mes mains cet objet extraordinaire.

THIBAUT. C'est vrai; dites-nous d'où vient ce casque, pourquoi apportez-vous dans un lieu de paix ce signe funeste? (*Jeanne, qui pendant les deux scènes précédentes est restée à l'écart, sans prendre part au dialogue, devient attentive et s'approche.*)

BERTRAND. Je pourrais à peine vous dire moi-même comment ce casque se trouve entre mes mains. J'étais allé à Vaucouleurs pour acheter des instruments de labourage; une foule nombreuse se pressait sur la place, car des fugitifs arrivaient à l'instant même d'Orléans avec de sinistres nouvelles. Toute la ville était en rumeur, et pendant que je cherchais à me faire jour à travers la foule, une bohémienne au visage bruni s'approcha de moi avec ce casque, me regarda fixement dans les yeux, et me dit : « Mon ami, vous

cherchez un casque, je le sais, vous en cherchez un; prenez celui-ci; je vous le donnerai pour un prix modique. — « Adressez-vous aux hommes d'armes, lui répondis-je; moi je suis un laboureur et je n'ai pas besoin de casque. » Mais elle ne voulut pas me quitter, et ajouta : « Aucun homme ne peut dire qu'il n'a pas besoin de casque; cet abri d'airain vaut mieux maintenant qu'une maison de pierres. » Elle me poursuivait ainsi dans toutes les rues, me pressant de prendre ce casque que je refusais. Moi, pourtant, je regardais cet instrument de guerre si brillant et si beau, et vraiment digne d'une tête de chevalier; et pendant que je le prenais dans mes mains avec hésitation, songeant à la singularité de cette aventure, la bohémienne disparut à mes yeux, se perdit dans la foule, et le casque resta entre mes mains.

JEANNE, *saisissant le casque avec empressement et curiosité.* Donnez-moi ce casque.

BERTRAND. A quoi vous servirait-il? Ce n'est pas là une parure pour la tête d'une jeune fille.

JEANNE, *lui arrachant le casque.* Ce casque est à moi, il m'appartient.

THIBAUT. A quoi songe cette enfant?

RAYMOND. Laissez-la suivre sa volonté. Cette parure guerrière lui convient, car son sein renferme un cœur viril. Rappelez-vous comme elle dompta le loup féroce, cet animal sauvage et cruel qui ravageait nos troupeaux et faisait la terreur des bergers. Seule, cette jeune fille au cœur de lion combattit avec lui et lui arracha l'agneau qu'il emportait déjà dans sa gueule sanglante. Quel que soit le noble front que ce casque puisse couvrir, il n'y en a pas un plus noble que le sien.

THIBAUT, *à Bertrand.* Dites-nous quelle nouvelle catastrophe est arrivée, quels récits ont apportés les fugitifs.

BERTRAND. Que Dieu soit en aide à notre roi et prenne pitié du pays! Nous avons été vaincus dans deux grandes batailles; l'ennemi est au centre de la France, et toutes les provinces sont perdues jusqu'à la Loire. Maintenant il a réuni toutes ses forces pour faire le siége d'Orléans.

THIBAUT. Que Dieu protége le roi!

BERTRAND. Une artillerie innombrable s'est rassemblée de tous côtés. Tels des essaims épars d'abeilles tourbillonnent

pendant les jours d'été autour de leurs ruches, tels ces nuages de sauterelles qu'un vent funeste apporte, et qui couvrent nos champs à perte de vue, telles se sont réunies dans les champs d'Orléans les armées de tous les peuples, et le bruit confus de leurs divers langages retentit sourdement dans leur camp. Le puissant duc de Bourgogne y a conduit les soldats de ses vastes domaines. Liége, Luxembourg, le Hainaut, y ont envoyé leurs hommes. Ceux qui habitent la terre de Namur et l'heureux Brabant; ceux qui, dans l'opulente cité de Gand, se parent avec orgueil de vêtements de soie et de velours; ceux de la Zélande, dont les villes riantes s'élèvent au-dessus des flots de la mer; les Hollandais, riches du produit de leurs troupeaux; les habitants d'Utrecht, de la Frise lointaine, et même les hommes voisins du pôle, suivent tous la bannière puissante du redoutable seigneur de Bourgogne, et veulent soumettre Orléans.

THIBAUT. O malheureuse et déplorable division qui tourne les armes de la France contre la France!

BERTRAND. Et la vieille reine, la fière Isabelle, la fille de la Bavière, on l'a vue elle-même, revêtue d'une armure, courir à cheval dans le camp, exciter par des paroles envenimées la rage de tous ces peuples contre le fils qu'elle a porté dans son sein.

THIBAUT. Que la malédiction tombe sur elle, et puisse le Seigneur la punir un jour comme l'orgueilleuse Jézabel!

BERTRAND. Le terrible Salisbury, le destructeur de remparts, conduit le siége; avec lui est Lionel, frère du lion, et Talbot, dont l'épée meurtrière massacre les hommes dans les batailles. Dans leur rage impie, ils ont juré de livrer à la honte toutes les vierges et de sacrifier à l'épée tout ce qui porte l'épée. Ils ont construit quatre grandes tours qui dominent la ville. De là-haut, le comte Salisbury, d'un regard avide de meurtres, observe tout et compte jusqu'aux passants qui traversent à la hâte les rues. Déjà plusieurs milliers de boulets d'un poids énorme ont été jetés dans la ville; les églises sont renversées, et la royale tour de Notre-Dame courbe sa tête élevée. Ils ont aussi creusé des mines profondes; la ville, épouvantée, repose sur cet abîme infernal, et craint à chaque heure de les voir prendre feu avec le fracas du ton-

nerre. (*Jeanne, qui a écouté avec attention, pose le casque sur sa tête.*)

THIBAUT. Mais où étaient donc les braves épées de Xaintrailles, de La Hire et de ce bâtard héroïque, boulevard de la France? Où étaient-elles donc pour que l'ennemi pût s'avancer si loin en maître? Et le roi, où est-il? Regarde-t-il, oisif, le désastre de son royaume et la chute de ses villes?

BERTRAND. Le roi tient sa cour à Chinon; il manque de troupes et ne peut rester en campagne. A quoi sert le courage des chefs, le bras des héros, quand la pâle crainte paralyse l'armée? Une terreur que l'on dirait envoyée par Dieu a saisi le cœur des plus braves. En vain l'appel des princes retentit. De même que les brebis effrayées se pressent l'une contre l'autre quand elles entendent les hurlements du loup, de même le Français, oubliant son ancienne gloire, cherche sa sécurité dans les forteresses. J'ai entendu seulement parler d'un chevalier qui a levé une faible troupe, et se rend vers le roi avec seize bannières.

JEANNE, *vivement*. Comment s'appelle ce chevalier?

BERTRAND. Baudricourt. Mais il échappera difficilement à la surveillance de l'ennemi, qui marche sur ses pas avec deux armées.

JEANNE. Où est ce chevalier? dites-le-moi, si vous le savez.

BERTRAND. Il est à peine à une journée de marche de Vaucouleurs.

THIBAUT, *à Jeanne*. Que t'importe cela? Tu fais, ma fille, des questions qui ne te conviennent pas.

BERTRAND. Quand ils ont vu que l'ennemi était si puissant, et qu'ils n'avaient plus aucun secours à attendre du roi, ils ont unanimement pris à Vaucouleurs la résolution de se rendre au duc de Bourgogne; ainsi nous ne subirons pas le joug étranger; nous resterons soumis à l'ancienne race de nos rois, et peut-être retournerons-nous à l'ancienne dynastie, s'il arrive que la Bourgogne et la France se réconcilient.

JEANNE, *avec enthousiasme*. Non, point de traité, point de soumission! Le libérateur s'approche, il se prépare au combat. La fortune des ennemis échouera devant Orléans. La mesure est comble, et le jour de la moisson est venu. La

jeune fille s'avance avec sa faux pour abattre la tige de leur orgueil. Elle descend du ciel pour renverser leur gloire qui s'élevait jusqu'aux astres. Plus de crainte! Ne fuyez pas; car avant que les épis aient jauni, avant que le disque de la lune soit rempli, les chevaux anglais ne s'abreuveront plus dans les flots de la riche et puissante Loire!

BERTRAND. Hélas! il n'arrive plus de miracles.

JEANNE. Il arrive encore des miracles. Une blanche colombe se précipitera avec la hardiesse de l'aigle sur ce vautour qui a déchiré notre patrie. Elle triomphera dans sa lutte de cet orgueilleux Bourguignon, traître au royaume; de ce Talbot, qui semble avoir cent bras pour donner l'assaut au ciel; de ce Salisbury, profanateur du temple, et de tous ces arrogants insulaires; elle en triomphera comme elle chasse devant elle un troupeau de moutons. Le Seigneur, le Dieu des batailles sera avec elle; il choisira une créature tremblante; il se glorifiera par une faible jeune fille, car il est le Dieu tout-puissant.

THIBAUT. Quel esprit s'empare de cette enfant?

RAYMOND. C'est ce casque qui lui donne cette ardeur guerrière. Voyez votre fille, son œil étincelle, un feu brûlant éclate sur son visage.

JEANNE. Ce royaume doit-il tomber? Ce pays de la gloire, le plus beau que le soleil éclaire dans sa course, ce paradis du monde, que Dieu aime comme la prunelle de ses yeux, doit-il porter le joug d'un peuple étranger? Ici tomba le pouvoir du paganisme; ici fut élevée la première croix, image du salut; ici reposent les cendres de saint Louis; c'est d'ici qu'on alla conquérir Jérusalem.

BERTRAND, *avec surprise*. Écoutez ses discours. D'où lui vient cette haute révélation? Thibaut, Dieu vous a donné une merveilleuse fille.

JEANNE. Quoi! n'aurions-nous plus de rois à nous, plus de souverains nés sur notre sol? Le roi qui ne meurt pas disparaîtrait du monde? lui qui protége la charrue sacrée, qui soutient nos travaux et rend la terre fertile; lui qui donne aux serfs la liberté, qui entoure son trône de cités prospères, qui aide le faible et épouvante le méchant, qui ne connaît point l'envie, parce qu'il est le plus grand; lui qui est homme, et qui est un ange de miséricorde sur une terre d'inimitiés? Car le trône des rois, étincelant d'or, est le refuge de ceux qui sont

abandonnés : là est la force et la clémence; le coupable s'en approche en tremblant; le juste y arrive avec confiance et joue avec les lions qui l'entourent. Le roi étranger qui nous vient d'une autre terre peut-il aimer le sol où ne reposent pas les restes sacrés de ses aïeux? Celui qui n'a point passé sa jeunesse avec nos jeunes gens, et dont le cœur ne peut être ému de nos paroles, celui-là peut-il être notre père, et pouvons-nous être ses enfants?

THIBAUT. Que Dieu protége la France et le roi! Nous sommes de paisibles paysans; nous ne savons ni manier l'épée ni maîtriser un cheval de guerre; attendons avec soumission et en silence celui que la victoire nous donnera pour roi. Le sort des batailles est le jugement de Dieu; et celui-là sera notre maître qui recevra l'huile sainte et placera la couronne sur sa tête à Reims. Retournons à nos travaux. Allons, et que chacun songe seulement à ce qui le touche de près. Laissons les grands et les princes de la terre se partager le monde. Nous pouvons contempler tranquillement les ravages de l'époque; le sol que nous cultivons résiste aux tempêtes. Que l'incendie consume nos villages, que leurs chevaux foulent à leurs pieds nos moissons; un nouveau printemps enfante de nouveaux germes, et nos légères cabanes seront facilement reconstruites.

Ils s'en vont tous, excepté Jeanne.

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule*. Adieu, montagnes, pâturages chéris, vallons doux et paisibles, adieu! Jeanne ne promènera plus ses pas sur vos sentiers, Jeanne vous dit un éternel adieu. Gazon que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, reverdissez gaîment encore. Adieu, grottes et sources fraîches, et toi, écho, aimable voix de la vallée qui souvent répondit à mes chansons; Jeanne s'en va et ne reviendra plus.

Doux théâtre de mes joies paisibles, je vous quitte pour toujours. Agneaux, dispersez-vous sur la bruyère, vous êtes à présent sans bergers; je vais guider un autre troupeau à travers les périls, sur les champs ensanglantés. Ainsi l'ordonne la voix de l'esprit; ce n'est pas un vain, un terrestre désir qui m'entraîne.

Car celui qui descendit sur les hauteurs de l'Horeb pour apparaître aux yeux de Moïse dans le buisson ardent et lui ordonner de se présenter devant Pharaon; celui qui jadis choisit pour combattant ce berger, ce pieux enfant d'Isaïe; celui qui s'est toujours montré favorable aux bergers, celui-là m'a parlé à travers les branches de l'arbre, et m'a dit: « Va, tu dois rendre pour moi témoignage sur la terre. Tu enfermeras tes membres dans un dur airain; tu couvriras d'acier ta poitrine délicate. Jamais l'amour de l'homme, jamais les vains plaisirs d'une flamme coupable ne doivent toucher ton cœur. Jamais la couronne de fiancée ne parera ta chevelure, et nul doux enfant ne s'épanouira sur ton sein; mais je t'élèverai par la gloire des armes au-dessus de toutes les femmes. Quand les plus braves vacilleront dans le combat, quand le destin de la France semblera s'approcher de son terme, tu porteras mon oriflamme, et, comme la moissonneuse active abat les épis, tu abattras ce vainqueur orgueilleux. Tu renverseras pour lui la roue de la fortune; tu porteras aux fils héroïques de la France un secours salutaire, et, après avoir délivré ton roi, tu le couronneras à Reims. » Le ciel m'appelle par un signe, il m'envoie ce casque. C'est de lui que ce casque me vient. En le touchant, j'éprouve une force divine, et le courage des chérubins pénètre mon cœur. Ce sentiment m'entraîne dans le tumulte de la guerre et me pousse en avant avec la force de l'orage. J'entends le cri puissant des combats qui résonne jusqu'à moi; le cheval de bataille frappe du pied la terre, et la trompette retentit.

Elle sort.

ACTE PREMIER.

La demeure du roi Charles à Chinon.

SCÈNE I.

DUNOIS *et* DUCHATEL.

DUNOIS. Non, je ne le supporterai pas plus longtemps. Je me sépare de ce roi qui se laisse lui-même abattre sans gloire. Mon brave cœur saigne dans ma poitrine, et je verse des larmes brûlantes en voyant des brigands se partager avec l'épée cette royale France, en voyant les nobles villes contemporaines de la monarchie présenter à l'ennemi leurs clefs rouillées, pendant qu'au milieu du repos et de l'oisiveté, nous perdons le temps précieux qui pourrait noblement nous sauver. J'apprends qu'Orléans est menacé, j'accours du sein de la Normandie, croyant trouver le roi préparé à la guerre et placé à la tête de son armée, et je le trouve ici, entouré de jongleurs et de troubadours, cherchant le sens secret d'une énigme, et donnant à Sorel des fêtes galantes, comme si la paix la plus profonde régnait dans le pays. Le connétable s'en va; il ne peut voir plus longtemps ce triste spectacle. Moi je le quitte aussi, je l'abandonne à son malheureux sort.

DUCHATEL. Le roi vient.

SCÈNE II.

Les précédents, LE ROI.

LE ROI. Le connétable nous a renvoyé son épée et renonce à nous servir. Dieu soit loué, nous voilà délivrés de cet homme maussade qui voulait impérieusement nous dominer.

DUNOIS. Un homme est bien précieux dans ces temps de

désastres, et je ne me résignerais pas si facilement à le perdre.

LE ROI. Vous parlez ainsi pour le plaisir de me contredire. Tant qu'il a été ici, vous n'avez jamais été son ami.

DUNOIS. C'est un être orgueilleux, chagrin et difficile à vivre. Jamais il n'a pu prendre une résolution, mais cette fois il l'a prise. Il s'en va au bon moment, lorsqu'il n'y a plus de gloire à gagner.

LE ROI. Vous êtes aujourd'hui dans votre belle humeur, je ne veux pas la troubler. Duchâtel, il y a là les envoyés du vieux roi René, des chanteurs habiles et renommés au loin; il faut les bien traiter, et leur donner à chacun une chaîne d'or. (*A Dunois.*) De quoi riez-vous?

DUNOIS. De ce qu'il tombe ainsi des chaînes d'or de votre bouche.

DUCHATEL. Sire, il n'y a plus d'argent dans le trésor.

LE ROI. Eh bien! qu'on s'en procure! De nobles chanteurs ne peuvent quitter ma cour sans recevoir une marque de distinction. Ils ornent de fleurs le sceptre desséché, et entrelacent dans la couronne stérile les verts et immortels rameaux de la vie. Assis sur le trône, élevés dans leurs rêves légers, ils se placent à côté du souverain et règnent comme lui, et leur empire n'est point contenu dans de misérables limites. Ainsi le chanteur doit marcher de pair avec le roi; tous deux habitent au faîte de l'humanité.

DUCHATEL. Mon noble maître, j'ai épargné votre oreille tant qu'il y avait encore des secours et des expédients. Mais enfin la nécessité me délie la langue: vous n'avez plus rien à donner, hélas! vous n'avez pas même de quoi vivre demain. Le cours de votre richesse s'est écoulé, et vos coffres sont à sec. Les troupes n'ont pas reçu leur solde. Elles murmurent et menacent de se retirer. A peine puis-je trouver un moyen de pourvoir aux besoins de votre royale maison, et encore n'est-elle pas entretenue selon votre rang.

LE ROI. Engagez les impôts royaux et empruntez de l'argent aux Lombards.

DUCHATEL. Sire, vos revenus royaux et les impôts sont déjà engagés pour trois ans.

DUNOIS. Et la terre et le gage sont perdus.

LE ROI. Il nous reste encore beaucoup de belles et riches provinces.

DUNOIS. Oui, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu et à l'épée de Talbot. Si Orléans est pris, vous pourrez aller garder les moutons avec votre roi René.

LE ROI. Vous exercez toujours votre esprit sur le roi René. C'est cependant ce prince dépouillé qui m'a envoyé aujourd'hui un royal présent.

DUNOIS. Au nom du ciel! ce n'est pas sa couronne de Naples; elle est à bon marché, à ce qu'on m'a dit, depuis qu'il garde les moutons.

LE ROI. C'est une distraction, un amusement, une fête qu'il accorde à son cœur, en se créant ainsi, au milieu de la rude et barbare réalité, un monde innocent et pur. Mais ce qu'il y a de grand, de royal dans sa pensée, c'était de vouloir faire revivre les anciens temps où régnaient les sentiments tendres, où l'amour élevait le cœur généreux et héroïque des chevaliers, où de nobles dames composaient un tribunal, prononçaient avec un sens délicat sur toute sorte de subtilités. Ce vieillard aimable habite encore dans ces temps-là, et tels que nous les représentent les anciennes chansons, tels il veut les établir, comme une cité céleste, sur des nuages d'or au-dessus de la terre. Il a institué une cour d'amour, où les nobles chevaliers doivent comparaître, où les chastes dames doivent régner, où les sentiments purs doivent renaître, et il m'a élu prince d'amour.

DUNOIS. Je ne suis pas homme à insulter au pouvoir de l'amour. C'est de lui que je tiens mon nom, je suis son fils, et mes droits reposent sur son empire. Le duc d'Orléans fut mon père; le cœur d'aucune femme n'était invincible pour lui, mais les forteresses ennemies ne pouvaient non plus lui résister. Voulez-vous mériter le nom de prince d'amour, soyez le plus brave des braves. D'après ce que j'ai lu aussi dans ces vieux livres, l'amour était toujours lié aux actions chevaleresques, et l'on m'a appris que c'étaient des héros et non pas des bergers qui s'asseyaient à la table ronde. Celui qui ne peut défendre avec courage la beauté n'est pas digne de ses récompenses précieuses. Voici le champ de bataille, combattez pour la couronne de vos pères, défendez avec l'épée

des chevaliers vos domaines et l'honneur des nobles femmes. Quand vous aurez repris au milieu de flots de sang ennemi le sceptre héréditaire, alors il sera temps de couronner votre royale tête des myrtes de l'amour.

LE ROI, *à un page qui entre.* Qu'y a-t-il?

LE PAGE. Des magistrats d'Orléans sollicitent une audience.

LE ROI. Faites-les entrer. (*Le page sort.*) Ils viennent demander des secours; que puis-je faire quand je suis moi-même sans ressources?

SCÈNE III.

Les précédents, TROIS MAGISTRATS.

LE ROI. Soyez les bienvenus, mes fidèles citoyens d'Orléans. Comment se trouve ma bonne ville? Continue-t-elle à résister avec son courage accoutumé à l'ennemi qui l'assiége?

UN MAGISTRAT. Hélas! sire, elle est dans la plus grande détresse, et à chaque heure la destruction la menace de plus près. Les remparts extérieurs sont détruits. A chaque attaque l'ennemi gagne du terrain. Les murs n'ont plus de défenseurs; ce qui reste de soldats combat sans cesse et succombe. Bien peu reverront la porte de leur cité natale, et les tortures de la faim menacent aussi la ville. Dans cette extrémité, le noble comte de Rochepierre a fait, suivant l'ancienne coutume, un traité avec l'ennemi par lequel il s'engage à rendre la ville dans douze jours, si d'ici là une armée assez forte pour la délivrer ne se montre pas en campagne. (*Dunois fait un vif mouvement de colère.*)

LE ROI. Le délai est bref.

LE MAGISTRAT. Maintenant nous venons ici, avec un sauf-conduit des ennemis, supplier votre cœur royal d'avoir pitié de notre ville, et de lui envoyer des secours dans le délai prescrit; sinon, dans douze jours, elle sera rendue.

DUNOIS. Xaintrailles a-t-il pu consentir à ce traité honteux?

LE MAGISTRAT. Non, monseigneur; tant que ce brave soldat vivait, il ne pouvait être question ni de faire la paix ni de se rendre.

DUNOIS. Ainsi, il est mort?

LE MAGISTRAT. Ce noble héros est tombé devant nos murs pour la cause de son roi.

LE ROI. Xaintrailles mort! Oh! dans ce seul homme je perds une armée entière. (*Un chevalier s'approche et dit quelques mots à l'oreille de Dunois, qui paraît troublé.*)

DUNOIS. Encore cela?

LE ROI. Eh bien! qu'est-ce?

DUNOIS. Un message du comte Douglas. Les troupes écossaises se révoltent et menacent de se retirer si elles ne reçoivent pas aujourd'hui même l'arriéré de leur solde.

DUCHATEL, *haussant les épaules.* Sire, je ne sais aucun moyen.

LE ROI. Promettez, engagez tout ce que vous avez, la moitié de mon royaume.

DUCHATEL. C'est inutile; ils ont été trop souvent trompés dans leur espoir.

LE ROI. Ce sont les meilleures troupes de mon armée. Elles ne doivent pas maintenant, elles ne doivent pas m'abandonner.

LE MAGISTRAT, *courbant le genou.* O sire! secourez-nous. Pensez à notre détresse.

LE ROI, *avec désespoir.* Puis-je faire surgir une armée du sol en le frappant du pied? Les épis de blé peuvent-ils pousser sur ma main? Déchirez-moi en morceaux, arrachez-moi le cœur et faites-en de la monnaie à défaut d'or. Mon sang est à vous, mais je n'ai ni argent ni soldats. (*Il voit entrer Agnès et court à elle en lui tendant les bras.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, AGNÈS SOREL, *une cassette à la main.*

LE ROI. O mon Agnès! ma vie bien-aimée, tu viens m'arracher au désespoir. Tu es à moi, ton cœur est mon refuge. Rien n'est perdu, puisque tu es encore à moi.

AGNÈS. Mon cher roi... (*Jetant autour d'elle un regard inquiet.*) Dunois, est-il vrai? Duchâtel...

DUCHATEL. Malheureusement.

AGNÈS. Le danger est-il si grand? On ne peut payer la solde? Les troupes veulent se retirer?

DUCHATEL. Malheureusement, cela est ainsi.

AGNÈS, *lui présentant la cassette.* Voici, voici de l'or; voici des bijoux. Fondez mon argenterie, engagez, vendez mes châteaux, empruntez sur mes terres de Provence. Faites tout pour avoir de l'argent et apaiser les troupes. Allez, ne perdez pas de temps. *(Elle le pousse dehors.)*

LE ROI. Eh bien! Dunois, eh bien! Duchâtel, suis-je encore si pauvre à vos yeux, quand je possède la perle de toutes les femmes? Elle est d'une naissance noble comme moi; le sang royal des Valois n'est pas plus pur que le sien, et le premier trône de l'univers serait embelli par elle. Mais elle le dédaigne, elle ne veut être que ma bien-aimée et ne pas avoir d'autre titre. Jamais elle n'a reçu de moi d'autre présent que quelque fleur éclose prématurément en hiver, ou quelque fruit rare. Elle n'accepte de moi aucun sacrifice, et me les fait tous. Elle hasarde généreusement ses richesses et ses biens sur ma fortune tombant en décadence.

DUNOIS. Oui, elle est aussi téméraire que vous; elle jette tout dans une maison en feu. Autant vaut vouloir remplir le tonneau trompeur des Danaïdes. Elle ne vous sauvera pas, seulement elle se perdra avec vous.

AGNÈS. Ne le croyez pas. Il a dix fois risqué sa vie pour vous, et il me reproche maintenant d'exposer ma fortune. Comment! ne vous a-t-il pas gaîment sacrifié ce qui est plus précieux que l'or et les perles? et dois-je aujourd'hui garder pour moi ce que je possède? Viens, rejetons loin de nous tous les ornements superflus de la vie. Laisse-moi donner un noble exemple de résignation. Fais des gens de ta cour des soldats, change ton or en fer, sacrifie sans hésiter tout ce que tu possèdes pour reprendre ta couronne. Viens, viens, nous partagerons le besoin et le danger. Laisse-moi monter le cheval de guerre, exposer la délicatesse de mon teint aux traits ardents du soleil. Les nuages seront notre toit, la terre notre oreiller; et le robuste soldat supportera patiemment ses maux quand il verra son roi exposé comme le dernier de ses sujets aux fatigues et aux privations.

LE ROI, *souriant.* Ainsi s'accomplissent pour moi les paroles de prédiction qu'une religieuse de Clermont m'adressa un jour

avec un esprit prophétique. Une femme, dit cette religieuse, devait me donner la victoire sur mes ennemis, et me faire reconquérir la couronne de mes pères. J'ai cherché cette femme dans le camp ennemi, j'ai espéré adoucir le cœur d'une mère; mais voici l'héroïne qui doit me conduire à Reims, et c'est par l'amour de mon Agnès que je vaincrai.

AGNÈS. C'est par l'épée de tes braves amis.

LE ROI. Je compte beaucoup aussi sur la discorde de mes ennemis. J'ai reçu la nouvelle certaine que mon cousin de Bourgogne et les fiers seigneurs d'Angleterre ne s'accordent plus comme autrefois. J'ai envoyé La Hire au duc pour voir si je pourrais parvenir à ramener ce vassal irrité à sa foi et à son devoir; j'attends à chaque instant le retour de mon messager.

DUCHATEL, *à la fenêtre*. Le voilà qui entre précisément dans la cour.

LE ROI. Qu'il soit le bienvenu! Nous allons savoir à l'instant si nous devons céder ou combattre.

SCÈNE V.

Les précédents, LA HIRE.

LE ROI, *allant au-devant de lui*. La Hire, nous apportez-vous quelques espérances? Expliquez-vous en peu de mots. Que dois-je attendre?

LA HIRE. N'attendez plus rien que de votre épée.

LE ROI. L'orgueilleux duc ne veut pas se réconcilier? Oh! parlez, comment a-t-il reçu mon message?

LA HIRE. Avant tout, avant qu'il puisse prêter l'oreille à vos propositions, il exige que Duchâtel lui soit livré. Il l'appelle le meurtrier de son père.

LE ROI. Et si nous nous refusons à cette honteuse condition?

LA HIRE. Alors l'alliance est rompue avant d'être formée.

LE ROI. L'avez-vous, ainsi que je vous l'avais ordonné, appelé à combattre avec moi sur le pont de Montereau, où son père succomba?

LA HIRE. Je lui ai jeté votre gant, et j'ai dit que, descendant de votre hauteur, vous vouliez combattre comme un

chevalier pour votre royaume. Il m'a répondu qu'il n'était pas nécessaire de combattre pour ce qu'il possédait déjà; que si pourtant tel était votre plaisir, vous le trouveriez devant Orléans, où il doit aller demain. Là-dessus, il m'a tourné le dos en riant.

LE ROI. Et la voix intègre de la justice ne s'est-elle pas fait entendre dans mon parlement?

LA HIRE. Elle devient muette devant la fureur des partis. Un arrêt du parlement vous déclare déchu du trône, vous et votre race.

DUNOIS. Impudent orgueil du bourgeois devenu seigneur!

LE ROI. N'avez-vous rien tenté auprès de ma mère?

LA HIRE. Auprès de votre mère?

LE ROI. Oui. Comment s'est-elle montrée?

LA HIRE, *après avoir réfléchi un instant.* Lorsque je suis arrivé à Saint-Denis, on faisait précisément la cérémonie du couronnement; les Parisiens étaient parés comme pour un jour de fête, des arcs de triomphe s'élevaient dans toutes les rues par lesquelles le roi des Anglais devait passer. Les chemins étaient parsemés de fleurs, et le peuple courait autour de la voiture royale en poussant des acclamations de joie, comme si la France venait de remporter sa plus belle victoire.

AGNÈS. Ils se réjouissaient, ils se réjouissaient de briser le cœur d'un roi plein de douceur et d'amour.

LA HIRE. J'ai vu le jeune Henri de Lancastre, cet enfant, s'asseoir sur le royal trône de saint Louis; ses oncles orgueilleux, Bedford et Glocester, se tenaient près de lui, et le duc Philippe, à genoux devant le trône, lui rendait hommage pour ses États.

LE ROI. Oh! déloyal pair! indigne cousin!

LA HIRE En montant les degrés du trône, l'enfant inquiet chancela. Mauvais présage! murmura le peuple. On entendit un éclat de rire. Alors la reine votre mère s'avança, et, il est triste pour vous de le dire...

LE ROI. Eh bien?

LA HIRE. Elle prit l'enfant dans ses bras, et le plaça ellemême sur le trône de votre père.

LE ROI. O ma mère! ma mère!

LA HIRE. Les Bourguignons eux-mêmes, malgré leur rage et leur cruauté habituelle, rougirent de honte en ce moment. Votre mère le remarqua, et, se tournant vers le peuple, elle s'écria à haute voix : Remerciez-moi, Français, je mets un rameau intact à la place d'une tige malade; je vous préserve d'un roi enfanté par un père insensé. (*Le roi se couvre le visage, Agnès va à lui et le serre dans ses bras. Tous les assistants manifestent leur horreur.*)

DUNOIS. La louve, l'atroce mégère!

LE ROI, *après un moment de silence, s'adresse aux magistrats.* Vous avez entendu; vous voyez comment les choses vont ici! Ne vous arrêtez pas plus longtemps, retournez à Orléans, et annoncez à ma fidèle ville que je la dégage de son serment envers moi. Qu'elle prenne à cœur son salut, qu'elle s'en remette à la clémence du duc de Bourgogne; on l'appelle le *bon*, il sera humain.

DUNOIS. Comment, sire! vous voudriez abandonner Orléans?

LE MAGISTRAT, *s'agenouillant.* Mon royal seigneur, ne retirez pas votre main de nous, ne livrez pas votre fidèle ville à la dure autorité des Anglais. C'est une pierre précieuse dans votre couronne, et nulle autre n'a plus saintement gardé sa fidélité à ses rois, à vos aïeux.

DUNOIS. Sommes-nous vaincus? Est-il permis d'abandonner le champ de bataille avant d'avoir porté un coup d'épée pour défendre cette ville? Voulez-vous donc, d'un mot, avant que le sang ait coulé, perdre au sein de la France cette excellente ville?

LE ROI. Assez de sang a déjà coulé, et inutilement. La main du ciel est appesantie sur moi : mon armée est vaincue dans chaque combat; mon parlement me repousse; ma capitale, mon peuple, reçoivent mon rival avec des cris de joie; mes parents les plus proches m'abandonnent, me trahissent. Ma propre mère nourrit dans son sein le rejeton étranger d'une race ennemie. Retirons-nous de l'autre côté de la Loire, et cédons à la puissante main du ciel qui est avec les Anglais.

AGNÈS. Que Dieu nous garde de désespérer de nous-mêmes et d'abandonner ce royaume. Vos paroles ne sortaient pas de votre âme courageuse. La conduite dénaturée d'une mère a

brisé le cœur héroïque de mon roi. Mais tu vas te retrouver toi-même, tu vas opposer une mâle et noble résistance au destin qui lutte cruellement contre toi.

LE ROI, *absorbé par de sombres réflexions.* Oui, cela est vrai, un destin sombre, terrible, gouverne la race des Valois. Dieu l'a rejetée; les crimes d'une mère ont amené les furies dans cette famille : mon père a été vingt ans dans le délire, la mort m'a enlevé trois frères. C'est un arrêt du ciel; la maison de Charles VI doit succomber.

AGNÈS. Elle se relèvera et se rajeunira en toi. Aie confiance en toi-même. Non, ce n'est pas en vain qu'un destin propice t'a épargné entre tous tes frères, et t'a conduit, toi le plus jeune, au trône que tu ne pouvais espérer. Dans la douceur de ton âme le ciel a mis le remède aux blessures que la fureur des partis a faites au pays. Tu éteindras les flammes de la guerre civile. Mon cœur me le dit, tu établiras la paix, tu seras le nouveau fondateur du royaume de France.

LE ROI. Non pas moi; ce temps rude et orageux demande un fort pilote. J'aurais pu rendre heureux un peuple paisible; je ne puis dompter un peuple farouche et rebelle; je ne peux m'ouvrir avec l'épée des cœurs qui s'éloignent de moi et qui me sont fermés par la haine.

AGNÈS. Le peuple est aveugle : une illusion le trouble, mais ce vertige passera; le jour n'est pas loin où l'on verra se réveiller l'amour des Français pour leur roi légitime, cet amour enraciné dans le fond de leur cœur. Alors la vieille haine, la rivalité qui a toujours séparé deux peuples ennemis, reparaîtra. Ces orgueilleux vainqueurs seront écrasés par leurs propres succès. N'abandonnez pas le champ de bataille précipitamment; disputez le terrain pied à pied, défendez Orléans comme vous défendriez votre propre vie. Laissez submerger tous les bateaux, brûler tous les ponts qui pourraient vous servir à franchir cette limite de votre royaume, à passer de l'autre côté de la Loire, car la Loire serait pour vous le Styx.

LE ROI. Ce que je pouvais faire, je l'ai fait. Je me suis offert à combattre en chevalier pour ma couronne; on s'y est refusé. Je prodigue en vain la vie de mon peuple, et mes villes tombent en poussière. Dois-je donc, comme la mère dénaturée, laisser partager mon enfant par l'épée? Non : qu'il vive, et je renonce à lui.

DUNOIS. Comment, sire! est-ce là le langage d'un roi? Abandonne-t-on ainsi une couronne? Le dernier de vos sujets expose son bien et son sang pour son opinion, sa haine et son amour. Quand l'étendard de la guerre civile est levé, chacun ne songe plus qu'à son parti : le laboureur quitte la charrue, et la femme ses fuseaux; les enfants et les vieillards prennent les armes; le bourgeois brûle sa ville de ses propres mains, et le paysan brûle ses moissons, pour rendre service ou pour nuire, pour assurer le succès des vœux de son cœur. Quand l'honneur parle, quand on combat pour ses dieux ou pour ses idoles, on n'épargne rien, et l'on n'attend point de ménagements. Loin de vous donc cette molle pitié qui ne convient pas au cœur d'un roi; laissez cette guerre poursuivre ses ravages, puisque l'incendie a commencé et que vous ne l'avez vous-même pas légèrement allumé. Le peuple doit se sacrifier pour son roi : c'est là le destin et la loi du monde. Le Français n'en connaît pas d'autre et n'en veut pas d'autre. Honte à la nation qui ne risquerait pas tout avec joie pour son honneur!

LE ROI, *aux magistrats.* N'attendez pas d'autre réponse. Que Dieu vous protége! Je ne puis rien de plus.

DUNOIS. Eh bien! que le Dieu de la victoire vous délaisse, comme vous délaissez le royaume paternel. Puisque vous vous abandonnez vous-même, moi je vous abandonne. Ce ne sont pas les forces réunies de l'Angleterre et de la Bourgogne qui vous précipitent du trône, c'est votre faible courage. Les rois de France naissent avec un cœur héroïque; mais vous, vous n'avez pas été enfanté pour la guerre. (*Aux magistrats.*) Le roi vous abandonne; mais moi, je vais me jeter dans Orléans, la ville de mon père, et m'ensevelir sous ses ruines. (*Il veut sortir; Agnès le retient.*)

AGNÈS, *au roi.* Oh! ne le laissez pas nous quitter ainsi en colère! Sa bouche prononce de rudes paroles, mais son cœur est un trésor de fidélité. Il est encore le même. Il vous aime avec ardeur, et a souvent saigné pour vous. Approchez, Dunois; avouez que l'emportement d'une noble colère vous a conduit trop loin. Et toi, pardonne à un ami fidèle la vivacité de ses paroles. Oh! venez, venez! laissez-moi réunir promptement vos cœurs avant qu'une prompte et funeste colère ne s'allume entre vous pour ne plus s'éteindre. (*Dunois*

a les yeux fixés sur le roi, et semble attendre une réponse.)

LE ROI, *à Duchâtel*. Nous passerons la Loire : faites porter mes effets sur les bateaux.

DUNOIS, *à Agnès*. Adieu ! (*Il se détourne brusquement et s'éloigne; les magistrats le suivent.*)

AGNÈS *joint les mains avec désespoir*. Oh! s'il s'en va, nous sommes complétement abandonnés. Suivez-le, la Hire; cherchez à l'apaiser. (*La Hire sort.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI. La couronne est-elle donc un bien si précieux? Est-il donc si difficile et si amer de s'en séparer? Non : je connais une chose plus difficile encore, c'est de se laisser maîtriser par ces esprits hautains et arrogants. Vivre par la grâce d'un vassal orgueilleux et inflexible, voilà ce qui est dur pour un noble cœur, ce qui est plus triste que de succomber à la destinée. (*A Duchâtel, qui hésite encore.*) Faites ce que j'ai ordonné.

DUCHATEL *se jette à ses pieds*. O mon roi!

LE ROI. Ma résolution est prise : pas un mot de plus.

DUCHATEL. Faites la paix avec le duc de Bourgogne : je ne vois pas d'autre moyen de salut pour vous.

LE ROI. Vous me donnez ce conseil, et c'est votre sang qui scellerait cette paix.

DUCHATEL. Voici ma tête; je l'ai souvent exposée pour vous dans les batailles, et maintenant je la porterai avec joie pour vous sur l'échafaud. Apaisez le duc; livrez-moi à toute la sévérité de sa colère, et que mon sang calme sa vieille haine.

LE ROI *le regarde quelques instants en silence et avec émotion*. Est-il vrai? Suis-je dans un état si misérable, que mes amis, qui connaissent mon cœur, m'indiquent pour me sauver le chemin de la honte? Ah! maintenant je vois combien ma chute est profonde, puisqu'on n'a plus de confiance en mon honneur.

DUCHATEL. Songez, sire...

LE ROI. Pas un mot de plus : ne m'irritez pas. Quand il me faudrait quitter dix royaumes, je ne me rachèterais pas avec la vie d'un ami. Faites ce que j'ai ordonné. Allez! faites embarquer mes équipages.

DUCHATEL. Ce sera bientôt fait. (*Il se lève et sort. Agnès pleure amèrement.*)

SCÈNE VII.

LE ROI, AGNÈS.

LE ROI, *prenant sa main.* Ne sois pas triste, mon Agnès. De l'autre côté de la Loire, c'est encore la France. Nous allons sur une terre plus heureuse. Là un ciel plus serein et sans nuage nous sourira; là nous trouverons un air plus pur, des mœurs plus douces; là les chants harmonieux, les fleurs de la vie et de l'amour.

AGNÈS. Oh! faut-il que je voie ce jour de douleur! faut-il que je voie un roi s'en aller en exil, un fils abandonner la maison de son père, et s'éloigner de son berceau! O heureuse terre que nous quittons! nous n'aurons plus jamais la joie de te revoir!

SCÈNE VIII.

LE ROI, AGNÈS; LA HIRE *revient.*

AGNÈS. Vous revenez seul; vous ne le ramenez pas? (*Elle le regarde plus attentivement.*) La Hire, qu'y a-t-il? quelle expression dans votre regard! Un nouveau malheur est-il arrivé?

LA HIRE. Le malheur est épuisé, et le rayon de soleil reparaît.

AGNÈS. Qu'y a-t-il, je vous en prie?

LA HIRE, *au roi.* Rappelez les envoyés d'Orléans.

LE ROI. Pourquoi? Qu'est-ce?

LA HIRE. Rappelez-les. La fortune a changé. Un combat a été livré, et vous avez eu la victoire.

AGNÈS. La victoire! Oh! quelle céleste musique dans cette parole!

LE ROI. La Hire! une rumeur fabuleuse vous trompe. La victoire! je ne crois plus à aucune victoire.

LA HIRE. Oh! vous croirez bientôt à de plus grands miracles : voici l'archevêque qui s'approche. Il ramène dans vos bras le bâtard d'Orléans.

AGNÈS. O victoire, fleur charmante, d'où sortiront bientôt la paix et la concorde, ces nobles fruits du ciel!

SCÈNE IX.

Les précédents, L'ARCHEVÊQUE DE REIMS, DUNOIS, DUCHATEL, *le chevalier* RAOUL *revêtu de ses armes.*

L'ARCHEVÊQUE *conduit Dunois au roi et met leurs mains l'une dans l'autre.* Embrassez-vous, princes. Renoncez à toute haine, à toute colère, car le ciel se déclare pour nous. (*Dunois embrasse le roi.*)

LE ROI. Faites cesser mon doute et ma surprise. Que m'annonce cette gravité solennelle? D'où vient ce changement subit?

L'ARCHEVÊQUE *conduit le chevalier devant le roi.* Parlez.

RAOUL. Nous avions levé seize bannières parmi le peuple de Lorraine pour les conduire à votre armée, et le chevalier Baudricourt de Vaucouleurs était notre chef. Nous avions atteint les hauteurs de Vermanton, et nous descendions dans la vallée que l'Yonne arrose, lorsque nous aperçûmes dans la large plaine l'ennemi en face de nous, et, quand nous regardions en arrière, nous voyions aussi briller ses armes. Enfermés ainsi entre deux armées, nous ne pouvions avoir l'espérance ni de vaincre ni de nous échapper. Alors le cœur des plus braves se sentit abattu, et, dans notre désespoir, nous voulions tous poser les armes. Tandis que nos chefs tenaient conseil entre eux sans pouvoir rien résoudre, tout à coup une merveille étrange s'offre à nos regards : du fond de la forêt une jeune fille s'avance, la tête couverte d'un casque, comme la divinité de la guerre, belle et terrible en même temps. Sur son col, ses cheveux noirs tombent en longs anneaux; un rayon céleste semble éclairer sa démarche majestueuse; elle élève la voix et s'écrie : « Que tardez-vous, braves Français? marchez à l'ennemi, quand il serait plus nombreux que les sables de la mer; Dieu et la sainte Vierge vous conduisent. » Et soudain arrachant l'étendard des mains de celui qui le portait, la guerrière s'avance d'un pas audacieux à notre tête. Pour nous, muets de surprise, nous suivions involontairement la bannière et celle qui la portait, et nous

nous précipitions sur l'ennemi, qui, immobile et saisi d'étonnement, contemple d'un regard effaré le miracle qui éclate devant nous. Bientôt une terreur surnaturelle s'empare de nos adversaires; ils prennent la fuite, jettent leurs armures et leurs lances, et l'armée entière se disperse dans la campagne. Ni les exhortations ni les cris de leurs chefs ne peuvent les faire revenir de leur effroi; sans regarder en arrière, hommes et chevaux se précipitent dans le fleuve et se laissent égorger sans résistance. Ce fut un carnage plutôt qu'un combat. Deux mille hommes sont restés sur le champ de bataille. On ne compte pas ceux que le fleuve a engloutis, et nous n'avons pas perdu un des nôtres.

LE ROI. C'est étrange, par le ciel! vraiment étrange et miraculeux.

AGNÈS. Et une jeune fille a fait ce miracle? D'où vient-elle? Qui est-elle?

RAOUL. C'est ce qu'elle ne veut dire qu'au roi lui-même. Elle se nomme prophétesse et envoyée de Dieu; elle promet de délivrer Orléans avant la nouvelle lune; le peuple la croit, et aspire à combattre. Elle me suit avec l'armée, et bientôt elle sera ici. (*On entend le son des cloches et le cliquetis des armes que l'on frappe l'une contre l'autre.*) Entendez-vous le tumulte et le bruit des cloches? C'est elle; le peuple salue l'envoyée de Dieu.

LE ROI, *à Duchâtel*. Amenez-la ici. (*A l'archevêque*). Que dois-je penser de ceci? Une jeune fille m'apporte la victoire au moment où le bras de Dieu peut seul me sauver. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature. Dois-je, archevêque, dois-je croire à ce miracle?

(*Plusieurs, derrière la scène.*) Salut, salut à la jeune fille, à notre libératrice!

LE ROI. La voici. (*A Dunois.*) Prenez ma place, Dunois; il faut éprouver cette fille merveilleuse. Si c'est Dieu qui l'envoie et qui l'inspire, elle saura bien reconnaître le roi. (*Dunois s'assied, le roi se tient debout à sa droite; près de lui est Agnès; l'archevêque et les autres personnages sont en face; le milieu de la scène reste libre.*)

SCÈNE X.

Les précédents. JEANNE, *accompagnée des magistrats et de plusieurs chevaliers qui remplissent le fond du théâtre. Elle s'avance avec une noble démarche, et regarde tous les personnages rangés autour d'elle.*

DUNOIS, *après un silence solennel.* C'est vous, merveilleuse jeune fille...

JEANNE, *l'interrompant et le regardant avec dignité.* Bâtard d'Orléans, vous voulez tenter Dieu. Quittez cette place qui ne vous convient pas; je suis envoyée à un plus grand que vous. (*Elle s'avance d'un pas assuré vers le roi, courbe un genou devant lui, se relève, puis se retire. Tous les assistants manifestent leur surprise. Dunois quitte son siége et fait place au roi.*)

LE ROI. Tu vois aujourd'hui mon visage pour la première fois. D'où vient que tu me reconnais?

JEANNE. Je vous ai vu dans un moment où Dieu seul vous voyait. (*Elle s'approche du roi et lui dit à voix basse.*) Souvenez-vous que la nuit dernière, lorsque tout autour de vous était enseveli dans un profond sommeil, vous vous êtes levé de votre couche et que vous avez adressé à Dieu une ardente prière. Faites sortir tout ce monde, et je vous dirai les mots de cette prière.

LE ROI. Ce que j'ai confié au ciel, je n'ai nulle raison de le cacher aux hommes. Dis-moi les paroles de cette prière, et je ne douterai plus que Dieu t'inspire.

JEANNE. Vous fîtes trois prières. Ecoutez, dauphin, si je les répète exactement. D'abord vous avez demandé au ciel que si quelque injustice attachée à votre couronne, ou quelque autre faute grave commise du temps de vos pères et non encore expiée, était la cause de cette guerre déplorable, le ciel vous prît pour victime, au lieu de votre peuple, et épuisât sur votre tête le vase de sa colère.

LE ROI *recule avec surprise.* Qui es-tu, être puissant, et d'où viens-tu? (*Tous manifestent leur étonnement.*)

JEANNE. Puis vous avez fait une seconde prière : que, si par la volonté et la décision suprême du ciel le sceptre devait être enlevé à votre race, si tout ce que les rois vos ancêtres avaient

possédé dans cette contrée devait vous être ravi, vous demandiez seulement à conserver trois choses : une conscience paisible, le cœur d'un ami et l'amour d'Agnès. (*Le roi se cache le visage et pleure ; les autres personnages montrent une vive surprise. Après un moment de silence, Jeanne continue.*) Dois-je vous répéter la troisième prière?

LE ROI. Assez, je te crois ; cela est au-dessus du pouvoir de l'homme. C'est le Dieu suprême qui t'a envoyée.

L'ARCHEVÊQUE. Qui es-tu, prodigieuse et sainte fille? quelle heureuse terre t'a enfantée? Parle, quels parents bénis de Dieu t'ont donné le jour?

JEANNE. Mon digne seigneur, on m'appelle Jeanne. Je ne suis que l'humble fille d'un berger de Domremy, village de mon roi, dans le diocèse de Toul, et, dès mon enfance, j'ai gardé les troupeaux de mon père. Souvent j'entendais parler de ces hommes étrangers, de ces insulaires qui ont traversé la mer pour nous rendre esclaves, pour nous soumettre à un souverain étranger que le peuple n'aime pas. On disait qu'il s'était déjà rendu maître de la ville de Paris et du royaume. Alors j'ai supplié la mère de Dieu de nous préserver de la honte du joug étranger, et de nous conserver le roi né sur notre sol. Devant le village où je suis née, il y a une antique image de la mère de Dieu, vers laquelle se rendent beaucoup de pieux pèlerins, et non loin de là est un chêne consacré et célèbre par un grand nombre de miracles. J'aimais à m'asseoir à l'ombre de ce chêne pendant que mon troupeau paissait, et si un de mes agneaux s'égarait sur la montagne déserte, toujours un rêve me le montrait lorsque je m'endormais sous cet arbre. Une fois j'avais passé dans une pieuse dévotion une longue nuit sous ce chêne, et je résistais au sommeil ; la sainte Vierge s'avança vers moi, portant une épée, un étendard, et du reste vêtue comme moi en bergère. Elle me parla ainsi : « C'est moi. Lève-toi, Jeanne, quitte ton troupeau ; le Seigneur t'appelle à d'autres soins. Prends cette bannière, ceins cette épée, anéantis avec elle les ennemis de mon peuple ; conduis à Reims le fils de ton maître, et place sur sa tête la couronne royale. » Moi je répondis : « Comment puis-je entreprendre de telles choses, moi, faible fille, ignorant l'art terrible des batailles? » Elle ajouta : « Une vierge pure accomplit de grandes choses dans ce monde, si elle résiste à l'amour

terrestre. Regarde-moi. J'ai été, comme toi, une fille chaste; j'ai donné naissance au divin Maître, et je suis divine maintenant. » Alors elle toucha mes paupières, et, en élevant les yeux, je vis le ciel plein d'anges qui portaient dans leurs mains des lis sans tache, et des sons harmonieux se répandaient dans les airs. Pendant trois nuits de suite, la sainte Vierge se montra à moi en s'écriant : « Lève-toi, Jeanne; le Seigneur t'appelle à d'autres soins. » Lorsqu'elle m'apparut la troisième nuit, elle me parla avec sévérité, et me dit : « Le devoir d'une femme sur la terre, c'est l'obéissance; la résignation est son partage; elle doit se signaler par une pénible soumission; celle qui obéit ici sera grande là-haut. » En parlant ainsi, elle laissa tomber son vêtement de bergère, et se montra comme la reine du ciel au milieu d'une lumière éclatante, et des nuages d'or la reportèrent lentement dans le séjour de la félicité. (*Tous les assistants sont émus; Agnès pleure, et cache son visage dans le sein du roi.*)

L'ARCHEVÊQUE, *après un long silence.* Devant de tels témoignages divins, tous les doutes de la prudence humaine doivent se taire. L'événement prouve qu'elle dit la vérité. Dieu seul peut produire de pareils miracles.

DUNOIS. Je crois moins au prodige qu'à l'expression de ses yeux, à l'innocence de son visage.

LE ROI. Et moi, pécheur, suis-je digne d'une telle grâce? Toi dont le regard voit tout et ne peut être trompé, tu connais le fond de mon cœur et mon humilité.

JEANNE. L'humilité des grands resplendit là-haut. C'est parce que vous vous abaissez que le Seigneur vous a élevé.

LE ROI. Ainsi je pourrai résister à nos ennemis?

JEANNE. Je mettrai la France soumise à vos pieds.

LE ROI. Et tu dis qu'Orléans ne sera pas subjugué?

JEANNE. Vous verriez plutôt la Loire remonter à sa source.

LE ROI. J'entrerai à Reims en vainqueur?

JEANNE. Je vous y conduirai à travers des milliers d'ennemis. (*Tous les chevaliers agitent leurs lances, leurs boucliers, et montrent une ardeur guerrière.*)

DUNOIS. Que Jeanne se place à la tête de l'armée! Nous irons aveuglément partout où ce chef divin voudra nous conduire. Son regard céleste nous guidera, et mon épée saura la défendre.

LA HIRE. Si elle marche devant nos bataillons, nous ne craignons pas les armes du monde entier. Le Dieu de la victoire se tient à ses côtés. Que l'héroïne nous mène donc au combat. (*Les chevaliers font retentir leurs armes et s'avancent.*)

LE ROI. Oui, sainte fille, tu commanderas mon armée, et ces chefs t'obéiront. Cette épée, signe de la plus haute dignité militaire, cette épée que le connétable nous a renvoyée dans sa colère, a trouvé une plus digne main. Reçois-la, prophétesse sacrée, et que désormais...

JEANNE. Non pas, noble dauphin. Ce n'est point par cet instrument d'une puissance terrestre que la victoire sera accordée à mon roi. Je sais une autre épée avec laquelle je dois vaincre. Je vais vous l'indiquer d'après ce que l'Esprit m'a enseigné. Envoyez-la chercher.

LE ROI. Parle, Jeanne.

JEANNE. Dans l'ancienne ville de Fierbois, dans le cimetière de Sainte-Catherine, il y a un caveau où l'on a amassé un grand nombre d'armes antiques, trophées de victoire. Là est l'épée dont je dois me servir. On la reconnaîtra à trois fleurs de lis d'or gravées sur la lame. Faites apporter cette épée, car c'est celle-là qui vous donnera la victoire.

LE ROI. Qu'on envoie là un messager. Qu'on fasse ce qu'elle dit.

JEANNE. Faites-moi donner aussi une bannière blanche entourée d'une bordure de pourpre. Sur cette bannière on doit voir la reine du ciel avec le doux enfant Jésus, planant au-dessus du globe de la terre. C'est cette bannière que Notre-Dame m'a montrée.

LE ROI. Qu'il soit fait ainsi que tu me dis.

JEANNE, *à l'archevêque.* Digne prélat, étendez sur moi votre main sacerdotale et donnez la bénédiction à votre fille. (*Elle s'agenouille.*)

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes venue pour répandre la bénédiction, et nous pour la recevoir. Allez avec la force de Dieu. Pour nous, nous sommes d'indignes pécheurs. (*Elle se lève.*)

UN ÉCUYER. Un héraut du général anglais s'avance.

JEANNE. Fais-le entrer, car c'est Dieu qui l'envoie. (*Le roi fait signe à l'écuyer, qui sort.*)

SCÈNE XI.

Les précédents, LE HÉRAUT.

LE ROI. Héraut, qu'apportes-tu? Dis-nous ta mission.

LE HÉRAUT. Quel est celui qui porte ici la parole pour Charles de Valois, comte de Ponthieu?

DUNOIS. Indigne messager! misérable! oses-tu bien renier le roi de France sur son propre sol? Ton habit te protége, autrement tu verrais...

LE ROI. Calmez-vous, mon cousin. Voyons ta mission.

LE HÉRAUT. Mon noble chef, gémissant sur le sang qui a déjà coulé et qui peut couler encore, retient dans le fourreau l'épée de ses soldats, et avant qu'Orléans soit emporté d'assaut, il veut bien vous offrir des conditions favorables.

LE ROI. Écoutons.

JEANNE *s'avance*. Sire, laisse-moi parler, au lieu de vous, à ce hérant.

LE ROI. Parlez, Jeanne; décidez si nous devons avoir la paix ou la guerre.

JEANNE, *au héraut*. Qui t'envoie ici? Au nom de qui parles-tu?

LE HÉRAUT. Au nom du général anglais, comte de Salisbury.

JEANNE. Tu mens, héraut; tu ne peux parler au nom du comte. Les vivants seuls parlent, et non pas les morts.

LE HÉRAUT. Mon général est plein de force, de santé, et vit pour vous perdre tous.

JEANNE. Il vivait lorsque tu es parti; mais ce matin un coup de feu l'a frappé sur le sol d'Orléans, tandis qu'il regardait du haut de la tour des Tournelles. Tu souris, parce que je t'annonce ce qui se passe loin de toi. Mais si tu n'en crois pas mes paroles, tu en croiras tes yeux : tu rencontreras son convoi funèbre en t'en retournant. Maintenant, parle : dis-nous quelle est ta mission.

LE HÉRAUT. Puisque tu sais découvrir ce qui est caché, tu dois la connaître avant que je l'expose.

JEANNE. Je n'ai pas besoin de la connaître; mais écoute maintenant mes paroles et rapporte-les aux princes dont tu es l'envoyé. Roi d'Angleterre, et vous, duc de Bedford et de Glo-

cester, qui ravagez ce royaume, rendez compte au Dieu du ciel du sang qui a été versé; rendez les clefs de toutes les villes dont vous vous êtes emparés contre le droit divin. La Pucelle est envoyée par le Dieu du ciel pour vous offrir la paix ou la guerre sanglante. Choisissez, car je vous le dis pour que vous le sachiez : la possession de notre belle France ne vous sera point accordée par le fils de Marie; mais le dauphin Charles, mon maître, à qui Dieu l'a donnée, fera son entrée royale dans Paris, accompagné de tous les grands de son royaume. Maintenant va, héraut, et hâte-toi, car avant que tu aies atteint le camp pour rendre compte de ton message, la Pucelle sera là et plantera à Orléans l'étendard de la victoire. (*Elle sort. Tous les assistants sont dans l'agitation. Le rideau tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un paysage bordé par des rochers.

SCÈNE I.

TALBOT et LIONEL, *capitaine anglais;* PHILIPPE, *duc de Bourgogne;* LE CHEVALIER FALSTOLF *et* CHATILLON; *des soldats et des porte-étendard.*

TALBOT. Arrêtons-nous ici et établissons notre camp parmi ces rochers. Nous rassemblerons peut-être les fuyards qu'un premier effroi a dispersés. Placez de bonnes sentinelles, occupez les hauteurs. La nuit, il est vrai, nous préserve d'être poursuivis, et, à moins que nos adversaires n'aient des ailes, je ne crains aucune surprise. Cependant il faut user de précaution, car nous avons affaire à un parti audacieux et nous sommes battus. (*Le chevalier Falstolf sort avec des soldats.*)

LIONEL. Battus! général, ne prononcez plus ce mot. Je n'ose pas même penser que les Français ont vu aujourd'hui fuir les Anglais. O Orléans! Orléans! tombeau de notre gloire! l'hon-

neur de l'Angleterre a succombé sur ton sol. Honteuse et ridicule défaite! Qui pourra le croire dans l'avenir? Les vainqueurs de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, chassés par une femme!

LE DUC DE BOURGOGNE. Cela doit nous consoler. Nous n'avons pas été vaincus par des hommes, mais par le démon.

TALBOT. Par le démon de notre folie. Comment, duc! ces chimères du peuple effrayent-elles aussi les princes? La superstition est un mauvais manteau pour couvrir la lâcheté. Vos soldats ont fui les premiers.

LE DUC. Personne n'a tenu bon. La fuite était générale.

TALBOT. Non, seigneur; elle a commencé de votre côté; vos gens se sont précipités dans notre camp, en s'écriant : « L'enfer est déchaîné, Satan combat pour la France! » et ils ont mis ainsi les autres en déroute.

LIONEL. Vous ne pouvez le nier, votre aile a plié la première.

LE DUC. Parce qu'elle a été attaquée la première.

TALBOT. La Pucelle connaissait le côté faible de notre camp; elle savait où la frayeur pouvait entrer.

LE DUC. Comment! les Bourguignons sont-ils donc coupables de ce malheur?

LIONEL. Si, nous autres Anglais, nous eussions été seuls, nous n'aurions pas perdu Orléans.

LE DUC. Non, car vous n'auriez jamais vu Orléans. Qui vous a ouvert un chemin dans ce royaume? qui vous a tendu une main amie et fidèle, quand vous êtes descendus sur cette côte étrangère et hostile? qui a couronné votre Henri à Paris, et lui a soumis le cœur des Français? Par le ciel! si ce bras puissant ne vous eût amenés ici, jamais vous n'auriez vu la fumée d'une maison française.

LIONEL. Duc, si les grands mots valaient des actions, vous auriez à vous seul conquis la France.

LE DUC. Vous êtes affligés de voir qu'Orléans vous échappe, et vous tournez l'amertume de votre colère contre moi qui suis votre allié. Pourquoi avons-nous perdu Orléans, si ce n'est à cause de votre avidité? La ville était prête à se rendre à moi, mais votre jalousie l'en a empêchée.

TALBOT. Ce n'est pas pour vous que nous l'avons assiégée.

LE DUC. Et si j'emmenais mon armée, comment vous en trouveriez-vous?

LIONEL. Pas plus mal, croyez-moi, que près d'Azincourt, où nous sûmes vous vaincre, vous et toute la France.

LE DUC. Cependant vous aviez grand besoin de mon alliance, et votre régent l'a chèrement achetée.

TALBOT. Oui, chèrement; nous l'avons aujourd'hui payée de notre honneur devant Orléans.

LE DUC. N'en dites pas davantage, seigneur, vous pourriez vous en repentir. Ai-je donc abandonné la bannière de mon souverain légitime, ai-je chargé ma tête du nom de parjure, pour supporter un tel traitement des étrangers? Qu'ai-je à faire ici? et pourquoi combattre contre la France? Si je dois servir des ingrats, je préfère servir mon roi véritable.

TALBOT. Vous êtes en négociation avec le dauphin, nous le savons; mais nous trouverons le moyen de nous garantir contre la trahison.

LE DUC. Par la mort et l'enfer! on me traite ainsi! Châtillon, faites préparer mes troupes pour le départ; nous retournons dans nos provinces. (*Châtillon sort.*)

LIONEL. Bon voyage! jamais la gloire de l'Anglais ne fut plus brillante que lorsque, se fiant seulement à sa bonne épée, il combattit sans auxiliaires. Que chacun défende sa propre cause; car, on peut le dire avec certitude, jamais les Français et les Anglais ne pourront sincèrement s'unir.

SCÈNE II.

Les précédents, LA REINE ISABELLE, *accompagnée d'un page.*

ISABELLE. Qu'entends-je, chevaliers? arrêtez. Quel astre funeste égare ainsi vos sens? Maintenant que la concorde seule peut vous soutenir, voulez-vous que la haine vous divise et prépare votre ruine? Je vous en prie, noble duc, rétractez cet ordre trop prompt, et vous, illustre Talbot, apaisez un ami irrité. Venez, Lionel, aidez-moi à satisfaire ces esprits orgueilleux, à assurer leur réconciliation.

LIONEL. Non, madame, je suis du même avis; je pense que ceux qui ne peuvent rester ensemble n'ont rien de mieux à faire que de se séparer.

ISABELLE. Quoi! les artifices de l'enfer qui nous ont été si funestes dans le combat doivent-ils encore égarer nos sens? Qui a commencé la querelle? Parlez. (*A Talbot.*) Est-ce vous, noble lord, qui auriez oublié votre intérêt au point de blesser un allié précieux? Que pourriez-vous faire sans son bras? Il a élevé le trône de votre roi; il peut à son gré le maintenir ou le renverser. Son armée vous soutient, et plus encore son nom. Quand toute l'Angleterre vomirait sur nos côtes tous ses citoyens, elle ne pourrait vaincre ce royaume, s'il est uni. C'est la France seule qui peut vaincre la France.

TALBOT. Nous savons honorer un ami fidèle; mais se mettre en garde contre la fausseté, c'est une loi de prudence.

LE DUC. Celui dont la perfidie abdique toute reconnaissance peut bien montrer le front audacieux du mensonge.

ISABELLE. Comment, noble duc! pourriez-vous vous soumettre à une telle honte, abjurer votre honneur de prince, et mettre votre main dans la main de celui qui fit mourir votre frère? Seriez-vous assez insensé pour croire à une réconciliation sincère avec le dauphin après l'avoir poussé vous-même jusqu'au bord du précipice? Si près de sa chute vous voudriez le retenir, et, dans votre aveuglement, détruire vous-même votre ouvrage? Ici sont vos amis, votre salut repose sur votre alliance étroite avec l'Angleterre.

LE DUC. Je suis loin de penser à faire la paix avec le dauphin, mais je ne puis supporter l'arrogance et le mépris de la fière Angleterre.

ISABELLE. Venez réparer l'effet d'une parole trop prompte. Le général a éprouvé un violent chagrin, et le malheur, vous le savez, rend injuste. Venez, venez, embrassez-vous. Laissez-moi fermer et guérir promptement cette plaie avant qu'elle s'envenime pour toujours.

TABLOT. Qu'en pensez-vous, duc? Un noble cœur se soumet volontiers à la raison. La reine a prononcé une parole sage. Donnez-moi la main, effaçons ainsi la blessure produite par ma langue imprudente.

LE DUC. Oui, le discours de la reine est raisonnable, et ma juste colère cède à la nécessité.

LA REINE. Bien, scellez par un baiser fraternel cette nouvelle alliance, et que les vents emportent les paroles qui ont été prononcées. (*Le duc et Talbot s'embrassent.*)

LIONEL, *à part, regardant ce groupe.* Gloire à cette paix conclue par une furie!

ISABELLE. Chevaliers, nous avons perdu une bataille; la fortune nous a été contraire, mais ne laissez pas abattre votre noble courage. Le dauphin, désespérant de la protection du ciel, a eu recours aux artifices de Satan; mais il s'est en vain livré à la damnation; l'enfer même ne le relèvera pas. Une femme victorieuse conduit l'armée ennemie; je veux conduire la vôtre, je veux être votre Jeanne, votre prophétesse.

LIONEL. Madame, retournez à Paris; nous voulons vaincre avec le secours de nos bonnes épées, et non avec celui des femmes.

TALBOT. Allez, allez; depuis que vous êtes dans notre camp, tout est en décadence, et la bénédiction n'accompagne plus nos armes.

LE DUC. Allez, votre présence ne produit ici rien de bon; le soldat est indisposé contre vous.

ISABELLE *les regarde l'un et l'autre avec surprise.* Vous aussi, duc, vous prenez parti contre moi avec ces ingrats?

LE DUC. Allez, le soldat perd son courage quand il croit combattre pour votre cause.

ISABELLE. J'ai à peine rétabli la paix parmi vous, que vous voilà déjà unis contre moi.

TALBOT. Allez, madame, allez à la garde de Dieu! Quand vous serez loin, nous ne craindrons plus aucun démon.

ISABELLE. Ne suis-je pas votre fidèle alliée? Votre cause n'est-elle pas la mienne?

TALBOT. Mais la vôtre n'est pas celle que nous soutenons. Nous sommes engagés dans une bonne et loyale guerre.

LE DUC. Je venge la mort sanglante d'un père; le devoir filial sanctifie mes armes.

TALBOT. Parlons ouvertement. Votre conduite à l'égard du dauphin n'est justifiable ni aux yeux des hommes ni aux yeux de Dieu.

ISABELLE. Que la malédiction l'atteigne lui et sa race jusqu'à la dixième génération; il a outragé sa mère!

LE DUC. Il vengeait un père et un époux.

ISABELLE. Il s'est établi juge de ma conduite.

LIONEL. C'est un manque de respect de la part d'un fils.

ISABELLE. Il m'a envoyée en exil.

TALBOT. C'était pour satisfaire l'opinion publique.

ISABELLE. Que je sois maudite si jamais je lui pardonne; et avant qu'il règne sur le royaume de son père...

TALBOT. Vous immolerez l'honneur de sa mère?

ISABELLE. Vous ne savez pas, âmes faibles, ce que peut la colère d'une mère outragée. J'aime celui qui me fait du bien, je hais celui qui m'offense; et si ce dernier est mon propre fils, le fils que j'ai enfanté, je le hais d'autant plus. Je lui ai donné l'existence, je voudrais la lui enlever, car il a, par son arrogance impie, blessé le sein qui l'a porté. Mais vous qui faites la guerre à mon fils, vous n'avez aucun droit, aucun motif de le dépouiller. De quelle faute le dauphin s'est-il rendu coupable envers vous? A quel devoir a-t-il manqué? L'ambition, la jalousie vulgaire vous excitent. Moi, je puis le haïr, car je l'ai enfanté.

TALBOT. C'est bien, il reconnaîtra sa mère à sa vengeance.

ISABELLE. Misérables hypocrites! combien je vous méprise, vous qui vous trompez comme vous trompez le monde. Vous, Anglais, vous étendez une main de brigands sur cette France où vous n'avez ni droits, ni prétextes honnêtes à posséder un pouce de terre. Et ce duc qui se fait nommer *le Bon*, il a vendu sa patrie, l'héritage de ses ancêtres, à des maîtres étrangers, à l'ennemi du royaume. Cependant vous parlez de justice! Moi je méprise l'hypocrisie, et les yeux du monde me voient telle que je suis.

LE DUC. C'est vrai, vous avez soutenu votre renommée avec esprit et fermeté.

ISABELLE. Comme une autre, j'ai des passions et de la chaleur dans le sang. Je suis venue dans ce pays pour y vivre comme reine et non pas pour en avoir l'apparence. Fallait-il être morte au plaisir, parce que la malédiction du sort avait livré à un époux insensé ma vive et joyeuse jeunesse? Je tiens à ma liberté plus qu'à la vie, et quiconque y attente... Mais pourquoi discuter avec vous sur mes droits? Un sang épais et lourd coule dans vos veines; vous ne connaissez pas le plaisir, vous ne connaissez que la colère. Et ce duc, qui a

chancelé toute sa vie entre le mal et le bien, il ne peut haïr de cœur ni aimer de cœur. Je vais à Melun. Donnez-moi ce chevalier *(elle montre Lionel)*; il me plaît et sera pour moi une société agréable. Ensuite, faites ce que vous voudrez; je ne m'inquiète plus des Bourguignons ni des Anglais. *(Elle fait un signe à ses pages et veut s'éloigner.)*

LIONEL. Comptez sur moi. Nous vous enverrons à Melun les plus beaux Français que nous ferons prisonniers.

ISABELLE, *revenant*. Vous vous entendez à donner des coups d'épée, le Français seul sait dire des paroles courtoises.

Elle sort.

SCÈNE III.

TALBOT, LE DUC, LIONEL.

TALBOT. Quelle femme!

LIONEL. Maintenant, chevaliers, quel est votre avis? Poursuivrons-nous notre retraite, ou irons-nous effacer par une attaque prompte et hardie la honte d'aujourd'hui?

LE DUC. Nous sommes trop faibles, les troupes sont dispersées, et l'effroi de l'armée est encore trop récent...

TALBOT. Une terreur aveugle, l'impression subite d'un moment est la seule cause de notre défaite. Vu de plus près, le fantôme d'une imagination effrayée disparaîtra. Mon avis est qu'au point du jour nous ramenions sur le fleuve notre armée contre l'ennemi.

LE DUC. Réfléchissez...

LIONEL. Avec votre permission, il n'y a pas à réfléchir. Nous devons promptement regagner ce que nous avons perdu, ou nous sommes humiliés à tout jamais.

TALBOT. C'est décidé; demain nous combattrons pour détruire ce fantôme de frayeur qui aveugle et décourage nos troupes. Nous lutterons corps à corps avec ce démon qui a revêtu la forme d'une jeune fille. Si elle se trouve à portée de notre épée, elle nous aura nui pour la dernière fois; si elle ne paraît pas, si elle évite un combat sérieux, l'armée sera désenchantée.

LIONEL. Soit. Confiez-moi cette lutte facile où le sang ne

coulera pas; j'espère prendre le fantôme vivant sous les yeux du bâtard son amant. Je l'enlèverai dans mes bras, et je la porterai au milieu du camp anglais pour le plaisir des soldats.

LE DUC. Ne promettez pas tant.

TALBOT. Si je l'atteins, je ne l'embrasserai pas si doucement. Maintenant, venez réparer, par un sommeil léger, les fatigues de la nature, et demain nous nous lèverons dès l'aurore.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

JEANNE, *avec sa bannière, son casque, sa cuirasse, et du reste vêtue en femme;* DUNOIS, LA HIRE. *Des chevaliers et des soldats gravissent les rochers, s'avancent en silence et arrivent ensemble sur la scène.*

JEANNE, *aux chevaliers qui l'entourent pendant que la troupe continue à monter.* Le rempart est franchi, nous sommes dans le camp. Rejetez maintenant le voile de la nuit silencieuse qui a dérobé notre marche paisible, et annoncez aux ennemis votre approche formidable par le cri de guerre : Dieu et la Pucelle !

TOUS *crient à haute voix en faisant retentir leurs armes :* Dieu et la Pucelle ! (*Bruit de trompettes et de tambours.*)

LES SENTINELLES, *derrière la scène.* L'ennemi ! l'ennemi ! l'ennemi !

JEANNE. Apportez des flambeaux; mettez le feu aux tentes ! Que la flamme augmente la terreur, et que la mort menaçante les environne. (*Les soldats courent; elle veut les suivre.*)

DUNOIS *la retient.* Vous avez rempli votre devoir, Jeanne. Vous nous avez conduits au milieu du camp; vous avez livré l'ennemi à nos mains. A présent, retirez-vous du combat, laissez-nous décider la lutte sanglante.

LA HIRE. Montrez à l'armée le chemin de la victoire, portez avec vos chastes mains la bannière devant nous; mais ne prenez pas vous-même l'épée meurtrière. Ne tentez pas le dieu trompeur des batailles; car il est aveugle et n'épargne personne.

JEANNE. Qui ose me dire de m'arrêter? Qui ose commander à l'esprit qui me guide? La flèche doit voler sous la main de celui qui la lance. Là où est le péril, là doit être Jeanne. Ce n'est ni aujourd'hui ni en ce lieu que je dois succomber. Je dois voir la couronne sur la tête de mon roi, et tant que je n'aurai pas accompli ce qui m'a été ordonné par Dieu, nul adversaire ne m'ôtera la vie.

Elle sort.

LA HIRE. Venez, Dunois; suivons l'héroïne et faisons-lui un rempart de notre corps.

Ils sortent.

SCÈNE V.

DES SOLDATS ANGLAIS *fuyant sur le théâtre.* TALBOT *vient ensuite.*

UN SOLDAT. La Pucelle! Elle est au milieu du camp.

UN SECOND SOLDAT. Impossible! Comment pourrait-elle venir dans le camp? Non, jamais.

UN TROISIÈME SOLDAT. À travers les airs. Le diable la seconde.

UN QUATRIÈME *et* UN CINQUIÈME SOLDAT. Fuyez, fuyez! nous sommes tous morts!

Ils sortent.

TALBOT *revient.* Ils n'écoutent pas, ils ne veulent pas s'arrêter à ma voix. Tous les liens de l'obéissance sont rompus. Le vertige entraîne le brave et le lâche, comme si l'enfer avait vomi contre eux ses légions de damnés. Je ne puis opposer une petite troupe à ce torrent d'ennemis qui s'accroît sans cesse et envahit le camp. Suis-je donc le seul de sang-froid, et autour de moi tout est-il en proie à la fièvre? Fuir devant ces faibles Français que nous avons vaincus dans vingt batailles! Quelle est donc cette femme invincible, cette déesse de la terreur, qui change tout à coup le destin des batailles, et fait une armée de lions d'un troupeau de cerfs craintifs? Quoi! une comédienne qui a appris à jouer le rôle d'une héroïne épouvantera-t-elle de véritables héros? Une femme me ravira-t-elle l'honneur de la victoire?

UN SOLDAT, *fuyant rapidement*. La Pucelle! Fuyez, fuyez, général!

TALBOT, *le renversant par terre*. Fuis toi-même et dans l'enfer! Cette épée traversera quiconque osera me parler de crainte et de fuite.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit le camp des Anglais en proie aux flammes; on entend les tambours; on aperçoit les fuyards et ceux qui les poursuivent. Un instant après, arrive Montgomery.

MONTGOMERY, *seul*. Où fuir? De tous côtés l'ennemi et la mort. Ici un chef irrité qui de son épée menaçante nous ferme le chemin de la fuite et nous pousse à la mort; là une femme terrible qui ravage tout autour d'elle, comme la flamme de l'incendie; et, de quelque côté que je regarde, pas un buisson pour me cacher, pas une caverne qui m'offre un asile. Oh! pourquoi, malheureux, ai-je traversé la mer pour venir ici? Le vain espoir d'acquérir en France une gloire facile m'a égaré, et maintenant un sort funeste me conduit dans cette mêlée sanglante. Ah! que ne suis-je loin d'ici, sur les bords riants de la Saverne, dans la tranquille demeure de mon père, où j'ai laissé, en proie aux regrets, ma mère et ma tendre fiancée? (*Jeanne paraît au fond du théâtre.*) Malheur à moi! Que vois-je? C'est la terrible guerrière qui surgit au milieu des flammes, comme un fantôme nocturne sortant des gouffres de l'enfer. Où fuir? Elle a jeté sur moi ses regards de feu, et je me sens saisi de loin par la puissance irrésistible de ce regard. L'influence magique agit de plus en plus sur moi, enchaîne mes pieds et m'empêche de fuir. Quoique mon cœur s'y oppose, il faut que je regarde cette image de la mort. (*Jeanne fait quelques pas au-devant de lui et s'arrête.*) Elle approche. Je ne veux pas attendre qu'elle vienne à moi la première; je veux en suppliant embrasser ses genoux et lui demander la vie. Elle est femme, peut-être pourrai-je l'attendrir par mes larmes. (*Pendant qu'il marche vers elle, elle s'avance rapidement au-devant de lui.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONTGOMERY.

JEANNE. Tu vas mourir; une femme anglaise t'a donné le jour.

MONTGOMERY *tombe à ses pieds.* Arrête, guerrière terrible; n'égorge pas un homme sans défense. J'ai jeté là l'épée et le bouclier, je tombe à tes pieds sans armes et suppliant. Laisse-moi la lumière et la vie. Accepte une rançon. Mon père a de riches propriétés dans le beau pays de Galles, où la Saverne roule ses flots argentés à travers les vertes prairies; cinquante villages reconnaissent son pouvoir. Dès qu'il apprendra que son fils bien-aimé est captif dans le camp français, il prodiguera l'or pour me racheter.

JEANNE. Malheureux insensé! tu es tombé dans les implacables mains de la Pucelle, et tu n'as plus à espérer ni délivrance ni salut. Si le malheur t'avait mis au pouvoir du crocodile, ou dans les griffes du tigre, si tu avais enlevé les petits de la lionne, peut-être tu pourrais trouver de la clémence et de la pitié. Mais celui qui rencontre la Pucelle doit mourir; car je suis liée au sombre et inviolable royaume des esprits par une mission terrible. Je dois faire mourir par l'épée tous ceux que le Dieu des combats, dans ses prévisions mystérieuses, envoie au-devant de moi.

MONTGOMERY. Tes paroles sont cruelles, mais ton regard est doux. De près ton aspect n'a rien d'effrayant, et mon cœur se sent attiré par ton extérieur aimable. Oh! je t'en conjure par la douceur de ton sexe délicat, prends pitié de ma jeunesse.

JEANNE. Ne parle pas de mon sexe; ne me donne pas le nom de femme. Semblable à ces esprits incorporels qui n'agissent point selon les habitudes terrestres, je n'appartiens à aucun sexe, et sous cette cuirasse il n'y a point de cœur.

MONTGOMERY. Oh! par cette loi puissante et sacrée de l'amour à laquelle tous les cœurs rendent hommage, je t'en conjure! J'ai quitté une douce fiancée, belle comme toi, revêtue des charmes de la jeunesse. Elle attend en pleurant le retour de son bien-aimé. Oh! si tu espères toi-même aimer

un jour et trouver le bonheur dans l'amour, ne sois pas assez cruelle pour séparer deux cœurs que le lien sacré de l'amour a réunis.

JEANNE. Tu invoques des dieux terrestres et étrangers qui ne sont pour moi ni vénérables ni sacrés. Je ne connais pas les liens de l'amour au nom desquels tu me conjures, et jamais je ne connaîtrai ce vain esclavage. Défends ta vie, car la mort t'appelle.

MONTGOMERY. Eh bien! prends donc pitié de mes parents désolés que j'ai laissés dans ma demeure. Toi aussi tu as sans doute quitté des parents qui pensent à toi avec inquiétude.

JEANNE. Malheureux! en parlant ainsi, tu me rappelles combien de mères dans ce royaume ont été par vous privées de leurs enfants, combien d'enfants sont devenus orphelins, et combien de femmes sont devenues veuves. Les mères anglaises éprouveront aussi le désespoir, elles apprendront à connaître les larmes que les tristes épouses ont versées en France.

MONTGOMERY. Oh! il est dur de mourir sur la terre étrangère sans être pleuré.

JEANNE. Qui vous a appelé sur cette terre étrangère pour y ravager les campagnes florissantes, pour nous chasser de nos foyers et jeter le brandon de la guerre dans le paisible sanctuaire de nos villes? Dans la vaine présomption de votre cœur, vous rêviez déjà à précipiter les libres enfants de la France dans la honte de l'esclavage, et vous comptiez traîner cette vaste contrée comme un bateau à la remorque de votre navire. Insensés! Les armes royales de France sont suspendues au trône de Dieu, et vous arracheriez plutôt une étoile à la voûte du ciel qu'un village à ce royaume, qui ne doit jamais être divisé. Le jour de la vengeance est venu. Vous ne repasserez pas vivants cette mer sacrée que Dieu a placée comme une barrière entre vous et nous et que vous avez injustement franchie.

MONTGOMERY *quitte la main de Jeanne qu'il avait saisie.* Oh! il faut mourir. Déjà la mort cruelle s'empare de moi.

JEANNE. Meurs, ami! Pourquoi trembler ainsi devant la mort et l'inévitable destin? Regarde-moi, regarde: je ne suis qu'une jeune fille, une bergère; ma main n'est pas habituée

à porter le glaive, elle n'a jusqu'ici manié que l'innocente houlette; mais j'ai été arrachée de ma terre natale, des embrassements de mon père et de mes sœurs; il m'a fallu venir ici, il l'a fallu. Ce n'est pas mon caprice, c'est la voix de Dieu qui me conduit ici pour ton malheur, et non pour ma joie, comme un fantôme de terreur destiné à répandre la mort et à devenir sa victime ensuite; car jamais je ne verrai le jour heureux du retour. Je donnerai encore la mort à beaucoup d'entre-vous, je ferai encore beaucoup de veuves, puis enfin je succomberai moi-même et j'accomplirai mon sort. Accomplis aussi le tien. Prends gaiment ton épée, et combattons pour un bien précieux, pour la vie.

MONTGOMERY *se lève.* Eh bien! si tu es mortelle comme moi, et si les armes peuvent te blesser, peut-être est-il réservé à mon bras de mettre fin aux malheurs des Anglais en t'envoyant dans les enfers. Je remets mon sort entre les mains de Dieu; toi, réprouvée, appelle tes esprits infernaux, défends ta vie. (*Il prend un bouclier, une épée, et fond sur elle. On entend dans le lointain une musique guerrière. Après un moment de combat, Montgomery tombe.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, *seule.* Tes pas t'ont conduit à la mort. Va, c'en est fait. (*Elle s'éloigne de lui et s'arrête pensive.*) Vierge céleste, tu agis puissamment en moi; tu armes ce faible bras de ta force, et tu rends ce cœur inexorable. Quand il faut blesser le corps d'un adversaire, mon âme est émue de compassion, et ma main tremble comme si j'allais violer le sanctuaire d'un temple. A la vue même de l'acier étincelant, je frissonne. Mais, lorsqu'il le faut, la force me revient, l'épée agit d'elle-même dans ma main tremblante, et ne s'égare pas plus que si c'était un esprit vivant.

SCÈNE IX.

JEANNE, UN CHEVALIER, *la visière baissée.*

LE CHEVALIER. Maudite, ton heure est venue. Je t'ai cher-



chée à travers tout le champ de bataille. Fantôme funeste, retourne dans l'enfer d'où tu es sorti.

JEANNE. Qui es-tu, toi que ton mauvais ange envoie devant moi? Ta démarche est celle d'un prince, et tu ne me sembles pas être Anglais, car je reconnais sur toi les couleurs de Bourgogne, devant lesquelles j'incline mon épée.

LE CHEVALIER. Va, réprouvée, tu ne mérites pas de mourir de la noble main d'un prince. C'est la hache du bourreau qui doit abattre ta tête, et non l'épée du royal duc de Bourgogne.

JEANNE. Ainsi, tu es le duc lui-même?

LE CHEVALIER *lève sa visière.* Oui, malheureuse; tremble et n'espère plus. Les ruses de Satan ne peuvent plus te convenir; tu n'as jusqu'ici vaincu que des enfants, maintenant c'est un homme qui se trouve devant toi.

SCÈNE X.

Les précédents, DUNOIS, LA HIRE.

DUNOIS. Retournez-vous, duc; combattez contre des hommes, et non contre des femmes.

LA HIRE. Nous protégeons la tête sacrée de notre prophétesse, et votre épée traversera mon cœur avant de...

LE DUC. Je ne crains ni cette galante Circé, ni vous qu'elle a si honteusement transformés. Rougissez, Dunois, et vous aussi, La Hire, d'avoir associé votre antique valeur aux artifices de l'enfer, de vous être faits les écuyers d'une servante du diable. Venez; moi seul je vous défie. Il désespère de la protection de Dieu, celui qui a recours au démon. (*Ils se préparent au combat; Jeanne s'avance entre eux.*)

JEANNE. Arrêtez!

LE DUC. Trembles-tu pour ton favori! Il va sous tes yeux... (*Il s'élance vers Dunois.*)

JEANNE. Arrêtez! Séparez-les, La Hire. Le sang français ne doit pas couler, et cette querelle ne doit pas être décidée par le glaive; les astres l'ont autrement décidé. Séparez-vous, dis-je; écoutez et respectez l'esprit qui me saisit et qui parle par ma bouche.

DUNOIS. Pourquoi retiens-tu mon bras déjà levé? Pourquoi

suspendre la décision sanglante du glaive? Le fer est tiré, qu'il frappe, et que la France soit vengée.

JEANNE. (*Elle se place au milieu des combattants, et met entre eux un assez large espace. A Dunois.*) Retirez-vous de ce côté. (*A La Hire.*) Restez immobile. J'ai à m'entretenir avec le duc. (*Le calme est rétabli.*) Que veux-tu faire, duc? Quel ennemi cherche ton regard avide de meurtre? Ce noble prince est, comme toi, fils de France; ce brave guerrier est ton compagnon d'armes, ton concitoyen; moi-même je suis fille de ta patrie. Nous tous, que tu t'efforces d'exterminer, nous sommes à toi, nos bras sont ouverts pour t'embrasser, nos genoux sont prêts à fléchir devant toi, nos épées n'ont point de tranchant pour toi; nous honorons même sous un casque ennemi le visage où nous reconnaissons les traits chéris de notre roi.

LE DUC. Avec ces douces paroles et ce ton flatteur, veux-tu, sirène, attirer ta victime? Mais tes ruses ne peuvent me troubler, mon oreille est fermée à ton langage astucieux, et une forte cuirasse garantit mon cœur des traits enflammés de tes yeux. Aux armes, Dunois! c'est par des actions et non par des paroles que nous devons combattre.

DUNOIS. D'abord les paroles, puis ensuite les actions. Crains-tu les paroles? C'est là aussi une lâcheté, et l'un des résultats de ta trahison.

JEANNE. Ce n'est pas le malheur impérieux qui nous amène à tes pieds, nous ne venons pas devant toi en suppliants. Regarde autour de toi, le camp des Anglais est en cendres, et vos morts jonchent la campagne. Entends-tu retentir les trompettes de guerre des Français? Dieu a prononcé, la victoire est à nous. Nous sommes prêts à partager avec notre ami les beaux lauriers que nous venons de cueillir. Oh! viens avec nous; viens, noble fugitif, là où est le droit et la victoire. Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te présente une main de sœur. Je veux te délivrer, et t'attirer dans la bonne cause. Le ciel est pour la France; les anges, que tu ne vois pas, combattent pour le roi; tous sont ornés de fleurs de lis. Notre cause est pure comme cette bannière, et l'image de la Vierge sans tache est notre emblème.

LE DUC. Les paroles trompeuses du mensonge sont embarrassantes, mais elles sont simples comme celles d'un enfant.



Quand les mauvais esprits prêtent à quelqu'un leur parole, ils imitent parfaitement l'innocence. Je ne veux rien écouter de plus. Aux armes! Mon oreille, je le sais, est plus faible que mon bras.

JEANNE. Tu m'appelles magicienne, tu m'accuses d'employer les ruses de l'enfer. Établir la paix, apaiser la haine, est-ce là une œuvre de l'enfer? La concorde sort-elle de l'abîme éternel? Qu'y a-t-il d'innocent, d'humain, de sacré, si l'on ne combat pas pour la patrie? Depuis quand la nature est-elle tellement bouleversée, que la bonne cause soit abandonnée du ciel et défendue par les démons? Si la justice est dans mes paroles, d'où viendrait-elle, si ce n'est d'en haut? Qui aurait pu me suivre dans les pâturages et me consacrer au service du roi? Jamais je n'ai paru devant les princes de la terre, et ma bouche ignore l'art de discourir. Mais maintenant que j'ai besoin de t'émouvoir, je possède la connaissance des choses élevées. Le destin des rois et des royaumes apparaît clairement devant mes yeux, et ma voix a la force du tonnerre.

LE DUC, *vivement ému, la regarde avec étonnement.* Que se passe-t-il en moi? que m'est-il arrivé? Est-ce un Dieu qui change le fond de mon cœur? Ah! cette image touchante ne peut me tromper. Non, non, si je suis aveuglé par une puissance magique, c'est par la puissance du ciel. Mon cœur me le dit, elle est l'envoyée de Dieu.

JEANNE. Il est ému; oui, il l'est. Mes supplications n'ont pas été vaines. Les nuages amassés par la colère sur son front s'évanouissent et se fondent en larmes, et le doux éclat d'un sentiment de paix brille dans ses yeux. Déposez vos armes, embrassez-vous cœur contre cœur. Il pleure, il est vaincu, il est à nous. (*Elle jette son épée et sa bannière, s'avance vers lui les bras ouverts, et l'embrasse avec une vivacité passionnée. Dunois et La Hire laissent tomber leurs épées et l'embrassent.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène est dans le camp du roi, à Châlons-sur-Marne.

SCÈNE I.

DUNOIS *et* LA HIRE.

DUNOIS. Nous étions amis, frères d'armes. Nous avions pris l'épée pour défendre la même cause. Nous avons bravé ensemble le malheur et la mort. Que l'amour d'une femme ne rompe pas un lien qui a résisté à toutes les atteintes du sort.

LA HIRE. Prince, écoutez-moi.

DUNOIS. Vous aimez cette merveilleuse fille, et je sais ce que vous projetez. Vous voulez aller de ce pas trouver le roi, et lui demander la main de Jeanne. Il ne peut refuser à votre bravoure une récompense si bien méritée. Mais songez-y, avant que je la voie en d'autres bras...

LA HIRE. Écoutez-moi, prince.

DUNOIS. Ce n'est point l'effet subit et éphémère de sa beauté qui m'attire vers elle. Nulle femme n'avait encore troublé mon cœur inébranlable jusqu'au jour où je vis cette miraculeuse créature envoyée par la providence de Dieu pour être la libératrice de ce royaume, et pour devenir ma femme! Dans ce moment-là, je me promis, par un serment sacré, de m'unir à elle; car l'homme fort doit avoir pour compagne une forte femme, et mon cœur ardent aspire à se reposer sur un cœur qui puisse le comprendre et le soutenir.

LA HIRE. Comment pourrais-je, prince, comparer mes faibles services aux faits héroïques qui illustrent votre nom? Si le comte Dunois entre en lice, tout autre prétendant doit se retirer. Mais une humble bergère n'est pas digne de paraître auprès de vous comme épouse; le sang royal qui coule dans vos veines repousse une si basse alliance.

DUNOIS. Elle est comme moi l'enfant des dieux, de la nature bienfaisante; elle est mon égale. Et comment pourrait-elle faire honte à un prince, elle qui est la fiancée des anges, elle dont la tête est environnée d'une auréole céleste plus brillante que toutes les couronnes de ce monde, elle qui voit d'en haut à ses pieds les plus grandes, les plus solennelles choses de la terre? Tous les trônes des princes élevés l'un sur l'autre, montant jusqu'aux astres, ne pourraient atteindre le point suprême où elle apparaît debout dans sa majesté d'ange.

LA HIRE. Le roi prononcera.

DUNOIS. Non, qu'elle prononce elle-même. Elle a rendu la France libre, elle doit pouvoir librement donner son cœur.

LA HIRE. Voici le roi.

SCÈNE II.

Les précédents, LE ROI, AGNÈS SOREL, DUCHATEL, CHATILLON.

LE ROI, *à Chatillon*. Il vient. Il veut, dites-vous, me reconnaître pour son roi et me rendre hommage?

CHATILLON. Oui, sire. Le duc mon maître veut se jeter à vos pieds dans la royale ville de Châlons. Il m'a ordonné de vous saluer comme mon seigneur et mon roi. Il me suit de près, et bientôt il sera ici.

AGNÈS. Il vient. O heureux jour! tu nous apportes la joie, la paix, la réconciliation.

CHATILLON. Mon maître arrivera accompagné de deux cents chevaliers, il se prosternera à vos pieds; cependant il espère que vous vous y opposerez, et que vous l'embrasserez comme votre cousin.

LE ROI. Je brûle du désir de le presser sur mon cœur.

CHATILLON. Le duc demande aussi que, dans cette première entrevue, il ne soit pas question des anciennes discordes.

LE ROI. Que le passé soit à jamais enseveli dans le Léthé! Nous ne voulons songer qu'aux jours sereins de l'avenir.

CHATILLON. Que tous ceux qui ont combattu pour le duc soient admis à ce pacte de réconciliation!

LE ROI. Je doublerai ainsi l'étendue de mon royaume.

CHATILLON. La reine Isabelle sera comprise aussi dans le traité, si elle veut l'accepter.

LE ROI. C'est elle qui fait la guerre contre moi, et je ne la fais pas contre elle. Notre combat sera fini dès qu'elle voudra elle-même y mettre fin.

CHATILLON. Douze chevaliers répondront de votre parole.

LE ROI. Ma parole est sacrée.

CHATILLON. Et l'archevêque partagera l'hostie entre vous et mon maître comme sceau et comme gage d'une réconciliation sincère.

LE ROI. Que ma part du salut éternel réponde de la sincérité de mon cœur et de mon accueil. Quel autre gage le duc désire-t-il encore?

CHATILLON, *jetant un regard sur Duchâtel.* Je vois ici quelqu'un dont la présence pourrait troubler cette première entrevue (*Duchâtel s'éloigne en silence.*)

LE ROI. Va, Duchâtel, retire-toi jusqu'à ce que le duc puisse supporter ta vue. (*Il le suit des yeux, puis court à lui et l'embrasse.*) O mon loyal ami! tu voulais faire davantage pour mon repos. (*Duchâtel sort.*)

CHATILLON. Les autres conditions sont expliquées dans cet acte.

LE ROI, *à l'archevêque.* Mettez cela en ordre. Nous acceptons tout. Pour gagner un ami, il n'est point de trop grand sacrifice. Dunois, prenez avec vous cent nobles chevaliers, et allez recevoir affectueusement le duc. Que les soldats se couronnent de feuillages pour marcher à la rencontre de leurs frères. Que le son de toutes les cloches annonce la nouvelle union de la France et de la Bourgogne. (*Un écuyer entre. On entend les trompettes.*) Qu'entends-je? Que signifie ce bruit de trompettes?

L'ÉCUYER. C'est le duc de Bourgogne qui fait son entrée dans la ville.

Il sort.

DUNOIS *sort avec La Hire et Chatillon.* Allons au-devant de lui.

LE ROI, *à Agnès.* Agnès, vous pleurez. Et moi aussi, je sens que la force me manque presque pour supporter une telle scène. Ah! combien de victimes la mort a sacrifiées avant que le duc et moi nous ayons pu en venir à nous revoir comme amis!



Mais enfin, la rage de la tempête s'apaise. Le jour pénètre au milieu de la nuit obscure, et avec le temps les fruits les plus tardifs arrivent à leur maturité.

L'ARCHEVÊQUE, *à la fenêtre.* Le duc parvient à peine à fendre la presse. On l'enlève de dessus son cheval; on baise son manteau et la trace de ses pas.

LE ROI. C'est un bon peuple, ardent et prompt dans son amour comme dans sa colère. Comme ils ont vite oublié que c'est ce même duc qui a fait mourir leurs pères et leurs enfants! Cet instant efface toute une vie. Remets-toi, Agnès; ta joie trop vive pourrait blesser son âme. Rien ici ne doit ni l'humilier ni l'affliger.

SCÈNE III.

Les précédents, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, CHATILLON, *et deux autres chevaliers de la suite du duc. Le duc s'arrête un instant à l'entrée. Le roi s'avance vers lui. Aussitôt le duc s'approche, et au moment où il veut mettre le genou en terre, le roi le reçoit dans ses bras.*

LE ROI. Vous nous avez surpris. Nous comptions aller au-devant de vous; mais vous avez de bons chevaux.

LE DUC. Ils me ramenaient à mon devoir. (*Il s'avance vers Agnès et l'embrasse.*) Vous permettez, cousine; c'est le droit des seigneurs d'Arras, et pas une belle dame ne peut s'y refuser.

LE ROI. Votre capitale est, dit-on, le siége de la galanterie et le rendez-vous de mille beautés.

LE DUC. Sire, nous sommes un peuple de négociants. Tout ce qu'il y a de précieux dans les autres climats est étalé à nos regards et pour notre jouissance sur le marché de Bruges. Mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est la beauté des femmes.

AGNÈS. La fidélité des femmes vaut encore mieux. Cependant on ne la trouve pas sur ce marché.

LE ROI. Mon cousin, vous avez une mauvaise renommée. On dit que vous appréciez peu la plus grande vertu des femmes.

LE DUC. Ce serait une hérésie qui trouverait en elle-même

une cruelle punition. Vous êtes heureux, sire; le cœur vous a appris de bonne heure ce que je n'ai découvert que bien tard par suite d'une vie agitée. (*Il aperçoit l'archevêque, et lui tend la main.*) Vénérable homme de Dieu, donnez-moi votre bénédiction. On vous trouve toujours dans le vrai chemin. Quiconque veut vous voir doit suivre la ligne du bien.

L'ARCHEVÊQUE. Que mon maître m'appelle à lui quand il voudra; mon cœur est plein de joie, et je mourrai content, puisque mes yeux ont vu ce jour.

LE DUC, *à Agnès*. On dit que vous vous êtes privée de vos pierreries pour forger des armes contre moi. Quoi donc! avez-vous des idées si guerrières? vouliez-vous sérieusement ma perte? Mais le combat est fini; tout ce qui a été perdu doit se retrouver, et vos joyaux se sont retrouvés. Vous les aviez destinés à me faire la guerre; recevez-les de ma main en signe d'amitié. (*Il prend des mains d'un de ses gens la cassette de bijoux, et la présente ouverte à Agnès, qui regarde le roi avec surprise.*)

LE ROI. Acceptez ce présent; c'est un gage d'amour et de réconciliation qui me sera doublement cher.

LE DUC, *plaçant un diamant sur la tête d'Agnès*. Que n'est-ce la couronne royale de France! Je la placerais avec le même dévoûment sur cette belle tête. (*Il lui prend la main.*) Et..... comptez sur moi, si vous veniez à avoir besoin d'un ami. (*Agnès se détourne et sanglote. Le roi est très-ému, et tous les spectateurs regardent les deux princes avec attendrissement. Le duc, après avoir observé toutes les physionomies, se jette dans les bras du roi.*) O mon roi! (*Au même instant, les trois chevaliers bourguignons embrassent Dunois, La Hire, l'archevêque. Les deux princes restent un instant muets dans les bras l'un de l'autre.*) Pouvais-je vous haïr? pouvais-je renoncer à vous?

LE ROI. Assez, assez; n'ajoutez rien de plus.

LE DUC. Comment ai-je pu donner la couronne à ces Anglais, jurer fidélité à un étranger, vous précipiter, vous, mon roi, dans votre ruine?

LE ROI. Oubliez tout; tout est pardonné. Ce seul instant efface tout. Ce qui est arrivé a été l'effet du sort et des astres funestes.

LE DUC *prend sa main*. Je réparerai mes torts; croyez-moi,

je le veux. Vous aurez satisfaction de toutes vos souffrances. Votre royaume entier rentrera en votre pouvoir, sans qu'il en manque un seul village.

LE ROI. Nous sommes unis. Je ne crains plus aucun ennemi.

LE DUC. Croyez-moi; au fond du cœur, je n'étais pas heureux de porter les armes contre vous. Oh! si vous saviez!... (*Montrant Agnès.*) Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas envoyée? je n'aurais pu résister à ses larmes. Maintenant que nos cœurs se sont serrés l'un contre l'autre, aucune puissance de l'enfer ne peut nous séparer; maintenant j'ai trouvé ma véritable place; mon égarement finit entre vos bras.

L'ARCHEVÊQUE *s'avance entre eux.* Princes, vous êtes amis; la France, comme un phénix rajeuni, va sortir de ses cendres. Un avenir heureux nous sourit; les plaies profondes du pays vont se guérir; les villages dévastés, les villes se relèveront de leurs ruines, les campagnes se couvriront d'une nouvelle verdure. Mais ceux qui sont tombés victimes de vos discordes, ceux qui sont morts ne renaîtront pas, et les larmes que vos combats ont fait répandre sont pour toujours répandues. La génération nouvelle fleurira; mais celle qui l'a précédée a été en proie au désastre, et le bonheur des enfants n'éveillera pas les pères dans leurs tombeaux. Voilà le fruit de vos dissensions fraternelles. Ah! que ceci vous serve de leçon! Tremblez devant le pouvoir du glaive avant de le tirer du fourreau. L'homme puissant peut déchaîner la guerre; mais le dieu farouche des combats n'obéit point à la voix de l'homme, comme le faucon apprivoisé qui du haut des airs revient s'abattre sur le poing du chasseur. La main céleste ne sortira pas une seconde fois des nuages pour vous sauver.

LE DUC. O sire! vous avez un ange près de vous. Où est-elle? pourquoi ne la vois-je pas ici?

LE ROI. Où est Jeanne? Comment nous manque-t-elle dans l'heureux et solennel moment que nous lui devons?

L'ARCHEVÊQUE. Sire, cette pieuse fille n'aime pas le repos d'une cour oisive. Quand la voix de Dieu ne l'appelle pas à paraître aux yeux du monde, timide, elle évite les regards curieux du vulgaire. Lorsqu'elle n'est pas occupée du bien-être de la France, sans doute elle s'entretient avec Dieu; car la bénédiction accompagne tous ses pas.

SCÈNE IV.

Les précédents, JEANNE *armée, mais sans casque, et portant une couronne dans ses cheveux.*

LE ROI. Venez-vous, Jeanne, avec les ornements d'une prêtresse, consacrer l'union qui est votre ouvrage?

LE DUC. Que cette vierge était terrible dans le combat, et de quel doux éclat elle brille dans la paix! Ai-je tenu ma parole, Jeanne? Êtes-vous satisfaite et m'accordez-vous votre suffrage?

JEANNE. Vous avez vous-même travaillé pour votre bonheur. Maintenant il y a autour de vous une auréole de bénédiction, tandis qu'auparavant vous ressembliez à un astre terrible qui montre dans le ciel une lueur sombre et sanglante. (*Elle regarde autour d'elle.*) Beaucoup de nobles chevaliers sont ici rassemblés, et la joie éclate dans tous les yeux. Je n'ai rencontré qu'un seul affligé, qui est forcé de se cacher pendant que les autres se réjouissent.

LE DUC. Et qui donc se sent assez coupable pour pouvoir désespérer de notre clémence?

JEANNE. Peut-il approcher? dites, le peut-il? Que votre œuvre soit complète; il n'y a pas de réconciliation tant qu'il reste quelque chose sur le cœur. Un reste de haine qu'on laisse au fond de la coupe change en poison la libation de joie. Il ne doit point être de crime si sanglant qui ne puisse dans ce jour de bonheur obtenir le pardon du duc de Bourgogne.

LE DUC. Ah! je vous comprends.

JEANNE. Et vous pardonnez... duc, vous pardonnez... Avancez, Duchâtel (*elle ouvre la porte et introduit Duchâtel; celui-ci reste dans l'éloignement*), le duc se réconcilie avec tous ses ennemis et avec vous aussi. (*Duchâtel fait quelques pas et cherche à lire dans les yeux du duc.*)

LE DUC. Que me faites-vous faire, Jeanne? Savez-vous ce que vous exigez?

JEANNE. Un généreux seigneur ouvre la porte à tous les hôtes, et n'en exclut aucun. Semblable au firmament qui environne le monde, la clémence doit envelopper à la fois amis et ennemis. Les rayons du soleil se répandent de tous

côtés dans l'espace sans bornes; la rosée du ciel tombe sur toutes les plantes altérées. Tout ce qui est bien, tout ce qui vient d'en haut est général et sans restriction; mais l'obscurité conserve des replis.

LE DUC. Oh! elle dispose de moi à son gré. Entre ses mains mon cœur est comme une cire molle. Embrassez-moi, Duchâtel; je vous pardonne. Ombre de mon père, ne sois point irritée si je presse amicalement la main qui te donna la mort! Génies de la mort, ne me punissez pas si je viole mon terrible serment de vengeance! Là-bas, dans l'éternelle nuit où le cœur ne bat plus, tout est pour toujours, tout reste à jamais immuable; mais, dans ces lieux éclairés par la lumière du soleil, il en est autrement. L'homme, la créature vivante et impressionnable, est la faible proie des circonstances impérieuses.

LE ROI, *à Jeanne*. Que de reconnaissance je te dois, noble fille! comme tu as déjà pleinement rempli ta promesse! comme ma destinée a subitement changé! Tu m'as réconcilié avec mes amis, tu as précipité mes ennemis dans la poussière, tu as arraché mes villes du joug étranger. Toi seule as fait tout cela. Comment puis-je te récompenser?

JEANNE. Sois humain dans la prospérité comme tu l'as été dans le malheur. Au faîte de la grandeur, n'oublie pas ce que vaut un ami dans l'infortune; ne refuse ni grâce ni justice au dernier de tes sujets; car c'est une bergère que Dieu t'a envoyée pour libératrice. Tu réuniras toute la France sous ton sceptre, et tu deviendras l'aïeul et la tige d'une race de princes plus brillants et plus grands que ceux qui t'ont devancé sur le trône. Cette race durera aussi longtemps qu'elle conservera l'amour de son peuple. L'orgueil seul peut amener sa chute, et de ces humbles cabanes d'où est sorti ton sauveur, le sort mystérieux menace peut-être de leur perte tes descendants coupables.

LE DUC. Fille prophétique que l'esprit anime, puisque tes regards pénètrent dans l'avenir, parle-moi aussi de ma race; dis-moi si elle doit étendre son pouvoir comme elle a commencé.

JEANNE. Duc de Bourgogne, tu as élevé ton siége jusqu'au niveau du trône, et ton cœur orgueilleux aspire à monter plus haut. Tu voudrais élever jusqu'aux nues l'édifice audacieux de

ton pouvoir; mais la main d'en haut arrêtera bientôt tes progrès. Cependant ne crains pas la chute de ta maison; elle revivra brillante dans la personne d'une fille, et de son sein sortiront des monarques portant le sceptre, et maîtres des peuples, ils occuperont deux grands trônes, et dicteront des lois au monde connu et à un monde nouveau que la main de Dieu tient encore caché au delà des mers parcourues par les vaisseaux.

LE ROI. Oh! parle, puisque l'esprit t'éclaire. Cette alliance amicale que nous renouvelons à présent unira-t-elle encore nos descendants?

JEANNE, *après un moment de silence.* Rois et souverains, craignez la discorde. N'éveillez pas la guerre endormie dans son antre, car une fois éveillée, il faut du temps pour l'apaiser. Elle enfante une race de fer, et l'incendie allume un autre incendie. Ne demandez pas à en apprendre plus. Réjouissez-vous du présent, et laissez-moi vous cacher l'avenir.

AGNÈS. Sainte fille, tu connais mon cœur, tu sais s'il aspire en vain à la grandeur; donne-moi aussi un oracle consolant.

JEANNE. L'esprit ne me montre que les grandes choses de ce monde. Ta destinée est dans ton propre cœur.

DUNOIS. Mais vous, noble fille chérie du ciel, quel sera votre destin? Sans doute le plus grand bonheur de la terre vous est réservé, à vous si pieuse et si sainte?

JEANNE. Le bonheur n'habite que là-haut, dans le sein de l'Éternel.

LE ROI. Que ton sort occupe désormais la sollicitude de ton roi; je veux entourer, en France, ton nom de splendeur. Les générations les plus reculées loueront ton bonheur, et dès ce moment je vais remplir un de mes vœux. Agenouille-toi. (*Il tire son épée et en touche Jeanne.*) Lève-toi; tu es noble. Moi, ton roi, je te tire de la poussière, d'une naissance obscure. J'anoblis tes ancêtres dans le tombeau. Tu porteras des lis dans tes armes; tu seras l'égale des premiers nobles de France; le sang des Valois sera seul plus noble que le tien. Le plus grand parmi les grands de ma cour sera honoré de recevoir ta main, et j'emploierai mes soins à te trouver un noble époux.

DUNOIS *s'avance.* Mon cœur l'a choisie avant son élévation. L'honneur nouveau qui la pare n'augmente ni son mérite ni mon amour. Ici donc, en présence de mon roi et de ce saint

prélat, je lui offre ma main comme à la princesse mon épouse, si toutefois elle me juge digne de recevoir cet honneur.

LE ROI. Irrésistible jeune fille, tu ajoutes des miracles à des miracles, et maintenant je crois qu'il n'y a rien d'impossible pour toi. Tu as vaincu ce cœur orgueilleux qui, jusqu'à présent, avait méprisé le pouvoir de l'amour.

LA HIRE *s'avance.* Le plus bel ornement de Jeanne, si je la connais bien, c'est la modestie de son cœur. Elle est digne des hommages les plus élevés, mais jamais elle ne portera ses vœux si haut. Elle n'aspire point avec ivresse à une vaine grandeur. Elle se contentera du dévoûment sincère d'une âme loyale et du sort paisible que je lui offre avec ma main.

LE ROI. Et toi aussi, La Hire? Deux admirables rivaux en vertus héroïques et en renommée guerrière.

AGNÈS. Je vois la noble Jeanne surprise. Une rougeur modeste colore ses joues. Donnez-lui le temps d'interroger son cœur, de se confier à une amie, de rompre le sceau de sa pensée. Le moment est venu où je dois m'approcher en sœur de cette fière jeune fille et lui offrir une confidente discrète. Qu'on nous laisse d'abord réfléchir en femmes à une pensée de femme, et qu'on attende ce que nous aurons résolu.

LE ROI, *prêt à s'éloigner.* Soit!

JEANNE. Non, sire, la rougeur qui couvrait mes joues ne provenait point d'une pudeur timide, mais de mon embarras. Je n'ai rien à confier à cette noble femme qui puisse me rendre honteuse devant vous. Le choix de ces illustres chevaliers m'honore; mais je n'ai point quitté ma vie de bergère pour courir après les vaines grandeurs de ce monde, et ce n'est pas pour placer la couronne de France sur ma tête que j'ai pris l'armure d'airain. Je suis appelée à de tout autres œuvres, à des œuvres qu'une chaste vierge peut seule accomplir. Je suis la guerrière du Dieu tout-puissant, et je ne puis être l'épouse d'un homme.

L'ARCHEVÊQUE. La femme est née pour être la compagne chérie de l'homme. Quand elle obéit à la nature, elle ne se rend que plus digne du ciel. Après avoir satisfait à l'ordre de votre Dieu qui vous a appelée à combattre, vous déposerez les armes, vous retournerez à la vie plus douce du sexe que vous avez abandonné, et qui n'est pas destiné aux œuvres sanglantes de la guerre.

JEANNE. Vénérable seigneur, je ne puis encore dire ce que l'esprit m'ordonnera de faire; mais lorsque le moment en sera venu, sa voix ne restera pas muette et je lui obéirai Maintenant il m'ordonne d'accomplir ma mission. Le front de mon souverain n'a point encore reçu la couronne; l'huile sainte n'a pas encore arrosé sa tête, et mon maître ne s'appelle pas encore roi.

LE ROI. Nous pensons prendre la route de Reims.

JEANNE. Ne restons pas oisifs. Nos ennemis nous entourent et sont occupés à nous fermer le chemin. Cependant je vous conduirai à travers leurs armées.

DUNOIS. Mais lorsque tout sera terminé, lorsque nous serons entrés victorieux à Reims, alors, sainte fille, voudrez-vous m'accorder votre main?

JEANNE. Si le ciel permet que je sorte victorieuse de cette lutte périlleuse, alors mon œuvre sera terminée, et la bergère n'aura plus affaire dans le palais des rois.

LE ROI, *lui prenant la main.* C'est la voix de l'esprit qui t'anime maintenant, et l'amour se tait dans ton âme pleine de la pensée de Dieu; mais il ne se taira pas toujours, crois-moi. Les armes seront déposées, la victoire nous ramènera la paix; alors la joie rentrera dans toutes les âmes, et des sentiments plus doux s'éveilleront dans tous les cœurs. Ils s'éveilleront aussi dans le tien, et de tendres désirs te feront verser des pleurs tels que tu n'en as jamais versés. Ce cœur, que le ciel remplit maintenant tout entier, se tournera vers un ami terrestre. Tu as sauvé et rendu heureux des milliers d'hommes; voudrais-tu refuser de faire encore un heureux?

JEANNE. Dauphin, es-tu donc déjà las de la protection du ciel pour briser ainsi son vase d'élection et forcer à redescendre dans la poussière la chaste fille envoyée de Dieu? Cœurs aveugles! hommes de peu de foi! la splendeur du ciel vous éclaire, ses miracles se dévoilent à vos yeux, et vous ne voyez en moi qu'une femme! Une femme oserait-elle se couvrir ainsi de fer et se jeter dans les batailles des hommes? Malheur à moi, si, tandis que je porte dans ma main le glaive de mon Dieu, je nourrissais dans mon cœur frivole un sentiment d'affection pour une créature terrestre! Il vaudrait mieux pour moi que je ne fusse jamais née. Pas un mot de plus, je vous le dis, si vous ne voulez pas révolter l'esprit qui

s'indigne en moi. Les regards des hommes et leurs désirs sont pour moi un objet de terreur et un sacrilége.

LE ROI. N'en parlons plus. C'est en vain que nous voudrions l'attendrir.

JEANNE. Ordonnez qu'on sonne la trompette guerrière. Ce repos me pèse et m'inquiète. Il faut que je sorte de cette oisiveté, que j'accomplisse mon œuvre, que j'obéisse à mon destin impérieux.

SCÈNE V.

Les précédents; UN CHEVALIER *entre précipitamment.*

LE ROI. Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER. L'ennemi a passé la Marne; il dispose son armée pour engager le combat.

JEANNE, *avec enthousiasme.* A la bataille! à la bataille! Maintenant l'âme est libre de ses liens. Armez-vous; pendant ce temps je réglerai la position des troupes.

Elle sort.

LE ROI. La Hire, suivez-la. Veulent-ils nous faire combattre pour la couronne jusqu'aux portes de Reims?

DUNOIS. Ce n'est pas un vrai courage qui les anime; c'est le dernier effort d'un désespoir furieux et impuissant.

LE ROI. Duc de Bourgogne, je n'ai rien à vous dire, mais voici le jour qui peut réparer bien des mauvais jours.

LE DUC. Vous serez content de moi.

LE ROI. Je vous précéderai sur le chemin de la gloire; devant la ville du couronnement, je combattrai pour ma couronne. Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu.

AGNÈS *l'embrasse.* Je ne pleure pas, je ne tremble pas pour toi; je mets ma confiance et ma foi dans le ciel. Il n'a pu nous donner tant de gages de sa faveur pour nous désoler ensuite. Bientôt, mon cœur me le dit, j'embrasserai dans les murs de Reims mon époux couronné par la victoire.

Les trompettes font entendre un son animé qui peu à peu se change en un bruit de guerre. Des trompettes placées derrière la scène accompagnent l'orchestre.

SCÈNE VI.

La scène change et représente une vaste contrée entourée d'arbres. La musique continue, et l'on voit des soldats traverser rapidement le fond du théâtre.

TALBOT, *soutenu par* FALSTOLF, *et accompagné par des soldats.* LIONEL *arrive ensuite.*

TALBOT. Déposez-moi sous ces arbres, et retournez au combat; je n'ai besoin d'aucun secours pour mourir.

FALSTOLF. O jour de malheur et de gémissements! (*Lionel s'avance.*) Dans quel moment venez-vous, Lionel! voici notre capitaine blessé à mort!

LIONEL. Que Dieu nous en préserve! Noble lord, levez-vous; ce n'est pas l'heure de se laisser aller à la fatigue. Ne cédez pas à la mort. Avec l'énergie de votre volonté, ordonnez à la nature de vivre.

TALBOT. C'est inutile. Voici le jour fatal qui doit renverser notre trône en France. En vain, dans une lutte désespérée, j'ai fait les derniers efforts pour éloigner cette catastrophe; frappé par la foudre, je tombe ici pour ne plus me relever. Reims est perdu; hâtez-vous de sauver Paris.

LIONEL. Paris a traité avec le dauphin; un courrier vient de nous en apporter la nouvelle.

TALBOT *arrache l'appareil de sa blessure.* Ah! que les flots de mon sang s'écoulent! je suis las de la lumière du soleil.

LIONEL. Je ne puis rester ici plus longtemps. Falstolf, portez notre général en lieu de sûreté. Nous ne pouvons garder ce poste. Nos gens fuient déjà de tous côtés. La Pucelle s'avance, et rien ne lui résiste.

TALBOT. O folie, tu triomphes, et il faut que je succombe! les dieux mêmes combattent vainement contre la stupidité. Suprême raison, fille brillante d'un cerveau divin, toi qui maintiens l'édifice du monde et qui guides les astres, qu'est-ce donc que ton pouvoir, si, attachée au cheval fougueux de la superstition et poussant des cris impuissants, tu es entraînée avec des hommes aveugles dans l'abîme que tu aperçois? Mal-

heur à celui qui consacre sa vie aux nobles et grandes choses et qui forme avec prudence des plans habiles! C'est au roi de la folie qu'appartient le monde.

LIONEL. Milord, vous n'avez plus que peu d'instants à vivre; songez à votre Créateur.

TALBOT. Si nous étions vaincus en braves par d'autres braves, nous pourrions nous consoler en songeant que c'est là le destin commun, dont le cours change sans cesse. Mais succomber devant une si grossière jonglerie! Notre vie, pleine de nos nobles efforts, ne méritait-elle pas une autre fin?

LIONEL *lui prend la main*. Milord, adieu. Après le combat, si je suis encore en vie, je vous donnerai le tribut de larmes que vous méritez. Maintenant, je retourne sur le champ de bataille. La destinée est là qui juge et répand ses arrêts. Au revoir dans un autre monde! L'adieu n'est pas long pour la longue amitié.

Il sort.

TALBOT. Bientôt tout sera fini; je vais rendre à la terre et à l'éternel soleil les atomes réunis en moi pour la douleur et le plaisir. De ce puissant Talbot, dont la renommée guerrière remplissait le monde, il ne restera rien qu'une poignée de poussière. C'est ainsi que l'homme finit. La seule conquête que nous emportions du combat de la vie, c'est la perspective du néant et le mépris profond de tout ce qui nous avait paru grand et digne d'envie.

SCENE VIII.

Les précédents, LE ROI, LE DUC, DUNOIS, DUCHATEL *et* DES SOLDATS.

LE DUC. Le fort est emporté.

DUNOIS. La journée est à nous.

LE ROI, *apercevant Talbot*. Allez et voyez quel est ce guerrier qui quitte à regret la lumière du soleil. Son armure annonce un homme de distinction. Allez, assistez-le, s'il en temps encore. (*Des soldats de la suite du roi s'avancent.*)

FALSTOLF. Arrière! N'approchez pas! Respectez cet homme mort que vous n'auriez pas voulu aborder quand il était en vie.

LE DUC. Que vois-je? Talbot baigné dans son sang! (*Il s'avance vers lui. Talbot le regarde fixement et meurt.*)

FALSTOLF. Retirez-vous, duc. Que l'aspect d'un traître ne souille pas le dernier regard d'un héros!

DUNOIS. Terrible et indomptable Talbot! tu n'occupes plus qu'un si petit espace, et la vaste étendue de la France ne pouvait satisfaire ton esprit gigantesque! Maintenant, sire, je vous salue comme roi; tant que l'âme animait ce corps, la couronne chancelait sur votre tête.

LE ROI, *après avoir regardé quelque temps en silence Talbot.* Il a été vaincu non par nous, mais par un pouvoir supérieur. Il gît sur la terre de France comme un héros sur le bouclier qu'il n'a pas voulu abandonner. Emportez-le. (*Des soldats prennent le cadavre et l'emportent.*) Que la paix soit avec sa cendre! Un monument honorable lui sera élevé, et son corps reposera au milieu de ce pays où il a terminé sa carrière en héros. Nul ennemi n'a porté encore si loin ses armes, et le lieu même où on le trouvera sera son épitaphe.

FALSTOLF *présente son épée au roi.* Monseigneur, je suis votre prisonnier.

LE ROI *lui rend son épée.* Il n'en sera pas ainsi. La guerre, dans sa rudesse, honore les pieux devoirs. Vous accompagnerez librement au tombeau les restes de votre maître. Maintenant, Duchâtel, hâtez-vous, mon Agnès tremble. Dissipez l'angoisse qu'elle éprouve à cause de nous. Allez lui apprendre que nous vivons, que nous sommes victorieux, et amenez-la en triomphe à Reims. *Duchâtel sort.*

SCÈNE VIII.

Les précédents, LA HIRE.

DUNOIS. La Hire, où est Jeanne?

LA HIRE. Comment! c'est moi qui vous le demande. Je l'ai laissée combattant à vos côtés.

DUNOIS. Quand j'ai couru auprès du roi, je la croyais protégée par votre bras.

LE DUC. J'ai vu, il y a peu d'instants, sa blanche bannière flottant au milieu des troupes ennemies.

DUNOIS. Malheur à nous! Où est-elle? J'éprouve un sinistre pressentiment. Venez, courons la délivrer. Je crains que son courage téméraire ne l'ait emportée trop loin, qu'elle ne combatte seule entourée d'ennemis, et qu'elle ne succombe sans secours au milieu de la foule.

LE ROI. Courez; délivrez-la.

LA HIRE. Je vous suis. Venez.

LE DUC. Allons tous. *Ils partent précipitamment.*

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une autre partie du champ de bataille. On aperçoit dans le lointain les tours de Reims éclairées par les rayons du soleil.

UN CHEVALIER *revêtu d'une armure noire et la visière baissée.* JEANNE *le suit sur le devant de la scène. Il s'arrête et l'attend.*

JEANNE. Perfide! je reconnais maintenant ta ruse! Par ta fuite trompeuse, tu m'as attirée loin du champ de bataille pour dérober à la mort et à la destinée une foule de fils d'Angleterre; mais la mort va maintenant t'atteindre toi-même.

LE CHEVALIER NOIR. Pourquoi me poursuis-tu ainsi? Pourquoi t'attacher avec tant de fureur à mes pas? Je ne suis pas destinée à tomber sous ta main.

JEANNE. Tu m'es odieux jusqu'au fond de l'âme, autant que la nuit dont tu portes la couleur. J'éprouve un invincible désir de te ravir la lumière du jour. Qui es-tu? Lève ta visière. Si je n'avais vu le valeureux Talbot tomber dans le combat, je croirais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR. La voix de l'esprit prophétique est-elle muette en toi?

JEANNE. Elle me crie au fond du cœur que mon malheur est attaché à toi.

LE CHEVALIER NOIR. Jeanne d'Arc, tu es arrivée, par les ailes de la victoire, jusqu'aux portes de Reims. Contente-toi de la renommée que tu as acquise. Laisse reposer la fortune qui t'a servie en esclave. N'attends pas qu'elle se révolte et te

quitte elle-même; elle hait la constance et ne favorise personne jusqu'à la fin.

JEANNE. Quoi! tu me dis de m'arrêter au milieu de ma carrière et d'abandonner l'œuvre que j'ai entreprise? Je veux la poursuivre et accomplir mon vœu.

LE CHEVALIER NOIR. Rien ne peut te résister, guerrière puissante. Tu remportes la victoire dans chaque bataille. Mais cesse de combattre; écoute mes avertissements.

JEANNE. Mes mains ne déposeront l'épée que lorsque l'orgueilleuse Angleterre sera abattue.

LE CHEVALIER NOIR. Regarde : devant toi s'élèvent les tours de Reims; c'est là le but et le terme de ton expédition. Tu vois briller le faîte de cette haute cathédrale; c'est là que tu dois entrer en triomphe, couronner ton roi, accomplir ta mission. Mais ne va pas plus loin; retourne sur tes pas. Écoute mes avertissements.

JEANNE. Être fourbe et trompeur, qui es-tu, toi qui cherches ainsi à me troubler et à m'effrayer? Comment oses-tu m'apporter un oracle menteur? (*Le chevalier noir veut se retirer. Elle se place devant lui.*) Non, tu me répondras, ou tu mourras de ma main. (*Elle veut engager le combat avec lui.*)

LE CHEVALIER NOIR. (*Il la touche de sa main et elle reste immobile.*) Donne la mort à ce qui est mortel. (*La nuit enveloppe la scène. L'éclair brille, le tonnerre retentit. Le chevalier disparaît.*)

JEANNE *reste d'abord interdite, puis se remet bientôt.* Ce n'était pas un être vivant; c'était une image trompeuse de l'enfer, un esprit rebelle échappé de l'abîme de feu pour troubler mon cœur et mon courage. Que pourrais-je craindre quand je porte l'épée de mon Dieu? Je veux achever glorieusement ma route, et quand l'enfer lui-même entrerait en lice, mon courage ne sera ni faible ni chancelant. (*Elle veut se retirer.*)

SCÈNE X.

LIONEL, JEANNE.

LIONEL. Misérable, prépare-toi au combat! Nous ne sortirons pas de ce lieu vivants tous deux. Tu as fait périr les plus

braves de mes concitoyens; le noble Talbot a exhalé sa grande âme sur mon sein. Je veux venger ce héros ou partager son sort; et pour que tu saches qui te fait l'honneur de disputer avec toi la victoire ou la vie, je suis Lionel, le dernier des chefs de notre armée, Lionel dont le bras n'a pas encore été vaincu. (*Il l'attaque, et, après un instant de combat, elle lui fait tomber l'épée des mains.*) Sort perfide! (*Il lutte avec elle.*)

JEANNE. (*Elle saisit par derrière le cimier de son casque et le lui arrache avec force. Le casque tombe. Le visage de Lionel reste découvert. Jeanne lève l'épée sur lui.*) Subis le sort que tu cherchais. La sainte Vierge t'immole par ma main. (*En ce moment elle aperçoit le visage de Lionel; elle reste immobile et laisse lentement retomber son bras.*)

LIONEL. Pourquoi hésites-tu? Pourquoi tardes-tu à me donner le coup de la mort? Prends donc ma vie, puisque tu m'as pris ma gloire. Je suis en ton pouvoir et ne demande pas de grâce. (*Elle lui fait signe de s'éloigner.*) Moi! fuir? moi! te devoir la vie? Plutôt mourir!

JEANNE, *détournant la tête*. Je veux ignorer que ta vie est en mon pouvoir.

LIONEL. Je te hais, toi et ta clémence. Je ne veux point de grâce. Frappe ton ennemi qui t'abhorre, qui voulait te donner la mort.

JEANNE. Eh bien! tue-moi et fuis.

LIONEL. Ah! qu'entends-je?

JEANNE *se cache le visage*. Malheur à moi!

LIONEL *s'approche d'elle*. Tu as massacré, dit-on, tous les Anglais que tu avais vaincus dans le combat; pourquoi m'épargner?

JEANNE *lève l'épée sur lui par un mouvement rapide; mais, en le regardant, elle la laisse de nouveau tomber*. Sainte Vierge!

LIONEL. Pourquoi invoques-tu la sainte Vierge? elle ne s'occupe pas de toi, et le ciel ne te protége pas.

JEANNE, *dans la plus vive anxiété*. Qu'ai-je fait? j'ai violé mon vœu. (*Elle se tord les mains avec désespoir.*)

LIONEL *la regarde avec intérêt et s'approche d'elle*. Malheureuse fille, je te plains, tu m'attendris. Envers moi seul tu as

usé de générosité, je sens que ma haine s'évanouit, et que ton sort m'intéresse. Qui es-tu? d'où viens-tu?

JEANNE. Eloigne-toi. Fuis.

LIONEL. Ta jeunesse, ta beauté me touchent. Ton regard pénètre mon cœur. Je voudrais te sauver. Dis-moi, que faut-il faire? Viens, viens, renonce à tes terribles engagements. Jette loin de toi ces armes.

JEANNE. Je suis indigne de les porter.

LIONEL. Jette-les là et suis-moi.

JEANNE, *avec terreur.* Te suivre?

LIONEL. Tu peux être sauvée. Suis-moi. Oui, je veux te sauver; mais ne tardons pas davantage. J'éprouve pour toi une sollicitude extraordinaire et un désir infini de te sauver. (*Il s'empare de son bras.*)

JEANNE. Dunois approche. Ce sont eux; ils me cherchent. S'ils te trouvaient...

LIONEL. Je te protégerai.

JEANNE. Je mourrais si tu tombais entre leurs mains.

LIONEL. Je te suis cher?

JEANNE. Saints du ciel!

LIONEL. Te reverrai-je? Saurai-je ce que tu deviens?

JEANNE. Jamais, jamais.

LIONEL. Que cette épée soit le gage de notre réunion. (*Il lui arrache son épée.*)

JEANNE. Malheureux, tu oses!...

LIONEL. Maintenant je cède à la force. Mais je te reverrai. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, DUNOIS, LA HIRE.

LA HIRE. Elle vit, c'est elle.

DUNOIS. Jeanne, ne craignez rien. Vos amis courageux sont à vos côtés.

LA HIRE. N'est-ce pas Lionel qui fuit?

DUNOIS. Laisse-le fuir. Jeanne, la juste cause triomphe. Reims ouvre ses portes. Tout le peuple se précipite avec joie au-devant de son roi.

LA HIRE. Qu'est-il arrivé à Jeanne? Elle pâlit, elle chancelle. (*Jeanne est prête à s'évanouir.*)

DUNOIS. Elle est blessée. Enlevez-lui sa cuirasse. C'est son bras qui a été légèrement blessé.

LA HIRE. Son sang coule.

JEANNE. Laissez-le s'écouler avec ma vie. (*Elle tombe évanouie dans les bras de La Hire.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une salle parée pour la fête ; les colonnes sont ornées de guirlandes. Derrière la scène on entend les flûtes et les hautbois.

SCÈNE I.

JEANNE, *seule.* Les armes sont déposées. Les orages de la guerre ne se font plus entendre. Aux batailles sanglantes succèdent le chant et la danse. Les accents joyeux retentissent dans toutes les rues. L'autel et l'église brillent de l'éclat d'une fête; on élève des arcs de verdure, on enlace des guirlandes autour des colonnes, et la vaste cité de Reims ne peut contenir la foule qui vient assister à cette solennité.

Un même sentiment de joie anime tous les cœurs, une même pensée occupe tous les esprits. Ceux qu'une haine sanglante séparait naguère partagent ensemble la gaîté universelle. Tout homme appartenant à la nation française est plus fier aujourd'hui de porter ce nom. L'antique couronne a repris sa splendeur, et la France rend hommage aux fils de ses rois.

Mais moi qui ai accompli cette grande œuvre, je ne ressens pas le bonheur universel. Mon cœur est distrait et égaré ; il se détourne de cette réunion joyeuse pour fuir dans le camp des Anglais. Mes regards errent à travers l'armée ennemie, et il faut que je me dérobe à cette heureuse réunion pour cacher la faute cruelle qui oppresse mon sein.

Qui, moi? je porte dans mon cœur l'image d'un homme? Ce cœur rempli d'une splendeur céleste est troublé par un amour terrestre? Moi, la libératrice de mon pays, la guerrière du Dieu tout-puissant, je brûle pour un ennemi de mon pays. J'ose le dire à la face du ciel, et je ne meurs pas de honte. (*La musique placée derrière la scène fait entendre une douce mélodie.*)

Malheur à moi! malheur! Ces sons séduisent mon oreille. Chacun de ces sons me rappelle sa voix et me retrace son image comme par enchantement. Oh! que ne puis-je entendre encore la rumeur orageuse des combats et le cliquetis des lances! au milieu de la mêlée ardente, je retrouverais mon courage.

Ces voix mélodieuses, ces sons amollis s'emparent de mon cœur. Toutes les forces de mon âme s'affaiblissent et s'éteignent dans les larmes de douleur qui tombent de mes yeux. (*Avec plus de vivacité, après un moment de silence.*) Devais-je donc le tuer? Le pouvais-je, quand j'ai rencontré son regard? Le tuer! Ah! j'aurais plutôt enfoncé le poignard dans mon sein. Suis-je donc coupable parce que je n'ai pas été cruelle? La pitié est-elle un crime?... La pitié? As-tu donc entendu la voix de la pitié et de l'humanité auprès de ceux que ton glaive a immolés? Pourquoi se taisait-elle quand ce pauvre Gallois, ce tendre jeune homme, te conjurait de lui accorder la vie? O tromperie du cœur! tu veux mentir à la lumière éternelle. Non, ce n'est pas la voix de la pitié qui t'a fait agir.

Pourquoi l'ai-je regardé ainsi? pourquoi ai-je contemplé ses nobles traits? Malheureuse! ton crime a commencé avec ce regard. Dieu demandait un instrument aveugle de sa volonté, tu devais lui obéir aveuglément. Tu as regardé, Dieu t'a retiré son bouclier, et les liens de l'enfer t'ont saisie. (*Le son des flûtes recommence. Elle tombe dans une douce tristesse.*) Chère houlette! oh! pourquoi t'ai-je échangée contre le glaive? Chêne sacré! pourquoi ai-je entendu le murmure de tes feuilles? Puissante reine du ciel, pourquoi t'es-tu montrée à moi? Reprends ta couronne, reprends-la; je ne puis la mériter.

Hélas! j'ai vu le ciel ouvert, j'ai vu la face des bienheureux. Pourtant mon espérance s'arrête sur la terre et ne monte pas

vers le ciel. Ah! pourquoi cette terrible mission m'a-t-elle été imposée? Pouvais-je endurcir ce cœur que le ciel a créé sensible?

Quand tu veux manifester ta puissance, ô mon Dieu, choisis ceux qui dans tes éternelles demeures sont exempts de péchés. Envoie tes esprits purs et immortels, qui ne s'émeuvent pas et ne pleurent pas; ne prends point une tendre jeune fille, une bergère au cœur faible.

Que m'importait le sort des combats et la discorde des rois? Innocente, je conduisais mes agneaux sur les sommets paisibles de la montagne. Tu m'as entraînée dans le tourbillon de la vie, dans les palais orgueilleux des princes, où je devais me rendre coupable. Hélas! ce n'eût pas été là mon choix.

SCÈNE II.

AGNÈS SOREL, JEANNE.

AGNÈS *entre avec une vive émotion, et dès qu'elle aperçoit Jeanne, elle court à elle, l'embrasse, puis, tout à coup réfléchissant, elle tombe à genoux devant elle.* Oui, oui, je dois être ainsi la première devant toi.

JEANNE *veut la relever.* Relevez-vous. Comment donc! vous oubliez qui vous êtes et qui je suis.

AGNÈS. Laisse-moi. C'est le sentiment de la joie qui me jette à tes pieds. Mon cœur trop plein doit s'épancher devant Dieu, et j'adore en toi l'être invisible. Tu es l'ange qui a conduit à Reims mon souverain, et qui lui a donné la couronne. Ce que je n'avais jamais espéré voir, même en songe, est accompli. La pompe du couronnement s'apprête, le roi a revêtu ses ornements solennels. Les pairs et les grands du royaume sont rassemblés pour porter les insignes de la royauté. Le peuple s'en va en foule vers la cathédrale. Le son des cloches se mêle aux chants d'allégresse. Oh! je ne puis supporter une telle plénitude de bonheur. (*Jeanne la relève doucement. Agnès s'arrête et examine Jeanne de plus près.*) Mais tu restes sérieuse et sévère; tu donnes le bonheur et tu ne le partages pas. Ton cœur est froid, tu ne sens pas

notre joie; tu as vu les splendeurs du ciel, et le bonheur de ce monde ne peut t'émouvoir. (*Jeanne lui prend la main avec vivacité, puis la laisse aussitôt retomber.*) Oh! si tu étais femme et si tu pouvais être sensible! Dépose cette armure, la guerre est finie; reprends ta place au milieu d'un sexe plus doux. Mon cœur qui te chérit s'éloigne timidement de toi, tant que tu ressembles à l'austère Pallas.

JEANNE. Qu'exigez-vous de moi?

AGNÈS. Désarme-toi. Quitte ton armure. L'amour craint d'approcher de cette poitrine couverte de fer. Redeviens femme, et tu sentiras l'amour.

JEANNE. Moi, me désarmer maintenant! Maintenant! je découvrirais ma poitrine au milieu des combats... Mais maintenant! ah! que n'ai-je sept cuirasses d'airain pour me défendre contre vos fêtes, contre moi-même!

AGNÈS. Dunois t'aime. Son noble cœur, qui n'aspirait encore qu'à la gloire et aux vertus héroïques, brûle pour toi d'un amour sacré. Oh! il est doux d'être aimé d'un héros; il est plus doux encore de l'aimer. (*Jeanne se détourne avec un air de répugnance.*) Le haïrais-tu? Non, non; tu peux ne pas l'aimer, mais comment pourrais-tu le haïr? On ne déteste que celui qui nous arrache un être aimé, et toi tu n'aimes point. Ton cœur est calme... S'il pouvait devenir sensible!

JEANNE. Plaignez-moi. Pleurez sur mon sort.

AGNÈS. Que peut-il manquer à ton bonheur? Tu as accompli ta promesse, la France est délivrée. Tu as conduit victorieusement le roi jusque dans la ville du couronnement, tu as acquis une grande gloire. Un peuple heureux te bénit et te rend hommage; toutes les bouches répètent ton éloge, et le roi lui-même, avec sa couronne, a moins d'éclat que toi.

JEANNE. Oh! que ne puis-je me cacher au fond des entrailles de la terre!

AGNÈS. Qu'as-tu donc? Quelle étrange émotion! Qui donc osera librement observer cet heureux jour, si toi tu baisses vers la terre tes regards? Laisse-moi rougir, moi qui me sens si petite à tes côtés, qui suis si loin d'avoir ta force héroïque et de m'élever à ta hauteur. Car, dois-je t'avouer toute ma faiblesse? ce n'est ni la gloire de ma patrie, ni la nouvelle splendeur du trône, ni les sentiments de la joie et la

victoire du peuple, qui occupent mon cœur; une seule pensée le remplit tout entier, et ne laisse pas de place à un autre sentiment. Celui qui est adoré, celui que le peuple salue par ses acclamations, et que l'on bénit, et devant qui on répand des fleurs, celui-là est à moi, c'est mon bien-aimé.

JEANNE. Oh! vous êtes heureuse, jouissez de votre bonheur. Vous aimez celui qui est aimé de chacun; vous osez ouvrir votre cœur, exprimer votre enthousiasme et le montrer aux regards des hommes. Cette fête du royaume est la fête de votre amour. Ce peuple innombrable qui se presse dans ces murs partage votre sentiment et le sanctifie. C'est pour vous qu'il pousse des cris de joie, qu'il tresse des couronnes. Vous êtes d'accord avec l'allégresse universelle; vous aimez celui qui, semblable au soleil, répand partout la joie; et tout ce que vous voyez brille de l'éclat de votre amour.

AGNÈS, *l'embrassant*. Oh! tu me charmes, tu me comprends tout entière, et moi je t'ai méconnue; tu n'es pas étrangère à l'amour, tu exprimes avec force ce que je sens; mon cœur s'affranchit de toute crainte, de toute timidité, et s'en va avec confiance au-devant de toi.

JEANNE *s'arrache vivement de ses bras*. Laissez-moi, éloignez-vous de moi, ne vous souillez pas en m'approchant. Soyez heureuse; allez, et laissez-moi cacher dans la nuit la plus profonde mon malheur, ma honte, mon effroi.

AGNÈS. Tu m'effrayes; je ne te comprends pas. Mais je ne t'ai jamais comprise; ta nature mystérieuse fut toujours enveloppée à mes yeux d'une profonde obscurité. Qui pourrait concevoir maintenant ce qui alarme la sainteté de ton cœur et les tendres sentiments de ton âme pure?

JEANNE. C'est vous qui êtes sainte, c'est vous qui êtes pure. Si vous pouviez lire au fond de mon âme, vous repousseriez en frissonnant une femme ennemie, une parjure.

SCÈNE III.

Les précédents; DUNOIS, DUCHATEL, LA HIRE, *portant l'étendard de Jeanne.*

DUNOIS. Nous vous cherchons, Jeanne. Tout est prêt; le

roi nous envoie vers vous; il veut que vous portiez cette bannière sacrée devant lui. Vous marcherez avec les princes du royaume, et vous serez le plus près de lui; car il veut faire voir, et tout le monde le fera voir aussi, que c'est à vous seule qu'il doit l'honneur de cette journée.

LA HIRE. Voici votre étendard; prenez-le, noble fille. Les princes vous attendent, et le peuple est impatient.

JEANNE. Moi, marcher devant lui? Moi, porter cet étendard?

DUNOIS. Quel autre oserait s'en charger? Quelle autre main serait assez pure pour porter ce signe sacré? Vous l'avez fait flotter dans les batailles; qu'il s'élève à présent comme un ornement sur le chemin de la joie. (*La Hire veut lui présenter l'étendard; elle se retire avec effroi.*)

JEANNE. Loin de moi! loin de moi!

LA HIRE. Qu'avez-vous donc? Votre propre bannière vous épouvante! Voyez. (*Il la déploie.*) C'est bien celle que vous agitiez à l'heure de la victoire. Voilà l'image de la reine du ciel planant sur le globe terrestre. C'est ainsi qu'elle vous l'avait prescrit.

JEANNE *la regarde avec terreur.* C'est elle, c'est elle-même; c'est ainsi qu'elle m'apparut. Voyez quels regards elle lance sur moi, et quelle colère sur son front et dans ses yeux!

AGNÈS. Elle est hors d'elle-même. Revenez à vous. Ce n'est pas elle que vous voyez, c'est une imitation terrestre de son image. Elle-même habite au milieu des chœurs célestes.

JEANNE. O vierge terrible! viens-tu punir ta créature? Punis-moi, écrase-moi, prends ta foudre, et laisse-la tomber sur ma tête coupable; j'ai violé mes serments, j'ai profané, j'ai parjuré ton saint nom.

DUNOIS Malheur à nous! Qu'est-il arrivé? Quels funestes discours!

LA HIRE, *surpris*, *à Duchâtel.* Concevez-vous cette étrange émotion?

DUCHATEL. Je vois ce qui se passe, il y a longtemps que je le craignais.

DUNOIS. Comment! que dites-vous?

DUCHATEL. Je n'ose dire ce que je pense. Plût à Dieu que ceci fût fini, et que le roi fût couronné!

LA HIRE. Quoi! la terreur attachée à cette bannière retombe-

t-elle sur tous? Les Anglais tremblent en la voyant; elle fait peur aux ennemis de la France, mais elle est favorable aux Français fidèles.

JEANNE. Oui, vous avez raison; elle est propice à nos amis, et jette l'effroi dans le cœur de nos ennemis. (*On entend la marche du couronnement.*)

DUNOIS. Prenez votre bannière, prenez-la; la cérémonie commence, il n'y a pas un moment à perdre. (*Elle refuse toujours de prendre la bannière, mais ils la lui mettent entre les mains. Elle sort, les autres la suivent.*)

SCÈNE IV.

La scène change, et représente une place devant la cathédrale. Des spectateurs remplissent le fond du théâtre.

BERTRAND, CLAUDE-MARIE, ÉTIENNE, *s'avancent. Ensuite viennent* LOUISE *et* MARGUERITE. *On entend dans l'éloignement la marche du couronnement.*

BERTRAND. Ecoutez la musique. Ce sont eux, ils approchent. Où est la meilleure place? Faut-il monter sur la plate-forme, ou pénétrer parmi le peuple? car il ne faut rien perdre de la cérémonie.

ÉTIENNE. On ne peut point passer; les rues sont pleines d'hommes, de chevaux, de voitures. Rangeons-nous près de ces maisons; de là nous pourrons bien voir le cortége quand il passera.

CLAUDE-MARIE. On dirait que la moitié de la France est rassemblée ici, et le mouvement de curiosité est si grand, qu'il nous a fait quitter les frontières reculées de la Lorraine pour nous amener ici.

BERTRAND. Qui pourrait rester tranquille dans sa retraite lorsqu'il se passe de si grandes choses dans le pays? Il en a coûté assez de sueurs et de sang pour placer la couronne sur la tête du roi légitime, et il faut que notre vrai roi, celui à qui nous allons donner la couronne, n'ait pas une escorte moins nombreuse que ce roi de Paris qu'ils ont couronné à Saint-Denis. Celui-là n'est pas un homme de bonne opinion qui peut rester éloigné de cette solennité et qui ne crie pas : Vive le roi!

SCÈNE V.

Les précédents, MARGUERITE *et* LOUISE.

LOUISE. Nous allons revoir notre sœur, Marguerite. Le cœur me bat.

MARGUERITE. Nous la reverrons dans toute sa gloire et dans sa grandeur, et nous dirons : c'est Jeanne, c'est notre sœur.

LOUISE. Jusqu'à ce que nos yeux l'aient vue, je ne puis croire que cette guerrière qu'on nomme la Pucelle d'Orléans soit notre sœur Jeanne que nous avons perdue. (*Le cortége approche.*)

MARGUERITE. Tu doutes encore? tu la verras de tes yeux.

BERTRAND. Faites attention, la voilà.

SCÈNE VI.

(*Les joueurs de flûte et les hautbois ouvrent la marche. Des enfants vêtus de blanc et portant des rameaux à la main viennent ensuite avec deux hérauts, puis une troupe de hallebardiers et de magistrats en robe, puis deux maréchaux portant leur bâton; le duc de Bourgogne porte l'épée, Dunois le sceptre. D'autres grands portent la couronne, le globe, la main de justice; d'autres des offrandes. Derrière eux viennent des chevaliers revêtus des habits de leur ordre, un chœur d'enfants avec l'encensoir, deux évêques avec la sainte ampoule, l'archevêque avec le crucifix. Puis Jeanne paraît avec sa bannière; elle a la tête baissée et la démarche mal assurée. Ses sœurs, en la voyant, manifestent leur joie et leur surprise. Derrière elle s'avance le roi sous un dais porté par quatre barons, et suivi des gens de sa maison. Des soldats ferment la marche. Quand le cortége est entré dans l'église, la musique cesse.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, MARGUERITE, CLAUDE-MARIE, ÉTIENNE, BERTRAND.

MARGUERITE. As-tu vu notre sœur?

CLAUDE-MARIE. Celle qui portait une armure d'or et marchait avec sa bannière devant le roi?

MARGUERITE. C'était elle, c'était Jeanne, notre sœur.

LOUISE. Et elle ne nous a pas reconnues, elle n'a pas deviné que ses sœurs étaient là. Elle regardait la terre, et paraissait pâle et tremblante sous sa bannière. Je ne me suis pas sentie joyeuse quand je l'ai vue ainsi.

MARGUERITE. Ainsi j'ai vu notre sœur au milieu des pompes et des splendeurs. Qui aurait jamais pu, même dans un rêve, prévoir et penser que celle qui conduisait les troupeaux sur nos montagnes brillerait un jour d'un tel éclat?

LOUISE. Le songe de notre père est accompli, ous nous sommes prosternées à Reims devant notre sœur. Voici l'église que notre père a vue dans son rêve; tout s'est réalisé. Mais mon père a eu aussi des apparitions funestes. Hélas! je suis affligée d'avoir vu la grandeur de Jeanne.

BERTRAND. Pourquoi rester ici inutilement? Allons dans l'église voir la cérémonie.

MARGUERITE. Oui, allons. Peut-être rencontrerons-nous là notre sœur.

LOUISE. Nous l'avons vue, retournons à notre village.

MARGUERITE. Quoi! avant de l'avoir abordée et de lui avoir parlé?

LOUISE. Elle ne nous appartient plus; sa place est parmi les princes et les rois. Qui sommes-nous, nous qui, dans notre vanité, nous pressons ainsi pour prendre part à son triomphe? Elle nous était déjà étrangère quand elle vivait encore avec nous.

MARGUERITE. Pourrait-elle rougir de nous et nous mépriser?

BERTRAND. Le roi lui-même ne rougit pas de nous; il saluait amicalement ses moindres sujets. Elle peut être élevée bien haut, mais le roi est cependant encore plus grand. (*Les trompettes et les timbales retentissent dans l'église.*)

CLAUDE-MARIE. Allons à l'église. (*Ils se retirent au fond du théâtre et se perdent dans la foule.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT, *vêtu en noir;* RAYMOND *le suit et veut le retenir.*

RAYMOND. Restez, père Thibaut, restez hors de la foule; vous ne voyez ici que des hommes joyeux, et par votre chagrin vous faites injure à cette fête : venez, éloignons-nous promptement de la ville.

THIBAUT. As-tu vu ma malheureuse enfant? L'as-tu bien regardée?

RAYMOND. Retirez-vous, je vous en prie.

THIBAUT. As-tu vu comme sa démarche était chancelante, sa figure pâle et troublée? La malheureuse connaît sa situation. C'est le moment de sauver mon enfant : je veux en profiter. (*Il veut s'avancer.*)

RAYMOND. Arrêtez! Que voulez-vous faire?

THIBAUT. Je veux la surprendre, la précipiter du haut de sa vaine prospérité, la ramener de force à son Dieu qu'elle renie.

RAYMOND. Hélas! pensez-y bien : ne précipitez pas ainsi votre enfant dans sa ruine.

THIBAUT. Que mon corps périsse, mais que mon âme soit sauvée. (*Jeanne sort de l'église sans sa bannière. Le peuple se presse autour d'elle, lui rend hommage, baise ses vêtements. Elle est retenue par la foule au fond du théâtre.*) Elle vient, c'est elle; elle sort pâle de l'église; l'anxiété l'entraîne hors du sanctuaire : c'est la justice divine qui se manifeste à elle.

RAYMOND. Adieu. N'exigez pas que je vous accompagne plus longtemps. Je suis venu ici plein d'espérance, et je m'en vais avec douleur. J'ai revu votre fille, et je sens que je vais de nouveau la perdre. (*Il s'éloigne; Thibaut s'éloigne aussi du côté opposé.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, LE PEUPLE, *ensuite les* SŒURS DE JEANNE.

JEANNE, *s'écartant de la foule, arrive sur le devant de la scène.* Je ne puis rester; des fantômes me poursuivent; les sons de l'orgue retentissaient à mes oreilles comme le bruit du tonnerre; il me semblait que les voûtes du temple allaient tomber sur moi; il m'a fallu chercher le libre espace du ciel. J'ai laissé ma bannière dans le sanctuaire. Jamais, jamais cette main ne la touchera. Il m'a semblé que mes sœurs chéries, Louise et Marguerite, avaient passé devant moi comme dans un songe. Hélas! c'était une trompeuse apparence : elles sont loin de moi, bien loin et perdues pour moi, comme le bonheur de ma jeunesse et de mon innocence.

MARGUERITE *s'avance.* C'est elle, c'est Jeanne.

LOUISE *court vers elle.* O ma sœur!

JEANNE. Ce n'était donc pas une illusion : c'est bien vous, c'est vous que j'embrasse, ma chère Louise et ma Marguerite. Dans ce lieu étranger, dans ce vaste désert d'hommes, je serre contre mon sein un cœur de sœur.

MARGUERITE. Elle nous connaît encore; c'est encore notre bonne sœur.

JEANNE. Et c'est votre tendresse qui vous a amenées vers moi, si loin, si loin! Vous n'êtes pas irritées contre cette sœur qui vous a froidement quittées sans vous dire adieu?

LOUISE La volonté mystérieuse de Dieu te conduisait.

MARGUERITE. Ta renommée, qui occupe le monde entier, ton nom, qui est dans toutes les bouches, ont pénétré dans notre paisible hameau, et nous ont guidées vers cette fête solennelle. Nous avons voulu voir ta grandeur, et nous ne sommes pas seules.

JEANNE, *vivement.* Notre père est avec vous? Où est-il? où est-il? Pourquoi se cache-t-il?

MARGUERITE. Notre père n'est pas avec nous.

JEANNE. Il n'y est pas? il ne veut pas voir son enfant? Vous ne m'apportez pas sa bénédiction?

LOUISE. Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE. Il ne le sait pas? Et pourquoi êtes-vous troublées? Vous vous taisez, vous baissez les yeux. Dites-moi où est mon père?

MARGUERITE. Depuis que tu es partie...

LOUISE *lui fait un signe.* Marguerite!...

MARGUERITE. Mon père est devenu très-mélancolique.

JEANNE. Mélancolique...

LOUISE. Console-toi. Tu connais son âme sensible et tendre. Il reviendra à lui, il sera satisfait dès que nous lui aurons dit que tu es heureuse.

MARGUERITE. Tu es heureuse, n'est-ce pas? Oui, tu dois l'être, te voilà si grande et si honorée!...

JEANNE. Oui, je le suis, puisque je vous retrouve, puisque j'entends les sons de votre voix, ces sons chéris qui me rappellent les champs paternels. Quand je conduisais les troupeaux à travers les bruyères, j'étais heureuse comme dans le paradis. Ne puis-je pas revoir ce temps-là? ne le puis-je pas? (*Elle cache son visage dans le sein de Louise. Claude-Marie, Etienne et Bertrand se montrent et restent timidement au fond du théâtre.*)

MARGUERITE. Venez, Etienne, Bertrand, Claude-Marie. Notre sœur n'est pas fière; elle est aussi douce, elle nous parle aussi amicalement que lorsqu'elle était encore avec nous au village. (*Ceux-ci s'avancent et veulent lui présenter la main. Jeanne les regarde fixement, et manifeste une profonde surprise.*)

JEANNE. Où étais-je? Dites-moi : tout cela n'était-il qu'un long rêve, et viens-je seulement de me réveiller? Ne suis-je plus à Domremy? Oui, n'est-ce pas? je m'étais endormie sous l'arbre magique; je me réveille, et vous voilà autour de moi, vous que je connais si bien! J'ai rêvé de rois, de batailles, d'actions guerrières. Ce n'étaient que des ombres qui ont passé devant moi, car on a des rêves animés sous cet arbre. Comment êtes-vous venus à Reims? Comment y suis-je venue moi-même? Non, jamais, jamais je n'ai quitté Domremy. Dites-le-moi ouvertement, et répandez la joie dans mon cœur.

LOUISE. Nous sommes à Reims. Toutes ces grandes actions ne sont pas un rêve, tu les as réellement accomplies : connais-

toi. Regarde autour de toi; vois ta brillante armure d'or. (*Jeanne met sa main sur sa poitrine, réfléchit, et paraît effrayée.*)

BERTRAND. C'est de ma main que vous avez reçu ce casque.

CLAUDE-MARIE. Il n'est pas étonnant que vous croyiez rêver: ce que vous avez tenté, ce que vous avez fait, est tout aussi merveilleux que les visions d'un rêve.

JEANNE, *vivement*. Venez; fuyons : je vais avec vous, je retourne dans notre village, dans le sein de mon père.

LOUISE. Oh! viens, viens avec nous.

JEANNE. Tous ces hommes m'exaltent au-dessus de mes mérites. Vous m'avez vue petite, faible, puérile; vous m'aimez, mais vous ne m'adorez pas.

MARGUERITE. Tu voudrais donc renoncer à cette splendeur?

JEANNE. Je veux rejeter loin de moi cette parure odieuse qui sépare votre cœur du mien; je veux redevenir une bergère; je vous servirai comme une humble servante, et j'expierai, par la pénitence la plus rigoureuse, le crime de m'être vainement élevée au-dessus de vous. (*Les trompettes sonnent.*)

SCÈNE X.

LE ROI *sort de l'église vêtu de ses ornements royaux;* AGNÈS SOREL, L'ARCHEVÊQUE, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, DUCHATEL, CHEVALIERS, COURTISANS, PEUPLE.

LE PEUPLE *crie à différentes reprises pendant que le roi passe*: Vive le roi! vive Charles VII! (*Les trompettes se taisent. Le roi fait un signe, et les hérauts, le bâton levé, ordonnent le silence.*)

LE ROI. Mon bon peuple, je vous remercie de votre amour; cette couronne, que Dieu a placée sur notre tête, elle a été conquise, assurée par le glaive et arrosée du noble sang de mes sujets; mais elle sera entourée de branches d'olivier. Je remercie tous ceux qui ont combattu pour moi; je pardonne à ceux qui m'ont résisté, car Dieu m'a fait grâce, et le premier mot de notre royauté doit être aussi : grâce.

LE PEUPLE. Vive le roi Charles le Bon!

LE ROI. C'est de Dieu seul, c'est du maître suprême que les rois de France tiennent leur couronne; mais moi je l'ai reçue de sa main d'une manière plus visible. (*Il se tourne vers Jeanne.*) Voici l'envoyée de Dieu qui a brisé le joug de la tyrannie étrangère, et vous a donné votre vrai roi. Son nom doit être révéré comme celui de saint Denis, protecteur du pays, et des autels doivent être élevés à sa gloire.

LE PEUPLE. Vive, vive la Pucelle, notre libératrice! (*Les trompettes sonnent.*)

LE ROI. Si tu es comme nous de la race des hommes, dis-nous quelle récompense pourrait te réjouir. Mais si ta patrie est là-haut, si tu caches sous cette forme de jeune fille les rayons d'une nature céleste, laisse tomber cette enveloppe qui trompe nos sens; montre-toi telle que tu es au ciel, avec ta figure resplendissante de lumière, afin que, prosternés dans la poussière, nous t'adorions. (*Silence général. Tous les regards sont tournés vers Jeanne.*)

JEANNE *s'écrie tout à coup.* Dieu! mon père!

SCÈNE XI.

Les précédents; THIBAUT *sort de la foule et se place devant la Pucelle.*

PLUSIEURS VOIX. Son père!

THIBAUT. Oui, son père infortuné, le père de cette malheureuse, qui, poussé par la justice de Dieu, vient accuser sa propre fille.

LE DUC. Ah! qu'entends-je?

DUCHATEL. Nous allons voir éclater une lumière terrible.

THIBAUT, *au roi.* Tu crois avoir été sauvé par la puissance de Dieu? Prince égaré! peuple aveugle, vous avez été délivrés par les artifices du démon. (*Tous se retirent avec effroi.*)

DUNOIS. Cet homme est-il fou?

THIBAUT. Non, ce n'est pas moi qui suis insensé, c'est toi! c'est le roi, c'est ce sage prélat qui croient que le maître du ciel s'est manifesté par une misérable fille. Voyez si, en face de son père, elle osera soutenir l'audacieuse fourberie avec laquelle elle a abusé le peuple et le roi! Réponds-moi au

nom de la Sainte-Trinité : appartiens-tu aux puissances pures et saintes? (*Tous les yeux sont fixés sur elle. Elle reste immobile.*)

AGNÈS. Dieu ! elle se tait!

THIBAUT. Elle se tait par la puissance de ce nom terrible qui est redouté dans les profondeurs mêmes de l'enfer..... Elle! la sainte envoyée de Dieu! Non : elle a eu cette pensée dans un lieu maudit, sous l'arbre magique où les mauvais esprits se rassemblent pour tenir le sabbat. C'est là qu'elle a vendu son âme immortelle à l'ennemi des hommes pour obtenir une gloire éphémère en ce monde. Découvrez-lui le bras, vous verrez la marque qui y a été imprimée par l'enfer.

LE DUC. C'est affreux. Cependant on peut en croire un père qui rend témoignage contre sa propre fille.

DUNOIS. Non, ne croyez point un furieux qui se déshonore lui-même dans son propre enfant.

AGNÈS, *à Jeanne.* Oh! parle, romps ce malheureux silence; nous te croyons, nous avons en toi une ferme confiance. Un mot de ta bouche, un seul nous suffira; mais parle, démens cette effroyable accusation; déclare que tu es innocente, et nous te croirons. (*Jeanne reste immobile; Agnès Sorel s'éloigne d'elle avec horreur.*)

LA HIRE. Elle est épouvantée; la surprise et l'effroi lui ferment la bouche. Devant une aussi effroyable accusation, l'innocence même doit trembler. (*Il s'approche d'elle.*) Remettez-vous, Jeanne; reprenez vos sens. L'innocence a un langage, un regard victorieux qui anéantit la calomnie. Montrez une noble colère, levez les yeux; confondez, punissez ceux qui osent outrager votre sainte vertu par un indigne soupçon. (*Jeanne reste immobile; La Hire recule avec horreur; le mouvement général augmente.*)

DUNOIS. Pourquoi ce peuple est-il épouvanté, pourquoi le prince lui-même tremble-t-il? Elle est innocente : je me rends son garant. Moi-même j'engage pour elle mon honneur; je jette le gant. Que celui qui ose la nommer coupable le ramasse! (*On entend un violent coup de tonnerre; tous les assistants sont effrayés.*)

THIBAUT. Réponds, au nom du Dieu dont le tonnerre retentit là-haut, dis que tu es innocente, dis que le méchant esprit n'est pas dans ton cœur, et convaincs-moi de mensonge.

(On entend un second coup de tonnerre plus fort; le peuple fuit de tous les côtés.)

LE DUC. Que Dieu nous protége! Quels terribles signes!

DUCHATEL, *au roi.* Venez, venez, sire. Fuyez ce lieu.

L'ARCHEVÊQUE, *à Jeanne.* Au nom de Dieu, je te le demande, est-ce le sentiment de ton innocence ou celui de ton crime qui te rend muette? Si la voix du tonnerre témoigne en ta faveur, prends cette croix et montre que tu n'es pas coupable. *(Jeanne reste immobile. Nouveaux coups de tonnerre. Le roi, Agnès Sorel, l'archevêque, le duc, La Hire et Duchâtel se retirent.)*

SCÈNE XII.

JEANNE, DUNOIS.

DUNOIS. Tu es ma femme. J'ai cru en toi dès le premier instant et j'y crois encore. J'ai plus de confiance en toi qu'en tous ces signes et en ce tonnerre même qui parle là-haut. Tu te tais dans ta noble colère. Enveloppée de ta sainte innocence, tu dédaignes de repousser un soupçon aussi honteux. Dédaigne-le, mais confie-toi à moi, qui n'ai jamais douté de ton innocence. Ne me dis pas un mot, donne-moi seulement la main pour signe et pour gage que tu te fies à mon bras et à ta bonne cause. *(Il lui présente la main, elle se détourne d lui; il reste immobile de surprise.)*

SCÈNE XIII.

JEANNE, DUCHATEL, DUNOIS, *puis* RAYMOND.

DUCHATEL, *revenant.* Jeanne d'Arc, le roi permet que vous quittiez librement la ville. Les portes vous sont ouvertes. Ne craignez aucune insulte; le pouvoir du roi vous protége. Suivez-moi, comte Dunois, il n'y a pas d'honneur à rester ici plus longtemps... Quel dénoûment! *(Il s'éloigne. Dunois surmonte son étonnement, jette encore un regard sur Jeanne, puis s'en va. Jeanne reste un instant toute seule. Raymond paraît, s'arrête à quelque distance et la regarde avec douleur, puis il 'avance vers elle et lui prend la main.)*

RAYMOND. Profitez du moment, les rues sont désertes. Donnez-moi la main, je vous conduirai. (*En l'apercevant, Jeanne donne la première marque de sentiment qu'elle ait encore laissé voir. Elle le regarde, puis lève les yeux au ciel. Ensuite elle saisit vivement la main de Raymond et sort.*)

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une forêt sauvage; dans le fond on aperçoit des huttes de charbonniers, le ciel est obscur; on entend le tonnerre, et par intervalle le bruit de l'artillerie.

SCÈNE I.

UN CHARBONNIER *et* SA FEMME.

LE CHARBONNIER. Le temps est effroyable; le ciel se répand en ruisseaux de feu, et au milieu du jour l'obscurité est telle, que l'on pourrait voir les étoiles. L'orage mugit comme l'enfer déchaîné; la terre tremble, et les vieux chênes courbent leurs têtes et se brisent. Cette guerre terrible du ciel qui adoucit les animaux sauvages, qui leur fait chercher un refuge dans des grottes, ne peut établir la paix parmi les hommes. A travers les mugissements du vent et de la tempête, on entend des décharges d'artillerie; les deux armées sont si rapprochées, que la forêt seule les sépare, et chaque minute peut amener un terrible carnage.

LA FEMME. Que Dieu nous assiste! Les ennemis étaient déjà battus et dispersés; d'où vient qu'ils nous tourmentent de nouveau?

LE CHARBONNIER. C'est parce qu'ils ne craignent plus le roi, depuis qu'on a reconnu à Reims que la Pucelle était une

sorcière. Depuis que le méchant esprit ne nous aide plus, tout va en décadence.

LA FEMME. Écoutez, quelqu'un approche.

SCÈNE II.

Les précédents, JEANNE *et* RAYMOND.

RAYMOND. J'aperçois une cabane. Venez, nous y trouverons un asile contre la tempête. Vous ne pourriez vous soutenir plus longtemps. Voilà trois jours que vous errez, fuyant les regards des hommes et ne vivant que de racines sauvages. (*La tempête se calme; le ciel devient clair et serein.*) Ce sont de bons charbonniers. Entrez.

LE CHARBONNIER. Vous semblez avoir besoin de repos. Entrez; tout ce que renferme notre chétive cabane est à vous.

LA FEMME. Qu'est-ce que cette jeune fille couverte d'une armure? En vérité, nous vivons dans un malheureux temps : les femmes sont obligées de prendre la cuirasse. La reine elle-même, madame Isabelle, se montre, dit-on, toute armée dans le camp ennemi, et une jeune fille, une bergère, a combattu pour notre roi.

LE CHARBONNIER. Que dites-vous là? Allez dans notre cabane, apportez à cette jeune fille quelque chose pour réparer ses forces. (*La femme du charbonnier va dans la cabane.*)

RAYMOND, *à Jeanne.* Vous le voyez, tous les hommes ne sont pas cruels, et des âmes compatissantes habitent dans les lieux sauvages. Consolez-vous, la tempête s'est apaisée, et les rayons du soleil brillent d'un doux éclat.

LE CHARBONNIER. Je pense, puisque je vous vois ainsi armés, que vous allez rejoindre les troupes de notre roi. Prenez garde à vous; les Anglais sont campés près d'ici, et leurs soldats parcourent la forêt.

RAYMOND. Malheur à nous! Comment pourrons-nous leur échapper?

LE CHARBONNIER. Restez jusqu'à ce que mon fils revienne de la ville; il vous conduira par des sentiers secrets où vous n'aurez rien à craindre; nous connaissons les détours.

RAYMOND, *à Jeanne.* Déposez votre casque et votre armure; ils vous feront reconnaître et ne vous protégeront pas. (*Jeanne secoue la tête.*)

LE CHARBONNIER. Cette jeune fille est bien triste. Silence! qui vient ici?

SCÈNE III.

Les précédents; LA FEMME DU CHARBONNIER *sort de la cabane portant un vase;* L'ENFANT DU CHARBONNIER.

LA FEMME DU CHARBONNIER. C'est notre enfant que nous attendions. (*A Jeanne.*) Buvez, noble demoiselle, et que Dieu vous bénisse!

LE CHARBONNIER, *à son fils.* Te voilà revenu, Anet? Qu'apportes-tu?

LE FILS DU CHARBONNIER *regarde la Pucelle qui porte le vase à sa bouche, la reconnaît, s'avance et lui arrache le vase.* Ma mère! ma mère! que faites-vous? à qui donnez-vous asile? C'est la sorcière d'Orléans.

LE CHARBONNIER *et* SA FEMME. Que Dieu nous fasse miséricorde! (*Tous deux font le signe de la croix et s'enfuient.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, JEANNE.

JEANNE, *d'un ton calme et doux.* Tu le vois, la malédiction me suit, tout le monde fuit devant moi; songe à toi et quitte-moi aussi.

RAYMOND. Moi, vous quitter maintenant! Et qui donc serait votre guide?

JEANNE. Je ne suis pas sans guide. Tu as entendu le tonnerre gronder sur moi. Mon destin me conduit. Ne t'inquiète pas; j'arriverai au but sans le chercher.

RAYMOND. Où voulez-vous aller? Là sont les Anglais, qui ont juré d'exercer sur vous un vengeance sanglante; ici sont les Français, qui vous ont repoussée, bannie.

JEANNE. Il ne m'arrivera rien de plus que ce qui doit m'arriver.

RAYMOND. Qui pourvoira à votre nourriture? qui vous protégera contre les animaux féroces et contre les hommes plus féroces encore? qui prendra soin de vous si vous êtes malade et misérable?

JEANNE. Je connais toutes les plantes et toutes les racines; j'ai appris de mes brebis à distinguer celles qui sont nuisibles et celles qui sont salutaires. Je connais le cours des astres, la marche des nuages; j'entendrai le murmure des sources cachées. L'homme a besoin de peu, et la nature lui donne beaucoup.

RAYMOND *la prend par la main.* Ne voulez-vous pas rentrer en vous-même, vous réconcilier avec Dieu, retourner avec repentir dans le sein de la sainte Eglise?

JEANNE. Et toi aussi, tu me crois coupable de ce grand crime?

RAYMOND. Puis-je ne pas le croire? Votre silence n'était-il pas un aveu?

JEANNE. Toi qui m'as suivie dans ma misère, toi le seul être qui me soit resté fidèle, toi qui t'es attaché à moi quand le monde entier me repoussait, tu me regardes aussi comme une réprouvée qui a renié son Dieu? (*Raymond se tait.*) Oh! cela est bien dur!

RAYMOND, *étonné.* Vous ne seriez donc pas une magicienne?

JEANNE. Moi, une magicienne!

RAYMOND. Et tous ces miracles, vous les auriez accomplis par la puissance de Dieu et de ses saints?

JEANNE. Et par quel autre moyen?

RAYMOND. Et vous êtes restée muette à cette terrible accusation? Vous parlez maintenant, et, lorsqu'il s'agissait de parler devant le roi, vous vous êtes tue.

JEANNE. Je me suis soumise en silence au destin que mon maître et mon Dieu faisait peser sur moi.

RAYMOND. Vous n'avez rien pu répondre à votre père.

JEANNE. Puisque cela venait de mon père, cela venait de Dieu, et l'épreuve sera paternelle.

RAYMOND. Le ciel lui-même a témoigné que vous étiez coupable.

JEANNE. Le ciel parlait, voilà pourquoi j'ai gardé le silence.

RAYMOND. Comment! vous pouviez vous justifier d'un mot, et vous avez laissé le monde dans cette malheureuse erreur?

JEANNE. Ce n'était pas une erreur; c'était l'ordre d'en haut.

RAYMOND. Vous avez injustement souffert cet affront, et nulle plainte ne sortit de votre bouche? Je vous regarde avec surprise et suis ébranlé. Une révolution s'opère au fond de mon cœur. Oh! que j'aime à croire à vos paroles! car il m'était cruel de vous supposer coupable. Mais je ne pouvais imaginer qu'une âme humaine pût supporter une telle monstruosité et se taire.

JEANNE. Aurais-je mérité d'être l'envoyée de Dieu si je n'avais pas respecté aveuglément sa volonté souveraine? Et je ne suis pas si misérable que tu le crois; je souffre le besoin, mais dans ma situation ce n'est pas un malheur. Je suis bannie et fugitive, mais c'est dans le désert que j'ai appris à me connaître. Quand l'éclat de la gloire m'environnait, il y avait une lutte violente dans mon cœur; quand les hommes me regardaient comme digne d'envie, j'étais la plus malheureuse femme du monde. Maintenant je suis guérie. Cette tempête qui semblait menacer la nature de sa fin m'a été salutaire. Elle a purifié le monde et moi. La paix est dans mon cœur. Advienne que pourra; je ne sens plus en moi aucune faiblesse.

RAYMOND. Oh! venez, venez. Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller proclamer à haute voix votre innocence au monde entier.

JEANNE. Celui qui a permis cette erreur saura bien la dissiper. Les fruits du destin tombent quand ils sont mûrs. Un jour viendra où la pureté de mon cœur sera rétablie, où ceux qui m'ont jugée et repoussée comprendront leur erreur, et des larmes couleront sur mon sort.

RAYMOND. Faut-il me résigner au silence jusqu'à ce que...

JEANNE *le prend doucement par la main.* Tu ne vois que l'ordre naturel des choses, car un bandeau terrestre voile tes regards; mais moi j'ai vu de mes yeux les choses immortelles. Il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme sans la permission de Dieu. Vois-tu ce soleil descendre à l'horizon? De même que demain il reparaîtra dans sa clarté, de même le jour de la vérité arrivera inévitablement.

SCÈNE V.

Les précédents; LA REINE ISABELLE *paraît au fond du théâtre avec des soldats.*

ISABELLE, *encore derrière la scène.* C'est ici le camp des Anglais.

RAYMOND. Malheur à nous! voici les ennemis. (*Des soldats s'avancent, aperçoivent Jeanne et reculent effrayés.*)

ISABELLE. Eh bien! pourquoi vous arrêtez-vous?

LES SOLDATS. Que Dieu nous assiste!

ISABELLE. Un spectre vous est-il apparu? Êtes-vous des soldats? Vous êtes des lâches. Quoi!... (*Elle s'avance à travers les soldats, et recule en apercevant la Pucelle.*) Que vois-je? Ah! (*Elle se rassure promptement et s'avance vers Jeanne.*) Rends-toi! tu es prisonnière.

JEANNE. Je le suis. (*Raymond s'enfuit avec désespoir.*)

ISABELLE, *aux soldats.* Enchaînez-la. (*Les soldats s'approchent timidement de la Pucelle qui tend les bras, et on l'enchaîne.*) Est-ce là cette guerrière puissante et redoutée qui effrayait vos bataillons comme des agneaux? Maintenant elle ne peut se protéger elle-même. Son pouvoir tenait à votre crédulité. Elle redevient femme dès qu'on lui montre un courage d'homme. (*A Jeanne.*) Pourquoi as-tu quitté ton armée? Où est le comte Dunois, ton chevalier et ton protecteur?

JEANNE. Je suis bannie.

ISABELLE *recule étonnée.* Quoi! comment! tu es bannie? bannie par le dauphin?

JEANNE. Ne m'interrogez pas. Je suis en votre pouvoir, disposez de mon sort.

ISABELLE. Bannie! toi qui l'as sauvé de l'abîme, qui lui as mis, à Reims, la couronne sur la tête, qui l'as fait roi de France! Bannie! je reconnais là mon fils. Conduisez-la dans le camp. Montrez à l'armée ce fantôme terrible qui la faisait trembler. Elle, magicienne! Toute sa magie était dans votre illusion et dans votre lâcheté. C'est une insensée qui s'est sacrifiée pour son roi, et il l'en a récompensée en roi. Amenez-la vers Lionel. Je lui livre le bonheur de la France. Je vous suis bientôt.

JEANNE. Vers Lionel? Égorgez-moi à l'instant plutôt que de me conduire vers Lionel.

ISABELLE, *aux soldats*. Exécutez mes ordres. Allez.

Elle sort.

SCÈNE VI.

JEANNE, LES SOLDATS.

JEANNE, *aux soldats*. Anglais, ne souffrez pas que je sorte vivante de vos mains. Vengez-vous; tirez vos épées, plongez-les-moi dans le cœur. Traînez-moi morte aux pieds de votre chef. Pensez que c'est moi qui ai frappé les plus braves de votre armée, que je n'avais nulle pitié de vous, que j'ai versé des torrents de sang anglais, que j'ai ravi à vos héros la joie de retourner dans leur patrie. Tirez de moi une vengeance sanglante. Tuez-moi. Vous me tenez en votre pouvoir. Vous ne pourrez pas toujours me retrouver si faible...

LE CHEF DES SOLDATS. Faites ce que la reine a ordonné.

JEANNE. Dois-je donc souffrir encore plus que je n'ai souffert? Vierge terrible, que ta main est lourde! M'as-tu entièrement privée de ta miséricorde? Aucun signe divin n'apparaît, aucun ange ne se montre; les miracles ont cessé; le ciel est fermé. (*Elle suit les soldats.*)

SCÈNE VII.

Le camp français, DUNOIS, L'ARCHEVÊQUE, DUCHATEL.

L'ARCHEVÊQUE. Prince, surmontez votre sombre chagrin. Venez avec nous; retournez vers votre roi. N'abandonnez pas la cause commune dans un moment où nous sommes de nouveau pressés par nos ennemis, où nous avons besoin d'un bras de héros.

DUNOIS. Pourquoi sommes-nous de nouveau pressés par l'ennemi? pourquoi s'est-il relevé? C'en était fait; la France était victorieuse et la guerre finie. Vous avez banni celle qui vous avait sauvés; maintenant sauvez-vous vous-mêmes; moi, je ne veux plus revoir le camp où elle n'est plus.

DUCHATEL. Revenez à de meilleures pensées, prince. Ne nous renvoyez pas avec une telle réponse.

DUNOIS. Taisez-vous, Duchâtel. Je vous hais; je ne veux rien entendre de vous; c'est vous qui le premier avez douté d'elle.

L'ARCHEVÊQUE. Qui ne se serait pas mépris sur elle? qui n'aurait pas été ébranlé dans ce malheureux jour où tous les signes étaient contre elle? Nous étions surpris, troublés; ce coup subit épouvantait notre cœur. Qui aurait pu en ce moment terrible réfléchir et hésiter? Maintenant que la raison nous revient, nous voyons la jeune fille telle qu'elle se montra parmi nous, et nous ne trouvons en elle aucun sujet de blâme. Maintenant nous sommes confondus, nous craignons d'avoir fait une grave injustice. Le roi se repent, le duc s'accuse. La Hire est inconsolable, et le deuil est dans tous les cœurs.

DUNOIS. Elle, un imposteur! Ah! si la vérité voulait revêtir une forme visible et corporelle, elle porterait les traits de cette jeune fille. Si l'innocence, la fidélité, la pureté de cœur habitent quelque part sur la terre, elles doivent habiter sur ses lèvres et dans ses yeux.

L'ARCHEVÊQUE. Que le ciel se déclare par un miracle et éclaircisse ce mystère que nos yeux terrestres ne peuvent pénétrer! Cependant, comment ceci pourra-t-il s'éclaircir et se dénouer? D'une façon ou de l'autre, nous sommes coupables. Nous nous sommes défendus avec les armes de l'enfer, ou nous avons banni une sainte, et, dans l'un ou l'autre cas, la colère et le châtiment du ciel menacent cette malheureuse contrée.

SCÈNE VIII.

Les précédents, UN GENTILHOMME, *puis* RAYMOND.

LE GENTILHOMME. Un jeune berger désire parler à votre altesse. Il demande instamment à vous voir vous-même; il vient, dit-il, de la part de la Pucelle.

DUNOIS. Cours, amène-le ici. Il vient de sa part. *(Le gentilhomme ouvre la porte à Raymond; Dunois se précipite au-devant de lui.)* Où est-elle? où est la Pucelle?

RAYMOND. Je vous salue, mon noble prince. Je suis heureux de trouver près de vous ce pieux évêque, ce saint homme, protecteur des opprimés, père des malheureux.

DUNOIS. Où est la Pucelle?

L'ARCHEVÊQUE. Dis-nous-le, mon fils.

RAYMOND. Seigneur, ce n'est pas une noire magicienne, je vous l'atteste au nom de Dieu et de tous les saints. Le peuple est dans l'erreur. Vous avez banni l'innocence et chassé l'envoyée de Dieu.

DUNOIS. Où est-elle? parle.

RAYMOND. Je l'ai accompagnée dans sa fuite à travers la forêt des Ardennes. Là, elle m'a révélé le fond de son âme. Je veux mourir dans les tortures, renoncer à ma part du salut éternel, si elle n'est pas, seigneur, pure de toute faute.

DUNOIS. Le soleil lui-même n'est pas plus pur dans le ciel. Où est-elle? parle.

RAYMOND. Oh! si le ciel a changé votre cœur, hâtez-vous, délivrez-la. Elle est prisonnière chez les Anglais.

DUNOIS. Prisonnière! comment?

L'ARCHEVÊQUE. La malheureuse!

RAYMOND. Dans les Ardennes, où nous cherchions un asile, elle a été prise par la reine et livrée aux Anglais. Sauvez-la d'une mort affreuse, vous qu'elle a sauvés.

DUNOIS. Aux armes! Allons! que le tambour retentisse, que l'on sonne l'alarme. Conduisons au combat toutes les troupes; que toute la France prenne les armes; l'honneur y est engagé; c'est la couronne, c'est le palladium qu'il faut recouvrer. Exposez votre sang, exposez votre vie; il faut qu'elle soit libre avant la fin du jour.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

Une tour avec une fenêtre élevée.

JEANNE, LIONEL, FALSTOLF, *puis* ISABELLE.

FALSTOLF *entre précipitamment*. On ne peut plus contenir le peuple; il demande avec fureur la mort de la Pucelle. Vous résistez en vain. Faites-la mourir et jetez sa tête du haut de cette tour; son sang peut seul apaiser l'armée.

ISABELLE *entre*. Ils dressent des échelles; ils montent à l'assaut. Donnez satisfaction au peuple. Voulez-vous attendre que dans leur rage aveugle ils renversent cette tour et nous fassent tous périr? Vous ne pouvez plus la protéger, livrez-la.

LIONEL. Laissez-les monter à l'assaut; laissez-les se livrer à leur rage. Ce château est solide, et je m'enterrerai sous ses décombres plutôt que de faire leurs volontés. Réponds-moi, Jeanne: sois à moi, et je te protégerai contre le monde entier.

ISABELLE. Êtes-vous un homme?

LIONEL. Tes concitoyens t'ont chassée, tu es dégagée de tous devoirs envers ton indigne patrie. Les lâches qui t'aimaient t'ont délaissée; ils n'ont pas osé combattre pour ton honneur. Mais moi, je te défendrai contre ton peuple et contre le mien. Un jour tu m'as laissé croire que ma vie t'était chère; alors je combattais en ennemi contre toi. Maintenant tu n'as pas d'autre ami que moi.

JEANNE. Tu es l'ennemi de mon peuple et je te hais. Il ne peut rien y avoir de commun entre toi et moi; je ne puis pas t'aimer. Cependant, si ton cœur éprouve un penchant pour moi, sois le bienfaiteur de nos deux peuples. Conduis ton armée loin du sol de ma patrie, rends les clefs des villes que tu as conquises, restitue le butin, délivre les prisonniers, donne des otages pour garants d'une convention sacrée, et je t'offre la paix au nom de mon roi.

ISABELLE. Veux-tu nous dicter des lois tandis que tu es dans les fers?

JEANNE. Fais la paix tandis qu'il en est temps, car il faudra que tu la fasses. La France ne portera jamais les fers de l'Angleterre : non, jamais cela n'arrivera. Elle servira plutôt de tombeau à votre armée. Les plus braves d'entre vous sont tombés. Songez à assurer votre retour; votre gloire et votre puissance sont déjà perdues.

ISABELLE. Pouvez-vous supporter l'arrogance de cette insensée?

SCÈNE X.

Les précédents. UN CAPITAINE *accourt précipitamment.*

LE CAPITAINE. Hâtez-vous, hâtez-vous, seigneur, de disposer l'armée pour le combat; les Français s'avancent avec leurs bannières déployées, et toute la vallée brille de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, *avec enthousiasme.* Les Français s'avancent! Main-

tenant, orgueilleuse Angleterre, cours dans la mêlée; maintenant il s'agit de combattre.

FALSTOLF. Insensée! réprime ta joie; tu ne verras pas la fin de ce jour.

JEANNE. Mon peuple sera victorieux et je mourrai. Les braves n'ont plus besoin de mon bras.

LIONEL. Je méprise ces hommes sans force. Dans vingt batailles, avant que cette héroïne combattît pour eux, nous les avons vu fuir épouvantés devant nous. De tout ce peuple, je ne craignais qu'elle seule, et ils l'ont bannie... Venez, Falstolf, nous allons leur préparer une seconde journée de Crécy et de Poitiers. Reine, restez dans cette tour, gardez la Pucelle jusqu'à ce que le combat soit décidé. Je vous laisse cinquante chevaliers pour vous protéger.

FALSTOLF. Quoi! irons-nous au-devant de l'ennemi en laissant cette malheureuse derrière nous?

JEANNE. Une femme enchaînée t'effraye-t-elle?

LIONEL. Jeanne, donnez-moi votre parole de ne pas vous échapper.

JEANNE. Mon seul désir est de recouvrer ma liberté.

ISABELLE. Mettez-lui de triples chaînes, je réponds sur ma vie qu'elle ne s'échappera pas. (*Elle est chargée de fortes chaînes.*)

LIONEL, *à Jeanne.* Tu le veux ainsi, tu nous y forces; ton sort dépend encore de toi. Renonce à la France, porte la bannière anglaise et tu es libre, et ces furieux qui maintenant demandent ton sang seront à tes ordres.

FALSTOLF. Allons! allons! mon général.

JEANNE. Épargne les paroles; les Français s'avancent, défends-toi.

Les trompettes résonnent; Lionel sort à la hâte.

FALSTOLF. Vous savez, reine, ce que vous avez à faire. Si le sort se déclare contre vous, si vous voyez fuir nos troupes...

ISABELLE, *tirant un poignard.* Ne craignez rien; elle ne vivra pas pour être témoin de notre chute.

FALSTOLF, *à Jeanne.* Tu sais ce qui t'attend; fais maintenant des vœux pour le succès de ton peuple.

Il s'éloigne.

SCÈNE XI.

ISABELLE, JEANNE *et* DES SOLDATS.

JEANNE. Oui, c'est ce que je ferai. Qui pourrait m'en empêcher? Écoutons! voilà la marche guerrière de mon peuple; elle retentit avec éclat dans mon cœur et annonce la victoire. Mort à l'Angleterre! victoire aux Français! En avant, mes braves! en avant! la Pucelle est près de vous; elle ne peut pas porter comme autrefois la bannière devant vous; de lourdes chaînes l'arrêtent; mais son âme s'élance librement hors de son cachot et suit vos chants de guerre.

ISABELLE, *à un soldat.* Monte sur la terrasse élevée au-dessus de la campagne, et dis-nous comment va la bataille. (*Le soldat monte.*)

JEANNE. Courage! courage, mon peuple! c'est le dernier combat. Encore une victoire, et l'ennemi est battu.

ISABELLE. Que vois-tu?

LE SOLDAT. Ils sont déjà aux prises. Un furieux, monté sur un cheval barbe et couvert d'une peau de tigre, s'élance devant les hommes d'armes.

JEANNE. C'est le comte Dunois. Courage, brave guerrier! la victoire est avec toi.

LE SOLDAT. Le duc de Bourgogne attaque le camp.

ISABELLE. Le traître! puisse-t-il avoir dix lances dans son cœur perfide!

LE SOLDAT. Lord Falstolf fait une mâle résistance; les gens du duc et les nôtres mettent pied à terre et combattent homme contre homme.

ISABELLE. Ne vois-tu pas le dauphin? ne reconnais-tu pas les insignes royaux?

LE SOLDAT. Tout est enveloppé dans la poussière. Je ne distingue plus rien.

JEANNE. Ah! s'il avait mes yeux ou si j'étais là-haut, le plus petit mouvement n'échapperait pas à mes regards. Je puis compter les oiseaux de passage dans leur fuite, et je distingue le faucon au plus haut des airs.

LE SOLDAT. Près du fossé il y a une terrible mêlée. Il me semble que les plus forts et les plus vaillants combattent en cet endroit.

ISABELLE. Notre bannière flotte-t-elle encore?

LE SOLDAT. Oui, elle flotte encore.

JEANNE. Oh! que ne puis-je entrevoir seulement le combat à travers une fente de muraille! je le dirigerais de mes regards.

LE SOLDAT. Malheur à moi! Que vois-je? notre général est cerné par les ennemis.

ISABELLE *lève le poignard sur Jeanne.* Meurs, malheureuse!

LE SOLDAT, *vivement.* Il est délivré. Le vaillant Falstolf prend les ennemis par derrière et pénètre au milieu de leurs plus épais bataillons.

ISABELLE *remet le poignard.* Ton ange a prononcé ces paroles.

LE SOLDAT. Victoire! victoire! Ils fuient.

ISABELLE. Qui fuit?

LE SOLDAT. Les Français, les Bourguignons. La campagne est couverte de fuyards.

JEANNE. Dieu! Dieu! tu ne m'abandonneras pas ainsi.

LE SOLDAT. On amène un homme grièvement blessé. Une foule de gens vont à son secours. C'est un prince.

ISABELLE. Est-il des nôtres ou des Français?

LE SOLDAT. On détache son casque; c'est le comte Dunois.

JEANNE *saisit avec une force convulsive ses fers.* Et je ne suis qu'une femme enchaînée!

LE SOLDAT. Eh bien! que vois-je? Qui porte un manteau bleu de ciel orné d'or?

JEANNE, *vivement.* C'est mon maître et mon roi.

LE SOLDAT. Son cheval effrayé se cabre, le renverse; il se relève avec peine. (*Jeanne, en écoutant ces paroles, fait de violents mouvements.*) Les nôtres s'élancent à la hâte, s'approchent... Ils l'ont atteint, ils l'enveloppent.

JEANNE. Oh! le ciel n'a-t-il plus d'anges?

ISABELLE, *d'un air moqueur.* Maintenant le moment est venu : toi qui peux les sauver, sauve-les...

JEANNE *se jette à genoux et prie d'une voix forte et animée.* O mon Dieu! écoute-moi en cette douleur extrême. Mon âme s'élève vers toi, et mes vœux ardents montent au ciel. Tu peux donner la force d'un câble de navire au tissu de l'araignée, et c'est pour ton pouvoir chose facile de changer des chaînes de fer en un léger tissu d'araignée; si tu le veux, ces

chaînes vont tomber, les murailles de cette forteresse vont s'ouvrir; tu as secouru Samson quand il était aveugle et enchaîné, et qu'il supportait les moqueries amères de ses orgueilleux ennemis; avec sa confiance en toi, il saisit fortement les piliers de sa prison, se courba et renversa l'édifice.

LE SOLDAT. Triomphe! triomphe!

ISABELLE. Qu'arrive-t-il?

LE SOLDAT. Le roi est prisonnier...

JEANNE *se lève.* Que Dieu me soit favorable! *(Elle saisit avec force ses chaînes de ses deux mains et les brise. Au même instant elle se précipite sur un soldat, lui arrache son épée et s'élance dehors. Tous la regardent avec stupéfaction.)*

SCÈNE XII.

ISABELLE, LES SOLDATS.

ISABELLE, *après un moment de silence.* Quoi donc! est-ce un rêve? Où a-t-elle fui? Comment a-t-elle brisé ces chaînes énormes? Quand tout l'univers l'attesterait, je ne pourrais le croire si je ne l'avais vu moi-même de mes yeux.

LE SOLDAT, *sur la terrasse.* Comment! a-t-elle donc des ailes? le tourbillon l'a-t-il emportée?

ISABELLE. Parle. Est-elle dehors?

LE SOLDAT. Elle est au milieu de la mêlée. Sa course est plus rapide que mon regard. Tantôt elle est ici, tantôt là. Je la vois en même temps dans plusieurs endroits; elle fend la presse; tout disparaît devant elle; les bataillons français s'arrêtent et se reforment de nouveau. Malheur à moi! Que vois-je? Nos troupes jettent les armes! nos bannières tombent!

ISABELLE. Quoi! nous arrachera-t-elle une victoire certaine?

LE SOLDAT. Elle pénètre jusqu'auprès du roi; elle l'atteint, elle le retire du milieu des combattants. Lord Falstolf succombe, le général est prisonnier.

ISABELLE. Je ne veux rien entendre de plus; descends.

LE SOLDAT. Fuyez, reine! vous seriez surprise; des soldats s'approchent de la tour.

Il descend.

ISABELLE, *tirant son épée.* Eh bien! combattez, lâches!

SCÈNE XIII.

Les précédents, LA HIRE *et* DES SOLDATS. *Les gens de la reine déposent les armes.*

LA HIRE *s'approche d'elle respectueusement.* Reine, soumettez-vous à la force. Vos chevaliers se sont rendus; toute résistance est inutile. Acceptez mes services. Où m'ordonnez-vous de vous conduire?

ISABELLE. N'importe en quel lieu, pourvu que je ne rencontre pas le dauphin.

Elle lui remet son épée et le suit avec les soldats.

SCÈNE XIV.

Le théâtre représente le champ de bataille. Des soldats portant des étendards occupent le fond du théâtre.

LE ROI *et* LE DUC DE BOURGOGNE *soutiennent dans leurs bras* JEANNE *mortellement blessée et qui ne donne aucun signe de vie. Ils arrivent lentement sur l'avant-scène.* AGNÈS *accourt précipitamment.*

AGNÈS *se jette dans les bras du roi.* Vous êtes libre, vous vivez, je vous possède encore!

LE ROI. Je suis libre, je le suis à ce prix. (*Il montre Jeanne.*)

AGNÈS. Jeanne! Dieu! elle expire!

LE DUC. C'en est fait. Voyez mourir un ange; voyez comme elle repose là calme et sans douleur ainsi qu'un enfant endormi. La paix du ciel se reflète sur ses traits, aucun souffle ne s'échappe de son sein. Mais sa main n'est pas encore refroidie; il y a là un signe de vie.

LE ROI. C'en est fait; elle ne s'éveillera plus; son regard ne contemplera plus les choses terrestres. Déjà elle plane là-haut comme un esprit lumineux. Elle ne voit plus ni notre douleur ni notre repentir.

AGNÈS. Elle ouvre les yeux! elle vit!...

LE DUC, *étonné.* Revient-elle à nous de son tombeau? Subjugue-t-elle la mort? Elle se relève, elle se soutient.

JEANNE *regarde autour d'elle.* Où suis-je?

LE DUC. Au milieu de ton peuple, Jeanne, au milieu des tiens.

LE ROI. Dans les bras de ton ami, de ton roi.

JEANNE. Non, je ne suis pas une magicienne; non, je vous l'affirme.

LE ROI. Tu es sainte et angélique, mais nos regards étaient aveugles.

JEANNE *regarde en souriant autour d'elle.* Suis-je réellement au milieu des miens? Ne suis-je plus méprisée et proscrite? On ne me maudit donc plus, on me regarde avec bonté? Oui, maintenant, je reconnais tout. Voilà mon roi; voilà les bannières de la France; mais je ne vois pas la mienne. Où est-elle? Je ne puis marcher sans ma bannière. Elle m'a été confiée par mon maître, je dois la déposer devant mon maître; je dois la lui montrer, car je l'ai portée fidèlement.

LE ROI, *détournant le visage.* Donnez-lui sa bannière. (*On la lui présente; elle se tient debout, sa bannière à la main. Le ciel brille d'une lueur éclatante.*)

JEANNE. Voyez-vous là-haut l'arc-en-ciel? Le ciel ouvre ses portes d'or. Elle est là brillante au milieu du chœur des anges; elle porte son fils éternel sur son sein et étend vers moi les bras avec un doux sourire. Que se passe-t-il en moi? Des nuages légers me soulèvent; ma lourde cuirasse se transforme en ailes. La terre fuit derrière moi... Là-haut!... là-haut!... Courte est la douleur, éternelle la joie. (*La bannière échappe de sa main; elle tombe morte. Tous les assistants sont autour d'elle dans une émotion muette. Le roi fait un signe; on apporte tous les étendards et on en couvre doucement le corps de Jeanne.*)

FIN DE JEANNE D'ARC.

LA FIANCÉE DE MESSINE.

PERSONNAGES.

DONA ISABELLE, princesse de Messine.
DON MANUEL, } ses fils.
DON CÉSAR, }
BÉATRIX.
DIÉGO.
DES MESSAGERS.
LE CHOEUR, formé de la suite des deux frères.
LES ANCIENS de Messine, personnages muets.

Le théâtre représente une vaste salle soutenue par des colonnes. A droite et à gauche il y a une entrée. Dans le fond, une grande porte conduit à une chapelle.

DONA ISABELLE, *en grand deuil. Les anciens de Messine sont debout autour d'elle.*

ISABELLE. C'est la nécessité, et non ma propre impulsion, qui m'amène vers vous, vénérables citoyens de cette ville, qui me force à quitter mes appartements retirés pour découvrir mon visage aux yeux des hommes; car il convient que la veuve qui a perdu la gloire et la lumière de sa vie s'enveloppe des vêtements sombres, et, dans une mystérieuse enceinte, se dérobe aux regards du monde. Mais la voix impérieuse et inflexible des circonstances me ramène aujourd'hui vers la lumière et le monde, dont je me suis séparée.

La lune n'a pas encore renouvelé deux fois son disque lumineux depuis que j'ai conduit dans la demeure du repos mon royal époux, qui gouvernait cette ville avec fermeté, et de sa main puissante nous défendait contre les ennemis qui nous entourent. Il est mort, mais son esprit anime encore une couple de héros, ses deux fils, orgueil de la contrée. Vous les avez vus au milieu de vous grandir et se développer; mais avec eux se développait le germe fatal et mystérieux d'une haine fraternelle qui, après avoir détruit la joyeuse concorde de leur enfance, a pris avec les années un caractère terrible. Jamais

je n'ai pu jouir de leur union. Tous deux je les ai nourris sur mon sein, je leur ai donné à tous deux les soins de mon amour, et je sais que dès leur enfance tous deux me sont également attachés. C'est là le seul point où ils sont d'accord; pour le reste, ils sont divisés par une discorde sanglante.

Tant qu'a duré le gouvernement redouté de leur père, il domptait par sa sévère justice leur bouillante ardeur, il courbait sous un joug de fer leur esprit opiniâtre. Ils ne devaient pas approcher l'un de l'autre avec des armes, ni passer la nuit sous le même toit. C'est ainsi qu'un ordre ferme et puissant empêchait la violente explosion de leur féroce nature; mais il laissait la haine subsister tout entière au fond de leur cœur. L'homme fort dédaigne d'arrêter la source légère, parce qu'il peut opposer une digue au torrent.

Ce qui devait arriver arriva. Quand la mort eut fermé ses yeux, quand ses fils ne furent plus subjugués par sa main puissante, leur vieille haine éclata comme la flamme du brasier éclate quand elle n'est plus contenue. Je vous dis là ce dont vous avez tous été vous-mêmes les témoins. Messine se divisa ; la lutte fraternelle rompit les liens sacrés de la nature et enfanta la discorde générale. Le glaive fut tiré contre le glaive, la ville devint un champ de bataille, et ces salles même furent arrosées de sang.

Vous avez vu les liens de l'État brisés, et mon cœur aussi est intérieurement brisé. Vous n'avez senti que les souffrances générales, et vous vous êtes peu inquiétés des douleurs d'une mère. Vous êtes venus à moi, et vous m'avez dit ces dures paroles : « Vous voyez que la discorde de vos fils amène la guerre civile dans cette cité, qui ne peut résister que par la concorde aux voisins ennemis qui l'entourent. Vous êtes la mère des princes, voyez comment vous pouvez apaiser la haine sanguinaire de vos fils. Que nous importe, à nous hommes paisibles, cette rivalité de nos maîtres? Devons-nous périr, parce que vos fils sont furieux l'un contre l'autre? Nous pourrons bien nous diriger sans eux et nous soumettre à un autre prince qui voudra notre bien et qui pourra le faire. »

Voilà ce que vous avez dit, hommes durs et sans pitié. Vous n'avez songé qu'à vous et à votre ville, et vous avez rejeté le poids des malheurs publics sur ce cœur déjà assez

opprimé par les chagrins et les angoisses maternels. J'ai entrepris, mais sans beaucoup d'espoir, ce que vous désiriez; je me suis jetée, l'âme déchirée, entre ces deux furieux, et je les ai rappelés à la paix. Sans crainte, sans relâche, sans découragement, j'ai agi auprès d'eux jusqu'à ce que mes sollicitations maternelles aient obtenu d'eux qu'ils viendraient paisiblement dans cette ville de Messine, dans le palais de leurs pères, et qu'ils se rencontreraient sans faire éclater leur inimitié, chose qui n'était pas arrivée depuis la mort de leur père. C'est aujourd'hui qu'ils doivent se voir. J'attends à chaque instant le messager qui doit m'annoncer leur arrivée. Soyez donc prêts à recevoir vos princes avec soumission, comme il convient à des sujets. Ne songez qu'à remplir vos devoirs et laissez-nous prendre soin du reste. La haine de mes fils perdrait ce pays et les perdrait eux-mêmes. S'ils sont réconciliés, unis, ils ont assez de force pour vous défendre contre le monde entier et pour maintenir leurs droits contre vous. (*Les anciens s'éloignent en silence la main sur leur cœur. Isabelle fait signe à un vieux serviteur qui reste.*)

ISABELLE, DIÉGO.

ISABELLE. Diégo!

DIÉGO. Qu'ordonne ma souveraine?

ISABELLE. Fidèle serviteur, cœur loyal, approche, tu as partagé mes inquiétudes, ma douleur, partage maintenant mon bonheur. J'ai confié à ton âme fidèle mon doux et triste secret; le moment est venu où il doit paraître à la lumière du jour. J'ai trop longtemps réprimé la puissante impulsion de la nature, tandis qu'une volonté étrangère me gouvernait. Maintenant sa voix peut s'élever librement; aujourd'hui mon cœur sera satisfait, et cette maison longtemps déserte va rassembler tout ce qui m'est cher.

Porte donc tes pas alourdis par l'âge vers ce cloître que tu connais bien et qui me garde un précieux trésor. C'est toi, âme fidèle, qui le cachas dans ce lieu pour des jours meilleurs, qui me rendis ce triste service dans ma tristesse. Maintenant à moi ce gage précieux, à moi qui vais être heureuse! (*On entend dans le lointain sonner les trompettes.*)

Hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse ta démarche affaiblie! J'entends le son des fanfares qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (*Diégo sort. La musique se fait entendre de ouveau des deux côtés opposés et semble se rapprocher.*) Tout Messine est en mouvement; un bruit de voix confuses s'avance ici comme un torrent. Ce sont eux. Je sens battre avec force mon cœur de mère; leur approche lui donne de la force et du mouvement. Ce sont eux. O mes enfants! mes enfants!

Elle sort.

LE CHOEUR *entre.*

Il se compose de deux demi-chœurs qui arrivent en même temps sur le théâtre de deux côtés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène, marchent autour du théâtre et se rangent chacun d'un côté. L'un des chœurs est composé de vieux chevaliers, l'autre de jeunes; ils se distinguent par des couleurs et des signes différents. Quand tous deux sont rangés, la musique se tait, et les deux coryphées prennent la parole.

PREMIER CHOEUR. Je te salue avec respect, salle splendide, royal berceau de mon maître, magnifique voûte portée par des colonnes. Que le glaive repose au fond du fourreau! que la furie de la guerre avec sa tête chargée de serpents soit enchaînée devant cette porte! car le seuil de cette maison hospitalière est gardé par le serpent, par le fils d'Erinnys, le plus redoutable des dieux de l'enfer.

LE SECOND CHOEUR. Mon cœur irrité se révolte dans ma poitrine; ma main se prépare au combat quand je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. A peine puis-je réprimer l'ardente agitation de mon sang. Garderai-je l'honneur de ma parole, ou m'abandonnerai-je à ma rage? Mais je tremble devant l'invincible gardienne de ce lieu, devant la puissance de la paix de Dieu.

PREMIER CHOEUR. Une contenance plus sage convient au vieillard. C'est à moi qui suis calme à saluer le premier. (*Au deuxième chœur*) Sois le bienvenu, toi qui partages mes sentiments fraternels, toi qui crains et honores les dieux protecteurs de ce palais. Puisque les princes se parlent avec douceur, nous voulons aussi échanger de sang-froid des

paroles de paix ; car la parole aussi est bonne et salutaire. Quand je te rencontrerai en pleine campagne, le combat sanglant pourra se renouveler, et le courage se prouvera par le fer.

LE CHOEUR ENTIER. Quand je te rencontrerai en pleine campagne, le combat sanglant pourra se renouveler, et le courage se prouvera par le fer.

PREMIER CHOEUR. Je ne te hais pas. Non, tu n'es pas mon ennemi. Une même ville nous a enfantés, et ceux-là sont d'une race étrangère. Mais, lorsque les princes se font la guerre, les serviteurs doivent donner la mort et la recevoir. Cela est dans l'ordre, cela est juste.

DEUXIÈME CHOEUR. Ils doivent savoir pourquoi ils se haïssent et engagent le combat sanglant. Quant à nous, nous combattons pour leurs querelles. Celui-là n'est pas brave et n'est pas homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

LE CHOEUR ENTIER. Nous combattons pour leurs querelles. Celui-là n'est pas brave et n'est pas homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

UN HOMME DU CHOEUR. Écoutez ce que je pensais en moi-même, quand je m'en allais paisiblement livré à mes réflexions à travers les moissons ondoyantes. Dans la fureur du combat, nous n'avons rien prévu et rien examiné, nous étions emportés par la chaleur du sang. Ces moissons ne sont-elles pas à nous, ces vignes qu'enlacent les anneaux ne sont-elles pas nées sous notre soleil? Ne pouvions-nous pas dans une douce jouissance passer des jours insoucieux, mener une vie gaie et légère? Pourquoi tirons-nous avec colère l'épée pour une race étrangère? Elle n'a aucun droit sur ce sol; elle arrive, sur des vaisseaux, des rives empourprées du couchant. Nos pères (il y a bien des années) la reçurent avec hospitalité, et maintenant nous voilà soumis comme des esclaves à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHOEUR. C'est vrai. Nous habitons une heureuse terre sur laquelle le soleil dans son cours céleste projette toujours des rayons bienfaisants. Nous pourrions en jouir gaîment; mais elle ne peut être ni fermée ni gardée. Les flots de la mer qui l'entourent la livrent aux hardis corsaires qui croisent audacieusement sur nos côtes; les richesses que nous devions conserver ne font qu'attirer le glaive de

l'étranger. Nous sommes esclaves dans notre propre demeure. Cette terre ne peut protéger ses enfants ; les dominateurs de la terre ne naissent point dans les contrées favorisées par Cérès, par Pan, divinité pacifique et tutélaire, mais dans les lieux où le fer croît au sein des montagnes.

PREMIER CHOEUR. Les biens de la vie sont inégalement distribués entre la race passagère des hommes. Mais la nature est éternellement juste ; elle nous donne, à nous, une fécondité qui se renouvelle sans cesse, à d'autres une volonté puissante, une force irrésistible. Avec leur redoutable énergie, ils accomplissent ce que leur cœur désire ; ils remplissent la terre d'un bruit terrible. Mais derrière la hauteur à laquelle ils se sont élevés est la chute profonde, retentissante. Aussi je m'applaudis de rester dans mon humble position, de me cacher dans ma faiblesse. Ces torrents impétueux formés par les grains serrés de la grêle, par les cataractes des nuages, s'avancent en mugissant, et emportent dans leurs vagues les ponts et les digues avec le fracas du tonnerre. Rien ne peut arrêter leur marche puissante, mais ils ne durent qu'un moment ; la redoutable trace de leur cours va se perdre dans le sable, et on ne la reconnaît qu'à la destruction. Les conquérants étrangers viennent et s'en vont ; nous obéissons, mais nous restons. (*Les portes du fond s'ouvrent. Dona Isabelle apparaît entre ses fils don Manuel et don César.*)

LES DEUX CHOEURS. Gloire et honneur au soleil éclatant qui vient à nous ! Je m'incline avec respect devant ton visage auguste.

PREMIER CHOEUR. La douce clarté de la lune est belle au milieu des étoiles brillantes. L'aimable majesté de la mère est belle à côté de la force et de l'ardeur de ses fils. Sur la terre on en peut voir une image semblable. Dans le rang suprême qu'elle occupe, elle offre un tableau accompli. La mère et ses fils forment la couronne d'un monde parfait. L'Église même, la divine Église, ne met rien de plus beau sur le trône céleste, et l'art, cet enfant des dieux, n'offre pas une image plus sublime que la mère et son fils.

SECOND CHOEUR. Elle voit avec joie sortir de son sein un arbre florissant dont les rejetons se renouvelleront éternellement. Elle a enfanté une race qui ira aussi loin que le soleil et donnera un nom au temps fugitif. Les peuples se dispersent, les

noms s'éteignent, le sombre oubli étend ses ailes noires sur toutes les races; mais à l'écart brille le front des princes, et l'aurore répand sur eux ses éternels rayons comme sur les sommets élevés du monde.

ISABELLE, *s'avançant avec ses deux fils.* Abaisse tes regards ici, sublime reine des cieux, pose ta main sur mon cœur pour en réprimer le mouvement orgueilleux, car une mère peut bien s'oublier dans sa joie, quand elle se mire dans la splendeur de ses enfants. Pour la première fois, depuis qu'ils sont nés, je comprends toute l'étendue de mon bonheur. Jusqu'à ce jour j'ai été forcée de partager les doux épanchements de mon cœur; il me fallait oublier que j'avais un fils quand je me réjouissais de la présence de l'autre. Oh! mon amour de mère était sans partage, mais mes fils étaient toujours divisés. Dites, puis-je sans crainte m'abandonner à la douce puissance de mon cœur enivré? (*A don Manuel.*) Si je presse avec affection la main de ton frère, est-ce enfoncer un trait dans ton sein? (*A don César.*) Quand mon cœur se réjouit de son regard, est-ce un larcin que je te fais? Oh! je tremble que l'amour même que je vous témoigne ne fasse qu'attirer l'ardeur de votre haine. (*Elle les interroge tous deux d'un regard.*) Que puis-je donc attendre de vous? Parlez. Dans quelles dispositions venez-vous ici? Est-ce encore avec cette vieille haine irréconciliable que vous apportiez dans la maison de votre père? La guerre, enchaînée un instant, est-elle encore là, attendant à la porte du palais et frémissant sous son frein d'airain? Dès que vous m'aurez quittée, sera-t-elle déchaînée avec une nouvelle rage?

LE CHOEUR. La guerre ou la paix? Les chances du sort sont encore cachées dans le sein de l'avenir. Cependant, avant que nous nous séparions, la paix ou la guerre sera décidée, et nous sommes prêts pour l'une comme pour l'autre.

ISABELLE, *promenant ses regards sur tout le cercle.* Quel aspect guerrier et terrible! Que veulent ces hommes? Une bataille se prépare-t-elle dans ces salles? Pourquoi cette foule étrangère, quand une mère vient ouvrir son cœur devant ses enfants? Jusque dans le sein d'une mère craignez-vous de trouver les détours de la ruse et la trahison habile, que vous preniez tant de précautions? Oh! ces farouches bandes qui vous suivent, ces serviteurs empressés de votre colère, ce ne sont

pas vos amis! Ne croyez pas qu'ils aient de bonnes intentions et qu'ils vous donnent de bons conseils. Comment pourraient-ils être sincèrement d'accord avec vous, fils d'une race étrangère qui s'est implantée dans ce pays, qui les a privés de leur propre héritage, qui a établi sur eux sa souveraineté? Croyez-moi, chacun aime à vivre libre selon ses propres lois et supporte avec peine la domination étrangère. C'est par la force, c'est par la crainte que vous les maintenez dans une obéissance qu'ils refuseraient volontiers. Apprenez à connaître cette race fausse et son cœur. C'est par la joie du mal qu'ils se vengent de votre prospérité, de votre grandeur. La chute des seigneurs, la ruine des princes est le sujet des chants et des récits qui passent de père en fils, et se répètent pour abréger les nuits d'hiver. O mes fils! le monde est plein d'inimitiés et de fausseté. Chacun n'aime que soi. Tous les liens, tissus par le bonheur léger, sont incertains, mobiles et sans force. Le caprice dissout ce que le caprice a noué. La nature seule est sincère. Elle seule repose sur une ancre éternelle, quand tout le reste vacille sur les vagues orageuses de la vie. Le penchant vous donne un ami, l'intérêt un compagnon. Heureux celui à qui la naissance donne un frère! la fortune ne peut le lui donner. C'est un ami qui est créé avec lui, et il possède un second lui-même pour résister à un monde plein de guerres et de perfidies.

LE CHŒUR. Oui, c'est une chose grande et respectable de voir une souveraine avec sa royale pensée observer d'un regard clairvoyant la conduite et les actions des hommes. Mais nous, une impulsion confuse nous pousse, aveugles et sans réflexion, à travers la vie orageuse.

ISABELLE, *à don César.* Toi qui as tiré l'épée contre ton frère, regarde autour de toi dans toute cette foule; où vois-tu une plus noble image que celle de ton frère? (*A don Manuel.*) Qui parmi ceux que tu nommes tes amis oserait se placer à côté de ton frère? Chacun d'eux est le modèle de son âge. Aucun des deux n'est semblable à l'autre et ne l'emporte sur l'autre. Osez vous regarder en face. O égarement de la jalousie et de l'envie! Tu saurais choisir entre mille pour ton ami, tu l'aurais pressé sur ton cœur comme un être unique, et maintenant que la nature sacrée te l'a donné, qu'elle te l'a donné dès le berceau, coupable envers ton propre sang, tu foules aux

pieds avec un orgueilleux emportement ce don de la nature pour te jeter au-devant des méchants, pour t'allier avec des ennemis et des étrangers.

DON MANUEL. Écoutez-moi, ma mère.

DON CÉSAR. Ma mère, écoutez-moi.

ISABELLE. Ce ne sont point des paroles qui peuvent mettre fin à ce triste combat. Ici on ne peut distinguer le mien du tien, l'offense de la vengeance. Qui pourrait retrouver le lit de ce fleuve de soufre qui a répandu l'incendie? Tout a été enfanté par un feu terrible et souterrain; une couche de lave recouvre même ce qui n'a pas été embrasé, et partout où l'on pose le pied on trouve la destruction. Je ne veux déposer qu'une pensée dans votre cœur. Le mal qu'un homme mûr fait à un autre homme ne peut, je veux le croire, s'oublier et se pardonner que difficilement. L'homme tient à sa haine et ne change pas avec le temps la résolution qu'il a sérieusement prise. Mais l'origine de votre haine remonte au temps précoce de votre enfance inintelligente, et cette époque devrait vous désarmer. Cherchez la cause de votre discussion, vous ne la savez pas; et quand vous la trouveriez, vous auriez honte de cette haine puérile. Et pourtant c'est cette discorde d'enfants qui, par un malheureux enchaînement, a produit les calamités de ces derniers temps; car tout ce qui est arrivé de funeste jusqu'à ce jour n'est que le fruit du soupçon et de la vengeance. Voulez-vous donc continuer cette querelle d'enfants aujourd'hui que vous êtes hommes? (*Elle leur prend la main à tous deux.*) O mes fils! venez, prenez la résolution d'anéantir de part et d'autre toute explication, car le tort est des deux côtés. Soyez nobles et pardonnez-vous avec magnanimité de grandes et insupportables offenses. Ce qu'il y a de plus sublime dans la victoire, c'est le pardon. Ensevelissez dans le tombeau de vos pères la vieille haine qui date des jours de votre enfance. Commencez une nouvelle vie consacrée à l'amour, à la réconciliation, à la concorde. (*Elle recule d'un pas, comme pour leur laisser la place de se rapprocher l'un de l'autre. Tous deux baissent les yeux sans se regarder.*)

LE CHOEUR. Écoutez les exhortations de votre mère. En vérité, elle a dit des paroles importantes. Mettez un terme à vos combats, ou, si vous le voulez, continuez-les. Tout ce

qui vous plaira sera juste pour moi. Vous êtes le maître et je suis le vassal.

ISABELLE, *après avoir vainement attendu une manifestation des deux frères, continue avec une douleur étouffée.* Maintenant je ne sais plus rien. J'ai épuisé les armes de la persuasion et le pouvoir des prières. Celui qui vous domptait par la force est dans le tombeau, et votre mère est impuissante entre vous. Achevez; vous en avez le libre pouvoir. Obéissez au démon qui dans sa fureur vous pousse aveuglément. Profanez le saint autel des dieux du foyer. Faites de cette salle même où vous êtes nés le théâtre de vos meurtres. Détruisez-vous sous les yeux de votre mère, non par une main étrangère, mais par votre propre main. Tels que les frères thébains, précipitez-vous l'un contre l'autre, enlacez-vous tous deux et luttez avec rage dans cet embrassement d'airain. Que chacun, s'efforçant d'échanger sa vie contre celle de l'autre, enfonce son poignard dans le sein de son frère. Que la mort même n'apaise pas votre discorde; que la colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher se divise en deux parties comme un signe terrible de votre vie et de votre mort.

Elle sort.

Les deux frères demeurent éloignés l'un de l'autre.

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS.

LE CHOEUR. Ce ne sont là que des paroles; mais elles ont ébranlé mon courage dans ma rude poitrine. Moi, je n'ai point versé le sang de mon frère, et je lève vers le ciel des mains pures. Vous êtes frères; songez à la fin de ceci.

DON CÉSAR, *sans regarder Manuel.* Tu es le plus âgé, parle; je céderai sans honte à mon aîné.

DON MANUEL, *dans la même attitude.* Dis quelque noble parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que m'aura donné mon frère plus jeune.

DON CÉSAR. Ce n'est pas que je me reconnaisse coupable ou que je me sente plus faible...

DON MANUEL. Quiconque connaît don César ne l'accusera pas d'avoir peu de courage. S'il se sentait le plus faible, ses paroles n'en seraient que plus fières.

DON CÉSAR. N'as-tu pas une plus mince opinion de ton frère?

DON MANUEL. Tu es trop fier pour t'humilier, moi pour mentir.

DON CÉSAR. Mon cœur élevé ne supporte pas le dédain. Dans la plus grande ardeur du combat, tu pensais honorablement de ton frère.

DON MANUEL. Tu ne veux pas ma mort, j'en ai la preuve : un moine s'est offert à toi pour m'assassiner traîtreusement, et tu l'as fait punir.

DON CÉSAR *s'approche un peu*. Si je t'avais connu plus tôt si juste, bien des malheurs ne seraient pas arrivés.

DON MANUEL. Si j'avais su plus tôt que ton cœur était facile à apaiser, j'aurais épargné bien des angoisses à une mère.

DON CÉSAR. On t'avait dépeint à moi comme un homme plus orgueilleux.

DON MANUEL. Le malheur des grands est que leurs inférieurs s'emparent de leur confiance.

DON CÉSAR, *vivement*. Ainsi la faute en est à nos serviteurs?

DON MANUEL. Ils nous éloignaient l'un de l'autre par une haine amère.

DON CÉSAR. Ils répandaient çà et là de méchantes paroles.

DON MANUEL. Ils envenimaient chaque action par de fausses interprétations.

DON CÉSAR. Ils entretenaient la plaie qu'ils auraient dû guérir.

DON MANUEL. Ils nourrissaient la flamme qu'ils devaient éteindre.

DON CÉSAR. Nous étions égarés et trompés.

DON MANUEL. Nous étions les instruments aveugles d'une haine étrangère.

DON CÉSAR. Cela est vrai, tout le reste est trahison...

DON MANUEL. Et fausseté; ma mère le dit, tu peux le croire.

DON CÉSAR. Eh bien, je veux prendre cette main de frère. (*Il lui présente la main.*)

DON MANUEL *la saisit vivement*. La tienne est celle qui m'est le plus chère au monde. (*Tous deux se tiennent par la main et se regardent en silence.*)

DON CÉSAR. Je te regarde surpris et retrouve en toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL. Moi, je découvre en toi une ressemblance qui me donne une étrange émotion.

DON CÉSAR. Est-ce bien toi dont l'accueil est si doux et les paroles si bonnes pour ton jeune frère?

DON MANUEL. Ce jeune homme si tendre et si amical est-il bien ce frère malveillant et haï? (*Nouveau silence. Chacun regarde l'autre.*)

DON CÉSAR. Tu avais des prétentions sur ces chevaux arabes, héritage de notre père? Je les ai refusés aux chevaliers que tu avais envoyés.

DON MANUEL. Tu y tiens. Je n'y pense plus.

DON CÉSAR. Non, prends ces chevaux. Prends aussi le char de notre père. Prends-les, je t'en conjure.

DON MANUEL. J'y consens si tu veux accepter ce château au bord de la mer pour lequel nous avons vivement combattu.

DON CÉSAR. Je n'en veux pas; mais je serai satisfait de l'habiter fraternellement avec toi.

DON MANUEL. Soit. Pourquoi partager les possessions quand les cœurs sont unis?

DON CÉSAR. Pourquoi vivre plus longtemps séparés, quand par notre union chacun serait plus riche?

DON MANUEL. Nous ne sommes plus séparés; nous sommes unis. (*Il le presse dans ses bras.*)

LE PREMIER CHOEUR, *au second.* Pourquoi nous tenir ainsi éloignés comme des ennemis, pendant que nos princes s'embrassent avec amour? Je suis leur exemple et je t'offre la paix. Voulons-nous donc nous haïr éternellement? Ils sont frères par les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfants d'une même terre. (*Les deux chœurs s'embrassent.*)

Un messager entre.

LE SECOND CHOEUR, *à don César.* Je vois revenir le messager que tu as envoyé. Réjouis-toi, don César : une bonne nouvelle t'attend, car la joie brille dans les regards de ton envoyé.

LE MESSAGER. Quel bonheur pour moi! Quel bonheur pour la ville délivrée de ses calamités! Mes yeux sont témoins du plus beau spectacle. Je vois les fils de mon maître, mes princes,

converser amicalement en se tenant la main, eux que j'avais laissés dans la fureur du combat.

DON CÉSAR. Tu vois l'amour s'élever, comme le phénix rajeuni, du bûcher de la haine.

LE MESSAGER. J'ajouterai un nouveau bonheur à celui que vous éprouvez déjà. Mon bâton de messager est couvert de feuilles vertes

DON CÉSAR, *le menant à l'écart*. Dis-moi ce que tu as appris.

LE MESSAGER. Tous les motifs de joie sont réunis en un seul jour. Celle qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est retrouvée, seigneur, elle n'est pas loin.

DON CÉSAR. Elle est retrouvée? Où est-elle? Parle.

LE MESSAGER. Ici, dans Messine, seigneur, elle se cache.

DON MANUEL, *tourné vers le premier chœur*. Je vois le visage de mon frère briller d'une vive rougeur; ses yeux étincellent, je ne sais pourquoi; mais c'est un signe de joie, et je la partage avec lui.

DON CÉSAR, *au messager*. Viens; conduis-moi. Adieu, don Manuel; nous nous retrouverons dans les bras de notre mère. Maintenant un motif pressant m'appelle hors d'ici. (*Il veut sortir.*)

DON MANUEL. Va sans retard, et que le bonheur t'accompagne!

DON CÉSAR *réfléchit, et revient*. Don Manuel, ta vue me réjouit plus que je ne puis le dire. Oui, je pressens que nous allons nous aimer comme deux amis de cœur. Notre penchant, longtemps contenu, va éclater plus heureux et plus fort, et nous réparerons, par une nouvelle vie, les jours que nous avons perdus

DON MANUEL. Les fleurs annoncent de beaux fruits.

DON CÉSAR. Ce n'est pas bien, je le sens, et je me reproche de m'arracher maintenant de tes bras. Mais si j'abrége si vite ces doux moments, ne pense pas que mes sentiments soient plus faibles que les tiens.

DON MANUEL, *avec une distraction visible*. Obéis à la loi du moment; toute notre vie appartient dès ce jour à l'amitié.

DON CÉSAR. Si je te découvrais ce qui m'appelle hors d'ici?...

DON MANUEL. Laisse-moi ton cœur et garde ton secret.

DON CÉSAR. Il ne doit y avoir désormais aucun secret entre nous. Bientôt le dernier voile sera levé. (*Il se tourne vers*

le chœur.) Je vous le déclare donc afin que vous le sachiez : la guerre est finie entre mon frère bien-aimé et moi; je regarderais comme mon ennemi et je haïrais comme les portes de l'enfer celui qui tenterait de rallumer l'étincelle éteinte de nos discordes, et d'en faire jaillir une flamme nouvelle. Il n'a nulle espérance de me plaire et nul remercîment à attendre celui qui viendra me parler mal de mon frère, celui qui, par un faux zèle, lancerait le trait acéré de quelque démon imprudent. Les paroles jetées par une colère trop prompte ne jettent point de racines sur les lèvres; mais, recueillies par l'oreille du soupçon, elles se glissent et s'avancent comme une plante rampante, s'attachent au mur et l'enveloppent de mille rameaux. C'est ainsi que les hommes les meilleurs, les plus purs, sont entraînés dans un égarement irremédiable. (*Il embrasse son frère de nouveau, et sort; le second chœur l'accompagne.*)

DON MANUEL *et* LE PREMIER CHOEUR.

LE CHOEUR. Seigneur, je te regarde avec surprise et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. A peine réponds-tu par quelques mots laconiques au langage affectueux de ton frère qui vient au-devant de toi avec de bonnes intentions et le cœur ouvert. Te voilà absorbé dans tes pensées, semblable à un homme qui rêve, comme si ton corps seulement était ici et ton âme ailleurs. Qui te verrait ainsi pourrait facilement te reprocher cette froideur et ce maintien fier et réservé; mais moi, je ne puis t'accuser d'insensibilité, car tu portes autour de toi le regard animé d'un homme heureux, et le sourire est sur tes lèvres.

DON MANUEL. Que puis-je te dire? que puis-je répondre? Mon frère peut trouver des mots : il est surpris et saisi par un sentiment nouveau; il sent une vieille haine s'évanouir de son sein, et il admire le changement de son cœur; mais moi, je n'avais déjà plus de haine. A peine sais-je encore pourquoi nous nous sommes livré ces combats sanglants. Emportée sur les ailes de la joie, mon âme plane au-dessus de toutes les choses terrestres. Dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages, toutes les phases obscures de la vie se sont évanouies. Je regarde ces voûtes, ces salles, et je

pense au joyeux saisissement et à la joie qu'éprouvera ma fiancée, lorsque je la conduirai comme princesse et comme souveraine au sein de ce château. Elle n'aime encore que son amant. Elle s'est donnée à un étranger, à un homme sans nom; elle ne soupçonne pas que c'est don Manuel, prince de Messine, qui doit poser sur son beau front le diadème d'or. Qu'il est doux de donner à celle que l'on aime une grandeur, un éclat qu'elle n'espérait pas! Longtemps je me suis privé de ce plaisir, le plus grand de tous. Sa beauté sera toujours, il est vrai, sa plus grande parure; mais la splendeur peut encore orner la beauté, de même qu'un cercle d'or relève l'éclat du diamant.

LE CHOEUR. Seigneur, je vois pour la première fois ta bouche rompre le sceau d'un long silence. Je te suivais depuis longtemps d'un regard curieux; je soupçonnais un rare et merveilleux secret; cependant je n'avais pas l'audace de te demander ce que tu cachais ainsi dans l'obscurité. Les plaisirs animés de la chasse, les courses des chevaux, les victoires du faucon, n'ont plus d'attrait pour toi. Dès que le soleil se penche à l'horizon, tu disparais aux regards de tes compagnons, et nul d'entre nous, qui te suivons à la guerre et à la chasse, ne peut s'en aller avec toi par les sentiers solitaires. Pourquoi as-tu, jusqu'à présent, caché avec méfiance le bonheur de ton amour? Qui donc contraint l'homme fort à dissimuler ainsi? car la crainte est loin de ta grande âme.

DON MANUEL. Le bonheur a des ailes, et il est difficile à enchaîner; il faut qu'il soit retenu sous les verrous. Le silence lui a été donné pour gardien, et il s'envole quand la légère indiscrétion se hasarde à lui ouvrir les portes. Mais, maintenant que me voilà si près de mon but, je puis et je veux rompre ce long silence; car, aux rayons du jour qui va venir, elle sera à moi, et les démons jaloux n'auront plus nul pouvoir sur moi. Je ne serai plus forcé de me glisser à la dérobée pour enlever les fruits précieux de l'amour; il ne me faudra plus saisir la joie à son passage. Le lendemain ressemblera au jour heureux de la veille; mon bonheur ne sera plus semblable à l'éclair qui brille un instant et disparait tout à coup dans la nuit; il sera comme le cours des ruisseaux, comme le sable qui s'écoule en marquant les heures.

LE CHOEUR. Nomme-nous, seigneur, celle qui te donne ce bonheur mystérieux, afin que nous applaudissions à ton sort digne d'envie, et que nous honorions la fiancée do notre prince. Dis-nous où tu l'as trouvée, dans quel lieu tu caches cette silencieuse intimité; car nous avons parcouru de côté et d'autre, en allant à la chasse, les sentiers les plus détournés de l'île, et aucune trace ne nous a révélé ton bonheur; en sorte que je pourrais croire qu'il est enveloppé d'un nuage magique.

DON MANUEL. Je vais faire disparaître cette magie; car, à présent, ce qui était caché doit paraître au jour. Écoutez, et apprenez ce qui m'est arrivé : Il y a cinq mois, mon père régnait encore sur cette île, et, d'une main puissante, courbait la fière jeunesse sous son joug. Je ne connaissais que la rude joie des armes et le plaisir guerrier de la chasse. Nous avions déjà chassé tout le jour à travers les forêts de la montagne, lorsqu'en suivant une biche blanche je m'éloignai de votre troupe. L'animal timide fuyait à travers les détours de la vallée, à travers les ravins, les buissons et les taillis non frayés. Je la voyais toujours devant moi à la distance du trait, mais je ne pouvais ni l'atteindre ni la tirer. Enfin elle franchit une porte de jardin, et disparut à mes yeux. Je me jette à bas de mon cheval, je la suis, je balance déjà mon épieu, quand je vois avec étonnement l'animal effrayé couché tout tremblant aux pieds d'une religieuse qui la caresse avec douceur. Je reste immobile et interdit l'épieu à la main, prêt à le lancer; mais la religieuse me jette un regard suppliant, et nous demeurons muets l'un en face de l'autre. Combien ce moment dura-t-il? je ne sais, car j'avais perdu la mesure du temps. Son regard pénétra profondément dans mon âme, et mon cœur fut aussitôt changé. Ce que je dis alors, ce que me répondit la céleste créature, ne me le demandez pas, tout cela est pour moi comme un songe des heureux jours de mon enfance. Quand je revins à moi, je sentis son cœur battre contre le mien. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche qui semblait annoncer l'heure de la prière; elle disparut tout à coup comme une ombre qui s'évanouit dans l'air, et je ne la revis plus.

LE CHOEUR. Ton récit, seigneur, m'a rempli de crainte.

Aurais-tu fait un larcin aux choses divines? Aurais-tu porté un désir coupable sur une épouse du ciel? Les devoirs du cloître sont terribles et sacrés.

DON MANUEL. Je n'avais plus dès ce moment qu'un chemin à suivre. Mes désirs inquiets et incertains étaient fixés : j'avais trouvé le mobile de ma vie, et, comme le pèlerin se tourne vers l'Orient, où brille le soleil qui le guide, mon espérance et mes désirs se dirigèrent vers un seul astre du ciel. Pas un jour ne se leva du fond des mers et ne redescendit à l'horizon sans que deux amants heureux fussent réunis. Nos cœurs étaient liés l'un à l'autre, et le ciel qui voit tout était le confident discret de notre bonheur silencieux. Nous n'avions nul service à demander aux hommes. C'étaient des instants précieux, des jours de félicité. Mon bonheur n'était pas un sacrilége, car nul vœu n'enchaînait encore son cœur, qui se donna à moi pour toujours.

LE CHOEUR. Ainsi le cloître était seulement le libre asile de sa tendre jeunesse, et non pas le tombeau de sa vie?

DON MANUEL. C'était un précieux dépôt confié à la maison de Dieu, mais qui devait lui être repris.

LE CHOEUR. Mais à quel sang se glorifie-t-elle d'appartenir? car ce qui est noble doit provenir d'une noble race.

DON MANUEL. Elle a grandi sans se connaître elle-même; elle ne sait quelle est sa race et sa patrie.

LE CHOEUR. Et nulle trace obscure ne peut-elle conduire à la source ignorée de son existence?

DON MANUEL. Le seul homme qui connaisse son origine affirme qu'elle est d'un sang noble.

LE CHOEUR. Qui est cet homme? Ne me dérobe rien. C'est seulement en sachant tout que je puis te donner un conseil utile.

DON MANUEL. Un vieux serviteur vient la voir de temps en temps; c'est le seul intermédiaire qui existe entre elle et sa mère.

LE CHOEUR. N'as-tu rien appris de ce vieillard? La vieillesse se laisse intimider et cause facilement.

DON MANUEL. Je n'ai jamais osé lui montrer une curiosité qui pouvait trahir mon bonheur mystérieux.

LE CHOEUR. Et quel était le sens de ses discours quand il venait visiter la jeune fille?

DON MANUEL. D'année en année il lui a fait espérer qu'un temps viendrait où tout ce mystère serait éclairci.

LE CHOEUR. Et l'époque où tout devait être connu, ne l'a-t-il pas indiquée comme plus prochaine?

DON MANUEL. Depuis quelques mois, le vieillard l'a menacée d'un changement dans son sort.

LE CHOEUR. Menacée, dis-tu? Crains-tu donc de faire une découverte qui trouble ta joie?

DON MANUEL. Tout changement effraye ceux qui sont heureux. Quand on n'a rien de certain à espérer, on craint de perdre.

LE CHOEUR. Mais cette découverte que tu redoutes pourrait être favorable à ton amour.

DON MANUEL. Elle peut aussi détruire mon bonheur. Voilà pourquoi il m'a paru plus sûr de prévenir ce moment.

LE CHOEUR. Comment, seigneur? Tu me remplis de crainte; une décision si prompte m'inquiète.

DON MANUEL. Depuis le mois passé, le vieillard laissait entrevoir par des signes mystérieux que le jour n'était pas loin où elle serait rendue à ses parents. Mais depuis hier il a parlé plus clairement; il a dit qu'aux premiers rayons du matin, et il parlait d'aujourd'hui, son sort devait être décidé. Il n'y avait pas un moment à perdre; ma résolution a été bientôt prise et promptement exécutée. Cette nuit, j'ai enlevé la jeune fille, et je l'ai cachée dans Messine.

LE CHOEUR. Quel larcin téméraire et coupable! Pardonne, seigneur, la liberté de mes reproches; c'est là le droit du vieillard sage quand la jeunesse imprudente s'oublie.

DON MANUEL. Je l'ai laissée non loin du couvent des religieuses, dans le silence d'un jardin retiré où la curiosité ne peut pénétrer. Je me suis séparé d'elle pour venir me réconcilier avec mon frère. Elle est là toute seule en proie à la crainte, et ne s'attendant guère à être entourée d'une splendeur royale, élevée sur un trône de gloire, et appelée à paraître devant tout Messine; car elle ne me reverra que dans l'appareil de la grandeur et du pouvoir, et solennellement entouré de vous, mes chevaliers. Je ne veux pas que la fiancée de don Manuel soit présentée à la mère que je lui donne comme une fugitive sans patrie. Je veux la conduire dans la demeure de mes pères avec le cortége d'une princesse.

LE CHOEUR. Ordonne, seigneur; nous attendons ton signal.

DON MANUEL. Je me suis arraché de ses bras, mais je ne serai occupé que d'elle. Vous allez me suivre au bazar, où les Maures exposent en vente les riches étoffes et les charmants ouvrages de l'Orient. Choisissez d'abord les sandales élégantes qui doivent orner et protéger ses pieds délicats; prenez pour ses vêtements ces tissus de l'Inde qui brillent comme la neige de l'Etna, voisin de la lumière du ciel, et qui envelopperont, légers comme la vapeur du matin, son corps jeune et élancé. Que la pourpre ornée de légers plis d'or forme la ceinture qui retiendra avec grâce son vêtement au-dessous de son sein pudique. Choisissez en outre un manteau de soie d'une couleur pourpre éclatante; une agrafe d'or l'attachera sur ses épaules. N'oubliez pas les bracelets qui entoureront ses bras charmants, ni les parures de perles et de corail, merveilleux dons de la déesse des mers. Un diadème sera posé sur sa tête, un diadème composé des pierres les plus précieuses. Le rubis étincelant comme le feu y mêlera son éclat à celui de l'émeraude. Un long voile sera fixé à sa coiffure, et enveloppera comme un nuage léger et transparent l'éclat de sa personne. Une couronne virginale de myrtes complétera toute cette belle parure.

LE CHOEUR. Cela sera fait, seigneur, comme tu l'ordonnes. Nous trouverons au bazar, à l'instant, tout ce que tu demandes.

DON MANUEL. Qu'on amène la plus belle haquenée de mes écuries; qu'elle soit blanche et brillante comme les chevaux du soleil; qu'elle porte une housse de pourpre, un harnais et une bride ornés de pierreries; car elle est destinée à ma reine. Et quant à vous, tenez-vous prêts à accompagner votre souveraine dans toute la pompe d'un cortége chevaleresque et au bruit joyeux des fanfares. Je vais moi-même prendre soin de ces apprêts; que deux d'entre vous me suivent et que les autres m'attendent. Gardez au fond de votre cœur ce que je vous ai appris jusqu'à ce que je vous permette de parler. (*Il sort, accompagné de deux hommes du chœur.*)

LE CHOEUR. Dites, maintenant que la guerre a cessé entre nos princes, qu'allons-nous faire pour occuper le vide des heures et la longueur infinie du temps? Il faut que l'homme ait pour le lendemain une inquiétude, une crainte, un espoir,

pour pouvoir supporter le poids de l'existence et la pénible monotonie de la journée; il faut que le souffle rafraîchissant du vent anime la surface immobile de la vie.

UN HOMME DU CHOEUR. La paix est belle; elle ressemble à un jeune enfant qui repose au bord d'un ruisseau paisible. Autour de lui, ses agneaux sautent joyeusement sur le gazon éclairé par le soleil. Il répète sur son chalumeau des sons mélodieux qui éveillent l'écho de la montagne. Le murmure des ruisseaux l'endort aux rayons du soleil couchant. Mais la guerre a aussi son charme, la guerre, qui imprime le mouvement à la destinée de l'homme. Cette vie animée me plait. J'aime cette variété, cette incertitude, cette agitation sur les vagues tantôt élevées et tantôt aplanies de la fortune.

L'homme languit durant la paix. L'indolence oisive est le tombeau de son courage. La loi est l'amie du faible, tout alors prend le même niveau, et l'on aplanirait volontiers le monde. Mais la guerre donne à la force l'occasion de se montrer; elle élève tout à une hauteur extraordinaire, et donne du courage au lâche même.

UN SECOND. Les temples de l'amour ne sont-ils pas ouverts? Le monde ne court-il pas au-devant de la beauté? Là est la crainte, là est l'espérance; ici celui qui plaît aux regards est roi. L'amour anime ainsi la vie, il en rehausse les teintes grisâtres. L'aimable fille de l'onde fait par ces illusions le charme de nos heureuses années, et mêle à la triste et vulgaire réalité les images de ces rêves d'or.

UN TROISIÈME. Que la fleur reste au printemps. Que la beauté brille. Que les guirlandes vertes soient tressées pour les jeunes têtes. Mais il sied à l'homme mûr de servir une divinité plus grave.

LE PREMIER. Suivons dans les forêts sauvages l'austère Diane, l'amie de la chasse; allons aux lieux où les forêts répandent l'ombre la plus épaisse, où les chevreuils se précipitent du haut des rochers; car la chasse est l'image des combats; Diane est la joyeuse fiancée du sévère dieu de la guerre. On se lève aux premiers rayons du matin, quand la trompette retentissante nous appelle dans la vallée humide, sur les montagnes, au bord des précipices, à baigner nos membres fatigués dans les flots d'un air rafraîchissant.

LE SECOND. Ou bien confions-nous à cette divinité azurée

qui est toujours en mouvement, et qui, nous offrant un miroir riant, nous appelle dans son empire sans bornes. Construisons-nous sur la vague mouvante un joyeux et léger édifice. Celui qui, avec la proue rapide de son navire, laboure l'onde verte et limpide, celui-là est fiancé avec la fortune, à qui appartient le monde, et sa moisson fleurit sans qu'il ait semé; car la mer est le théâtre de l'espérance, l'empire capricieux du hasard. Là le riche devient subitement pauvre, et le pauvre devient l'égal des princes. De même que le vent, avec la vitesse de la pensée, parcourt le cercle de l'horizon, de même les arrêts du destin changent, de même la roue de la fortune tourne. Sur les flots tout est flottant, et nul domaine n'existe sur la mer.

LE TROISIÈME. Ce n'est pas seulement sur l'empire des vagues, sur les flots agités des mers, que le bonheur varie et ne peut s'arrêter; c'est aussi sur la terre, si ferme qu'elle soit sur ses vieux et éternels fondements. Cette nouvelle paix me donne des inquiétudes, je ne puis m'y confier avec joie. Je ne voudrais pas construire ma cabane sur la lave vomie par le volcan. Les ravages de la haine ont pénétré trop avant, et il est arrivé des choses trop graves pour qu'elles puissent être pardonnées et oubliées. Je n'ai pas encore vu la fin. Mes rêves et mes pressentiments m'épouvantent, et ma bouche n'ose pas dire ce que je prévois. Mais je n'aime pas ce mystère, cet hyménée sans bénédiction, ces sentiers obscurs et tortueux de l'amour, et ce téméraire larcin du cloître. Ce qui est bien suit la droite voie, et la mauvaise semence produit de mauvais fruits.

Ce fut aussi, comme nous le savons, par un enlèvement que l'épouse de notre ancien prince fut forcée d'entrer dans un lit criminel; car elle avait été choisie par le père, et l'aïeul lança dans sa colère sa terrible malédiction sur cet hyménée coupable. Des crimes sans nom, de noirs forfaits sont cachés dans cette maison.

LE CHOEUR. Oui, le commencement est mauvais, et cela finira mal, croyez-moi; car tout crime commis dans une rage aveugle doit être expié. Ce n'est pas l'effet du hasard, ni d'un destin aveugle, si ces frères vont se détruire dans leur fureur. Le sein de leur mère a été maudit, elle devait enfanter la haine et la guerre. Mais je dois cacher tout cela et me taire.

Les dieux vengeurs agissent en silence; il sera temps de déplorer ces catastrophes lorsqu'elles s'approcheront et se manifesteront.

Le chœur sort.

La scène change et représente un jardin d'où l'on voit la mer.

BÉATRIX *sort d'un pavillon du jardin, va et vient avec inquiétude, regarde de tous côtés, puis tout à coup s'arrête.* Ce n'est pas lui; c'est le souffle du vent qui murmure à travers les cimes des pins. Déjà le soleil se penche à l'horizon, les heures s'en vont d'un pas lent, et je me sens saisie d'un sentiment de terreur. Ce silence même et cette solitude m'effrayent. Aussi loin que mes regards s'étendent, rien ne se montre à moi. Il me laisse ici languir dans mon angoisse.

J'entends près d'ici le bruit et le mouvement de la foule dans la cité, semblable à une cascade écumante. Dans le lointain j'entends la mer immense, dont les vagues frappent avec un bruit sourd ses rivages. Tout jette l'épouvante dans mon âme. Je me sens faible au milieu de cette terrible grandeur, et, comme la feuille détachée de l'arbre, je me perds dans l'espace infini.

Pourquoi ai-je quitté ma paisible cellule? Là je vivais sans regret et sans désir. Mon cœur était tranquille comme la verdure de la prairie; il était sans désir, mais non pas sans joie. Maintenant le flot de la vie m'entraîne, le monde me saisit dans ses bras de géant. J'ai rompu mes premiers liens, et je me suis fiée au gage frivole d'un serment.

Où était ma raison? Qu'ai-je fait? Une aveugle illusion m'a trompée et égarée. J'ai déchiré le voile de ma chaste jeunesse, j'ai franchi les portes de ma pieuse cellule. Ai-je donc été aveuglément enlacée par la magie de l'enfer? J'ai suivi dans ma coupable fuite un homme, un ravisseur audacieux. O viens, mon bien-aimé! Où es-tu? et pourquoi ce retard? Délivre, délivre mon âme de sa lutte. Le repentir me ronge, la douleur s'empare de moi; que ta présence chérie rassure mon cœur!

Et ne devais-je pas m'abandonner au seul homme qui se

soit attaché à moi? Car moi j'ai été jetée dans la vie comme une étrangère, et de bonne heure un destin rigoureux, dont je n'ose pas même soulever le voile, m'a arrachée du sein maternel. Je n'ai vu qu'une fois celle qui m'a enfantée, et son image s'est évanouie à mes yeux comme un songe.

Ainsi je grandissais paisible dans ce séjour de calme; j'étais à l'époque ardente de la vie accompagnée par des ombres. Tout à coup il paraît à la porte du cloître avec la beauté d'un dieu et l'air viril d'un héros. Oh! nulle parole ne peut exprimer mon émotion; il s'avança vers moi comme un habitant d'un autre monde, et à l'instant le lien est formé, un lien qui semblait avoir toujours existé, et que les hommes ne rompront pas.

Pardonne, toi qui m'as donné le jour, si, devançant l'heure fatale, j'ai de ma propre main saisi mon sort. Je ne l'ai pas choisi librement, c'est lui qui est venu me trouver. Le dieu pénètre à travers les portes fermées, il s'ouvre une route dans la tour de Danaé, et le destin ne perd pas sa victime. Fût-elle attachée à des rochers déserts, ou aux colonnes de l'Atlas qui portent le ciel, un coursier ailé ira bien l'atteindre.

Je ne veux plus regarder en arrière, je ne regrette plus ma retraite. J'aime et je veux me fier à l'amour. Y a-t-il un plus grand bonheur que celui de l'amour? Je me contente de mon sort. Je ne connais pas les autres joies de la vie. Je ne connais pas et ne veux jamais connaître ceux qui se nomment les auteurs de mes jours, s'ils doivent, mon bien-aimé, me séparer de toi. Je veux être à jamais une énigme pour moi-même. J'en sais assez. Je vis pour toi. (*Elle devient attentive.*) Écoutons, c'est le son de sa voix chérie. Non, c'est l'écho du bruit sourd de la mer qui se brise sur le rivage. Ce n'est pas mon bien-aimé. Malheur à moi! Où est-il? Un frisson glacial me saisit. Le soleil s'abaisse de plus en plus. Ce lieu devient de plus en plus solitaire, et mon cœur plus lourd. Où s'arrête-t-il donc? (*Elle va et vient avec inquiétude.*) Je n'ose porter mes pas hors des murs paisibles de ce jardin. La terreur s'empara de moi quand j'osai pénétrer dans l'église prochaine. Quand l'heure de la prière a sonné, une force puissante, qui dominait le fond de mon âme, me poussait à m'en aller m'agenouiller dans le saint lieu, à invoquer la mère de Dieu. Je n'ai pu résister.

Si j'étais surveillée par un espion ? Le monde est plein d'ennemis. La ruse pose sur tous les sentiers ses piéges trompeurs pour trahir la pieuse innocence. J'en ai déjà fait la cruelle expérience le jour où, dans ma hardiesse coupable, je m'avançai hors de l'enceinte du cloître pour voir une foule étrangère. C'était pendant la solennité des funérailles du prince. Je payai cher ma témérité. Dieu seul m'a préservée... Quand ce jeune homme, cet étranger, s'approcha de moi avec des yeux enflammés et un regard qui m'effrayait, qui pénétrait dans mon sein et semblait lire au fond de mon cœur... A cette pensée, le frisson de l'effroi glace encore ma poitrine. Jamais, jamais je ne puis plonger mes regards dans ceux de mon bien-aimé, quand je songe à cette faute secrète. (*Elle écoute.*) Des voix dans le jardin! C'est lui, c'est mon bien-aimé! c'est lui-même. Maintenant, nulle illusion ne trompe mon oreille. Il vient, il approche. Volons dans ses bras, sur son cœur. (*Elle court les bras étendus au fond du jardin. Don César s'avance vers elle.*)

DON CÉSAR, BÉATRIX, LE CHŒUR.

BÉATRIX *recule avec terreur.* Malheureuse! que vois-je? (*En cet instant le chœur s'avance.*)

DON CÉSAR. Douce beauté, ne craignez rien. (*Au chœur.*) Le rude aspect de vos armes effraye cette tendre jeune fille. Retirez-vous et restez à une distance respectueuse. (*A Béatrix.*) Ne craignez rien, la pudeur craintive et la beauté me sont sacrées. (*Le chœur s'est retiré. Il s'approche d'elle et lui prend la main.*) Où étais-tu? Quel dieu t'a ravie et t'a cachée si longtemps? Je t'ai cherchée, je t'ai poursuivie. Dans mes rêves et dans mes veilles, tu étais l'unique sentiment de mon cœur, depuis le moment où, aux funérailles du prince, je t'ai aperçue pour la première fois comme un ange de lumière. Tu n'as pas pu te dissimuler l'empire que tu exerçais sur moi. Le feu de mes regards, l'émotion de ma voix et ma main qui tremblait dans la tienne te l'ont assez appris. L'austère majesté du lieu m'interdisait un aveu plus prononcé. La célébration de la messe m'appelait à la prière, et quand je me relevai, au premier regard que je jetai sur toi, tu fus ravie à

mes yeux; mais tu retins mon cœur enchaîné avec toutes ses forces par la magie d'un lien puissant. Depuis ce jour, je te cherche sans relâche dans toutes les églises, à la porte de tous les palais, dans tous les lieux publics et secrets où l'innocence peut se montrer. J'ai répandu partout mes émissaires; mais tous mes soins restèrent inutiles, jusqu'à ce jour enfin où, conduite par un dieu, la vigilance d'un de mes serviteurs t'a découverte dans l'église voisine. (*Béatrix, qui pendant tout ce temps était restée tremblante, détourne la tête et fait un mouvement d'effroi.*) Je te retrouve donc, et mon âme abandonnera mon corps avant que je te quitte; et pour enchaîner le hasard, pour me préserver du démon, je t'adresse à tous ces témoins comme mon épouse, et je te donne pour garant ma main de chevalier. (*Il la place devant le chœur.*) Je ne veux pas chercher qui tu es, je te veux pour toi-même, et je ne demande rien aux autres. Ton premier regard m'a assuré que ton âme est pure comme ton origine, et, quand tu serais de l'extraction la plus obscure, je ne t'en aimerais pas moins. J'ai perdu la liberté de choisir. Sache que je suis maître de mes actions, et assez haut placé dans le monde pour élever d'un bras puissant celle que j'aime jusqu'à moi. Je suis don César, et dans cette ville de Messine nul n'est plus grand que moi. (*Béatrix tremble de nouveau; il s'en aperçoit, et continue après un moment de silence.*) J'aime ta surprise et ton modeste silence; l'humble pudeur couronne tes attraits. La beauté s'ignore elle-même et s'effraye de son propre pouvoir. Je sors, et je te livre à toi-même pour que ton esprit revienne de sa terreur; car l'impression d'un bonheur nouveau donne aussi de l'effroi. (*Au chœur.*) Dès ce moment, honorez-la comme une fiancée et comme votre princesse. Apprenez-lui la grandeur de son sort. Bientôt moi-même je reviendrai la chercher avec un appareil digne d'elle et de moi.

Il sort.

BÉATRIX *et* LE CHŒUR.

LE CHŒUR. Salut à toi, jeune fille, aimable souveraine! Tu triomphes; la couronne est à toi. Je te salue, toi qui perpétueras cette race, heureuse mère des héros futurs! Trois fois salut! Sous d'heureux auspices tu entres avec joie dans une

maison de bonheur, favorisée par les dieux, ornée des couronnes de la gloire, et où le sceptre d'or, par une succession constante, passe des aïeux à leurs fils.

Les dieux domestiques et les ancêtres nobles et vénérés de cette maison vont se réjouir de ton aimable venue. Sur le seuil, tu seras reçue par Hébé, dont la jeunesse refleurit toujours; par la Victoire brillante, cette déesse ailée qui repose dans la main du Dieu suprême, et que son vol conduit au triomphe. Jamais la couronne de la beauté n'est sortie de cette race. Chaque princesse a donné à celle qui lui succédait la ceinture des grâces et le voile de la modestie. Mais voici ce que j'ai vu de plus beau, la plus belle des filles, quand la mère est encore dans la fleur de sa beauté.

BÉATRIX, *se réveillant de sa terreur.* Malheureuse! dans quelles mains le sort m'a-t-il jetée? De tous les êtres vivants, c'est là celui que je devais le plus redouter. Maintenant je comprends le frémissement, l'effroi mystérieux qui me faisait trembler quand on prononçait le nom de cette race terrible qui se hait elle-même, qui se déchire, qui s'acharne avec fureur contre son propre sein. J'ai souvent entendu parler avec horreur de cette haine envenimée des deux frères, et maintenant un sort épouvantable me jette, moi malheureuse, moi sans appui, dans le tourbillon de cette haine, de cette fatalité. (*Elle fuit dans le pavillon du jardin.*)

LE CHOEUR. Je porte envie aux heureux fils des dieux, aux maîtres fortunés du pouvoir. Ce qu'il y a de plus précieux est toujours leur partage, et ce sont eux qui cueillent la fleur de tout ce que les mortels estiment de plus grand et de plus beau.

Quand le pêcheur plonge dans les eaux pour recueillir des perles, la plus belle est pour eux; pour eux aussi la meilleure part de la récolte obtenue par un travail commun. Que les serviteurs s'accommodent de leur portion, la première est pour le seigneur.

Je lui abandonne ses autres avantages; mais je lui envie son privilége le plus précieux, celui de pouvoir choisir parmi les fleurs de la beauté. Ce qui charme les regards de tous, il le possède pour lui seul.

Le corsaire s'élance avec l'épée sur le rivage. Dans sa nocturne invasion, il emmène les hommes et les femmes, il as-

souvit son désir brutal; mais il n'ose toucher à la plus belle; elle est pour leur roi.

Maintenant allons garder l'entrée et le seuil de cette sainte retraite, afin qu'aucun profane ne pénètre dans ce mystère, et que nous méritions les éloges du maître qui nous a confié ce qu'il a de plus précieux. (*Le chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

La scène change et représente une salle dans l'intérieur du palais.

DONA ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR.

ISABELLE. Enfin, le voilà venu ce jour solennel, tant désiré et si vivement attendu. Je vois mes fils unis par le cœur; je joins leurs mains l'une à l'autre, et, pour la première fois dans cette réunion intime, votre heureuse mère peut ouvrir son cœur. Loin de nous est cette foule grossière de témoins qui se plaçait toujours entre vous et moi, toute prête à combattre. Le bruit des armes n'effraye plus mon oreille. Telle la troupe nocturne des hibous, habitants d'une maison en ruines, quitte son vieux repaire et s'enfuit comme un noir essaim qui obscurcit la clarté du jour, lorsque l'ancien possesseur, longtemps exilé, revient avec un joyeux appareil construire un nouvel édifice, telle la vieille haine s'enfuit avec son ténébreux cortége. Le soupçon au regard creux, l'envie au visage pâle et la méchanceté hideuse, quittent nos portes pour se rendre en murmurant dans l'enfer, et la confiance et la douce concorde reviennent en souriant avec la paix. (*Elle s'arrête un moment.*) Mais ce n'est pas assez que ce jour vous rende un frère à chacun, il vous donne une sœur. Vous êtes étonnés, vous me regardez avez surprise. Oui, mes fils, il est temps que je rompe le silence, que je brise le sceau d'un secret longtemps caché. J'ai donné aussi une fille à votre père; vous avez une jeune sœur et vous l'embrasserez aujourd'hui.

DON CÉSAR. Que dis-tu, ma mère? Nous avons une sœur, et jamais nous n'avions entendu parler d'elle!

DON MANUEL. Nous avons bien entendu dire dans notre

joyeuse enfance qu'une sœur nous était née ; mais on racontait que la mort l'avait enlevée au berceau.

ISABELLE. On se trompait ; elle vit.

DON CÉSAR. Elle vit, et tu nous l'as cachée !

ISABELLE. Je vous dirai les motifs de mon silence. Sachez ce qui s'est fait autrefois et quels en sont les fruits aujourd'hui. Vous étiez encore enfants, déjà cette déplorable antipathie, qui ne doit plus jamais renaître, vous divisait et jetait la tristesse dans le cœur de vos parents. Votre père eut un jour un rêve étrange ; il lui sembla voir sortir de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient leurs épais rameaux ; entre les deux s'élevait un lis qui devint une flamme, qui dévora les branches épaisses des lauriers, et qui, s'élançant avec fureur vers la voûte, embrasa et consuma en un instant dans un épouvantable incendie le palais tout entier. Effrayé de cette étonnante apparition, votre père consulta un astrologue arabe qui était son oracle, et en qui il mettait plus de confiance que je n'aurais voulu. L'Arabe déclara que si j'enfantais une fille, elle donnerait la mort à ses deux frères et que toute sa race périrait par elle. Je devins mère d'une fille ; votre père donna l'ordre cruel de la précipiter dans la mer. J'éludai cet arrêt de mort, et, par les soins discrets d'un serviteur fidèle, je gardai ma fille.

DON CÉSAR. Béni soit celui qui t'a prêté son assistance ! La prudence ne manque jamais à l'amour d'une mère.

ISABELLE. Ce n'était pas seulement la voix de l'amour maternel qui m'engageait à épargner mon enfant ; j'avais eu aussi un rêve merveilleux et prophétique quand mon sein portait cette fille. Je vis un enfant, beau comme le dieu de l'amour, qui jouait sur le gazon. Un lion sortit de la forêt, portant dans sa gueule ensanglantée la proie qu'il venait de saisir, et vint avec douceur la déposer sur le sein de l'enfant ; un aigle planant dans les airs s'abattit, tenant entre ses serres un chevreau tremblant, et vint avec douceur le déposer sur le sein de l'enfant, et l'aigle et le lion, calmes et soumis, se placèrent aux pieds de l'enfant. Le sens de cette vision me fut expliquée par un moine, un homme aimé de Dieu, auprès duquel, dans toutes les souffrances de ce monde, mon cœur a toujours trouvé une consolation et un conseil. Il me dit que j'enfanterais une fille qui changerait en un sentiment

d'amour ardent l'esprit belliqueux de mes fils. Je recueillis cette parole dans mon âme, me fiant plus au Dieu de vérité qu'à l'esprit du mensonge. Je sauvai cette enfant de divine promesse, cette fille de bénédiction, gage de mon espoir, qui devait être pour moi l'instrument de la paix quand votre haine s'accroissait sans cesse.

DON MANUEL, *embrassant son frère.* Notre sœur n'est plus nécessaire pour former le lien de notre amour, mais elle le resserrera davantage.

ISABELLE. Je l'ai placée dans une retraite cachée; elle a été élevée mystérieusement loin de mes yeux par une main étrangère. Je me suis privée du bonheur ardemment désiré de la voir; car je craignais la sévérité de son père, qui, tourmenté sans cesse par une sombre méfiance, mettait des espions sur tous mes pas.

DON CÉSAR. Depuis trois mois notre père repose dans le tombeau. Qui a pu t'empêcher, ô ma mère! de montrer au jour celle qui resta longtemps cachée et de réjouir nos cœurs?

ISABELLE. Quel autre motif que vos malheureuses discordes, dont rien ne pouvait éteindre la rage, et qui, s'enflammant sur la tombe de votre père à peine expiré, n'offraient aucun moyen de réconciliation? Pouvais-je placer votre sœur entre vos épées cruelles? Pouviez-vous, au milieu de l'orage, entendre la voix de votre mère, et devais-je exposer avant le temps à la fureur de votre haine ce gage d'une paix chérie, cette dernière ancre de mon pieux espoir? Il fallait d'abord que vous vinssiez à vous regarder comme frères, avant de placer entre vous cette sœur comme un ange de paix. Maintenant je le puis et je vais vous l'amener. J'ai envoyé mon vieux serviteur, et à chaque instant j'attends son retour; il doit l'enlever à sa paisible retraite et la conduire sur le cœur d'une mère et dans les bras de ses frères.

DON MANUEL. Elle n'est pas la seule que tu presseras aujourd'hui dans tes bras maternels. La joie entre par toutes les portes, et ce palais désert va devenir le séjour des grâces charmantes. Maintenant, ma mère, apprends aussi mon secret. Tu me donnes une sœur, moi je veux t'offrir une seconde fille chérie. Oui, ma mère, bénis ton fils, mon cœur a trouvé, a choisi celle qui doit être la compagne de ma vie.

Avant que le soleil ait quitté l'horizon, j'amènerai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLE. Je presserai avec joie sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né. Que la joie naisse sur ses pas, que toutes les fleurs de la vie et toutes les satisfactions récompensent le fils qui me rend la plus glorieuse des mères.

DON CÉSAR. Ne répands pas, ô ma mère! toutes les bénédictions sur ton premier-né. Si tu bénis l'amour, je t'amènerai aussi une fille digne d'une telle mère. Elle m'a appris les sentiments nouveaux de l'amour. Avant que le jour soit fini, don César te présentera son épouse.

DON MANUEL. Puissance souveraine et divine de l'amour, c'est à juste titre qu'on te nomme la reine des âmes. Les éléments te sont soumis; tu peux rapprocher les sentiments les plus hostiles; tout ce qui vit reconnaît ton pouvoir. Tu as vaincu la nature violente de mon frère qui, jusqu'à présent, était restée inflexible. (*Il embrasse don César.*) Maintenant je crois à ton cœur et je te presse avec espoir sur mon sein fraternel. Je ne doute plus de toi, car tu peux aimer.

ISABELLE. Que ce jour soit trois fois béni! il a délivré en un instant de tous ses chagrins mon cœur oppressé. Je vois ma race appuyée sur des bases solides, et je puis regarder avec satisfaction dans l'immensité du temps. Hier encore, couverte du voile des veuves, délaissée, sans enfants, pareille à une morte, j'étais seule dans ces salles désertes, et aujourd'hui trois filles dans la fleur de la jeunesse se placent à mes côtés. Y a-t-il, parmi toutes les femmes qui ont enfanté, une mère dont le bonheur puisse être comparé au mien? Cependant quel prince voisin de notre pays nous donne ses royales filles? On ne m'a parlé d'aucune, et mes fils n'ont pu faire un choix indigne.

DON MANUEL. Aujourd'hui, ma mère, ne me demande pas de soulever le voile de mon bonheur. Le jour approche qui doit tout révéler. Ma fiancée se présentera d'elle-même. Sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLE. Je reconnais dans l'aîné de mes fils l'esprit et le caractère de son père. Il aimait ainsi à former ses projets au dedans de lui-même, à assurer dans son cœur silencieux ses résolutions inébranlables. Je t'accorde volontiers ce bref dé-

lai; mais mon fils César, j'en suis sûre, va me nommer sa royale fiancée.

DON CÉSAR. Il n'est pas dans mon caractère de me cacher mystérieusement; je porte mes sentiments écrits en toute liberté sur mon front. Mais ce que tu désires savoir de moi, permets, ma mère, que je te l'avoue franchement, moi-même je ne l'ai pas encore demandé. Demande-t-on d'où viennent les rayons enflammés du soleil? En éclairant le monde, ils se révèlent assez, leur lumière témoigne qu'ils proviennent de la lumière. J'ai lu dans les yeux de ma fiancée, j'ai pénétré dans le fond de son cœur; je connais cette perle à son pur éclat, mais je ne puis te dire son nom.

ISABELLE. Quoi! don César? Explique-toi. Tu t'es abandonné à la force de ton premier sentiment d'amour comme à la voix de Dieu. J'attendais de toi la vivacité de la jeunesse, mais non pas l'aveuglement d'un enfant. Dis-nous ce qui a déterminé ton choix.

DON CÉSAR. Mon choix, ma mère? Lorsque la puissance de la destinée entraîne l'homme à l'heure fatale, est-ce un choix? Je n'allais pas chercher une fiancée, et vraiment une telle idée ne pouvait me venir dans la maison de la mort. C'est là que j'ai trouvé celle que je ne cherchais pas. Jusqu'alors la race légère des femmes m'avait été indifférente et n'avait pu m'émouvoir, car je n'en voyais pas une semblable à toi, ma mère, que j'honore comme l'image de Dieu. C'était aux tristes funérailles de mon père; nous étions cachés dans la foule; car tu te rappelles que, dans ta prudence, tu nous avais ordonné de prendre un vêtement inconnu, afin que la violence de notre haine ne troublât pas avec fracas la dignité de cette cérémonie. Le vaisseau de l'église était tendu de noir; vingt statues, portant des flambeaux à la main, entouraient l'autel devant lequel était placé le cercueil, recouvert de la croix blanche du drap mortuaire. Sur ce cercueil on voyait le bâton du commandement, la couronne royale, les éperons d'or, insigne du chevalier, et l'épée avec sa poignée ornée de diamants. Tout le peuple était dévotement à genoux. Du haut du chœur l'orgue invisible se fit entendre, et les chants furent entonnés par plus de cent voix. Tandis que les hymnes continuaient, le cercueil descendit lentement avec le corps qu'il renfermait vers la demeure souterraine, dont

l'ouverture était cachée par le drap mortuaire. Les terrestres ornements restèrent sur la terre; ils ne devaient pas accompagner le mort dans sa profonde demeure. Cependant, portée avec des chants sur les ailes des séraphins, l'âme délivrée s'envolait en haut, cherchant le refuge du ciel et de la grâce divine. Je rappelle, ma mère, tout ceci à ton souvenir, et je le décris en détail, pour que tu voies si dans ce moment j'avais dans le cœur un désir mondain, et c'est cette heure grave et solennelle que l'arbitre de ma vie choisit pour me pénétrer d'un rayon de l'amour. Comment cela est-il arrivé? Je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLE. Achève; je veux tout savoir.

DON CÉSAR. D'où elle venait et comment elle s'est trouvée près de moi, ne me le demandez pas. Quand j'ai détourné les yeux, elle était à mes côtés; à son approche, je fus saisi jusqu'au fond de l'âme d'une impression confuse, mais puissante et merveilleuse. Ce n'était pas la douceur enchanteresse de son sourire, la beauté de ses traits, ni la grâce de sa forme divine; c'était une voix intime et profonde qui s'emparait de moi avec une force céleste, comme un pouvoir magique qu'on ne peut comprendre. Nos âmes semblèrent se toucher sans s'être communiquées, sans qu'une parole eût été prononcée. Quand je respirai l'air qu'elle respirait, elle m'était étrangère, et pourtant je la connaissais intérieurement, et tout à coup j'entendis distinctement en mon âme : C'est elle, ou quelle autre sur la terre?

DON MANUEL *l'interrompt avec vivacité.* C'est bien là l'éclair divin et sacré de l'amour qui frappe le cœur, l'atteint, l'enflamme. Quand deux âmes parentes se rencontrent, alors on ne peut plus ni choisir ni résister; l'homme ne dénoue pas ce que le ciel a lié. Je suis comme mon frère. Ce qu'il vient de raconter est ma propre histoire, et je dois l'en remercier; il a d'une main heureuse levé le voile qui couvrait le sentiment confus que j'éprouve.

ISABELLE. Je le vois, mes enfants suivent leur destinée à travers leur propre route. Le torrent fougueux qui tombe des montagnes se creuse son lit, s'ouvre son chemin, sans chercher la route régulière que la prudence lui avait tracée. Je me soumets. Que pourrais-je faire? La main puissante et inflexible des dieux tisse la destinée confuse de ma maison. Le cœur

de mes fils est le gage de mon espoir; leur naissance est noble et leurs pensées doivent l'être.

ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR.
DIÉGO *se montre à la porte.*

ISABELLE. Voyez. Voici mon fidèle serviteur. Approche, approche, honnête Diégo. Où est mon enfant?... Ils savent tout, il n'y a plus de mystère. Où est-elle? parle, ne le cache pas plus longtemps. Nous sommes préparés à soutenir la plus grande joie. Viens. *(Elle veut s'avancer avec lui vers la porte.)* Qu'est-ce? Comment! tu hésites, tu te tais; ton regard ne m'annonce rien de bon. Qu'y a-t-il? Parle. Un frisson me saisit. Où est-elle? où est Béatrix? *(Elle veut sortir.)*

DON MANUEL, *à part, avec surprise.* Béatrix!...

DIÉGO *la retient.* Restez.

ISABELLE. Où est-elle? Cette anxiété me tue.

DIÉGO. Elle n'est pas avec moi. Je ne vous ramène pas votre fille.

ISABELLE. Qu'est-il arrivé? Au nom de tous les saints, parle!

DON CÉSAR. Où est ma sœur, malheureux? Parle.

DIÉGO. Elle est enlevée, emmenée par les corsaires. Oh! pourquoi ai-je vu ce jour?

DON MANUEL. Remettez-vous, ma mère.

DON CÉSAR. Du courage! Contenez-vous jusqu'à ce que vous ayez tout appris.

DIÉGO. J'ai parcouru rapidement, comme vous me l'aviez ordonné, le chemin qui conduit au couvent, que j'avais suivi tant de fois et que j'espérais suivre pour la dernière. La joie me donnait des ailes...

DON CÉSAR. Au fait.

DON MANUEL. Parle.

DIÉGO. J'arrive dans cette cour du couvent que je connais si bien; je demande votre fille; je vois l'expression de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec horreur cette catastrophe. *(Isabelle tombe pâle et tremblante sur un fauteuil; don Manuel s'empresse auprès d'elle.)*

DON CÉSAR. Et les Maures, dis-tu, l'ont enlevée? A-t-on vu les Maures? Qui a été témoin de ce fait?

DIÉGO. On a vu un navire de corsaires maures qui ont jeté l'ancre dans une baie voisine du couvent.

DON CÉSAR. Plus d'un navire se réfugie dans cette baie pour échapper à la fureur de l'ouragan. Où est ce vaisseau?

DIÉGO. On l'a vu ce matin en pleine mer, gagnant le large à force de voiles.

DON CÉSAR. A-t-on entendu parler d'un autre brigandage? Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

DIÉGO. Ils se sont emparés avec violence des troupeaux de bœufs qui paissaient dans cet endroit.

DON CÉSAR. Comment les brigands ont-ils pu commettre leur vol dans l'intérieur d'un cloître bien fermé?

DIÉGO. Les murs du jardin de ce cloître sont faciles à franchir avec une échelle.

DON CÉSAR. Comment sont-ils entrés dans l'intérieur des cellules? car les pieuses nonnes sont soumises à une discipline rigoureuse.

DIÉGO. Celles qui ne sont pas encore liées par des vœux peuvent se promener en liberté.

DON CÉSAR. Usait-elle souvent de la liberté qui lui était accordée? Dis-moi cela.

DIÉGO. Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin; aujourd'hui seulement elle n'est pas revenue.

DON CÉSAR, *après un moment de réflexion.* Enlevée, dis-tu? S'il était facile aux brigands de l'enlever, elle a pu aussi prendre la fuite.

ISABELLE *se lève* C'est la violence, c'est un rapt criminel. Ma fille ne pouvait oublier son devoir au point de suivre librement un ravisseur. Don Manuel, don César, je devais aujourd'hui vous donner une sœur, maintenant il faut que je la doive à votre bras héroïque. Déployez votre courage. Mes fils, vous ne pouvez souffrir paisiblement que votre sœur soit la proie d'un voleur audacieux. Prenez les armes, équipez des navires, parcourez toute la côte, poursuivez les brigands sur toutes les mers, votre sœur vous est enlevée.

DON CÉSAR. Adieu, je vole à la découverte et à la vengeance.

Il sort.

DON MANUEL, *se réveillant d'une distraction profonde, se tourne avec inquiétude vers Diégo.* Quand dis-tu qu'elle est devenue invisible?

DIÉGO. Depuis ce matin on ne l'a pas revue.

DON MANUEL, *à dona Isabelle.* Et ta fille se nomme Béatrix?

ISABELLE. C'est là son nom. Hâte-toi. Plus de questions.

DON MANUEL. Encore une chose, ma mère, dis-la-moi.

ISABELLE. Hâte-toi d'agir. Suis l'exemple de ton frère.

DON MANUEL. Dans quelle contrée, je t'en conjure?..

ISABELLE, *le pressant de partir.* Vois mes larmes, mon angoisse mortelle.

DON MANUEL. Dans quelle contrée la tenais-tu cachée?

ISABELLE. Oh! elle n'était pas cachée au centre de la terre.

DIÉGO. Une crainte subite me saisit.

DON MANUEL. La crainte! Et pourquoi? Dis ce que tu sais.

DIÉGO. Je crains d'avoir été la cause innocente de son enlèvement.

ISABELLE. Malheureux! dis-nous ce qui est arrivé!

DIÉGO. Je vous l'avais caché, princesse, pour épargner quelque souci à votre cœur maternel. Le jour où le prince fut enseveli, tout le peuple, avide de nouveauté, se pressait à cette triste solennité. La nouvelle en était venue jusqu'aux murs du cloître. Votre fille me conjura, avec des instances réitérées, de lui laisser voir cette cérémonie. Moi, malheureux, je me laissai fléchir. Elle s'enveloppa d'un vêtement de deuil, et fut ainsi témoin des funérailles. Je crains que dans la foule, qui accourait là de toutes parts, elle n'ait été exposée aux regards du corsaire, car nul vêtement ne cache l'éclat de sa beauté.

DON MANUEL, *à part, et rassuré.* Heureuses paroles qui soulagent mon cœur! Ce n'est pas elle : ce qu'il dit ne se rapporte pas à elle.

ISABELLE. Vieillard insensé! ainsi tu m'as trahie?

DIÉGO. Princesse, je croyais bien faire, je croyais reconnaître dans ce désir la voix de la nature, la force du sang. Je pensais que c'était l'œuvre même du ciel, qui, par une secrète et tendre impulsion, conduisait la fille sur le tombeau de son père. J'ai voulu céder au pieux devoir qu'elle avait droit d'accomplir. Ainsi, par de bonnes intentions, j'ai mal agi.

DON MANUEL, *à part*. Pourquoi rester ici dans les tourments du doute et de la crainte? Je vais sur-le-champ trouver la lumière et la certitude. (*Il veut sortir.*)

DON CÉSAR *revient*. Arrête, don Manuel, je veux te suivre.

DON MANUEL. Ne me suis pas, reste. Que personne ne me suive.

DON CÉSAR *le regarde avec surprise*. Qu'est-il arrivé à mon frère? Dis-le-moi, ma mère.

ISABELLE. Je l'ignore; je ne le reconnais plus.

DON CÉSAR. Tu me vois revenir, ma mère; car, dans l'ardeur de mon zèle, j'ai oublié de te demander un signe pour me faire reconnaître ma sœur. Comment retrouver ses traces avant de savoir dans quel lieu les brigands l'ont enlevée? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLE. Il est consacré à sainte Cécile. La forêt qui s'étend sur les pentes de l'Etna le couvre comme pour en faire l'asile silencieux des âmes.

DON CÉSAR. Aie bon courage! fie-toi à tes fils. Je te ramènerai notre sœur, dussé-je la chercher sur toutes les mers et dans toutes les contrées! Il y a cependant, ma mère, une chose qui m'afflige. J'ai laissé ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne puis confier qu'à toi ce précieux dépôt; je vais te l'envoyer, tu la verras, et dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oublieras tes inquiétudes et tes souffrances.

ISABELLE. Quand cessera enfin la vieille malédiction qui pèse sur cette maison? Un génie perfide se joue de mes espérances, et sa rage envieuse ne s'apaise jamais. Je me croyais si près du port, je me confiais avec tant de sécurité au gage de bonheur, je croyais toutes les tempêtes assoupies, et déjà, d'un regard joyeux, je voyais la terre éclairée par les rayons du soleil couchant, et voilà qu'une tempête s'élève dans le ciel serein, et me force à lutter encore contre les vagues. (*Elle se retire dans l'intérieur du palais. Diégo la suit.*)

La scène représente le jardin.

LES DEUX CHOEURS, *puis* BÉATRIX.

Le chœur de don Manuel s'avance dans un appareil de fête, orné de guirlandes, portant la parure de fiancée qui a été décrite plus haut. Le chœur de don César veut lui interdire l'entrée.

PREMIER CHOEUR. Tu ferais bien de quitter ce lieu.

DEUXIÈME CHOEUR. Je le quitterai si de plus vaillants l'exigent.

PREMIER CHOEUR. Tu dois remarquer que ta présence est importune.

DEUXIÈME CHOEUR. Puisque cela te déplaît, je reste.

PREMIER CHOEUR. Voici mon poste. Qui ose m'arrêter?

DEUXIÈME CHOEUR. Moi je puis le faire : je commande ici.

PREMIER CHOEUR. C'est mon maître, don Manuel, qui m'envoie.

DEUXIÈME CHOEUR. Et moi je reste ici par l'ordre de mon maître.

PREMIER CHOEUR. Le plus jeune doit céder à l'aîné.

DEUXIÈME CHOEUR. Le monde appartient au premier occupant.

PREMIER CHOEUR. Va, toi que je hais, quitte le terrain.

DEUXIÈME CHOEUR. Non pas avant d'avoir mesuré nos épées.

PREMIER CHOEUR. Te trouverai-je partout sur mon chemin?

DEUXIÈME CHOEUR. Partout où cela me plait, je puis te braver.

PREMIER CHOEUR. Qu'as-tu donc à écouter ici et à épier?

DEUXIÈME CHOEUR. Qu'as-tu à demander et à prescrire?

PREMIER CHOEUR. Je ne suis pas ici pour te parler et te répondre.

DEUXIÈME CHOEUR. Et moi je ne daigne pas te parler.

PREMIER CHOEUR. Jeune homme, tu dois du respect à mon âge.

DEUXIÈME CHOEUR. Ma bravoure est éprouvée comme la tienne.

BÉATRIX *sort précipitamment*. Malheur à moi! Que veulent ces hommes farouches?

PREMIER CHOEUR, *au second*. Je te dédaigne, toi et ton air orgueilleux.

DEUXIÈME CHOEUR. Le maître que je sers vaut mieux que le tien.

BÉATRIX. Oh! malheureuse! malheureuse! s'il venait maintenant!

PREMIER CHOEUR. Tu mens : don Manuel l'emporte de beaucoup sur lui.

DEUXIÈME CHOEUR. Mon maître a l'avantage dans chaque combat.

BÉATRIX. Il va venir; voici l'heure.

PREMIER CHOEUR. Si ce n'était par amour pour la paix, je me ferais rendre justice.

DEUXIÈME CHOEUR. C'est la crainte et non la paix qui t'arrête.

BÉATRIX. Oh! que n'est-il à mille lieues d'ici!

PREMIER CHOEUR. Je crains la loi et non la menace de ton regard.

DEUXIÈME CHOEUR. Tu fais bien : la loi est l'appui du lâche.

PREMIER CHOEUR. Commence donc, et je t'imiterai.

DEUXIÈME CHOEUR. Le glaive est tiré.

BÉATRIX, *dans la plus vive anxiété*. Ils vont en venir aux mains; les épées brillent. O vous, puissances du ciel! retenez ses pas, placez-vous sur son chemin, imposez-lui des retards et des obstacles, mettez-lui aux pieds un réseau, afin qu'il n'arrive pas en ce moment. Saints anges que j'ai conjurés de l'amener ici, n'écoutez pas ma prière, emmenez-le bien loin, bien loin d'ici. (*Elle rentre au moment où les chœurs vont s'attaquer. Don Manuel paraît.*)

DON MANUEL, LE CHŒUR.

DON MANUEL. Que vois-je? arrêtez.

PREMIER CHOEUR, *au second*. Avance! avance!

DEUXIÈME CHOEUR. A bas ces gens-là, à bas!

DON MANUEL *s'avance entre eux, l'épée nue*. Arrêtez!

PREMIER CHOEUR. C'est le prince!

DEUXIÈME CHOEUR. C'est son frère. Paix!

DON MANUEL. J'étends roide mort sur la place le premier qui voudrait continuer le combat, et qui menacerait seulement du regard son adversaire..... Êtes-vous en démence? Quel démon vous pousse à raviver les flammes de nos anciennes discordes, qui doivent être éteintes à tout jamais? Qui a commencé le combat? Parlez : je veux le savoir.

PREMIER CHOEUR. Ils étaient ici...

DEUXIÈME CHOEUR. Ils venaient...

DON MANUEL, *au premier chœur*. Parle, toi.

PREMIER CHOEUR. Nous venions ici, mon prince, apporter les parures nuptiales, comme tu nous l'as ordonné. Préparés à une fête, comme tu le vois, et non pas au combat, nous suivions en paix notre chemin, ne pensant à aucune hostilité, et nous fiant à l'alliance jurée. Nous avons trouvé ceux-ci campés dans ce lieu comme des ennemis, et nous en défendant l'entrée avec violence.

DON MANUEL. Insensés! Nul asile n'est-il donc à l'abri de votre rage aveugle? Faut-il que votre haine pénètre jusque dans le séjour silencieux de l'innocence pour en troubler la paix? (*Au second chœur.*) Retire-toi; il y a ici des secrets qui ne permettent pas que tu restes ici. (*Le chœur hésite.*) Retire-toi : ton maître te l'ordonne par ma voix; car nous n'avons à présent qu'une âme et qu'une pensée. Mes ordres sont les siens. Va. (*Au premier chœur.*) Toi, demeure et garde l'entrée.

DEUXIÈME CHOEUR. Que faire? Les princes sont réconciliés; cela est certain; et se jeter avec ardeur dans les querelles ou les combats des grands sans y être appelé, c'est souvent plus dangereux qu'utile. Car, lorsque les grands sont las de combattre, ils rejettent sur l'homme obscur qui les a servis sans défiance les apparences sanglantes du crime et se montrent sans tache. Laissons donc les princes s'accorder entre eux. Je pense qu'il est plus sage d'obéir. (*Le deuxième chœur se retire. Le premier se place au fond de la scène. Au même instant, Béatrix paraît et se jette dans les bras de don Manuel.*)

BÉATRIX, DON MANUEL.

BÉATRIX. C'est toi! Je te revois donc. Cruel! tu m'as laissée

longtemps, bien longtemps languir. Tu m'as livrée à la crainte et à l'angoisse; mais n'en parlons plus. Je te revois. Dans tes bras chéris est mon asile, ma protection contre tous les dangers. Viens : ils sont loin; nous pouvons fuir. Viens : ne perdons pas un instant. (*Elle veut l'entraîner et le regarde plus attentivement.*) Mais qu'as-tu donc? Tu es si réservé et si grand! Tu t'arraches de mes bras comme si tu voulais t'éloigner de moi! Je ne te reconnais plus. Est-ce bien don Manuel, mon époux, mon bien-aimé?

DON MANUEL. Béatrix!

BÉATRIX. Non, ne parle pas; ce n'est pas le temps de discourir. Partons au plus vite; viens : les moments sont précieux.

DON MANUEL. Reste : réponds-moi.

BÉATRIX. Partons, partons avant que ces hommes reviennent.

DON MANUEL. Reste; ces hommes ne peuvent nous nuire.

BÉATRIX. Oh! tu ne les connais pas. Viens : fuyons.

DON MANUEL. Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

BÉATRIX. Oh! crois-moi, il y a ici des hommes puissants.

DON MANUEL. Nul, ô ma bien-aimée! n'est plus puissant que moi.

BÉATRIX. Toi seul contre un si grand nombre!

DON MANUEL. Moi seul! Ces hommes que tu crains...

BÉATRIX. Tu ne les connais pas, tu ne sais pas à qui ils obéissent.

DON MANUEL. Ils m'obéissent à moi; je suis leur souverain.

BÉATRIX. Tu es... Quel effroi traverse mon âme!

DON MANUEL. Apprends enfin, Béatrix, à me connaître. Je ne suis pas ce que je semblais être, un pauvre chevalier, un inconnu, un amant qui ne demandait que ton amour. Je t'ai caché qui je suis, quelle est mon origine, et quel est mon pouvoir.

BÉATRIX. Tu n'es pas don Manuel! Malheureuse! Qui es-tu?

DON MANUEL. Je me nomme don Manuel; mais je suis au-dessus de tous ceux qui portent ce nom dans cette ville. Je suis don Manuel, prince de Messine.

BÉATRIX. Tu serais don Manuel, frère de don César?

DON MANUEL. Don César est mon frère.

BÉATRIX. Il est ton frère?

DON MANUEL. Comment! cela t'effraye? Connais-tu don César? Connais-tu encore quelqu'un de mon sang?

BÉATRIX. Tu es don Manuel qu'une haine irréconciliable et une lutte perpétuelle séparent de ton frère?

DON MANUEL. Nous sommes réconciliés. Dès aujourd'hui nous sommes frères non-seulement par la naissance, mais par le cœur.

BÉATRIX. Réconciliés dès aujourd'hui?

DON MANUEL. Parle. Que t'est-il arrivé? D'où vient cette émotion? Tu ne pouvais connaître ma famille que de nom. Sais-je tout ton secret? Ne m'as-tu rien caché? m'as-tu tout dit?

BÉATRIX. A quoi penses-tu? Comment? Que pourrais-je avoir à t'avouer?

DON MANUEL. Tu ne m'as encore rien dit de ta mère. Qui est-elle? La reconnaîtrais-tu si je te la dépeignais, si je te la faisais voir?

BÉATRIX. Tu la connais, tu la connais, et tu me l'as cachée?

DON MANUEL. Malheur à toi! malheur à moi! si je la connais.

BÉATRIX. Oh! son aspect est doux comme la lumière du soleil. Je la vois devant moi. Mes souvenirs se réveillent, et sa céleste figure semble surgir du fond de mon âme. Je vois ces boucles de cheveux noirs qui ombragent le noble contour de son cou d'ivoire. Je vois le cercle de son front sans tache et l'éclat de ses grands yeux limpides. Les sons touchants de sa voix éveillent en moi...

DON MANUEL. Malheur à moi! c'est elle que tu dépeins.

BÉATRIX. Et c'est elle que je fuis. Devais-je l'abandonner le matin même du jour qui devait à jamais me réunir à elle? Oh! je sacrifie pour toi ma mère même.

DON MANUEL. La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire vers elle; elle t'attend.

BÉATRIX. Que dis-tu? Ta mère est celle de don César? Tu veux me conduire à elle? Oh! jamais! jamais!

DON MANUEL. Tu trembles? Que signifie cette terreur? Ma mère n'est-elle pas une étrangère pour toi?

BÉATRIX. Ah! triste et fatale découverte! Ah! pourquoi ai-je vu ce jour!

DON MANUEL. Qui peut te causer une telle angoisse, quand tu me connais, quand tu trouves le prince dans l'inconnu?

BÉATRIX. Oh ! rends-moi l'inconnu. Je serais heureuse avec lui dans une île déserte.

DON CÉSAR, *derrière le théâtre*. Retirez-vous. Quelle est cette foule rassemblée ici?

BÉATRIX. Dieux ! cette voix ! Où me cacher?

DON MANUEL. Tu connais cette voix? Non, tu ne l'as jamais entendue et tu ne peux la reconnaître.

BÉATRIX. Viens, fuyons. Ne nous arrêtons pas.

DON MANUEL. Pourquoi fuir? C'est la voix de mon frère; il me cherche. Je suis surpris, il est vrai, qu'il ait découvert...

BÉATRIX. Au nom de tous les saints, évite-le. Ne t'expose pas à son impétueuse rencontre. Fais qu'il ne te trouve pas dans ce lieu.

DON MANUEL. Chère âme, la crainte t'égare. Tu ne m'entends pas. Nous sommes réconciliés.

BÉATRIX. O ciel ! délivre-moi de cet instant.

DON MANUEL. Quel pressentiment ! Quelle pensée me saisit et me fait frissonner !... Serait-il possible?... Cette voix ne te serait-elle pas étrangère?... Béatrix ! tu étais... Je tremble de t'interroger... Tu étais aux funérailles de mon père?...

BÉATRIX. Malheur à moi !

DON MANUEL. Tu y étais?

BÉATRIX. Ne sois pas irrité.

DON MANUEL. Malheureuse !

BÉATRIX. J'y étais.

DON MANUEL. Horreur !

BÉATRIX. Ce désir était trop violent. Pardonne-moi. Je t'avouai ce désir; mais toi tu reçus ma prière d'un air sombre et froid, et je me tus. Mais je ne sais quel astre malfaisant me poussait avec une force irrésistible; il me fallut satisfaire à l'ardente impulsion de mon cœur. Le vieux serviteur me prêta son appui, je te désobéis, et j'allai à ces funérailles. (*Elle se penche vers lui. Don César entre accompagné de tout le chœur.*)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS, BÉATRIX.

DEUXIÈME CHŒUR, *à don César*. Tu ne nous crois pas..... Crois-en donc tes yeux.

DON CÉSAR *entre rapidement, et recule à l'aspect de son frère.* Illusion de l'enfer! Quoi! dans ses bras? (*Il s'approche de don Manuel.*) Vipère envenimée! c'est là ton amour? C'est ainsi que tu me trompes par ta fausse réconciliation? Oh! ma haine était la voix de Dieu. Descends aux enfers, cœur de serpent! (*Il le poignarde.*)

DON MANUEL. Je suis mort. — Béatrix!... mon frère! (*Il tombe et meurt. Béatrix tombe près de lui sans mouvement.*)

PREMIER CHOEUR. Au meurtre! au meurtre! Venez, prenez tous les armes. Que le sang soit vengé par le sang. (*Tous tirent l'épée.*)

DEUXIÈME CHOEUR. Félicitons-nous, la lutte est finie. Maintenant, Messine n'a plus qu'un maître.

PREMIER CHOEUR. Vengeance! vengeance! Que le meurtrier tombe! qu'il tombe pour expier son meurtre!

DEUXIÈME CHOEUR. Seigneur, ne crains rien; nous te restons fidèles.

DON CÉSAR. Retirez-vous. J'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur confiant, qui de l'amitié fraternelle me faisait un piége. Cette action paraît terrible et affreuse, cependant, c'est le juste ciel qui a jugé.

PREMIER CHOEUR. Malheur à toi, Messine! malheur! malheur! malheur! un horrible forfait s'est accompli dans ton enceinte. Malheur aux mères et aux enfants, aux jeunes gens et aux vieillards! Malheur à ceux qui ne sont pas encore nés!

DON CÉSAR. La plainte vient trop tard. Apportez ici du secours. (*Il montre Béatrix.*) Rappelez-la à la vie; éloignez-la promptement de ce lieu de mort et de terreur. Je ne puis rester plus longtemps, ma sœur enlevée demande mes soins... conduisez-la dans les bras de ma mère, et dites-lui que c'est son fils don César qui la lui envoie. (*Il sort. Béatrix évanouie est placée sur un brancard et emportée par les hommes du chœur. Le premier chœur reste auprès du corps de don Manuel. Les jeunes gens qui portaient les ornements nuptiaux se rangent aussi autour de lui.*)

LE CHOEUR. Je ne puis comprendre et deviner comment tout cela est arrivé si promptement. Il y a longtemps que mon esprit voyait s'avancer à grands pas l'effrayante image de ce crime terrible et sanglant; cependant je me sens pénétré d'horreur quand je vois s'accomplir sous mes yeux ce que je

n'avais encore fait qu'entrevoir dans mes pressentiments et mes craintes. Tout mon sang se glace dans mes veines devant cette épouvantable et décisive réalité.

UN HOMME DES CHOEURS. Laissez retentir la voix de la douleur. Noble jeune homme, te voilà étendu sans vie, enlevé à la fleur de l'âge, saisi par la nuit de la mort sur le seuil de la chambre nuptiale. Mais qu'un gémissement profond et sans fin soit donné à celui qui est maintenant muet.

UN SECOND. Nous venons, nous venons avec la pompe d'une fête recevoir la fiancée. Les jeunes hommes apportent les riches vêtements, les présents de noces; la fête est préparée, les témoins sont là; mais l'époux n'entend plus rien; les chants de joie ne le réveilleront plus, car le sommeil des morts est profond.

TOUS LES CHOEURS. Il est lourd et profond le sommeil des morts. La voix de la fiancée ne l'éveillera pas. Il n'entendra plus le son joyeux du cor. Il gît sur la terre, roide et immobile.

UN TROISIÈME. Qu'est-ce que les espérances? Qu'est-ce que les projets formés par l'homme périssable? Aujourd'hui vous vous embrassiez comme frères, vous étiez unis de cœur et de bouche, et ce soleil qui maintenant s'abaisse éclairait votre union; et te voilà couché dans la poussière, privé de la vie par la main de ton frère, portant au cœur une affreuse blessure! Qu'est-ce que les espérances? qu'est-ce que les projets fondés sur un sol trompeur par l'homme, ce fils de l'heure fugitive?

LE CHOEUR. Je veux te porter à ta mère. Quel malheureux fardeau! Abattons avec la hache meurtrière les branches de ce cyprès pour en faire un brancard. Jamais il ne produira rien de vivant l'arbre qui a porté les fruits de la mort; jamais il ne grandira heureusement, jamais il ne prêtera son ombre au voyageur. Ce qui a été nourri par le sol de la mort doit être maudit et dévoué au service de la mort.

LE PREMIER. Malheur au meurtrier! malheur à celui qui a obéi à une fureur insensée! Le sang coule, coule et descend dans la terre. Là bas, dans une profondeur sans clarté, sans chant et sans voix, sont les filles de Thémis, qui n'oublient pas, qui jugent avec justice. Elles recueillent ce sang dans leurs vases noirs, et l'agitent et y mêlent la terrible vengeance.

LE SECOND. Sur cette terre éclairée par le soleil, les traces

du crime s'effacent facilement, comme un léger mouvement s'efface sur le visage; mais rien ne se perd, rien ne s'évanouit de ce que les heures au cours mystérieux emportent dans le sein obscur et fécond de la destinée. Le temps est un sol productif, la nature est un grand corps vivant, et tout est fruit ou semence.

LE TROISIÈME. Malheur, malheur au meurtrier! Malheur à celui qui a semé la semence de mort! Autre est l'aspect du crime avant qu'il soit commis, autre quand il est accompli. Dans l'émotion de la vengeance, il t'apparaît animé et hardi; mais, quand il est accompli, il t'apparaît comme un pâle fantôme. Les terribles furies elles-mêmes agitaient contre Oreste leurs vipères infernales, et poussaient le fils à tuer sa mère. Elles savaient habilement tromper son cœur par les apparences sacrées de la justice. Mais dès qu'il a frappé le sein qui l'a porté avec amour, qui l'a nourri, voyez comme elles se retournent cruellement contre lui; et il reconnaît les vierges redoutables qui s'emparent du meurtrier, qui désormais ne le quitteront plus. Elles le livrent aux morsures éternelles de leurs serpents, elles le chassent sans repos de rivage en rivage, jusqu'à Delphes, dans le sanctuaire. (*Le chœur se retire, emportant le corps de don Manuel sur un brancard.*)

Le théâtre représente une salle soutenue par des colonnes. Il est nuit; la scène est éclairée d'en haut par une grande lampe.

DONA ISABELLE *et* DIÉGO *entrent.*

ISABELLE. N'a-t-on aucune nouvelle de mes fils? A-t-on trouvé quelques traces de ma fille?

DIÉGO. Non, princesse; mais vous pouvez tout espérer du zèle et du soin de vos fils.

ISABELLE. Ah! Diégo, que mon cœur est inquiet! Il dépendait de moi de prévenir ce malheur!

DIÉGO. N'enfoncez pas dans votre cœur l'aiguillon du remords. Quelle précaution avez-vous négligé de prendre?

ISABELLE. Si je l'avais plus tôt tirée de sa retraite, comme la voix puissante de mon cœur me le disait!

DIÉGO. La prudence vous le défendait. Vous avez agi sagement; mais la suite est entre les mains de Dieu.

ISABELLE. Hélas! nulle joie n'est sans mélange. Sans ce malheur, ma félicité serait complète.

DIÉGO. Cette félicité n'est pas détruite, elle n'est que retardée. Jouissez maintenant de l'union de vos fils.

ISABELLE. Je les ai vus se presser sur le sein l'un de l'autre, doux spectacle que je n'avais pas encore contemplé.

DIÉGO. Et ce n'était pas une simple apparence. Cela venait du cœur, car leur franchise abhorre la contrainte du mensonge.

ISABELLE. Je vois aussi qu'ils sont capables d'éprouver un tendre sentiment, un doux penchant. Je découvre avec bonheur qu'ils honorent ce qu'ils aiment. Ils veulent renoncer à leur liberté sans frein; leur jeunesse ardente et impétueuse ne se soustrait pas au joug de la loi, et leur passion même est honnête. Je puis t'avouer maintenant, Diégo, que je voyais avec angoisse et terreur le moment où leurs sentiments prenaient ainsi l'essor. L'amour se tourne aisément en fureur dans des natures emportées. Si une étincelle funeste de jalousie venait à tomber dans ces âmes enflammées encore d'une vieille haine... Cette pensée me fait trembler. Leurs penchants, qui n'ont jamais été les mêmes, pouvaient se rencontrer malheureusement ici pour la première fois. Grâces au ciel! ce nuage qui m'est apparu sombre et menaçant, un ange l'a éloigné de moi, et mon cœur respire maintenant en liberté.

DIÉGO. Oui, réjouis-toi de ton œuvre; par un tendre sentiment, par une douce habileté, tu as fait ce que leur père n'avait pu faire avec toute la force de son autorité. C'est là ta gloire; cependant il faut en tenir compte aussi à ton heureuse destinée.

ISABELLE. J'y ai eu une grande part, le destin en a eu une grande aussi. Ce n'était pas une petite chose que de cacher un tel secret durant tant d'années, de tromper l'homme le plus clairvoyant, de contenir en mon cœur la force du sang qui, comme la flamme comprimée, s'efforçait d'échapper à cette contrainte.

DIÉGO. Cette longue faveur du sort est pour moi le gage d'un dénoûment heureux.

ISABELLE. Je ne bénirai pas mon étoile avant d'avoir vu la

fin de tout ceci. La disparition de ma fille m'avertit que mon mauvais génie ne dort pas encore. Tu peux me blâmer, Diégo, ou m'applaudir; mais je ne veux rien cacher à ta fidélité. Je ne pouvais me résigner à rester ici dans un oisif repos pendant que mes fils sont occupés à chercher les traces de leur sœur. J'ai agi aussi. Où l'art de l'homme est insuffisant, souvent le ciel se manifeste.

DIÉGO. Apprends-moi ce que je dois savoir.

ISABELLE. Dans un ermitage construit sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire nommé par les anciens de la contrée le Vieux de la montagne. Ainsi placé plus près du ciel que la race errante des hommes, il a épuré ses pensées terrestres dans une atmosphère transparente, et du haut de la montagne, après ses années de retraite, il observe les jeux capricieux, les routes tortueuses et incompréhensibles de la vie. Le destin de ma maison ne lui est pas étranger ; souvent le saint homme a pour nous interrogé le ciel et détourné par ses prières plus d'une malédiction. J'ai envoyé aussitôt vers lui un jeune et rapide messager pour qu'il me donne des nouvelles de ma fille, et à chaque instant j'attends le retour de ce messager.

DIÉGO. Si mes yeux ne me trompent, princesse, le voilà qui arrive à la hâte. Sa célérité mérite des éloges.

Les précédents, LE MESSAGER.

ISABELLE. Parle; ne me cache ni le bien ni le mal; dis-moi nettement la vérité. Quelle réponse as-tu reçue du Vieux de la montagne?

LE MESSAGER. Il m'a dit de m'en retourner promptement, car celle qui était perdue est retrouvée.

ISABELLE. Heureuse voix! parole du ciel! tu avais toujours annoncé ce que je souhaitais. Et auquel de mes fils a-t-il été accordé de retrouver les traces de celle qui était perdue?

LE MESSAGER. Ton fils aîné a découvert sa profonde retraite.

ISABELLE. C'est à don Manuel que je la dois. Ah! il a toujours été pour moi un enfant de bénédiction. As-tu porté au religieux le cierge béni que je lui envoyais en présent pour brûler devant ses saints? Le pieux serviteur de Dieu dédaigne les dons qui réjouiraient les autres hommes.

LE MESSAGER. Il a pris en silence le cierge de mes mains; puis, s'avançant près de l'autel, il l'a allumé à la lampe qui brûle devant le saint patron, et tout à coup il a mis le feu à la cabane où il adore Dieu depuis quatre-vingt-dix ans.

ISABELLE. Que dis-tu? Quelle frayeur tu éveilles en moi!

LE MESSAGER. Et criant par trois fois : Malheur! malheur! malheur! Il est descendu en silence de la montagne, me faisant signe de ne pas le suivre, de ne pas regarder en arrière; et, chassé par l'effroi, je suis accouru ici.

ISABELLE. Ces paroles me rejettent dans le doute et dans les angoisses de l'incertitude. Que ma fille ait été retrouvée par mon fils aîné don Manuel, cette bonne nouvelle ne peut me réjouir, accompagnée de signes funestes.

LE MESSAGER. Regarde derrière toi, princesse, tu vois devant tes yeux la parole du solitaire s'accomplir; car tout me trompe, ou c'est ta fille que tu avais perdue, que tu cherchais, et qui est ramenée par les chevaliers compagnons de tes fils. (*Béatrix est apportée par le second chœur sur un brancard. Elle est encore sans connaissance et sans mouvement.*)

ISABELLE, DIÉGO, LE MESSAGER, BÉATRIX, LE CHŒUR.

LE CHOEUR. Pour accomplir l'ordre de notre maître, nous venons, princesse, déposer la jeune fille à tes pieds. C'est là ce qu'il nous a commandé de faire, et il nous a commandé aussi de te dire que c'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLE *s'est élancée vers Béatrix les bras ouverts, et recule effrayée.* O ciel! elle est pâle et sans vie!

LE CHOEUR. Elle vit; elle va se réveiller. Accorde-lui le temps de se remettre des choses étranges qui tiennent encore ses sens enchaînés.

ISABELLE. Mon enfant, enfant de ma douleur et de mes inquiétudes, est-ce ainsi que nous nous revoyons? Devais-tu entrer de la sorte dans la maison de ton père? Ah! que ta vie se rallume à la mienne! je veux te presser sur mon sein maternel jusqu'à ce que tes artères, délivrées de ce froid mortel, recommencent à battre. (*Au chœur.*) Qu'est-il arrivé de terrible? Où l'as-tu trouvée? Comment cette chère enfant se trouve-t-elle dans cette affreuse et déplorable situation?

LE CHOEUR. Ne me le demande pas; ma bouche est muette. Ton fils don César t'expliquera tout, car c'est lui qui te l'envoie.

ISABELLE. Mon fils don Manuel, veux-tu dire?

LE CHOEUR. Ton fils don César te l'envoie.

ISABELLE, *au messager*. N'est-ce pas don Manuel que le solitaire t'avait nommé?

LE MESSAGER. Oui, princesse, c'est ce qu'il a dit.

ISABELLE. Qui que ce soit, il réjouit mon cœur. Je lui dois ma fille, qu'il soit béni. Oh! faut-il qu'un démon envieux empoisonne le bonheur d'un instant ardemment souhaité? faut-il que je combatte mon ravissement? Je vois ma fille dans la maison de son père, mais elle ne me voit pas, elle ne m'entend pas, elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Oh! ouvrez-vous, beaux yeux; ranimez-vous, mains chéries. Soulève-toi, sein inanimé, et palpite de joie. Diégo, c'est ma fille, celle qui resta longtemps cachée, celle que j'ai sauvée; je puis la reconnaître devant le monde entier.

LE CHOEUR. Je crois entrevoir devant moi un étrange et nouveau sujet de terreur; j'attends avec émotion l'explication et la fin de l'erreur.

ISABELLE, *au chœur qui manifeste de la surprise et de l'embarras*. Oh! vos cœurs sont donc impénétrables; votre poitrine avec sa cuirasse d'airain repousse comme les rocs escarpés de la mer la joie que j'éprouve et la refoule dans mon cœur. En vain je cherche dans tout ce cercle un regard sensible. Où s'arrêtent mes fils? Je voudrais trouver dans un regard une expression d'intérêt. Je suis ici comme entourée des animaux sans compassion du désert ou des monstres de l'Océan.

DIÉGO. Elle ouvre les yeux; elle se meut; elle vit.

ISABELLE. Elle vit? Ah! que son premier regard soit pour sa mère!

DIÉGO. Ses yeux se referment avec effroi.

ISABELLE, *au chœur*. Retirez-vous; l'aspect de ces étrangers l'épouvante.

LE CHOEUR *se retire*. J'éviterai volontiers son regard.

DIÉGO. Elle fixe sur toi des yeux étonnés.

BÉATRIX. Où suis-je? Je connais ces traits.

ISABELLE. Elle recouvre peu à peu le sentiment.

DIÉGO. Que fait-elle? Elle tombe à genoux.

BÉATRIX. O doux et angélique visage de ma mère!

ISABELLE. Enfant de mon cœur, viens dans mes bras.

BÉATRIX. Tu vois à tes pieds la coupable.

ISABELLE. Je te revois, tout est oublié.

DIÉGO. Regarde-moi aussi. Reconnais-tu mes traits?

BÉATRIX. La tête blanche de l'honnête Diégo!

ISABELLE. Le fidèle gardien de ton enfance.

BÉATRIX. Je me retrouve parmi les miens.

ISABELLE. Et désormais rien ne peut nous séparer que la mort.

BÉATRIX. Tu ne me banniras plus parmi des étrangers.

ISABELLE. Rien ne nous séparera plus; le destin est apaisé.

BÉATRIX *se jette dans ses bras.* Suis-je en effet sur ton cœur, et ce que j'ai éprouvé était-il un rêve, un rêve pénible et affreux? O ma mère! je l'ai vu tomber mort à mes pieds. Comment suis-je venue ici? je ne m'en souviens pas. Que je suis heureuse de me trouver ainsi libre dans tes bras! Ils voulaient me conduire vers leur mère, la princesse de Messine. Plutôt la mort!

ISABELLE. Reviens à toi, ma fille. La princesse de Messine...

BÉATRIX. Ne la nomme plus; à ce nom fatal, le froid de la mort se répand dans mes veines.

ISABELLE. Écoute-moi.

BÉATRIX. Elle a deux fils qui se haïssent mortellement. On les nomme don Manuel et don César.

ISABELLE. C'est moi-même. Reconnais-tu ta mère?

BÉATRIX. Que dis-tu? Quel mot as-tu prononcé?

ISABELLE. Je suis la princesse de Messine, ta mère.

BÉATRIX. Tu es la mère de don Manuel et de don César?

ISABELLE. Et la tienne; tu as nommé tes frères.

BÉATRIX. Malheur! malheur à moi! O épouvantable lumière!

ISABELLE. Qu'as-tu donc? Qu'est-ce qui t'agite si violemment?

BÉATRIX *promène autour d'elle un regard égaré et aperçoit le chœur.* Ce sont eux. Oui, maintenant, maintenant je les reconnais. Ce n'est pas un songe qui m'a trompée; ce sont eux. Ils étaient là. C'est l'affreuse vérité. Malheureux! où l'avez-vous caché? *(Elle s'avance à grands pas vers le chœur qui se détourne. On entend dans l'éloignement le bruit d'une marche funèbre.)*

LE CHOEUR. Malheur ! malheur !

ISABELLE. Qui ont-ils caché? Qu'est-ce qui est vrai? Vous êtes muets et interdits; vous semblez la comprendre. Je remarque dans vos yeux, dans votre voix entrecoupée, quelque chose de malheureux qui m'est réservé... Qu'y a-t-il? je veux le savoir. Pourquoi tournez-vous avec terreur vos regards du côté de la porte? Qu'est-ce que ces sons que j'entends?

LE CHOEUR. Le moment approche; l'affreux mystère va s'éclaircir. Sois forte, princesse, affermis ton cœur; supporte avec énergie ce qui t'attend. Montre une mâle fermeté dans cette douleur mortelle.

ISABELLE. Qui est-ce qui approche? qui est-ce qui m'attend? J'entends le son des gémissements funèbres retentir dans ce palais... Où sont mes fils? (*Le premier chœur apporte le corps de don Manuel sur un brancard, et le place sur le côté de la scène qui est resté vide. Un voile noir le recouvre.*)

ISABELLE, BÉATRIX, DIÉGO, LES DEUX CHOEURS.

PREMIER CHOEUR. A travers les rues des villes le malheur s'en va accompagné de gémissements. Il rôde furtivement autour des habitations des hommes. Aujourd'hui il frappe à cette porte, demain à celle-là; mais nul n'est épargné. Le douloureux et funeste messager viendra tôt ou tard se placer sur le seuil de chaque maison habitée par les vivants.

Quand les feuilles tombent au déclin de l'année, quand les vieillards épuisés descendent au tombeau, la nature obéit tranquillement à ses antiques lois, à un ordre éternel, et il n'y a rien là qui épouvante l'homme.

Mais, dans cette terrestre vie, apprenez aussi à connaître l'extraordinaire : le meurtre de sa main puissante brise aussi les liens les plus sacrés. Dans la barque du Styx, la mort entraîne aussi la jeunesse florissante.

Quand les nuages amoncelés obscurcissent le ciel, quand le tonnerre fait entendre ses sonores roulements, alors tous les cœurs se sentent au pouvoir terrible du destin. Mais le tonnerre peut aussi tomber d'un ciel sans nuages. Ainsi, dans les jours de joie, redoutez l'approche perfide du malheur. Que votre cœur ne soit point attaché aux biens qui ornent la vie

passagère! Que celui qui possède apprenne à perdre; que celui qui est heureux apprenne à souffrir.

ISABELLE. Que dois-je entendre? Que cache ce voile? (*Elle fait un pas vers le brancard, puis s'arrête tremblante et irrésolue.*) Je me sens entraînée ici par une affreuse impulsion, et retenue en même temps par la main froide et sinistre de la terreur. (*A Béatrix, qui s'est placée entre elle et le brancard.*) Laisse-moi. Quoi qu'il en soit, je veux lever ce voile. (*Elle lève le voile et découvre le cadavre de don Manuel.*) O puissances du ciel! c'est mon fils! (*Elle demeure immobile d'effroi. Béatrix jette un cri et tombe près du brancard.*)

LE CHOEUR. Malheureuse mère! c'est ton fils. Tu as toi-même prononcé ces paroles lamentables. Elles ne sont pas sorties de mes lèvres.

ISABELLE. Mon fils! mon Manuel! O éternelle miséricorde! est-ce ainsi que je dois te retrouver? Fallait-il que tu donnasses ta vie pour arracher ta sœur des mains des brigands? Où était ton frère? Pourquoi son bras n'a-t-il pu te protéger? Oh! maudite soit la main qui a fait cette blessure! Maudite soit celle qui a enfanté le meurtrier de mon fils! Maudite soit toute sa race!

LE CHOEUR. Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLE. Est-ce ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel? Est-ce là votre vérité? Malheur à celui qui se fie à vous dans la droiture de son cœur! Pourquoi mon espoir et pourquoi ma crainte, si telle devait être la dernière issue? Vous qui m'entourez ici avec effroi, et qui repaissez vos regards de ma douleur, apprenez à connaître les mensonges par lesquels les rêves et les devins nous abusent, et croyez encore à l'oracle des dieux. Lorsque cette fille était dans mon sein, son père rêva un jour qu'il voyait sortir de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient leurs épais rameaux. Entre les deux s'élevait un lis qui devint une flamme, qui dévora les branches éparses des lauriers, et qui, s'élançant avec fureur vers la voûte, embrasa et consuma en un instant dans un épouvantable incendie le palais tout entier. Effrayé de cette étonnante apparition, votre père consulta un devin, un noir magicien, qui lui répondit que si je mettais au monde une fille, elle donnerait la mort à mes deux fils et anéantirait ma race.

LE CHOEUR. Princesse, que dis-tu? Malheur! malheur!

ISABELLE. Son père donna l'ordre de la mettre à mort; mais je l'ai soustraite à cet affreux arrêt. La pauvre malheureuse! elle fut enlevée toute jeune au sein de sa mère, afin de ne pas faire périr ses frères dans un âge plus avancé. Maintenant son frère tombe par la main des brigands; ce n'est pas elle, innocente, qui l'a tué.

LE CHOEUR. Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLE. La sentence d'un serviteur des idoles ne m'inspirait aucune confiance. Une espérance meilleure raffermit mon âme. Une autre bouche, que je regardais comme véridique, m'annonça que ma fille réunirait par un ardent amour le cœur de mes fils. Ainsi les oracles se contredisent et amassent en même temps la bénédiction et la malédiction sur la tête de ma fille. La malheureuse n'a pas mérité la malédiction, et le temps ne lui a pas été accordé pour accomplir la bénédiction. Les deux oracles ont menti. L'art des devins n'est qu'un vain néant. Ils se trompent ou nous trompent. On ne peut rien savoir de vrai sur l'avenir, ni par celui qui puise aux sources infernales, ni par celui qui puise à la source de la lumière.

PREMIER CHOEUR. Malheur! malheur! Que dis-tu? Arrête, arrête. Retiens les paroles qui échappent à ta langue téméraire. Les oracles voient et atteignent la vérité; l'événement montrera leur véracité.

ISABELLE. Je ne retiendrai pas mes paroles; je parlerai hautement comme mon cœur me l'ordonne. Pourquoi visitons-nous les édifices religieux? Pourquoi élevons-nous nos mains pieuses vers le ciel? O naïfs insensés, que gagnons-nous avec notre confiance? Il est aussi impossible d'atteindre les dieux, ces habitants des hautes régions, que de lancer une flèche dans la lune. L'avenir est fermé aux mortels, et nulle prière ne pénètre dans un ciel d'airain. Que l'oiseau vole à droite ou à gauche, que les étoiles soient dans telle ou telle situation, qu'importe? Il n'y a dans le livre de la nature aucun sens. L'interprétation des songes est un songe, et tous les signes sont trompeurs.

DEUXIÈME CHOEUR. Arrête, infortunée. Malheur! malheur! Les regards aveugles nient l'éclatante lumière du soleil. Les dieux existent. Reconnais-les, ils t'entourent et sont terribles.

TOUS LES CHEVALIERS. Les dieux existent. Reconnais-les, ils t'entourent et sont terribles.

BÉATRIX. O ma mère, ma mère! pourquoi m'as-tu sauvée? pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à cette malédiction qui me poursuivait déjà avant que je fusse née? Oh! faible prévoyance d'une mère! Pourquoi te croyais-tu plus sage que ceux qui voient tout, qui connaissent l'enchaînement des temps présents et des temps futurs, et voient les semences tardives germer dans l'avenir? Pour ta ruine, pour la mienne, pour notre ruine à tous, tu as dérobé aux dieux de la mort la proie qu'ils réclament. Maintenant ils en prennent eux-mêmes une double, une triple. Je ne te remercie pas de ce triste bienfait; tu m'as conservée pour la douleur et les larmes.

PREMIER CHOEUR, *avec une vive émotion, regardant du côté de la porte.* Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez et répandez de noirs ruisseaux de sang. J'entends le bruit des pieds d'airain, j'entends le sifflement des vipères de l'enfer, je reconnais les pas des furies.

Murailles, ébranlez-vous. Seuil de ce palais, engloutis-toi sous ces pas redoutables. Une noire vapeur monte, monte du fond de l'abîme. La douce lumière du jour s'évanouit. Les dieux protecteurs de cette maison se retirent et cèdent la place aux déesses de la vengeance.

DON CÉSAR, ISABELLE, BÉATRIX, LES CHOEURS.

A l'arrivée de don César, le chœur se divise des deux côtés du théâtre. Il reste seul au milieu de la scène.

BÉATRIX. Malheur à moi! c'est lui.

ISABELLE *va à sa rencontre.* O mon fils César! est-ce ainsi que je dois te revoir? Regarde, et vois le crime commis par une main maudite de Dieu. (*Elle le conduit près du cadavre. Don César recule avec effroi et se voile le visage.*)

PREMIER CHOEUR. Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez, et répandez des ruisseaux de sang noir.

ISABELLE. Tu frémis et tu restes pétrifié... Oui, voilà tout ce qui reste de ton frère. Là gisent mes espérances. La fleur

de votre amitié a péri dans son germe naissant, et je n'en verrai pas les heureux fruits.

DON CÉSAR. Console-toi, ma mère; nous voulions sincèrement la paix, mais le ciel a voulu du sang.

ISABELLE. Oh! je sais que tu l'aimais. Je voyais avec ravissement les doux liens qui se formaient entre vous. Tu voulais le porter dans ton cœur, réparer avec usure les années perdues. Le meurtre sanglant a devancé ton affection. Maintenant tu ne peux que le venger.

DON CÉSAR. Viens, ma mère, viens; ne reste pas en ce lieu. Arrache-toi à ce malheureux spectacle. (*Il veut l'entraîner.*)

ISABELLE *se jette dans ses bras.* Tu vis encore! tu me restes seul maintenant.

BÉATRIX. Malheureuse mère! que fais-tu?

DON CÉSAR. Épuise tes larmes sur ce cœur fidèle. Ton fils n'est pas perdu. Son amour est à jamais dans le sein de don César.

PREMIER CHOEUR. Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez, et répandez des ruisseaux de sang noir.

ISABELLE, *prenant la main de don César et de Béatrix.* O mes enfants!

DON CÉSAR. Combien je suis ravi de la voir dans tes bras, ma mère! Oui, elle est ta fille... Quant à ma sœur...

ISABELLE, *l'interrompant.* Je te remercie, mon fils! tu as tenu ta parole : tu l'as sauvée et tu me l'as envoyée.

DON CÉSAR, *étonné.* Qui dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyé?

ISABELLE. Celle que tu vois devant toi, ta sœur.

DON CÉSAR. Elle, ma sœur?

ISABELLE. Quelle autre?

DON CÉSAR. Ma sœur?

ISABELLE. Que tu m'as toi-même envoyée!

DON CÉSAR. Et sa sœur, à lui?

LE CHOEUR. Malheur! malheur! malheur!

BÉATRIX. O ma mère!

ISABELLE. Je suis surprise... Parlez.

DON CÉSAR. Maudit soit le jour où je suis né!

ISABELLE. Qu'as-tu donc? Dieu!

DON CÉSAR. Maudit soit le sein qui m'a porté! Maudit soit ton silence mystérieux, qui a produit toutes ces horreurs! Que la foudre qui doit t'écraser tombe enfin! je ne la retien-

drai pas plus longtemps par mes ménagements. Apprends donc que c'est moi-même qui ai tué mon frère, parce que je l'ai surpris dans les bras de Béatrix. C'est elle que j'aime, que j'avais choisie pour épouse... mais je trouvai mon frère dans ses bras. Maintenant tu sais tout. Si elle est véritablement sa sœur et la mienne, je suis coupable d'un crime que nul repentir, nulle expiation ne peuvent faire oublier.

LE CHOEUR. Il a dit. Tu l'as entendu. Tu sais ton affreux malheur; tu n'as plus rien à apprendre. Ce que le devin avait annoncé est accompli; car personne n'échappe au destin qui pèse sur lui, et celui qui croit l'éviter par sa prudence travaille lui-même à l'accomplir.

ISABELLE. Et que m'importe encore que les dieux soient vrais ou menteurs! ils m'ont fait le plus grand mal; je les défie maintenant de me frapper plus rudement. Celui qui n'a plus rien à redouter ne les redoute pas : mon fils chéri est là, mort devant moi, et je me sépare moi-même de celui qui lui survit. Il n'est pas mon fils. J'ai enfanté, j'ai nourri de mon sein un monstre qui devait donner la mort à mon excellent fils... Viens, ma fille; nous ne devons plus rester ici. J'abandonne cette maison aux dieux vengeurs. Un crime m'y avait amenée, un crime m'en chasse... J'y suis entrée par la contrainte, je l'ai habitée avec effroi, et je la quitte dans le désespoir. J'ai souffert tout cela sans être coupable; mais les oracles ont raison, et les dieux sont satisfaits. (*Elle sort. Diégo la suit.*)

BÉATRIX, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR, *retenant Béatrix.* Reste, ma sœur; ne me quitte pas ainsi. Que ma mère me maudisse, que ce sang crie vengeance contre moi, que tout le monde me condamne, mais toi ne me maudis pas. De toi je ne puis le supporter. (*Béatrix jette un regard sur le corps de don Manuel.*) Ce n'est pas ton amant que j'ai tué, c'est ton frère et le mien. Celui qui est mort ne t'appartient pas de plus près que celui qui est vivant, et moi je mérite plus de pitié, car il est mort innocent, et je suis criminel. (*Béatrix fond en larmes.*) Pleure ton frère, je pleurerai avec toi, et, de plus, je te vengerai.

Mais ne pleure pas ton amant. Je ne puis supporter que tu accordes au mort cette préférence. Laisse-moi puiser dans l'abîme sans fond de nos douleurs une seule, une dernière consolation. Laisse-moi croire qu'il ne t'appartient pas plus que moi. La révélation de notre destinée terrible rend nos droits égaux comme nos malheurs. Enveloppés dans le même piége, tous trois enfants d'une même mère, nous succombons de même, et nous avons le même droit à des larmes amères. Mais si je pensais que ta douleur s'adressât à l'amant plus qu'au frère, la rage et l'envie se mêleraient à mes regrets, et la dernière consolation de ma douleur m'abandonnerait; je n'offrirais pas avec joie la dernière victime à ses mânes; mais mon âme ira le rejoindre doucement, si je sais que tu réuniras ma cendre à la sienne dans une même urne. (*Il l'enlace dans ses bras avec une vive tendresse.*) Je t'aimais comme je n'avais jamais aimé, quand tu n'étais encore pour moi qu'une étrangère. Et parce que je t'aimais au delà de toute expression, je porte la malédiction du meurtre d'un frère. Mon amour pour toi fut tout mon crime. Maintenant tu es ma sœur, et je réclame ta compassion comme un pieux tribut. (*Il l'interroge des yeux avec anxiété, puis se détourne vivement d'elle.*) Non, non, je ne puis voir ces larmes. En présence de ce mort, le courage m'abandonne, et le doute me déchire le sein. Laisse-moi mon erreur. Pleure en secret; ne me revois jamais, plus jamais. Je ne veux revoir ni toi ni ta mère. Elle ne m'a jamais aimé; son cœur s'est trahi; la douleur l'a dévoilé. Elle l'a appelé son excellent fils. Toute sa vie, elle a pratiqué ainsi la dissimulation. Et tu es fausse comme elle. Ne te contrains pas; montre-moi ton aversion. Tu ne reverras plus mon visage abhorré. Adieu à jamais. (*Il s'éloigne. Elle reste indécise, en proie à une lutte intérieure, puis elle se décide et sort.*)

LE CHOEUR. Il doit être cité comme un homme heureux celui qui, dans le calme des champs, loin des embarras confus de la vie, repose avec un amour d'enfant au sein de la nature. Mon cœur se sent oppressé dans le palais des grands, quand je vois en un instant rapide les plus grands, les meilleurs précipités du faîte de la prospérité.

Heureux aussi celui qui a suivi une pieuse vocation, qui se retire à temps des vagues orageuses de la vie et se réfugie

dans la paisible cellule d'un cloître. Il rejette loin la dangereuse ambition des honneurs et le goût des vains plaisirs, et les désirs insatiables sont assoupis dans son âme tranquille. Le pouvoir impétueux des passions ne le saisit plus dans le tourbillon de la vie. Jamais, dans sa retraite sans orages, il ne voit la triste image de l'humanité. Le crime et l'adversité ne s'élèvent qu'à une certaine hauteur. De même que la peste fuit les lieux élevés et se répand dans l'iufection des villes, de même la liberté habite sur les montagnes. Les exhalaisons de la tombe ne s'élèvent pas dans un air pur. Le monde est parfait partout où l'homme ne porte pas ses misères.

DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR, *avec une contenance plus ferme.* Je viens user pour la dernière fois de mon autorité de souverain. Ce corps précieux sera déposé dans le tombeau; c'est là le dernier domaine des morts. Ecoutez ensuite mes graves résolutions, et agissez ponctuellement comme je vous l'aurai ordonné. Vous vous rappelez encore le triste devoir que vous avez rempli, car il n'y a pas longtemps que vous avez porté au tombeau le corps de votre priuce. Les chants de mort ont à peine cessé de se faire entendre dans ces murs, et un cadavre suit de près un autre cadavre; un flambeau funéraire s'allume aux autres flambeaux, et les deux cortéges lugubres peuvent se rencontrer sur les marches souterraines. Ordonnez donc une funèbre solennité dans l'église du château, qui renferme les restes de mon père; que les portes soient fermées, et que tout se fasse comme cela a déjà été fait.

LE CHOEUR. Ces préparatifs seront promptement terminés, seigneur, car le catafalque, monument de cette grave cérémonie, est encore debout; nulle main n'a touché à l'édifice de la mort.

DON CÉSAR. Si l'entrée du tombeau est restée ouverte dans la demeure des vivants, ce n'était pas un heureux signe. Et d'où vient que le triste appareil n'a pas été démoli après la cérémonie?

LE CHOEUR. Le malheur du temps, la déplorable discorde qui éclata peu après et divisa Messine, détourna notre attention du mort, et le sanctuaire demeura clos et abandonné.

DON CÉSAR. Allez donc à la hâte faire votre tâche. Que cette nuit même l'œuvre lugubre soit achevée! Que le soleil de demain trouve la maison purgée de crimes et éclaire une race plus heureuse! (*Le second chœur s'éloigne en emportant le corps de don Manuel.*)

LE PREMIER CHOEUR. Dois-je appeler ici la pieuse troupe des environs pour qu'elle célèbre, selon l'antique usage de l'Église, l'office des âmes, et accompagne avec ses chants le défunt au repos éternel?

DON CÉSAR. Ses chants religieux pourront éternellement retentir sur notre tombeau à la lueur des cierges; aujourd'hui il n'est pas besoin de leur saint ministère. Le meurtre sanglant repousse les choses saintes.

LE CHOEUR. Ne prends, seigneur, aucune résolution violente. N'agis pas contre toi-même avec la rage du désespoir. Personne au monde n'a le droit de te punir, et une pieuse expiation apaise la colère du ciel.

DON CÉSAR. S'il n'y a personne au monde qui ait le droit de me juger et de me punir, c'est à moi à remplir ce devoir envers moi-même. Le ciel, je le sais, accepte la pénitence du péché, mais le sang ne peut être expié que par le sang.

LE CHOEUR. Tu devrais résister aux catastrophes qui pèsent sur cette maison, et non pas entasser malheur sur malheur.

DON CÉSAR. Je mets en mourant une fin à l'ancienne malédiction de cette maison. La mort volontaire peut seule briser la chaîne du destin.

LE CHOEUR. Tu dois un souverain à cette terre orpheline, puisque tu nous as enlevé l'autre.

DON CÉSAR. Il faut d'abord que j'acquitte ma dette envers les dieux de la mort. Un autre dieu prendra soin des vivants.

LE CHOEUR. Tant que la lumière du soleil brille à nos yeux, il y a de l'espoir. La mort seule ne nous en laisse point. Songes-y bien.

DON CÉSAR. Et toi, songe à remplir en silence tes devoirs de serviteur. Laisse-moi obéir à l'esprit terrible qui me fait agir. Nulle créature heureuse ne peut voir le fond de mon âme. Si tu n'honores pas et ne crains pas en moi le souverain, crains le criminel sur lequel pèse la plus lourde malédiction. Honore le malheureux, dont la tête est sacrée même pour les

dieux. Celui qui a éprouvé ce que je souffre n'a plus aucun compte à rendre aux êtres terrestres.

ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

ISABELLE *entre d'un pas tremblant et jette sur don César un regard incertain ; puis elle s'approche de lui et lui parle avec assurance.* Mes yeux ne devaient plus te voir. C'est là ce que je m'étais promis dans ma douleur. Mais le vent emporte les résolutions qu'une mère égarée par la fureur peut prendre contre la voix de la nature. Mon fils, une nouvelle sinistre m'a tirée de ma solitude déserte et de la douleur. Dois-je y croire? Est-il vrai qu'un même jour doive me ravir mes deux fils?

LE CHOEUR. Tu le vois fermement résolu à franchir d'un pas assuré les portes de la mort. Éprouve maintenant la force du sang, le pouvoir des prières d'une mère. J'ai vainement employé mes paroles.

ISABELLE. Je révoque les imprécations que dans la folie de mon désespoir j'ai fait tomber sur ta tête chérie. Une mère ne peut maudire le fils qu'elle a porté dans son sein et enfanté avec douleur. Le ciel n'écoute pas ces vœux impies; du haut des voûtes brillantes, ils retombent chargés de larmes. Vis, mon fils; j'aime mieux voir le meurtrier de mon enfant que de les pleurer tous deux.

DON CÉSAR. Tu ne réfléchis pas, ma mère, à ce que tu désires pour toi et pour moi. Ma place ne peut plus être parmi les vivants. Quand tu pourrais, toi, mère, supporter l'aspect d'un fils abhorré des dieux, moi je ne supporterais pas les muets reproches de ton éternelle douleur.

ISABELLE. Nul reproche ne te blessera. Nulle plainte ouverte ou silencieuse ne percera ton cœur. Ma désolation se changera en une paisible tristesse. Nous déplorerons ensemble notre malheur, et nous voilerons le crime.

DON CÉSAR *lui prend la main, et dit d'une voix adoucie.* Tu seras telle que tu le dis, ma mère; ta désolation se changera en une paisible tristesse. Mais quand un même convoi réunira la victime et le meurtrier, quand une même tombe

renfermera leur poussière, la malédiction sera désarmée, alors tu ne sépareras plus tes deux fils. Les larmes versées par tes beaux yeux couleront pour l'un comme pour l'autre. La mort est un puissant intercesseur. Alors les feux de la colère s'éteignent, la haine s'apaise, la douce pitié, sous l'image d'une sœur, pleure en serrant dans ses bras l'urne funèbre. Ne m'arrête donc pas, ma mère, laisse-moi descendre dans la tombe et apaiser le sort.

ISABELLE. Le christianisme possède un grand nombre d'images miséricordieuses aux pieds desquelles un cœur agité peut trouver le repos. Dans la maison de Lorette, plus d'un coupable a été délivré de son lourd fardeau. Un pouvoir céleste et plein de bénédictions réside auprès du saint tombeau qui a délivré le monde du péché. La prière des fidèles a aussi un grand pouvoir; elle a un grand mérite aux yeux de Dieu; et, à l'endroit où le meurtre a été commis, un temple expiatoire peut s'élever.

DON CÉSAR. On retire bien la flèche du cœur, mais la blessure ne peut être guérie. Se soumette qui voudra à une vie de pénitence, à l'anéantissement graduel produit par la rigoureuse expiation d'une faute éternelle! pour moi, ma mère, je ne puis vivre avec le cœur brisé. Il faut que je regarde d'un œil joyeux ceux qui sont joyeux, que je m'élance avec un esprit libre vers le ciel éthéré. L'envie empoisonnait mon existence quand nous partagions également ton amour. Crois-tu que je supporterais l'avantage que ta douleur lui donnerait sur moi? La mort a un pouvoir qui purifie; dans ses demeures impérissables, les choses de la terre ont l'éclat de la vraie vertu, les taches et les défauts de l'humanité sont effacés. Autant les étoiles sont au-dessus de la terre, autant il serait au-dessus de moi. Si une vieille envie nous a séparés pendant le cours de notre existence, quand nous étions égaux et frères, ne rongerait-elle pas sans relâche mon cœur, maintenant qu'il a acquis sur moi l'avantage de l'éternité, et que, sorti des luttes de ce monde, il se perpétuera comme un dieu dans la mémoire des hommes?

ISABELLE. Ne vous ai-je donc appelés à Messine que pour vous ensevelir tous deux? Je vous ai fait venir ici pour vous réconcilier, et un destin funeste tourne contre moi toutes mes espérances.

DON CÉSAR. Ne te plains pas de ce dénoûment, ma mère; tout ce qui avait été annoncé est accompli. Nous avons passé par cette porte avec des espérances de paix, nous reposerons paisiblement ensemble et réconciliés pour toujours dans la demeure de la mort.

ISABELLE. Vis, mon fils. Ne laisse point ta mère sans amis sur la terre étrangère, en proie aux railleries des cœurs grossiers, parce que la puissance de ses fils ne la protége plus.

DON CÉSAR. Si le monde froid et cruel te dédaigne, réfugie-toi auprès de notre tombe et invoque le divin pouvoir de tes fils; car alors nous serons des êtres célestes, nous t'entendrons; et, comme ces astres jumeaux propices au navigateur, nous nous approcherons de toi pour te consoler et rendre la force à ton âme.

ISABELLE. Vis, mon fils, vis pour ta mère. Je ne puis me résigner à tout perdre. (*Elle l'enlace dans ses bras avec une ardeur passionnée. Il se dégage doucement, lui présente la main et détourne les yeux.*)

DON CÉSAR. Adieu.

ISABELLE. Hélas! je vois maintenant avec douleur que ta mère n'a aucun pouvoir sur toi. Une autre voix sera-t-elle plus puissante sur ton cœur que la mienne? (*Elle va vers le fond du théâtre.*) Viens, ma fille. Puisqu'un frère mort l'entraîne avec tant de force dans la tombe, peut-être sa sœur chérie pourra-t-elle le rappeler à la clarté du jour avec le prestige des douces espérances de la vie.

BÉATRIX *paraît au fond du théâtre.* ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *vivement ému à cet aspect, se cache le visage.* O ma mère, ma mère! à quoi penses-tu?

ISABELLE *amène sa fille.* Ta mère l'a en vain supplié. Implore-le, conjure-le de vivre.

DON CÉSAR. Oh! artifice maternel! c'est ainsi que tu m'éprouves! Tu veux encore me livrer à un nouveau combat. Tu veux me rendre la lumière du soleil plus précieuse au moment où je vais partir pour l'éternelle nuit. L'ange gracieux de la vie est là devant moi; il répand sa corne d'abon-

dance des fleurs embaumées et des fruits dorés. Mon cœur s'épanouit aux rayons ardents du soleil, et dans mon sein, déjà saisi par la mort, l'espérance se réveille avec l'amour de la vie.

ISABELLE. Conjure-le de ne pas nous enlever notre appui. Il t'écoutera, ou n'écoutera personne.

BÉATRIX. La mort de celui qui était aimé exige une victime. Il faut qu'il y en ait une, ma mère; mais laissez-moi être cette victime. J'étais dévouée à la mort avant que d'être née. La malédiction qui poursuit cette maison me réclame, et ma vie est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué; c'est moi qui ai réveillé la furie assoupie de vos combats. C'est à moi à apaiser ses mânes.

LE CHOEUR. O malheureuse mère! tes enfants courent à l'envi l'un de l'autre à la mort, et te laissent seule, abandonnée, dans une vie solitaire sans joie et sans amour.

BÉATRIX. Mon frère, conserve ta tête chérie. Vis pour ta mère, elle a besoin de son fils. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a trouvé une fille, elle pourra facilement perdre celle qu'elle n'a jamais possédée.

DON CÉSAR, *avec une profonde douleur.* Nous pouvons, ma mère, vivre ou mourir. Il lui suffit à elle de rejoindre celui qu'elle aimait.

BÉATRIX. Portes-tu envie à la cendre de ton frère?

DON CÉSAR. Il vit d'une vie heureuse dans ta douleur. Moi, je serai à tout jamais mort parmi les morts.

BÉATRIX. O mon frère!

DON CÉSAR, *avec l'expression de la plus vive passion.* Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRIX. Vis pour notre mère!

DON CÉSAR *recule.* Pour notre mère?

BÉATRIX *se penche sur lui.* Vis pour elle et console ta sœur!

LE CHOEUR. Elle a vaincu; il n'a pu résister aux touchantes supplications de sa sœur. Mère inconsolable, rouvre ton cœur à l'espérance. Il consent à vivre. Ton fils te reste. (*En ce moment, on entend un chant d'église. Les portes du fond s'ouvrent; on aperçoit le catafalque dressé dans l'église et le cercueil entouré de flambeaux.*)

DON CÉSAR, *se tournant vers le cercueil.* Non, mon frère, je ne veux pas te dérober ta victime. Du fond de ce cercueil,

ta voix est plus puissante que les larmes d'une mère et les prières de l'amour. Je presse dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre égale au sort des dieux; mais moi, le meurtrier, pourrais-je être heureux et laisser la pieuse innocence dans le tombeau, non vengée? Non, le juste arbitre de nos jours ne peut permettre un tel partage dans son monde. J'ai vu les larmes qui coulaient aussi pour moi. Mon cœur est satisfait. Je te suis.

Il se frappe d'un poignard et tombe mort aux pieds de sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.

LE CHOEUR, *après un profond silence.* Je suis atterré, et je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. Ce que je sens, ce que je vois clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, et que le crime est le plus grand des maux.

FIN DE LA FIANCÉE DE MESSINE.

GUILLAUME TELL.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, lieutenant de l'empereur à Schwitz et Uri.
WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret.
ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,
CONRAD HUNN,
ITEL REDING,
JEAN AUF DER MAUER,
JORG DE HOFE,
ULRICH DE SCHMIDT,
JOST DE WEILER,
} habitants de Schwitz.

WALTHER FURST,
GUILLAUME TELL,
ROSSELMANN, le curé,
PETERMANN, le sacristain,
KUONI, le berger,
VERNI, le chasseur,
RUODI, le pêcheur,
} habitants d'Uri.

ARNOLD DE MELCHTHAL,
CONRAD BAUMGARTEN,
MEIER DE SARNEN,
STRUTH DE WINKELRIED,
NICOLAS DE FLUE,
BURKHARDT DE BUHEL,
ARNOLD DE SEWA,
} habitants d'Unterwald.

PFEIFER, de Lucerne.
KUNZ, de Gersan.
JENNI, jeune pêcheur.
SEPPI, jeune berger.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIG, femme de Tell, fille de Furst.
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.

ERMENGARDE,
MATHILDE,
ÉLISABETH,
HILDEGARDE,
} paysannes.

WALTHER,
GUILLAUME,
} fils de Tell.

FRIESHARDT,
LEUTHOLD,
} soldats.

RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, le messier.
LA TROMPE D'URI.
UN MESSAGER DE L'EMPIRE.
UN PIQUEUR de corvée.
UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRE, DES COMPAGNONS, DES MANOEUVRES.
UN CRIEUR PUBLIC.
DES RELIGIEUX.
DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.
DES PAYSANS ET DES PAYSANNES des trois cantons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente les rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons, en face de Schwitz. Le lac forme un golfe en s'avançant dans les terres. Une cabane est bâtie non loin du rivage ; un pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on aperçoit des prairies vertes, des villages, et les métairies de Schwitz éclairées par les rayons du soleil. A gauche, on voit les pics des montagnes entourés de nuages ; à droite, dans l'éloignement, les glaciers. Avant que le rideau se lève, on entend le ranz des vaches et le bruit harmonieux des clochettes des troupeaux, qui se prolongent encore après que la toile est levée.

LE PÊCHEUR *chante dans sa barque, sur l'air du ranz des vaches.* « Le lac est riant, il invite à se baigner. L'enfant » dormait sur le rivage vert ; il entend un son doux, comme » celui de la flûte, comme la voix des anges dans le paradis, » et, lorsqu'il s'éveille dans une heureuse volupté, l'onde » baigne sa poitrine, et une voix sortant du fond des eaux » lui dit : Cher enfant, tu es à moi ; je te surprends dans » ton sommeil, je t'attire dans ma demeure. »

LE BERGER, *sur la montagne, variation du ranz des vaches.* « Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil ; les » bergers doivent se quitter, l'été s'en va. Nous gravirons la » montagne, nous reviendrons quand le coucou se fera entendre, quand les chants résonneront, quand la terre se » couvrira de fleurs, quand au joli mois de mai les petits » ruisseaux couleront. Adieu, pâturages, prairies dorées par » le soleil ; les bergers doivent se quitter, l'été s'en va. »

LE CHASSEUR DES ALPES *paraît sur le haut des rochers, et chante une autre variation.* « Le tonnerre retentit dans les » montagnes, le sentier est ébranlé, le chasseur poursuit sans

» crainte sa route où plane le vertige; il s'avance hardiment » sur les champs de glace. Là, nul printemps ne sourit, nul » rameau vert n'apparaît. A ses pieds est un amas de nuages; » il ne reconnaît plus les cités des hommes, il n'aperçoit le » monde qu'à travers l'ouverture des nuages, et les vertes » campagnes lui apparaissent au-dessous des eaux. » (*L'aspect du paysage change; on entend un bruit sourd dans les montagnes, et l'ombre des nuages flotte sur la contrée.*)

RUODI, *le pêcheur, sort de sa cabane.* VERNI, *le chasseur, descend des rochers.* KUONI, *le berger, s'avance, portant un seau de lait sur les épaules.* SEPPI, *son jeune valet, le suit.*

RUODI. Hâte-toi, Jenni, tire la barque sur le rivage; la tempête gronde et s'approche de nous, le pic de Mitène se couronne de nuages, un vent froid sort en sifflant de la caverne, l'orage éclatera sur nous plus tôt que nous ne le croyions.

KUONI. Voici la pluie, batelier; mes brebis broutent l'herbe avec avidité, et les chiens grattent la terre.

VERNI. Les poissons sautillent, la poule d'eau plonge, l'orage est en route.

KUONI, *à son valet.* Regarde, Seppi, si le troupeau n'est pas dispersé.

SEPPI. J'entends la clochette de Lisette la brune.

KUONI. Alors, pas une vache ne nous manque, car celle-là vient la dernière.

RUODI. Berger, vos clochettes ont un beau son.

VERNI. Et voilà un beau troupeau. Est-il à vous, ami?

KUONI. Je ne suis pas si riche. Il appartient à mon digne seigneur d'Attinghausen, et il m'a été confié.

RUODI. Que ce collier va bien au cou de cette vache!

KUONI. Elle sait bien que c'est elle qui conduit le troupeau, et si je le lui enlevais, elle cesserait de manger.

RUODI. Vous n'êtes pas sensé; un animal sans raison...

VERNI. C'est bientôt dit. Les animaux ont aussi leur raison. Nous le savons, nous autres chasseurs de chamois. Quand ils vont paître, ils placent prudemment devant eux une sentinelle qui prête l'oreille, et les avertit par un cri aigu de l'approche du chasseur.

RUODI, *au berger*. Retournez-vous maintenant chez vous?

KUONI. La saison des pâturages sur les Alpes est finie.

VERNI. Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI. Je vous le souhaite aussi. On ne revient pas toujours de vos excursions.

RUODI. Voilà un homme qui accourt en toute hâte.

VERNI. Je le connais, c'est Baumgarten d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN, *hors d'haleine*. Au nom du ciel, batelier, votre canot.

RUODI. Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. Détachez le canot, vous me sauvez la vie. Passez-moi de l'autre côté.

KUONI. Ami, qu'avez-vous?

VERNI. Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN. Hâtez-vous, hâtez-vous, ils sont déjà sur mes pas. Les cavaliers du gouverneur me poursuivent; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI. Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN. Sauvez-moi d'abord, ensuite je vous le dirai.

VERNI. Vous êtes taché de sang; que s'est-il passé?

BAUMGARTEN. Le bailli de l'empereur qui demeure à Rossberg...

KUONI. Wolfenschiessen! Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN. Celui-là ne fera plus de mal, je l'ai tué.

TOUS, *reculant*. Que Dieu vous fasse grâce! Qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN. Ce que chaque homme libre ferait à ma place. J'ai fait usage de mon bon droit sur celui qui a attenté à mon honneur et à ma femme.

KUONI. Est-ce que le bailli a attenté à votre honneur?

BAUMGARTEN. Dieu et ma bonne hache l'ont empêché d'accomplir ses mauvais desseins.

VERNI. Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI. Oh! racontez-nous cela; vous en aurez le temps avant que le canot soit détaché du rivage.

BAUMGARTEN. J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourt avec l'angoisse de la mort, et me dit que le bailli est dans ma maison, qu'il a ordonné qu'on lui préparât un bain, qu'il a voulu obtenir d'elle des choses in-

dignes, et qu'elle s'est échappée pour venir me chercher. Là-dessus je m'en vais, et, sans plus attendre, je le frappe dans son bain avec ma hache.

VERNI. Vous avez bien fait; personne ne peut vous en blâmer.

KUONI. Le misérable! il a reçu ce qu'il mérite. Il y a longtemps que le peuple d'Unterwald lui en devait autant.

BAUMGARTEN. Le fait est devenu public, on me poursuit, et pendant que nous causons... Dieu! le temps s'écoule. (*On entend le tonnerre.*)

KUONI. Dépêche-toi, batelier; passe ce brave homme de l'autre côté.

RUODI. Ne partez pas; un orage terrible s'avance, il faut attendre.

BAUMGARTEN. Dieu puissant! je ne puis attendre; chaque instant de retard est mortel.

KUONI, *au pêcheur*. Essayez; avec l'aide de Dieu, il faut aider au prochain. Pareille chose peut arriver à chacun de nous. (*On entend encore le tonnerre.*)

RUODI. La tempête est déchaînée. Voyez comme les vagues sont hautes. Je ne pourrai gouverner ma barque contre l'orage et les flots.

BAUMGARTEN *embrasse ses genoux*. Que Dieu vous aide comme vous aurez pitié de moi!

VERNI. Il y va de sa vie; sois compatissant, batelier.

KUONI. C'est un père de famille, il a une femme et des enfants. (*On entend des coups de tonnerre répétés.*)

RUODI. Comment! j'ai aussi une vie à perdre, j'ai comme lui une femme et des enfants à la maison. Voyez comme la tempête mugit, comme elle s'avance, comme les vagues s'élèvent du fond du lac. Je voudrais bien sauver ce brave homme; mais c'est tout à fait impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN, *à genoux*. Il faut donc que je tombe entre les mains de l'ennemi, et le rivage qui me sauverait est là tout près, en face de moi! Il est là, mes regards l'atteignent, le son de ma voix y parvient, voici la barque qui m'y porterait, et il faut que je reste ici sans secours et sans espoir!

KUONI. Regardez qui vient ici.

VERNI. C'est Tell de Burglen.

GUILLAUME TELL, *avec son arbalète.* Qui est cet homme qui implore du secours?

KUONI. C'est un homme d'Alzellen qui a défendu son honneur, et qui a tué Wolfenschiessen, le bailli royal qui demeure à Rossberg. Les cavaliers du gouverneur sont sur ses pas; il prie le batelier de le passer de l'autre côté, mais celui-ci a peur de l'orage et ne veut pas s'y exposer.

RUODI. Voilà Tell, qui sait aussi manier la rame; il peut vous dire s'il est possible d'entreprendre ce passage. *(Violents coups de tonnerre, le lac mugit.)* Ce serait me jeter dans la gueule de l'enfer. Aucun homme sensé n'oserait essayer ce passage.

TELL. Un brave homme ne songe à lui qu'en dernier lieu. Aie confiance au ciel, et secours l'opprimé.

RUODI. On donne de bons conseils quand on est dans le port. Voici la barque et voici le lac; essayez.

TELL. Le lac peut s'apaiser, mais le gouverneur sera sans pitié. Tente un effort, batelier.

LE BERGER *et* LE CHASSEUR. Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI. Non. Quand ce serait mon frère, mon propre enfant, cela ne se peut. C'est aujourd'hui le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude, le lac est en fureur et veut sa victime.

TELL. Avec de vaines paroles on ne fera rien; le moment presse, il faut secourir cet homme. Dis-moi, batelier, veux-tu le passer?

RUODI. Non, pas moi.

TELL. Eh bien! donc, à la garde de Dieu! Donne-moi le canot; je veux essayer mon faible bras.

KUONI. Ah! brave Tell!

VERNI. Cela est digne d'un bon chasseur.

BAUMGARTEN. Tell, vous êtes mon sauveur, mon ange.

TELL. Je vous arracherai à la colère du gouverneur; mais il faut qu'un autre vous protége contre le danger des flots. Mieux vaut se mettre entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. *(Au berger.)* Ami, vous consolerez ma femme s'il m'arrive un accident. J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire. *(Il entre dans le canot.)*

KUONI, *au pêcheur.* Vous êtes un maître pilote; ce que Tell va faire, vous n'avez pas osé l'essayer.

RUODI. Des gens qui valent mieux que moi n'imiteraient pas Tell. Il n'y a pas deux hommes comme lui dans les montagnes.

VERNI, *monté sur un rocher*. Le voilà parti. Que Dieu te soit en aide, brave batelier! Voyez comme la barque danse sur les flots.

KUONI, *sur le rivage*. Les vagues s'élèvent sur le canot... Je ne le vois plus. Mais le voilà qui reparaît. Ce hardi pilote lutte avec force contre la lame.

SEPPI. Les cavaliers du gouverneur accourent.

KUONI. Dieu! ce sont eux. Il était temps de le secourir. (*Une troupe de cavaliers de Landenberg arrivent.*)

PREMIER CAVALIER. Rendez-nous l'assassin que vous avez caché.

LE SECOND. Il a pris ce chemin, vous essayeriez en vain de le nier.

KUONI *et* RUODI. Que voulez-vous dire, cavalier?

LE PREMIER CAVALIER *découvre la nacelle*. Ah! que vois-je? Diable!

VERNI. Cherchez-vous celui qui est dans cette barque? Alors courez au galop, vous pourrez encore l'atteindre.

LE SECOND CAVALIER. Malédiction! malédiction! il s'est échappé.

LE PREMIER CAVALIER, *au berger et au pêcheur*. Vous lui avez prêté secours, vous devez en être punis. Tombez sur leurs troupeaux, démolissez la cabane, tuez et brûlez.

SEPPI, *s'enfuyant*. O mes amis!

KUONI *le suit*. Malheur à moi! Mon troupeau!

VERNI. Les scélérats!

RUODI, *joignant les mains*. Justice du ciel! quand viendra le libérateur de cette contrée? (*Il les suit.*)

SCÈNE II.

La scène est à Stein, près de Schwitz. Un tilleul est planté devant la maison de Stauffacher, sur le grand chemin, près du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFER DE LUCERNE *arrivent en causant.*

PFEIFER. Oui, oui, maître Stauffacher, comme je vous l'ai dit, ne prêtez pas serment à l'Autriche si vous pouvez vous en dispenser. Restez avec fermeté et courageusement attaché, comme par le passé, à l'empire, et que Dieu garde vos anciens priviléges! (*Il lui serre cordialement la main et veut s'éloigner.*)

STAUFFACHER. Restez jusqu'à ce que ma femme revienne; Vous êtes mon hôte à Schwitz, et moi le vôtre à Lucerne.

PFEIFER. Merci, il faut que je sois aujourd'hui même à Gersau. Ce que vous pouvez avoir à souffrir de l'avidité et de l'insolence de vos baillis, supportez-le avec patience; cela peut changer promptement, un autre empereur peut arriver au trône. Mais si vous êtes une fois à l'Autriche, c'est pour toujours. (*Il s'éloigne.*)

STAUFFACHER *s'assied avec inquiétude sous le tilleul; Gertrude, sa femme, le trouve ainsi, s'approche de lui, et le regarde longtemps en silence.*

GERTRUDE. Tu es si sérieux, mon ami? Je ne te reconnais plus; voilà déjà plusieurs jours que j'observe en silence le sombre chagrin qui ride ton front. Une peine muette pèse sur ton cœur; confie-la-moi. Je suis ta femme fidèle et je réclame ma part de tes chagrins. (*Stauffacher lui tend la main sans rien dire.*) Qui peut attrister ton cœur? dis-le-moi. Ton travail est béni, la fortune est florissante; tes greniers sont pleins, et tes troupeaux de bœufs et tes chevaux bien nourris sont revenus heureusement de la montagne pour passer l'hiver dans des étables commodes. Ta riche maison s'élève

comme un noble manoir; les chambres sont revêtues de lambris neufs et choisis, disposés avec ordre et symétrie; ses nombreuses fenêtres la rendent brillante et commode; elle est ornée d'écussons nouvellement peints, et de sages maximes que le voyageur lit en ralentissant sa marche, et dont il admire le sens.

STAUFFACHER. Cette maison est, il est vrai, commode et bien construite; mais, hélas! ses fondements sont chancelants.

GERTRUDE. Mon Werner, qu'entends-tu par là?

STAUFFACHER. J'étais dernièrement assis comme aujourd'hui sous ce tilleul, songeant avec plaisir que ma maison était achevée, quand le gouverneur arriva de son château de Kussmacht avec ses cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison avec surprise. Moi, je me levai sur-le-champ et je m'avançai respectueusement, comme il convient, au-devant de celui qui représente dans ce pays la puissance de l'empereur. — « A qui est cette maison? » demanda-t-il avec méchanceté, car il le savait bien. Je réfléchis un instant et je lui dis : — « Seigneur gouverneur, cette maison est à l'empereur, mon maître et le vôtre, et je la tiens en fief. » Il répondit : — « Je gouverne le pays au nom de l'empereur, et je ne veux pas que des paysans bâtissent des maisons de leur propre chef et vivent librement comme s'ils étaient les suzerains de la contrée; j'aviserai aux moyens de vous en empêcher! » En disant cela, il partit d'un air menaçant et me laissa l'âme soucieuse, songeant aux paroles que ce méchant avait prononcées.

GERTRUDE. Mon cher époux et maître, veux-tu recevoir un honnête conseil de ta femme. J'ai l'honneur d'être la fille du noble Iberg, qui est un homme très-expérimenté. J'étais assise avec mes sœurs, filant la laine dans les longues soirées, quand les principaux du peuple se rassemblaient chez mon père pour lire les chartes des anciens empereurs et discuter sagement sur le bien-être du pays. J'écoutais attentivement leurs paroles sensées, les réflexions de l'homme intelligent, les désirs de l'homme de bien, et j'en ai conservé le souvenir dans mon cœur. Ainsi, fais attention et réfléchis à ce que je veux te dire, car je sais depuis longtemps ce qui te tourmente. Le gouverneur est irrité contre toi et voudrait te

nuire, parce que tu es un obstacle à ses désirs. Il voudrait soumettre les habitants de Schwitz à la nouvelle maison princière; mais, à l'exemple de leurs dignes ancêtres, ils persistent fidèlement à faire partie de l'empire. N'est-ce pas, Werner? Dis si je me trompe.

STAUFFACHER. Il est vrai, c'est là le sujet de la colère de Gessler contre moi.

GERTRUDE. Il te porte envie, parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, car lui n'en a point. Tu tiens cette maison en fief de l'empereur et de l'empire; tu peux le prouver aussi bien que le prince prouve le droit qu'il a de posséder ses terres; car tu ne reconnais au-dessus de toi aucun maître que le premier de la chrétienté. Quant au gouverneur, c'est le cadet de sa maison; il ne possède que son manteau de chevalier, et voilà pourquoi il regarde d'un œil méchant et avec un cœur envenimé le bonheur des honnêtes gens. Il a depuis longtemps juré ta perte; jusqu'ici tu as été préservé... Veux-tu attendre qu'il accomplisse ses mauvais desseins? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE *se rapproche.* Écoute mon conseil. Tu sais comme tous les gens de bien de Schwitz se plaignent de la rapacité et de la cruauté du gouverneur. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le pays d'Uri et d'Unterwald, on ne soit également las de la pesanteur de ce joug; car Landenberg se conduit là-bas aussi durement que Gessler ici. Il ne nous arrive pas une barque de pêcheur qui ne nous apprenne quelque nouveau malheur, quelque violence du gouverneur. C'est pourquoi il serait bien que quelques-uns d'entre vous qui ont de sages idées se réunissent paisiblement pour aviser aux moyens de se délivrer de l'oppression. Je crois bien que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'as-tu pas à Uri un hôte auquel tu puisses librement ouvrir ton cœur?

STAUFFACHER. Je connais là beaucoup de braves gens et de vassaux riches, considérés, qui sont mes amis et peuvent entrer dans mes secrets. (*Il se lève.*) Femme, quel tumulte de pensées périlleuses s'élève dans mon cœur paisible! tu me montres à la lumière du jour l'intérieur de mon âme, et ce

que je m'interdissais de penser, ta bouche légère le prononce hardiment. Mais as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette vallée habituée à la paix la discorde farouche et le bruit des armes. Oserions-nous, faibles bergers que nous sommes, entreprendre de combattre contre le maître du monde? Ils n'attendent qu'un prétexte plausible pour lancer sur cette pauvre terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtiment, anéantir nos anciennes chartes de franchise.

GERTRUDE. Vous êtes homme aussi, vous savez manier la hache, et Dieu aide les braves.

STAUFFACHER. O femme! la guerre est une calamité terrible; elle frappe les troupeaux et le berger.

GERTRUDE. On doit supporter les douleurs envoyées par le ciel, mais aucun noble cœur ne supporte l'injustice.

STAUFFACHER. Cette maison que nous venons de construire te plaît; la guerre terrible la réduira en cendres.

GERTRUDE. Si je croyais mon cœur enchaîné à ce bien passager, j'y mettrais le feu de ma propre main.

STAUFFACHER. Tu crois à l'humanité; la guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

GERTRUDE. L'innocence a un ami dans le ciel. Regarde devant toi, Werner, et non pas derrière.

STAUFFACHER. Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant bravement; mais quel destin est le vôtre?

GERTRUDE. Le plus faible a aussi un parti à prendre; un saut du haut de ce pont, et me voilà libre.

STAUFFACHER *se jette dans ses bras*. Celui qui peut presser un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour son foyer et ses troupeaux, celui-là ne craint les soldats d'aucun roi. Je vais de ce pas dans Uri; j'ai là un hôte, un ami, Walther Furst, qui a la même opinion que moi sur ce temps-ci... Je trouverai là aussi le noble banneret Attinghausen; quoiqu'il soit d'une naissance élevée, il aime le peuple et honore les anciennes mœurs. Je tiendrai conseil avec eux sur les moyens de nous défendre courageusement contre les ennemis du pays. Adieu, et pendant que je serai loin, conduis avec prudence les affaires de la maison. Donne généreusement au pèlerin qui va visiter la maison de Dieu,

au moine pieux qui recueille des aumônes pour son couvent, et ne les laisse partir qu'après avoir bien pris soin d'eux. La maison de Stauffacher n'est pas cachée ; elle s'élève sur le grand chemin, comme un toit hospitalier pour les voyageurs qui passent par là. (*Pendant qu'il s'éloigne vers le fond de la scène, Guillaume Tell s'avance avec Baumgarten.*)

TELL, *à Baumgarten*. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison, c'est là que demeure Stauffacher, le père des opprimés; mais, tenez, le voici lui-même... Suivez-moi, venez. (*Ils vont à lui ; la scène change.*)

SCÈNE III.

Une place publique d'Altdorf. Sur une hauteur, dans le fond, on voit s'élever une forteresse qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'édifice. La partie la plus reculée est finie ; on travaille sur le devant : les échafaudages sont dressés, les ouvriers montent et descendent, un couvreur est sur le toit. Tout est en mouvement.

LE PIQUEUR DE CORVÉE, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE, DES COMPAGNONS *et* DES MANŒUVRES.

LE PIQUEUR, *avec son bâton, excite les ouvriers*. Allons! pas tant de repos! Apportez les pierres, la chaux, le mortier. Quand mon seigneur le gouverneur viendra, il faut qu'il trouve l'ouvrage avancé. Vous allez comme des limaçons. (*A deux manœuvres.*) Cela s'appelle-t-il une charge? Prenez-en le double à l'instant; comme ces paresseux manquent à leur tâche!

LE PREMIER COMPAGNON. Il est pourtant bien dur de porter nous-mêmes les pierres de notre cachot.

LE PIQUEUR. Que murmurez-vous? C'est un mauvais peuple que celui qui n'est bon qu'à traire les vaches et à rôder, dans sa paresse, sur les montagnes.

UN VIEILLARD, *s'asseyant*. Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR *le secoue*. Allons, vieux, à l'œuvre!

LE PREMIER COMPAGNON. Vous n'avez donc pas d'entrailles,

de forcer ainsi à une rude corvée un vieillard qui peut à peine se traîner?

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE *et* LES COMPAGNONS. Cela crie vengeance!

LE PIQUEUR. Pensez à ce qui vous regarde; je fais mon devoir.

LE SECOND COMPAGNON. Piqueur, comment se nommera le fort que nous bâtissons?

LE PIQUEUR. Il s'appellera la servitude d'Uri; c'est ce joug qui vous fera courber la tête.

LES COMPAGNONS. La servitude d'Uri?

LE PIQUEUR. Eh bien! qu'avez-vous à rire?

LE SECOND COMPAGNON. Avec ce petit édifice vous voulez asservir Uri?

LE PREMIER COMPAGNON. Voyez combien de pareilles taupinières il vous faudrait élever l'une sur l'autre pour égaler seulement la plus petite des montagnes d'Uri. (*Le piqueur se retire vers le fond du théâtre.*)

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE. Je jetterai dans le fond du lac le marteau qui m'a servi à construire cet édifice. (*Tell et Stauffacher arrivent.*)

STAUFFACHER. Oh! n'ai-je donc vécu que pour voir de telles choses!

TELL. Il ne fait pas bon ici; allons plus loin.

STAUFFACHER. Suis-je dans Uri, sur la terre de la liberté?

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE. Ah! si vous aviez vu le cachot qui est sous la tour! Celui qui y sera enfermé n'entendra plus le cri du coq.

STAUFFACHER. O Dieu!

LE TAILLEUR DE PIERRE. Voyez ces bastions, ces contre-forts qui semblent bâtis pour l'éternité.

TELL. Ce que les mains ont élevé, les mains peuvent le renverser. (*Il montre la montagne.*) Dieu nous a donné la forteresse de la liberté. (*On entend un tambour; des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche. Un crieur les suit. Des femmes et des enfants arrivent en tumulte.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Que signifie ce tambour? Attention!

LE TAILLEUR DE PIERRE. Pourquoi cette procession de carnaval? Et que veut-on faire de ce chapeau?

LE CRIEUR. Au nom de l'empereur, écoutez!

LES COMPAGNONS. Silence! écoutez!

LE CRIEUR. Vous voyez, hommes d'Uri, vous voyez ce chapeau; on va le placer au haut d'un mât, au milieu d'Altdorf, sur le point le plus élevé. L'intention et la volonté du gouverneur est que ce chapeau soit honoré comme lui-même; on doit, quand on passera devant ce chapeau, fléchir le genou et se découvrir la tête. Le roi reconnaîtra par là ceux qui lui sont soumis. Quiconque méprisera cet ordre sera puni dans sa personne, ses biens seront confisqués. (*Le peuple éclate de rire; le tambour bat, la troupe passe.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Quelle nouvelle idée inouïe le gouverneur s'est-il donc mise en tête? Nous! honorer un chapeau! Dites, a-t-on jamais rien vu de pareil?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Que nous fléchissions le genou devant un chapeau! se joue-t-il d'un peuple sérieux et respectable?

LE PREMIER COMPAGNON. Encore si c'était la couronne impériale! mais c'est le chapeau autrichien, tel que je l'ai vu auprès du trône où nous allons prêter hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Le chapeau autrichien! Prenez garde! c'est un piége pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS. Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez; allons nous concerter avec les autres. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

TELL, *à Stauffacher.* Vous voyez ce qui se passe. Adieu, maître Werner.

STAUFFACHER. Où voulez-vous aller? Oh! ne vous hâtez pas tant.

TELL. Mes enfants ont besoin de leur père; adieu!

STAUFFACHER. Mon cœur est plein; je voudrais vous parler.

TELL. Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

STAUFFACHER. Mais les paroles pourraient nous conduire aux actions.

TELL. Ce qu'il faut à présent, c'est le silence et la résignation.

STAUFFACHER. Doit-on souffrir ce qui est insupportable?

TELL. Les tyrans violents sont ceux dont le règne dure le moins. Quand la tempête s'élève, on éteint les feux, les barques rentrent à la hâte dans le port, et l'ouragan terrible passe

sur la terre sans causer de dommage et sans laisser de trace. Que chacun vive tranquille dans sa demeure; on accorde volontiers la paix à ceux qui sont paisibles.

STAUFFACHER. Croyez-vous?

TELL. Le serpent ne pique pas sans être excité. S'ils voient le pays rester paisible, ils se lasseront eux-mêmes.

STAUFFACHER. Nous pourrions beaucoup, si nous restions unis.

TELL. Celui qui est seul dans un naufrage se sauve plus facilement.

STAUFFACHER. Abandonnez-vous si froidement la cause commune?

TELL. Chacun ne peut compter sûrement que sur soi-même.

STAUFFACHER. Les faibles qui s'unissent deviennent puissants.

TELL. Celui qui est fort est plus puissant s'il reste seul.

STAUFFACHER. Ainsi la patrie ne pourrait compter sur vous, si, dans son désespoir, elle avait recours à la résistance.

TELL *lui prend la main.* Tell va chercher un agneau tombé dans le précipice; pourrait-il abandonner ses amis? Mais, quoi que vous fassiez, ne m'appelez pas dans vos conseils, je ne puis ni discuter ni réfléchir longuement. Avez-vous besoin de moi pour une action résolue? alors appelez Tell, il ne vous manquera pas. (*Ils sortent de différents côtés. Un tumulte subit s'élève autour de l'échafaudage.*)

LE TAILLEUR DE PIERRE. Qu'y a-t-il?

LE PREMIER COMPAGNON *accourt en criant.* Le couvreur est tombé du toit!

BERTHE *entre suivie de quelques personnes.* Est-il écrasé? Courez, portez-lui du secours, sauvez-le, si on peut le secourir. Sauvez-le, voilà de l'or. (*Elle jette ses bijoux parmi le peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRE. Avec votre or!... Vous voulez tout avoir pour de l'or : quand vous avez enlevé un père à ses enfants, un mari à sa femme, quand vous avez répandu la désolation dans le monde, vous croyez tout pouvoir compenser avec de l'or! Allez, nous étions des gens heureux avant votre arrivée ici; le désespoir est venu avec vous.

BERTHE, *au piqueur qui revient.* Vit-il encore? (*Le piqueur fait un signe négatif.*) Oh! malheureuse forteresse, bâtie par

la malédiction ; la malédiction pèsera sur ceux qui l'habiteront. *Elle sort.*

SCÈNE IV.

La demeure de Walther Furst.

WALTHER FURST *et* ARNOLD MELCHTHAL *entrent d'un côté différent.*

MELCHTHAL. Maître Walther Furst!...

WALTHER FURST. Si l'on nous surprenait!... Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL. Ne m'apportez-vous point de nouvelles d'Unterwald, point de nouvelles de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de demeurer ici dans l'oisiveté, comme un prisonnier. Qu'ai-je donc fait de si blâmable, pour être forcé de me cacher ainsi qu'un assassin? J'ai brisé avec mon bâton un doigt à un impudent valet qui, par l'ordre du gouverneur, voulait me ravir sous mes yeux mon plus bel attelage.

WALTHER FURST. Vous êtes trop prompt. Cet homme était envoyé par le gouverneur, par votre supérieur; vous aviez encouru une punition; quelque pénible qu'elle fût, il fallait la supporter en silence.

MELCHTHAL. Devais-je supporter les paroles insultantes de ce misérable? Si le paysan, dit-il, veut manger du pain, il peut bien s'atteler lui-même à la charrue. Je me suis senti le cœur déchiré, lorsque j'ai vu ce valet détacher de leur joug mes beaux bœufs; ils mugissaient sourdement comme s'ils avaient eu le sentiment de cette injustice, et frappaient de leurs cornes. Alors une juste colère m'a saisi; je n'étais plus maître de moi, et j'ai frappé cet envoyé.

WALTHER FURST. Oh! lorsque nous modérons à peine notre propre cœur, comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se dompter?

MELCHTHAL. C'est mon père seulement qui m'afflige. Mes soins lui sont si nécessaires, et son fils est loin! Le gouverneur le hait, parce qu'il a toujours défendu noblement la justice et la liberté. Aussi opprimeront-ils ce vieillard, et personne

n'est là pour le défendre d'un affront. Advienne de moi ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FURST. Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce qu'il nous vienne des nouvelles d'Unterwald. J'entends frapper, retirez-vous... C'est peut-être un émissaire du gouverneur... Rentrez; vous n'êtes pas à l'abri des tentatives de Landenberg, car les tyrans se tendent la main.

MELCHTHAEL. Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTHER FURST. Rentrez; je vous appellerai, s'il n'y a rien à craindre. (*Melchthal sort.*) L'infortuné! je n'ose lui avouer le malheur que je pressens. — Qui frappe? Chaque fois qu'on heurte à la porte, j'attends une calamité. La trahison et le soupçon veillent de tous côtés; les satellites de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons; bientôt il sera nécessaire d'avoir des verrous et des serrures aux portes. (*Il ouvre, et recule étonné en apercevant Werner Stauffacher.*) Que vois-je? C'est vous, Werner! Eh bien, par le ciel! un digne et cher hôte! Pas un homme meilleur que vous n'a passé sur ce seuil. Soyez le bienvenu dans ma demeure! Qui vous amène ici? Que cherchez-vous à Uri?

STAUFFACHER, *lui donnant la main.* Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTHER FURST. Vous les apportez avec vous. Tenez, je suis content de vous voir : votre aspect seul me réchauffe le cœur. Asseyez-vous, maître Werner... Comment avez-vous laissé Gertrude, votre aimable épouse, la prudente fille du sage Iberg? Tous les voyageurs qui se rendent d'Allemagne en Italie vantent votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, si vous venez de Fluelen, n'avez-vous rien observé de nouveau avant d'arriver chez moi?

STAUFFACHER *s'assied.* J'ai vu une nouvelle construction étonnante, et qui ne m'a pas réjoui.

WALTHER FURST. O mon ami! d'un coup d'œil vous avez tout vu.

STAUFFACHER. Jamais pareille chose n'a existé dans Uri. De mémoire d'homme, il n'y a eu de prison ici et d'autre demeure durable que le tombeau.

WALTHER FURST. Cette construction est le tombeau de la liberté; vous l'appelez par son nom.

STAUFFACHER. Maître Walther Furst, je ne veux point vous le dissimuler, ce n'est pas une curiosité oisive qui m'amène ici. Des pensées pénibles me préoccupent : j'ai laissé l'oppression dans mon canton, et je retrouve l'oppression ici. Ce que nous avons à souffrir est tout à fait insupportable, et l'on ne voit point de terme à cet état. Dès les temps les plus anciens, la Suisse a été libre; nous sommes habitués à être traités avec bonté. Depuis que les bergers parcourent ces montagnes, jamais on n'a rien vu de semblable à ce qui se passe.

WALTHER FURST. Oui, une pareille conduite est sans exemple, et notre noble seigneur d'Attinghausen, qui a vu encore les vieux temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER. Là-bas aussi, à Unterwald, cela va mal. On a exercé une vengeance sanglante : Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui demeurait sur le Rossberg, s'est abandonné à d'illégitimes désirs pour la femme de Baumgarten d'Alzellen; il a voulu employer la violence, et son mari l'a tué avec sa hache.

WALTHER FURST. Oh! les jugements de Dieu sont justes... Baumgarten, dites-vous? un homme honnête et doux! Est-il parvenu à s'échapper et à se cacher?

STAUFFACHER. Votre gendre l'a fait passer de l'autre côté du lac, et je l'ai caché chez moi à Stenein. Cet homme m'a appris quelque chose de plus affreux qui s'est passé à Sarnen; le cœur de tout honnête homme doit en saigner.

WALTHER FURST. Dites, que s'est-il passé?

STAUFFACHER. A Melchthal, auprès de Kerns, demeure un honnête homme qu'on appelle Henri de Halden; ses paroles ont de l'influence sur le peuple.

WALTHER FURST. Qui ne le connaît? Eh bien! que lui est-il arrivé? Achevez.

STAUFFACHER. Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, voulait faire enlever les deux meilleurs bœufs attelés à sa charrue; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et a pris la fuite.

WALTHER FURST, *dans une vive anxiété.* Et le père? Dites-moi, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER. Landenberg a fait sommer le père de lui livrer sur-le-champ son fils, et comme le vieillard jurait avec vérité

qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le gouverneur a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST *se lève et veut l'emmener de l'autre côté.* Oh! silence! rien de plus.

STAUFFACHER, *élevant la voix.* « Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais tu es en mon pouvoir... Qu'on le jette par terre, et qu'on lui enfonce une pointe d'acier dans les yeux. »

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde!

MELCHTHAL *se précipite dans la chambre.* Dans les yeux, dites-vous?

STAUFFACHER, *étonné, à Walther Furst.* Qui est ce jeune homme?

MELCHTHAL, *dans un état convulsif.* Dans les yeux?..... Parlez.

WALTHER FURST. Oh! le malheureux!

STAUFFACHER. Qui est-il? (*Walther Furst lui fait un signe.*) C'est le fils. Juste Dieu!

MELCHTHAL. Et j'étais loin!... Dans les deux yeux?

WALTHER FURST. Maîtrisez-vous; supportez ce malheur en homme.

MELCHTHAL. C'est par ma faute, c'est à cause de mon emportement.. Ainsi aveugle, réellement aveugle, tout à fait aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit : le foyer de ses regards est éteint, jamais il ne reverra la lumière du soleil.

WALTHER FURST. Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL. Jamais, plus jamais! (*Il met la main devant ses yeux, et se tait quelques instants; puis il se tourne vers l'un et vers l'autre, et parle d'une voix étouffée par les larmes.*) Oh! c'est un noble présent du ciel que la lumière du jour... Tous les êtres, toutes les créatures heureuses vivent de lumière... La plante elle-même cherche avec joie la lumière, et lui il restera dans la nuit, dans l'éternelle obscurité. Le vert gazon ne récréera plus ses regards, il ne verra plus l'émail des fleurs et leur éclat de pourpre. Mourir n'est rien... mais vivre et ne pas voir, voilà le malheur. Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion? Moi, j'ai deux bons yeux, et je ne puis en donner un à mon père aveugle, je ne puis lui donner une étincelle de cet océan de lumière où plongent mes regards éblouis.

STAUFFACHER. Hélas! il faut que j'augmente encore votre douleur, au lieu d'y remédier. Votre père est plus malheureux encore, car le gouverneur lui a tout ravi, et ne lui a laissé qu'un bâton pour s'en aller nu et aveugle de porte en porte.

MELCHTHAL. Rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle! Privé de tout, même de la lumière du soleil, ce bien des plus pauvres! Maintenant ne me parlez plus de rester ici, de me cacher! Quel misérable lâche j'ai été de penser à ma propre sûreté et non pas à la tienne, de laisser ta tête chérie comme gage entre les mains de ce misérable! Adieu donc, honteuse prévoyance! Je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante. Personne ne m'arrêtera; je veux aller là-bas redemander au gouverneur les yeux de mon père; je le trouverai au milieu de ses soldats... Que m'importe la vie, si j'éteins dans son sang l'ardeur de mon affreuse douleur. (*Il veut sortir.*)

WALTHER FURST. Restez; que pouvez-vous contre lui? Il est à Sarnen dans son château, et, du haut de sa forteresse imprenable, il se rit de votre impuissante fureur.

MELCHTHAL. Et quand il demeurerait dans les palais de glace du Schreckhorn, ou plus loin encore dans les nuages éternels où se cache le Jungfrau, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui; avec vingt jeunes hommes résolus comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre; si, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug de la tyrannie, j'appellerai les bergers de la montagne, et là, sous la libre voûte du ciel, là où la pensée n'a pas encore été altérée, où le cœur est resté pur, je leur raconterai cette épouvantable cruauté.

STAUFFACHER, *à Walter Furst.* Le mal est à son comble... Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité?

MELCHTHAL. Quelle extrémité avons-nous encore à craindre, quand la prunelle des yeux n'est même plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi avons-nous appris à tendre l'arbalète et à manier la hache pesante? Chaque créature trouve un moyen de défense dans l'angoisse du désespoir: le cerf épuisé s'arrête, et montre à la meute son bois redoutable; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme; le bœuf lui-même, ce docile domestique de l'homme, qui courbe patiemment sa large tête sous notre

joug, se relève si on l'irrite, agite sa corne puissante, et lance son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST. Si les trois cantons pensaient comme nous trois, nous pourrions bien faire un effort.

STAUFFACHER. Si Uri appelle, si Unterwald promet son secours, Schwitz respectera les anciens liens.

MELCHTHAL. J'ai beaucoup d'amis dans Unterwald, et chacun expose avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé, protégé par un autre. O vénérables pères de cette contrée, me voilà jeune homme entre vous qui avez tant d'expérience; je devrais garder un modeste silence dans ce conseil. Mais parce que je suis jeune et que je n'ai pas éprouvé beaucoup de choses, ne méprisez point mes paroles et mes avis. Ce n'est pas l'emportement de la jeunesse qui m'anime; c'est la violence de ma douleur, une douleur qui attendrirait des rochers. Vous-mêmes vous êtes pères et chefs de famille, vous désirez avoir un fils vertueux qui honore vos cheveux blancs, et qui garde avec soin la prunelle de vos yeux. Quoique vous n'ayez encore rien souffert dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux tournent encore dans leur orbite, ne restez pas étrangers à notre douleur. L'épée de la tyrannie est aussi suspendue sur votre tête. Vous avez voulu soustraire le pays à la domination de l'Autriche; mon père n'a pas eu d'autre tort : vous êtes coupables comme lui, et vous subirez la même peine.

STAUFFACHER, *à Walther Furst*. Décidez; je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FURST. Il faut savoir quelle est la pensée des nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen. Leur nom, je pense, nous acquerra des amis.

MELCHTHAL. Quel nom dans nos montagnes est plus respectable que les vôtres? Le peuple a une vraie confiance en de tels noms, et ils ont de l'autorité. Vous avez reçu de vos pères un abondant héritage de vertus, et vous l'avez vous-mêmes richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des gentilshommes? Achevons seuls notre entreprise. Que ne sommes-nous seuls dans le pays! nous saurions bien, je crois, nous défendre nous-mêmes.

STAUFFACHER. Les nobles ne partagent pas nos malheurs; le torrent qui a dévasté le vallon n'a pas encore atteint les col-

lines. Cependant leurs secours ne nous manqueraient pas, s'ils voyaient le pays en armes.

WALTHER FURST. S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous, la justice et les lois résoudraient la question ; mais celui qui nous opprime, c'est notre empereur, c'est le juge suprême. Il faut donc avoir recours à l'aide de Dieu et de notre bras... Sondez les gens de Schwitz ; je veux rassembler des amis dans Uri... Qui enverrons-nous à Unterwald?

MELCHTHAL. Envoyez-moi... A qui importe-t-il plus de...

WALTHER FURST. Je ne peux y consentir ; vous êtes mon hôte, et je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTHAL. Laissez-moi partir, je connais les sentiers et les passages des rochers ; je trouverai assez d'amis qui me donneront un asile et me déroberont à ceux qui me poursuivraient.

STAUFFACHER. Laissez-le aller à la garde de Dieu. Là-bas il n'y a point de traîtres ; la tyrannie est si abhorrée, qu'elle ne trouve aucun instrument... Baumgarten, de son côté, nous aidera à soulever le pays et à recruter des auxiliaires.

MELCHTHAL. Comment nous donnerons-nous des nouvelles certaines sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER. Nous pourrions nous rassembler à Brunnen, ou à Treib, où abordent les barques des marchands.

WALTHER FURST. Nous ne pouvons conduire cette entreprise si ouvertement. Ecoutez mon avis : à gauche du lac en allant vers Brunnen, vis-à-vis Mytenstein, il y a dans les bois une prairie que les bergers nomment Rutli, parce que là les arbres ont été enlevés. C'est là la limite de notre canton et du vôtre (*à Melchthal*), et dans un court moment (*à Stauffacher*) un léger canot peut vous amener de Schwitz dans ce lieu. Nous pouvons nous rendre là par des sentiers déserts, pendant la nuit, et délibérer en sûreté. Que chacun de nous y conduise dix hommes en qui nous ayons confiance, et qui soient à nous de cœur. Nous parlerons en commun de l'intérêt général, et avec l'aide de Dieu nous prendrons une résolution.

STAUFFACHER. Maintenant, donnez-moi votre main droite, et vous aussi la vôtre, et de même que nous sommes là nous trois à nous tendre la main loyalement et sans fausseté, nos trois cantons resteront unis et se soutiendront à la vie et à la mort.

WALTHER FURST *et* MELCHTHAL. A la vie et à la mort! (*Ils se tiennent quelques instants la main en silence.*)

MELCHTHAL. Mon vieux père aveugle, tu ne verras plus le jour de la liberté, mais tu l'entendras retentir. Quand les signaux de feu passeront d'une Alpe à l'autre, et que les forteresses des tyrans tomberont, alors le Suisse ira dans ta demeure te porter la joyeuse nouvelle, et la lumière brillera dans ta nuit. (*Ils se séparent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le château du baron d'Attinghausen. Une salle gothique armée de casques et de boucliers. Le BARON D'ATTINGHAUSEN, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une stature noble et élevée, appuyé sur un bâton orné d'une corne de chamois, vêtu de fourrures. KUONI et six autres serviteurs sont debout autour de lui avec des faux et des rateaux. ULRICH DE RUDENZ s'avance, vêtu en chevalier.

RUDENZ. Me voici, mon oncle; que me voulez-vous?

ATTINGHAUSEN. Permets d'abord que, suivant l'ancien usage de la maison, je boive le coup du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe, qui passe ensuite à la ronde.*) Autrefois, j'allais moi-même avec eux dans les champs et dans les bois, mes yeux dirigeaient leurs travaux et ma bannière les conduisait au combat; maintenant je ne puis que leur donner des ordres, et si la chaleur du soleil ne vient pas jusqu'à moi, je ne peux plus aller la chercher sur les montagnes. L'espace que je puis parcourir se rétrécit de jour en jour, jusqu'à ce que j'arrive au point le plus étroit, au dernier, à celui où la vie s'arrête. Je ne suis plus que l'ombre

de moi-même, et bientôt il ne restera plus de moi que mon nom.

KUONI, *à Rudenz, en lui offrant la coupe.* Je bois à vous, jeune homme. (*Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Allons, buvez; il n'y a ici qu'un cœur et qu'une coupe.

ATTINGHAUSEN. Allez, enfants, et quand viendra l'heure du repos, nous parlerons des affaires du pays. (*Les valets sortent. A Rudenz.*) Je te vois habillé et équipé; tu veux aller à Altdorf dans le château du gouverneur?

RUDENZ. Oui, mon oncle, et je n'ose tarder plus longtemps.

ATTINGHAUSEN. Es-tu si pressé? Comment, le temps est-il si étroitement mesuré à la jeunesse, que tu ne puisses en réserver un instant pour ton oncle?

RUDENZ. Je vois que vous n'avez pas besoin de moi, je suis un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN. Oui, malheureusement, et malheureusement aussi tu es devenu étranger à ta patrie, Ulrich, je ne te reconnais plus; tu portes des vêtements de soie, des plumes de paon; un manteau d'écarlate flotte sur tes épaules; tu regardes avec mépris le paysan et tu as honte de son salut amical.

RUDENZ. Je lui donne volontiers ce qui lui est dû; mais le droit qu'il s'arroge, je le lui refuse.

ATTINGHAUSEN. Toute la contrée gémit sous la cruelle oppression du roi. La violence tyrannique que nous avons à souffrir remplit de douleur l'âme de chaque honnête homme. Toi seul n'es pas ému de la consternation générale. On te voit t'éloigner des tiens pour te mettre du côté des ennemis de notre pays; tu te railles de nos maux, tu cours auprès des joies faciles, et tu recherches la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des oppresseurs.

RUDENZ. Cette contrée est opprimée, pourquoi, mon oncle? Qu'est-ce qui la jette dans le malheur? Il n'en coûterait qu'un seul mot, un simple mot pour être à l'instant délivré de ce joug et avoir un empereur qui nous serait favorable. Malheur à ceux qui ferment les yeux du peuple et qui le portent à repousser son véritable bien-être! C'est dans leur propre intérêt qu'ils empêchent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, à l'exemple des contrées voisines. Ils sont fiers de s'asseoir avec les gentilshommes sur le banc de

la noblesse. On veut avoir l'empereur pour maître, afin de n'avoir point de maître.

ATTINGHAUSEN. Dois-je entendre de telles paroles, et de ta bouche?

RUDENZ. Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel rôle, mon oncle, jouez-vous ici vous-même? N'avez-vous pas une plus haute ambition que d'être banneret ou landamman et de régner conjointement avec ces bergers? Quoi! ne serait-il pas plus glorieux pour vous de rendre hommage à un royal seigneur, de vous joindre à sa suite brillante, que de marcher de pair avec vos valets, et de siéger au tribunal avec des paysans?

ATTINGHAUSEN. Ah! Ulrich, Ulrich, je reconnais la voix de la séduction; elle a pénétré dans ton oreille et empoisonné ton cœur.

RUDENZ. Je ne m'en cache pas; j'ai ressenti jusqu'au fond de l'âme la douleur de me voir raillé par ces étrangers, qui nous appellent une noblesse de paysans. Je ne puis me résigner à vivre oisivement dans mon patrimoine, à perdre dans des occupations vulgaires le printemps de ma vie, tandis qu'une noble jeunesse se rassemble sous les drapeaux de Habsbourg pour recueillir de la gloire. De l'autre côté de ces montagnes, il est un monde où l'on s'acquiert, par ses actions, une renommée brillante. Mon casque et mon bouclier se rouillent dans ces salles; le son éclatant de la trompette guerrière, le cri du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées. Je n'entends ici que le bruit monotone du ranz des vaches et des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN. Aveugle jeune homme! égaré par un vain éclat, méprise ta terre natale, rougis des pieuses et antiques mœurs de tes ancêtres. Un jour tu verseras des larmes brûlantes, tu soupireras après ces montagnes paternelles. Cette mélodie des clochettes des troupeaux que tu dédaignes dans ton orgueilleuse satiété éveillera en toi un douloureux désir si tu viens à l'entendre sur la terre étrangère. Oh! que l'attrait de la patrie est grand! Le monde étranger et trompeur n'est pas fait pour toi. A la cour orgueilleuse de l'empereur, avec ton cœur honnête, tu passeras toujours pour un étranger. Le monde exige d'autres vertus que celles dont tu as

hérité dans ces vallées. Va, vends ton âme libre, reçois ta terre comme un fief, deviens le valet des princes, tandis que tu pourrais être ton propre maître, prince de ton patrimoine et de ton sol libre. Ah! Ulrich, Ulrich, demeure avec les tiens, ne va pas à Altdorf, n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. Je suis le dernier de ma race, mon nom finit avec moi; mon casque et mon bouclier qui sont là suspendus seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir je pense que tu n'attends que de me voir fermer les yeux pour abandonner cette seigneurie, pour recevoir de l'Autriche mes nobles biens que j'avais reçus librement de Dieu?

RUDENZ. C'est en vain que nous voudrions résister au roi; le monde lui appartient. Voulons-nous seuls lutter obstinément et rompre la puissante chaîne formée par les pays qui nous environnent? Les marchés publics sont à lui, les tribunaux sont à lui, les routes que suivent les marchands et les bêtes de somme qui montent le Saint-Gothard lui doivent un impôt. Nous sommes de toutes parts environnés par ses possessions comme par un filet. L'empire nous protégera-t-il? Peut-il se défendre lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous aide pas, aucun empereur ne peut nous aider. Comment compter sur la parole de l'empereur, lorsque, dans les malheurs de la guerre, dans le besoin d'argent, les empereurs engagent et aliènent les villes qui se sont mises sous la protection de l'aigle? Non, mon oncle; dans ces temps de discorde cruelle, le parti le plus sage et le meilleur, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à l'autre, le souvenir de notre fidélité et de nos services ne peut être conservé; tandis que si nous avions un maître puissant, héréditaire, nos bons services seraient autant de grains semés pour l'avenir.

ATTINGHAUSEN. Es-tu donc si sage? es-tu plus clairvoyant que tes nobles ancêtres, qui, pour conserver le précieux trésor de la liberté, ont combattu héroïquement et sacrifié leur sang et leurs biens? Va-t'en à Lucerne, et vois comme la domination de l'Autriche pèse sur ce pays. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, arpenter nos Alpes, nous interdire la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts,

mettre leurs barrières sur nos ponts et nos portes, acheter leurs domaines avec nos dépouilles, et soutenir leurs guerres avec notre sang. Non; s'il faut répandre notre sang, que ce soit du moins pour nous. La liberté nous coûtera moins cher que l'esclavage.

RUDENZ. Que pouvons-nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert?

ATTINGHAUSEN. Apprends, jeune homme, à connaître ce peuple de bergers. Je le connais, je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre sous mes yeux à Favenz. Qu'ils viennent pour nous imposer leur joug, nous sommes résolus à ne pas le supporter. Oh! souviens-toi de quelle race tu es sorti. Ne rejette pas pour une frivole vanité et un éclat trompeur le vrai trésor de ta dignité. Être chef d'un peuple libre qui ne se consacre à toi que par amour, qui te suit fidèlement au combat et à la mort, voilà ce qui doit être ton orgueil et ta gloire. Resserre fortement les liens que t'a donnés ta naissance, rattache-toi à ta patrie, à ta chère patrie, livre-lui ton cœur tout entier. Ici sont les profondes racines de ta force; là, seul dans un monde étranger, tu ne serais qu'un faible roseau que chaque tempête briserait. Oh! viens, il y a longtemps que tu ne nous as vus; essaye de passer seulement un jour avec nous, ne va pas aujourd'hui à Altdorf... Entends-tu? pas aujourd'hui; accorde cette seule journée aux tiens. (*Il lui prend la main.*)

RUDENZ. J'ai donné ma parole..... Laissez-moi, je suis engagé.

ATTINGHAUSEN *quitte sa main avec tristesse.* Tu es engagé! Oui, malheureux, tu l'es, mais ce n'est ni par parole ni par serments; tu es lié par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi tant que tu voudras. C'est une femme, c'est Berthe de Brunek, qui t'attire chez le gouverneur, qui t'enchaîne au service de l'empereur. Pour conquérir cette femme, tu veux trahir ton pays. Ne t'y trompe pas; pour te séduire, on te la montre comme une épouse, mais elle n'est point réservée à tes vœux innocents.

Il sort.

RUDENZ. J'en ai assez entendu. Adieu.

ATTINGHAUSEN. Arrête, jeune insensé!... Il s'éloigne... Je ne puis le retenir, je ne puis le sauver. C'est ainsi que Wolfen-

schiessen a abandonné la cause de son pays. D'autres le suivront; la séduction étrangère agit avec force sur nos montagnes et entraîne la jeunesse. O jour fatal, où l'étranger vint dans ces vallées heureuses et paisibles corrompre la pieuse innocence de nos mœurs! La nouveauté pénètre ici avec violence; les anciennes, les vénérables coutumes disparaissent, d'autres temps viennent, et d'autres pensées occupent la génération actuelle. Que fais-je ici? Ils sont ensevelis, tous ceux avec lesquels j'ai véeu et agi. Mon temps est dans le tombeau. Heureux celui qui n'a rien à faire avec les nouveaux venus!

Il sort.

SCÈNE II.

Une prairie entourée de forêts et de rochers élevés. Sur les rochers sont des sentiers bordés de balustrades et des échelles par où on voit descendre les habitants. Dans le fond on aperçoit un lac au-dessus duquel s'élève un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes derrière lesquelles s'élèvent des pics de glace. Il est complètement nuit; seulement la clarté de la lune brille sur le lac et sur les glaciers.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE, STRUTH DE WINKELRIED *et quatre autres habitants, tous armés.*

MELCHTHAL, *derrière la scène.* Le chemin s'élargit; suivez-moi bravement, je reconnais le rocher et la petite croix qui le surmonte; nous sommes au bout. Voilà le Rutli. (*Ils arrivent avec des torches.*)

WINKELRIED. Écoutez.

SEWA. Tout est désert.

MEIER. Il n'y a encore aucun compatriote ici. Nous autres gens d'Unterwald, nous arrivons les premiers.

MELCHTHAL. La nuit est-elle avancée?

BAUMGARTEN. Le veilleur de Selisberg vient de crier deux heures. (*On entend sonner dans le lointain.*)

MEIER. Silence! écoutons!

BUHEL. C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur l'autre bord, dans le pays de Schwitz.

FLUE. L'air est pur et porte le son au loin.

MELCHTHAL. Allez et allumez des branchages pour éclairer ceux qui viennent. (*Deux hommes s'éloignent.*)

SEWA. Nous avons un beau clair de lune; le lac est uni comme une glace.

BUHEL. Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, *montrant le lac.* Ah! regardez, regardez là; ne voyez-vous rien?

MEIER. Quoi donc? Oui vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit.

MELCHTHAL. Il est formé par la clarté de la lune.

FLUE. C'est un signe rare et merveilleux. Il y a beaucoup de gens qui ne l'ont jamais vu.

SEWA. Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle autour.

BAUMGARTEN. Voici une barque qui passe dessous cet arc.

MELCHTHAL. C'est Stauffacher avec son canot; le brave homme ne se fait pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

MEIER. Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus longtemps.

BUHEL. Il faut qu'ils fassent un long détour dans la montagne pour échapper aux gens du gouverneur. (*Pendant ce temps deux hommes ont allumé un feu au milieu de la scène.*)

MELCHTHAL, *sur le rivage.* Qui est là? Le mot d'ordre?

STAUFFACHER. Amis de la patrie! (*Tous vont au fond du théâtre au-devant des arrivants; on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel Reding, Hans de Mauer, Jorg de Hofe, Conrad Hunn, Ulrich de Schmidt, Jost de Veiler et trois autres habitants. Tous sont aussi armés.*)

TOUS ENSEMBLE. Soyez les bienvenus! (*Tandis que les autres s'arrêtent au fond du théâtre et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher.*)

MELCHTHAL. Ah! Stauffacher, je l'ai vu celui qui ne peut plus me voir; j'ai posé la main sur ses yeux, j'ai puisé un ardent sentiment de vengeance dans le rayon éteint de ses regards.

STAUFFACHER. Ne parlez pas de vengeance; il ne s'agit point

de venger le mal qui a été fait, mais de prévenir celui qui nous menace maintenant. Dites-moi ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous avez échappé vous-même aux embûches de la trahison.

MELCHTHAL. A travers ces montagnes effroyables de Sarnen, sur les vastes déserts de glace où l'on n'entend que le cri du vautour, des agneaux, je suis parvenu jusqu'aux pâturages des Alpes, où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent de loin par leurs cris, et font paître ensemble leurs troupeaux; j'ai apaisé ma soif avec l'eau des glaciers qui coule et bouillonne dans les crevasses. Je me suis arrêté dans le chalet solitaire; aucun hôte n'était là pour me recevoir; puis je suis arrivé dans les habitations des hommes. Le bruit de l'atrocité nouvellement commise était déjà parvenu dans ces vallées, et à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur m'a valu un honorable accueil. J'ai trouvé toutes les âmes révoltées des nouveaux actes de violence; car de même que les Alpes nourrissent les mêmes plantes, que les sources coulent au même lieu, les nuages mêmes et les vents suivent invariablement la même direction, de même les mœurs anciennes se sont transmises des ancêtres à leurs petits-fils, et dans le cours uniforme des vieilles habitudes ils ne supportent pas la nouveauté téméraire. Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses; ils ont détaché de la muraille les épées rouillées; un sentiment de courage a éclaté gaîment dans leurs regards, lorsque je leur ai dit les noms chers aux habitants des montagnes, le vôtre et celui de Walther Furst; ils ont juré de faire tout ce qui vous semblerait juste, ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que, sous la protection sacrée de l'hospitalité, j'ai suivi ma route de chalet en chalet; et lorsque je suis arrivé dans la vallée natale, où j'ai un grand nombre de parents, quand j'ai retrouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille et vivant de la compassion des hommes bienfaisants...

STAUFFACHER. Dieu du ciel!

MELCHTHAL. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas perdu par d'impuissantes larmes la force de mon ardente douleur; je l'ai renfermée au fond de mon âme comme un trésor précieux, et je n'ai pensé qu'à agir. J'ai passé par tous les sentiers tortueux

de la montagne; il n'y a pas une vallée si cachée où je ne sois entré. J'ai cherché les cabanes habitées jusqu'au pied des glaciers, et partout où j'ai porté mes pas j'ai trouvé la même haine pour la tyrannie; car l'avarice des gouverneurs étend ses larcins jusqu'aux dernières limites de la nature animée, jusqu'aux lieux où le sol refuse de produire. J'ai par mes paroles mordantes échauffé l'esprit de ces braves gens, et ils sont à nous de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER. En peu de temps vous avez fait de grandes choses.

MELCHTHAL. J'ai fait plus encore. Ce que le paysan craint le plus, ce sont les deux forteresses de Rossberg et de Sarnen; car derrière ces remparts de rochers notre ennemi trouve un asile et tourmente la contrée. J'ai voulu les juger par mes propres yeux; j'ai été à Sarnen et j'ai vu la forteresse.

STAUFFACHER. Vous avez osé pénétrer dans le repaire du tigre?

MELCHTHAL. J'étais déguisé sous un habit de pèlerin. J'ai vu le gouverneur se livrer à la débauche... Jugez si je puis maîtriser mon cœur j'ai : vu mon ennemi et je ne l'ai pas tué!

STAUFFACHER. En vérité la fortune a favorisé votre témérité. (*Pendant ce temps les autres conjurés s'avancent et se rapprochent de Stauffacher et de Melchthal.*) Mais dites-moi, qui sont ces amis, ces hommes justes qui vous ont suivis? Faites-les-moi connaître, afin que nous nous rapprochions l'un de l'autre avec confiance et que nos cœurs s'entendent.

MEIER. Qui ne vous connaît pas, maître Stauffacher, dans les trois cantons? Je suis Meier de Sarnen, et voici le fils de ma sœur, Ulrich de Winkelried.

STAUFFACHER. Vous ne me dites là aucun nom inconnu. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler et qui perdit la vie dans ce combat.

WINKELRIED. C'était mon aïeul, maître Werner.

MELCHTHAL, *montrant deux de ses compagnons.* Ceux-là habitent de l'autre côté d'Unterwald. Ils sont vassaux du cloître d'Engelberg. Vous ne les mépriserez point, parce qu'ils ne sont pas indépendants comme nous et propriétaires libres de leur héritage. Ils aiment leur pays, et jouissent, du reste, d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, *à ces deux vassaux.* Donnez-moi la main. Heureux celui qui n'est dans la dépendance de personne; mais la droiture honore chaque condition.

CONRAD HUNN. Voici maître Reding, notre ancien landamman.

MEIER. Je le connais bien; c'est mon adversaire, il plaide contre moi pour un ancien héritage. Maître Reding, nous sommes en discorde devant le tribunal, ici nous sommes unis. *Il lui secoue la main.)*

STAUFFACHER. C'est bien dit.

WINKELRIED. Écoutez, ils viennent. Entendez-vous la corne d'Uri? *(A droite et à gauche on voit descendre du haut des rochers des hommes armés, avec des torches.)*

MAUER. Voyez; n'est-ce pas le pieux serviteur de Dieu, le digne pasteur lui-même qui descend avec eux? Il ne craint ni la fatigue du chemin ni l'obscurité de la nuit. Le fidèle pasteur prend soin de son troupeau. Baumgarten Sigrist le suit et Walther Furst; mais je n'aperçois pas Tell dans la foule. *(Walther Furst, Rosselman, curé d'Uri, Kuoni le berger, Verni le chasseur, Ruodi le pêcheur et cinq autres arrivent. L'assemblée est composée de trente-trois personnes. Tous s'avancent et se penchent autour du feu.)*

WALTHER FURST. Il faut donc que nous nous cachions dans notre propre héritage, sur notre sol paternel; il faut donc nous glisser à la dérobée comme des meurtriers; il faut que nous venions au milieu de la nuit, dont les ombres ne servent à cacher que le crime et les conjurations coupables; il faut que nous venions là défendre notre bon droit, qui est aussi clair, aussi évident que la lumière du jour!

MELCHTHAL. Qu'importe? ce qui aura été traité dans l'obscurité de la nuit paraîtra librement et heureusement à la lumière du soleil.

ROSSELMAN. Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu me met dans le cœur. Nous tenons ici la place d'une assemblée générale, nous pouvons agir au nom de tout un peuple; suivons donc les anciens usages du pays, tels que nous les suivions dans des temps paisibles. Ce qui serait illégal dans cette réunion, la force des circonstances le légitimera. Mais Dieu est partout où l'on exerce la justice, et nous sommes sous la voûte du ciel.

STAUFFACHER. Eh bien, suivons les anciens usages. Il est nuit, mais nos droits sont parfaitement clairs.

MELCHTHAL. Si l'assemblée n'est pas en nombre complet, le cœur de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens sont présents.

CONRAD HUNN. Nous n'avons pas les anciens livres, mais ils sont écrits dans nos cœurs.

LE CURÉ. Formons donc à l'instant le cercle, et qu'on y plante les épées, signe du pouvoir.

MAUER. Le landamman va prendre sa place, et ses assesseurs se tiendront à ses côtés.

SIGRIST. Il y a ici trois peuples; à qui appartient le droit de donner un chef à l'assemblée?

MEIER. Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur; nous autres gens d'Unterwald, nous y renonçons librement.

MELCHTHAL. Nous y renonçons, car nous venons en suppliants demander le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER. Que la terre d'Uri prenne donc l'épée! Sa bannière marche devant nous dans les expéditions de l'empire.

WALTHER FURST. Cet honneur doit appartenir à Schwitz; c'est la tige dont nous nous glorifions tous de descendre.

LE CURÉ. Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz aura la prérogative dans les conseils, Uri dans les batailles.

WALTHER FURST *présente l'épée à Stauffacher*. Prenez donc.

STAUFFACHER. Non pas moi; cet honneur appartient au plus âgé.

HOFE. C'est Ulrich Schmidt qui compte le plus d'années.

MAUER. C'est un brave homme, mais il n'est pas de condition libre. A Schwitz, nul ne peut être juge s'il n'est franc propriétaire.

STAUFFACHER. N'avons-nous pas ici Reding, l'ancien landamman? Pouvons-nous en chercher un plus digne?

WALTHER FURST. Qu'il soit le landamman et le chef de cette assemblée. Que celui qui y consent lève la main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING *s'avance au milieu*. Je ne puis poser la main sur les livres sacrés; mais je jure par les astres éternels que je ne m'écarterai jamais de la justice. (*On pose deux épées devant lui; le cercle se forme autour de lui; Schwitz est au milieu*,

Uri à droite, Unterwald à gauche. Reding s'appuie sur son épée.) Quelle raison a pu porter les trois peuples des montagnes à se rassembler sur le triste rivage de ce lac au milieu de la nuit? Quel doit être le but de cette nouvelle alliance que nous allons conclure sous la voûte du ciel?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.* Nous ne formons point de nouvelle alliance; c'est l'antique union du temps de nos pères que nous renouvelons. Vous le savez, confédérés, quoique le lac et les montagnes nous séparent et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes pourtant d'une même race, d'un même sang, et nous n'avons tous qu'une même patrie.

WINKELRIED. Ainsi ce que disent nos anciennes chansons serait donc vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine? Oh! apprenez-nous ce que vous en savez, afin que l'ancienne alliance fortifie la nouvelle.

STAUFFACHER. Écoutez ce que racontent les vieux bergers. Dans les contrées du nord, il y avait un grand peuple chez lequel il arriva une cruelle disette. Dans cet état de misère, il fut décidé qu'un dixième de sa population, désigné par le sort, quitterait le pays. Cela fut fait ainsi. Une troupe nombreuse d'hommes et de femmes s'en alla en pleurant vers le sud, et s'ouvrit avec l'épée un chemin à travers l'Allemagne, jusqu'à ce qu'elle arrivât dans ces forêts et ces montagnes. Cette troupe marcha sans se lasser et descendit dans la vallée sauvage où la Muotta coule entre des prairies. Là on ne voyait aucune trace humaine; une seule cabane s'élevait sur le rivage solitaire; elle était habitée par un homme qui attendait les voyageurs pour les passer dans sa barque. Le lac était orageux et l'on ne pouvait le traverser. En regardant la contrée de plus près, ils y découvrirent de belles et riches forêts, des sources limpides, et ils crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils résolurent de rester là; ils bâtirent le vieux bourg de Schwitz, et passèrent bien des jours d'un rude travail à enlever les racines étendues de la forêt; puis, lorsque le sol ne fut plus suffisant pour la population nombreuse, ils s'étendirent jusqu'aux montagnes noires et jusqu'à la contrée où un autre peuple, caché derrière les glaciers éternels, parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans le Kernwald, le bourg d'Altdorf dans la vallée de

la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origne, et, parmi les hommes de race étrangère qui sont venus s'établir au milieu de leur coutrée, ceux de Schwitz se reconnaissent par le sang et par le cœur. (*Il étend la main à droite et à gauche.*)

MAUER. Oui, nous avons tous le même cœur et le même sang.

TOUS, *se tendant la main.* Nous sommes un même peuple et nous agirons de concert.

STAUFFACHER. Les autres peuples portent le joug étranger; ils sont soumis à leurs vainqueurs. Il y a même dans notre pays beaucoup d'hommes assujettis à des devoirs étrangers et qui lèguent leur servitude à leurs enfants. Mais nous, véritable race des anciens Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté, notre genou n'a pas fléchi devant les princes, et c'est de notre plein gré que nous avons choisi la protection de l'empereur.

LE CURÉ. Oui, c'est de notre plein gré que nous avons choisi l'appui et la protection de l'empire. Cela est spécifié dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER. Oui, l'homme le plus libre n'est pourtant pas sans maître; il faut avoir un chef, un juge suprême auquel on ait recours en cas de contestation. Voilà pourquoi nos pères rendirent hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la terre sauvage, à l'empereur qui porte le titre de maître de l'Allemagne et de l'Italie; et, comme tous les autres hommes libres de son empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes; car l'unique devoir des hommes libres, c'est de protéger l'empire qui les protége.

MELCHTHAL. Toute obligation en sus est un signe de servitude.

STAUFFACHER. Lorsque l'arrière-ban marchait, nos ancêtres suivaient l'étendard de l'empire et combattaient dans ces batailles. Les armes à la main, ils allaient en Italie avec les empereurs, pour mettre sur leur tête la couronne romaine; mais, dans leurs pays, ils se gouvernaient eux-mêmes, selon les anciennes lois et les anciens usages, et l'empereur seul pouvait prononcer la peine du sang. Il avait préposé à cet effet un de ses principaux comtes qui ne siégeait point dans notre pays. Pour une punition capitale, on s'adressait à lui,

et, sous la voûte du ciel, il prononçait clairement, simplement sa sentence, sans crainte des hommes. Est-ce là une preuve d'esclavage? Si quelqu'un sait les choses d'une autre façon, qu'il parle.

HOFE. Non, tout se passait comme vous l'avez dit. Jamais nous n'avons souffert le despotisme.

STAUFFACHER. Nous avons refusé d'obéir à l'empereur lui-même lorsqu'il soutenait l'intérêt des prêtres aux dépens de la justice. Les gens de l'abbaye d'Einsiedeln voulaient nous prendre des pâturages que nous occupions depuis le temps de nos pères; l'abbé se fondait sur un ancien titre qui lui attribuait les terrains sans maîtres, car on avait caché notre situation. Alors nous dîmes : Ce titre a été surpris à l'empereur; il ne peut donner ce qui nous appartient; et si l'empire nous refuse justice, nous pouvons, dans nos montagnes, nous passer de l'empire. Ainsi parlaient nos pères. Et nous, souffrirons-nous la honte du nouveau joug? Souffrirons-nous d'un valet étranger ce qu'aucun empereur n'a pu obtenir de nous? Nous avons conquis ce sol par le travail de nos mains; nous avons fait une habitation humaine de l'antique forêt qui servait autrefois de repaire à l'ours; nous avons exterminé la race du dragon qui vivait avec son venin dans ces marais; nous avons entr'ouvert les rideaux de brouillards qui jadis flottaient tristement sur ce désert; nous avons brisé le rocher et ouvert sur les précipices un sentier sûr aux voyageurs. Ce sol est à nous depuis mille ans. Et le valet d'un maître étranger oserait nous forger des chaînes et répandre la honte sur notre propre pays! N'est-il aucun remède contre une telle oppression? (*Les conjurés sont dans l'agitation.*) Non, la puissance de la tyrannie a des limites; quand l'opprimé ne trouve plus de justice nulle part, quand son fardeau devient insupportable, il demande au ciel du courage et de la consolation; il fait descendre l'éternelle justice qui réside là-haut, immuable et inébranlable comme les astres mêmes. Alors recommence l'ancien état de la nature, où l'homme luttait contre l'homme, et, pour dernière ressource, quand il n'en reste plus aucune autre, on saisit l'épée. Nous devons défendre contre la force notre bien le plus précieux; nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants.

TOUS *tirent l'épée.* Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants !

LE CURÉ *s'avance dans le cercle.* Avant d'employer l'épée, pensez-y bien, vous pouvez agir pacifiquement avec l'empereur : il ne vous en coûte qu'un mot, et les tyrans dont vous souffrez en ce moment l'oppression cruelle vous flatteront. Prenez le parti qu'on vous a souvent proposé; séparez-vous de l'empire; reconnaissez la puissance de l'Autriche.

MAUER. Que dit le prêtre? Nous, prêter serment à l'Autriche?

BUHEL. Ne l'écoutez pas !

WINKELRIED. C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi du pays!

REDING. Paix, mes amis.

SEWA. Nous, rendre hommage à l'Autriche, après une telle injure?

FLUE. Nous nous laisserions enlever par la violence ce que nous avons refusé à la douceur?

MEIER. Alors nous serions esclaves et nous mériterions de l'être.

MAUER. Que celui qui proposera de céder à l'Autriche soit privé de ses droits de Suisse. Landamman, je demande que ce soit la première loi que nous rendions ici.

MELCHTHAL. Soit. Que celui qui parlera de céder à l'Autriche soit privé de tous ses droits et dépouillé de tout honneur; qu'aucun de nos compatriotes ne le reçoive à son foyer.

TOUS. Nous le voulons ainsi. Que ce soit une loi.

REDING, *après un moment de silence.* C'est décidé.

LE CURÉ. Oui, vous êtes libres; vous êtes libres par cette loi; l'Autriche n'obtiendra point par la force ce qu'elle n'a point acquis par ses tentatives amicales.

VEILER. Passons aux affaires du jour.

REDING. Confédérés, tous les moyens de douceur ont-ils été essayés? Peut-être le roi ne sait-il pas ce que nous souffrons; peut-être souffrons-nous contre sa volonté. Avant de recourir à l'épée, faisons un dernier essai pour porter nos plaintes. La violence est toujours terrible, même dans une cause juste, et Dieu n'accorde son secours que quand on ne peut plus obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, *à Conrad Hunn.* C'est à vous à donner des renseignements. Parlez.

CONRAD HUNN. J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'empereur, pour porter plainte contre les cruelles vexations des gouverneurs, et pour demander la charte de nos anciennes franchises, que chaque nouveau souverain confirme. Je trouvai là des envoyés d'un grand nombre des villes du pays de Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs titres et s'en retournaient joyeusement dans leur contrée. Quant à moi, votre député, on m'adressa aux conseillers, qui me congédièrent avec cette vaine consolation : « L'empereur n'a pas le temps cette fois; mais il ne vous oubliera pas. » Et, lorsque je m'en revenais tristement, j'aperçus, en traversant les salles du château, le duc Jean qui se tenait à un balcon, les larmes aux yeux. Auprès de lui étaient les nobles seigneurs de Wart et de Tagerfeld. Ils m'appelèrent et me dirent: « Soutenez-vous vous-mêmes et n'attendez point de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère et ne retient-il pas son héritage légitime? Le duc a réclamé les biens de sa mère; il a maintenant atteint sa majorité; il est en âge de gouverner sa terre et ses vassaux. Quelle réponse a-t-il reçue? L'empereur lui a mis une couronne sur la tête, et lui a dit : « Voilà l'ornement de la jeunesse. »

MAUER. Vous l'avez entendu. N'attendez de l'empereur ni droit ni justice ; aidez-vous vous-mêmes.

REDING. Il ne nous reste point d'autre parti. Maintenant, voyons quel est le moyen de marcher prudemment à notre but ?

WALTHER FURST, *s'avançant dans le cercle.* Nous voulons nous soustraire à une domination odieuse, conserver nos anciens droits tels qu'ils nous ont été légués par nos pères, mais ne pas en rechercher sans frein de nouveaux. Que l'empereur conserve ce qui lui appartient. Que celui qui a un maître le serve selon son obligation.

MEIER. Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST. Vous continuerez à remplir vos devoirs envers l'Autriche.

WEILER. Je paye un tribut aux seigneurs de Rappersweil.

WALTHER FURST. Vous continuerez à leur payer le cens et l'impôt.

LE CURÉ. J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST. Vous donnerez au cloître ce qui est au cloître.

STAUFFACHER. Je ne relève que de l'empire.

WALTHER FURST. Que ce qui doit se faire se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs avec leurs satellites, et renverser leurs forteresses, mais, s'il se peut, sans verser le sang. Que l'empereur reconnaisse que nous avons été contraints de violer nos devoirs et le respect que nous lui devons; s'il nous voit rester dans de justes limites, peut-être la prudence politique lui fera-t-elle surmonter sa colère; car un peuple qui, le glaive à la main, sait se modérer, éveille une crainte légitime.

REDING. Mais écoutez : comment en venir là? Notre ennemi est armé, et sans doute il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER. Il cédera, s'il voit que nous avons aussi des armes, si nous le surprenons avant qu'il ait fait ses préparatifs.

MEIER. Cela est bientôt dit, mais difficile à exécuter. Il y a là dans le pays deux forteresses qui protégent l'ennemi, et deviendraient très-redoutables si le roi arrivait dans la contrée. Il faut se rendre maître de Rossberg et de Sarnen avant de tirer un seul glaive dans les trois cantons.

STAUFFACHER. Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera prévenu, et trop de gens seront dans le secret.

MEIER. Dans les trois cantons il n'y a pas un traître.

LE CURÉ. On peut être trahi par le zèle même le plus droit.

WALTHER FURST. Si l'on tarde encore, l'édifice d'Altdorf s'achèvera, et le gouverneur ira s'y fortifier.

MEIER. Vous pensez à vous...

SIGRIST. Et vous, vous êtes injuste.

MEIER, *se levant.* Nous, injustes! Les gens d'Uri osent le dire!

REDING. Au nom de votre serment, silence!

MEIER. Oui, si Schwitz s'entend avec Uri, il faut bien nous taire.

REDING. Je dois vous réprimander devant toute l'assemblée de troubler la paix par votre violence. Ne sommes-nous pas tous réunis pour la même cause?

WINKELRIED. Nous pourrions attendre jusqu'à la fête du

gouverneur ; c'est la coutume alors que tous les vassaux aillent au château lui porter des présents. Dix ou douze hommes pourraient bien se rassembler là sans exciter de soupçons ; ils apporteraient secrètement des pointes de fer qu'ils pourraient placer très-vite au bout de leurs bâtons ; car personne n'entre au château avec des armes. Le gros de la troupe se tiendrait près de là, dans la forêt ; quand les autres seraient parvenus à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe; tous sortiraient alors de leur embuscade, et la forteresse serait facilement à nous.

MELCHTHAL. Je me charge d'entrer dans le Rossberg. Une jeune fille du château m'a montré de l'affection, je peux lui persuader de me tendre une échelle pour lui faire une visite nocturne. Une fois là, je ferais entrer mes amis.

REDING. La volonté de tous est-elle que l'on diffère l'exécution ? (*La majorité lève la main.*)

STAUFFACHER *compte les voix.* Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST. Dès qu'à un jour marqué les forteresses seront tombées en notre pouvoir, nous donnerons le signal d'une montagne à l'autre en allumant des feux. Le peuple se rassemblera aussitôt dans le principal lieu du canton, et lorsque les gouverneurs verront que nous sommes bien décidés à faire usage de nos armes, croyez-moi, ils ne tenteront pas de combattre, et accepteront volontiers un sauf-conduit pour sortir de nos frontières.

STAUFFACHER. Je crains seulement les forces de Gessler. Il est entouré d'une troupe terrible, et n'abandonne pas le champ de bataille sans effusion de sang; et même, s'il est chassé, il sera encore redoutable pour notre pays. Il est difficile et presque dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN. Placez-moi au lieu où l'on court risque de laisser sa tête; j'exposerai volontiers pour ma patrie cette vie que Guillaume Tell a sauvée. J'ai défendu mon honneur, mon cœur est content.

REDING. Le temps porte conseil. Attendez avec patience, il faut aussi se fier à l'occasion. Mais voyez, tandis que nous restons ici à délibérer, le sommet brillant des montagnes nous avertit de l'approche du matin. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour ne nous surprenne.

WALTHER FURST Ne vous inquiétez pas, la nuit se retire

lentement de ces vallées. (*Tous, par un mouvement spontané, lèvent leurs chapeaux et contemplent dans un pieux recueillement le lever de l'aurore.*)

LE CURÉ. Au nom de cette lumière qui brille à nos regards, avant qu'elle éclaire les hommes enfermés au-dessous de nous dans les vapeurs des cités, faisons le serment de la nouvelle alliance. Nous voulons être un peuple de frères que nul malheur et nul danger ne séparera. (*Tous répètent la même formule en levant les trois doigts de la main droite.*) Nous voulons être libres comme nos pères l'ont été, et préférer la mort à l'esclavage. (*Tous répètent ces mots.*) Nous voulons mettre notre confiance dans le Dieu très-haut, et ne pas redouter la puissance des hommes. (*Tous répètent encore, puis ils s'embrassent.*)

STAUFFACHER. Que chacun reprenne à présent son chemin en paix, et s'en retourne auprès de ses amis et de ses compagnons. Que le berger conduise tranquillement son troupeau à l'hivernage, et gagne sans faire de bruit des amis à notre alliance. Supportez jusqu'au moment décisif tout ce qui doit être supporté. Laissez les comptes des tyrans s'accroître jusqu'à ce qu'un jour ils acquittent leurs dettes envers tout et envers chacun. Domptez votre juste fureur, et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous; car celui-là ferait tort à la communauté, qui voudrait à présent s'occuper de sa propre cause. (*Pendant qu'ils s'éloignent dans un profond silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une éclatante harmonie. La scène reste encore vide quelques instants, et l'on voit les rayons du soleil levant sur les glaciers.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL, *avec une hache de charpentier;* HEDWIGE, *avec un ouvrage de femme.* WALTHER *et* GUILLAUME *jouent dans le fond du théâtre avec une petite arbalète.*

WALTHER *chante.* « Avec son arc, avec ses flèches, par les » montagnes, par les vallées, le chasseur s'en va dès les » premiers rayons du matin. Comme le vautour est roi des » plaines de l'air, le chasseur règne librement dans les mon- » tagnes et les rochers.

» L'espace que son dard parcourt lui appartient, tout ce » qui vole et tout ce qui rampe lui appartient. » (*Il vient en sautant.*) Ma corde est brisée; raccommode-la, mon père.

TELL. Non, pas moi; un vrai chasseur répare lui-même son arc. (*Les enfants s'éloignent.*)

HEDWIGE. Ces enfants s'exercent de bonne heure au tir.

TELL. Celui qui veut devenir habile s'exerce de bonne heure.

HEDWIGE. Hélas! Dieu veuille qu'ils ne le deviennent jamais!

TELL. Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut s'aventurer dans la vie doit être prêt à l'attaque et à la défense.

HEDWIGE. Aucun des miens ne cherchera donc le repos de la maison?

TELL. Femme, je ne puis faire autrement; la nature ne m'a pas formé pour être berger, il faut que je poursuive sans cesse un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie que lorsque je la sauve chaque jour d'un nouveau péril.

HEDWIGE. Et tu ne songes pas à l'anxiété de ta femme qui

se désole en attendant ton retour. Ce que tes serviteurs racontent de vos courses périlleuses me remplit de terreur. Chaque fois que tu me quittes, mon cœur tremble que tu ne reviennes plus. Je te vois égaré au milieu des montagnes de glaces, sauter d'un rocher à l'autre; je vois le chamois, par un retour subit, t'entraîner dans l'abîme. Tantôt il me semble que tu es enseveli sous l'avalanche, tantôt que la glace trompeuse se glisse sous tes pas, et que tu tombes au fond d'un précipice affreux. Hélas! sous mille formes différentes, la mort menace le chasseur des Alpes. C'est un malheureux métier que celui qui vous emmène ainsi, au péril de votre vie, sur le bord de l'abîme.

TELL. Celui qui sait observer de sang-froid autour lui, qui se fie en Dieu, qui est fort et agile, celui-là peut facilement se tirer de l'écueil et du danger, et la montagne n'effraye pas celui qui y est né. (*Il a fini son travail et dépose ses outils.*) Maintenant, je pense que voilà notre porte solide pour longtemps. Avec ma hache, je me passe du charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIGE. Où vas-tu?

TELL. À Altdorf, chez mon père.

HEDWIGE. N'as-tu pas quelques projets périlleux? Avoue-le-moi.

TELL. D'où te vient cette pensée?

HEDWIGE. Il se trame quelque chose contre les baillis. Il y a eu une assemblée au Rutli, je le sais, et tu es aussi de cette ligue.

TELL. Non, je n'étais pas là; mais je ne me déroberai point à la voix de ma patrie si elle m'appelle.

HEDWIGE. Ils te placeront au poste dangereux. Le plus difficile sera ton partage, comme toujours.

TELL. Chacun est taxé selon ses moyens.

HEDWIGE. Pendant la tempête, tu as fait passer le lac à un homme d'Unterwald; c'est un miracle que tu en sois revenu. Ne penses-tu donc jamais à ta femme et à tes enfants?

TELL. Chère femme, ne pensais-je pas à vous quand je rendais un père à ses enfants?

HEDWIGE. Naviguer sur le lac en fureur! ce n'est pas se confier en Dieu, c'est tenter la Providence.

TELL. Celui qui réfléchit trop agit peu.

HEDWIGE. Oui, tu es bon et secourable, tu rends service

à tous, et si tu étais dans le besoin, personne ne t'aiderait.

TELL. Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être aidé! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIGE. Que veux-tu faire de cette arbalète? Laisse-la ici.

TELL. Quand une arme me manque, il me semble que le bras me manque. (*Les enfants reviennent.*)

WALTHER. Mon père, où vas-tu?

TELL. A Altdorf, mon enfant, chez ton grand-père. Veux-tu venir avec moi?

WALTHER. Oui vraiment.

HEDWIGE. Le gouverneur y est à présent; ne va pas à Altdorf.

TELL. Il en part aujourd'hui.

HEDWIGE. Laisse-le d'abord partir, ne le fais pas songer à toi; tu sais qu'il nous en veut.

TELL. Sa mauvaise volonté ne peut me nuire beaucoup; j'agis honnêtement, et je ne crains aucun ennemi.

HEDWIGE. Ceux qui agissent honnêtement sont précisément ceux qu'il hait le plus.

TELL. Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Quant à moi, je pense qu'il me laissera en paix.

HEDWIGE. Vraiment, tu crois cela?

TELL. Il n'y a pas longtemps que je chassais dans les profondeurs sauvages du Schachen, loin de toute race humaine; je suivais seul un sentier taillé dans le roc, où l'on ne pouvait se détourner, car au-dessus de moi était une muraille de rocs escarpés, et au-dessous mugissait le terrible torrent. (*Les enfants se rapprochent de lui et écoutent avec une vive attention.*) Le gouverneur marchait à ma rencontre par le même sentier. Il était seul, et moi aussi; nous nous trouvions là homme à homme, et l'abîme près de nous. Quand il m'aperçut et me reconnut, moi qu'il avait peu de temps auparavant traité avec sévérité pour une légère cause, quand il s'aperçut que j'avais ma bonne arme et que je marchais au-devant de lui, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui; je m'avançai humblement, et je lui dis : C'est moi, seigneur gouverneur. Mais aucune parole ne put s'échapper de ses lèvres; de la main il me fit signe de poursuivre ma route. Je passai, et je lui envoyai sa suite.

HEDWIGE. Il a tremblé devant toi, il s'est montré faible

à tes yeux; malheur à toi! jamais il ne te pardonnera.

TELL. Aussi l'éviterai-je, et il ne me cherchera pas.

HEDWIGE. Ne l'approche pas d'Altdorf aujourd'hui. Va plutôt chasser.

TELL. Quelle crainte as-tu donc?

HEDWIGE. Je suis cruellement inquiète. Ne va pas là.

TELL. Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans motifs?

HEDWIGE. Sans motifs! Tell, reste ici.

TELL. J'ai promis d'y aller, ma chère femme!

HEDWIGE. S'il le faut, va... mais laisse-moi les enfants.

WALTHER. Non, je vais avec mon père.

HEDWIGE. Walther, tu veux quitter ta mère?

WALTHER. Je te rapporterai quelque jolie chose de chez mon grand-père. *(Il sort avec son père.)*

GUILLAUME. Ma mère, je reste avec toi.

HEDWIGE *l'embrasse*. Oui, tu es mon enfant chéri, tu me restes seul. *(Elle va à la porte de la cour, et les suit longtemps des yeux.)*

SCÈNE II.

Une contrée sauvage, entourée de forêts; des cascades tombent du haut d'un rocher.

BERTHE, *en habit de chasse; ensuite* RUDENZ.

BERTHE. Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ *s'avance*. Enfin, madame, je vous trouve seule. Des précipices nous environnent de toutes parts; dans ce désert je ne crains aucun témoin, je vais rompre le long silence de mon cœur.

BERTHE. Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas?

RUDENZ. La chasse est là-bas... Maintenant ou jamais, il faut que je saisisse ce moment précieux, que mon sort se décide, dût-il à jamais m'éloigner de vous. Oh! n'armez pas vos doux regards de cette sombre sévérité. Qui suis-je, pour oser élever mes vœux téméraires jusqu'à vous? Mon nom n'est encore entouré d'aucune gloire; je n'ose me placer dans les rangs de ces chevaliers brillants et illustrés par la victoire qui recher-

chent votre main. Je n'ai qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, *avec sévérité*. Osez-vous bien parler d'amour et de fidélité, vous qui manquez à vos devoirs les plus sacrés? (*Rudenz recule*) vous, esclave de l'Autriche, vendu à l'étranger, à l'oppresseur de votre peuple?

RUDENZ. Est-ce vous, madame, qui m'adressez un tel reproche? Qu'ai-je cherché dans ce parti, si ce n'est vous?

BERTHE. Pensiez-vous me trouver dans le parti de la trahison? J'aimerais mieux donner ma main à Gessler lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui se fait un instrument de la tyrannie.

RUDENZ. O Dieu! que dois-je entendre?

BERTHE. Qu'y a-t-il de plus important pour un honnête homme que l'intérêt des siens? Y a-t-il pour un noble cœur un plus beau devoir que d'être le défenseur de l'innocence, le protecteur des droits de l'opprimé? Le cœur me saigne pour votre peuple, je souffre avec lui, car j'aime cette nature d'hommes modestes et pleins de force; elle me séduit entièrement, et chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous que la nature et le devoir de chevalier donnent à ce peuple pour défenseur obligé, vous qui l'abandonnez, qui vous rangez perfidement du côté de ses ennemis, qui forgez les chaînes de votre pays, c'est vous dont la conduite m'offense et m'afflige, et, pour ne pas vous haïr, il faut que je fasse violence à mon cœur.

RUDENZ. Je ne veux que le bien de mon pays. Sous le sceptre puissant de l'Autriche, la paix...

BERTHE. C'est l'esclavage que vous voulez lui préparer. Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste. Le peuple comprend mieux son bonheur, aucune vaine apparence n'égare sa ferme pensée. Quant à vous, ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ. Berthe, vous me haïssez, vous me méprisez.

BERTHE. S'il en était ainsi, cela vaudrait mieux pour moi... Mais voir mépriser et digne de mépris celui qu'on aimerait le plus volontiers...

RUDENZ. Berthe, Berthe! vous me montrez en même temps le bonheur le plus élevé et vous me précipitez dans le désespoir.

BERTHE. Non, non, les nobles pensées ne sont pas étouffées en vous; elles dorment seulement, je veux les éveiller. Il faut que vous exerciez une violence envers vous-même pour détruire votre vertu naturelle; heureusement elle est plus forte que vous, et malgré vous-même vous êtes bon et noble.

RUDENZ. Vous avez confiance en moi. Oh! Berthe, par votre amour, je puis tout atteindre.

BERTHE. Soyez ce que la nature généreuse a voulu que vous fussiez; prenez la place qu'elle vous a destinée; soutenez votre peuple et votre patrie, combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ. Malheur à moi! Comment puis-je vous obtenir, comment vous posséder, si je résiste à la puissance de l'empereur? N'est-ce pas la volonté souveraine de vos parents qui dispose absolument de votre main?

BERTHE. Mes biens sont situés dans les trois cantons, et si le Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ. Berthe, quelle perspective vous m'ouvrez!

BERTHE. N'espérez pas obtenir ma main par la faveur de l'Autriche. Ils ne pensent qu'à mon héritage, et ils veulent m'unir à un riche héritier. Ces mêmes oppresseurs qui voulaient envahir votre liberté menaçaient aussi la mienne. Oh! mon ami, je suis peut-être une victime destinée à récompenser un favori. On veut m'entraîner dans cette cour de l'empereur, où règnent la ruse et la fausseté. Là, les chaînes d'un hymen odieux m'attendent. L'amour seul... votre amour peut me sauver.

RUDENZ. Vous pourriez vous résoudre à vivre ici, à être à moi dans ma patrie? Oh! Berthe, tous mes rêves jetés dans l'espace n'étaient qu'une pensée errant après vous. C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour. Si vous pouvez vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs du monde, le but de mes efforts est atteint, le torrent agité du monde peut venir se briser au pied de ces montagnes. Aucun de mes désirs ne s'égarera plus à travers la vie. Puissent les rochers qui forment autour de nous un rempart impénétrable, et cette heureuse vallée si bien enfermée, ne laisser d'issue qu'au ciel et à la lumière!

BERTHE. A présent te voilà tel que mon cœur t'avait imaginé. Ma croyance ne m'a pas trompée.

RUDENZ. Adieu, vaine illusion qui m'avait séduit! C'est dans ma patrie que je trouverai le bonheur. C'est là que mon enfance a gaîment fleuri, c'est là que je suis entouré de mille traces de joie, que les arbres et les sources d'eau vivent à mes yeux. Tu veux être à moi dans ma patrie. Hélas! je l'ai toujours aimée; je le sens, elle m'eût manqué à toute espèce de bonheur dans ce monde.

BERTHE. Où serait le séjour du bonheur, si ce n'est ici dans la terre de l'innocence, ici, où réside l'antique bonne foi, où la perfidie n'a pas encore pénétré? Là, nulle envie ne troublera la source de notre bonheur, et nos jours y passeront purs et sereins. Je te vois dans ta vraie dignité d'homme, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par de libres et sincères hommages, grand comme un roi dans son royaume.

RUDENZ. Et toi, je te vois la reine des femmes, occupée par mille soins charmants à faire de ma maison un séjour céleste, à parer ma vie par ta grâce et ta douceur, pareille au printemps qui répand ses fleurs, à tout animer et à rendre tout heureux autour de toi.

BERTHE. Voyez, mon ami, voilà pourquoi je m'affligeais, lorsque je vous voyais détruire vous-même ce suprême bonheur. Quel malheur pour moi s'il m'eût fallu suivre dans son obscur château l'orgueilleux chevalier, l'oppresseur du pays! Ici il n'y a point de château; aucune muraille ne me sépare d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENZ. Mais comment me sauver, comment me dégager des liens dans lesquels je me suis follement jeté?

BERTHE. Brise-les par une mâle résolution. Quoi qu'il puisse arriver... reste avec ton peuple, c'est là ta place naturelle. *(On entend des cors de chasse dans le lointain.)* La chasse approche, vite il faut nous séparer... Combats pour ta patrie, et combats pour ton amour; il y a un ennemi devant lequel nous devons tous trembler, et une liberté qui nous rendra tous libres.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une prairie près d'Altdorf. On voit des arbres sur le devant, et dans le fond du théâtre un chapeau sur une perche. L'horizon est borné par la chaîne du Bannberg, au-dessus duquel s'élève une montagne de neige.

FRIESSHARDT *et* LEUTHOLD *montent la garde.*

FRIESSHARDT. Nous attendons en vain, personne ne passera par ici pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant tant de monde ici qu'on eût dit une foire; mais, depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, toute la prairie est comme déserte.

LEUTHOLD. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici tirer leur bonnet déguenillé, mais tous les honnêtes gens aiment mieux faire un long détour que de se courber devant ce chapeau.

FRIESSHARDT. Il faut qu'ils passent à midi sur cette place, quand ils sortent de la maison de ville. Je croyais faire une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé, qui venait de voir un malade, s'en aperçoit et se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche; le sacristain agite sa sonnette, tous tombent à genoux et moi avec eux; mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme un carcan devant ce chapeau; c'est pourtant une honte pour un homme d'armes que d'être en faction devant un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau! c'est là, il faut l'avouer, une folle fantaisie.

FRIESSHARDT. Pourquoi pas à un chapeau? Tu la fais bien à des cerveaux vides. (*Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants et tournent autour du mât.*)

LEUTHOLD. Et tu es un coquin si zélé! Tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Mais salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE. Mes enfants, voilà le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH. Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

FRIESSHARDT *les renvoie.* Éloignez-vous, misérables troupeaux de femmes! On n'a pas besoin de vous. Envoyez ici vos maris, s'ils ont le courage de braver notre consigne. (*Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans y faire attention.*)

WALTHER, *montrant le Bannberg.* Mon père, est-il vrai que sur cette montagne les arbres saignent quand on les frappe avec la hache?

TELL. Qui t'a dit cela, enfant?

WALTHER. C'est le maître berger; il raconte qu'il y a une magie dans ces arbres, et quand un homme les a endommagés, sa main sort de sa fosse après sa mort.

TELL. Il y a une magie dans ces arbres, c'est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes dont la pointe blanche s'élève jusqu'au ciel?

WALTHER. Ce sont les glaciers qui résonnent la nuit comme le tonnerre et d'où tombent les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant; et les avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altdorf, si la forêt qui est là au-dessus de nous ne lui servait de sauvegarde.

WALTHER, *après un moment de réflexion.* Mon père, est-il des contrées où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Quand on descend de nos montagnes et que l'on va toujours plus bas en suivant le cours du fleuve, on arrive dans une vaste contrée ouverte où les torrents n'écument plus, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, le blé grandit librement dans de belles plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Eh bien! mon père, pourquoi ne descendons-nous pas à la hâte dans ce beau pays, au lieu de vivre ici dans le tourment et l'anxiété?

TELL. Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur patrimoine?

TELL. Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent chasser librement dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER. Qui est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER. Ne peuvent-ils pas se protéger eux-mêmes?

TELL. Là le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER. Mon père, je serais mal à mon aise dans ce pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut être près des glaciers que près des hommes méchants. (*Ils veulent poursuivre leur route.*)

WALTHER. Regarde, mon père, le chapeau placé sur cette perche!

TELL. Que nous importe ce chapeau! Viens, suis-moi. (*Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique.*)

FRIESSHARDT. Au nom de l'empereur, arrêtez et n'allez pas plus loin.

TELL *saisit la pique*. Que voulez-vous? pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT. Vous avez violé l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas fait la révérence à ce chapeau.

TELL. Mon ami, laissez-moi passer.

FRIESSHARDT. Allons, allons, en prison.

WALTHER. Mon père, en prison? Au secours! au secours! (*Ils courent sur la scène*) Ici, braves gens, aidez-nous! prêtez-nous votre appui. (*Ils l'emmènent prisonnier. Le curé et le sacristain viennent avec trois autres hommes.*)

LE SACRISTAIN. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?

FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL, *le secouant rudement*. Moi, un traître!

LE CURÉ. Tu te trompes, ami; c'est Tell, un homme d'honneur et un brave citoyen.

WALTHER *aperçoit Walther Furst, et court au-devant de lui.* Au secours, grand-père ! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. En prison, marche.

WALTHER FURST, *accourant.* Je suis sa caution, arrêtez. Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé? (*Melchthal et Stauffacher entrent.*)

FRIESSHARDT. Il méprise la puissance suprême du gouverneur et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER. Tell se serait-il conduit ainsi?

MELCHTHAL. Tu mens, coquin.

LEUTHOLD. Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST. Et pour cela il faut qu'il aille en prison? Mon ami, accepte ma caution et laisse-le libre.

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi, nous faisons notre charge. Allons, qu'on l'emmène.

MELCHTHAL. C'est une violence révoltante. Souffrirons-nous qu'on le dérobe ainsi impunément à nos yeux?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis; ne souffrez pas ceci, nous devons nous aider l'un l'autre.

FRIESSHARDT. Qui osera résister à l'ordre du gouverneur?

TROIS PAYSANS, *accourant.* Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? Jetez-les par terre. (*Hildegarde, Mathilde et Élisabeth reviennent.*)

TELL. Je me secourrai moi-même. Allez, braves gens, croyez-vous que si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, *à Friesshardt.* Oserais-tu l'enlever au milieu de nous?

WALTHER FURST *et* STAUFFACHER. Soyez calme et patient.

FRIESSHARDT *crie.* A la révolte ! à la sédition ! (*On entend les cors de chasse.*)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT *élève la voix.* A la révolte ! à la sédition !

STAUFFACHER. Crie, coquin, jusqu'à ce que tu crèves.

LE CURÉ *et* MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT, *à haute voix.* Au secours ! au secours ! Soutenez les agents de la loi.

WALTHER FURST. C'est le gouverneur; malheur à nous ! Que va-t-il arriver? (*Gessler à cheval, le faucon sur le poing; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudenz et une suite nombreuse*

de valets armés qui forment un vaste cercle autour de la scène.)

RODOLPHE. Place! place au gouverneur!

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui a crié au secours? Qu'était-ce? (*Silence général.*) Je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Avance. Qui es-tu? et pourquoi tiens-tu cet homme? (*Il remet son faucon à un serviteur.*)

FRIESSHARDT. Puissant seigneur, je suis un de tes soldats placés en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme au moment où il refusait de le saluer; je voulais l'arrêter selon tes ordres, et le peuple veut me l'enlever avec violence.

GESSLER, *après un moment de silence.* Méprise-tu donc ainsi l'empereur et moi qui tiens sa place, puisque tu refuses, Tell, de montrer du respect envers ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance? Tu me laisses voir par là tes mauvaises intentions.

TELL. Mon bon seigneur, pardonnez-moi; j'ai agi par inadvertance et non point par mépris. Je vous demande grâce; aussi vrai que je m'appelle Tell, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence.* Tell, tu es un maître archer; on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

WALTHER. C'est vrai, monseigneur; mon père abat une pomme à cent pas.

GESSLER. Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu plusieurs enfants?

TELL. J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. Monseigneur, tous les deux sont également mes enfants chéris.

GESSLER. Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu me donnes une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main... Prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste, et de frapper la pomme du premier coup; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête. (*Tous donnent des signes d'effroi.*)

TELL. Monseigneur, quelle horrible chose me commandez-vous? Moi abattre sur la tête de mon enfant... Non, non, mon bon seigneur, cela ne peut venir à votre esprit... Que

le Dieu des miséricordes m'en préserve... Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant!... je le veux et je l'ordonne.

TELL. Moi viser avec mon arbalète la tête de mon propre enfant!... je mourrai plutôt.

GESSLER. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. Être le meurtrier de mon enfant!... Monseigneur, vous n'avez point d'enfant... vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire, voilà pourquoi je t'ai choisi une action hasardeuse. Un autre réfléchirait, mais toi, tu vas fermer les yeux et prendre bravement ton parti.

BERTHE. Ne plaisantez pas, monseigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

GESSLER. Qui vous dit que je plaisante? (*Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme.*) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante d'atteindre son homme à cent pas. Maintenant, tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE. Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

WALTHER FURST, *à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience.* Contenez-vous, je vous en prie; soyez calme.

BERTHE, *au gouverneur.* Assez, monseigneur; il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts? Laissez-le retourner dans sa cabane, il a appris à vous connaître, et lui et ses petits enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort; je puis te la faire subir, et, regarde, dans ma clémence, je remets ton sort entre tes mains habiles. Celui

qu'on laisse maître de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton regard; eh bien, chasseur, il s'agit ici de nous montrer ton adresse. Le but est digne de toi; le prix est considérable. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de sa dextérité, et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

WALTHER FURST *se jette à genoux devant lui.* Monseigneur, nous reconnaissons votre pouvoir; mais préférez la clémence à la justice; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce mauvais homme. Dites où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi; mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ. Oh! pensez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant.* Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier! Non, je ne veux pas être lié; je serai tranquille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir, et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un bon chasseur. Il ne te croit pas, et il pense nous perdre. Au grand chagrin de cet homme cruel, tire et atteins ton but. (*Il va sous le tilleul; on lui met la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, *à ses compagnons.* Quoi! ce crime s'accomplirait-il sous nos yeux? Pourquoi avons-nous fait serment?

STAUFFACHER. C'est inutile; nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous.

MELCHTHAL Oh! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard!

GESSLER, *à Tell.* A l'œuvre ! On ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge offense le seigneur de la contrée; personne ne doit être armé que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches, c'est bien; moi je vous donnerai le but.

TELL *tend son arbalète et y met un trait.* Ecartez-vous! Place !

STAUFFACHER. Quoi, Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL *laisse tomber son arbalète.* Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES. Dieu du ciel !

TELL, *au gouverneur.* Epargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer.

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraye; tu manies la rame comme l'arbalète; nul orage ne t'épouvante s'il faut sauver quelqu'un; à présent, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves tous les autres. (*Tell est dans une violente agitation, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.*)

WALTHER, *sous le tilleul.* Tirez, mon père; je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut. (*Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.*)

RUDENZ, *qui, pendant ce temps, a cherché à se maîtriser, s'avance.* Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas cela plus loin. Non, ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but... Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. Taisez-vous, jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENZ. Je veux parler, je le dois; l'honneur du roi m'est sacré. Par une telle conduite, on ne s'attire que la haine. Ce n'est pas là l'intention du roi, j'ose l'affirmer; mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

GESSLER. Comment! vous osez !...

RUDENZ. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mau-

vaises actions dont j'étais témoin, je fermais les yeux sur ce que je voyais; j'ai renfermé dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur! mais se taire plus longtemps serait tout à la fois une trahison envers ma patrie et envers l'empereur.

BERTHE *se jette entre lui et le gouverneur.* O Dieu! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENZ. J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble, je perdais mes compatriotes.

GESSLER. Téméraire! parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ. L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je puis me mesurer avec vous pour toutes les qualités de chevalier, et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore même dans le lieu où vous l'outragez, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après les lois de la chevalerie, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats; je ne suis pas ici sans armes comme le peuple; j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER *crie.* La pomme est tombée! (*Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudenz, Tell a lancé sa flèche.*)

LE CURÉ. L'enfant vit!

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue! (*Walther Furst chancelle et paraît prêt à s'évanouir; Berthe le soutient.*)

GESSLER, *étonné.* Il a tiré? Comment ce démon!...

BERTHE. L'enfant vit; revenez à vous, bon père.

WALTHER *accourt avec la pomme.* Mon père, voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (*Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre; puis il a laissé tomber l'arbalète, et quand il voit son enfant revenir, il court au-devant de lui les bras étendus, et le presse avec ardeur sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.*)

BERTHE. Oh! bonté du ciel!

WALTHER FURST. Mes enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Que Dieu soit loué!

LEUTHOLD. C'est là un coup mémorable; on en parlera dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leurs bases. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. Par le ciel! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

LE CURÉ. Le coup est bien; mais malheur à celui qui a forcé cet homme à tenter la Providence!

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes bravement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ. Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL *revient.* Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

GESSLER. Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui! oui, je l'ai bien vue. Quelle était ton intention?

TELL, *embarrassé.* Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

GESSLER. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quoi que ce soit, je te promets que ta vie est en sûreté. Que voulais-tu faire de ta seconde flèche?

TELL. Eh bien! monseigneur, puisque vous me promettez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (*Il tire la flèche de son sein, et la montre au gouverneur avec un regard terrible.*) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé avec cette seconde flèche, et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER. Bien! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes mauvaises intentions, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais ni le soleil ni la lune. Là je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (*Tell est lié.*)

STAUFFACHER. Comment! monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme que Dieu protége si visiblement?

GESSLER. Voyons si Dieu le délivrera une seconde fois. Portez-le sur ma barque; je le suis à l'instant, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

LE CURÉ. Vous ne l'oserez pas faire; l'empereur ne l'oserait pas, cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER. Où sont-elles? L'empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées; c'est par votre obéissance que vous obtiendrez cette faveur. Vous êtes des rebelles envers la justice de l'empereur, et vous entretenez des projets audacieux de révolte. Je vous connais tous, je lis dans votre cœur. Je saisis dans ce moment cet homme au milieu de vous, mais vous avez tous pris part à sa faute. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il s'éloigne; Berthe, Rudenz, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTHER FURST, *dans une violente douleur*. Il part, il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, *à Tell*. Oh! pourquoi avez-vous excité la rage de ce furieux?

TELL. Peut-on se maîtriser, quand on éprouve une telle douleur?

STAUFFACHER. Oh! c'en est fait, c'en est fait! Avec vous nous sommes tous enchaînés et tous asservis. (*Tous les paysans environnent Tell.*) Avec vous s'en va notre dernière consolation.

LEUTHOLD *s'approche*. Tell, j'ai pitié de vous, mais il faut que j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, *avec douleur, et s'attachant à son père*. Oh! mon père, mon père, mon cher père!

TELL *élève la main vers le ciel*. Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL *prend son fils avec tendresse*. L'enfant est sain et sauf, Dieu me secoure! (*Il s'éloigne et suit les gens du gouverneur.*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons. Des rochers escarpés et d'une forme étrange bornent la vue à l'ouest. Le lac est agité, et le bruit des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

KUNZ DE GERSAN, UN PÊCHEUR *et* SON FILS.

KUNZ. Vous ne pouvez me croire, mais je l'ai vu de mes propres yeux; tout s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR. Tell est prisonnier et conduit à Kussnacht! Le meilleur homme de la contrée, le bras le plus ferme, s'il fallait combattre pour la liberté.

KUNZ. Le gouverneur le conduit lui-même par le lac. Ils étaient prêts à s'embarquer lorsque j'ai quitté Fluelen; mais l'orage qui s'avançait déjà et qui m'a forcé à aborder ici peut bien avoir arrêté leur départ.

LE PÊCHEUR. Tell dans les fers? Tell au pouvoir des gouverneurs? Oh! croyez qu'on va l'ensevelir dans une prison assez profonde pour qu'il ne revoie pas la lumière du jour, car Gessler doit redouter la juste vengeance de l'homme libre qu'il a cruellement traité.

KUNZ. Notre ancien landamman, le noble seigneur d'Attinghausen, touche, dit-on, à sa fin.

LE PÊCHEUR. Ainsi la dernière ancre à laquelle s'attachait notre espoir va se briser. C'était là le seul homme qui osât encore élever la voix pour défendre les droits du peuple.

KUNZ. La tempête s'accroît. Adieu, je vais chercher un gîte dans le village, car aujourd'hui on ne peut plus penser à partir.

Il sort.

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier, et le baron mort! Que la tyrannie lève son front impudent, qu'elle abjure toute honte! la bouche de la vérité est muette, le regard clairvoyant est éteint, le bras qui devait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR. La grêle tombe abondamment, mon père ; il ne fait pas bon à rester en plein air.

LE PÊCHEUR. Que les vents se déchaînent, que les éclairs flamboient, que les nuages crèvent, que les torrents tombent du ciel et inondent la terre! Périssent dans leur germe les générations à venir, que les éléments en fureur soient sans frein, que les ours et les loups s'emparent de nouveau de la terre dévastée! Qui voudra vivre ici sans liberté?

LE FILS DU PÊCHEUR. Ecoutez, quel bruit dans l'abîme! comme le vent mugit! Jamais une telle tempête n'a soulevé ces vagues.

LE PÊCHEUR. Abattre une pomme sur la tête de son propre enfant! Jamais on n'avait donné un tel ordre à un père! Et la nature ne doit-elle pas se soulever avec fureur après une telle action? Oh! je ne serais pas surpris de voir ces rochers tomber dans le lac, ces aiguilles et ces remparts de glace, immobiles depuis la création, se confondre jusqu'à leur cime élevée, ces montagnes se briser, les antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge inonder la demeure des vivants. (*On entend sonner.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Entendez-vous comme les cloches sonnent sur la montagne? Sans doute on a vu une barque en danger, et l'on sonne pour demander des prières. (*Il monte sur une hauteur.*)

LE PÊCHEUR. Malheur à la nacelle qui navigue en ce moment et qui est balancée sur ces vagues terribles; là le pilote est inutile ainsi que le gouvernail. L'orage est le maître, le vent et les flots se jouent des efforts de l'homme. Là il n'y a aucun asile où il puisse se réfugier; les rocs escarpés ne lui offrent aucune retraite et ne lui présentent que leur rude surface.

LE FILS DU PÊCHEUR, *regardant à gauche.* Mon père, c'est un bateau qui vient de Flueten.

LE PÊCHEUR. Que Dieu aide les pauvres gens! Quand la tempête a pénétré dans ce gouffre, elle s'agite avec la colère d'une bête féroce qui frappe les barreaux de fer de sa grille,

elle gémit et cherche en vain un passage, car de tous côtés les rocs élevés jusqu'au ciel l'arrêtent et lui ferment toute issue. (*Il mônte sur la hauteur.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Mon père, c'est la barque du gouverneur d'Uri; je la reconnais à sa tenture rouge, à son drapeau.

LE PÊCHEUR. Justice de Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le gouverneur qui est là. Il vient ici, il apporte avec lui son crime. La main du vengeur céleste l'a promptement atteint; maintenant il voit qu'il y a un pouvoir au-dessus du sien; ces vagues ne cèdent point à sa voix, ces rochers ne se courbent point devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, n'arrête pas la main du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR. Je ne prie pas pour le gouverneur, je prie pour Tell, qui se trouve avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR. O fureur aveugle de la tempête! pour atteindre un coupable, faut-il que tu anéantisses la barque avec le pilote?

LE FILS DU PÊCHEUR. Vois, vois, ils ont déjà heureusement passé le Buggisgrat; mais la violence de l'orage, que renvoie le Teufelmunster, les rejette vers le grand rocher d'Axenberg; je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR. Le Hackmesser, où plus d'un bateau s'est déjà brisé, est là; s'ils ne gouvernent pas prudemment, la barque va se briser contre le rocher escarpé qui s'élève du fond du lac. Ils ont un bon pilote à bord; si quelqu'un peut les sauver, c'est Tell; mais ses bras sont enchaînés.

(*Tell, son arbalète à la main, arrive à grands pas, regarde autour de lui avec surprise et paraît vivement agité. Parvenu au milieu du théâtre, il se jette par terre, pose ses mains sur le sol, puis les élève vers le ciel.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Regarde, mon père; qui est cet homme agenouillé là?

LE PÊCHEUR. Il saisit la terre avec ses mains et paraît hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR *s'avance*. Que vois-je, mon père? Viens, regarde.

LE PÊCHEUR *s'approche*. Qui est-ce? Dieu du ciel! Quoi! c'est Tell! Comment êtes-vous ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR. N'étiez-vous pas sur cette barque prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR. Ne devait-on pas vous conduire à Kussnacht?

TELL *se lève*. Je suis délivré.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Délivré? O miracle de Dieu!

LE FILS DU PÊCHEUR. D'où venez-vous?

TELL. De la barque.

LE PÊCHEUR. Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR. Où est le gouverneur?

TELL. A la merci des flots.

LE PÊCHEUR. Est-il possible? Mais vous, comment vous trouvez-vous ici? comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL. Par la clémente providence de Dieu. Écoutez.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Ah! parlez, parlez!

TELL. Vous savez ce qui s'est passé à Altdorf?

LE PÊCHEUR. Je sais tout; parlez.

TELL. Vous savez que le gouverneur m'avait fait prendre et attacher pour me conduire à la forteresse du Kussnacht.

LE PÊCHEUR. Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen, nous savons tout cela; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL. J'étais dans la barque, lié fortement avec des cordes, sans défense et résigné. Je n'espérais plus revoir la riante lumière du jour ni la douce figure de ma femme et de mes enfants, et je jetais un regard désespéré sur le désert des eaux.

LE PÊCHEUR. O pauvre homme!

TELL. Nous avancions de la sorte, le gouverneur, Rodolphe de Harras, les domestiques et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient sur le derrière de la barque, près du gouvernail. Au moment où nous arrivions près du petit rocher d'Axenberg, tout à coup, par la providence de Dieu, une tempête effroyable sort des défilés du Saint-Gothard; le courage des rameurs faillit, et tous s'imaginent qu'ils vont être submergés. Alors j'entends qu'un des valets s'adresse au gouverneur et lui dit : Vous voyez, monseigneur, votre danger et le nôtre; la mort est là devant nous; les rameurs effrayés ne savent plus conduire la barque; mais voilà Tell qui est un homme vigoureux et qui s'entend à tenir le gouvernail, qu'en pensez-

vous? Si dans notre péril nous avions recours à lui? — Le gouverneur me dit : Tell, si tu crois pouvoir nous sauver de l'orage, je te ferai ôter tes liens. — Oui, monseigneur, répondis-je, avec l'aide de Dieu j'espère pouvoir vous arracher d'ici. Alors on m'enlève mes liens, je me place au gouvernail et je manœuvre bravement. Mais je regardais du côté où était mon arme, et je cherchais avec attention sur le rivage un endroit où je pusse m'élancer. J'aperçois un rocher plat qui s'avance dans le lac.

LE PÊCHEUR. Je le connais, il est au pied du grand Axenberg; mais je ne pensais pas qu'il fût possible de l'atteindre en sautant d'une barque, car il est si escarpé.

TELL. Je crie aux rameurs de manœuvrer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions devant ce rocher. Là, leur dis-je, le plus grand péril sera passé. Arrivés à force de rames auprès de cet endroit, j'invoque le secours de Dieu, j'appuie de tout mon pouvoir le derrière de la barque contre le rocher, puis, saisissant à la hâte mon arbalète, je m'élance sur le rocher aplati, et d'un coup de pied vigoureux je repousse la barque dans les eaux, où elle peut flotter au gré de Dieu. Pour moi, me voici délivré de la violence de l'orage et de la méchanceté des hommes.

LE PÊCHEUR. Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous sauver un miracle visible; à peine puis-je en croire mes sens. Mais, dites-moi, où comptez-vous aller maintenant? Il n'y a plus de sécurité pour vous, si le gouverneur échappe à la tempête.

TELL. Lorsque j'étais encore lié sur la barque, je lui ai entendu dire qu'il voulait débarquer à Brunnen, et de là me conduire à sa forteresse en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR. Voulait-il donc prendre le chemin de terre?

TELL. C'était son intention.

LE PÊCHEUR. Oh! alors, cachez-vous sans retard; Dieu ne vous délivrera pas deux fois de ses mains.

TELL. Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR. La grande route passe par Steinen; mais mon fils, en prenant un sentier plus court et peu connu, pourra vous conduire par Lowerz.

TELL *lui donne la main*. Que le ciel vous récompense de votre bonne action! Adieu. (*Il s'éloigne et revient.*) N'avez-

vous pas aussi prêté serment au Rutli? Il me semble avoir entendu prononcer votre nom.

LE PÊCHEUR. Oui, j'étais là, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL. Eh bien! faites-moi l'amitié d'aller à Burglen. Ma femme est dans l'anxiété; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÊCHEUR. Où lui dirai-je que vous vous êtes retiré?

TELL. Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres conjurés du Rutli. Dites-leur qu'ils aient bon courage, que Tell est libre, qu'il peut faire usage de son bras, et qu'ils apprendront bientôt quelque chose de moi.

LE PÊCHEUR. Quel dessein méditez-vous? dites-le-moi franchement.

TELL. Quand cela sera fait, on en parlera.

Il sort.

LE PÊCHEUR. Montre-lui le chemin, Jenny. Que Dieu soit avec lui, et qu'il achève ce qu'il a entrepris!

Il sort.

SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen.

LE BARON, *dans un fauteuil, mourant;* WALTHER FURST, STAUFFACHER, MELCHTHAL *et* BAUMGARTEN, *empressés autour de lui.* WALTHER TELL, *à genoux devant lui.*

WALTHER FURST. C'en est fait de lui; il n'est plus.

STAUFFACHER. Il n'est cependant pas encore mort... Voyez, le poil de ses lèvres remue, son sommeil est tranquille et ses traits sont paisibles et riants. (*Baumgarten va vers la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTHER FURST, *à Baumgarten.* Qui est-ce?

BAUMGARTEN. C'est votre fille Hedwige qui veut vous parler et voir son enfant. (*Walther Tell se lève.*)

WALTHER FURST. Puis-je la consoler? Ai-je moi-même une consolation? Toutes les douleurs s'amassent sur ma tête.

HEDWIGE, *entrant.* Où est mon enfant? Laissez-moi, je veux le voir.

STAUFFACHER. Remettez-vous, songez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDWIGE *se précipite vers l'enfant.* Mon Walther! Oh! tu vis pour moi.

WALTHER TELL, *dans les bras de sa mère.* Ma pauvre mère!

HEDWIGE. Est-ce bien sûr? N'es-tu pas blessé? (*Elle le regarde avec anxiété.*) Est-il possible? A-t-il pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a point de cœur... Lancer une flèche sur la tête de son propre enfant!

WALTHER FURST. Il l'a fait avec angoisse, avec une douleur qui lui déchirait l'âme; il l'a fait forcément, car il y allait de la vie.

HEDWIGE. Oh! s'il avait eu un cœur de père, avant de s'y résoudre il serait mort mille fois.

STAUFFACHER. Vous devriez louer la providence de Dieu qui a si bien conduit son bras.

HEDWIGE. Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel! quand je vivrais quatre-vingts ans, je vois toujours cet enfant enchaîné, son père qui tire sur lui, et toujours ce trait me traverse le cœur.

MELCHTHAL. Si vous saviez comme le gouverneur l'a irrité!

HEDWIGE. O cœur insensible des hommes! Quand leur orgueil est blessé, ils ne connaissent plus rien; dans leur colère aveugle, ils jouent la tête d'un enfant et le cœur d'une mère.

BAUMGARTEN. Le sort de votre mari n'est-il déjà pas assez cruel? Pourquoi y ajouter encore l'amertume de vos reproches? N'avez-vous point de pitié de ses souffrances?

HEDWIGE *se retourne vers lui et le regarde fixement.* Et toi, n'as-tu que des larmes pour le malheur de ton ami? Où étiez-vous, quand on a chargé de liens le meilleur des hommes? Quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu cette violence horrible, et vous l'avez laissé s'accomplir; vous avez souffert patiemment qu'on enlevât votre ami au milieu de vous. Est-ce ainsi que Tell a agi envers vous? Est-il resté là à vous plaindre, lorsque vous aviez d'un côté les cavaliers du gouverneur qui vous poursuivaient, et, de l'autre, le lac mugissant? Est-ce par de vaines larmes qu'il vous a manifesté

sa compassion? Non; il s'est élancé dans le canot, il a oublié sa femme et ses enfants pour te sauver.

WALTHER FURST. Que pouvions-nous faire pour le délivrer, nous qui étions en si petit nombre et sans armes?

HEDWIGE *se jette dans les bras de son père.* O mon père! et toi aussi tu l'as perdu, et le pays, et nous tous nous l'avons perdu! Il nous manque à tous, hélas! et nous lui manquons à lui! Que Dieu préserve son âme du désespoir! Pas un ami ne lui portera quelque consolation dans les profondeurs de son cachot! S'il devenait malade!..... Hélas! dans l'obscurité, dans l'humidité de sa prison, il deviendra malade. La rose des Alpes pâlit et se fane dans le vallon marécageux. Et lui, il ne peut vivre qu'avec la lumière du soleil et le souffle de l'air pur. Lui, prisonnier? lui qui ne respirait que la liberté? Il ne pourra vivre dans les vapeurs du souterrain.

STAUFFACHER. Calmez-vous, nous travaillerons tous à le faire sortir de sa prison.

HEDWIGE. Que pouvez-vous faire sans lui? Aussi longtemps que Tell fut libre, il y avait encore de l'espoir; l'innocence avait encore un ami, et l'opprimé un défenseur. Tell vous eût tous délivrés, vous tous réunis ne pouvez rompre ses fers! (*Le baron se réveille.*)

BAUMGARTEN. Il se réveille, silence!

ATTINGHAUSEN, *se relevant.* Où est-il?

STAUFFACHER. Qui?

ATTINGHAUSEN. Il me manque, il m'abandonne au dernier moment.

STAUFFACHER. Il pense à son neveu; l'a-t-on envoyé chercher?

WALTHER FURST. On y est allé. Consolez-vous, il a écouté la voix de son cœur, il est à nous.

ATTINGHAUSEN. A-t-il parlé pour sa patrie?

STAUFFACHER. Avec un courage de héros.

ATTINGHAUSEN. Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction? je sens que ma fin approche.

STAUFFACHER. Non, mon noble seigneur; ce court sommeil vous a rafraîchi, et votre œil est animé.

ATTINGHAUSEN. Vivre, c'est souffrir. C'en est fait de la souffrance ainsi que de l'espoir. (*Il aperçoit l'enfant.*) Qui est cet enfant?

WALTHER FURST. Bénissez-le, monseigneur; c'est mon petit-fils, et il n'a plus de père! (*Hedwige tombe à genoux avec l'enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSEN. Et je vous laisse tous sans père. Malheur à moi! mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie! Devais-je donc arriver à cet âge si avancé pour mourir avec toutes mes espérances?

STAUFFACHER, *à Walther Furst*. Mourra-t-il dans ce profond chagrin? Ne pourrons-nous faire luir sur ses derniers moments un doux rayon d'espoir? Noble baron, revenez de votre abattement; nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN. Et qui vous sauvera?

WALTHER FURST. Nous-mêmes; écoutez. Les trois cantons se sont promis de chasser les tyrans; l'alliance est conclue, un serment sacré nous lie. Avant qu'une nouvelle année recommence son cours, nos projets seront accomplis, et votre cendre reposera sur une terre libre.

ATTINGHAUSEN. Oh! dites-le-moi, l'alliance est-elle conclue?

MELCHTHAL. Le même jour, les trois cantons se soulèveront. Tout est préparé, et, jusqu'à présent, le secret a été bien gardé, quoique plusieurs centaines de personnes le sachent. Le sol est miné sous les pas des tyrans; les jours de leur règne sont comptés, et bientôt on ne trouvera même plus ces vestiges.

ATTINGHAUSEN. Mais les forteresses de la contrée?

MELCHTHAL. Elles tomberont toutes le même jour.

ATTINGHAUSEN. Et les nobles ont-ils pris part à cette alliance?

STAUFFACHER. Nous comptons, s'il le faut, sur leur secours; jusqu'à présent, les paysans seuls ont fait serment.

ATTINGHAUSEN *se lève lentement et avec une grande surprise.* Les paysans ont osé entreprendre une telle chose eux-mêmes et sans le secours des nobles! Se fient-ils tant à leur propre force? Alors on n'a plus besoin de nous, et nous pouvons sans regret descendre dans le tombeau; notre temps est fini. La dignité de l'homme se maintiendra par un autre pouvoir. (*Il passe ses mains sur la tête de l'enfant, qui est à genoux devant lui.*) Du moment où la pomme fut placée sur la tête de cet enfant, date une liberté nouvelle et meilleure. L'ancien ordre

de choses est renversé, les temps sont changés, et une nouvelle ère fleurit sur les ruines.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Voyez comme son œil s'anime; ce n'est pas le rayon d'une nature expirante, c'est celui d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend de ses anciens châteaux pour venir dans la ville prêter son serment de bourgeoisie. Déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie ont commencé; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg est l'asile assuré des hommes libres; Zurich arme ses corporations et en fait une troupe guerrière; la puissance des rois se brise au pied de ces murailles éternelles. (*Il prononce les paroles suivantes d'un ton prophétique et avec exaltation.*) Je vois les princes et les nobles seigneurs, revêtus de leur noble armure, s'avancer ici pour combattre un pauvre peuple de bergers. On se livre des batailles à mort, et plus d'un défilé est illustré par des victoires sanglantes. Le paysan se jette la poitrine nue, comme une victime volontaire, dans une forêt de lances; il l'entr'ouvre; la fleur de la noblesse tombe, et la liberté élève ses drapeaux victorieux. (*Il prend la main de Walther Furst et de Stauffacher.*) Tenez-vous unis étroitement et toujours. Qu'aucune contrée ne soit étrangère à la liberté d'une autre contrée; du haut de vos montagnes veillez à ce que les confédérés viennent à la hâte au secours des confédérés. Soyez unis, unis, toujours unis. (*Il retombe sur son fauteuil. Ses mains inanimées tiennent encore celles de Furst et de Stauffacher, qui le regardent longtemps en silence, puis se retirent et se livrent à leur douleur. Pendant ce temps, les serviteurs du baron sont entrés. Ils s'approchent avec toutes les apparences d'un violent chagrin. Les uns s'agenouillent près de lui, d'autres versent des larmes sur ses mains. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.*)

RUDENZ *entre à la hâte.* Vit-il encore? Oh! dites-moi, pourra-t-il m'entendre?

WALTHER FURST *montre Attinghausen en détournant le visage.* Vous êtes à présent notre seigneur et notre protecteur, et ce château a changé de maître.

RUDENZ *regarde le corps de son oncle, et reste saisi d'une violente douleur.* O Dieu! mon repentir a été trop tardif. Que n'a-t-il pu vivre quelques instants de plus, pour voir le chan-

gement de mon cœur? J'ai méprisé sa noble voix quand il jouissait encore de la lumière. Maintenant il n'est plus; il nous a quittés pour toujours, et il me laisse une grande dette à acquitter. Oh! dites, est-il mort courroucé contre moi?

STAUFFACHER. En mourant, il a appris encore ce que vous avez fait, et il a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENZ, *à genoux devant le mort.* Oui, restes sacrés de celui que j'aimais, corps inanimé, je le jure sur ces mains glacées par la mort, j'ai rompu pour toujours les liens étrangers, je suis revenu à mes compatriotes, je suis et je veux être de toute mon âme un vrai Suisse. (*Il se lève.*) Pleurez sur votre ami, sur votre père, mais ne désespérez pas. Je n'hérite pas seulement de ses richesses; son cœur et son esprit descendent en moi, et une verte jeunesse accomplira ce que vous avait promis son vieil âge. Mon vénérable père, donnez-moi votre main, et vous aussi, Melchthal, et vous aussi. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez mes aveux et mes serments.

WALTHER FURST. Donnez-lui votre main; son cœur qui revient à nous mérite la confiance.

MELCHTHAL. Vous avez traité avec dédain le paysan. Parlez, que peut-on attendre de vous?

RUDENZ. Oh! ne pensez pas à l'erreur de ma jeunesse.

STAUFFACHER, *à Melchthal.* Soyez unis, tel a été le dernier mot de notre père. Pensez-y.

MELCHTHAL. Voici ma main. La promesse d'un paysan, noble seigneur, est aussi une parole d'honneur. Que serait le chevalier sans nous? Notre profession est plus ancienne que la vôtre.

RUDENZ. Je l'honore, et mon épée la protégera.

MELCHTHAL. Seigneur baron, le bras qui dompte et qui féconde un sol ingrat peut aussi nous défendre.

RUDENZ. Vous me défendrez, et moi je vous défendrai. En nous soutenant l'un l'autre, nous serons forts. Mais à quoi bon parler, quand la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère? C'est lorsque le sol sera délivré de ses ennemis que nous formerons en paix notre contrat. (*Après un moment de silence.*) Vous vous taisez? Vous n'avez rien à me dire? Comment! n'ai-je pas encore mérité que vous ayez confiance en moi? Eh bien! il faut donc que j'entre dans votre alliance

malgré vous. Vous avez été au Rutli, vous avez prêté serment, je le sais; je sais tout ce que vous avez fait, et quoique tout cela ne m'ait pas été confié par vous, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Je n'ai jamais été l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et je n'ai jamais agi contre vous. Mais vous avez mal fait de différer; le temps presse, et il faut des actions promptes. Tell a été la victime de vos retards.

STAUFFACHER. Nous avons juré d'attendre jusqu'aux fêtes de Noël.

RUDENZ. Je n'étais pas là, je n'ai pas juré. Attendez; moi, j'agis.

MELCHTHAL. Quoi! vous voudriez...

RUDENZ. Je me compte au nombre des chefs du pays, et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTHER FURST. Rendre à la terre cette dépouille précieuse est notre premier, notre plus saint devoir.

RUDENZ. Quand nous aurons délivré le pays, nous poserons sur le cercueil la couronne de la victoire. O mes amis! ce n'est pas seulement votre cause que je défends contre les tyrans, c'est la mienne. Écoutez. Ma Berthe a disparu; elle a été secrètement enlevée au milieu de nous avec une indigne audace.

STAUFFACHER. Le tyran a-t-il pu exercer une telle violence envers une personne libre et noble?

RUDENZ. Mes amis, je vous ai promis mon secours, et je dois d'abord invoquer le vôtre. On a saisi, on a enlevé ma bien-aimée. Qui sait où le furieux la cache? à quelle violence coupable il peut avoir recours pour jeter son cœur dans des liens odieux? Ne m'abandonnez pas, aidez-moi à la sauver. Elle vous chérit, et elle mérite par son dévoûment pour la patrie que tous les bras s'arment pour la défendre.

WALTHER FURST. Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? Hélas! dans l'obscurité qui enveloppe son sort, dans l'affreuse anxiété de mon incertitude, je ne puis m'arrêter à aucune pensée déterminée. Une seule chose apparaît clairement à mon âme, c'est que je ne pourrai la découvrir que sous les débris de la tyrannie, et que nous devons nous emparer de toutes les forteresses pour pénétrer dans son cachot.

MELCHTHAL. Venez, conduisez-nous, nous vous suivons.

Pourquoi remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui? Tell était libre quand nous avons prêté serment au Rutli, ces violences monstrueuses n'étaient pas encore arrivées. Le temps nous impose de nouveaux devoirs. Qui serait assez lâche pour différer encore?

RUDENZ, *à Stauffacher et à Walther Furst.* Armez-vous et tenez-vous prêts. Attendez le signal de feu qui brillera sur les montagnes, et qui vous annoncera notre victoire plus rapidement que la voile du batelier. Quand vous verrez ces heureuses flammes, tombez sur l'ennemi comme l'éclair, et renversez l'édifice de la tyrannie (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

Un chemin creux près de Kussnacht. On descend là entre des rochers, et avant que les voyageurs arrivent sur la scène, on les voit sur la hauteur. Des rochers de tous côtés; un d'eux forme un avancement couvert d'arbrisseaux.

TELL *s'avance avec son arbalète.* Il faut qu'il passe par ce chemin creux, il n'y en a point d'autre pour aller à Kussnacht. C'est ici que j'accomplirai mon projet. L'occasion est favorable : caché derrière ces arbrisseaux, je puis l'atteindre avec ma flèche : l'étroit espace du chemin ne permet pas à ses gens d'être à côté de lui. Règle ton compte avec le ciel, Gessler; c'en est fait de toi, ton heure a sonné.

Je vivais innocent et paisible, je ne dirigeais mes traits que contre les animaux des bois, le meurtre n'avait pas souillé ma pensée; tu es venu jeter l'épouvante dans ma vie tranquille, tu as changé en poison la douceur de mes pieuses pensées, tu m'as habitué aux choses monstrueuses. Celui qui peut tirer sur la tête de son enfant peut aussi atteindre le cœur de son ennemi.

Il faut que je protége contre ta rage, gouverneur, mes pauvres innocents enfants et ma fidèle femme. Quand j'ai tendu la corde de mon arbalète, quand ma main tremblait, quand tu me forçais avec une ruse infernale à viser à la tête de mon enfant; quand j'étais devant toi, suppliant et sans force, j'ai fait au fond de mon cœur un horrible serment que

Dieu seul a entendu : j'ai juré que ton cœur serait le but de mon premier coup. Ce que je me suis promis dans mon infernale angoisse de ce moment est une dette sacrée, je veux l'acquitter.

Tu es mon maître et le représentant de mon empereur; mais l'empereur ne se serait pas permis ce que tu as osé. Il t'a envoyé dans ce pays pour exercer la justice, une justice plus sévère, car il était irrité, mais non pas pour te faire un jeu cruel du meurtre et de l'atrocité; il y a un Dieu pour punir et pour venger. Viens, toi qui as été l'instrument d'une douleur amère, toi qui es maintenant mon bien, mon trésor le plus cher; je veux te donner un but qui a été jusqu'à ce jour inaccessible aux prières les plus tendres, mais qui ne te résistera pas. Et toi, fidèle corde de mon arc, qui m'as si souvent servi dans les amusements joyeux, ne m'abandonne pas dans cette terrible circonstance. Cette fois encore, ô ma corde fidèle! sois ferme, toi qui as si souvent lancé le trait rapide. S'il tombait tout à l'heure sans force de mes mains, je ne pourrais lui en envoyer un second. (*Des voyageurs passent sur la scène.*)

Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre qui s'offre au voyageur pour le reposer un instant, car ici il n'y a point d'habitation. Les passants se succèdent, étrangers l'un à l'autre, sans s'informer mutuellement de leurs peines. Ici viennent le marchand soucieux et le pèlerin léger, le moine pieux, le brigand au regard sombre, le joyeux ménétrier, et le colporteur avec son cheval lourdement chargé, qui revient des contrées lointaines; car chaque route conduit au bout du monde. Ils suivent tous le chemin qui mène à leurs affaires, et le mien mène au meurtre. (*Il s'asseoit.*)

Autrefois, mes chers enfants, lorsque votre père revenait à la maison, c'était une joie, car jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose, tantôt une belle fleur des Alpes, ou un oiseau rare, ou un coquillage pétrifié qu'il trouvait en parcourant la montagne. Aujourd'hui il s'en va à la recherche d'une autre proie; il est assis dans un lieu sauvage avec une pensée de meurtre; c'est la vie de son ennemi qu'il veut surprendre. Et cependant, mes chers enfants, c'est à vous encore qu'il pense maintenant... C'est pour vous défendre, c'est afin

de protéger votre douce innocence contre la rage du tyran, qu'il prépare son arc pour le meurtre. (*Il se lève.*)

J'attends une noble proie. Le chasseur passe souvent sans regret des jours entiers à errer dans la rigueur de l'hiver, à sauter de rocher en rocher, à gravir des murailles de glace qu'il teint de son propre sang, tout cela pour atteindre un pauvre gibier. Ici, il s'agit d'un but bien plus précieux, du cœur de mon ennemi mortel qui voudrait me perdre. (*On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche.*) J'ai passé toute ma vie à manier l'arc, à m'exercer selon les règles du chasseur; j'ai souvent, au tir, atteint le milieu de la cible et gagné le prix; aujourd'hui, je veux faire mon coup de maître et remporter le plus beau prix qu'il puisse y avoir dans l'étendue des montagnes. (*On aperçoit une noce sur la hauteur. Tell la regarde, appuyé sur son arbalète.*)

STUSSI *le messier s'approche de lui.* C'est le métayer du couvent de Marlischachen qui célèbre aujourd'hui sa noce, un homme riche, qui possède bien dix troupeaux sur les Alpes. La fiancée est d'Imisée; cette nuit il y aura grande fête à Kussnacht. Venez avec moi, chaque honnête homme est invité.

TELL. Un convive triste ne va pas à une noce.

STUSSI. Si quelque chagrin vous oppresse, rejetez-le gaîment de votre cœur. Prenez les choses comme elles viennent; les temps sont rudes, voilà pourquoi l'homme doit saisir à la hâte un moment de joie. Ici un mariage, ailleurs un enterrement.

TELL. Et souvent l'on passe de l'un à l'autre.

STUSSI. Ainsi va le monde maintenant. Il y a assez de malheurs partout. Une partie du mont Ruiff s'est écroulée dans le canton de Glaris et a enseveli tout un côté du pays.

TELL. Les montagnes s'écroulent elles-mêmes. Il n'y a donc rien de ferme sur la terre?

STUSSI. Ailleurs, on raconte des choses merveilleuses. Je viens de parler à un homme qui arrive de Bade; il m'a raconté qu'un chevalier s'était mis en route pour aller voir le roi. Le long du chemin il rencontre un essaim de frelons qui s'attachent son cheval, et le tourmentent tellement que l'animal tombe mort, et le chevalier arrive à pied chez le roi.

TELL. Le faible a aussi son aiguillon. (*Hermengarde arrive avec plusieurs enfants, et se place à l'entrée du chemin.*)

STUSSI. On craint que cela ne présage quelque grand malheur pour le pays, quelque fait contre nature.

TELL. Chaque jour il se passe des faits de ce genre, et nul signe merveilleux ne le présage.

STUSSI. Heureux celui qui cultive paisiblement son champ, et reste sans souci au milieu des siens!

TELL. L'homme le meilleur ne peut vivre en paix si cela déplaît à un méchant voisin. (*Tell regarde avec impatience du côté du chemin.*)

STUSSI. Adieu. Vous attendez quelqu'un?

TELL. Oui.

STUSSI. Je vous souhaite un heureux retour parmi les vôtres. Vous êtes d'Uri. Notre gracieux maître, le gouverneur, doit en revenir aujourd'hui.

UN VOYAGEUR *qui arrive*. N'attendez pas le gouverneur aujourd'hui. Les eaux ont été enflées par les grandes pluies, et le torrent a rompu tous les ponts. (*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance*. Le gouverneur ne viendra pas.

STUSSI. Avez-vous quelque chose à lui dire?

HERMENGARDE. Oui, vraiment.

STUSSI. Pourquoi vous placez-vous sur son passage dans ce chemin creux?

HERMENGARDE. Ici, il ne pourra m'échapper. Il faudra qu'il m'entende.

FRIESSHARDT *s'avance sur le chemin et crie*. Ecartez-vous du chemin! Voici monseigneur le gouverneur qui me suit à cheval.

Tell se retire.

HERMENGARDE, *vivement*. Le gouverneur vient! (*Elle vient avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe se montrent à cheval sur la hauteur.*)

STUSSI, *à Friesshardt*. Comment avez-vous traversé les rivières, puisque les ponts ont été emportés?

FRIESSHARDT. Nous nous sommes débattus sur le lac, mon ami, et nous ne craignons plus les rivières.

STUSSI. Vous étiez sur une barque pendant la terrible tempête?

FRIESSHARDT. Oui, nous y étions, et toute ma vie j'y penserai.

STUSSI. Oh! restez, racontez-nous...

FRIESSHARDT. Laissez-moi; il faut que j'aille en avant pour annoncer l'arrivée du gouverneur au château. (*Il s'éloigne.*)

STUSSI. Si ce bateau eût porté de braves gens, il eût été entièrement submergé; mais il y a des hommes sur qui le feu et l'eau ne peuvent rien. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc est allé ce chasseur avec qui je parlais? (*Il s'éloigne.*)

GESSLER, *à cheval, causant avec Rodolphe de Harras.* Dites ce que vous voudrez, je suis l'agent de l'empereur, et je dois songer à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter doucement. Il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si c'est le paysan qui sera maître du pays ou si c'est l'empereur.

HERMENGARDE. Voici le moment. Je vais m'adresser à lui. (*Elle s'approche avec inquiétude.*)

GESSLER. Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Altdorf par raillerie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple; je le connais depuis longtemps. Je l'ai placé là pour qu'ils apprennent à courber devant moi cette tête qu'ils lèvent orgueilleusement. J'ai mis ce chapeau incommode sur la route par laquelle ils doivent passer, pour qu'il frappe leurs regards, et leur rappelle le maître qu'ils oublieraient.

RODOLPHE. Le peuple a cependant certains droits.

GESSLER. Ce n'est pas le temps de les peser... Des combinaisons importantes sont en mouvement. La maison impériale veut grandir. Ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est un obstacle sur notre route. D'une façon ou de l'autre... il faut qu'il se soumette. (*Ils veulent passer. Hermengarde se jette à genoux devant le gouverneur.*)

HERMENGARDE. Miséricorde! monseigneur. Grâce! grâce!

GESSLER. Pourquoi vous placez-vous sur le chemin devant moi? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Mon mari est en prison. Mes enfants demandent du pain... Mon puissant seigneur, ayez pitié de notre grande misère.

RODOLPHE. Qui êtes-vous? qui est votre mari?

HERMENGARDE. Mon bon seigneur, c'est un pauvre journalier du Rigi qui allait faucher l'herbe sur les rocs escarpés, dans les lieux où les bestiaux n'osent pas monter.

RODOLPHE, *au gouverneur*. Par le ciel! c'est une pauvre et malheureuse vie! Je vous en prie, relâchez cet homme, quelques fautes qu'il ait commises; son affreux métier est une assez grande punition. (*A Hermengarde.*) On vous rendra justice. Venez au château, présentez votre requête. Ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE. Non, non, je ne quitterai pas cette place que le gouverneur ne m'ait rendu mon mari. Il y a déjà six mois qu'il est en prison, et qu'il attend vainement une sentence du juge.

GESSLER. Femme, voulez-vous donc employer envers moi la violence? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Justice, gouverneur! Tu es juge dans ce pays au nom de Dieu et de l'empereur. Fais ton devoir. Si tu veux qu'il te soit fait justice au ciel, rends-nous justice ici...

GESSLER. Allons. Éloignez de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE *saisit la bride de son cheval*. Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu n'iras pas plus loin, gouverneur, avant de m'avoir rendu justice. Fronce le sourcil, roule tes yeux menaçants. Notre malheur est tellement sans bornes, que nous ne nous soucions plus de ta colère.

GESSLER. Femme, fais-moi place, ou mon cheval te passera sur le corps.

HERMENGARDE. Eh bien! pousse-le... Tiens.... (*Elle pousse ses enfants par terre et se met avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfants... Écrase ces pauvres orphelins sous les pieds de ton cheval; ce ne sera pas la plus affreuse de tes cruautés...

RODOLPHE. Femme, vous êtes donc folle?

HERMENGARDE, *avec plus de force*. Tu foules bien depuis longtemps la terre de l'empereur à tes pieds. Oh! je ne suis qu'une femme; si j'étais homme, je sais bien qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire que de me prosterner dans la poussière. (*On entend de nouveau la musique sur la hauteur, mais dans le lointain.*)

GESSLER. Où sont mes serviteurs? Qu'on arrache cette

femme d'ici, ou je ne me retiens plus, et je ferai ce que je ne voudrais pas faire.

RODOLPHE. Vos serviteurs n'ont pas encore pu venir. Ce chemin est obstrué par une noce.

GESSLER. Je suis pour ce peuple un maître trop doux. Les langues sont encore libres; ces gens ne sont pas domptés comme ils devraient l'être. Mais cela changera, je le promets. Je briserai cette rude obstination, je ferai plier cet impudent esprit de liberté, et je donnerai à cette contrée une autre loi... Je veux... (*Un trait le frappe. Il porte la main sur son cœur et chancelle. D'une voix étouffée, il dit :*) Mon Dieu, soyez-moi miséricordieux!

RODOLPHE. Monseigneur! Dieu! qu'est-ce donc? D'où vient cela?

HERMENGARDE. Au meurtre! au meurtre! Il chancelle; il tombe; il est tué.

RODOLPHE *saute à bas de son cheval.* Quel horrible événement! Dieu!... Seigneur chevalier! invoquez la clémence du ciel. Vous êtes un homme mort.

GESSLER. C'est la flèche de Tell. (*Il tombe dans les bras de Rodolphe, qui le dépose sur le banc de pierre.*)

TELL *se montre sur le haut du rocher.* Tu connais la main qui t'a frappé, n'en cherche pas une autre. Les chaumières sont libres, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi. Tu n'affligeras plus cette contrée. (*Il disparaît. Le peuple accourt.*)

STUSSI. Qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

HERMENGARDE. Le gouverneur a été percé d'une flèche.

LE PEUPLE. Qui a été frappé? (*Pendant qu'une partie de la noce s'avance sur la scène, le reste est encore sur la hauteur, et la musique continue.*)

RODOLPHE. Il perd tout son sang; allez lui chercher du secours. Poursuivez le meurtrier. Malheureux homme! mourir ainsi! Mais tu ne voulais pas écouter mes avis.

STUSSI. Par le ciel! il est là pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX. Qui a fait le coup?

RODOLPHE. Ce peuple est-il donc fou de continuer ainsi sa musique auprès d'un mort? Faites-le taire. (*La musique cesse. La foule augmente.*) Parlez, seigneur gouverneur, si vous avez encore quelque connaissance... N'avez-vous rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la main, puis le répète avec*

vivacité en s'apercevant qu'il n'est pas compris.) Où dois-je aller?... A Kussnacht?... Je ne vous comprends pas...Oh! soyez résigné... Quittez les pensées terrestres..... Songez à vous réconcilier avec le ciel. (*Toute la noce entoure le mourant sans pitié.*)

STUSSI. Voyez comme il pâlit! Maintenant la mort gagne le cœur... Ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE *élève un de ses enfants dans ses bras.* Voyez, mes enfants, comme un scélérat meurt.

RODOLPHE. Femmes insensées! n'avez-vous donc aucun sentiment? Pouvez-vous repaître vos regards de cet affreux spectacle? Aidez-moi; approchez-vous de lui... N'est-il donc personne ici qui veuille arracher cette flèche de sa poitrine?

LES FEMMES *reculent.* Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE. Que la malédiction éternelle tombe sur vous! (*Il tire son épée.*)

STUSSI *le prend par le bras.* N'essayez pas, seigneur... Votre pouvoir est fini; le tyran du pays est tombé. Nous ne supporterons plus aucune violence; nous sommes libres.

TOUS, *en tumulte.* La contrée est libre!

RODOLPHE. En sommes-nous venus là? La crainte et l'obéissance ont-elles sitôt cessé? (*Aux hommes d'armes qui s'approchent.*) Vous voyez l'affreux événement qui vient de se passer; tout secours est inutile, et c'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier. D'autres soins nous réclament... Allons à Kussnacht; conservons à l'empereur sa forteresse; car dans ce moment tous les liens du devoir, toutes les règles établies sont rompus, et l'on ne peut plus compter sur la fidélité d'aucun homme. (*Il se retire avec sa suite, et l'on voit arriver six religieux.*)

HERMENGARDE. Place! place! voici les religieux.

STUSSI. La victime est là; les corbeaux descendent.

LES RELIGIEUX *forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'une voix sombre:* « La mort atteint l'homme en un » instant; nul délai ne lui est accordé. Il est renversé au » milieu de sa carrière, il est emporté dans la plénitude de la » vie. Qu'il soit prêt ou non à partir, il faut qu'il paraisse » devant son juge. » (*Pendant qu'on chante ces derniers mots, le rideau tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

La place publique d'Altdorf. Dans le fond, à droite, le château fort d'Uri avec ses échafaudages ; à gauche, la vue de plusieurs montagnes au-dessus desquelles brillent les signaux de feu. Le jour commence, les cloches sonnent de différents côtés.

RUODI, KUONI, VERNI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE *et beaucoup d'autres habitants;* DES FEMMES *et* DES ENFANTS.

RUODI. Voyez-vous sur les montagnes ces signaux de feu?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Entendez-vous les cloches qui sonnent de l'autre côté de la forêt?

RUODI. Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Les forteresses sont prises.

RUODI. Et nous, habitants d'Uri, nous souffrons encore ce château des tyrans sur notre sol! Serons-nous donc les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Faut-il laisser subsister ce moyen d'oppression? Allons, renversez-le.

TOUS. A bas! à bas! à bas!

RUODI. Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI. Me voici; que faut-il faire?

RUODI. Allez sur la hauteur et sonnez de votre trompe. Que ce bruit éclatant résonne au loin dans les montagnes, éveille l'écho de chaque grotte de roc, et appelle à la hâte les hommes des montagnes! (*La trompe d'Uri s'en va. Walther Furst arrive.*)

WALTHER FURST. Arrêtez, amis, arrêtez! nous ignorons encore ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwitz. Attendons un message.

RUODI. Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté est arrivé.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Et ces feux allumés sur toutes les montagnes qui nous environnent ne sont-ils pas un message suffisant?

RUODI. Venez, venez, mettez la main à l'œuvre. Hommes et femmes, brisez ces échafaudages; faites tomber les voûtes, renversez les murailles. Qu'il n'en reste pas pierre sur pierre!

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez, compagnons; nous avons bâti cet édifice, nous saurons le détruire.

TOUS. Renversons-le! (*Ils se précipitent de tout côté sur le château.*)

WALTHER FURST. Les voilà en action; je ne puis plus les retenir. (*Melchthal et Baumgarten viennent.*)

MELCHTHAL. Quoi! cette forteresse subsiste encore, tandis que Sarnen est en cendres et que Rossberg est détruit?

WALTHER FURST. Est-ce vous, Melchthal? Nous apportez-vous la liberté? Dites, le pays est-il délivré de ses ennemis?

MELCHTHAL *l'embrasse.* Notre sol est libre. Réjouissez-vous, noble vieillard; au moment où je vous parle il n'y a plus aucun tyran sur la terre de Suisse.

WALTHER FURST. Oh! dites, comment vous êtes-vous emparés de la forteresse?

MELCHTHAL. C'est Rudenz qui, avec une mâle audace, s'est rendu maître du château de Sarnen. La nuit précédente, moi, j'étais monté au Rossberg. Mais écoutez ce qui est arrivé. Nous avions déjà chassé les ennemis du château, et nous venions d'allumer avec joie un incendie dont la flamme s'élançait vers le ciel, lorsque Diethelm, le valet de Gessler, accourt et s'écrie que la dame de Bruneck est la proie du feu.

WALTHER FURST. Juste Dieu! (*On entend les échafaudages s'écrouler.*)

MELCHTHAL. C'était elle-même; elle avait été enfermée secrètement dans ce château par ordre du gouverneur. Rudenz s'élance avec rage, car nous entendions déjà les poutres et les portes massives qui s'écroulaient, et les cris de détresse de la malheureuse perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Il fallait de la résolution et de la promptitude.

Si Rudenz n'eût été qu'un gentilhomme, nous aurions pris garde à notre vie; mais c'était notre allié, et Berthe honorait le peuple. Ainsi nous avons bravement risqué notre vie, et nous nous sommes précipités dans le feu.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Oui, elle l'est. Rudenz et moi nous l'avons emportée du milieu des flammes, tandis que les poutres craquaient et se brisaient derrière nous. Et lorsqu'elle s'est vue sauvée et qu'elle a ouvert les yeux à la lumière du ciel, le baron s'est jeté dans mes bras; j'ai reçu en silence le serment d'une alliance qui, après avoir subi l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du destin.

WALTHER FURST. Où est Landenberg?

MELCHTHAL. Dans les montagnes de Brunig. S'il jouit encore de la lumière, celui qui a rendu mon père aveugle, cela n'a pas dépendu de moi. J'ai couru à sa poursuite, je l'ai atteint, je l'ai traîné aux pieds de mon père. Déjà mon épée s'était levée sur sa tête, il a imploré la miséricorde du vieillard aveugle et elle lui a sauvé la vie. Mais il a juré de s'exiler du pays et de n'y jamais revenir. Il tiendra son serment, car il a senti la force de notre bras.

WALTHER FURST. C'est bien à vous de n'avoir pas souillé de sang cette noble victoire.

DES ENFANTS *accourent sur la scène avec les débris de l'échafaudage.* Liberté! liberté! (*La trompe d'Uri résonne avec force.*)

WALTHER FURST. Voyez quelle fête! Ces enfants, lorsqu'ils seront devenus vieux, s'en souviendront encore. (*Des jeunes filles portent le chapeau sur une perche. Le peuple envahit le théâtre.*)

RUODI. Voici le chapeau devant lequel nous devions nous courber.

BAUMGARTEN. Eh bien, dites, qu'en faut-il faire?

WALTHER FURST. Dieu! c'est sous ce chapeau qu'était mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX. Détruisez ce monument de la tyrannie. Jetez-le au feu.

WALTHER FURST. Non; laissez-le subsister. Il devait servir d'instrument à la tyrannie; qu'il soit le signe éternel de la

liberté! (*Les paysans, hommes, femmes, enfants, sont assis ou debout sur les débris des échafaudages et forment des groupes pittoresques.*)

MELCHTHAL. Nous voilà joyeusement debout sur les débris de la tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est noblement accompli.

WALTHER FURST. L'entreprise est commencée, mais non pas achevée. Il nous faut encore du courage et une union assurée; car, soyez-en sûrs, le roi ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et à nous ramener de force ce que nous avons chassé.

MELCHTHAL. Qu'il vienne avec son armée! Nous qui avons chassé l'ennemi intérieur, nous ne craignons pas de rencontrer celui du dehors.

RUODI. Pour entrer dans ce pays, il n'y a qu'un petit nombre de passages. Nous y ferons une barrière de nos corps.

BAUMGARTEN. Nous sommes unis par un lien éternel, et ses troupes ne nous effrayeront pas. (*Le curé et Stauffacher viennent.*)

LE CURÉ. Les jugements du ciel sont terribles.

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Dans quel temps nous vivons!

WALTHER FURST. Parlez! qu'est-ce donc? Ah! vous voici, Werner; quelle nouvelle nous apportez-vous?

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Vous l'apprendrez avec étonnement.

STAUFFACHER. Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

LE CURÉ. L'empereur a été assassiné.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde! (*Les habitants se pressent en tumulte autour de Stauffacher.*)

TOUS. Assassiné! Quoi! l'empereur! Écoutez! L'empereur!

MELCHTHAL. Cela n'est pas possible. D'où vous vient cette nouvelle?

STAUFFACHER. Cela est certain. L'empereur Albert est tombé, près de Brück, sous les coups d'un assassin. Un homme digne de foi, Jean Müller, a apporté cette nouvelle de Schaffouse.

WALTHER FURST. Qui a osé commettre cette horrible action?

STAUFFACHER. Le nom de l'assassin le rend plus horrible encore. C'est son neveu, le fils de son frère, le duc Jean de Souabe, qui a commis ce meurtre.

MELCHTHAL. Quelle raison a pu le porter à ce parricide?

STAUFFACHER. L'empereur gardait son héritage paternel et le refusait à ses impatientes réclamations. On dit même qu'il avait le projet d'en finir en donnant à son neveu la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince a écouté les méchants conseils de quelques-uns de ses compagnons d'armes, et avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tegerfeld, de Wart et de Palm, il a résolu, puisqu'on lui refusait justice, de se venger de sa propre main.

WALTHER FURST: Dites-nous comment cet événement affreux s'est passé.

STAUFFACHER. L'empereur s'en allait de Stein à Bade pour rentrer à Rheinfeld, où est la cour. Il avait avec lui les princes Jean et Léopold et une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé près de la Reuss, à l'endroit où on la traverse en bateau, les meurtriers se hâtèrent d'entrer dans la barque, de manière à séparer l'empereur de sa suite. De l'autre côté de la rivière, lorsque l'empereur passait dans un champ labouré, près des ruines d'une ancienne cité construite par les païens, en face de l'antique forteresse de Habsbourg, d'où est sortie sa race illustre, le duc Jean lui a donné un coup de poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm l'a percé de sa lance, et Eschenbach lui a fendu la tête. L'empereur est tombé baigné dans son sang au milieu des siens, égorgé par les siens. Ses compagnons voyaient ce fait de l'autre côté du rivage; mais, séparés de lui par la rivière, ils ne pouvaient que pousser des cris de douleur impuissants. Une pauvre femme était assise au bord de la route. L'empereur a expiré sur son sein.

MELCHTHAL. Ainsi celui dont l'avidité était insatiable n'a fait que descendre avant le temps au tombeau.

STAUFFACHER. Une frayeur terrible règne dans la contrée. Tous les passages des montagnes sont fermés, chaque canton garde ses frontières. La vieille ville de Zurich même a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant on craint les meurtriers, et plus encore ceux qui voudraient venger ce meurtre; car la reine de Hongrie, la sévère Anne,

étrangère à la douceur de son sexe, s'approche armée de la proscription, pour venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, leurs enfants et leurs petits-enfants, et sur les pierres même de leurs châteaux. Elle a juré d'immoler sur le tombeau de son père des générations entières et de se baigner dans le sang comme dans une fraîche rosée.

MELCHTHAL. Sait-on où les assassins ont fui?

STAUFFACHER. Aussitôt après avoir commis leur crime, ils ont pris des chemins différents et se sont séparés pour ne plus se revoir. Le duc Jean doit errer dans les montagnes.

WALTHER FURST. Leur crime ne leur sera d'aucune utilité. La vengeance ne porte point de fruits. Elle s'alimente d'elle-même; sa jouissance est le meurtre, et c'est par la cruauté qu'elle s'assouvit.

STAUFFACHER. Le crime ne sera d'aucune utilité pour les assassins; mais nous, nous recueillerons d'une main pure la riche moisson de ce sanglant attentat, car nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de notre liberté est tombé, et l'on croit que le sceptre passera de la maison de Habsbourg à une autre race. L'empire veut maintenir la liberté de son élection.

WALTHER FURST *et plusieurs autres*. En avez-vous appris quelque chose?

STAUFFACHER. Le comte de Luxembourg est désigné par le plus grand nombre de suffrages.

WALTHER FURST. Nous avons bien fait de rester fidèles à l'empire. A présent, nous pouvons en espérer justice.

STAUFFACHER. Le nouvel empereur a besoin d'amis dévoués, et il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche. (*Les paysans s'embrassent l'un l'autre.*)

LE SACRISTAIN *entre avec un messager de l'empire*. Voici les dignes chefs de notre pays.

LE CURÉ *et plusieurs autres*. De quoi s'agit-il?

LE SACRISTAIN. C'est un messager de l'empire qui apporte cette lettre.

TOUS, *à Walther Furst*. Ouvrez et lisez.

WALTHER FURST *lit*. « Aux bons habitants d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald, la reine Élisabeth souhaite salut et prospérité. »

PLUSIEURS VOIX. Que veut la reine? Son règne est fini.

WALTHER FURST *lit.* « Au milieu de sa grande douleur, dans le veuvage où la jette la mort sanglante de son époux, la reine a pensé à l'antique fidélité et à l'amour des Suisses. »

MELCHTHAL. Dans le temps de son bonheur, elle n'y a jamais pensé.

LE CURÉ. Silence! écoutez!

WALTHER FURST *lit.* « Elle est persuadée que ce peuple fidèle éprouvera un juste sentiment d'horreur envers les hommes maudits qui ont commis ce crime. Elle espère que les trois cantons ne donneront aucune assistance aux meurtriers, et qu'au contraire ils s'emploieront fidèlement à les remettre entre les mains de la justice, se souvenant de l'amour et de la faveur que la maison de Rodolphe leur a toujours accordés. » (*Signes de malveillance parmi les paysans.*)

PLUSIEURS VOIX. L'amour et la faveur!

STAUFFACHER. Nous avons reçu des témoignages de faveur du père; mais en quoi pouvons-nous nous louer du fils? A-t-il confirmé notre lettre de franchise, comme tous les empereurs l'avaient fait avant lui? A-t-il rendu la justice d'après les principes équitables, et prêté son appui à l'innocence opprimée? A-t-il seulement voulu entendre les messagers que nous lui avons envoyés dans notre anxiété? Non, il n'a rien fait de tout cela; et n'a-t-il pas fallu conquérir nos droits nous-mêmes par notre courage? Nos souffrances ne le touchaient point. De la reconnaissance envers lui!... Il n'a pas semé la reconnaissance dans ces vallées. Dans sa haute situation, il pouvait être le père de ses peuples, et il ne s'est occupé que de sa famille. Que ceux dont il a fait la fortune pleurent sur lui!

WALTHER FURST. Ne nous réjouissons pas de sa perte, ne pensons pas aux maux que nous avons éprouvés; ils sont loin de nous. Mais venger la mort d'un souverain qui ne nous a fait aucun bien, et poursuivre ceux qui ne nous ont pas nui, cela ne nous convient pas et ne peut nous convenir. Ce serait un libre sacrifice d'amour, car la mort nous délivre de toute contrainte. Nous n'avons plus aucun devoir à remplir envers lui.

MELCHTHAL. Que la reine pleure dans sa retraite, que sa douleur passionnée accuse le ciel. Ici vous voyez un peuple,

affranchi de son angoisse, rendre grâces au ciel. Celui qui veut mériter des larmes doit traiter les autres avec amour. (*Le messager s'en va.*)

STAUFFACHER *au peuple* Où est Tell? Doit-il seul nous manquer, lui qui a fondé notre liberté? C'est lui qui a accompli la plus grande œuvre, et qui a souffert la plus cruelle douleur. Venez tous, venez. Allons le chercher dans sa demeure, et saluer notre libérateur à tous. (*Tous s'en vont.*)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer. La porte d'entrée est ouverte.

HEDWIGE, WALTHER *et* GUILLAUME.

HEDWIGE. Votre père revient à vous, mes enfants; mes chers enfants, il vit, il est libre, et nous sommes tous libres. C'est votre père qui a délivré le pays.

WALTHER. Et moi aussi, ma mère, j'ai pris part à tout cela, et mon nom sera prononcé. Ma vie était exposée à la flèche de mon père, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIGE *l'embrasse.* Oui, tu m'as été rendu. Deux fois le ciel t'a donné à moi, deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. A présent, c'en est fait, je vous possède tous deux, tous deux, et aujourd'hui votre père chéri revient. (*Un moine paraît à la porte.*)

GUILLAUME. Voyez, ma mère, voyez : voilà un bon religieux qui vient sans doute demander une aumône.

HEDWIGE. Fais-le entrer pour que nous lui donnions quelque chose, et il verra qu'il est venu dans une maison heureuse. (*Elle entre, et revient aussitôt avec un vase.*)

GUILLAUME, *au moine.* Venez, brave homme, ma mère veut vous donner de quoi vous rafraîchir.

WALTHER. Venez vous reposer, et vous sortirez d'ici avec de nouvelles forces.

LE MOINE, *avec un regard effrayé et des traits décomposés.* Où suis-je? Dans quelle contrée, dites-moi?

WALTHER. Êtes-vous égaré? Vous ne savez dans quel pays

vous êtes? Eh bien! vous êtes à Burglen, dans le canton d'Uri, sur la route de la vallée de Schachen.

LE MOINE, *à Hedwige qui revient.* Êtes-vous seule? Votre mari est-il à la maison?

HEDWIGE. Je l'attends au moment même. Mais qu'avez-vous? Votre visage ne me semble pas d'un heureux augure. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (*Elle lui présente le vase.*)

LE MOINE. Quoique mon cœur et mes lèvres soient altérés, je ne toucherai rien que vous ne m'ayez dit...

HEDWIGE. Ne touchez pas à mes vêtements, ne m'approchez pas. Restez à distance, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE. Par ce feu qui brille dans votre demeure hospitalière, par vos enfants chéris que j'embrasse... (*Il prend ses enfants.*)

HEDWIGE. Etranger, quelle est votre pensée? Eloignez-vous de mes enfants. Vous n'êtes pas un religieux, non, vous ne l'êtes pas. Cet habit est un symbole de paix, et la paix ne respire point sur votre visage.

LE MOINE. Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE. La voix des malheureux pénètre l'âme, mais vos regards m'ôtent tout élan.

WALTHER *s'élance.* Ma mère, voici mon père. (*Il court dehors.*)

HEDWIGE. O mon Dieu! (*Elle veut courir dehors, puis elle tremble et s'arrête.*)

GUILLAUME *sort.* Mon père!

WALTHER, *dehors.* Te voilà de retour?

GUILLAUME, *dehors.* Mon père! mon cher père!

TELL, *dehors.* Me voilà revenu. Où est votre mère? (*Ils entrent.*)

WALTHER. Elle est là sur la porte, et ne peut avancer. Elle tremble de peur et de joie.

TELL. O Hedwige, Hedwige, mère de mes enfants, Dieu nous a secourus! Aucun tyran ne peut plus nous séparer.

HEDWIGE *se jette dans ses bras.* O Tell, Tell, quelle angoisse ai-je souffert pour toi! (*Le moine devient attentif.*)

TELL. Oublie-la maintenant, et ne vis plus que pour la joie. Me voilà revenu; voici ma demeure. Je me retrouve au milieu des miens.

GUILLAUME. Où est ton arbalète, mon père? je ne la vois pas.

TELL. Tu ne la verras plus; elle est déposée dans un lieu saint; je ne la porterai plus à la chasse.

HEDWIGE. O Tell, Tell! (*Elle recule, et abandonne sa main.*)

TELL. Qui t'effraye encore, ma chère femme?

HEDWIGE. Quoi!... quoi! te voilà revenu... cette main... je puis encore la presser... cette main... ô Dieu!

TELL, *d'un ton tendre et résolu.* Cette main vous a défendus, elle a sauvé le pays. Je puis l'élever librement au ciel. (*Le moine paraît vivement ému; Tell l'aperçoit.*) Qui est ce religieux?

HEDWIGE. Ah! je l'oubliais. Parle-lui. Son aspect me fait peur.

LE MOINE *s'approche.* Êtes-vous ce Tell dont la main a tué le gouverneur?

TELL. Oui, je le suis; je ne le nierai devant aucun homme.

LE MOINE. Vous êtes Tell. Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL *fixe ses regards sur lui.* Vous n'êtes pas un religieux. Qui êtes-vous?

LE MOINE. Vous avez frappé le gouverneur qui avait été cruel envers vous; moi j'ai tué un ennemi qui me refusait mes droits... C'était votre ennemi comme le mien. J'ai délivré la contrée de cet homme.

TELL, *se retirant.* Vous êtes... oh! c'est horrible... Enfants, enfants, rentrez... Va, ma chère femme... va. Malheureux! vous seriez...

HEDWIGE. Dieu! qui est-il?

TELL. Ne le demande pas. Va, va, tes enfants ne doivent pas l'entendre... sors de la maison... éloigne-toi... Tu ne peux rester sous le même toit que cet homme.

HEDWIGE. Malheur! qu'est-ce donc? Venez. (*Elle sort avec les enfants.*)

TELL, *au moine.* Vous êtes le duc d'Autriche? Vous l'êtes; vous avez tué l'empereur votre oncle et votre maître?

JEAN LE PARRICIDE. Il m'avait ravi mon héritage...

TELL. Tué votre oncle, votre empereur! Et la terre vous porte encore! et le soleil vous éclaire encore!

LE PARRICIDE. Tell, écoutez-moi, avant de...

TELL. Et couvert encore du sang de ton père, du sang de ton empereur, tu oses entrer dans mon honnête maison, tu oses montrer ta figure à un brave homme, et réclamer de lui l'hospitalité?

LE PARRICIDE. J'espérais trouver de la commisération près de vous, car vous vous êtes aussi vengé de votre ennemi.

TELL. Malheureux! oses-tu comparer l'œuvre sanglante de l'ambition avec la juste défense d'un père? Avais-tu à défendre la tête chérie de tes enfants? Devais-tu protéger le sanctuaire de ton foyer? Fallait-il préserver les tiens de la plus terrible catastrophe? J'élève vers le ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton crime. J'ai vengé les droits sacrés de la nature; toi, tu les as profanés. Je n'ai rien de commun avec toi; j'ai défendu ce que j'avais de plus cher, et toi tu as assassiné.

LE PARRICIDE. Je suis sans consolation, sans espoir, et vous me repoussez?

TELL. J'éprouve un sentiment de terreur quand je te parle. Va-t'en, poursuis ton horrible route, ne souille pas la paisible maison où habite l'innocence.

LE PARRICIDE *se détourne pour sortir*. Je ne puis plus, je ne veux plus vivre.

TELL. Pourtant, j'ai pitié de toi... Dieu du ciel! si jeune et d'une race si noble, le petit-fils de Rodolphe, de mon empereur et de mon maître, poursuivi comme meurtrier, est là sur le seuil de ma porte, sur mon pauvre seuil, suppliant et se désespérant. (*Il détourne la vue.*)

LE PARRICIDE. Oh! si vous pouviez pleurer! Laissez-vous émouvoir par mon sort, il est affreux. Je suis un prince, je l'étais, je pouvais vivre heureux si j'avais réprimé l'impatience de mes désirs. Mais l'envie me rongeait le cœur... Je voyais la jeunesse de mon cousin Léopold embellie par les honneurs, élevée à la souveraineté; et moi, qui étais du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL. Malheureux! ton oncle te connaissait bien quand il te refusait tes domaines et tes vassaux. Par la promptitude de ton action féroce et insensée, tu as toi-même cruellement justifié la prudence de ses décisions. Où sont les complices sanglants de ton crime?

LE PARRICIDE. Où les furies vengeresses les ont conduits. Depuis notre malheureux attentat, je ne les ai plus revus.

TELL. Sais-tu que la proscription te poursuit? que nul ami ne peut te recevoir, et qu'on doit te traiter en ennemi?

LE PARRICIDE. Voilà pourquoi j'évite les chemins fréquentés, voilà pourquoi je n'ose frapper à aucune porte. Je tourne mes pas vers le désert, je porte ma propre terreur à travers les montagnes, et quand ma malheureuse image se reflète dans un ruisseau, je recule avec effroi devant elle. Oh! si vous éprouviez quelque sentiment de pitié et d'humanité..... (*Il se prosterne devant lui.*)

TELL, *se détournant*. Levez-vous! levez-vous!

LE PARRICIDE. Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable...

TELL. Puis-je vous aider? Que peut faire un pauvre mortel? Mais levez-vous... Si affreux que soit votre crime, vous êtes homme, vous êtes mon semblable... Personne ne quittera Tell sans consolation. Ce que je puis faire, je le ferai.

LE PARRICIDE *se lève et lui prend la main avec vivacité*. O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir!

TELL. Laissez ma main, partez; vous ne pouvez rester ici sans être découvert; et si vous êtes découvert, vous ne pouvez compter sur mon appui. Où pensez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

LE PARRICIDE. Le sais-je? hélas!

TELL. Écoutez ce que Dieu m'inspire. Il faut que vous alliez en Italie, dans la ville de saint Pierre. Jetez-vous aux pieds du pape, confessez votre crime, et délivrez votre âme.

LE PARRICIDE. Ne me livrera-t-il pas à ceux qui me poursuivent?

TELL. Quoi qu'il fasse, soumettez-vous à la volonté de Dieu.

LE PARRICIDE. Comment arriver dans cette terre inconnue? J'ignore le chemin, et je n'oserai me joindre aux voyageurs.

TELL. Je veux vous indiquer la route. Écoutez bien : vous monterez le cours de la Reuss, qui se précipite impétueusement du haut des montagnes sauvages.

LE PARRICIDE. Reverrai-je la Reuss? C'est sur ses bords que j'ai commis mon crime.

TELL. Le chemin suit le bord de l'abîme; on y trouve un grand nombre de croix élevées en mémoire des voyageurs ensevelis sous l'avalanche.

LE PARRICIDE. Si je pouvais dompter les souffrances démesurées de mon cœur, je ne craindrais pas les horreurs de la nature.

TELL. Tombez à genoux devant chaque croix, expiez votre crime par les larmes d'un ardent repentir; et si vous parvenez à suivre heureusement ce terrible chemin, si du haut des montagnes les tourbillons de vent ne descendent pas sur vous, vous arriverez sur le pont. S'il ne s'écroule point sous le poids de votre crime, si vous le traversez sans accident, alors vous verrez une sombre entrée dans les rochers. Le jour n'y a pas encore pénétré. Vous la traversez, et elle vous conduit dans une riante et heureuse vallée. Parcourez-la d'un pas rapide, car vous ne devez pas vous arrêter aux lieux où l'on trouve le repos.

LE PARRICIDE. O Rodolphe! Rodolphe! est-ce ainsi que ton petit-fils passe sur le sol de ton empire!

TELL. En montant toujours, vous arrivez sur la cime du St-Gothard, où deux lacs sont perpétuellement alimentés par les eaux du ciel. Là, vous quittez la terre allemande, et le cours riant d'un autre fleuve vous conduira en Italie, où est votre but. (*On entend le ranz des vaches et le son des trompes.*) J'entends du bruit. Allez.

HEDWIGE *accourt.* Où es-tu, Tell? Voici mon père et l'assemblée joyeuse des confédérés.

LE PARRICIDE. Malheur à moi! Je ne puis m'arrêter parmi les heureux.

TELL. Va, ma chère femme. Donne à cet homme ce qu'il faut pour le rafraîchir, et charge-le de provisions, car sa route est longue, et il ne trouvera point de gîte. Va, hâte-toi. On vient.

HEDWIGE. Qui est-il?

TELL. Ne le demande pas; et quand il partira, détourne les yeux, afin de ne pas voir la route qu'il prend. (*Le parricide s'approche de Tell avec émotion. Celui-ci lui fait un signe de la main et s'éloigne. Quand tous deux sont sortis d'un côté différent, la scène change.*)

SCÈNE III.

Le fond de la vallée devant la maison de Tell; près de là, le coteau couvert de paysans qui forment différents groupes. D'autres descendent des hauteurs par un sentier qui conduit vers le Schachen. WALTHER FURST s'avance avec les deux enfants, MELCHTHAL, STAUFFACHER et quelques autres. Au moment où TELL paraît, on l'accueille avec des démonstrations de joie.

TOUS. Vive Tell le chasseur et le libérateur! (*Pendant que ceux qui sont sur le devant de la scène se pressent autour de Tell et l'embrassent, apparaissent Rudenz qui embrasse les paysans, et Berthe qui embrasse Hedwige. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après, Berthe s'avance au milieu du peuple.*)

BERTHE. Amis et confédérés, admettez dans votre alliance l'heureuse femme qui, la première, a trouvé assistance sur la terre de la liberté. Je dépose mes droits entre vos fortes mains; voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES PAYSANS. Oui, nous vous secourrons avec nos biens et notre sang.

BERTHE. Eh bien! je donne ma main à ce jeune homme. La libre citoyenne suisse devient l'épouse de l'homme libre.

RUDENZ. Et moi, je déclare libres tous mes serfs.

La musique recommence. Le rideau tombe.

FIN DE GUILLAUME TELL.



TABLE.

Pages.

Poitiers. — Typ. de A. Dupré.



